GREGORY
MAGUIRE



WICKED

La Véritable Histoire
de la Méchante
Sorcière de l'Ouest

GREGORY
MAGUIRE



WICKED

La Véritable Histoire de la Méchante Sorcière de l'Ouest

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuel Pailler

Bragelonne

OceanofPDF.com

Présentation de l’éditeur

Dans *Le Magicien d’Oz*, Dorothée triomphe de la Méchante Sorcière de l’Ouest. Mais nous n’avions que cette version de l’histoire…

Qui est vraiment cette mystérieuse sorcière ? Est-elle donc si méchante ? Comment a-t-elle hérité de cette terrible réputation ?
Et si c’était elle, la véritable héroïne du monde d’Oz ?

Ouvrez ce livre et vous découvrirez enfin la merveilleuse et terrible vérité. Quels que soient vos souvenirs de ce chef-d’œuvre qu’est Le Magicien d’Oz, vous serez passionné et touché par le destin incroyable de cette femme au courage exceptionnel.

Entrez dans un monde fantastique si riche et si vivant que vous ne verrez plus jamais les contes de la même manière…

GREGORY MAGUIRE est l’auteur américain de nombreux best-sellers. Le plus connu est Wicked dont l’adaptation en comédie musicale est l’un des plus gros succès de tous les temps.
Gregory Maguire donne également des conférences sur l’art, la littérature et la culture aux États-Unis et dans le reste du monde.
Il vit avec sa famille près de Boston, dans le Massachusetts.

OceanofPDF.com

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Wicked,*
Copyright © 1995 by Gregory Maguire
Publié avec l'accord d'Harpercollins Publishers
Tous droits réservés

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction
ML. prod. 2018, pour la présente version numérique.

Ce roman est inspiré de *Le Magicien d'Oz* de L. Frank Baum
et certaines références à cette œuvre
sont extraites de la traduction
de Anne Delcourt publiée en 2003 chez Librio.

Carte :
Cédric Liano, d'après la carte originale

ISBN : 978-2-35294-477-5

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

OceanofPDF.com

Ce livre est dédié à Betty Levin et à tous ceux
qui m'ont appris à aimer et à craindre la bonté.

OceanofPDF.com

Remerciements

Merci à mes premiers lecteurs : Moses Cardona, Rafique Keshavjee, Betty Levin et William Reiss, pour leurs conseils toujours utiles. Toutes les imperfections restant dans ce livre sont de mon fait.

Je voudrais également remercier Judith Regan, Matt Roshkow, David Groff et Pamela Goddard pour l'accueil enthousiaste qu'ils ont réservé à *Wicked*.

Enfin, un mot de reconnaissance pour les amis avec qui j'ai bavardé au sujet du mal ces deux dernières années : ils sont trop nombreux pour que je les cite tous, mais parmi eux figurent Linda Cavanagh, Debbie Kirsch, Roger et Martha Mock, Katie O'Brien et Maureen Vecchione ; la bande d'Edgartown, dans le Massachusetts ; et mon frère, Joseph Maguire, à qui j'ai emprunté quelques idées. Ne m'intentez pas de procès, s'il vous plaît.

OceanofPDF.com



OceanofPDF.com



OceanofPDF.com

OceanofPDF.com



C’est une chose étrange que les hommes aiment tant être jugés plus méchants qu’ils ne le sont.

Daniel Defoe, *A System of Magick*

Les prétendus grands hommes ne sont que les étiquettes de l’Histoire : ils donnent leurs noms aux événements, sans même avoir, comme les étiquettes, le moindre lien avec le fait lui-même. Aucun des actes de leur soi-disant libre arbitre n’est un acte volontaire : il est lié à priori à la marche générale de l’histoire et de l’humanité, et sa place y est fixée à l’avance de toute éternité.

Léon Tolstoï, Guerre et paix

— Eh bien, dit la Tête, je vais vous donner ma réponse. Vous n’avez pas le droit d’attendre de moi que je vous renvoie au Kansas si vous ne faites rien pour moi en retour. Dans ce pays, rien n’est gratuit pour personne. Si vous désirez que j’use de mon pouvoir magique pour vous renvoyer chez vous, vous devez commencer par faire quelque chose pour moi. Aidez-moi et je vous aiderai.
— Que dois-je faire ? demanda la fillette.
— Tuer la Méchante Sorcière de l’Ouest, répondit Oz.

L. Frank Baum, Le Magicien d’Oz

OceanofPDF.com

PROLOGUE
Sur la Route de briques jaunes

La Sorcière avançait sur la crête du vent à un bon kilomètre au-dessus d'Oz, semblable à une étincelle verte jaillie du paysage même, virevoltant dans les turbulences. Les nuées blanches et mauves d'un orage d'été s'accumulaient autour d'elle. En contrebas, la Route de briques jaunes formait une boucle lâche, comme un nœud coulant détendu. Les tempêtes d'hiver et les pieds-de-biche des agitateurs avaient éventré la chaussée, mais celle-ci menait toujours, inexorablement, à la Cité d'Émeraude. La Sorcière voyait les compagnons avancer péniblement, contournant les parties abîmées, évitant les tranchées, accélérant quand la voie était dégagée. Ils semblaient inconscients de leur destin. Mais ce n'était pas à elle de les éclairer.

Elle se servait de son balai comme d'une sorte de balustrade, descendant doucement du ciel tel l'un de ses singes volants. Elle atterrit tout en haut d'un saule noir, parmi ses frondaisons. En dessous, ses proies s'étaient arrêtées pour se reposer, cachées par le feuillage. La Sorcière coinça son balai sous son bras. Elle descendit petit à petit en crabe, silencieuse, jusqu'à arriver à sept mètres au-dessus d'eux. Le vent agitait les vrilles pendantes de l'arbre. La Sorcière les observa, l'oreille tendue.

Ils étaient quatre. Elle distinguait une espèce d'énorme Chat – un Lion, non ? – et un bûcheron étincelant. Le Bûcheron de fer-blanc épouillait la crinière du Lion, qui grommelait et s'agitait, agacé. Un Épouvantail animé flânait non loin de là, soufflant des pissenlits dans le vent. La fillette était invisible, derrière les rideaux du saule ondoyant.

— Bien sûr, à ce qu'on raconte, c'est la sœur survivante qui est folle, disait le Lion. Quelle Sorcière ! Une psychologie tordue ; possédée par les démons. Démente. Pas joli à voir.

— Elle a été castrée à la naissance, répondit calmement le Bûcheron. Elle est née hermaphrodite, ou peut-être complètement masculine.

— Oh, toi, tu vois de la castration partout, dit le Lion.

— Je ne fais que répéter ce qu'on dit, répondit le Bûcheron.

— Tout le monde a le droit d'avoir un avis, reprit le Lion d'un ton désinvolte. Elle a été privée d'amour maternel, à ce que j'ai entendu. Elle a été maltraitée dans son enfance. Elle était droguée aux médicaments qu'elle prenait pour sa maladie de peau.

— Elle n'a pas eu de chance en amour, reprit le Bûcheron. Comme nous autres.

Le Bûcheron de fer-blanc posa la main sur son sternum, comme s'il souffrait.

— C'est une femme qui préfère la compagnie des femmes, dit l'Épouvantail en se relevant.

— C'est la maîtresse dédaignée d'un homme marié.

— C'est elle, l'homme marié.

La Sorcière était tellement abasourdie qu'elle faillit lâcher sa branche. S'il y avait bien une chose dont elle n'avait que faire, c'était les ragots. Pourtant, elle vivait recluse depuis si longtemps qu'elle était stupéfaite par les opinions que proféraient vigoureusement ces inconnus.

— C'est un despote. Un dangereux tyran, ajouta le Lion avec conviction.

Le Bûcheron tira plus fort que nécessaire sur un nœud dans la crinière.

— Tout est dangereux à tes yeux, espèce de poltron. D'après ce que j'ai entendu dire, elle s'est fait le héraut de l'indépendance pour les soi-disant Winkies.

— Qui qu'elle soit, elle doit sûrement pleurer la mort de sa sœur, dit l'enfant d'une voix trop profonde et trop sincère pour une personne si jeune.

La Sorcière en eut la chair de poule.

— Ne va pas lui témoigner de la compassion. Moi, en tout cas, je n'en ai aucune, renifla le Bûcheron avec un léger cynisme.

— Mais Dorothy a raison, dit l'Épouvantail. Nul n'échappe au chagrin.

La Sorcière était profondément irritée de leurs considérations condescendantes. Elle fit le tour du tronc, s'étirant pour apercevoir l'enfant. Le vent se levait, et l'Épouvantail frissonna. Tout en continuant à tripoter les tresses du Lion, le Bûcheron s'appuya sur lui. L'animal se laissa faire gentiment.

— Tempête à l'horizon, dit l'Épouvantail.

À des kilomètres de là, le tonnerre gronda.

— Il-y-a-une-sorcière-à-l'horizon, dit le Bûcheron pour taquiner le Lion.

Effrayé, celui-ci alla rouler en gémissant sur la tête de l'Épouvantail, et le Bûcheron s'entassa sur eux.

— Mes bons amis, devrions-nous nous inquiéter de cet orage ? demanda la petite fille.

Les vents qui se levaient agitèrent enfin le rideau de verdure, et la Sorcière aperçut la fillette. Elle était agenouillée, recroquevillée sur elle-même. Ce n'était pas une délicate petite chose, mais une grande et saine fille de la campagne, vêtue d'une robe à carreaux bleus et blancs et d'un tablier. Un horrible petit chien tremblait de peur et gémissait dans son giron.

— C'est l'orage qui te rend nerveuse. C'est naturel, après ce que tu viens de subir, dit le Bûcheron. Détends-toi.

La Sorcière enfonça ses doigts dans l'écorce. Elle ne voyait toujours pas le visage de la fillette, juste ses avant-bras vigoureux et le sommet de sa tête, avec ses couettes noires. Fallait-il la prendre au sérieux, ou bien s'agissait-il d'une simple graine de pissenlit, soufflée du mauvais côté ? La Sorcière avait l'impression que si elle parvenait à voir son visage, elle aurait la réponse.

Mais au moment où elle tendait le cou, la fille détourna la tête.

— L'orage se rapproche, et vite.

Sa voix enflait comme le vent, tendue et enrouée, comme celle de quelqu'un qui sent monter les larmes.

— Je connais les orages, les tempêtes, je sais comment elles nous tombent dessus !

— Nous sommes plus en sécurité ici, dit le Bûcheron.

— Certainement pas, répliqua la fille, parce que cet arbre est le point le plus élevé par ici, et si la foudre tombe, ce sera sur lui. (Elle étreignit son petit chien.) N'avons-nous pas vu une cabane un peu plus loin ? Venez, venez : Épouvantail, si jamais un éclair frappe, c'est toi qui brûleras le plus vite ! Venez donc !

Elle se leva et se mit à courir gauchement ; ses compagnons la suivirent, gagnés par la panique. Au moment où tombèrent les premières grosses gouttes, la Sorcière aperçut, non le visage de la fillette, mais ses chaussures. Celles de sa sœur. Elles scintillaient même dans l'après-midi assombri. Elles scintillaient comme des diamants jaunes, des braises de sang, des étoiles d'épines.

Si elle avait d'abord vu les souliers, la Sorcière n'aurait jamais été capable d'écouter la fille ou ses amis. Mais elles étaient enfouies sous la jupe. Le besoin se fit de nouveau sentir : les chaussures devaient lui revenir ! N'avait-elle pas assez souffert, ne les avait-elle pas *méritées* ? La Sorcière fondrait sur la fillette depuis le ciel, et les arracherait de ses pieds impertinents… si elle y arrivait.

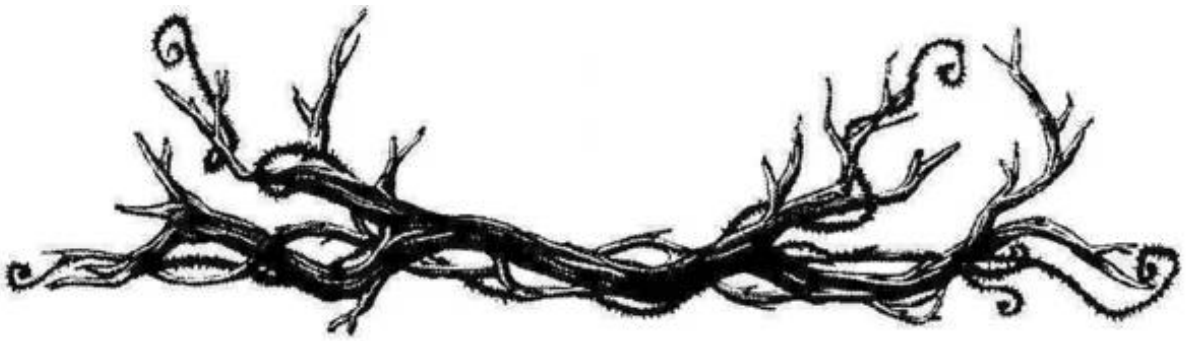
Mais l'orage que les compagnons fuyaient, filant sur la Route de briques jaunes, inquiétait davantage la Sorcière que la gamine qui avait affronté la pluie, ou l'Épouvantail, que la foudre pouvait brûler. La Sorcière ne pouvait s'aventurer dans une humidité aussi maligne et sournoise. Elle dut donc se tapir entre les racines protubérantes du saule noir, où aucune eau ne viendrait la menacer, et attendre que l'orage passe.

Elle en sortirait. Elle s'en était toujours sortie. Oz, avec son climat politique oppressant, l'avait sonnée, vidée, rejetée – elle avait erré comme une graine, apparemment trop desséchée pour prendre racine. Mais sûrement, c'était sur Oz que pesait la malédiction, pas sur elle. Oz lui avait offert une vie tordue, mais ne l'avait-il pas également rendue réactive ?

Peu importait que les compagnons se soient enfuis. La Sorcière pouvait attendre. Elle les retrouverait.

OceanofPDF.com

I
Les Croquignons



OceanofPDF.com

LA RACINE DU MAL

Dans le lit défait, sa femme dit :

— Je pense que c'est aujourd'hui le grand jour. Regarde comme le bébé est descendu.

— Aujourd'hui ? Contrariant et inopportun, cela te ressemblerait bien, dit son mari pour la taquiner.

Debout sur le seuil, il regardait le lac, les champs et les collines boisées au-delà. Il distinguait à peine les cheminées des Marches de Jonc, d'où s'exhalait la fumée du petit déjeuner.

— Le pire moment possible pour mon ministère. Bien sûr.

— Il n'y a guère le choix, répondit la femme en bâillant. À ce qu'on m'a dit. Le corps grossit comme ça et il prend le contrôle… et si tu ne peux pas l'accepter, chéri, eh bien tu t'en vas. Le corps est lancé et rien ne l'arrêtera, maintenant. (Elle se redressa, essayant de voir au-dessus de son ventre gonflé.) J'ai l'impression d'être otage de moi-même. Ou du bébé.

— Contrôle-toi. (Il s'assit à côté d'elle et l'aida à se redresser.) Considère cela comme un exercice spirituel. Gardien des sens. Continence et moralité.

— Me contrôler ? dit-elle en riant. Je n'ai plus rien à contrôler. Je ne suis que l'hôte d'un parasite. Où suis-je, d'ailleurs ? Où ai-je laissé cette vieille chose fatiguée ?

— Pense à moi…, répondit-il d'un ton redevenu sérieux.

— Frex, l'interrompit-elle, quand le volcan entrera en éruption, aucun prêtre au monde ne pourra l'éteindre par ses prières.

— Que penseront les autres pasteurs ?

— Ils se réuniront pour dire : « Frère Frexspar, avez-vous laissé votre femme donner naissance à votre premier enfant alors que vous aviez un problème irrésolu au sein de votre congrégation ? Quelle désinvolture de votre part ; cela dénote un manque d'autorité. Vous êtes licencié. »

Elle se moquait de lui à présent, car il n'y avait personne pour le renvoyer. L'évêque le plus proche vivait trop loin pour s'occuper des problèmes d'un pasteur unioniste de l'arrière-pays.

— Cela tombe vraiment très mal, c'est tout.

— Et moi, je pense que tu en es en partie responsable, dit-elle. Après tout… n'est-ce pas, Frex ?

— C'est ce qu'on pourrait penser, mais je me demande…

— Tu te demandes ?

Elle rit à gorge déployée. La courbe de son oreille, au creux de son cou, faisait penser à une élégante louche d'argent. Même au saut du lit, avec un ventre de la taille d'un chaland, elle était d'une beauté majestueuse. Ses cheveux avaient l'éclat laqué des feuilles de chêne mortes mouillées sous le soleil. Il lui en voulait d'être née dans la soie, tout en admirant ses efforts pour faire fi de sa condition… et il n'oubliait pas d'être amoureux d'elle, non plus.

— Tu te demandes si tu es le père, tu veux dire… (elle agrippa le châlit ; Frex la hissa à moitié)… ou tu t'interroges sur la paternité des hommes en général ?

Elle se releva, gigantesque, île ambulante ; riant à cette idée, elle se dirigea vers la porte à une allure d'escargot. Il l'entendait rire depuis les cabinets dans la cour, alors même qu'il se préparait pour la bataille du jour.

Frex peigna sa barbe et s'oignit le cuir chevelu. Il rejeta ses cheveux sur la nuque à l'aide d'une pince en os et en cuir, pour ne pas les avoir dans la figure : son expression devait être visible de loin. Pas d'approximation ce matin-là. Il appliqua de la poussière de charbon sur ses sourcils, une touche de cire rouge sur ses joues maigres. Il se farda les lèvres. Un pasteur bel homme attirait toujours plus de pénitents qu'un pasteur ordinaire.

Dans l'arrière-cour, Melena flottait doucement, non sous l'effet normal qu'exerçait la pesanteur sur les femmes enceintes, mais comme gonflée, énorme ballon traînant sa ficelle par terre. Elle tenait une poêle contenant quelques œufs dans une main et des brins de ciboulette dans l'autre. Elle chantait toute seule, mais par bribes. Frex n'était pas censé l'entendre.

Sa robe simple boutonnée jusqu'au col, ses sandales lacées sur des jambières, Frex sortit de sa cachette – sous une commode – le rapport que lui avait envoyé un collègue concernant le village de Trois-Arbres-Morts. Il dissimula les pages brunes à l'intérieur de sa ceinture. Il les cachait à sa femme, craignant qu'elle veuille l'accompagner – pour se distraire, si c'était amusant, ou pour frissonner si c'était terrifiant.

Tandis que Frex prenait de profondes inspirations, préparant ses poumons à une journée de prêche, Melena battait les œufs dans la poêle. On entendait les cloches des vaches tinter de l'autre côté du lac. Sa femme

n’écoutait pas ; ou plutôt elle prêtait l’oreille à autre chose, à l’intérieur. Un son dénué de mélodie, comme de la musique en rêve : on se souvient de l’effet, mais ni de ses harmonies ni de ses dissonances. Elle imagina que c’était l’enfant en elle, qui fredonnait de bonheur. Elle savait que ce serait un enfant chantant.

Melena entendit Frex à l’intérieur, qui commençait à improviser, à s’échauffer, à répéter les passages importants de son discours, à se convaincre encore une fois qu’il était dans le vrai.

Que disait ce proverbe, celui que Nounou lui chantonnait dans son berceau, des années auparavant ?

Né le matin,
Sitôt chagrin
L’après-midi, naît le bambin
Sauvage et chagrin
Né le soir,
Chagrin sans espoir
Né la nuit
Pareil à l’après-midi

Elle s’en souvenait avec nostalgie, comme d’une plaisanterie.

Le malheur est l’issue naturelle de la vie, et pourtant nous continuons à faire des bébés.

Non, dit Nounou, faisant écho dans l’esprit de Melena. Et donnant son point de vue, comme d’habitude : *Non, non, jolie petite traînée gâtée. Nous ne continuons pas, justement, à avoir des bébés, c’est évident. Nous n’avons des bébés que lorsque nous sommes assez jeunes pour ignorer à quel point la vie devient sinistre. Une fois que nous en avons bien pris la mesure – nous sommes lentes à apprendre, nous autres les femmes – nous nous desséchons de dégoût et, raisonnablement, nous cessons la production.*

Mais les hommes ne se dessèchent pas, objecta Melena ; *ils peuvent engendrer jusqu’à la mort.*

Ah, nous n’apprenons pas vite en effet, rétorqua Nounou ; *mais eux, ils n’apprennent jamais.*

— Petit déjeuner, dit Melena, en servant les œufs sur une assiette en bois.

Son fils ne serait pas aussi bête que la plupart des hommes. Elle l’élèverait pour qu’il défie cette tristesse à venir.

— « Notre société connaît une période de crise », récita Frex.

Pour un homme qui condamnait les plaisirs de ce monde, il mangeait avec élégance. Elle adorait observer les arabesques de ses deux fourchettes entre ses doigts. Elle le soupçonnait de cacher derrière son ascétisme rigoureux le désir secret de vivre dans l'aisance.

— Chaque jour représente une crise pour notre société.

Elle se montrait insolente, utilisant les mêmes termes que les hommes. En bon gros roudoudou, Frex n'entendit pas l'ironie dans sa voix.

— « Nous nous trouvons à la croisée des chemins. L'idolâtrie menace. Les valeurs traditionnelles sont en danger. La vérité est assiégée et la vertu, abandonnée. »

Il ne lui parlait pas vraiment, il s'entraînait à sa tirade contre le spectacle à venir : violence et magie. Frex avait un côté quasi désespéré : contrairement à la plupart des hommes, il savait le canaliser au profit de l'œuvre de sa vie. Elle s'assit sur un banc avec quelque difficulté. Des chœurs entiers chantaient en silence dans sa tête. Était-ce courant à chaque travail d'accouchement ? Elle aurait aimé poser la question aux commères qui viendraient cet après-midi-là, en gémissant timidement devant son état. Mais elle n'osait pas. Impossible de se débarrasser de son accent élégant, que les autres trouvaient maniéré… en revanche, elle pouvait éviter d'avoir l'air ignorante de faits élémentaires.

Frex remarqua son silence.

— Tu n'es pas fâchée que je te laisse aujourd'hui ?

— Fâchée ?

Elle haussa les sourcils, comme si elle n'avait jamais entendu parler de ce concept.

— L'Histoire rampe sur les barreaux de chaque vie minuscule, dit Frex, en même temps que convergent des forces extérieures plus importantes. On ne peut pas être dans les deux arènes à la fois.

— Notre enfant n'aura pas forcément une petite vie.

— Ce n'est pas le moment d'en discuter. Veux-tu me distraire de mon œuvre pie aujourd'hui ? Nous faisons face à une véritable présence maléfique dans les Marches de Jonc. Je ne pourrais pas me regarder en face si je m'en détournais.

Il était sérieux ; et elle était tombée amoureuse de lui justement à cause de cette intensité ; bien sûr, elle le détestait aussi pour la même raison.

— Les menaces viennent… et reviennent. (C'était son dernier mot sur le sujet.) Ton fils ne naîtra qu'une seule fois, et si je dois en croire ce remue-ménage aqueux que je sens à l'intérieur, ce sera aujourd'hui.

— Il y aura d'autres enfants.

Elle se détourna pour qu'il ne voie pas la fureur sur son visage.

Mais elle ne pouvait pas entretenir cette colère. C'était peut-être cela, sa faiblesse morale. (De manière générale, elle ne se souciait guère de faiblesses morales ; avoir un pasteur comme mari suffisait à la dévotion d'un couple.) Elle retomba dans un silence boudeur. Frex chipotait dans son assiette.

— C'est le diable, soupira Frex. Le diable vient.

— Ne dis pas cela le jour où notre enfant doit arriver !

— Je veux parler de la tentation dans les Marches de Jonc ! Et tu le sais bien, Melena !

— Les mots sont les mots, et ce qui est dit est dit ! répliqua-t-elle. Je ne te demande pas toute ton attention, Frex, mais il m'en faut un peu !

Elle laissa violemment tomber la poêle sur un banc.

— Eh bien, pareillement, dit-il. À ton avis, que vais-je affronter aujourd'hui ? Comment convaincre mes ouailles de se détourner de la poudre aux yeux de ce spectacle idolâtre ? Je reviendrai sans doute ce soir, vaincu par une attraction plus efficace. Aujourd'hui, tu réussiras peut-être à accoucher d'un enfant. Moi, c'est l'échec qui m'attend.

Pourtant, ce disant, il semblait fier : il était satisfaisant d'échouer pour une noble cause. Quelle comparaison avec la chair, le sang, le bruit et les saletés d'un accouchement ?

Il se leva enfin pour partir. Le vent se levait sur le lac, brouillant les panaches de fumée de cuisine. Ils ressemblaient, se dit Melena, à de l'eau tombant en spirale dans un tuyau.

— Porte-toi bien, mon amour, dit Frex qui, des cheveux aux orteils, arborait pourtant son attitude sévère destinée au public.

— Oui, soupira Melena.

L'enfant lui décocha un coup de poing, tout au fond, et elle dut encore une fois filer aux cabinets.

— Comporte-toi en saint, et je penserai à toi… mon épine dorsale, mon bréchet. Ah, et essaie de ne pas te faire tuer.

— C'est la volonté du Dieu Innommé, dit Frex.

— C'est la mienne aussi, blasphéma-t-elle.

— Applique ta volonté à ce qui le mérite, répondit-il.

À présent, c'était lui le pasteur et elle la pécheresse, une distribution des rôles qu'elle n'appréciait pas particulièrement.

— À bientôt, dit-elle, préférant le refuge des cabinets puants plutôt que de regarder Frex partir sur la route d'un bon pas, en agitant la main pour lui dire au revoir.

OceanofPDF.com

L'HORLOGE DU DRAGON DU TEMPS

Frex était plus inquiet pour Melena qu'elle le pensait. Il s'arrêta à la première cabane de pêcheur qu'il vit et parla avec l'homme à la demi-porte. Serait-il possible qu'une femme, ou deux, passe la journée et si besoin la nuit avec Melena ? Ce serait un acte de bonté, demanda Frex, reconnaissant implicitement que Melena n'était guère appréciée dans le secteur.

Ensuite, avant de longer la rive d'Eauvile pour continuer vers les Marches, il s'arrêta près d'un arbre déraciné et tira deux lettres de sa ceinture.

L'auteur était un lointain cousin à lui, également pasteur. Quelques semaines plus tôt, le cousin avait consacré du temps et une encre précieuse à décrire ce que l'on appelait l'Horloge du Dragon du Temps. Frex se prépara à sa sainte croisade du jour en relisant la missive sur cette horloge idolâtre.

> J'écris en hâte, Frère Frexspar, pour saisir mon impression avant qu'elle s'évanouisse.
>
> L'Horloge du Dragon est montée sur un chariot et se dresse aussi haut qu'une girafe. Ce n'est rien d'autre qu'un théâtre branlant et ambulant, percé de quatre côtés par des alcôves et les arches d'avant-scène.
>
> Sur le toit plat se trouve un dragon mécanique, une invention de cuir peinte en vert, de griffes argentées, d'yeux en rubis. Sa peau est faite de centaines de disques de cuivre, de bronze et de fer superposés.
>
> Sous les plis souples de ses écailles se trouve une armature actionnée par une mécanique. Le Dragon du Temps tourne en rond sur son piédestal, replie ses ailes de cuir étroites (elles font un bruit de soufflet) et crache des boules sulfureuses d'une puanteur orangée.
>
> En dessous, sous des dizaines d'arches, de porches et de fenêtres, se trouvent des pantins, marionnettes, figurines. Des créatures de contes populaires. Des caricatures, de paysans comme de rois. Des animaux, des fées et des saints – nos saints unionistes, Frère Frexspar, escamotés sous notre nez ! Cela me rend fou de rage. Ces figurines se

déplacent sur pignons, allant et venant sous les arches. Elles se plient en deux, dansent, s’esbaudissent et baguenaudent de concert.

Qui avait engendré ce Dragon du Temps, ce faux oracle, cet outil de propagande en faveur d’un mal qui défiait la puissance de l’unionisme et du Dieu Innommé ? Les manipulateurs de la mécanique étaient un nain et quelques comparses maigres, qui semblaient avoir juste assez de capacité cérébrale à eux tous pour faire passer le chapeau. Qui d’autre que le nain et ses mignons en tirait profit ?

La seconde lettre du cousin l’avait averti que l’Horloge approchait des Marches. Il lui racontait une histoire précise.

Le spectacle a commencé sur un frottement de cordes et un raclement d’os. La foule s’est pressée, poussant des « oh » et des « ah ». Par la fenêtre éclairée d’une scène, nous avons vu un lit nuptial, avec les marionnettes d’une femme et son mari. Le mari dormait et la femme soupirait. Elle a fait un geste des mains pour suggérer que son mari était d’une petitesse décevante. Le public a hurlé de rire.

La femme s’est elle-même endormie. Quand elle s’est mise à ronfler, le mari s’est glissé hors du lit.

À ce stade, au-dessus, le Dragon tournait sur sa base, ses pieds griffus dirigés vers la foule, indiquant – sans l’ombre d’un doute – un humble fossoyeur nommé Grine, mari fidèle, quoique négligent. Puis le dragon s’est reculé et a fait signe à une veuve nommée Letta et à sa fille, une célibataire aux dents de travers. Le silence est tombé et la foule s’est écartée de Grine, Letta et la fille rougissante, comme s’ils étaient subitement couverts de plaies suppurantes.

Le Dragon s’est de nouveau immobilisé, déployant une aile au-dessus d’une arche ; celle-ci s’est éclairée, révélant la marionnette du mari, errant dans la nuit. Avec lui venait une veuve, aux cheveux parés et très fardée, traînant sa fille à grandes dents qui protestait. La veuve a embrassé le mari et lui a ôté son pantalon de cuir. Il était équipé de deux services complets, l’un sur le devant et l’autre pendant à la base de son épine dorsale. La veuve a installé sa fille sur l’outil court du devant, profitant elle-même de l’installation plus menaçante à l’arrière. Les trois marionnettes se sont agitées en tous sens, émettant des couinements de plaisir. Une fois la veuve et sa fille satisfaites,

elles ont démonté et embrassé le mari adultère. Puis elles l'ont cogné du genou, simultanément, à l'avant et à l'arrière. Le mari s'agitait à grand renfort de ressorts et de charnières, essayant de tenir toutes ses parties blessées en même temps.

Le public rugissait. Grine, le vrai fossoyeur, suait à grosses gouttes. Letta faisait semblant de s'esclaffer, mais sa fille avait déjà disparu, de honte. Avant la fin de la soirée, des voisins énervés sont tombés sur Grine et l'ont inspecté, à la recherche de cette grotesque anomalie. Letta est ostracisée. Sa fille semble avoir disparu complètement. Nous craignons le pire.

Au moins, Grine n'a pas été tué. Pourtant, qui peut dire quels dégâts ont été infligés à nos âmes en assistant à ce drame cruel ? Toute âme est otage de son enveloppe charnelle, mais nos âmes ne peuvent que se corrompre et souffrir devant une telle indignité, ne pensez-vous pas ?

Parfois, Frex avait l'impression que chaque sorcière itinérante, chaque devin édenté et bredouillant du pays d'Oz, capable de lancer le plus simple des sortilèges, tombait sur son coin perdu de Haut-Sorbe pour y gagner son pain. Il savait que les gens des Marches étaient humbles. Leurs vies étaient dures et leurs espoirs maigres. À mesure que la sécheresse se prolongeait, la foi unioniste traditionnelle s'affaiblissait. Frex savait que l'Horloge du Dragon combinait la séduction de la magie et de l'ingéniosité – et qu'il devrait puiser dans ses plus profondes réserves de conviction religieuse pour la vaincre. Si sa congrégation se révélait vulnérable au prétendu culte du plaisir, qu'elle succombait au spectacle et à la violence… quoi d'autre ensuite ?

Il vaincrait. Il était leur pasteur. Cela faisait des années qu'il arrachait leurs dents, enterrait leurs bébés et bénissait leurs marmites. Il s'était abaissé en leur nom. Il avait erré de hameau en hameau avec une barbe broussailleuse et une soucoupe de mendiant, laissant la pauvre Melena seule au presbytère pendant plusieurs semaines d'affilée. Il s'était sacrifié pour eux. Ce Dragon du Temps ne pouvait pas les convertir. Impossible. Ils avaient une dette envers lui.

Frex reprit sa marche, épaules redressées et mâchoire serrée, l'estomac retourné d'aigreur. Le ciel était marron de sable et de poussière. Le vent s'engouffrait en haut des collines dans un gémissement tremblant, comme

s’il voulait pénétrer dans une fissure rocheuse, sur une crête inaccessible à son regard.

OceanofPDF.com

LA NAISSANCE D'UNE SORCIÈRE

Le soir tombait presque quand Frex rassembla assez de courage pour entrer dans le hameau misérable des Marches. Il transpirait à grosses gouttes. Il tapa du pied, brandit les poings et lança d'une voix puissante et éraillée : « Faites silence, hommes de peu de foi ! Venez à moi tant que vous le pouvez, car la tentation est venue, pour vous éprouver durement ! » Ces paroles étaient archaïques, voire ridicules, mais elles firent leur effet. Voici que vinrent les pêcheurs maussades, tirant sur le quai leurs filets vides. Voici que vinrent les agriculteurs, grattant leurs maigres parcelles qui n'avaient guère donné en cette année de sécheresse. Avant même que Frex ait commencé, ils avaient déjà tous l'air aussi coupables que le diable.

Ils le suivirent jusqu'à l'escalier branlant du hangar à canots ; Frex savait que tous attendaient cette Horloge maléfique d'un instant à l'autre ; les rumeurs se répandaient telle la peste. Il les sermonna sur leur avidité. « Vous êtes aussi bêtes que des enfançons tendant la main pour toucher les jolies braises ! On vous dirait sortis du ventre du dragon, prêts à téter les mamelles de feu ! » Ces imprécations des écritures, usées par le temps, tombèrent un peu à plat ce soir-là ; Frex, fatigué, ne se sentait pas au meilleur de sa forme.

— Frère Frexspar, dit Bfee, le maire des Marches, pourriez-vous peut-être calmer votre harangue jusqu'à ce que nous ayons une chance de voir quelle nouvelle forme peut prendre la tentation ?

— Vous n'avez pas le courage de lui résister, cracha Frex.

— N'êtes-vous pas notre bon pasteur depuis ces dernières années ? demanda Bfee. Nous n'avons guère eu l'occasion de faire nos preuves contre le péché ! Nous attendons avec impatience… cette épreuve spirituelle.

Les pêcheurs se mirent à rire et railler, et Frex fronça les sourcils de plus belle ; mais en entendant le bruit de roues peu familières sur les ornières empierrées de la route, ils tournèrent tous la tête et se turent. Il avait perdu leur attention avant d'avoir commencé.

L'Horloge était tirée par quatre chevaux et escortée par le nain et sa cohorte de jeunes malfrats. Son toit large était couronné du dragon. Mais

quelle bête ! On aurait dit qu'elle se ramassait pour bondir, comme si la vie lui avait bel et bien été insufflée. L'extérieur de la maison était décoré des couleurs du carnaval, poli à la feuille d'or. Les pêcheurs la regardèrent s'approcher, bouche bée.

Avant que le nain puisse annoncer l'heure du spectacle, avant que les jeunes gens puissent sortir leurs bâtons, Frex bondit sur la première marche de l'engin – une scène pliante.

— Pourquoi appelle-t-on cette chose « une horloge » ? Le seul cadran qu'elle possède est plat, terne et perdu au milieu de détails déconcertants. De plus, les aiguilles ne bougent pas. Voyez vous-mêmes ! Elles sont peintes pour indiquer minuit moins une. Tout ce que vous voyez ici n'est que mécanique, mes amis : je le sais pour sûr. Vous verrez des champs de blé mécanique pousser, des lunes grossir et diminuer, un volcan cracher du velours rouge cousu de sequins rouges et noirs. Avec toutes ces tic-taqueries, pourquoi ne pas faire tourner les aiguilles sur le cadran ? Pourquoi ? Je vous le demande, oui, je te le demande, Gawnette, et toi, Stoy, et toi, Perippa ! Pourquoi n'y a-t-il pas une vraie horloge ?

Ils n'écoutaient pas, ni Gawnette, ni Stoy, ni Perippa, ni les autres. Ils étaient trop occupés à contempler le spectacle, émerveillés d'avance.

— La réponse, bien sûr, c'est que cette horloge ne mesure pas l'heure terrestre, mais celle de l'âme. L'heure de la rédemption et de la damnation. Pour l'âme, chaque instant est toujours à une minute du jugement.

» À une minute du jugement, mes amis ! Si vous deviez mourir dans la minute qui vient, voudriez-vous passer l'éternité dans les profondeurs suffocantes réservées aux idolâtres ?

— Y'en a du bruit ce soir, dit quelqu'un dans l'ombre… et les spectateurs se mirent à rire.

Au-dessus de Frex – il se retourna d'un bond pour le voir – un petit chien mécanique venait de sortir d'une porte, le poil noir et aussi bouclé que Frex. Le chien rebondissait sur ses ressorts, dans des aboiements aigus et désagréables. Les rires enflèrent. Le soir tomba encore plus vite, et Frex avait à présent plus de mal à voir qui riait, et qui lui criait de se pousser pour laisser voir.

Refusant de bouger, Frex fut délogé de son perchoir sans plus de cérémonie. En guise de bienvenue, le nain annonça poétiquement :

— Toutes nos vies ne sont qu'activités dénuées de sens ; nous nous enfouissons dans la vie tels des rats et nous agitons dedans tels des rats, et

tels des rats, nous serons jetés dans nos tombes à la fin. De temps à autre, pourquoi ne pas écouter une voix prophétique, ou assister à un miracle ? Sous la honte et l'indignité apparente de nos vies de rats, un sens et un humble dessein apparaissent encore ! Approchez-vous, bon peuple, et apprenez-en un peu sur l'augure de vos vies ! Le Dragon du Temps voit la vérité avant, pendant et après vos tristes années ici-bas ! Regardez ce qu'il vous montre !

La foule se pressa. La lune s'était levée, lumière semblable à l'œil d'un dieu colérique et vengeur.

— Arrêtez, lâchez-moi ! cria Frex.

C'était pire que ce qu'il avait cru. Il n'avait encore jamais été molesté par les membres de sa propre congrégation.

L'Horloge dévoila l'histoire d'un homme à la piété publique, avec une barbe en laine d'agneau et des boucles noires, qui prêchait la simplicité, la pauvreté et la générosité, tout en cachant un coffre d'or et d'émeraudes… dans le sein d'une fille de bonne famille, au menton fuyant. Le gredin fut transpercé d'un long pieu de fer de manière fort peu civile, et servi à ses ouailles courroucées, comme de l'Entrecôte de Pasteur.

— Cela flatte vos plus vils instincts ! hurla Frex, les bras croisés et le visage violet de rage.

Mais à présent que l'obscurité était presque complète, quelqu'un arriva par-derrière pour le réduire au silence. Un bras lui enserra le cou. Il se tordit pour voir quel satané paroissien se permettait de telles libertés, mais tous les visages étaient dissimulés sous des capuchons. Il reçut un coup de genou dans l'entrejambe et se plia en deux, le visage dans la poussière. On lui décocha un coup de pied juste entre les fesses, et ses intestins lâchèrent. Le reste de la foule, cependant, ne regardait pas. Ils hurlaient de joie devant un autre spectacle du Dragon. Une femme compatissante, avec un châle de veuve, prit Frex par le bras et l'éloigna… il était trop souillé et endolori pour se redresser et voir de qui il s'agissait.

— Je vais vous cacher dans mon garde-manger, oui-da, sous un sac, chantonna la bonne femme, vu qu'ils vont vous chasser toute la nuit avec les fourches, à voir comment cette chose se tient ! Ils iront vous chercher dans votre logis, mais ils n'iront pas voir dans mon garde-manger.

— Melena…, gargouilla Frex, ils la trouveront…

— On s'occupera d'elle. Nous, les femmes, nous pouvons tout de même nous en occuper, j'imagine !

Au presbytère, Melena luttait pour garder connaissance ; elle distinguait plus ou moins deux sages-femmes. L'une était une pêcheuse, l'autre une vieillarde tremblotante ; elles se relayaient pour lui tâter le front et jeter un coup d'œil entre ses jambes, entre deux regards furtifs aux quelques belles babioles et autres trésors que Melena avait pu emporter de Colwen.

— Mâche cette pâte de feuille de pinlobe, mon canard, vas-y. Tu seras évanouie avant de t'en rendre compte, dit la pêcheuse. Détends-toi et hop, le petit trésor sera sorti, et tout ira bien au matin. J'aurais cru que tu sentirais l'eau de rose et la rosée du matin, mais tu pues comme nous tous. Allez, mâche, mon canard, mâche.

On frappa à la porte. L'air coupable, la vieille leva les yeux du coffre où elle farfouillait, agenouillée. Elle lâcha le couvercle qui se referma bruyamment et fit semblant de prier, les yeux fermés.

— Entrez, dit-elle.

Une jeune fille à la peau délicate et rougissante apparut.

— Oh, j'espérais bien qu'il y aurait quelqu'un, dit-elle. Comment va-t-elle ?

— Elle est dans les vapes, elle est presque partie, mais le bébé, lui, est arrivé, répondit la pêcheuse. Encore une heure, je dirais.

— Eh bien, on m'a dit de vous prévenir. Les hommes sont soûls et ils rôdent dans le coin. C'est le dragon de cette Horloge magique qui les a excités, vous comprenez, et ils cherchent Frex pour le tuer. Ordre de l'Horloge. Ils vont sans doute venir se traîner jusqu'ici. On ferait mieux de mettre sa femme en sûreté… on peut la déplacer ?

Non, je ne suis pas déplaçable, pensa Melena, *et si les paysans trouvent Frex, dites-leur de bien le tuer de ma part, car je n'avais jamais connu cette douleur si extraordinaire qui m'a fait voir le sang derrière mes yeux. Tuez-le pour m'avoir fait ça.* À cet instant, Melena sourit avec soulagement et s'évanouit.

— Alors, laissez-la ici et fichez le camp ! dit la jeune fille. L'Horloge a dit de la tuer aussi, avec le petit dragon qu'elle va mettre au monde. Je ne veux pas qu'ils me prennent.

— Notre réputation est en jeu, dit la pêcheuse. Impossible d'abandonner sa seigneurie en plein accouchement. Je me fiche de toutes les horloges.

La vieille, qui avait remis sa tête dans le coffre, demanda :

— Ça intéresse quelqu'un, de la vraie dentelle de Gillikin ?

— Il y a une charrette à foin dans le champ du bas, mais allons-y tout de suite, dit la pêcheuse. Allez, aide-moi à la prendre. Hé, la vieille sorcière, sors ta figure de ces linges et viens lui mouiller son joli front rose. Allez, en avant.

Quelques minutes plus tard, la vieille, la bonne femme et la jeune fille traînaient péniblement la charrette sur une piste peu empruntée, parmi les fougères et les broussailles des bois d'automne. Le vent s'était levé. Il sifflait sur les sommets chauves des Tisse-Collines. Melena, étendue sous les couvertures, palpitait et gémissait de douleur, inconsciente.

Elles entendirent passer une foule ivre, armée de torches et de fourches, et les femmes se figèrent dans un silence terrifié, écoutant les jurons pâteux. Puis elles pressèrent le pas jusqu'à une clairière brumeuse : la limite du cimetière pour les dépouilles privées de sacrements. Elles y distinguèrent la silhouette de l'Horloge. Le nain l'avait laissée là par précaution – malin comme il l'était ; il se doutait que cet endroit serait le dernier au monde que les villageois excités viendraient fouiller cette nuit-là.

— Le nain et ses petits copains buvaient aussi à la taverne, dit la jeune fille à bout de souffle. Il n'y a personne pour nous arrêter !

— Alors comme ça, tu as espionné les hommes par la fenêtre de la taverne, roulure ? demanda la vieille.

Elle alla ouvrir la porte derrière l'Horloge.

Il y avait la place de tenir couché. Des mécanismes menaçants pendaient dans la pénombre. De grandes roues dentées semblaient prêtes à couper tout intrus en rondelles de saucisson.

— Allez, amenez-la, dit la vieille.

À l'aube, la nuit du brouillard et des torches fit place à d'épais bancs de nuages, des squelettes de lumière dansants. Des traînées de ciel bleu firent une brève apparition, mais parfois il pleuvait tellement fort qu'on aurait dit des gouttes de boue et non d'eau. Les sages-femmes sortirent en rampant de l'Horloge, enfin relevées de leur fonction. Elles protégèrent le bébé de l'eau dégoulinante.

— Regardez, un arc-en-ciel, dit la vieille en hochant la tête.

Une écharpe de lumière colorée maladive se tendait dans le ciel.

Que virent-elles, en essuyant le sang et le placenta… ou alors était-ce un effet d'optique ? Certes, après l'orage, l'herbe semblait vibrer d'une couleur propre, les roses palpitaient, se balançaient au bout de leur tige, nimbées

d’une gloire délirante. Pourtant, malgré ces jeux de lumière et cette atmosphère, les sages-femmes ne pouvaient nier ce qu’elles voyaient. Sous la glaire des fluides maternels, l’enfant luisait d’une couleur scandaleuse d’émeraude pâle.

Nul gémissement, nulle toux de nouveau-né indigné. L’enfant ouvrit la bouche, inspira, et garda ses pensées pour lui.

— Geins, petit monstre, dit la vieille, c’est ton premier travail.

Mais le bébé se dérobait à ses obligations.

— Encore un garçon entêté, soupira la pêcheuse. On le tue ?

— Ne sois pas si méchante, dit la vieille, c’est une fille.

— Ha, dit la jeune fille aux yeux rougis, regarde mieux, il y a le manche à air.

L’espace d’un instant, elles ne purent s’accorder, même avec l’enfant nu devant elles. Il fallut un deuxième, puis un troisième nettoyage pour que la nature féminine du nourrisson apparaisse clairement. Pendant le travail, quelque déchet organique s’était peut-être pris et avait rapidement séché dans la fourche. Une fois essuyé, l’enfant apparut joliment formée, avec une longue tête élégante, des avant-bras bien faits, de petites fesses fuselées, des doigts habiles et de petits ongles coupants…

… Et une peau d’une teinte verte indéniable. Les joues et le cou tiraient sur le saumon, les paupières plissées sur le beige, et une bande fauve se dessinait sur le cuir chevelu, là où pousseraient les cheveux. Mais l’ensemble était foncièrement couleur végétal.

— Regardez ce qu’on a eu pour nos peines, dit la jeune fille. Une petite motte de beurre vert. Pourquoi on ne la tue pas ? Vous savez bien ce que les gens vont dire.

— Je crois qu’elle est pourrie, dit la pêcheuse, en comptant les doigts et les orteils. Elle sent la bouse.

— C’est bien la bouse que tu sens, abrutie. Tu es accroupie dans un pâté de vache.

— Elle est faible et malade, sa couleur vient de là. Lâchez-la dans une flaque, noyez-moi cette chose. La mère ne le saura jamais. Sa Seigneurie en a encore pour des heures de pâmoison.

Elles gloussèrent. Elles bercèrent l’enfant au creux de leurs bras, se le passèrent pour vérifier son poids et son équilibre. La tuer, c’était l’action la plus miséricordieuse. La question, c’était comment.

L’enfant bâilla. Sans y penser, la pêcheuse lui donna le doigt à sucer, et l’enfant le lui trancha à la deuxième phalange. Elle faillit s’étouffer dans le jet de sang. Le doigt tomba de sa bouche et atterrit dans la boue comme une bobine. Les femmes se précipitèrent. La pêcheuse voulut étrangler le bébé, tandis que la vieille et la fille se ruèrent pour la défendre. Le doigt fut extirpé de la boue et fourré dans une poche de tablier, pour être éventuellement recousu à la main blessée.

— Queue c’est drôle ! Elle vient de comprendre qu’elle n’en avait pas, hurla la jeune fille en se tordant de rire. Oh, attention au premier crétin qui voudra prendre son plaisir avec elle ! Elle lui coupera sa jeune tige en souvenir !

Les sages-femmes retournèrent à quatre pattes dans l’Horloge et lâchèrent la créature sur le sein de sa mère ; elles craignaient désormais de tuer l’enfant par charité, si jamais le bébé décidait de les mordre encore.

— Peut-être qu’elle lui coupera le téton, ça devrait réveiller Sa Frêle Dame Endormie ! ricana la vieille. Tout de même, quel enfant, qui goûte au sang avant le premier lait de sa mère !

Elles laissèrent une timbale d’eau à proximité, et profitant de la bourrasque suivante, partirent dans les éclaboussures retrouver leurs fils, maris et frères, afin de les bousculer et les malmener s’ils étaient disponibles, ou de les oublier sinon.

Dans les ténèbres, l’enfant contemplait les dents huilées et régulières de l’Horloge du temps, au-dessus de sa tête.

OceanofPDF.com

AFFECTIONS ET REMÈDES

Pendant des jours, Melena ne put supporter de regarder la créature. Elle la tenait, comme le doit une mère. Elle attendait que la lame de fond de l'amour maternel se lève et l'emporte. Elle ne pleurait pas. Elle mâchait des feuilles de pinlobe, dérivant loin du désastre.

C'était elle. Une *elle*. Melena s'entraînait mentalement quand elle était seule. Le paquet agité et mécontent n'était pas mâle ; ce n'était pas neutre ; c'était féminin. Ça dormait, comme un tas de feuilles de chou lavées et mises à sécher sur la table.

Dans une crise de panique, Melena écrivit à Colwen pour extirper la gouvernante de sa retraite. Frex partit dans une carriole pour aller chercher Nounou à l'arrêt de Roquebarre. En chemin, Nounou demanda à Frex ce qui n'allait pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? soupira-t-il, et il se perdit dans ses pensées.

La vieille comprit qu'elle avait mal choisi ses mots ; voilà que Frex pensait à autre chose. Il se mit à débiter en marmonnant des considérations générales sur la nature du mal. Un vide créé par l'absence inexplicable du Dieu Innommé, et dans lequel le poison spirituel se précipite. Un vortex.

— Je veux dire : quel est l'état de l'enfant ! répliqua Nounou, au bord de l'explosion. Ce n'est pas de l'univers qu'il faut me parler, mais d'un enfant, si je dois vous aider ! Pourquoi Melena fait-elle appel à moi, au lieu de sa mère ? Pourquoi n'a-t-elle pas écrit à son grand-père ? C'est l'Éminent Thropp, pour l'amour de Dieu ! Melena ne peut pas avoir négligé ses devoirs à ce point-là, ou alors la vie à la campagne est-elle pire que ce que nous pensions ?

— C'est pire que ce que nous pensions, répondit tristement Frex. Le bébé… il vaut mieux vous préparer, Nounou, pour ne pas crier… le bébé a des lésions.

— Des lésions ?

Nounou étreignit la poignée de sa valise et tourna les yeux vers les buissons aux feuilles rouges, en bord de route.

— Frex, dites-moi tout.

— C’est une fille, dit Frex.

— Quelles « lésions » en effet, ironisa Nounou, mais Frex, comme d’habitude, ne comprit pas la pique. Eh bien, au moins le titre familial est préservé pour les générations suivantes. A-t-elle tous ses membres ?

— Oui.

— Plus que tous ses membres ?

— Non.

— Est-ce qu’elle tète ?

— Impossible. Elle a des dents extraordinaires, Nounou. On dirait des dents de requin.

— Eh bien, elle ne sera pas le premier bébé à grandir en tétant un chiffon ou une bouteille au lieu d’un téton, ne vous inquiétez pas pour ça.

— Elle est de la mauvaise couleur, dit Frex.

— De quelle couleur est la « mauvaise couleur » ?

L’espace d’un instant, Frex ne put que hocher la tête. Nounou, qui ne l’appréciait guère et n’avait nulle envie de l’apprécier, se radoucit tout de même.

— Frex, cela ne peut pas être si grave. Il y a toujours un moyen de s’en sortir. Dites-le à Nounou.

— C’est vert, dit-il enfin. Nounou, c’est vert comme de la mousse.

— Elle est verte, vous voulez dire. C’est une fille, pour l’amour du ciel !

— Ce n’est pas pour l’amour du ciel. (Frex se mit à pleurer.) Cela ne fait aucun bien au ciel, et il ne l’approuve pas. Qu’allons-nous faire ?

— Allons. (Nounou détestait les hommes qui chouinaient.) Ça ne peut pas être si grave que ça. Melena n’a pas une goutte de sang gâté. Quelle que soit l’affection de cette enfant, elle réagira aux soins de Nounou. Ayez foi en Nounou.

— J’avais foi dans le Dieu Innommé, sanglota Frex.

— Nous n’œuvrons pas toujours dans des directions opposées, Dieu et Nounou, dit Nounou.

Elle savait que c’était blasphématoire, mais elle ne pouvait résister à cette pique, tant que les défenses de Frex étaient au plus bas.

— Mais ne vous inquiétez pas, je n’en soufflerai mot à la famille de Melena. Nous allons régler tout ça en un éclair, et nul n’aura besoin de le savoir. Le bébé a un nom ?

— Elphaba, dit Frex.

— D’après sainte Aelphaba de la Cascade ?

— Oui.

— Un joli prénom ancien. Vous utiliserez le diminutif courant de « Fabala », je suppose.

— Qui peut savoir si elle vivra assez longtemps pour qu'on lui donne un surnom ?

On avait l'impression que Frex l'espérait.

— Intéressante contrée, sommes-nous déjà à Haut-Sorbe ? demanda Nounou pour changer de sujet.

Mais Frex s'était replié sur lui-même, guidant à peine les chevaux sur le bon sentier. Le pays était sale, appauvri, grouillant de paysans ; Nounou commença à regretter d'avoir pris sa meilleure robe de voyage. Des bandits de grand chemin pouvaient espérer trouver de l'or sur cette femme âgée d'allure raffinée, et ils auraient raison, car Nounou portait une jarretière dorée volée des années plus tôt dans le boudoir de Sa Seigneurie. Quelle humiliation, si cette jarretière devait réapparaître, après toutes ces années, sur la cuisse bien faite quoique vieillissante de Nounou ! Mais ses craintes étaient dénuées de fondement, car la carriole arriva sans incident dans la cour du presbytère.

— Laissez-moi voir le bébé d'abord, dit Nounou. Ce sera plus facile et plus honnête vis-à-vis de Melena, si je sais à quoi nous avons affaire.

Ce ne fut guère difficile, car Melena était raide endormie grâce aux feuilles de pinlobe, tandis que le bébé gémissait doucement dans un panier posé sur la table.

Nounou tira une chaise pour ne pas se faire mal, au cas où elle s'évanouirait sur-le-champ.

— Frex, pose le panier sur le sol, là où je peux le voir.

Frex obéit, et il alla rendre la carriole et les chevaux à Bfee, qui en avait rarement besoin dans ses fonctions municipales, mais les prêtait pour gagner un peu de capital politique.

Le nourrisson était enveloppé de linges, comme le vit Nounou, un ruban passé autour de la tête pour maintenir sa mâchoire fermée. Le nœud ressemblait au chapeau d'un champignon vénéneux ; le bébé frémissait en quête d'air ; les yeux étaient ouverts.

Nounou s'approcha. L'enfant n'avait même pas, quoi, trois semaines ? Et pourtant, tandis que Nounou passait de-ci de-là, évaluant le profil du front sous cet angle et sous cet autre, comme si elle jugeait la forme de son esprit, les yeux de l'enfant la suivaient. Ils étaient d'un beau brun, de la couleur de

la terre retournée, avec des étincelles de mica. Un réseau de fines lignes rouges s'étendait aux tendres recoins des paupières, comme si la toute-petite s'était rompu des vaisseaux sanguins à force d'observer et de comprendre.

Et la peau… oh oui, la peau était verte comme le péché. Pas une vilaine couleur, pensa Nounou. Simplement, pas une couleur humaine.

Elle fit passer un doigt sur la joue du bébé. Le nourrisson frissonna, arquant son épine dorsale, et les linges, qui l'enveloppaient de la tête aux pieds, s'ouvrirent d'un coup comme une coquille. Serrant les dents, Nounou s'efforça de ne pas se laisser intimider. Le bébé s'offrait, du sternum à l'aine, et la couleur de sa poitrine était de la même remarquable couleur.

— Avez-vous seulement déjà touché cet enfant, vous deux ? murmura Nounou.

Elle posa sa main à plat sur la poitrine haletante, les doigts couvrant les tétons presque invisibles, puis glissa la main plus bas pour vérifier l'appareillage. L'enfant était mouillée et salie, mais semblait faite selon le modèle standard. La peau était ce même miracle de douceur souple que celle de Melena toute petite.

— Viens voir Nounou, mon horrible petite chose, dit Nounou en se penchant vers l'enfant pour la soulever, avec les saletés et tout.

Le bébé gigota pour éviter ce contact. Elle se cogna la tête contre le fond du panier en jonc.

— Tu as bien dansé dans le ventre, à ce que je vois, dit Nounou. Je me demande sur quelle musique ? Comme tes muscles sont bien développés ! Non, tu ne m'échapperas pas. Viens ici, petit démon. Nounou s'en moque. Nounou t'aime bien.

Elle mentait éhontément, mais contrairement à Frex, elle pensait que certains mensonges étaient approuvés par le ciel.

Puis elle attrapa Elphaba et la posa sur ses genoux. Là, Nounou attendit, berçant le bébé et tournant de temps en temps les yeux vers la fenêtre pour se retenir de vomir. Elle frotta le ventre du bébé pour le calmer, mais impossible, pas maintenant en tout cas.

À la fin de l'après-midi, Melena se redressa dans son lit, lorsque Nounou apporta un plateau avec du thé et des tartines.

— Je me suis mise à l'aise, dit Nounou, et j'ai fait amie-amie avec ton adorable petite. Allez, reviens à toi, ma chérie, et laisse-moi t'embrasser.

— Oh, Nounou ! (Melena se laissa gâter.) Merci d'être venue. Tu as vu le petit monstre ?

— Elle est adorable, répéta Nounou.

— Ne mens pas, ne m'épargne pas, dit Melena. Si tu veux m'aider, tu dois être honnête.

— Si je dois t'aider, c'est toi qui dois être honnête, rétorqua Nounou. Nous n'avons pas besoin d'en parler tout de suite, mais il faudra tout me dire, ma chérie. Pour décider de ce qu'il faut faire.

Elles sirotèrent leur thé et, Elphaba s'étant enfin rendormie, Nounou eut l'impression pendant quelques instants d'être revenue aux jours anciens du domaine de Colwen, quand Melena rentrait de ses promenades de l'après-midi avec de gracieux jeunes nobles en voie d'ascension, et qu'elle vantait leur beauté virile à Nounou, qui faisait semblant de ne rien remarquer.

En fait, au fil des semaines, Nounou s'aperçut de quelques caractéristiques troublantes du bébé.

Par exemple, Nounou avait essayé de lui enlever ses linges, mais Elphaba semblait décidée à lui trancher les mains… et les dents à l'intérieur de sa jolie bouche aux lèvres fines étaient effectivement monstrueuses. Sans entraves, elle aurait pratiqué un trou dans le panier. Elle s'en prenait à sa propre épaule, qu'elle mettait à vif. On aurait dit qu'elle s'étouffait.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas lui faire arracher les dents par un barbier ? demanda Nounou. Au moins tant que le bébé ne saura pas se contrôler ?

— Tu es folle, dit Melena. Toute la vallée saura que la petite prunelle de nos yeux est verte. Non, elle gardera la mâchoire attachée tant qu'on n'aura pas résolu ce problème de peau.

— Et comment sa peau est-elle sortie verte, grand Dieu ? demanda Nounou.

C'était stupide, car Melena pâlit et Frex rougit, et le bébé retint sa respiration comme si elle voulait devenir bleue pour leur faire plaisir à tous. Nounou dut la gifler pour qu'elle cesse.

Nounou interrogea Frex dans la cour. Après le double coup de cette naissance et de son humiliation publique, il n'était pas encore prêt à renouer avec ses engagements professionnels et restait assis à tailler des grains de chapelet en chêne, y inscrivant les emblèmes du Dieu Innommé. Nounou alla poser Elphaba à l'intérieur – elle avait une crainte déraisonnable d'être

entendue par le nourrisson et pire, d'être comprise – et se mit à préparer un potiron pour le dîner.

— Je suppose, Frex, que vous n'avez pas de vert dans votre famille, commença-t-elle, sachant bien que le puissant grand-père de Melena aurait vérifié une telle prédisposition avant d'accorder la main de sa petite-fille à un pasteur unioniste… avec toutes les occasions qu'elle avait eues !

— Notre famille ne s'intéresse ni à l'argent ni au pouvoir temporel, dit Frex, sans se vexer pour une fois. Mais je descends en ligne directe de six pasteurs avant moi, de père en fils. Dans les cercles spirituels, nous sommes aussi bien considérés que l'est la famille de Melena dans les salons et à la cour d'Ozma. Et non, il n'y a jamais eu de vert nulle part. Je n'avais jamais entendu parler d'un tel phénomène, dans aucune branche de la famille.

— D'accord, je posais juste la question, dit Nounou. Vous valez mieux que des martyrs gobelins, je le sais.

— Mais, reprit humblement Frex, Nounou, je pense que c'est moi qui ai provoqué ce malheur. Ma langue a fourché le jour de la naissance : j'ai annoncé que le Diable venait. En fait, je parlais de l'Horloge du Dragon. Mais supposez que ces paroles aient ouvert la porte au diable ?

— Cet enfant n'est pas le diable ! s'écria Nounou.

Ce n'est pas un ange non plus, pensa-t-elle, mais elle se garda de le dire.

— D'un autre côté, reprit Frex d'un ton rassuré, il se peut que Melena l'ait maudite accidentellement, car elle a mal pris ma remarque et en a pleuré. Peut-être que Melena a ouvert en elle une fenêtre par laquelle un esprit errant est entré et a coloré l'enfant.

— Le jour même de sa naissance ? demanda Nounou. C'est un esprit puissant, alors. Votre bonté est-elle si exaltée que vous attirez les plus grands esprits de l'Aberration ?

Frex haussa les épaules. Quelques semaines plus tôt, il aurait répondu « oui », mais son échec total aux Marches avait miné sa confiance. Il n'osa pas dire ce qu'il craignait vraiment : l'anormalité de l'enfant était un châtiment pour son échec.

— Eh bien…, demanda Nounou d'un ton pratique, si une malédiction a abîmé la marchandise, qu'est-ce qui pourrait la conjurer ?

— Un exorcisme, dit Frex.

— En avez-vous reçu le pouvoir ?

— Si je réussis à changer l'enfant, nous saurons que oui, répondit Frex.

À présent qu'il avait un objectif, son moral revint. Il passait des journées à jeûner, répéter des prières et cueillir des composants pour son rituel secret.

Un jour qu'il était parti dans les bois et qu'Elphaba faisait la sieste, Nounou alla s'asseoir sur le rebord du dur matelas matrimonial de Melena.

— Frex se demande si sa prédiction concernant l'arrivée du diable n'aurait pas ouvert une fenêtre en toi, laissant entrer un démon qui a souillé le bébé, dit Nounou.

Elle faisait un bout de dentelle au crochet, maladroitement ; elle n'avait jamais excellé aux ouvrages, mais elle aimait manipuler le crochet d'ivoire poli.

— Et moi, reprit Nounou, je me demande si tu n'as pas laissé une autre fenêtre ouverte ?

Melena, hébétée comme d'habitude par les feuilles de pinlobe, haussa les sourcils.

— Est-ce que tu as couché avec un autre que Frex ? demanda Nounou.

— Tu es folle ! s'exclama Melena.

— Je te connais, ma chérie. Je ne dis pas que tu es une mauvaise épouse. Mais quand tous ces garçons tournaient autour de toi dans le verger de tes parents, tu changeais de sous-vêtements parfumés plus d'une fois par jour. Tu étais chaude et finaude… et douée pour ça. Je ne te méprise pas. Mais ne va pas me dire que tu n'avais pas un solide appétit.

Melena enfouit son visage dans l'oreiller.

— Oh, c'était le bon temps ! se lamenta-t-elle. Ce n'est pas que je n'aime pas Frex ! Mais ça me fait mal d'être supérieure à ces abrutis de paysans !

— Eh bien, maintenant que cette enfant te ramène à leur niveau, tu devrais être contente, dit Nounou méchamment.

— Nounou, j'aime Frex. Mais il me laisse seule si souvent ! Je tuerais pour qu'un colporteur passe et me vende autre chose qu'une cafetière en fer-blanc ! Je paierais bien volontiers pour voir quelqu'un de moins dévot et de plus imaginatif !

— C'est une question pour plus tard, dit Nounou raisonnablement. Moi, je te parle du passé. Du passé récent. Depuis votre mariage.

Mais Melena restait dans le vague. Elle haussa les épaules, secoua la tête.

— L'hypothèse évidente, c'est un elfe, dit Nounou.

— Je n'aurais jamais couché avec un elfe ! hurla Melena.

— Pas plus que moi, dit Nounou, mais le vert, ça incite à la réflexion. Il y a des elfes dans le voisinage ?

— Une bande d'elfes des bois, quelque part dans les collines, mais ils sont encore plus débiles que les bons citoyens des Marches… si c'est possible. Vraiment, Nounou, je n'en ai même jamais vu un, ou alors de loin. Cette idée est répugnante. Les elfes ricanent de tout, tu le sais ? S'il y en a un qui se fend le crâne comme un navet pourri en tombant d'un chêne, ils se réunissent autour de lui pour ricaner et puis l'oublient. C'est insultant que tu y aies même pensé.

— Il va falloir t'y habituer, si tu veux qu'on se sorte de ce bourbier.

— Eh bien, la réponse est « non ».

— Alors, quelqu'un d'autre. Quelqu'un d'assez séduisant de l'extérieur, mais porteur d'une maladie que tu as peut-être attrapée.

Melena la regarda, choquée. Depuis la naissance d'Elphaba, elle n'avait pas pensé à sa santé à elle. Est-ce qu'elle courait un risque, elle aussi ?

— La vérité, dit Nounou. Il nous faut la connaître.

— La vérité, répéta Melena d'un air absent. Elle est ineffable.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne connais pas la réponse à ta question.

Melena expliqua : oui, la maison est à l'écart, et bien sûr elle n'avait jamais échangé plus qu'un salut *très* sec avec les paysans, pêcheurs et autres péquenots du coin. Mais il y avait plus de voyageurs dans les bois et les collines qu'on le croyait. Souvent, elle restait là assise, seule et triste, tandis que Frex partait prêcher, et elle se consolait en offrant à tel ou tel passant un repas tout simple, agrémenté d'une conversation animée.

— Et plus ?

Mais, en ces jours d'ennui, murmura Melena, elle s'était adonnée aux feuilles de pinlobe. Lorsqu'elle se réveillait – parce que le soleil se couchait, ou que Frex la regardait souriant ou mécontent – elle ne se rappelait pas grand-chose.

— Tu veux dire que tu t'es livrée à l'adultère sans même avoir le bénéfice d'un bon souvenir lubrique ?

Nounou était scandalisée.

— Je ne sais pas ! répliqua Melena. Je n'aurais pas fait ce choix, enfin, si j'avais eu les idées claires. Mais je me souviens qu'une fois, un colporteur avec un drôle d'accent m'a fait boire une gorgée d'un breuvage capiteux, dans une bouteille de verre verte. Ensuite, j'ai fait des rêves rares et riches,

Nounou, de l'Au-Delà – des cités de verre et de fumée – de bruit et de couleurs – j'ai essayé de m'en souvenir.

— Donc, tu aurais bel et bien pu être violée par des elfes. Comme ton grand-père sera content d'apprendre de quelle manière Frex s'occupe bien de toi.

— Arrête ! cria Melena.

— Eh bien, je ne sais pas quoi faire ! explosa enfin Nounou. Tout le monde est irresponsable, ici ! Si tu ne te rappelles pas avoir brisé ou non les vœux de ton mariage, ça ne sert pas à grand-chose de jouer les saintes outragées.

— On peut toujours noyer le bébé et tout recommencer.

— Essaie de noyer cette créature, marmonna Nounou. Je plains le pauvre lac.

Ensuite, Nounou étudia la petite collection de médicaments de Melena : herbes, gouttes, racines, esprits, feuilles. Elle se demandait, sans guère d'espoir, si elle pourrait inventer un remède pour blanchir la peau de l'enfant. Au fond du coffre, Nounou trouva la bouteille verte dont avait parlé Melena. La lumière était aussi faible que ses yeux, mais elle distingua les mots « ÉLIXIR MIRACLE » sur une étiquette.

Malgré son talent inné de guérisseuse, Nounou ne parvint pas à concocter une potion pour changer la couleur de la peau. Elle baigna l'enfant dans du lait de vache, mais sans résultat non plus. En outre, le bébé ne se laissait pas poser dans une bassine d'eau du lac : il s'agitait comme un chat saisi de panique. Nounou continua donc avec le lait de vache – qui laissait une puanteur aigre atroce si elle ne l'essuyait pas avec soin.

Frex organisa un exorcisme. Il fallait des cierges et des hymnes. Nounou l'observa de loin. Les yeux exorbités, l'homme transpirait sous l'effort, alors que les matinées étaient pourtant de plus en plus froides. Au milieu du tapis, Elphaba dormait dans ses linges de contention, sans prêter attention au sacrement.

Rien ne se passa. Frex tomba, épuisé et vidé, et berça sa fille verte dans le creux de ses bras, comme s'il acceptait enfin la preuve d'un péché caché. Le visage de Melena se durcit.

Il ne restait plus qu'une chose à faire. Nounou rassembla son courage pour en parler, le jour où elle devait retourner à Colwen.

— Nous savons que les remèdes paysans ne marchent pas, dit-elle, et l'intercession spirituelle a échoué. Avez-vous le courage d'envisager la

sorcellerie ? Existe-t-il ici quelqu'un qui pourrait extirper le venin vert de l'enfant par magie ?

Frex se jeta sur Nounou, agitant les poings. La vieille femme tomba de son tabouret à la renverse et Melena bondit à son côté en hurlant.

— Comment osez-vous ! rugit Frex. Sous mon toit ! Cette fille verte n'est-elle pas une insulte suffisante ? La sorcellerie est le refuge de l'amoralité ; quand ce n'est pas du charlatanisme pur et simple, c'est dangereusement maléfique ! Des pactes avec le diable !

— Oh Seigneur ! gémit Nounou. Saint, saint homme, ne savez-vous pas qu'il faut soigner le mal par le mal ?

— Nounou, ça suffit, dit Melena.

— Frapper une vieille femme sans défense, reprit Nounou, blessée. Qui n'aspire qu'à se rendre utile.

Le lendemain matin, Nounou fit sa valise. Elle ne pouvait rien faire de plus, et elle n'était pas prête à passer le reste de sa vie avec un ermite fanatique et un bébé ravagé, même pour l'amour de Melena.

Frex ramena Nounou à l'auberge de Roquebarre, pour que la diligence la reconduise chez elle. Melena pensait encore à tuer l'enfant, peut-être, mais Nounou en doutait. Elle serrait sa valise sur son ample giron, craignant de nouveau les bandits. À l'intérieur de la malle était cachée sa jarretière d'or (elle pouvait toujours prétendre qu'on l'avait mise là à son insu, alors qu'il aurait été difficile d'affirmer la même chose si elle l'avait portée). Elle avait également escamoté le crochet d'ivoire, trois grains de chapelet de Frex parce qu'elle aimait les gravures, et la jolie bouteille verte laissée par quelque colporteur qui vendait, apparemment, des rêves, de la passion et du sommeil.

Elle ne savait que penser. Elphaba était-elle l'engeance du démon ? Un demi-elfe ? Le châtiment de l'échec professionnel de son père, ou de la morale douteuse et de la mauvaise mémoire de sa mère ? Ou s'agissait-il d'une simple aberration, comme une pomme déformée ou un veau à cinq pattes ? Nounou savait que sa vision du monde était brumeuse et chaotique, envahie de démons, de croyances et de légendes. Pourtant, il ne lui échappa pas que Melena et Frex avaient tous deux cru dur comme fer qu'ils auraient un garçon. Frex était le septième fils d'un septième fils, et pour ajouter à cette puissante conjonction, il descendait d'une lignée ininterrompue de six

pasteurs. Quel enfant de l'un ou l'autre sexe (ou de n'importe lequel) oserait suivre une lignée de si bon augure ?

Peut-être, se dit Nounou, la petite Elphaba verte avait-elle choisi son sexe, sa couleur… et au diable ses parents.

OceanofPDF.com

LE SOUFFLEUR DE VERRE QUADLING

L'espace d'un bref mois humide, au début de l'année suivante, la sécheresse cessa. Le printemps émergea comme une eau de puits verte, écumant sur les haies, bouillonnant en bord de route, éclaboussant le toit de la maison de guirlandes de lierre et de silènes. Melena se promenait dans la cour légèrement déshabillée, comme si elle sentait le soleil sur sa peau pâle et la tiédeur profonde qui lui avait manqué tout l'hiver. Attachée à sa chaise sur le seuil, Elphaba, âgée à présent de dix-huit mois, cognait son petit déjeuner constitué d'un alevin avec sa cuillère.

— Oh, mange ça, ne l'écrase pas, dit Melena, mais avec douceur.

Depuis qu'on avait libéré les mâchoires de l'enfant, la mère et la fille avaient commencé à se prêter attention. À son grand étonnement, Melena trouvait parfois Elphaba attendrissante, comme un bébé devrait l'être.

Ce paysage était le seul qu'elle ait vu depuis qu'elle avait quitté l'élégante demeure familiale, le seul et le dernier : la surface d'Eauvile balayée par le vent, avec les petites maisons de pierre sombre des Marches de l'autre côté, les collines assoupies derrière. Il finissait par la rendre folle : le monde n'était qu'humidité et humilité. Si une bande d'elfes déboulait dans la cour, elle leur sauterait dessus, pour s'en faire des amis, des amants ou des assassins.

— Ton père est un imposteur, dit-elle à Elphaba. Il est parti « se retrouver » tout l'hiver, et m'a laissée avec toi pour seule compagnie. Mange ton petit déjeuner, parce que tu n'en auras pas d'autre si tu le jettes par terre.

Elphaba prit le poisson et le lança au sol.

— Ton père est un charlatan, continua Melena. Il était très bon au lit, pour un religieux, et c'est comme ça que j'ai découvert son secret. Les hommes de Dieu sont censés être au-dessus des plaisirs de ce monde, mais ton père aimait les joutes sur l'oreiller. C'était il y a bien longtemps ! Nous ne devons jamais lui dire que nous l'avons percé à jour, cela lui briserait le cœur. Nous ne voulons pas lui briser le cœur, n'est-ce pas ?

Là-dessus, Melena éclata d'un rire haut perché.

Elphaba, impassible, montra le poisson.

— Déjeuner. Déjeuner par terre. Déjeuner pour les insectes, dit Melena.

Elle abaissa encore un peu le col de sa robe printanière et fit tourner l'axe rose de ses épaules dénudées.

— Et si on allait se promener au bord du lac aujourd'hui, peut-être que tu te noieras ?

Mais Elphaba ne se noyait jamais, jamais, parce qu'elle n'approchait pas du lac.

— Peut-être qu'on fera un tour en bateau et que tu passeras par-dessus bord ! hurla Melena.

Elphaba pencha la tête, comme si elle écoutait la part de sa mère qui n'était pas intoxiquée de vin et de feuilles.

Le soleil surgit de derrière un nuage. Elphaba gémit. La robe de Melena glissa encore. Ses seins s'extirpèrent des rubans sales de son décolleté.

Regardez-moi, pensa Melena, *je montre mes seins à l'enfant à qui je n'ai pas pu donner de lait par crainte d'une amputation. Moi, qui étais la rose de Haute-Nichée, moi qui étais la beauté de ma génération ! Et me voilà réduite à une compagnie dont je ne veux même pas, ma propre fille, gigotante et épineuse. Elle est davantage sauterelle que fille, avec ses petites cuisses anguleuses, ses sourcils arqués et ses doigts pointus. Elle s'occupe à apprendre comme tous les enfants, mais elle ne ressent aucun émerveillement du monde : elle pousse, casse et mord les choses sans aucun plaisir. Comme si elle avait la mission de goûter et mesurer toutes les déceptions de la vie. Qui ne manquent pas, par ici. Que le Dieu Innommé ait pitié de nous, c'est un monstre, un monstre. Vraiment.*

— On pourrait aussi aller se promener dans les bois et ramasser les dernières baies d'hiver. (Son absence d'instinct maternel emplissait Melena de culpabilité.) On pourrait en faire un gâteau. On va les mettre dans un gâteau ? Hein, ma chérie ?

Elphaba ne parlait pas encore, mais elle fit signe que « oui », et commença à se tortiller pour descendre. Melena tapa des mains pour la faire jouer, mais Elphaba ne lui prêta aucune attention. L'enfant montra le sol en grognant, étirant ses longues jambes élégantes pour exprimer son désir. Puis elle désigna la porte du jardin et le poulailler.

Un homme était appuyé aux poteaux de la clôture, l'air timide et affamé, avec une peau de la couleur des roses au crépuscule : un rouge bistre et ombré. Il avait deux sacs en cuir sur le dos et à l'épaule, un bâton de marche et un visage efflanqué d'une beauté dangereuse. Melena poussa un

glapissement puis se reprit, descendant dans les graves. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait parlé à personne d'autre qu'à sa mouflette geignarde !

— Seigneur, vous nous avez fait peur ! s'écria-t-elle. Vous êtes en quête de petit déjeuner ?

Elle avait perdu ses manières. Par exemple, ses seins n'auraient pas dû être ainsi exposés. Pourtant, elle ne ferma pas sa robe.

— Je vous prie de pardonner cette apparition soudaine d'un étrange étranger à la porte d'une Dame, dit l'homme.

— Pardonné, bien sûr, fit-elle avec impatience. Approchez-vous que je vous voie… allez, allez !

Elphaba avait vu si peu d'autres personnes dans sa vie que ses parents qu'elle mit sa cuillère devant un œil, regardant timidement de l'autre.

L'homme approcha. Sa démarche lourde trahissait son épuisement. Il avait les chevilles et le pied épais, la taille et les épaules étroites, et le cou puissant – comme si on l'avait fait au tour, sans travailler assez les extrémités. Ses mains, lâchant les sacs, ressemblaient à des bêtes sauvages animées de leur propre volonté. Elles étaient immenses, superbes.

— Le voyageur ne pas savoir où il est, dit l'homme. Deux nuits pour traverser les collines depuis Colline-aux-Epis. Chercher une auberge à Trois-Arbres-Morts. Se reposer.

— Vous êtes perdu, vous avez quitté la route, dit Melena, décidant de ne pas s'étonner de ses propos confus. Pas grave. Je vais vous préparer un repas et vous me raconterez votre histoire.

Elle passa les mains dans ses cheveux, jadis aussi précieux que du cuivre filé. Au moins, ils étaient propres.

L'homme était mince et athlétique. Quand il ôta sa casquette, ses cheveux se répandirent en mèches graisseuses, rouge crépuscule. Il se lava à la pompe, torse nu, et Melena remarqua que c'était agréable de voir de nouveau un homme avec une taille (Frex, le cher homme, avait pris de l'embonpoint depuis les dix-huit mois suivants la naissance d'Elphaba). Les Quadling étaient-ils tous de cette délicieuse couleur rose sombre ? L'homme, apprit Melena, s'appelait Cœur de Tortue. Il était souffleur de verre et originaire d'Ovvels, dans le pays peu connu de Quadling.

Melena remballa enfin ses seins, à contrecœur. Elphaba couina pour qu'on la libère, et sans même ciller, le visiteur la détacha, la lança dans les airs et la rattrapa. L'enfant grogna de surprise, de plaisir même, et Cœur de

Tortue refit son tour. Melena profita de ce qu'il était occupé avec la mouflette pour récupérer le poisson intact par terre et le rincer. Elle le jeta dans une mixture d'œufs et de racines de goudron écrasées, espérant qu'Elphaba n'allait pas soudain se mettre à parler et lui faire honte. Ça lui ressemblerait bien.

Mais non, Elphaba était trop charmée par cet homme pour faire des histoires. Elle ne gémit même pas lorsque Cœur de Tortue revint enfin au banc et se mit à manger. L'enfant rampa entre ses mollets minces et glabres (il avait ôté ses jambières) tout en miaulant un petit air, un rictus satisfait sur la figure. Melena se surprit à être jalouse d'une fille âgée de moins de deux ans. Elle non plus, cela ne l'aurait pas dérangée de s'asseoir par terre entre les jambes de Cœur de Tortue.

— C'est la première fois que je rencontre un Quadling, dit-elle, trop haut et trop fort. (Après ces mois de solitude, elle avait oublié ses bonnes manières.) Ma famille n'aurait jamais invité de Quadling à dîner… de toute façon il n'y en avait pas beaucoup, et même pas du tout, dans les fermes qui environnaient la propriété familiale. À ce qu'on racontait, les Quadling étaient sournois et incapables de dire la vérité.

— Comment un Quadling répondre à cette accusation si un Quadling est menteur ?

Il lui sourit.

Elle se mit à fondre comme du beurre sur une tartine chaude.

— Je croirai tout ce que vous me dites.

Il lui raconta sa vie aux confins d'Ovvels, les maisons qui pourrissaient doucement dans le marécage, la récolte des escargots et de l'herbe des marais, la communauté et le culte des ancêtres.

— Alors, vous croyez que vos ancêtres vous accompagnent ? osa-t-elle. Ce n'est pas pour être curieuse, mais j'ai dû m'intéresser à la religion malgré moi.

— La Dame croire que ses ancêtres sont avec elle ?

Elle entendit à peine sa question, tant son regard était brillant, et tant il était merveilleux d'être appelée « Dame ». Elle se redressa :

— Mes ancêtres immédiats vivent très loin, reconnut-elle, je veux dire, mes parents. Ils vivent encore, mais sont si inintéressants qu'ils pourraient aussi bien être morts.

— Quand morts, ils pourront rendre visite à la Dame souvent.

— Ils ne sont pas les bienvenus. Allez-vous-en. (Elle rit.) Des fantômes, vous voulez dire ? Ils n'ont pas intérêt ! Ce serait vraiment le pire des deux mondes – à supposer qu'il y en ait deux.

— Il y a un autre monde, dit-il avec certitude.

Elle frissonna. Elle prit Elphaba et la serra fort. Elphaba s'affaissa comme si les os de ses bras avaient disparu, sans s'agiter ni rendre le câlin : elle se ramollit juste, étonnée par ce contact nouveau.

— Vous êtes voyant ? demanda Melena.

— Cœur de Tortue souffler verre, dit-il.

Pour lui, cela semblait une réponse.

Melena se rappela subitement ses rêves, les endroits exotiques qu'elle se savait trop terre à terre pour imaginer.

— Mariée à un pasteur… et je ne sais pas si je crois à un au-delà, reconnut-elle.

Elle n'avait pas eu l'intention de révéler qu'elle était mariée, mais l'enfant l'impliquait, sans doute.

Cœur de Tortue, lui, avait fini de parler. Il posa son assiette (il avait laissé le poisson) et sortit de ses fontes un petit pot, une pipe, quelques sacs de sable et de soude, de chaux et d'autres minéraux.

— Cœur de Tortue pouvoir remercier la Dame de son accueil ? demanda-t-il.

Elle acquiesça.

Il prépara le feu dans l'âtre, mélangea ses ingrédients, disposa ses ustensiles et nettoya le fourneau de sa pipe avec un chiffon spécial plié dans sa poche. Elphaba restait là affaissée, ses mains vertes sur ses orteils verts, son visage pincé et étroit plein de curiosité.

Melena n'avait jamais vu souffler du verre, de même qu'elle n'avait jamais vu faire du papier, filer du tissu, ou couper des rondins. Cela lui semblait aussi merveilleux que les contes locaux sur l'Horloge ambulante, avec ses sortilèges qui avaient réduit son mari à une impuissance professionnelle persistante… malgré ses efforts.

Cœur de Tortue bourdonna une note par le nez ou dans sa pipe, en soufflant une bulle irrégulière de glace verdâtre brûlante. Elle fumait et sifflait dans l'air. Il savait quoi en faire ; c'était un magicien du verre. Melena dut retenir Elphaba pour l'empêcher de se brûler les mains.

En ce qui sembla un rien de temps, l'espace d'un sortilège, le verre était passé d'un état abstrait, semi-liquide, à une réalité qui durcissait et se

refroidissait.

C'était un cercle lisse et imparfait, comme une assiette légèrement oblongue. Pendant tout le temps où Cœur de Tortue travaillait, Melena avait pensé à sa propre personnalité, passant d'une jeunesse éthérée à une coquille durcie, translucide et vide. Fragile, aussi. Mais avant qu'elle se perde dans le remords, Cœur de Tortue lui prit les deux mains et les approcha, sans toucher, de la surface plane du verre.

— La Dame parler aux ancêtres, dit-il.

Mais elle refusait l'effort d'entrer en contact avec les vieux morts ennuyeux de l'Autre Monde, pas avec ses mains immenses sur les siennes. Melena ne s'était pas lavé les dents. Elle souffla par le nez, pour ne pas exhaler l'odeur du petit déjeuner – des fruits et un verre de vin, ou deux peut-être ? – et crut qu'elle allait s'évanouir.

— Regardez dans verre, insista-t-il.

Elle n'avait d'yeux que pour son cou et son menton couleur de miel de framboise.

Il chercha son regard. Elphaba s'approcha et posa sa petite main sur le genou de l'homme. Elle regarda aussi.

— Mari approche, dit Cœur de Tortue.

Était-ce une prophétie du plat en verre, ou bien une question ?

Il reprit :

— Mari voyage sur un âne et emmener femme âgée pour vous rendre visite. Un ancêtre vient visiter ?

— C'être la vieille nounou, probablement, répondit Melena. (Elle se laissait aller à sa syntaxe bancale, avec une empathie sereine.) Vous pouvoir vraiment voir ce qu'il y a là ?

Il acquiesça. Elphaba l'imita, mais pourquoi ?

— Combien de temps avons-nous avant qu'il soit là ? demanda-t-elle.

— Jusqu'à ce soir.

Ils n'échangèrent pas une parole avant le coucher du soleil. Ils étouffèrent le feu et accrochèrent Elphaba à un harnais, avant de l'asseoir devant le verre, pendu à une ficelle comme une lentille ou un miroir. L'objet semblait la calmer, la fasciner ; elle en oubliait de mâchonner ses poignets ou ses orteils. Ils laissèrent la porte de la maison ouverte pour pouvoir jeter un coup d'œil de temps en temps depuis le lit à l'enfant qui, dans le soleil éblouissant, ne distinguerait pas les ombres dans la maison – et qui, de toute façon, ne se retourna jamais. Cœur de Tortue était d'une beauté

insoutenable. Melena fit le serpent-dragon avec lui, le couvrit de sa bouche, le versa dans ses mains, le chauffa, le rafraîchit et modela sa lumière. Il remplit son vide.

Ils étaient lavés et habillés, le repas presque prêt, quand l'âne braya à cinq cents mètres de là, vers le lac. Melena rougit. Cœur de Tortue était revenu à sa pipe, soufflant de nouveau. Elphaba se retourna pour regarder dans la direction où l'âne avait lancé sa proclamation en dents de scie sonore. Elle serra les lèvres, presque noires sur le vert pomme de sa peau, et les mâchonna. Elle se mordit la lèvre inférieure comme si elle réfléchissait, mais ne saigna pas ; elle maîtrisait plus ou moins l'usage de ses dents, à force d'essais et d'erreurs. Elle mit la main sur le disque brillant. Le cercle de verre saisit le dernier bleu du ciel, pareil à un miroir magique où seule se reflétait l'eau intérieure, froide et argentée.

OceanofPDF.com

GÉOGRAPHIES DU VISIBLE ET DE L'INVISIBLE

Pendant tout le trajet depuis Roquebarre, où Frex était venu la chercher, Nounou se plaignit. Lumbago, reins fatigués, voûte plantaire effondrée, douleurs gingivales, mal aux hanches. Frex faillit demander « Et vos chevilles, pas trop enflées ? » Mais, même s'il avait été hors circuit un certain temps, il savait qu'une telle remarque serait grossière. Nounou se palpait et se pavanait, s'agrippant à son siège jusqu'au presbytère, près des Marches.

Melena accueillit Frex avec une timidité affectée.

— Mon bréchet, mon épine dorsale, murmura-t-elle.

Après ce rude hiver, elle avait minci, ses pommettes ressortaient davantage. Sa peau semblait récurée par une brosse de peintre – mais elle avait toujours eu cet aspect de gravure vivante. D'ordinaire, ses baisers étaient hardis et il s'inquiéta de sa retenue, avant de comprendre qu'il y avait un inconnu dans l'ombre. Ensuite, après les présentations, Nounou et Melena s'agitèrent pour servir le dîner, et Frex donna de l'orge à la misérable haridelle qui avait dû tirer la carriole. Cela fait, il alla s'asseoir dans la lumière du soir printanier et retrouva sa fille.

Elphaba se montra prudente avec lui. Il sortit de sa poche une babiole qu'il avait taillée pour elle, un petit moineau avec un bec malin et les ailes levées.

— Regarde, Fabala, chuchota-t-il. (Melena détestait ce petit nom, donc il l'employait : c'était son lien personnel avec Elphaba, le pacte père-fille contre le monde.) Regarde ce que j'ai trouvé dans la forêt. Un petit oiseau d'érable.

L'enfant prit l'objet entre ses mains. Elle le caressa et mit sa tête dans sa bouche. Frex se contracta, prêt à l'inévitable craquement, pour retenir son soupir déçu. Mais Elphaba ne mordit pas. Elle suça la tête et la regarda de nouveau. Mouillée, elle paraissait plus vivante.

— Il te plaît, dit Frex.

L'enfant acquiesça, et commença à tâter les ailes. À présent qu'elle était distraite, Frex l'attira entre ses genoux. Il enfouit les cheveux de l'enfant dans sa barbe en broussaille – elle sentait le savon et la fumée de bois, et la

tartine brûlée, une bonne odeur saine – et il ferma les yeux. C'était bon d'être chez soi.

Il avait passé l'hiver dans une cabane de berger abandonnée sur le versant venté de Cap-de-Griffon. Priant et jeûnant, il s'était retiré en lui-même, puis s'en était arraché. Et pourquoi pas ? Chez lui, il avait senti le mépris des gens dans toute cette vallée claustrophobe d'Eauvile ; ils avaient établi un lien entre les ragots diffamatoires du Dragon sur un pasteur corrompu, et l'arrivée d'un enfant difforme. Ils en avaient tiré leurs propres conclusions. Ils évitaient ses services religieux. Ainsi, cette espèce de vie d'ermite, du moins par petits intervalles, lui avait paru une pénitence et aussi une préparation à autre chose, à venir… mais quoi ?

Il savait que cette vie n'était pas celle qu'attendait Melena lorsqu'elle l'avait épousé. Avec sa lignée, Frex semblait prêt à une élévation au rang de représentant au synode ou même, pour finir, d'évêque. Il avait imaginé le bonheur de Melena en dame de la bonne société, présidant des banquets, des bals de charité et des thés épiscopaux. Au lieu de cela… il la voyait à la lumière du feu, grattant une dernière et molle carotte d'hiver sur une poêlée de poisson… voilà qu'elle se gâtait, partenaire d'un mariage difficile sur les rives d'un lac froid et sombre. Frex se doutait qu'elle n'était pas fâchée de le voir partir de temps en temps… ainsi, elle était contente de le voir revenir.

Tout en ruminant ces pensées, il chatouilla Elphaba dans le cou avec sa barbe, et elle cassa les ailes du moineau en bois. Elle le suça comme un sifflet. Elle s'arracha à l'étreinte de son père, courut à une lentille de verre qui pendait d'une solive, et la frappa.

— Non, tu vas la casser ! dit son père.

— Elle ne pas pouvoir casser ça, dit le voyageur, un Quadling, en quittant l'évier où il avait fait la vaisselle.

— Elle vient de mutiler son jouet, répondit Frex, montrant l'oisillon cassé.

— Elle aime les demi-choses, dit Cœur de Tortue. Je crois. La petite fille jouer mieux avec les morceaux cassés.

Frex ne comprit pas tout, mais il acquiesça. Il savait qu'après des mois passés sans avoir entendu la moindre voix humaine, il avait du mal à parler pendant un certain temps. Le gamin de l'auberge, qui avait escaladé Cap-de-Griffon pour transmettre la demande de Nounou d'être récupérée à Roquebarre, avait évidemment pris Frex pour un sauvage, grognant et

malpropre. Frex avait dû citer un passage de *L'Oziade* pour donner la preuve de son humanité – « Pays de vert abandon, pays d'infinies feuilles » –, c'était tout ce qui lui était revenu en mémoire.

— Pourquoi est-ce qu'elle ne peut pas le casser ? demanda Frex.

— Parce que je ne le faire pas pour qu'être cassé, répondit Cœur de Tortue.

Il sourit à Frex, sans agressivité. Et Elphaba se promenait avec le verre brillant comme si c'était un jouet, capturant les ombres, les reflets et les lumières sur sa surface imparfaite.

— Où allez-vous ? demanda Frex, au moment où Cœur de Tortue demandait :

— D'où êtes-vous ?

— Je suis croquignon, dit Frex.

— Je penser que tous les Croquignons être plus petits que moi ou vous.

— Les paysans, les fermiers, oui, dit Frex, mais dans toute lignée notable, il y a eu des mariages avec des gens de haute taille. Et vous ? Vous êtes du pays de Quadling.

— Oui, dit le Quadling.

Lavés, ses cheveux rougeâtres séchaient en nimbes éthérés. Frex était content de voir que Melena avait la générosité d'offrir l'eau du bain à un passant. Peut-être se faisait-elle à la vie campagnarde, après tout. Parce que, grand Dieu, les Quadling occupaient le barreau le plus bas de l'échelle sociale réservée aux humains.

— Mais je comprendre, dit le Quadling, qu'Ovvels est un petit monde. Jusqu'à ce que je partir, je ne pas connaître les collines, l'une après l'autre et de ces échines de crêtes un monde si vaste. Le flou dans le lointain me faire mal aux yeux, car je ne peux pas arriver à le voir. S'il vous plaît monsieur, décrire le monde que vous connaissez.

Frex prit un bâton. Il dessina un œuf sur le sol.

— Ce que l'on m'a appris, dit-il. À l'intérieur du cercle se trouve Oz. Tracez un « X » dans cet ovale – il joignit le geste à la parole – et, grosso modo, vous obtenez un gâteau à quatre parts. En haut, c'est Gillikin. Plein de villes, d'universités et de théâtres, la vie civilisée, à ce que l'on dit. Et l'industrie. (Il continua, dans le sens des aiguilles d'une montre.) À l'est, c'est le pays Croquignon, où nous sommes en ce moment. Des fermes, le grenier d'Oz, sauf dans le sud montagneux – ces hachures, ici, dans la région de Haut-Sorbe, et les collines que vous franchissez. (Frex s'agita.)

Plein sud, c’est le pays Quadling. Des terres désolées, à ce que l’on dit. Marécageuses, stériles, infestées d’insectes et de fièvres. (Cœur de Tortue parut étonné, mais acquiesça.) À l’ouest, ce que l’on appelle le pays Winkie. Je n’en sais pas grand-chose, sauf qu’il est sec et aride.

— Et autour ? demanda Cœur de Tortue.

— Des déserts de grès au nord et à l’ouest, des déserts de silex à l’est et au sud. On disait que les sables du désert étaient mortellement empoisonnés ; mais ce n’est que de la propagande classique. Ça dissuade les envahisseurs d’Ev et de Quox. Le pays Croquignon est un territoire riche et attirant pour ses terres agricoles, et Gillikin n’est pas mal non plus. Dans le Glikkus, là-haut… – il gratta une ligne au nord-est, à la frontière entre Gillikin et le pays Croquignon – se trouvent les mines d’émeraude et les célèbres canaux de Glikkus. Il y a sans doute un conflit pour savoir si le Glikkus appartient aux Croquignons ou aux Gillikinais, mais je n’ai pas d’opinion là-dessus.

Cœur de Tortue passa les mains au-dessus du dessin, ouvrant les paumes comme s’il lisait la carte.

— Et ici ? demanda-t-il. Qu’y a-t-il ici ?

Frex se demanda s’il parlait de l’air au-dessus d’Oz.

— Le royaume du Dieu Innommé ? répondit-il. L’Autre Pays ? Êtes-vous unioniste ?

— Cœur de Tortue est souffleur de verre, dit Cœur de Tortue.

— Je voulais dire religieusement.

Cœur de Tortue baissa la tête, évitant le regard de Frex.

— Cœur de Tortue ne pas savoir quel nom donner à cela.

— Je ne sais pas pour les Quadling, dit Frex ragaillardi par la perspective d’une conversion. Mais les Gillikinais et les Croquignons sont largement unionistes, depuis que le paganisme lurliniste s’est éteint. Le pays d’Oz est couvert de sanctuaires et de chapelles unionistes depuis des siècles. Il n’y en a pas chez les Quadling ?

— Cœur de Tortue ne reconnaît pas ce que c’est.

— Et voilà que des unionistes respectables s’adonnent en masse au culte du plaisir, grogna Frex, ou même au tic-toquisme, qui ne peut guère prétendre au rang de religion. Tout est spectacle pour l’ignorant, de nos jours. Les moines et nonnes unionistes d’autrefois connaissaient leur place dans l’univers – reconnaissaient la source de vie trop sublime pour être nommée – et voilà que nous reniflons les jupes du premier illusionniste

minable qui se présente. Les hédonistes, les anarchistes, les solipsistes ! La liberté individuelle et l'amusement sont tout ! Comme si la sorcellerie avait le moindre aspect moral ! Les charmes, la magie de rue, les spectacles son et lumière industriels, les faux polymorphes ! Des charlatans, des nababs de la nécromancie, de la sagesse de chimiste et d'herboriste, des hédonistes à deux sous ! Eux et leurs recettes de puisard, leurs aphorismes de sorcière et leurs sorts de collégien ! Ça me rend malade.

Cœur de Tortue répondit :

— Cœur de Tortue doit-il vous apporter de l'eau, doit-il vous allonger ?

Il posa des doigts doux comme une peau de vélin sur la nuque de Frex. Celui-ci frissonna, comprenant qu'il venait de hurler. Figées sur le seuil, Nounou et Melena restaient silencieuses, le plat de poisson à la main.

— C'est une figure de rhétorique, je ne suis pas malade, expliqua Frex, touché de la sollicitude de l'étranger. Nous allons passer à table, je crois.

Ce qu'ils firent. Elphaba ne s'intéressa à sa nourriture que pour arracher les yeux du poisson cuit avant de les essayer à son oiseau sans ailes. Nounou grommela quelques commentaires conviviaux sur le vent venu du lac, ses frissons, sa colonne vertébrale et sa digestion. Ses gaz se percevaient à plus de un mètre et Frex se mit face au vent aussi discrètement que possible. Il se retrouva à côté du Quadling sur le banc.

— Donc, tout est clair pour vous ? demanda Frex en désignant la carte d'Oz de sa fourchette.

— La Cité d'Émeraude être où ? demanda le Quadling, des arêtes de poisson entre les lèvres.

— En plein cœur, dit Frex.

— Et là, c'est Ozma, reprit Cœur de Tortue.

— Ozma, la reine couronnée d'Oz, à ce qu'on dit, précisa Frex, mais c'est le Dieu Innommé qui doit être notre chef à tous, et régner sur tous nos cœurs.

— Comment une créature innommée peut être chef…, commença le Quadling.

— Pas de théologie pendant le dîner, chantonna Melena, c'est une règle de notre maison qui remonte au début de notre mariage, Cœur de Tortue, et nous y obéissons.

— D'ailleurs, j'entretiens encore une dévotion pour Lurline, lança Nounou en grimaçant à l'attention de Frex. Les vieux comme moi y ont droit. Vous connaissez Lurline, étranger ?

Cœur de Tortue fit signe que « non ».

— Si la théologie est interdite à table, ce n'est pas pour entendre des stupidités païennes…, commença Frex, mais Nounou, qui était invitée et dure d'oreille quand ça l'arrangeait, poursuivit lourdement :

— Lurline est la Reine des Fées qui volait au-dessus des déserts de sable, avant d'apercevoir le splendide pays vert d'Oz. Elle laissa sa fille Ozma pour diriger ce pays en son absence, promettant de revenir aider Oz dans ses plus noirs moments.

— Ha ! ricana Frex.

— Ne me « ha »tez pas, dit sèchement Nounou. J'ai droit à mes croyances autant que vous, Frexspar le Saint. Au moins, elles me font moins d'histoires.

— Maîtrise-toi, Nounou, dit Melena ravie.

— Quelles bêtises, dit Frex. Ozma règne sur la Cité d'Émeraude, et quiconque l'a vue, ou vu ses portraits, sait qu'elle est d'origine gillikinaise. Elle a le même front large, les mêmes incisives légèrement écartées, les mêmes boucles blondes en désordre, les mêmes sautes d'humeur… colérique en général. Tout cela est typique des Gillikinais. Dis-lui, Melena, toi qui l'as vue.

— Oh, elle est élégante à sa façon, reconnut Melena.

— La fille d'une Reine des Fées ? demanda Cœur de Tortue.

— Encore des bêtises, dit Frex.

— Ce ne sont pas des bêtises ! s'écria Nounou.

— Les gens croient qu'elle naît et renaît d'elle-même comme un pfénix, dit Frex. Laissez-moi rire. Il y a eu plus de trois cents ans d'Ozmas différentes. Ozma la Fallacieuse était une nonne dévouée, qui faisait descendre ses décrets dans un seau depuis sa cellule, tout en haut de la tour d'un cloître. Elle était folle à lier. Ozma la Guerrière conquit le Glikkus, au moins pour un temps, et fit venir les émeraudes pour décorer la Cité. Ozma la Bibliothécaire ne fit que lire des généalogies, sa vie durant. Puis il y eut Ozma la Guère Aimée, qui élevait des hermines de compagnie. Elle écrasa les paysans d'impôts pour mettre en place le système routier de briques jaunes qu'ils s'efforcent toujours de terminer, et je leur souhaite bonne chance, quant à moi.

— Qui est Ozma maintenant ? demanda Cœur de Tortue.

— En fait, intervint Melena, j'ai eu le plaisir de rencontrer la dernière Ozma lors de la saison à la Cité d'Émeraude – mon grand-père, l'Éminent

Thropp, y avait une maison de ville. L'hiver de mes quinze ans, j'y ai fait mes débuts dans la société. C'était Ozma la Bilieuse, à cause de ses problèmes d'estomac. Elle faisait la taille d'un narval lacustre, mais s'habillait magnifiquement. Je l'ai vue avec son époux Pastorius, au Festival d'Oz des Chants Sentimentaux.

— Elle n'est plus reine ? demanda Cœur de Tortue, perplexe.

— Elle est décédée lors d'un malheureux accident de mort-aux-rats, dit Frex.

— Elle est décédée, ajouta Nounou, ou alors son esprit est passé dans son enfant, Ozma Tippetarius.

— L'actuelle Ozma a l'âge d'Elphaba, précisa Melena, et donc son père, Pastorius, est l'actuel Régent d'Ozma. Ce bon souverain régnera jusqu'à ce qu'Ozma Tippetarius soit en âge de monter sur le trône.

Cœur de Tortue hocha la tête. Frex était agacé qu'ils aient passé tant de temps à parler des souverains de ce monde plutôt que du royaume des cieux, et Nounou refit une crise d'indigestion dont ils furent tous désolés, olfactivement parlant.

Quoi qu'il en soit, malgré son irritation, Frex était heureux d'être chez lui. Grâce à la beauté de Melena – presque lumineuse ce soir-là, dans le coucher du soleil – et à la surprise que représentait Cœur de Tortue, souriant et à l'aise à côté de lui. Peut-être aussi grâce au néant religieux du Quadling, que Frex trouvait séduisant et motivant, presque tentant.

— Et puis il y a le dragon qui vit sous Oz, dans une caverne secrète, expliquait Nounou à Cœur de Tortue. Le dragon qui a rêvé le monde, et qui le brûlera quand il s'éveillera…

— Arrêtez ces âneries superstitieuses ! cria Frex.

Elphaba, à quatre pattes, s'avança sur le plancher irrégulier. Elle découvrit ses dents – comme si elle savait ce qu'était un dragon, comme si elle l'imitait – et rugit. Sa peau verte la rendait plus convaincante, on aurait dit un enfant dragon. Elle rugit encore – « Oh, non chérie », dit Frex – et fit pipi par terre, reniflant son urine avec une satisfaction mêlée de dégoût.

OceanofPDF.com

UN JEU D'ENFANT

Un après-midi vers la fin de l'été, Nounou dit :

— Il y a une bête sauvage par ici. Je l'ai vue au crépuscule plusieurs fois, rôdant dans les fougères. Quelles sortes de créatures trouve-t-on dans ces collines, d'ailleurs ?

— Tu ne trouveras rien de plus gros qu'un écureuil, répondit Melena.

Elles faisaient la lessive au bord du ruisseau. La légère humidité de printemps avait disparu depuis longtemps, et la sécheresse les tenaillait à nouveau. Il ne coulait plus qu'un filet d'eau. Elphaba, qui ne voulait pas s'en approcher, dépouillait un poirier sauvage de ses maigres fruits. Accrochée au tronc par les mains et les pieds, elle donnait des coups de tête, attrapant la poire aigre entre ses dents avant de recracher le trognon.

— C'est plus gros qu'un écureuil, insista Nounou. Crois-moi. Vous avez des ours ? C'était peut-être un ourson, mais ça se déplaçait rudement vite.

— Pas d'ours. Des rumeurs parlent de tigres des rochers vivant au sommet de la montagne, mais on n'en a pas vu un seul depuis des éternités. Et les tigres des rochers sont connus pour leur timidité. Ils n'approchent pas des habitations.

— Un loup alors ? Il y a des loups ? (Nounou laissa tomber son drap dans l'eau.) Ça pourrait être un loup.

— Nounou, tu te crois dans le désert. Haut-Sorbe est désert, d'accord, mais c'est un désert domestique. Tu me fais peur avec ces histoires de loups et de tigres.

Elphaba, qui ne voulait toujours pas parler, poussa un faible gémissement.

— Je n'aime pas ça, dit Nounou. Allez, finissons et allons sécher ça en rentrant. Ça suffit maintenant. D'ailleurs, j'ai d'autres choses à te dire. On va confier la petite à Cœur de Tortue et on ira ailleurs. (Elle frissonna.) En lieu sûr.

— Tu peux dire ce que tu as à dire devant Elphaba, dit Melena. Tu sais qu'elle ne comprend pas un mot.

— Tu confonds ne pas parler avec ne pas écouter. Je suis sûre qu'elle comprend des tonnes de choses…

— Regarde, elle se tartine du fruit sur le cou, comme un parfum…

— Comme une peinture de guerre, corrigea Nounou.

— Oh, Nounou maussade, arrête de faire l'oie et frotte ces draps plus fort. Ils sont dégoûtants.

— Je n'ai pas besoin de demander d'où viennent ces taches de sueur et de pertes diverses…, dit Nounou.

— Ah toi ! Non, tu n'as pas besoin de le demander, mais ne commence pas à me faire la morale…

— Mais tu sais bien que Frex va s'en rendre compte, tôt ou tard. Avec toutes ces siestes vigoureuses de l'après-midi… tu as toujours eu l'œil pour repérer le gars avec une bonne assiette saucisse œufs durs…

— Nounou, enfin, cela ne te regarde pas.

— C'est bien dommage, soupira Nounou. L'âge n'est-il pas une farce cruelle ? J'échangerais n'importe quand mes perles de sagesse, obtenues de haute lutte, contre un bon coup d'oncle Mandrin.

Melena lui envoya de l'eau à la figure pour la faire taire. La vieille femme cligna des yeux :

— Enfin, c'est ton jardin, plantes-y ce que tu veux et récolte ce que tu peux. Ce que je veux, c'est te parler de l'enfant, de toute façon.

La petite fille était à présent accroupie derrière le poirier. Elle regardait quelque chose dans le lointain. On aurait dit un sphinx, un animal de pierre, pensa Melena. Une mouche se posa sur son visage et franchit l'arête de son nez, et l'enfant ne cilla même pas. Puis soudain, elle bondit, chaton vert tout nu poursuivant un papillon invisible.

— Qu'est-ce que tu veux me dire ?

— Melena, il faut qu'elle s'habitue aux autres enfants. Elle se mettra à parler un peu si elle en voit d'autres qui parlent.

— Les enfants qui parlent, c'est surfait comme concept.

— Ne fais pas la maligne. Tu sais qu'elle doit s'habituer à voir d'autres gens que nous. De toute façon, elle n'aura pas la vie facile, à moins qu'elle se débarrasse de cette peau verte en grandissant. Il faut qu'elle s'habitue à parler avec d'autres personnes. Écoute, je lui confie des tâches, je lui gazouille des comptines. Melena, pourquoi est-ce qu'elle ne réagit pas comme les autres enfants ?

— Elle est ennuyeuse. Ça arrive à certains d'entre eux.

— Elle devrait jouer avec d'autres petits. Leur joie de vivre sera contagieuse.

— Franchement, Frex n’attend pas de sa progéniture qu’elle s’intéresse aux joies, dit Melena. Le plaisir occupe une place trop importance dans ce monde, Nounou. Je suis d’accord avec Frex là-dessus.

— Alors, quand tu fais le dragon avec Cœur de Tortue, c’est quoi ? Des exercices de dévotion ?

— Ne sois pas si rosse, je t’ai dit !

Melena se concentra sur ses serviettes, les battant avec colère. Nounou n’allait pas abandonner ; elle avait une idée derrière la tête. Et Nounou avait tapé juste. Cœur de Tortue pénétrait dans l’ombre fraîche de la maison, quand Melena était fatiguée de sa matinée de travail au potager. Il l’emplissait d’un sens du divin, et elle ôtait plus que ses sous-vêtements quand ils roulaient dans les draps, haletant. Elle perdait toute pudeur.

Elle refusait d’obéir aux conventions. Pourtant, si elle était traduite pour adultère devant un tribunal de pasteurs unionistes, elle dirait la vérité. Cœur de Tortue l’avait sauvée, à sa manière, en lui rendant la grâce, l’espoir. Sa croyance en la bonté des choses avait été pulvérisée quand la petite Elphaba verte était arrivée en rampant dans sa vie. L’enfant était un châtiment disproportionné pour un péché tellement véniel qu’elle ne savait même pas si elle l’avait commis.

Ce n’était pas le sexe qui l’avait sauvée, même s’il était bien vigoureux, effarant même. C’était que Cœur de Tortue ne rougissait pas quand Frex arrivait, et qu’il ne reculait pas devant l’horrible petite Elphaba. Il avait installé sa boutique dans la cour, soufflant du verre et le pilant, comme si la vie l’avait amené ici juste pour racheter Melena. Quant à son objectif de départ, il l’avait oublié.

— Très bien, vieille mêle-tout, dit Melena. Juste pour discuter : que proposes-tu ?

— Nous devons conduire Elphie aux Marches de Jonc et lui trouver de petits enfants avec qui jouer.

— Tu plaisantes ! s’écria Melena. Aussi lente et pondérée que soit Elphaba, au moins elle est en sécurité, ici ! Je n’ai peut-être guère de chaleur maternelle à offrir, mais je la nourris, Nounou, et je l’empêche de se faire mal ! Quelle cruauté de lui infliger le monde extérieur ! Un enfant vert attirera toujours le mépris et les méchancetés. Et les enfants sont pires que les adultes, ils vont toujours trop loin. On pourrait aussi bien la jeter dans ce lac qui la terrifie.

— Non, non, non, dit Nounou en posant ses mains épaisses sur ses genoux, la voix pleine de détermination. Là, je vais te le disputer, Melena, jusqu'à ce que tu cèdes. Dans sa sagesse, le temps te fera comprendre mon point de vue. Écoute-moi. Écoute-moi bien. Tu n'es qu'une gosse de riche gâtée qui passait des leçons de musique à celles de danse avec d'autres gosses du coin, aussi riches et idiots que toi. Bien sûr que le monde est cruel. Mais Elphaba doit apprendre qui elle est, et affronter cette cruauté de bonne heure. Et il y en aura moins que tu le penses.

— Ne joue pas à la Déesse Nounou avec moi. Je ne le supporterai pas.

— Nounou ne lâchera pas, dit Nounou d'un ton tout aussi féroce. Pour ton bonheur comme le sien, je vois à long terme, et crois-moi, si tu ne lui donnes pas les armes et l'armure pour se défendre contre le mépris, elle te rendra la vie aussi impossible que la sienne le sera.

— Et ces armes et cette armure, ce sont les morveux des Marches qui les lui donneront ?

— Le rire. Le plaisir. Les blagues. Les sourires.

— Pitié !

— Je suis prête à te faire chanter, Melena, dit Nounou. Je peux me promener aux Marches cet après-midi et aller voir Frex, là où il essaie de faire renaître son culte, et lui chuchoter quelques mots. Certes, ton mari est occupé à regonfler l'ardeur religieuse des larves des Marches, mais est-ce que ça ne l'intéresserait pas de savoir ce que sa femme fabrique avec Cœur de Tortue ?

— Espèce d'horrible démon ridé ! Brute répugnante et amorale ! s'emporta Melena.

Nounou sourit avec fierté.

— Dès demain, dit-elle, que sa vie commence.

Au matin, un vent rude et implacable galopait depuis les hauteurs, charriant de vieilles feuilles, des restes de moissons avortées et de potagers. Nounou tira son châle sur ses épaules voûtées et enfonça son bonnet. Elle avait toujours l'impression d'apercevoir des bêtes féroces du coin de l'œil ; elle se retournait sans cesse, pour voir une espèce de chat ou de vison disparaître en une ondulation furtive dans les tas de feuilles squelettiques.

Nounou trouva un bâton de prunellier pour l'aider à franchir les rochers et les ornières, mais elle espérait surtout pouvoir le brandir contre une bête affamée.

— Le pays est sec et froid, observa-t-elle comme pour elle-même. Et il pleut si peu ! Bien sûr que les gros animaux seraient chassés des collines. Restons groupés, petite fille verte. On ne court pas devant.

Elles avançaient en silence : Nounou pleine d'appréhension, Melena courroucée de rater ses ébats de l'après-midi, et Elphaba comme un jouet mécanique, posant une jambe raide devant l'autre. Les bords du lac reculaient, et par endroits, les berges n'étaient plus que des sentiers de galets et d'algues vertes qui séchaient, trop loin de l'eau désormais.

La maison de Gawnette, petite et sombre, avait un toit de chaume moisi. À cause de sa mauvaise hanche, la vieille ne pouvait plus tirer les filets de pêche ou s'agenouiller sur ses légumes gâtés. Elle gardait un tas de gamins plus ou moins dévêtus, couinant, boudant et trottant en petite meute dans une cour sale. Elle leva les yeux en voyant approcher la famille du pasteur.

— Bien le bonjour, vous devez être Gawnette, dit Nounou gaiement. (Elle était contente d'ouvrir la grille et de se retrouver en sécurité dans le jardin, même dans cette tanière.) Frère Frexspar nous a dit que nous vous trouverions ici.

— Par Lurline, ce qu'on dit est vrai, dit Gawnette, en se signant devant Elphaba. Je croyais que c'était de vilains ragots, mais c'est vrai !

Les enfants avaient ralenti leur course. Il y avait des garçons et des filles, le teint blanc et mat, tous sales, tous intéressés par la nouveauté. Ils continuaient à marcher – une espèce de jeu d'endurance –, mais sans quitter Elphaba des yeux.

— Vous connaissez Melena – oui, bien sûr – et je suis leur Nounou, dit Nounou. Nous sommes heureuses de faire votre connaissance, Gawnette.

Elle jeta un regard en coin à Melena, se mordant la lèvre.

— Ravies, bien sûr, dit Melena d'un ton glacial.

— Et nous avons besoin d'un conseil, car vous nous avez été vivement recommandée, ajouta Nounou. La petite fille a des problèmes, et malgré tous nos efforts, nous n'avons trouvé aucune bonne idée.

Gawnette se pencha en avant d'un air soupçonneux.

— L'enfant est verte, chuchota Nounou. Il se peut que vous ne l'ayez pas remarqué, attirée que vous êtes par son charme et son caractère affectueux. Bien sûr, nous savons que les bonnes gens des Marches ne seraient pas gênées par si peu de chose. Mais, étant verte, elle est timide. Regardez-la. Une petite tortue de printemps effrayée. Il faut qu'elle s'épanouisse, qu'elle soit plus heureuse, et nous ne savons pas comment.

— Pour être verte, elle est verte, dit Gawnette. Pas étonnant que l'autre inutile de Frère Frexspar ait renoncé à prêcher si longtemps ! (Elle éclata d'un rire rauque et dur.) Et c'est seulement maintenant qu'il a le cran de s'y remettre ! Eh bien, il les a bien accrochées !

— Frère Frexspar, coupa froidement Melena, nous rappelle les écritures : « Nul ne connaît la couleur d'une âme. » Gawnette, il m'a suggéré de vous rappeler ce texte, précisément.

— Vraiment, marmonna Gawnette, mouchée. Eh bien, qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Qu'elle joue, qu'elle apprenne, qu'elle vienne ici et que vous vous occupiez d'elle. Vous en savez plus que nous, dit Nounou.

Quelle vieille sournoise, pensa Melena. *Elle essaie la stratégie la plus rare, dire la vérité, en tâchant que ça ait l'air crédible.*

Elles s'assirent.

— Je ne sais pas si les autres l'accepteraient, dit Gawnette, après un silence. Et vous savez qu'avec ma hanche, je ne peux pas leur sauter dessus pour les arrêter quand ils commencent.

— Voyons voir. Et bien sûr, il y aura des émoluments, dont une partie au comptant, Melena est tout à fait d'accord, dit Nounou.

Le potager désert avait attiré son attention. Ça, c'était de la pauvreté. Nounou donna une petite poussée à Elphaba.

— Allons, mon enfant, va voir ce qu'il en est.

La petite fille ne bougea pas d'un cil. Les enfants s'approchèrent. Il y avait cinq garçons et deux filles.

— Quelle vilaine binette, dit l'un des plus grands.

Il toucha Elphaba à l'épaule.

— Jouez gentiment, dit Melena, prête à bondir, mais Nounou la retint.

— Chat, on joue à chat, dit le garçon. Qui fait le chat ?

— Pas moi, pas moi ! hurlèrent les autres enfants en se précipitant pour effleurer Elphaba avant de s'enfuir.

Elle resta là un instant, hésitante, les poings fermés, courut quelques mètres, puis s'arrêta.

— Très bien, c'est un exercice très sain, approuva Nounou. Gawnette, vous êtes un génie.

— Je connais mes poussins, dit Gawnette. Peux pas dire le contraire.

Les enfants foncèrent en bande, touchant de nouveau Elphaba avant de filer, mais la petite ne les poursuivit pas. Ils s'approchèrent d'elle encore

une fois.

— C’est vrai que chez vous, vous avez un de ces crapauds des marais, un Quadling ? demanda Gawnette. C’est vrai qu’ils ne mangent que de l’herbe et du crottin ?

— Pardon ? hurla Melena.

— C’est ce qu’on dit, c’est vrai ? demanda Gawnette.

— C’est un homme bien.

— Mais c’est un Quadling ?

— Eh bien… oui.

— Ne le faites pas venir par ici, ils répandent la peste, dit Gawnette.

— Absolument pas, fit sèchement Melena.

— On ne lance rien, Elphie chérie ! cria Nounou.

— Je ne fais que répéter ce que j’entends, insista Gawnette. On dit que la nuit, les Quadling s’endorment, leurs âmes sortent par la bouche et s’en vont au loin.

— Les sots disent beaucoup de sottises, dit Melena d’un ton cassant et trop fort. Je n’ai jamais vu son âme lui sortir par la bouche pendant son sommeil, et pourtant j’ai eu plein d’occa…

— Non, ma chérie, pas de pierres ! cria Nounou. Les autres n’en ont pas.

— Maintenant si, remarqua Gawnette.

— C’est la personne la plus sensible que j’aie rencontrée, dit Melena.

— La sensibilité, ça ne sert pas beaucoup pour la pêche, dit Gawnette. Et pour un pasteur et sa femme ?

— Voyons, on saigne maintenant, comme c’est contrariant, dit Nounou. Les enfants, remettez Elphie debout, que je puisse tamponner cette coupure. Et je n’ai pas de serviette. Gawnette ?

— Ça leur fait du bien de saigner, ils ont moins faim, dit Gawnette.

— Pour moi, il vaut largement mieux être sensible que sot, dit Melena, bouillonnante.

— On ne mord pas, dit Gawnette à l’un des petits garçons, puis soudain, voyant Elphaba ouvrir la bouche pour riposter, elle bondit sur ses pieds, mauvaise hanche ou pas, et hurla : *On ne mord pas,* par pitié !

— Ah, les enfants, dit Nounou. Ne sont-ils pas divins ?

OceanofPDF.com

L'OBSCURITÉ LOINTAINE

Tous les deux ou trois jours, Nounou prenait Elphaba par la main et toutes deux partaient aux Marches, se dandinant sur la route ombragée. Puis la petite se mêlait aux enfants crasseux, sous le regard morne de Gawnette. Frex était de nouveau parti (poussé par la confiance – ou le désespoir ?) ; il effrayait de malheureux hameaux avec sa barbe en bataille et ses idées toutes faites sur la foi. Il partait huit, dix jours d'affilée. Melena travaillait ses arpèges de piano sur un clavier muet que Frex avait taillé pour elle, exactement à l'échelle.

Cœur de Tortue semblait se flétrir et se racornir à mesure que l'automne arrivait. Leurs ébats de l'après-midi, de brûlants, commencèrent à tiédir. Melena avait toujours apprécié les attentions de Frex, qu'elle lui rendait, mais le corps de son mari n'était pas aussi agile que celui du Quadling. Melena s'endormait, la bouche de Cœur de Tortue sur un téton et ses mains – ses grandes mains – vagabondant sur elle tels des animaux intelligents. Elle imaginait que Cœur de Tortue se divisait quand elle avait les yeux fermés : la bouche vagabonde, la queue qui se levait, frémissait et s'inclinait, l'haleine ailleurs que dans sa bouche, sifflant élégamment à son oreille, silencieux, ses bras comme des étriers.

Pourtant, elle ne le connaissait pas, pas comme elle connaissait Frex ; elle ne le perçait pas à jour comme elle le faisait avec la plupart des gens. Elle attribuait ce mystère au port majestueux du Quadling, mais Nounou, toujours aux aguets, remarqua un soir que c'était simplement parce que c'était un Quadling, et Melena n'avait même pas voulu voir qu'il venait d'une culture différente.

— La culture, c'est quoi la culture ? marmonna Melena. Les gens sont les gens.

— Tu ne te rappelles plus tes comptines ?

Nounou posa l'aiguille (avec soulagement) et récita :

Les filles savent tout ; pas les garçons
C'est comme ça qu'on apprend les leçons
Les garçons apprennent, mais les filles oublient

Les leçons ne sont pas finies.
Les Gillikinais sont rusés
Les Croquignons sont étriqués
Les Glikkuns battent leurs mochetés
Les Winkies grouillent dans leurs terriers
Mais les Quadling, ah, quelle race
Blasphèment dans leur crasse
Enterrent les vieux et mangent les petits
Avant que leurs corps aient refroidi
Si tu me donnes une pomme, je te le redirai.

— Que sais-tu de lui ? reprit Nounou. Est-il marié ? Pourquoi a-t-il quitté Marais-du-Fond, ou je ne sais où ? Naturellement, ce serait déplacé de ma part de poser des questions aussi personnelles…

— Depuis quand est-ce que tu connais ta place, et que tu t'y tiens ?

— Le jour où Nounou quittera sa place, tu le sauras, dit Nounou.

Par une soirée du début d'automne, elles firent un feu dans la cour, pour s'amuser. Frex était à la maison et dans de bonnes dispositions, et Nounou pensait à rentrer à Colwen, ce qui mettait aussi Melena de bonne humeur. Cœur de Tortue avait préparé un dîner, un goulasch peu appétissant de petites pommes aigres, de fromage et de lard.

Frex se sentait d'humeur communicative. Les effets de cette satanée machine tictoc, l'Horloge du Dragon du Temps, se dissipaient enfin – grâce au Dieu Innommé – et les malheureux disgraciés se réunissaient pour écouter les harangues de Frex. Une mission de deux semaines à Trois-Arbres-Morts s'était révélée un succès. Frex avait été récompensé d'une petite bourse de pièces de cuivre et de jetons de troc, sans parler de la dévotion ou même du zèle qui brillait sur le visage de plus d'un pénitent.

— Peut-être le temps nous est-il compté, dit Frex en soupirant d'aise, les bras derrière la tête (réaction typiquement masculine au bonheur, se dit Melena : prédire sa fin). Peut-être la route des Marches nous élèvera-t-elle, Melena. Vers de plus hautes sphères.

— Oh, je t'en prie. Il a fallu neuf générations à ma famille pour sortir de son humble condition, et me voilà avec les pieds dans la boue, au milieu de nulle part. Je ne crois pas à l'élévation.

— Je parle d’élévation spirituelle. Je n’ai pas l’intention de m’attaquer à la Cité d’Émeraude pour devenir confesseur personnel du Régent d’Ozma.

— Pourquoi ne pas vous porter candidat pour être le confesseur d’Ozma Tippetarius ? demanda Nounou (elle pensait à son élévation à la cour de la Cité, si Frex obtenait un tel poste). Le tout-petit royal a quoi, deux ans ? Trois ? Et alors ? Nous aurons encore un régent mâle, voilà. Ce n’est qu’un engagement limité… comme toujours avec les hommes. Vous êtes encore jeune… Ozma grandira… et vous serez bien placé pour exercer une influence politique…

— Je n’ai nulle envie de diriger quiconque à la cour, pas même Ozma la Fanatiquement Dévote, dit Frex en allumant sa pipe de saule. Ma mission, ce sont les humbles et les opprimés.

— La bonté devoir passer par le pays Quadling, intervint Cœur de Tortue. Opprimé, là-bas.

Cœur de Tortue ne parlait pas souvent de son passé, et Melena se rappela le sarcasme de Nounou sur son manque de curiosité. Chassant la fumée de la pipe, elle demanda :

— Pourquoi as-tu quitté Ovvels, d’ailleurs ?

— Horreurs, dit-il.

Elphaba, qui espérait que des fourmis passeraient entre les pierres pour pouvoir les écraser, leva les yeux. Les autres attendaient que Cœur de Tortue continue. Melena sentit son cœur se soulever – elle eut une prémonition soudaine, vit que les choses allaient changer, ce soir-là même, dans la splendeur de cette douce nuit, que les choses tourneraient mal juste au moment où elles s’arrangeaient.

— Quelles sortes d’horreurs ? demanda Frex.

— J’ai froid. Je vais chercher un châle, dit Melena.

— Ou pasteur de Pastorius ! Le Régent d’Ozma ! Pourquoi pas, Frex ? demanda Nounou. Je suis sûr qu’avec les relations de la famille de Melena, vous pourriez décrocher une invitation…

— Horreurs, dit Elphaba.

C’était son premier mot. Il fut accueilli en silence. Même la lune, bol luisant parmi les arbres, marqua un temps.

— Horreurs ? répéta Elphaba en regardant autour d’elle.

Malgré son expression sérieuse, ses yeux brillaient ; elle était fière de son effet. Elle avait presque deux ans. Les grosses dents acérées de sa bouche ne pouvaient plus emprisonner les mots en elle.

— Horreurs, s’essaya-t-elle à chuchoter. Horreurs.

— Viens voir Nounou, ma chérie. Viens t’asseoir sur mes genoux, on va faire un peu de silence.

Elle obéit, mais resta penchée en avant, détachée du giron protecteur de Nounou ; elle la laissa passer ses bras autour de la taille, mais sans autre contact. Les yeux rivés sur Cœur de Tortue, l’enfant attendit.

Alors Cœur de Tortue dit, avec révérence :

— Cœur de Tortue pense que l’enfant parler pour la première fois.

— Oui, dit Frex, exhalant un rond de fumée, et elle demande pour les horreurs. À moins que vous n’ayez pas envie de nous en parler ?…

— Cœur de Tortue dire peu. Cœur de Tortue travailler dans le verre, et laisser les mots à saint homme, à la Dame, et la Nounou. Et maintenant, à la petite fille.

— Parlez-nous-en un peu, tout de même. Puisque vous y avez fait allusion.

Melena frissonna : elle n’était pas allée chercher son châle. Elle ne pouvait plus bouger. Lourde comme une pierre.

— Des ouvriers de la Cité d’Émeraude et d’autres endroits, ils venir au pays Quadling. Ils voir, goûter et tester l’air, l’eau, le sol. Ils prévoir la grand-route. Les Quadling savoir que c’est du temps et de la peine perdus. Ils n’écouter pas les voix des Quadling.

— Les Quadling ne sont pas ingénieurs en travaux publics, j’imagine, dit Frex d’un ton posé.

— Le pays est fragile, dit Cœur de Tortue. À Ovvels, les maisons flotter entre les arbres. Les récoltes pousser sur de petites plates-formes attachées par des cordes. Les garçons plonger dans les bas-fonds pour chercher des perles végétales. Trop d’arbres, et pas assez de lumière pour les récoltes et la santé. Pas assez d’arbres, et l’eau monte et les racines des plantes qui flottent à la surface ne pas pouvoir atteindre le sol. Le pays Quadling est pauvre, mais riche en beauté. Il ne permet la vie que par une planification et une coopération attentive.

— Alors, la résistance à la Route de briques jaunes…

— N’est qu’une partie de l’histoire. Les Quadling ne pas convaincre les bâtisseurs de route, qui veulent construire des digues de boue et de pierre et couper le pays Quadling en morceaux. Les Quadling discuter, prier, et témoigner, et ne pas pouvoir gagner avec des mots.

Frex prit sa pipe à deux mains et regarda Cœur de Tortue parler. Il attirait Frex ; Frex était toujours attiré par l'intensité.

— Quadling penser à se battre, reprit Cœur de Tortue. Parce qu'ils pensent que ce n'est qu'un début. Quand les bâtisseurs tester le sol et déplacer l'eau, ils apprendre des choses que les Quadling savent depuis toujours, mais les Quadling ne rien dire.

— Des choses que vous connaissez ?

— Cœur de Tortue parler des rubis, dit le Quadling dans un grand soupir. Les rubis sous l'eau. Rouges comme du sang de pigeon. Les ingénieurs dire : « Des corindons rouges dans des bancs de pierre à chaux cristalline sous le marécage. » Quadling dire : « Le sang d'Oz. »

— Comme le verre rouge que tu fais ? demanda Melena.

— Le verre rubis venir en ajoutant du chlorure d'or, expliqua Cœur de Tortue. Mais le pays Quadling se trouver au-dessus de vrais filons de vrais rubis. Et avec les ingénieurs, la nouvelle est sûre d'arriver à la Cité d'Émeraude. Ce qui suit, c'est horreur sur horreur.

— Comment le sais-tu ? coupa Melena.

— Regarder dans le verre, dit Cœur de Tortue en montrant le cercle dont il avait fait un jouet pour Elphaba, et voir l'avenir, en sang et en rubis.

— Je ne crois pas en ces visions d'avenir. Elles puent le culte du plaisir, dit farouchement Frex. Le fatalisme du Dragon du Temps. Peuh ! Non, le Dieu Innommé a créé pour nous une histoire innommée, et toute prophétie n'est que devinette et peur.

— La peur et les devinettes sont assez pour que Cœur de Tortue quitte le pays Quadling, alors, dit le souffleur de verre sans ciller. Les Quadling n'appellent pas leur religion « un culte du plaisir », mais ils prêtent attention aux signes et aux messages. Comme l'eau coule rouge de rubis, elle couler rouge du sang des Quadling.

— Ridicule ! grogna Frex, rouge lui aussi. Il faut vraiment qu'on leur explique.

— D'ailleurs, Pastorius n'est-il pas un simple d'esprit ? demanda Melena, la seule à pouvoir se targuer de connaître la maison royale. Que pourra-t-il faire d'autre, une fois Ozma adulte, que chasser à cheval, manger des pâtisseries croquignonnes, et baiser de temps en temps une femme de chambre en douce ?

— Le danger est un étranger, dit Cœur de Tortue, pas un roi ou une reine d'ici. Les vieilles femmes, et les chamans, et les mourants. Ils voir un roi

inconnu, cruel et puissant.

— Et d'ailleurs, pourquoi le Régent d'Ozma prévoit-il des routes dans ce marais perdu ? demanda Melena.

— Le progrès, dit Frex, le même que la Route de briques jaunes qui traverse le pays Croquignon. Le progrès et le contrôle. Le déplacement des troupes. La régularisation des impôts. La protection militaire.

— La protection contre qui ? demanda Melena.

— Aaaah…, dit Frex, c'est toujours la question importante.

— Aaaaah…, chuchota Cœur de Tortue.

— Alors, où allez-vous ? demanda Frex. Non que vous ayez besoin de partir, bien sûr. Melena est ravie de vous avoir ici. Nous tous.

— Horreurs, dit Elphaba.

— Chut, poussin, dit Nounou.

— La Dame est bonne et le saint homme est bon pour Cœur de Tortue. Qui n'avait pas l'intention de rester plus d'une journée. Cœur de Tortue allait à la Cité d'Émeraude et se perdre. Cœur de Tortue espère supplier audience avec Ozma…

— Le Régent d'Ozma, désormais, corrigea Frex.

— … et obtenir miséricorde pour pays Quadling. Et mettre en garde contre étranger cruel…

— Horreurs, dit Elphaba, en tapant des mains avec joie.

— L'enfant rappeler Cœur de Tortue à son devoir, dit le Quadling. En parler, cela ramène le devoir des souffrances passées. Cœur de Tortue oublier. Mais quand les mots être parlés dans l'air, l'action devoir suivre.

Melena jeta un regard haineux à Nounou, qui avait posé la petite au sol et s'occupait de desservir la table. *Tu vois où mène l'indiscrétion, Nounou ? Tu vois ! Rien qu'à la dissolution de mon seul bonheur sur terre, c'est tout.* Melena se détourna de l'horrible enfant, qui semblait sourire, ou alors était-ce une grimace ? Elle jeta un regard désespéré à son mari. *Fais quelque chose, Frex !*

— Peut-être est-ce là notre plus grande ambition, murmurait-il. Nous devrions nous rendre au pays Quadling, Melena. Nous devrions quitter le luxe du pays Croquignon et nous éprouver au feu de la véritable pauvreté.

— Le luxe du pays Croquignon ? hurla Melena.

— Quand le Dieu Innommé s'exprime par un si vil truchement, commença Frex en montrant Cœur de Tortue qui semblait de nouveau

gagné par le désespoir, nous pouvons choisir de l'entendre, ou de durcir nos cœurs…

— Eh bien, entends ça, alors, grinça Melena. Je suis enceinte, Frex. je ne peux pas voyager. Ni me déplacer. Et avec un nouveau nourrisson à surveiller en plus d'Elphaba à élever, la proposition d'aller patauger à Marais-Ville, c'est trop.

Une fois que le silence eut lâché de la vapeur, elle reprit :

— Bon, je n'avais pas l'intention de te l'annoncer comme ça.

— Félicitations, dit froidement Frex.

— Horreurs, dit Elphaba à sa mère. Horreurs, horreurs, horreurs.

Nounou prit les choses en main :

— Assez de bavardages en l'air pour ce soir. Melena, tu vas attraper froid à rester dehors. Les soirs d'été se rafraîchissent. Rentre, et au lit.

Mais Frex se leva pour embrasser sa femme. Personne ne savait s'il se doutait que Cœur de Tortue était le père, pas plus que Melena ne savait au juste qui était le père, son mari ou son amant. Elle s'en moquait, en fait. Simplement, elle ne voulait pas que Cœur de Tortue s'en aille, et elle le détestait de toutes ses forces pour les remords soudains qu'il éprouvait envers son misérable peuple.

Frex et Cœur de Tortue discutaient à voix basse, et Melena ne les comprenait pas. Assis devant le feu, penchés l'un vers l'autre ; Frex avait posé le bras sur les épaules tremblantes du Quadling. Nounou prépara Elphaba pour le coucher, la laissa dehors avec les hommes, et vint s'asseoir au bord du lit de Melena avec un verre de lait chaud et un petit bol de pilules médicinales.

— Eh bien, je savais que ça arriverait, dit-elle calmement. Bois le lait, ma chérie, et arrête de pleurnicher. Tu fais encore l'enfant. Tu sais depuis combien de temps ?

— Oh, six semaines, dit Melena. Je ne veux pas de lait, Nounou, je veux mon vin.

— Tu boiras du lait. Plus de vin tant que le bébé ne sera pas né. Tu veux une autre catastrophe ?

— Le vin ne change pas la couleur des fœtus, dit Melena. Je suis peut-être une gourde, mais je sais quand même ça en biologie.

— C'est mauvais pour ton état d'esprit, ni plus ni moins. Bois le lait et avale une de ces pilules.

— C’est pour quoi ?

— J’ai fait ce que je t’ai dit que je ferais, chuchota Nounou d’un air de conspirateur. L’automne dernier, j’ai fouiné dans la ville basse de notre belle capitale, pour toi…

— C’est vrai, Nounou ! dit la jeune femme soudain intéressée. Quelle bonne idée ! Tu n’étais pas terrifiée ?

— Bien sûr que si. Mais Nounou t’aime, toute bête que tu es. J’ai trouvé une boutique portant l’insigne secret des alchimistes. (Nounou plissa le nez au souvenir des odeurs de gingembre pourri et de pisse de chat.) Je me suis assise avec une vieille commère graveleuse de Shiz, une sorcière nommée Rickale, j’ai bu le thé et retourné la tasse pour qu’elle lise dans les feuilles. Rickale arrivait à peine à voir sa main, encore moins l’avenir.

— Une vraie professionnelle, dit sèchement Melena.

— Ton mari ne croit pas aux prédictions, alors baisse la voix. Enfin bref, j’ai expliqué la verdeur de ton premier enfant, et la difficulté d’en connaître la cause exacte. « Nous ne voulons pas que cela se reproduise », ai-je dit. Alors Rickale a pilé des herbes et des minéraux, les a grillés avec de l’huile de gomba, elle a dit quelques prières païennes et aussi bien elle a craché dedans, je n’ai pas regardé de trop près. Mais j’ai payé pour neuf mois de traitement, à commencer dès que tu seras sûre d’avoir engendré. Nous avons peut-être un mois de retard, mais ce sera mieux que rien. J’ai une confiance extrême en cette femme, Melena, et toi aussi tu devrais.

— Pourquoi ? demanda Melena, en avalant la première des neuf pilules.

Elle avait un goût de moelle bouillie.

— Parce que Rickale a prédit un grand destin à tes enfants, dit Nounou. Elle a dit qu’Elphaba sera plus que tu le penses, et que la suivante marchera sur ses traces. Elle a dit de te cramponner à la vie. Elle a dit que l’Histoire attend d’être écrite, et que cette famille a un rôle à y jouer.

— Que dit-elle de mon amant ?

— Tu es impossible, dit Nounou. Elle a dit de te reposer et de ne pas t’inquiéter. Elle donne sa bénédiction. C’est une roulure répugnante, mais elle sait de quoi elle parle.

Rickale était certaine que l’enfant à venir serait aussi une fille, mais Nounou ne crut pas bon d’en parler. Il y aurait trop de risques que Melena essaie d’avorter, et Rickale avait l’air sûre que l’Histoire appartenait à deux sœurs, pas à une fille unique.

— Et tu es rentrée sans encombre ? Personne ne t’a soupçonnée ?

— Qui soupçonnerait l’innocente vieille Nounou de négocier des substances illicites dans la ville basse ? dit Nounou en riant. Je fais mon tricot et m’occupe de mes affaires. Allez, dors, ma chérie. Pas de vin pendant quelques mois, prends tes médicaments, et nous vous ferons un bel enfant normal, à toi et à Frex, un enfant qui remettra d’aplomb votre mariage pour toujours.

— Mon mariage va très bien, protesta Melena enfouie sous les couvertures – le médicament faisait de l’effet, mais elle ne voulait pas que Nounou le sache – du moment qu’on ne va pas se perdre dans les marais au coucher du soleil.

— Le soleil se couche à l’ouest, pas au sud, dit Nounou d’une voix apaisante. C’était un coup de maître d’annoncer ta grossesse ce soir, ma chérie. Je ne viendrais pas vous rendre visite si vous disparaissiez au fond du pays Quadling, d’ailleurs. J’ai cinquante ans cette année, tu sais. Il y a vraiment des choses pour lesquelles je suis trop vieille.

— Oui, eh bien personne n’ira nulle part, ça serait mieux, conclut Melena avant de s’endormir.

Nounou, contente d’elle-même, jeta un coup d’œil à la fenêtre avant de se retirer. Frex et Cœur de Tortue étaient toujours plongés dans leur conversation. Nounou était plus observatrice qu’elle le laissait paraître ; elle avait vu le visage de Cœur de Tortue quand il s’était rappelé la menace pesant sur son peuple. Il s’était ouvert comme un œuf, et la vérité en était sortie à tâtons, frissonnante et tout aussi naïve qu’un poussin. Et aussi fragile. Pas étonnant que Frex soit assis plus près du Quadling désorienté qu’il semblait décent à Nounou. Mais cette famille était un puits de bizarrerie sans fond.

— Envoyez-moi la petite, que je la couche, lança-t-elle de la fenêtre, en partie pour rompre leur conciliabule.

Frex regarda autour de lui.

— Elle est rentrée, non ?

Nounou jeta un coup d’œil. L’enfant n’était pas portée sur les parties de cache-cache, ni à la maison ni avec les garnements du village.

— Non. Elle n’est pas avec vous ?

Les hommes se retournèrent. Nounou crut apercevoir un mouvement confus dans les ombres bleues d’un if sauvage. Elle passa la tête par la fenêtre :

— Eh bien, trouvez-la. C’est l’heure des bêtes qui rôdent.

— Il n’y a rien ici, Nounou, c’est votre imagination débordante, grogna Frex, mais les hommes se levèrent en vitesse et se mirent à chercher.

— Melena, chérie, ne t’endors pas tout de suite ; tu sais où est Elphaba ? Tu l’as vue s’éloigner ? demanda Nounou.

Melena s’efforça de se relever dans son lit. Elle regarda Nounou dans un brouillard de cheveux et d’ivresse.

— De quoi tu parles ? bafouilla-t-elle. Qui s’est éloigné ?

— Elphaba. Tu ferais mieux de te lever. Où peut-elle être ? Où peut-elle être ?

Nounou voulut l’aider à se lever, mais cela prenait trop de temps, et son cœur battait trop vite. Elle posa les mains de Melena sur les montants au bout du lit, « Allons, Melena, ça ne va pas », et attrapa son bâton de prunellier.

— Qui ? demanda Melena. Qui est perdu ?

Dans les lueurs mauves, les hommes appelaient :

— Fabala ! Elphaba ! Elphie ! Petite grenouille !

Ils s’éloignaient en cercle de la cour, où le feu rougeoyait encore, fouillant les buissons.

— Petit serpent ! Petite fille lézard ! Où es-tu ?

— C’est la chose, la chose descendue des collines ! s’écria Nounou.

— Il n’y a aucune chose, vieille folle, dit Frex, mais il se mit à bondir entre les rochers derrière la maison, giflant les branches au passage.

Cœur de Tortue resta là, les mains tendues vers le ciel, comme pour accueillir la faible lumière des premières étoiles entre ses paumes.

— C’est Elphaba ? lança Melena à la porte, enfin éveillée. (Elle s’avança en chemise de nuit.) L’enfant est partie ?

— Elle s’est éloignée et elle a été enlevée, dit Nounou furieuse, pendant que ces deux crétins se comptaient fleurette comme des gamines, alors que la bête des collines est parmi nous !

Melena se mit à appeler sa fille, d’une voix que la terreur rendait chaque instant plus aiguë :

— Elphaba ! Elphaba ! Écoute-moi bien : reviens tout de suite ! Elphaba !

Seul le vent lui répondit.

— Elle n’est pas loin, dit Cœur de Tortue un instant plus tard.

Dans les ténèbres qui s’épaississaient, il était presque invisible, alors que Melena brillait comme un ange dans sa popeline blanche, comme éclairée de l’intérieur.

— Elle n’est pas loin, mais elle n’est pas ici, c’est tout.

— Que diable dis-tu, sanglota Nounou, avec tes énigmes ?

Cœur de Tortue se retourna. Frex était revenu vers lui, l’étreignant ; Melena vint vers lui de l’autre côté.

Il s’effondra un instant, comme s’il s’évanouissait ; Melena poussa un cri de terreur. Mais Cœur de Tortue se redressa et ils s’avancèrent vers le lac.

— Pas le lac, pas elle, cria Nounou, elle ne supporte pas l’eau, vous le savez – mais elle courut derrière eux, tâtant le sol de son bâton pour ne pas trébucher.

C’est la fin, pensa Melena, l’esprit trop embrumé pour penser à autre chose ; elle se le redit, encore et encore, comme pour empêcher que cela se réalise.

C’est le commencement, pensa Frex, mais de quoi ?

— Elle n’est pas loin, elle n’est pas ici, répéta Cœur de Tortue.

— Un châtiment pour vos péchés, hédonistes hypocrites, siffla Nounou.

Le terrain descendait vers la berge tranquille et reculée du lac. Le ponton s’élevait peu à peu, d’abord à hauteur de leurs pieds, puis de leur taille et plus haut encore, tel un pont vers nulle part, disparaissant dans les airs.

Dans les ténèbres sèches, sous le ponton, il y avait des yeux.

— Oh, bonne Lurline, chuchota Nounou.

Elphaba était assise sous le ponton, jouant avec le miroir que Cœur de Tortue lui avait fabriqué. Elle le tenait à deux mains et le contemplait, un œil fermé. Elle le scrutait, louchait ; son œil ouvert était vide et lointain.

C’est un reflet des étoiles sur l’eau, pensa Frex avec espoir, mais il savait que cet œil vide et brillant n’était pas éclairé par les étoiles.

— Horreurs, murmura Elphaba.

Cœur de Tortue tomba à genoux.

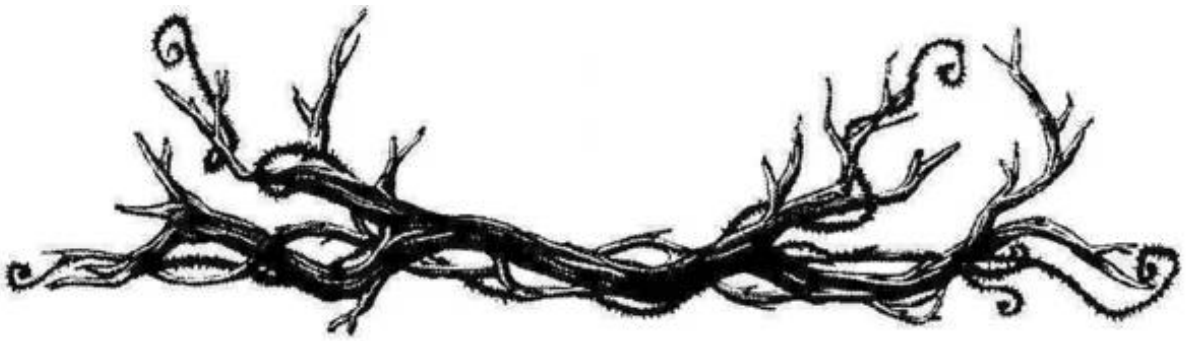
— Elle le voir venir, elle le voir venir ; il venir des airs ; il arrive. Un ballon du ciel, la couleur d’une bulle de sang : un énorme globe cramoisi, un globe de rubis ; il tombe du ciel. Le Régent est tombé. La Maison d’Ozma est tombée. L’Horloge avait raison. Une minute avant le Jugement.

Il tomba, presque dans le petit giron d’Elphaba. Elle ne sembla pas le voir. Derrière elle, on entendit un grondement. Il y avait une bête, un tigre des rochers, ou un étrange hybride de tigre et de dragon, avec des yeux orange qui luisaient. Elphaba était assise sur ses avant-bras repliés, comme sur un trône.

— Horreurs, répéta-t-elle, regardant d’un seul œil, scrutant le verre où ses parents et Nounou ne distinguaient qu’obscurité. Horreurs.

OceanofPDF.com

II
Gillikin



OceanofPDF.com

GALINDA

1

— **W**ittica, Settica, Méandre des Sables, Sable Ronge, Maisons-Dixxi, correspondance à Maisons-Dixxi pour Shiz ; restez à bord de cette voiture pour toutes les destinations vers l'est ; Tenniken, Brox Hall et toutes les destinations vers Traum… (le contrôleur s'arrêta pour reprendre son souffle), prochain arrêt Wittica, prochain arrêt !

Galinda serra son paquet de vêtements contre sa poitrine. La vieille chèvre étendue sur le siège en face ratait l'arrêt de Wittica. Galinda était contente que les passagers s'endorment dans les trains. Elle ne voulait pas devoir sans cesse éviter leur regard. Au dernier moment, avant de monter dans le wagon, sa gouvernante Ama Clutch avait marché sur un clou rouillé et, terrifiée par le tétanos, avait mendié la permission d'aller chez le docteur le plus proche pour obtenir des médicaments et des sorts calmants.

— Je peux certainement me rendre seule à Shiz, avait répondu froidement Galinda, ce n'est pas pour moi qu'il faut s'inquiéter, Ama Clutch.

Et Ama Clutch ne s'était pas inquiétée. La jeune fille espérait qu'Ama souffrirait un peu du tétanos avant d'être rétablie et de venir à Shiz pour la chaperonner dans cette nouvelle vie qui l'attendait.

Quant à Galinda, même sans tétanos, elle gardait le visage fermé, exprimant un ennui mondain du voyage en train. En fait, elle n'était jamais allée plus loin qu'à une journée de diligence de sa maison familiale, dans le bourg commerçant de Frottica. La voie de chemin de fer, posée une décennie plus tôt, avait entraîné la découpe des vieilles exploitations laitières pour en faire des propriétés de négociants et d'industriels de Shiz. Pourtant, la famille de Galinda préférait toujours le Gillikin rural, avec ses coins à renards, ses vallées humides, ses anciens temples de Lurline, païens et reculés. Pour eux, Shiz restait une lointaine menace urbaine, et même la commodité du train ne les avait pas tentés de se risquer en ville, lieu de complications, de curiosités et de perdition.

Ce n’était pas le monde verdoyant que Galinda voyait par la vitre de son wagon ; mais son propre reflet. Elle avait la myopie de la jeunesse. Elle pensait qu’étant belle, elle avait une importance, quant à savoir laquelle, et pour qui, rien de clair encore. Quand elle secouait la tête, ses boucles crémeuses se balançaient, saisissant la lumière, comme autant de piles d’écus. Ses lèvres étaient parfaites, boudeuses comme un nénuphar ouvert, et d’un rouge tout aussi vif. Sa robe de voyage verte, avec ses pans de mousseline ocre, dénotait l’aisance, tandis que l’écharpe noire cachant à peine ses épaules signalait ses penchants intellectuels. Après tout, elle se rendait à Shiz parce qu’elle était *brillante.*

Mais il y avait plusieurs manières de l’être.

Elle avait dix-sept ans. Toute la ville de Frottica était venue lui dire au revoir. La première fille des collines Pertha à être admise à Shiz ! Elle avait bien réussi ses examens d’entrée, avec sa méditation sur l’Éthique du Monde Naturel. (« Les Fleurs regrettent-elles d’être cueillies pour un Bouquet ? Les Pluies pratiquent-elles l’Abstinence ? Les Animaux peuvent-ils vraiment choisir d’être bons ? Ou : Une Philosophie morale du Printemps. ») Elle avait cité *L’Oziade* à profusion, et sa prose extasiée avait captivé le jury. Une bourse de trois ans à Crage Hall. Ce n’était pas l’une des meilleures institutions – celles-là étaient encore fermées aux étudiantes. Mais c’était bel et bien l’université de Shiz.

L’autre voyageur du compartiment se réveilla quand le contrôleur repassa. Il s’étira en bâillant.

— Auriez-vous l’amabilité de prendre mon billet, juste au-dessus ? demanda-t-il.

Galinda se leva et prit le papier, consciente du regard que la vieille bique barbue posait sur son agréable silhouette.

— Voici, dit-elle, et il répondit :

— Pas pour moi, ma chère, pour le contrôleur. Dénué de pouce opposable, je n’ai aucun espoir de maîtriser un aussi petit bout de carton.

Le contrôleur poinçonna le billet et dit :

— Vous êtes la bête rare, celle qui peut se payer la première classe.

— Oh, dit la chèvre, je n’aime pas ce terme de « bête ». Mais les lois me permettent encore de voyager en première, je suppose ?

— L’argent c’est l’argent, répondit le contrôleur sans animosité, tout en poinçonnant le billet de Galinda.

— Non, l’argent n’est pas l’argent, rétorqua la chèvre, pas quand mon billet coûte le double de celui de cette jeune dame. Dans ce cas, l’argent est un visa. Il se trouve que je l’ai.

— Vous allez à Shiz, n’est-ce pas ? demanda le contrôleur à Galinda, sans relever la remarque. Je le vois à votre écharpe universitaire.

— L’écharpe ? C’est ce qui se porte cette saison, répondit Galinda.

Elle n’avait pas envie de parler à un contrôleur. Pourtant, quand il disparut au fond du wagon, elle se rendit compte qu’elle appréciait encore moins le regard sinistre que la chèvre posait sur elle.

— Pensez-vous apprendre quelque chose à Shiz ? demanda l’animal.

— J’ai déjà appris à ne pas parler à des inconnus.

— Alors, je vais me présenter et nous ne serons plus des inconnus. Je m’appelle Dillamond.

— Je n’ai guère envie de vous connaître.

— Je suis professeur à l’université de Shiz, à la faculté des arts biologiques.

Et vous êtes bien mal habillé, même pour une chèvre, pensa Galinda. *L’argent n’est pas tout.*

— Alors je dois surmonter ma timidité naturelle, répondit-elle. Je m’appelle Galinda. Je suis du clan Arduenna du côté de ma mère.

— Que je sois le premier à vous souhaiter la bienvenue à Shiz, Glinda. C’est bien votre première année ?

— « GAlinda », je vous prie. La vieille prononciation correcte gillikinaise, si cela ne vous dérange pas.

Elle n’arrivait pas à lui donner du « monsieur ». Pas avec cette horrible barbiche et ce gilet usé qu’on aurait dit taillé dans un tapis de bar.

— Je me demande ce que vous pensez des projets du Magicien d’interdire les voyages ?

La chèvre avait un regard chaleureux et onctueux, effrayant. Galinda n’avait jamais entendu parler de cette interdiction, et elle le dit. Dillamond – le professeur Dillamond ? – expliqua sur le ton de la confidence que le Magicien envisageait de restreindre les déplacements des Animaux dans les transports publics, sauf dans les véhicules prévus à cet effet. Galinda répondit que les animaux avaient toujours bénéficié de services à part.

— Non, je parle des Animaux, dit Dillamond. Ceux avec un esprit.

— Oh, ceux-là, fit grossièrement Galinda. Eh bien, je ne vois pas le problème.

— Vraiment, dit Dillamond.

Sa barbiche tremblotait ; il était irrité. Il commença à la sermonner sur les droits des Animaux. Dans l'état actuel des choses, sa propre vieille mère ne pouvait se permettre la première classe, et devait voyager en bétaillère quand elle voulait lui rendre visite à Shiz. Si les interdictions du Magicien étaient confirmées par la Chambre d'Approbation, comme c'était probable, Dillamond lui-même devrait renoncer aux privilèges qu'il avait gagnés grâce à des années d'études, de pratique et d'économies.

— Est-ce juste, envers une créature douée de raison ? demanda-t-il. Un tel aller et retour, dans une bétaillère ?

— Tout à fait, les voyages sont tellement enrichissants, répondit Galinda.

Ils subirent le reste du voyage, y compris le changement à Maisons-Dixxi, dans un silence glacial.

Voyant son effroi devant la taille et l'agitation du terminus de Shiz, Dillamond eut pitié de Galinda et lui proposa d'appeler une voiture pour l'emmener à Crage Hall. Elle accepta, prenant l'air aussi peu mortifié que possible. Ses bagages la suivaient, sur le dos de deux porteurs.

Shiz ! Elle s'efforça de ne pas rester bouche bée. Tout le monde courait à ses affaires, riant, filant et s'embrassant, évitant les voitures, et les bâtiments de la place de la Gare, aux façades bleuies ou de grès brun recouvertes de lierre et de mousse, fumaient doucement au soleil. Les animaux… et les Animaux ! Galinda n'en avait quasiment jamais vu, pas même l'occasionnel poulet caquetant philosophiquement à Frottica ; mais là, elle vit un quatuor de tsèbres à la terrasse d'un café, tapageusement vêtus de satin noir et blanc aux rayures inversées ; un éléphant dirigeant la circulation, debout sur ses pattes de derrière ; et un tigre dans un accoutrement religieux exotique, une sorte de moine ou de nonne. Oui, oui, c'étaient bien des Tsèbres, un Éléphant et un Tigre – et une Chèvre, supposait-elle. Il lui faudrait s'habituer à prononcer les majuscules, pour ne pas trahir ses origines campagnardes.

Grâce au Ciel, Dillamond trouva une voiture avec un chauffeur humain, lui indiqua Crage Hall et le paya à l'avance – ce pour quoi Galinda dut se résoudre à un faible sourire de reconnaissance.

— Nos chemins se recroiseront, dit Dillamond avec une galanterie sèche, comme s'il s'agissait d'une prophétie, puis il disparut au moment où la voiture se mettait en branle.

Galinda s’enfonça dans les coussins. Elle commençait à regretter qu’Ama Clutch se soit percé le pied d’un clou.

Crage Hall n’était qu’à vingt minutes de la gare. Derrière l’enceinte de pierre bleue, Galinda vit des bâtiments aux grandes fenêtres dépolies, aux arches pointues. Une folle mosaïque d’arches et de lobes courait sur les toits. Galinda avait un goût particulier pour l’architecture, et elle chercha tout ce qu’elle connaissait, même si le lierre et la mousse dissimulaient de nombreux détails. Trop vite, on la fit entrer.

La directrice de Crage Hall, une aristocrate gillikinaise à face de poisson, portant moult bracelets émaillés, accueillait les nouvelles venues dans le grand hall. La directrice évitait les tenues ternes des femmes faisant carrière. Au lieu de cela, l’imposante personne arborait une robe couleur mûre décorée de motifs d’un noir de jais, ondulant sur son corsage comme des indications de rythme sur une partition.

— Je suis madame Morrible, dit-elle à Galinda.

Sa voix était une basse profonde, sa poignée de main terrible, son maintien militaire, ses boucles d’oreilles comme des décorations d’arbre en fête.

— Quelques saluts à la cantonade, et une tasse de thé rapide au salon. Ensuite, nous nous réunirons dans le grand hall et nous vous trouverons une camarade de chambre.

Le hall en question était plein de jolies jeunes femmes, portant toutes du vert ou du bleu et traînant dans leur sillage des écharpes noires semblables à des ombres anémiées. Galinda fut heureuse de l’avantage naturel que lui procuraient ses cheveux clairs ; elle se tint près d’une fenêtre où la lumière pouvait se refléter dans ses boucles éblouissantes. Elle trempa à peine les lèvres dans son thé. Dans une pièce attenante, les Amas se servaient dans une urne métallique, riant et caquetant comme de vieilles amies du même village. C’était un spectacle quelque peu grotesque, toutes ces femmes informes se souriant, aussi bruyantes que sur un marché.

Galinda n’avait pas bien lu les petits caractères. Elle n’avait pas saisi qu’il lui faudrait des « camarades de chambre ». Ou peut-être ses parents avaient-ils payé un supplément pour qu’elle puisse avoir une chambre particulière ? Et où logerait Ama Clutch ? Regardant autour d’elle, Galinda vit bien que certaines de ces poupées venaient de familles bien plus riches que la sienne. Les perles et les diamants qu’elles avaient ! Galinda fut soulagée d’avoir choisi un collier d’argent tout simple avec des fermoirs de

mettanite. Il y avait quelque chose de vulgaire à voyager avec des bijoux. Au moment où cette vérité la frappait, elle la codifia en un aphorisme. À la première occasion rêvée, elle s'en servirait pour prouver qu'elle avait des idées… et qu'elle avait voyagé.

— La voyageuse trop bien habillée révèle qu'elle préfère être vue que voir, essaya-t-elle à voix basse, alors que la véritable voyageuse sait que le meilleur accessoire, c'est le monde nouveau qui l'entoure.

Bon, très bon.

M^me^ Morrible compta les têtes, saisit une tasse de thé et cornaqua tout le monde vers le grand hall. Là, Galinda comprit l'erreur colossale qu'elle avait faite en laissant Ama Clutch aller consulter un médecin. Apparemment, les bavardages entre Amas n'étaient pas de pures amabilités frivoles. On leur avait demandé de discuter entre elles quelle demoiselle irait avec quelle demoiselle. On comptait sur les Amas pour régler la question plus vite que les étudiantes. Personne n'avait parlé en faveur de Galinda : elle n'était pas représentée !

Après les remarques de bienvenue oubliables, Galinda se sentit pâlir de gêne en voyant les étudiantes et leurs Amas prendre leurs quartiers, couple après couple. Ama Clutch, cette vieille sotte, lui aurait trouvé quelqu'un juste au-dessus d'elle sur l'échelle sociale ! Assez près pour que Galinda n'éprouve aucune honte, et suffisamment au-dessus pour rendre les échanges sociaux intéressants. Mais à présent, toutes les meilleures jeunes demoiselles étaient déjà appariées. Le diamant avec le diamant, et l'émeraude avec l'émeraude, pour ce qu'elle en voyait ! Tandis que la pièce se vidait, Galinda se demanda si elle ne devrait pas interrompre M^me^ Morrible et lui expliquer le problème. Après tout, Galinda était une Arduenna des Hautes Terres, au moins d'un côté. C'était un horrible malentendu. Les larmes lui vinrent aux yeux.

Mais elle n'avait pas le courage. Elle resta assise tout au bord de cette idiote de chaise branlante. Elle était déjà seule dans le centre de la pièce ; les filles les plus timides et les moins intéressantes restaient dans les ombres, en périphérie. Entourée par une haie d'obstacles de sièges dorés vides, Galinda demeurait seule, comme une valise aux objets trouvés.

— Quant aux autres, vous n'avez pas d'Ama, crois-je savoir, dit M^me^ Morrible d'un air un peu raide. Comme le chaperonnage est exigé, je vous enverrai toutes dans l'un des trois dortoirs de première année, qui

accueillent quinze filles chacun. Ces dortoirs ne constituent nullement un stigmate social, ajouterais-je. En aucune manière.

Elle mentait, et même pas avec conviction.

Galinda se leva enfin :

— S'il vous plaît, madame Morrible, il y a une erreur. Je suis Galinda des Arduenna. Mon Ama s'est enfoncé un clou dans le pied pendant le voyage et a été retenue un jour ou deux. Je ne suis pas dans la classe du dortoir, voyez-vous.

— Comme c'est triste pour vous, dit M^me^ Morrible en souriant. Je suis sûre que votre Ama sera heureuse d'être chaperon au dortoir rose, dirons-nous ? Quatrième étage à droite…

— Non, non, je ne pense pas, interrompit courageusement Galinda. Je ne suis pas ici pour dormir dans un dortoir, rose ou autre. Vous m'avez mal comprise.

— Je vous ai bien comprise, mademoiselle Galinda, dit M^me^ Morrible, qui ressemblait de plus en plus à un poisson avec ses yeux globuleux. Les accidents arrivent, les retards aussi, et des décisions doivent être prises. Comme vous n'avez pas les capacités, sans votre Ama, de prendre vos propres décisions, j'ai le pouvoir de les prendre à votre place. Je vous en prie. Nous avons du travail et je dois désigner les autres jeunes filles qui vous rejoindront au dortoir rose…

— Je souhaiterais vous dire un mot en privé, madame, dit Galinda au désespoir. En ce qui me concerne, un dortoir ou une chambre à deux, cela n'a pas d'importance. Mais je ne peux pas recommander mon Ama pour surveiller d'autres jeunes filles, pour des raisons que je ne peux exposer en public.

Elle mentait aussi vite qu'elle pouvait, et mieux que M^me^ Morrible, qui semblait à tout le moins intriguée.

— Votre impertinence est frappante, mademoiselle Galinda, dit-elle avec indulgence.

— Je ne vous ai pas encore frappée, madame Morrible.

Galinda lança cette réplique audacieuse avec le plus doux des sourires.

M^me^ Morrible choisit d'en rire, Lurline merci !

— Une étincelle rebelle ! Vous pourrez venir dans mes appartements ce soir et me communiquer les problèmes de votre Ama, si je dois les connaître. Mais je vais faire un compromis, mademoiselle Galinda. Avec votre permission, je devrai demander à votre Ama de vous chaperonner

avec une autre jeune fille, une venue sans Ama. Car, voyez-vous, toutes les autres étudiantes pourvues d'Ama sont déjà appariées, et vous êtes la seule qui reste.

— Cela au moins, je suis certaine que mon Ama pourra s'en charger.

M^me^ Morrible feuilleta la liste des noms :

— Très bien. Avec mademoiselle Galinda des Arduenna dans une chambre double… nous convions la Troisième Descendante des Thropp de Haute-Nichée, Elphaba ?

Aucune réaction.

— Elphaba ? répéta M^me^ Morrible, ajustant ses colliers et posant deux doigts au creux de sa gorge.

La fille se trouvait au fond de la pièce, une indigente en robe rouge à la coupe voyante, avec de grosses bottes de vieux. Au début, Galinda crut que c'était un jeu de lumière, un reflet des bâtiments voisins couverts de lierre et de mousse. Mais lorsque Elphaba s'avança, traînant ses sacs, il apparut clairement qu'elle était verte. Une fille au visage en lame de couteau, avec une peau d'un vert putréfié et de longs cheveux noirs étranges.

— Croquignonne par la naissance, mais vous avez passé maintes années de votre enfance au pays Quadling, lut M^me^ Morrible dans ses notes. Comme cela est fascinant pour nous toutes, mademoiselle Elphaba. Nous avons hâte d'entendre vos récits des climats et endroits exotiques. Mesdemoiselles, voici vos clefs. Vous pouvez prendre la chambre 22 au deuxième étage.

Les jeunes filles s'avancèrent. M^me^ Morrible fit un grand sourire à Galinda.

— Les voyages sont tellement enrichissants, chantonna-t-elle.

Galinda sursauta : la malédiction de ses propres paroles retombait sur elle. Elle fit une révérence et s'enfuit, suivie par Elphaba, les yeux rivés au sol.

2

Le lendemain, à l'arrivée d'Ama Clutch, dont le pied avait triplé de volume dans son pansement, Elphaba avait déjà déballé ses quelques affaires. Elles pendaient comme des chiffons aux crochets du placard : des

robes droites informes et trop légères, éclipsées dans leur coin par les froufrous, les corsages amidonnés, les épaulettes et les coudières rembourrées de la garde-robe de Galinda.

— Je suis contente comme tout d'être votre Ama aussi, ça me gêne pas, dit Ama Clutch avec un grand sourire à l'attention d'Elphaba, avant même que Galinda ait l'occasion de la prendre en privé pour exiger qu'elle refuse.

— Bien sûr, c'est pour être mon Ama que Papa te paie, dit Galinda d'un ton insistant, mais Ama Clutch répondit :

— Pas tant que ça, ma poulette, pas tant que ça. Je peux prendre mes décisions.

— Ama, dit Galinda une fois Elphaba partie aux toilettes salpêtrées. Ama, tu es aveugle ? Cette Croquignonne est verte !

— Bizarre, pas vrai ? Je croyais que tous les Croquignons étaient tout petits. Et pourtant, elle est d'une taille normale. Il doit y avoir différents formats, j'imagine. Oh, c'est le vert qui te dérange ? Tu sais, ça pourrait te faire du bien, si tu laisses faire. *Si* tu laisses faire, bien sûr. Tu prends des airs de femme du monde, Galinda, mais tu ne connais rien au monde encore. Moi, je trouve ça drôle. Et pourquoi pas ? Hein, pourquoi pas ?

— Ce n'est pas à toi de planifier mon éducation, dans le monde ou ailleurs, Ama Clutch.

— Non, ma chérie, répondit Ama Clutch. C'est toi toute seule qui t'es mise dans ce pétrin. Moi, je suis là pour te servir.

Ainsi, Galinda était coincée. Son bref entretien avec M^me^ Morrible, la veille au soir, n'avait rien donné. Galinda était arrivée promptement, vêtue d'une jupe de morpheline à pois avec un corset de dentelles – vision somptueuse, pensait-elle, de mauve vespéral et de bleu nuit. M^me^ Morrible l'avait fait entrer dans la salle de réception, où quelques sièges en cuir et un sofa étaient installés devant un âtre inutile. La directrice leur avait versé du thé à la menthe et proposé du gingembre cristallisé entouré de feuilles de rose. Elle offrit un siège à Galinda, mais resta debout près de la cheminée, tel un chasseur de gros gibier.

Dans la meilleure tradition des classes supérieures savourant leurs luxes, elles sirotèrent et grignotèrent en silence. Cela permit à Galinda de remarquer que M^me^ Morrible ressemblait à un poisson, non seulement par son physique, mais aussi par ses vêtements : sa robe lâche flottait comme une grosse vessie gonflée, depuis son décolleté bouillonnant jusqu'à ses genoux, où elle se resserrait et tombait droit jusqu'à terre, enserrant mollets

et chevilles dans des plis stricts et précis. M^me^ Morrible ressemblait en toute chose à une carpe géante dans un club masculin. Et une carpe morose et ennuyeuse en plus, pas même une Carpe pensante.

— Votre Ama, ma chère. La raison de son incapacité à surveiller un dortoir. Je suis tout ouïe.

Galinda avait pris tout son après-midi pour préparer :

— Voyez-vous, madame la directrice, je n'ai rien voulu dire en public. Mais Ama Clutch a subi une terrible chute l'été dernier, alors que nous pique-niquions dans les collines Pertha. Elle a voulu prendre une poignée de thym sauvage des montagnes et est tombée de la falaise. Elle est restée dans le coma pendant des semaines, et quand elle en est sortie, elle ne se souvenait plus du tout de l'accident. Si vous lui posiez la question, elle ne vous comprendrait même pas. Amnésie traumatique.

— Je vois. Comme ce doit être assommant pour vous. Mais en quoi cela la rend-il inapte à la tâche que j'ai proposée ?

— Elle souffre de confusion. Ama Clutch, à l'occasion, mélange ce qui est Vivant et ce qui ne l'est pas. Elle peut s'asseoir et parler, disons à une chaise, et remonter son histoire en la mêlant à la nôtre. Ses aspirations, ses réserves…

— Ses joies, ses peines, compléta M^me^ Morrible. Quelle réelle nouveauté. La vie sentimentale du mobilier. Subjuguant.

— Mais, aussi sot que cela soit (et source d'heures d'amusement), l'affection qui l'accompagne est plus inquiétante. Madame Morrible, je dois vous dire qu'Ama Clutch oublie parfois que les gens sont vivants. Ou les animaux.

Galinda hésita, puis ajouta :

— Ou même les Animaux.

— Poursuivez, ma chère.

— Cela ne me dérange pas, car Ama est mon Ama depuis toujours, et je la connais. Je sais comment elle fonctionne. Mais parfois, elle peut oublier qu'une personne est là, ou a besoin d'elle, voire que c'est une personne. Une fois, elle nettoyait une penderie et l'a renversée sur le valet, lui rompant le dos. Elle ne l'a pas entendu crier alors qu'il était à ses pieds. Elle a plié les vêtements de nuit et a tenu une conversation avec la robe de soirée de ma mère, lui posant toutes sortes de questions impertinentes.

— Quelle maladie fascinante, dit M^me^ Morrible. Et comme cela est contrariant pour vous, réellement.

— Je n’aurais pas pu lui permettre d’accepter la responsabilité de quatorze autres jeunes filles, confia Galinda. Pour moi, toute seule, il n’y a pas de problème. J’adore cette vieille folle, d’une certaine manière.

— Mais votre camarade de chambre ? Pouvez-vous mettre son bien-être en péril ?

— Elle, je ne l’ai pas demandée. (Galinda considéra la directrice d’un œil vitreux.) Cette pauvre Croquignonne semble habituée à une vie difficile. Soit elle s’adaptera ou, j’imagine, elle vous demandera de quitter ma chambre. À moins bien sûr, que vous estimiez de votre devoir de l’en faire partir, pour sa propre sécurité.

— Si M^lle^ Elphaba ne peut pas vivre avec ce que nous lui donnons, il faudra qu’elle quitte Crage Hall de son propre gré, je suppose. Ne croyez-vous pas ?

C’était le « nous » dans « ce que nous lui donnons » : M^me^ Morrible entraînait Galinda dans ses plans. Toutes deux en étaient conscientes. Galinda luttait pour garder contenance, mais elle n’avait que dix-sept ans, et elle avait subi le même ostracisme indigne dans le grand hall, à peine quelques heures auparavant. Elle ignorait ce que M^me^ Morrible pouvait avoir contre Elphaba, hormis son aspect. Mais il y avait quelque chose, visiblement. Qu’était-ce ? Elle sentait confusément que c’était mal.

— Ne croyez-vous pas, ma chère ? répéta M^me^ Morrible, se penchant un peu, voûtée comme un poisson sautant au ralenti.

— Eh bien, naturellement nous devons faire ce que nous pouvons, répondit Galinda, aussi évasivement que possible.

C’était elle le poisson désormais, prise au plus subtil des hameçons.

Des ombres de la salle de réception surgit une petite créature tictoc, d’un mètre de haut environ, faite de bronze poli, avec une plaque d’identification vissée à l’avant. La plaque annonçait « Homme mécanique de Ferrand & Ferblanc », d’une écriture ornée. Le serviteur mécanique ramassa les tasses vides et disparut dans un bourdonnement. Galinda ne savait pas depuis combien de temps il était là, ou ce qu’il avait entendu, mais elle n’avait jamais aimé les créatures tictoc.

Elphaba souffrait gravement de ce que Galinda appelait la « bouderie liseuse ». Elphaba ne se roulait pas en boule – elle était trop osseuse pour cela –, mais se repliait au plus près d’elle-même comme un couteau, son amusant nez vert pointu effleurant les pages d’un livre moisi. Elle tournait

et entortillait ses cheveux en lisant, de ses doigts si fins et cassants qu'on aurait presque dit un exosquelette. Pourtant, sa chevelure refusait de boucler. Elle était belle, à sa manière bizarre et effrayante, brillant comme la fourrure d'un *giltebeest* en pleine santé. De la soie noire. Du café tissé. Une pluie nocturne. Galinda, peu portée sur les métaphores dans l'ensemble, trouvait les cheveux d'Elphaba fascinants, d'autant plus que la jeune fille était si laide, par ailleurs.

Elles ne parlaient pas beaucoup. Galinda était trop occupée à nouer des alliances avec les meilleures jeunes filles, avec qui elle aurait évidemment dû partager sa chambre. Elle pourrait sans doute changer à mi-parcours, ou du moins à l'automne suivant. Ainsi, Galinda laissait Elphaba toute seule, et filait dans le hall échanger des potins avec ses nouvelles amies. Milia, Pfannee, Shenshen. Comme dans les livres d'enfant sur les pensionnats, chaque nouvelle amie était plus riche que la précédente.

Au début, Galinda ne parla pas de sa camarade de chambre. Et Elphaba ne laissait nullement voir qu'elle espérait la compagnie de Galinda, ce qui fut un soulagement. Mais les ragots devaient commencer tôt ou tard. La première vague porta sur la garde-robe d'Elphaba et sa pauvreté évidente, comme si remarquer sa couleur maladive et écœurante était trop mesquin.

— Quelqu'un m'a dit que madame la directrice avait dit que M^lle^ Elphaba était la Troisième Descendante des Thropp de Haute-Nichée, dit Pfannee, qui était aussi une Croquignonne, mais d'un modèle réduit, contrairement à la famille Thropp. Les Thropp jouissent d'une haute considération à Haute-Nichée et même au-delà. L'Éminent Thropp a créé la milice de la région et démantelé la Route de briques jaunes que le Régent d'Ozma avait posée quand nous étions petites – avant la Glorieuse Révolution. Il n'y avait pas de laisser-aller chez l'Éminent Thropp et sa femme, ni dans sa famille, y compris sa petite-fille Melena, vous pouvez en être certaines.

Par « laisser-aller », Pfannee entendait « verdeur », bien sûr.

— Mais comme ces puissants sont déchus ! Elle est aussi dépenaillée qu'un gitan, observa Milia. Avez-vous déjà vu des robes aussi criardes ? Son Ama devrait être remerciée.

— Elle n'a pas d'Ama, je crois, dit Shenshen.

Galinda, qui le savait pour sûr, ne dit rien.

— On dit qu'elle a vécu au pays Quadling, reprit Milia. Peut-être que sa famille a été exilée pour un crime ?

— Ou que c’étaient des spéculateurs de rubis, dit Shenshen.

— Alors où est sa richesse ? coupa Milia. Les spéculateurs de rubis ont bien réussi, mademoiselle Shenshen. Notre demoiselle Elphaba n’a pas deux jetons de troc à elle.

— Peut-être ont-ils suivi une vocation religieuse ? Une pauvreté choisie ? suggéra Pfannee, et elles éclatèrent de rire à cette absurdité.

La vue d’Elphaba, qui se rendait à la cave prendre du café, les fit s’esclaffer de plus belle. Elle ne leur accorda pas un regard, mais toutes les autres jeunes filles se tournèrent vers les rieuses, désireuses de partager leur gaieté, ce qui remplit d’aise les quatre nouvelles amies.

Galinda eut du mal à se lancer pour de bon dans les études. Elle avait considéré son admission à l’université de Shiz comme une sorte de preuve de son brillant intellect, et pensé qu’elle agrémenterait les couloirs du savoir de sa beauté et à l’occasion, de ses aphorismes subtils. Elle se dit amèrement qu’elle avait cru devenir un buste de marbre vivant : « Voici l’Intelligence de la Jeunesse, admirez-La. N’est-Elle pas splendide ? »

L’idée ne l’avait pas effleurée qu’elle aurait réellement des choses à apprendre, et, en outre, qu’elle devrait les comprendre. L’éducation que toutes les nouvelles étudiantes recherchaient surtout, bien sûr, n’avait rien à voir avec M^me^ Morrible ou les Animaux soliloquant au lutrin ou en chaire. Ce qu’elles voulaient, ce n’était pas des citations, des équations, ou des évaluations : elles voulaient Shiz même. La vie en ville. Toute la vaste et agressive panoplie de la vie et de la Vie, intimement entrelacées.

Galinda constata avec soulagement qu’Elphaba ne participait jamais aux sorties que les Amas organisaient. Comme Galinda et ses amies Shenshen, Milia et Pfannee se retrouvaient souvent dans la salle à manger pour prendre un modeste repas, leur brigade hebdomadaire prit le surnom de la Société des Marches. Toute l’université resplendissait des couleurs de l’automne… pas seulement des feuilles mourantes, mais des fanions des fraternités, frissonnant sur les toits au bout des hampes.

Galinda s’imprégnait de l’architecture de Shiz. Çà et là, surtout dans les cours et les ruelles préservées de Crage Hall, s’affaissaient les plus anciens bâtiments domestiques, de paille et torchis, à la charpente apparente, soutenus telles des grands-mères paralytiques par des parents plus forts et plus récents. Puis, une suite éblouissante de gloires sans égales : la Chalcédoine médiévale, le Merthique (l’inférieur, mais aussi le tardif,

d’inspiration plus fantastique), le discret Gallantin avec ses symétries, le Gallantin réformé avec ses grouillements d’arcs en accolade et ses frontons brisés, le Renaissance dolérite, l’Empire emphatique, et l’Industriel moderne, ou, comme les critiques de la presse progressiste le décrivaient, le Haut Crustyle hostile – encouragé par le Magicien d’Oz, féru de modernité.

En dehors de l’architecture, il n’y avait rien d’excitant, à vrai dire. Une certaine fois, qu’aucune jeune fille de Crage Hall présente n’oublia jamais, les étudiants de dernière année des Trois Reines, de l’autre côté du canal, s’étaient gavés de bière au milieu de l’après-midi, et, par défi et plaisanterie, avaient engagé un violoniste de *L’Ours blanc* et dansé de concert sous les saules, vêtus de leurs seuls caleçons de coton moulant et de leurs écharpes universitaires. C’était délicieusement païen, car ils avaient posé une vieille statue ébréchée de Lurline la Reine des Fées sur un tabouret à trois pieds, et elle semblait sourire à leur gaieté déliée. Les jeunes filles et les Amas firent semblant d’être choquées, mais mal ; elles traînaient, jetant des regards, jusqu’à ce que des préfets des Trois Reines, horrifiés, se précipitent pour rafler les fêtards. La quasi-nudité était une chose, mais le lurlinisme public – même pour plaisanter – était d’un rétrograde à la limite de l’intolérable, voire du royalisme. Et cela, cela n’était pas acceptable sous le règne du Magicien.

Un samedi soir, alors que les Amas disposaient d’une rare soirée de libre et étaient parties à une réunion du culte du plaisir au cirque de Ticknor, Galinda eut une dispute brève et idiote avec Pfannee et Shenshen, après quoi elle se retira tôt dans sa chambre, se plaignant d’une migraine. Elphaba était assise sur son lit, enroulée dans sa couverture d’intendance marron. Elle était penchée sur un livre, comme d’habitude, et ses cheveux encadraient son visage comme des parenthèses. Elle évoqua à Galinda l’une de ces gravures – les livres d’histoire naturelle en regorgeaient – de vieilles Winkies des montagnes qui cachent leur étrangeté avec un foulard sur la tête. Elphaba croquait le trognon d’une pomme, ayant mangé tout le reste.

— Eh bien, vous avez l’air à l’aise, mademoiselle Elphaba, dit Galinda d’un ton provocant.

En trois mois, c’était la première remarque d’ordre social qu’elle faisait à sa camarade.

— Avoir l’air, c’est juste de l’air, répondit Elphaba sans lever les yeux.

— Cela brisera-t-il votre concentration si je m’assois devant le feu ?

— Vous ferez de l’ombre si vous vous asseyez juste ici.

— Oh, désolée ! dit Galinda en s’avançant. Nous ne devons pas faire d’ombre, n’est-ce pas, quand tous ces mots attendent impatiemment d’être lus ?

Elphaba, déjà revenue à son livre, ne répondit pas.

— Que diantre lisez-vous, jour et nuit ?

Elphaba répondit, comme si elle sortait d’un bassin isolé pour reprendre de l’air :

— Je ne lis pas la même chose tous les jours, voyez-vous, mais ce soir, je lis certains sermons des premiers pères de l’unionisme.

— Et pourquoi donc, grand Dieu ?

— Je ne sais pas. Je ne sais même pas si j’ai envie de les lire. Je les lis, c’est tout.

— Mais pourquoi… mademoiselle Elphaba la Délirante, pourquoi ?

Elphaba sourit à Galinda :

— Elphaba la Délirante. Ça me plaît.

Galinda lui rendit son sourire. Elle s’apprêtait à répondre, mais au même instant, un coup de vent projeta une poignée de grêlons sur la vitre, et le verrou sauta. Galinda bondit pour fermer la fenêtre, mais Elphaba se rencogna tout au fond de la pièce, loin de l’humidité.

— Donnez-moi la poignée du bagage en cuir, mademoiselle Elphaba, à l’intérieur du sac – sur l’étagère, derrière les cartons à chapeau – oui – que je puisse fermer ça en attendant que le portier le répare demain.

Elphaba trouva la lanière, mais fit tomber les cartons, et trois chapeaux colorés roulèrent sur le sol froid. Tandis que Galinda grimpait sur une chaise pour refermer la fenêtre, Elphaba remit les chapeaux dans leurs cartons.

— Oh, essayez-le, essayez celui-là, dit Galinda.

Elle voulait avoir un sujet de moquerie, pour en parler à M^lles^ Pfannee et Shenshen et revenir ainsi dans leurs bonnes grâces.

— Oh, je n’ose pas, mademoiselle Galinda, dit Elphaba, en reposant le chapeau.

— Non, j’insiste, dit Galinda, pour rire. Je ne vous ai jamais vue avec quelque chose de joli.

— Je ne porte pas de jolies choses.

— Où est le mal ? demanda Galinda. Rien qu’ici. Personne d’autre ne vous verra.

Elphaba se tenait face au feu, mais elle tourna la tête pour regarder longuement Galinda, qui n'était pas encore descendue de sa chaise. La Croquignonne portait sa chemise de nuit, une espèce de sac de couleur terne sans ajout de rubans ou de dentelles. Son visage vert semblait presque luire au-dessus du tissu grisâtre, et ses glorieux longs cheveux noirs tombaient droit là où ses seins auraient dû se trouver. Elphaba semblait se situer quelque part entre l'animal et l'Animal – plus que la vie, mais pas tout à fait la Vie. Elle semblait attendre, mais quoi ? Comme un enfant à qui on dit de faire de beaux rêves, mais qui ne s'en souvient jamais. On aurait presque pu dire « dénuée de raffinement », mais pas au sens social : plutôt, la Nature n'avait pas fait tout son travail avec Elphaba. Elle ne ressemblait pas assez à elle-même.

— Oh, mettez-le donc, ce fichu chapeau, grogna Galinda pour qui, dans le domaine de l'introspection, point trop n'en fallait.

Elphaba obéit. Il y avait une adorable cocarde, achetée au meilleur mercier des collines Pertha, avec des rubans pêche et une mousseline jaune que l'on pouvait ajuster selon le degré de dissimulation désiré. Sur la mauvaise tête, il pouvait donner un résultat horrible, et Galinda s'attendait à se mordre la lèvre pour s'empêcher de rire. C'était le genre d'accessoire ultraféminin que les garçons portaient dans les pantomimes pour jouer les filles.

Mais Elphaba fit tomber tout net l'assiette sucrée sur son étrange tête pointue, et regarda Galinda par-dessous le large bord. On aurait dit une fleur rare, sa peau était semblable à une tige dans son doux éclat irisé, le chapeau à une orgie végétale.

— Oh, mademoiselle Elphaba, dit Galinda, horrible petite chose, vous êtes jolie.

— Oh, et vous, vous mentez, allez vous confesser au pasteur unioniste, répliqua Elphaba. Il y a un miroir ?

— Bien sûr, dans les toilettes du couloir.

— Pas là. Je ne veux pas que ces idiotes me voient avec.

— Eh bien alors, décida Galinda, regardez votre reflet dans la vitre sombre.

Toutes deux contemplèrent le spectre vert et fleuri qui se reflétait dans le vieux verre trouble, entouré de ténèbres que fendait la tempête. Une feuille d'érable, en forme d'étoile aux pointes émoussées, ou de cœur à l'envers, jaillit soudain de la nuit en tourbillonnant et vint se coller sur le reflet, d'un

rouge luisant sous la lumière du feu, juste à l'endroit du cœur… c'est du moins ce qui sembla à Galinda depuis l'endroit où elle se tenait.

— Fascinant, dit-elle. Vous avez une sorte de beauté exotique. Je n'aurais jamais cru.

— Surprise, dit Elphaba, et elle rougit presque (le vert s'assombrit). Je veux dire, c'est la surprise, pas la beauté. C'est juste de la surprise : « Eh bien ça alors. » Ce n'est pas de la beauté.

— Qui suis-je pour vous contredire ? demanda Galinda en prenant la pose, ce qui fit rire Elphaba pour de bon.

Galinda l'imita, légèrement horrifiée de cette audace. Elphaba ôta le chapeau et le remit dans sa boîte. Elle ramassa son livre, mais Galinda lui demanda :

— Alors, que lit la Belle ? Sérieusement. Dites-moi, pourquoi ces vieux sermons ?

— Mon père est pasteur unioniste, dit Elphaba. Je suis curieuse de tout ça, c'est tout.

— Pourquoi ne pas lui demander, simplement ?

Elphaba ne répondit rien. Son visage prit une expression figée, patiente, comme un hibou prêt à fondre sur une souris.

— Alors, de quoi parlent-ils ? C'est intéressant ? demanda Galinda.

Elle n'allait pas abandonner, il n'y avait rien d'autre pour s'occuper et elle était trop excitée par la tempête pour se coucher.

— Celui-ci réfléchit au bien et au mal, dit Elphaba. Pour savoir s'ils existent vraiment.

— Oh, la barbe, dit Galinda. Le Mal existe, je le sais, et son nom est l'Ennui, et les pasteurs sont les plus coupables du lot.

— Vous ne le pensez pas vraiment ?

Galinda se demandait rarement si elle croyait ce qu'elle disait ou non ; tout l'intérêt de la conversation résidait dans le flux.

— Disons, je ne voulais pas insulter votre père, d'après ce que j'en sais, c'est un prêcheur divertissant et plein d'énergie.

— Non, je veux dire : vous pensez que le Mal existe vraiment ?

— Eh bien, est-ce que je sais ce que je pense ?

— Eh bien, demandez-le-vous, mademoiselle Galinda. Le Mal existe-t-il ?

— Je ne sais pas. Dites-moi, vous. Le Mal existe-t-il ?

— Je ne pense pas le savoir.

Son regard se tourna vers l'intérieur, ou étaient-ce ses cheveux qui retombaient comme un voile ?

— Pourquoi ne pas demander à votre père ? Je ne comprends pas. Il devrait savoir, c'est son travail.

— Mon père m'a beaucoup appris, dit lentement Elphaba. Il était fort instruit. Il m'a appris à lire, écrire, penser et bien plus encore. Mais pas assez. Moi, je pense, comme nos professeurs ici, que si les pasteurs font bien leur travail, c'est qu'ils savent poser les questions qui font réfléchir les gens. Je ne crois pas qu'ils aient les réponses. Pas obligatoirement.

— Eh bien, allez dire ça à notre ennuyeux pasteur, chez nous. Il a toutes les réponses, et il les fait payer, en plus.

— Mais il y a quelque chose dans ce que vous dites…, reprit Elphaba. Je veux dire, le Mal et l'ennui. Le Mal et la lassitude. Le Mal et l'absence de stimulation. Le Mal et le sang paresseux.

— Vous écrivez un poème, on dirait. Pourquoi une jeune fille s'intéresserait-elle au mal ?

— Ce n'est pas qu'il m'intéresse. C'est juste que les premiers sermons ne parlent que de lui. Donc, je pense à ce qu'ils pensent, c'est tout. Parfois, ils parlent de régime alimentaire et disent de ne pas manger les Animaux, et alors j'y pense. C'est juste que j'aime penser à ce que je lis. Pas vous ?

— Je ne lis pas très bien. Donc, je ne pense pas très bien non plus, sans doute, répondit Galinda en souriant. En revanche, je m'habille à faire tomber raide.

Aucune réponse d'Elphaba. Galinda, qui se flattait généralement de savoir détourner toute conversation sur ses propres mérites, en resta bouche bée. Agacée de devoir faire un effort supplémentaire, elle reprit par un minable :

— Alors, ils en pensaient quoi du mal, ces vieux lourdauds ?

— Difficile à dire exactement. Ils semblaient obsédés par l'endroit où il se trouvait. Par exemple, une source maléfique dans les montagnes, une fumée maléfique, un sang maléfique dans les veines, se transmettant de parent à enfant. Ils ressemblaient aux premiers explorateurs d'Oz, sauf que leurs cartes étaient invisibles, et se contredisaient souvent entre elles.

— Et où se trouve le mal ? demanda Galinda en se jetant sur son lit les yeux fermés.

— Eh bien, ils n'étaient pas vraiment d'accord. Sinon, où auraient-ils trouvé matière à se disputer dans leurs sermons ? Certains disaient que le

mal originel provenait du vide laissé par la Reine des Fées Lurline quand elle nous avait abandonnés ici-bas. Lorsque le Bien s'en va, l'espace qu'il occupe se corrompt et devient maléfique, et peut-être se sépare-t-il pour se multiplier. Donc, chaque chose maléfique est un signe de l'absence de la divinité.

— Moi, je ne reconnaîtrais pas une chose maléfique même si elle me tombait dessus, dit Galinda.

— Ces premiers unionistes, qui étaient bien plus lurlinistes que les unionistes actuels, prétendaient qu'un nuage invisible de corruption flottait dans les parages, descendant direct de la douleur que le monde avait ressentie au départ de Lurline. Comme un souffle d'air froid sur une tiède nuit tranquille. Une âme tout à fait agréable pouvait le traverser et en être infectée, avant d'aller tuer son voisin. Mais si vous traversiez une zone maléfique, était-ce votre faute ? Si vous ne pouviez pas la voir ? Même les conciles d'unionistes n'ont pu trancher la question, et de nos jours, il y a tellement de gens qui ne croient même pas en Lurline…

— Mais ils croient toujours au mal, dit Galinda dans un bâillement. N'est-ce pas étonnant, cette divinité disparue, mais dont les attributs et les implications divines persistent…

— Mais vous réfléchissez, ma parole ! s'écria Elphaba.

Galinda se redressa, étonnée par l'enthousiasme de sa camarade.

— Je vais m'endormir, car tout cela m'ennuie profondément, dit-elle, mais Elphaba souriait jusqu'aux oreilles.

Au matin, Ama Clutch les régala toutes deux du récit de sa sortie. Il y avait une jeune sorcière talentueuse qui ne portait que des sous-vêtements d'un rose scandaleux, décorés de perles et de plumes. Elle avait chanté devant le public, faisant la collecte de jetons de nourriture dans son décolleté, auprès de jeunes étudiants rougissants assis aux tables voisines. Elle avait fait un peu de magie, transformant de l'eau en jus d'orange, changeant des choux en carottes, et lardant de coups de couteau un porcelet terrifié, duquel jaillit non pas du sang, mais du champagne. Ils en avaient tous bu une gorgée. Un horrible gros barbu était arrivé et s'était mis à poursuivre la sorcière comme s'il voulait l'embrasser – ah oui vraiment, c'était trop drôle ! À la fin, tous les artistes et le public s'étaient levés pour chanter en chœur *Ce qui est interdit au grand marché (est à vendre dans les*

boutiques moins chères). Les Amas s'étaient amusées comme des folles, toutes autant qu'elles étaient.

— Vraiment, fit Galinda avec hauteur. Le culte du plaisir est si… si commun.

— Mais j'ai vu la fenêtre cassée, dit Ama Clutch. J'espère que ce n'est pas un des garçons qui a essayé de grimper jusqu'ici.

— Es-tu folle ? demanda Galinda. Par une tempête pareille ?

— Quelle tempête ? C'est ridicule. Hier soir, on voyait le clair de lune. Tout était calme.

— Eh bien, quel spectacle ce devait être ! répondit Galinda. Tu étais si captivée par le culte du plaisir que tu en as perdu tes repères, Ama Clutch.

Elles descendirent toutes deux prendre le petit déjeuner, laissant Elphaba qui dormait encore, ou faisait peut-être semblant. Pourtant, en remontant le couloir, où le soleil tombant des grandes fenêtres dessinait des échelles de lumière sur le sol d'ardoise froide, Galinda s'étonna bel et bien des caprices du temps. Était-il seulement possible qu'une tempête fonde sur une partie de la ville et pas une autre ? Elle ignorait tant de choses de ce monde.

— Elle n'a fait que parler du mal, dit Galinda à ses amies, autour de biscuits beurrés à la gelée d'érable. Quelqu'un avait tourné un robinet intérieur, et elle bavassait sans fin. Et, les amies, quand elle a essayé mon chapeau, j'ai cru que j'allais mourir. On aurait dit la tante vieille fille sortie d'une tombe, aussi mal tournée qu'une Vache. Je n'ai supporté le spectacle que pour vous, pour pouvoir tout vous raconter ; sinon, j'aurais trépassé d'amusement sur-le-champ. C'était tellement trop !

— Pauvre petite, devoir être notre espionne et supporter la honte de ta sauterelle de chambre ! dit dévotement Pfannee en lui prenant la main. Tu es trop bonne !

3

Un soir – le premier soir de neige – M^me^ Morrible tint une soirée de poésie. Des garçons des Trois Reines et des Tours d'Ozma étaient invités. Galinda sortit sa robe de satin cerise avec écharpe et escarpins assortis, et un éventail gillikinais de famille, à motif de fougères et de phénix. Elle arriva en avance pour prendre le siège brodé qui ferait le plus bel écrin à sa

tenue, et s’approcha de la bibliothèque pour que la lumière des bougies tombe doucement sur elle. Les autres filles – non seulement celles de première année, mais aussi les deuxième et troisième années – entrèrent en groupe chuchotant et se disposèrent sur les sofas et canapés du plus beau salon de Crage Hall. Les garçons présents étaient quelque peu décevants : il n’y en avait pas tant que cela, et ils avaient l’air terrifiés, ou gloussaient entre eux. Puis les professeurs arrivèrent, pas seulement les Animaux de Crage Hall, mais aussi les enseignants des garçons, des hommes pour la plupart. Les filles commencèrent à se féliciter de bien s’être habillées, car si les étudiants n’étaient qu’une bande de boutonneux, les professeurs arboraient des sourires graves et charmeurs.

Même certaines Amas vinrent, mais elles s’assirent derrière un paravent, au fond de la pièce. Le bruit rapide de leurs aiguilles à tricoter rasséréna Galinda. Elle savait qu’Ama Clutch serait là.

Les grandes portes s’ouvrirent subitement au fond du salon, révélant ce petit crabe industriel en bronze que Galinda avait vu lors de sa première réunion à Crage Hall. Pour l’occasion, il avait subi une révision spéciale ; on décelait encore l’odeur âcre du poli à métaux. M^me^ Morrible fit alors son entrée, sévère et impressionnante dans sa cape d’un noir charbonneux, qu’elle laissa tomber au sol (la chose la ramassa et la jeta sur le dossier d’un sofa) ; sa robe était d’un orange enflammé, avec des coquillages cousus partout. Malgré elle, Galinda ne put qu’en admirer l’effet. M^me^ Morrible accueillit les visiteurs d’un ton plus onctueux qu’à l’accoutumée, et obtint des applaudissements polis en exposant sa théorie de la « poésie et ses effets civilisateurs. »

Ensuite, elle parla des nouvelles versifications qui déferlaient dans les salons et les caves poétiques de Shiz.

— Cela s’appelle l’étouffé, dit M^me^ Morrible avec son sourire de directrice, révélant une impressionnante rangée de dents. L’étouffé est un poème bref, de nature à élever l’esprit. Il comporte treize vers, dont six paires de rimes et un apophtegme conclusif, dénué de rimes. La récompense du poème se trouve dans son contraste révélateur entre la thèse rimée et la remarque finale. Parfois, elles peuvent se contredire, mais elles nous éclairent toujours et, comme toute poésie, sanctifient la vie. (Elle rayonnait comme un phare dans le brouillard.) Ce soir tout spécialement, l’étouffé pourra avoir un effet calmant sur certains désordres qui nous sont parvenus de notre capitale.

Les étudiants dressèrent l’oreille, à tout le moins, et tous les professeurs opinèrent ; en revanche, Galinda voyait bien qu’aucune des jeunes filles n’avait d’idée sur ce que pouvaient être ces « désordres » dont M^me^ Morrible bavardait.

Une étudiante de troisième année fit tinter deux ou trois accords au piano, et les invités s’éclaircirent la voix en regardant leurs chaussures. Galinda vit Elphaba arriver au fond de la pièce, vêtue de son habituelle robe droite rouge, deux livres sous le bras et une écharpe enroulée sur la tête. Elle s’enfonça dans le dernier siège libre, et mordit dans une pomme juste au moment où M^me^ Morrible prenait une inspiration théâtrale pour commencer.

Chantez un hymne à la rectitude,
Ô brillante multitude.
Avancez avec humble gratitude
Pour cette stricte attitude.
Pour élever le Bien Commun
Que frères et sœurs travaillent enfin.
Nous célébrons l’autorité.
Fraternité, sororité
Unies, marchons d’un pas altier
Contrôlons les errements de la liberté.
Rien n’est plus lumineux
Que le pouvoir généreux
Combattant le péché affreux.
Qui sème bien, chasse bien.

M^me^ Morrible baissa la tête pour montrer qu’elle avait terminé. Il y eut une rumeur de commentaires indistincts. Galinda, qui ne s’y connaissait guère en poésie, pensa que c’était peut-être la manière de l’apprécier. Elle grommela deux mots à Shenshen, assise sur une chaise droite à côté d’elle, l’air de travers. La cire d’une bougie allait goutter sur sa robe blanche à épaules de satin, avec les rubans de mousseline citron, et très certainement la gâter, mais Galinda décida que la famille de Shenshen avait les moyens de la remplacer. Elle ne bougea pas.

— Un autre, annonça M^me^ Morrible. Un autre étouffé.

Le silence se fit dans la pièce, un peu mal à l’aise, peut-être ?

Hélas : pour l’impudicité,
La guillotine de la piété.
Pour guérir la société
Nulle satiété
De joie et d’impie gaieté
Choisir la sobre sobriété
Se comporter comme si la divinité
Approchait, mystère en majesté
Et l’accueillir avec sonorité.
Que votre propre historicité
Soit construite sur la sororité
Dont les Vertus sont l’exemple
Et le Bien social, le temple.
Les Animaux doivent être vus, non entendus.

Là encore, il y eut une rumeur, mais d’une autre nature ; le mécontentement perçait. Le professeur Dillamond éternua bruyamment et frappa le plancher de son pied fourchu, grommelant « Ce n’est pas de la poésie, c’est de la propagande, et même pas de la bonne. » Elphaba se glissa à côté de Galinda, son siège sous le bras, et se planta entre elle et Shenshen. Elle posa son derrière osseux sur le siège et se pencha vers Galinda :

— Qu’est-ce que vous en pensez ?

C’était la première fois qu’Elphaba adressait la parole à Galinda en public. Celle-ci sentit la mortification l’envahir.

— Je ne sais pas, dit-elle faiblement en regardant ailleurs.

— C’est bien pensé, n’est-ce pas ? insista Elphaba. Le dernier vers, je veux dire : avec son accent mondain, impossible de dire s’il s’agit d’Animaux ou d’animaux. Pas étonnant que Dillamond soit furieux.

Et il l’était. Le professeur Dillamond regardait autour de lui, comme pour rallier les opposants.

— Je suis scandalisé, scandalisé, dit-il. Profondément scandalisé, corrigea-t-il, et sortit de la pièce d’un pas décidé.

Le professeur Lenx, le Sanglier qui enseignait les maths, s’en alla aussi, brisant accidentellement un guéridon doré en essayant d’éviter la traîne de dentelle jaune de M^lle^ Milia. M. Mikko, le Singe qui enseignait l’histoire, restait tristement assis dans l’ombre, trop perplexe et mal à l’aise pour réagir.

— Eh bien, reprit M^me^ Morrible à haute voix, il faut s'attendre à ce que la poésie, si elle est de la Poésie, choque certains. C'est le privilège de l'Art.

— Elle est dingue, je crois, dit Elphaba.

Galinda frissonna d'horreur. Et si ne serait-ce que l'un de ces étudiants boutonneux voyait Elphaba lui chuchoter à l'oreille ! Elle ne pourrait plus jamais garder la tête haute en société. Sa vie était fichue.

— Chut, j'écoute. J'adore la poésie ! répondit Galinda avec sévérité. Ne m'adressez pas la parole, vous me gâchez la soirée.

Elphaba se redressa et finit sa pomme, et elles continuèrent toutes deux à écouter les poèmes. Les grondements et murmures se faisaient plus insistants après chaque étouffé, et les garçons et les filles commencèrent à se détendre et à se regarder.

Une fois que le dernier étouffé de la soirée eut résonné (sur l'aphorisme mystérieux « Mieux vaut ensorceler qu'un sort trop laid »), M^me^ Morrible se retira, sous des applaudissements modérés. Elle laissa son domestique de bronze servir le thé aux invités, puis aux filles, et enfin aux Amas. Dans un tas de soies froufroutantes et un tintement de coquillages, elle reçut les compliments des professeurs masculins et des étudiants les plus hardis, et leur demanda instamment de s'asseoir près d'elle pour la faire profiter de leurs critiques.

— Soyez sincères, vraiment. Je fus trop théâtrale, n'est-ce pas ? C'est ma malédiction. J'avais une vocation pour la scène, mais j'ai choisi une vie au service des jeunes filles.

Elle battit modestement des cils, tandis que son public captif marmonnait de tièdes protestations.

Galinda essayait encore de s'arracher à la gênante compagnie d'Elphaba, qui discourait toujours des étouffés, de leur signification et de leur éventuelle valeur.

— Comment le saurais-je, comment pourrais-je le savoir, nous sommes des étudiantes de première année, vous vous souvenez ? dit Galinda, dans sa hâte de filer retrouver Pfannee, Milia et Shenshen qui pressaient du citron dans les tasses de quelques garçons nerveux.

— Eh bien, votre opinion vaut bien la sienne, il me semble, dit Elphaba. C'est cela le véritable pouvoir de l'art. Pas de réprimer, mais de susciter la controverse. Sinon, quel intérêt ?

Un garçon vint les voir. Il ne fit pas grande impression à Galinda, mais tout valait mieux que d'avoir cette sangsue verdâtre à son côté.

— Oh, comment allez-vous ? lança Galinda, sans même lui laisser le temps de rassembler son courage. Quel plaisir de faire votre connaissance. Vous devez être de, voyons…

— De Briscoe Hall, en fait. Mais je suis croquignon d'origine. Comme vous pouvez le voir.

Et Galinda le voyait bien : il lui arrivait à peine à l'épaule. Il n'était pas si vilain par ailleurs. Une masse cotonneuse de cheveux d'or mal peignés, un sourire carnassier et un meilleur teint que d'autres. Sa tunique de soirée était d'un bleu provincial, mais brodée de fils d'argent. Il était soigné, et cela lui allait bien. Ses bottes étaient cirées et ses jambes un peu arquées.

— Voilà ce que j'adore absolument, reprit Galinda. Rencontrer de nouvelles personnes. C'est ce qu'il y a de plus appréciable à Shiz. Je suis gillikinaise.

Elle se retint de justesse d'ajouter « bien sûr », car elle pensait que sa tenue le montrait bien assez. Les Croquignonnes se vêtaient avec plus de discrétion, à tel point qu'on les prenait souvent pour des domestiques à Shiz.

— Eh bien, bonjour à vous, dit le jeune homme. Je suis maître Boq.

— Mademoiselle Galinda des Arduenna des Hautes Terres.

— Et vous ? demanda Boq en se tournant vers Elphaba. Qui êtes-vous ?

— Je m'en vais, répondit Elphaba. Faites de beaux rêves, tous.

— Non, ne partez pas, dit Boq. Il me semble vous connaître.

— Vous ne me connaissez pas, répliqua Elphaba en s'arrêtant pourtant. Comment pourriez-vous ?

— Vous êtes mademoiselle Elphie, n'est-ce pas ?

— M^lle^ Elphie ! s'écria gaiement Galinda. Comme c'est ravissant !

— Comment me connaissez-vous ? demanda Elphaba. Maître Boq du pays Croquignon ? Moi, je ne vous connais pas.

— Nous jouions ensemble vous et moi, quand nous étions tout petits, dit Boq. Mon père était le maire du village où vous êtes née, je crois. Vous êtes née aux Marches de Jonc à Haut-Sorbe, n'est-ce pas ? Vous êtes la fille du pasteur unioniste, j'ai oublié son nom.

— Frex, dit Elphaba avec un regard inquiet.

— Frexspar le Saint Homme ! s'écria Boq. Exact. Vous savez qu'on parle encore de lui là-bas, et de votre maman, et du soir où l'Horloge du Dragon du Temps est arrivée aux Marches. J'avais deux ou trois ans et on m'y a emmené, mais je ne m'en souviens pas. Je vous revois dans une pièce avec

moi, quand j'étais encore en culottes courtes. Vous vous rappelez Gawnette ? C'était la femme qui nous gardait. Et Bfee ? C'est mon père. Et les Marches, vous vous en souvenez ?

— Tout cela, c'est des extrapolations et de la poudre aux yeux, lâcha Elphaba. Comment puis-je dire le contraire ? Laissez-moi vous dire ce qui s'est passé dans votre vie avant que vous vous en souveniez. Vous êtes né grenouille. (Ce n'était pas gentil, car Boq avait effectivement l'air un peu amphibien.) Vous avez été sacrifié à l'Horloge du Dragon et transformé en garçon. Mais le jour de votre nuit de noces, juste au moment où votre femme écartera les cuisses, vous serez de nouveau transformé en crapaud et…

— Mademoiselle Elphaba ! s'écria Galinda en ouvrant son éventail pour dissimuler sa rougeur. Votre langage !

— Oh, vous savez, je n'ai pas d'enfance, répondit Elphaba. Donc, vous pouvez raconter ce que vous voulez. J'ai grandi au pays Quadling avec les gens des marais. J'émets des bruits de succion quand je marche. Il ne faut pas m'adresser la parole. Parlez à M^lle^ Galinda, elle se débrouille bien mieux dans les salons que moi. Je dois partir, maintenant.

Elphaba les salua et disparut, presque en courant.

— Pourquoi a-t-elle dit tout ça ? demanda Boq, sans exprimer de gêne, plutôt de l'étonnement. Bien sûr que je me souviens d'elle. Il y en a beaucoup, des gens verts ?

— Il se peut simplement, fit observer Galinda, qu'elle n'ait pas apprécié d'être reconnue pour sa couleur de peau. Je n'en suis pas sûre, mais peut-être est-ce là un sujet sensible pour elle.

— C'est ce que les gens se rappellent, elle doit le savoir.

— En tout cas, en ce qui me concerne, vous avez raison sur son identité, reprit Galinda. On dit que son arrière-grand-père est l'Éminent Thropp de Colwen, à Haute-Nichée.

— C'est bien lui. Elphie ! Je n'aurais jamais cru la revoir.

— Voulez-vous un peu plus de thé ? Je vais demander qu'on nous serve, dit Galinda. Asseyons-nous et vous pourrez tout me dire du pays Croquignon. Je frémis de curiosité.

Elle se rassit sur le siège aux couleurs assorties, dans toute sa splendeur. Boq l'imita, l'air toujours stupéfait de l'apparition d'Elphaba.

Lorsque Galinda se retira ce soir-là, Elphaba était déjà au lit, la couverture tirée sur la tête, et ronflant ostensiblement. Galinda se glissa dans son lit en grognant, agacée de se sentir rejetée, elle, par cette fille verte.

Dans la semaine qui suivit, on parla beaucoup de la soirée des étouffés. Le professeur Dillamond interrompit son cours de biologie pour demander à ses étudiants de réagir. Les jeunes filles ne comprenaient pas ce que pourrait être une réaction biologique à la poésie et accueillirent ses questions en silence. Il explosa enfin :

— Personne n'établit de lien entre l'expression de ces idées et ce qui se passe à la Cité d'Émeraude ?

M^lle^ Pfannee, qui n'avait pas payé des études pour supporter une telle indignité, répliqua sèchement :

— Nous n'avons pas la moindre idée de ce qui s'y passe ! Cessez de jouer aux devinettes ; si vous avez quelque chose à dire, dites-le. Arrêtez de bêler comme ça.

Le regard tourné vers la fenêtre, le professeur Dillamond essayait apparemment de garder son calme. Les étudiantes étaient excitées de ce petit drame. Puis, la Chèvre se retourna vers elles et, d'un ton radouci qui les étonna, leur dit que le Magicien d'Oz avait proclamé l'interdiction de la Mobilité Animale, entrée en vigueur plusieurs semaines auparavant. L'accès des Animaux aux moyens de transport, au logement et aux services publics était désormais restreint, mais cela allait au-delà. Il s'agissait aussi de la Mobilité professionnelle. Tout Animal arrivant à l'âge adulte se voyait interdire les professions libérales ou le secteur public. Dans les faits, les Animaux étaient renvoyés aux terres agricoles et sauvages s'ils voulaient gagner leur vie.

— À votre avis, qu'est-ce que M^me^ Morrible voulait dire quand elle a achevé son étouffé sur l'épigramme « les Animaux doivent être vus et non entendus » ? demanda sévèrement la Chèvre.

— Eh bien, c'est choquant pour tout le monde, dit Galinda. Je veux dire, pour tous les Animaux. Mais ce n'est pas comme si votre poste était menacé, non ? Vous êtes ici, vous nous faites cours.

— Et mes enfants ?

— Vous avez des enfants ? Je ne savais pas que vous étiez marié.

La Chèvre ferma les yeux :

— Je ne suis pas marié, mademoiselle Galinda. Mais je pourrais. J'ai peut-être des nièces ou des neveux. Ils sont déjà interdits d'études à Shiz de fait, parce qu'ils ne peuvent tenir un crayon pour écrire une dissertation. Combien d'Animaux avez-vous vus dans ce paradis de l'instruction ?

C'était vrai : aucun.

— Eh bien, c'est vraiment terrible, dit Galinda. Pourquoi le Magicien d'Oz prendrait-il une telle décision ?

— Pourquoi, en effet, dit la Chèvre.

— Non, vraiment : pourquoi ? C'est une vraie question. Je ne sais pas.

— Je ne sais pas non plus.

Dillamond farfouilla dans son rostre ; on le vit sortir un mouchoir et s'en servir.

— Mes grands-mères étaient Chèvres laitières dans une ferme de Gillikin. Grâce aux peines et aux sacrifices de toute une vie, elles ont engagé un instituteur local pour m'instruire et écrire sous ma dictée quand j'ai passé mes examens. Leurs efforts vont être réduits à néant.

— Mais vous pouvez toujours enseigner ! lança Pfannee.

— Ces vexations, c'est le premier pas vers le glas, ma chère, dit la Chèvre, qui mit fin à son cours avant l'heure.

Galinda se surprit à regarder Elphaba, qui avait une expression étrange, concentrée. Au moment où Galinda quittait la salle en courant, Elphaba s'approcha de l'estrade, où le professeur Dillamond était agité de spasmes incontrôlés, sa tête cornue prostrée.

Quelques jours plus tard, M^me^ Morrible donna l'une de ses occasionnelles leçons libres sur les Premiers Hymnes et les Péans Païens. Elle demanda s'il y avait des questions, et toute l'assemblée sursauta en voyant Elphaba quitter son habituelle position fœtale au fond de la pièce pour s'adresser à la directrice :

— Madame Morrible, s'il vous plaît, nous n'avons jamais eu l'occasion de discuter des étouffés que vous avez récités au salon la semaine dernière.

— Discutez, dit M^me^ Morrible, dans un grand mouvement généreux – quoique lointain – de ses bracelets.

— Eh bien, le professeur Dillamond semblait penser qu'ils étaient d'un goût douteux, étant donné l'interdiction de Mobilité Animale.

— Le professeur Dillamond, hélas, est un professeur. Ce n'est pas un poète. C'est aussi une Chèvre, et je pourrais vous demander,

mesdemoiselles, si vous avez déjà vu un grand auteur de sonnets ou de ballades Chèvre ? Hélas, chère mademoiselle Elphaba, le professeur Dillamond ne comprend pas la convention poétique de l'ironie. Voudriez-vous définir l'ironie pour la classe, je vous prie ?

— Je ne m'en pense pas capable, madame.

— L'ironie, diront certains, est l'art de juxtaposer des éléments incongrus. Il faut une distance maîtrisée. L'ironie suppose le détachement – ce dont hélas, dans le cas des droits des Animaux, nous pouvons pardonner au professeur Dillamond d'être dépourvu.

— Donc, le vers qui lui déplaisait – « les Animaux doivent être vus, pas entendus » – était ironique ? insista Elphaba, les yeux rivés sur ses papiers pour ne pas regarder M^me^ Morrible.

Galinda et ses camarades étaient fascinées : il était évident que les deux femmes, chacune à un bout de la pièce, auraient aimé voir l'autre s'effondrer d'une soudaine attaque de bile.

— On pourrait décider qu'il est ironique, dit M^me^ Morrible.

— Et vous, que décidez-vous ?

— Quelle impertinence ! s'écria M^me^ Morrible.

— Je ne cherche pas à me montrer impertinente, j'essaie d'apprendre. Si vous… si quelqu'un pense que cette phrase est exacte, alors elle n'entre pas en conflit avec les vers ennuyeux et autoritaires qui la précèdent. Ce n'est alors qu'un développement et une conclusion, et je n'y vois aucune ironie.

— Vous ne voyez pas grand-chose, mademoiselle Elphaba, dit M^me^ Morrible. Vous devez apprendre à vous mettre à la place d'une personne plus sage que vous, et adopter son point de vue. S'enferrer dans son ignorance, se laisser circonscrire par les murailles de son petit esprit, c'est bien triste pour une personne si jeune et si *brillante* que vous.

La directrice avait craché ce dernier mot et il sembla à Galinda que c'était une pique mesquine sur la couleur de peau d'Elphaba – qui, ce jour-là, brillait en effet parce qu'elle avait pris la parole en public.

— Mais j'essayais de me mettre à la place du professeur Dillamond, dit Elphaba presque en geignant, mais sans céder.

— Pour l'interprétation poétique, j'ose penser que cela pourrait être vrai. Les Animaux ne devraient pas être entendus, rétorqua M^me^ Morrible.

— Vous dites cela ironiquement ? demanda Elphaba, qui se rassit néanmoins, les mains cachant son visage, et ne leva plus la tête du reste de la leçon.

4

Au début du second semestre, alors que Galinda était encore encombrée de la présence d'Elphaba, elle tenta une brève protestation auprès de M^me^ Morrible. Mais la directrice ne permit aucune modification, aucun réarrangement.

— Ce serait bien trop perturbant pour mes autres jeunes filles, dit-elle. Sauf si vous préférez vous installer au dortoir rose. Mon sens de l'observation aiguisé m'indique que votre Ama Clutch semble surmonter les troubles que vous aviez décrits à notre première rencontre. Peut-être serait-elle capable, désormais, de surveiller quinze jeunes filles ?

— Non, non, dit hâtivement Galinda. Il y a des rechutes de temps à autre, mais je n'en parle pas. Je ne veux pas déranger.

— Comme c'est attentionné, dit M^me^ Morrible. Soyez bénie, mon enfant. À présent, ma chère, je me demande si nous pourrions prendre un moment, puisque vous êtes venue bavarder, pour discuter de vos projets universitaires à la rentrée prochaine. Comme vous le savez, la deuxième année est celle où nos jeunes filles choisissent leur spécialité. Y avez-vous réfléchi ?

— Fort peu. Sincèrement, je pensais que mes talents apparaîtraient tout seuls et m'indiqueraient clairement la voie des sciences naturelles, des arts, de la sorcellerie ou peut-être même de l'histoire. Je ne me pense pas faite pour le monde ecclésiastique.

— Je ne suis pas étonnée qu'une personne telle que vous ait des doutes, opina M^me^ Morrible, ce qui n'aida guère Galinda. Mais puis-je vous suggérer la sorcellerie ? Vous pourriez y exceller. Je me flatte d'avoir un jugement sûr dans ce domaine.

— Je vais y réfléchir, dit Galinda.

Pourtant, son premier intérêt pour la sorcellerie s'était rapidement dissipé quand elle avait appris quel travail c'était d'apprendre les sortilèges, et pire, de les *comprendre.*

— Dans l'hypothèse où vous choisiriez la sorcellerie, il serait – je dis bien : il serait – éventuellement possible de vous trouver une nouvelle camarade de chambre, car M^lle^ Elphaba m'a déjà fait part de son intérêt pour les sciences naturelles.

— Oh, alors, je vais certainement accorder la plus grande attention à votre proposition, dit Galinda.

Elle était secrètement déchirée par un conflit interne. M^me^ Morrible, malgré sa diction d'aristocrate et sa garde-robe fabuleuse, semblait – oh, juste un peu – dangereuse. Comme si son grand sourire public était fait de lumières reflétées sur des lances et des lames, et comme si sa voix profonde masquait le grondement d'explosions lointaines. Galinda avait toujours l'impression de ne pas tout voir. C'était déconcertant, et à la décharge de la jeune fille, elle sentait se déchirer en elle un tissu précieux – son intégrité ? – quand elle buvait le thé parfait de M^me^ Morrible dans son salon.

— Car sa sœur, ai-je cru comprendre, viendra aussi à Shiz, conclut M^me^ Morrible, quelques minutes et savoureux biscuits plus tard, comme si le silence n'était pas retombé, et je ne peux rien faire pour l'en empêcher. Et cela, si je ne me trompe, serait épouvantable. Cela ne vous plairait pas. La sœur étant ce qu'elle est. Elle passerait sans nul doute beaucoup de temps dans la chambre de M^lle^ Elphaba, à se faire soigner.

M^me^ Morrible eut un faible sourire. Une bouffée d'arôme poudré émana de son cou, presque comme si la directrice était capable de produire à volonté une douce fragrance personnelle.

— La sœur étant ce qu'elle est, répéta M^me^ Morrible d'un air désapprobateur en raccompagnant Galinda à la porte. C'est malheureux, vraiment, mais j'imagine que nous devons toutes nous serrer les coudes dans l'adversité. C'est cela la sororité, n'est-ce pas ?

La directrice prit son écharpe et posa doucement la main sur l'épaule de Galinda. La jeune fille frissonna – avec la certitude que cela n'avait pas échappé à Mme Morrible –, mais la directrice n'en montra rien.

— Mon utilisation du terme « sororité »… Comme c'était ironique ! Trop spirituel. Sur une période suffisamment longue, bien sûr, dans une perspective suffisamment vaste, rien n'est jamais dit ou fait qui ne soit finalement ironique.

Elle étreignit la clavicule de Galinda comme un guidon de bicyclette, presque plus fort qu'il n'était décent pour une femme.

— Nous ne pouvons qu'espérer – ha ha – que la sœur viendra avec ses propres voiles ! Mais ce n'est que dans une année. Entre-temps, nous avons le temps. Réfléchissez à la sorcellerie, voulez-vous ? Vraiment. À présent, au revoir, ma petite, et faites de beaux rêves.

Galinda revint lentement vers sa chambre, se demandant à quoi ressemblait la sœur d'Elphaba pour s'attirer ces remarques perfides sur les voiles. Elle voulut demander à l'intéressée, mais ne sut comment s'y prendre. Elle n'en avait pas le courage.

OceanofPDF.com

BOQ

1

— **A**llez, viens, dirent les autres, viens !

Ils étaient agglutinés devant la porte de Boq. La lampe à huile du bureau les éclairait de dos. – On en a marre des livres. Viens avec nous.

— Impossible, dit Boq. J'ai du retard sur la théorie de l'irrigation.

— On l'emmerde, ta théorie de l'irrigation, les pubs sont ouverts, dit le fringant jeune coq gillikinais nommé Avaric. Tu ne vas pas augmenter ta moyenne aussi tard dans l'année, les exams sont presque finis et même les examinateurs sont sur les rotules.

— Ce n'est pas une question de notes, dit Boq. C'est juste que je ne comprends toujours pas.

— On part au pub, on part au pub, entonnèrent des étudiants qui, apparemment, avaient pris de l'avance. Allez merde Boq, la bière attend, elle est bien assez vieille !

— Quel pub, alors ? Je vous rejoindrai peut-être dans une heure, dit Boq.

Il se rassit fermement sur sa chaise *sans* poser les pieds sur son tabouret, sachant que cela pourrait inciter ses camarades à l'emporter sur leurs épaules pour l'entraîner dans leur soirée de débauche. Sa petite taille semblait inspirer ce genre de coup de force. Les pieds bien ancrés au sol, il en imposait davantage, pensait-il.

— *Le Sanglier et le Fenouil*, dit Avaric. Ils ont une nouvelle sorcière. Une sacrée fille, à ce qu'on dit. C'est une Sorcière Kombrique.

— Ah, dit Boq peu convaincu. Eh bien, allez-y et rincez-vous l'œil. Je vous rejoindrai quand je pourrai.

Les étudiants partirent d'un pas lourd, frappant aux portes d'autres camarades, mettant de travers les portraits de vieux copains de fac devenus d'augustes mécènes. Avaric resta sur le seuil et attendit encore un peu :

— On pourrait se débarrasser des plus lourdauds et partir au *Club de Philosophie* avec quelques copains choisis, dit-il d'un air tentateur. Après, je veux dire. On est en week-end, après tout.

— Oh, Avaric, va prendre une douche froide.

— Tu as reconnu que tu étais curieux. Si ! Alors, pourquoi ne pas s'offrir ça pour la fin du semestre ?

— Je regrette d'avoir dit ça. Je suis curieux de la mort, aussi, mais ça peut attendre, merci. Va te faire voir, Avaric. Va retrouver tes copains. Amusez-vous bien des simagrées kombriques, qui d'ailleurs doivent être une publicité mensongère : la sorcellerie kombrique a disparu il y a des siècles – en admettant qu'elle ait jamais existé.

Avaric remonta le second col de sa veste-tunique. L'intérieur était doublé d'un velours cramoisi. Sur son cou élégant et rasé, cette doublure ressemblait à une marque de privilège. Une fois de plus, Boq se compara au bel Avaric et… tomba dans sa propre estime.

— Quoi encore, Avaric ? fit-il aussi agacé de lui-même que de son ami.

— Il t'est arrivé quelque chose, dit Avaric. Je ne suis pas bouché à ce point-là. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, dit Boq.

— Dis-moi de me mêler de ce qui me regarde, dis-moi d'aller me faire foutre, vas-y, dis-le-moi, mais ne me dis pas « tout va bien ». Tu n'es pas si bon menteur que ça, et je ne suis pas bête à ce point-là. Même pour un Gillikinais débauché d'une noblesse vermoulue.

Son expression était douce et, l'espace d'un instant, Boq fut tenté. Il ouvrit la bouche, mais, en entendant les Tours d'Ozma sonner l'heure, Avaric eut un infime mouvement de tête : malgré son inquiétude, il n'était pas tout à fait là. Boq referma la bouche, réfléchit et dit :

— Appelle ça de l'entêtement croquignon. Je ne te mentirai pas, Avaric, tu es un trop bon ami pour que je te mente. Mais il n'y a rien à dire, maintenant. Allez, va t'amuser… et fais attention.

Boq allait ajouter « au *Club de Philosophie* », mais il se tut. Si Avaric était suffisamment énervé, l'inquiétude maternelle de Boq pourrait avoir l'effet inverse et pousser Avaric à s'y rendre.

Ce dernier s'avança et l'embrassa sur les deux joues et le front, une coutume des aristocrates du Nord qui mettait toujours Boq profondément mal à l'aise. Puis, sur un clin d'œil et un geste lubrique, il disparut.

La chambre de Boq donnait sur une ruelle pavée, où Avaric et ses copains s'avançaient en titubant. Boq se rassit dans l'ombre, mais il n'avait nul besoin de s'inquiéter : ses amis ne pensaient plus à lui, pour l'instant. Ils avaient passé la moitié de leurs examens et faisaient une pause de deux

jours. Après cette période, le campus serait désert, à l'exception des professeurs les plus distraits et des étudiants les plus pauvres. Boq l'avait déjà vécu. Il préférait l'étude, cependant, au grattage de vieux manuscrits à l'aide d'une brosse à cinq poils de fourrure-teck, qui serait son travail tout l'été à la bibliothèque des Trois Reines.

En face de la ruelle courait le mur d'une écurie privée, rattachée à une maison de maître à quelques rues de là, sur une place à la mode. Par-dessus le toit de cette écurie, on voyait les sommets arrondis de quelques arbres fruitiers, dans le potager de Crage Hall, et au-dessus brillaient les fenêtres élancées des dortoirs et salles de classe. Quand les filles oubliaient de tirer leurs rideaux – ce qui arrivait incroyablement souvent – on les voyait à différents stades de dévêtissement. Jamais le corps entièrement nu, bien sûr ; dans ce cas, Boq aurait détourné le regard, ou se serait dit sévèrement qu'il ferait bien de le faire. Mais le blanc et le rose des camisoles et des corsages, les dentelles des jupons, le froissement des froufrous et l'ébahissement des bustes… C'était, à tout le moins, une éducation en lingerie. Boq, qui n'avait pas de sœurs, se contentait de regarder.

Le dortoir de Crage Hall était juste assez loin pour qu'il ne reconnaisse pas telle ou telle étudiante. Et Boq brûlait du désir de revoir celle qui avait pris son cœur. Zut et rezut ! Impossible de se concentrer. S'il ratait ses examens, il serait renvoyé ! Il décevrait son père, le vieux Bfee, et son village, et les autres villages.

Enfer, enfer. La vie était dure et l'orge ne suffisait pas à la remplir. Boq bondit soudain par-dessus le tabouret, prit sa cape d'étudiant, fonça dans le couloir et dévala l'escalier de pierre en colimaçon de la tour d'angle. Il n'y tenait plus. Il lui fallait agir, et une idée lui était venue.

Il fit un signe au portier, tourna à gauche après la grille et s'engagea sur la route au pas de course, évitant au crépuscule des monceaux de crottin de cheval. Au moins, ses camarades étant partis, il ne se ridiculiserait pas sous leurs yeux. Il n'y avait plus âme qui vive à Briscoe. Il tourna donc à gauche, puis encore à gauche, et se retrouva dans la ruelle de l'écurie. Des stères de bois en tas, la saillie d'un volet gondolé, l'anse de fer d'un anneau. Boq était petit, mais agile, et il se hissa sur le toit métallique de l'écurie en s'écorchant à peine les mains. Puis il fila tel un crabe de lac sur le toit pentu.

Ha ha ! Il aurait pu y penser depuis des semaines, des mois ! Mais la nuit où tous les gars étaient sortis faire la fête, cette nuit où il pouvait être sûr

qu’on ne le verrait pas depuis Briscoe Hall… c’était maintenant, et peut-être seulement maintenant. Le destin avait insisté pour qu’il résiste à l’invitation d’Avaric. Pour l’instant, il était monté sur le toit de l’écurie, et le vent qui soufflait dans les branches humides des camarines et des poiriers faisait une douce fanfare. Et voilà que s’avançaient les filles vers leur dortoir – comme si elles avaient attendu dans le couloir qu’il soit bien installé – comme si elles savaient qu’il allait venir !

De près, elles n’étaient pas, dans l’ensemble, aussi jolies…

Mais où était-Elle ?

En tout cas, jolies ou pas, il les voyait bien. Les doigts qu’elles plongeaient dans les nœuds de satin, les doigts qui ôtaient les gants, qui déjouaient les pièges de quarante boutons de perle miniatures, les doigts qu’elles se prêtaient, les dentelles intimes et les endroits secrets, mythes pour les étudiants ! Les touffes de poil inattendues – quelle douceur ! Quelle animalité merveilleuse ! Ses mains, animées d’une vie propre, se serraient et se desserraient, avides de quoi, il ne le savait guère… mais où était-Elle ?

— Qu’est-ce que vous fichez là-haut ?

Il glissa, bien sûr, parce qu’il avait été surpris, et parce que le destin, qui avait eu la bonté de lui offrir cette extase, allait le tuer sur-le-champ en représailles. Il perdit l’équilibre, voulut se rattraper à la cheminée, mais la rata. Il roula cul par-dessus tête comme un jouet d’enfant et se cogna dans les branches pointues de cette saleté de poirier, qui lui sauva probablement la vie en amortissant sa chute. Il atterrit lourdement dans une rangée de laitues, expulsant tout l’air qu’il avait en lui – et, à sa grande humiliation, par tous les orifices disponibles.

— Oh, fantastique ! dit la voix. Les arbres donnent des fruits en avance, cette année.

Il caressa un dernier espoir – vain – que la personne qui parlait puisse être son amour. Il tenta de prendre l’air avisé, malgré ses lunettes éjectées quelque part. Il se mit debout :

— Comment allez-vous ? fit-il d’une voix incertaine. Je n’avais pas prévu d’arriver ainsi.

Les pieds nus et vêtue d’un tablier, elle sortit de derrière une tonnelle de vigne rose de Pertha. Ce n’était pas elle, ce n’était pas Elle. C’était l’autre. Il la voyait, même sans ses lunettes.

— Oh, c’est vous, fit-il, tâchant de dissimuler son désarroi complet.

Elle tenait une passoire pleine de petits raisins, la variété aigre utilisée pour les salades de printemps.

— Oh, c'est vous ! dit-elle en s'approchant. Je vous connais.

— Maître Boq, à votre service.

— Vous voulez dire maître Boq, dans mes laitues.

Elle ramassa ses lunettes sur un plant de haricots à rames et les lui tendit.

— Comment allez-vous, mademoiselle Elphie ?

— Je suis moins aigre qu'un raisin et moins écrasée qu'une laitue. Et vous, maître Boq ?

— Je suis extrêmement gêné. Je vais avoir des ennuis ?

— Je peux m'en occuper si vous voulez.

— Ne prenez pas cette peine. Je vais sortir par le même chemin. (Il leva les yeux vers le poirier.) Le pauvre, je lui ai cassé plusieurs bonnes branches.

— Pauvre arbre, en effet. Pourquoi lui avez-vous fait ça ?

— Eh bien, j'ai été surpris, dit Boq. Et j'avais le choix : soit me jeter dans les feuilles telle une nymphe des bois, soit descendre discrètement de l'autre côté de l'écurie et reprendre le cours de ma vie. Qu'est-ce que vous choisiriez ?

— C'est une bonne question, mais j'ai toujours appris que la première chose à faire, c'est de remettre en cause la validité de la question. Moi-même, surprise, je ne descendrais pas discrètement dans la rue, et je ne tomberais pas à grand bruit dans l'arbre puis les laitues. Je me retournerais de l'intérieur pour m'alléger, et je planerais jusqu'à ce que la pression de l'air extérieur m'ait stabilisée. Ensuite, un orteil après l'autre, je me poserais sur le toit, de l'autre côté de ma peau.

— Et ensuite, vous la remettriez à l'endroit ? demanda Boq, amusé.

— Cela dépendrait des gens présents et de leurs intentions, et de l'importance que j'y accorderais. Cela dépend aussi de la couleur de ma peau intérieure. Je ne l'ai jamais retournée, voyez-vous, donc je ne peux pas en être sûre. J'ai toujours pensé que ça pourrait être affreux d'être rose et blanc comme un porcelet.

— C'est souvent le cas, confirma Boq. En particulier sous la douche. On a l'impression d'être un rôti mal cuit.

Il s'arrêta. La plaisanterie prenait une tournure trop personnelle.

— Je vous demande pardon, dit-il. Je vous ai fait peur, ce n'était pas mon intention.

— Vous regardiez le sommet des arbres pour examiner les bourgeons, je suppose ? demanda-t-elle amusée.

— Exactement, dit-il froidement.

— Avez-vous trouvé l'arbre de vos rêves ?

— L'arbre de mes rêves est dans mes rêves, et je n'en parle ni à mes amis ni à vous, que je connais à peine.

— Oh, mais si, vous me connaissez. Nous avons joué ensemble enfants, vous me l'avez rappelé à notre rencontre de l'an dernier. Enfin quoi, nous sommes presque frère et sœur. Vous pouvez certainement me décrire votre arbre préféré, et je vous dirai si je sais où il pousse.

— Vous vous moquez de moi, mademoiselle Elphie.

— Ce n'est pas mon intention, Boq.

Elle venait de s'adresser à lui sans lui donner son titre, mais avec douceur, comme pour lui rappeler son allusion à leur parenté.

— Vous voulez sans doute vous renseigner sur M^lle^ Galinda, la Gillikinaise que vous avez rencontrée au massacre poétique de M^me^ Morrible, l'automne dernier.

— Peut-être me connaissez-vous mieux que je pensais, soupira Boq. Puis-je espérer qu'elle pense à moi ?

— Espérer, ça oui, vous pouvez toujours. Ce serait plus efficace de lui demander et d'en finir. Au moins, vous sauriez.

— Mais vous êtes de ses amies, n'est-ce pas ? Ne savez-vous pas ?

— Il ne faut pas trop croire ce que je sais ou pas, moi, ou ce que je prétends savoir. Je pourrais mentir. Je pourrais être amoureuse de vous, et trahir ma camarade de chambre en mentant à son propos…

— C'est elle, votre camarade de chambre ?

— Cela vous surprend donc tellement ?

— Eh bien… non… je… je suis content.

— Les cuisiniers vont finir par se demander de quoi je discute avec les asperges, dit Elphaba. Je pourrais m'arranger pour amener M^lle^ Galinda ici un soir, si vous voulez. Le plus tôt sera le mieux, pour étouffer votre bonheur dans l'œuf, sans bavure. Si c'est bien ce qui doit arriver, mais comment le saurais-je ? Si je ne peux prédire quel genre de pudding nous aurons ce soir, comment prédire les sentiments de quiconque ?

Ils prirent rendez-vous pour dans trois nuits, et Boq remercia Elphaba avec ferveur, lui secouant la main si fort que ses lunettes tremblèrent sur son nez.

— Vous êtes une très vieille et bonne amie, Elphaba, même si je ne vous ai pas vue depuis quinze ans, dit-il, en oubliant le « mademoiselle ».

Elle se retira derrière les poiriers et disparut dans l'allée. Boq réussit à sortir du potager et revint à sa chambre, où il se replongea dans ses livres, mais le problème n'était pas résolu – non, il n'était pas résolu. Il était exacerbé. Boq n'arrivait pas à se concentrer. Quand les étudiants soûls revinrent à Briscoe Hall, il était encore éveillé pour entendre leurs chansons marmonnées, les chutes et les « chut ».

2

Après les examens, Avaric était parti pour l'été. Soit Boq avait réussi à faire illusion, soit il s'était ridiculisé, auquel cas il n'avait plus grand-chose à perdre. Son premier rendez-vous avec Galinda pourrait être le dernier. Boq apprêta ses vêtements avec plus de soin que d'habitude, et trouva une idée pour sa coiffure en s'inspirant du nouveau style vu dans les cafés (un mince ruban blanc noué en haut du front, près de la racine des cheveux, ce qui les faisait jaillir en boucles, tel le lait mousseux d'une bassine renversée). Il nettoya ses bottes plusieurs fois de suite. Il faisait trop chaud pour en porter, mais il n'avait pas de chaussons de soirée. Ça irait, ça irait.

Le soir prévu, il emprunta le même chemin et, arrivé sur le toit de l'écurie, il trouva l'échelle d'un cueilleur de fruits posée contre le mur, ce qui lui épargna de devoir descendre dans les feuilles comme un chimpanzé. Il descendit précautionneusement les premiers barreaux, puis sauta virilement, évitant les laitues cette fois-ci. Elphaba se tenait sous le noyer, les genoux nonchalamment serrés contre la poitrine et les pieds nus posés à plat sur le banc… et Galinda était près d'elle, les chevilles joliment croisées et cachée derrière un éventail de satin ; et elle regardait de l'autre côté.

— Ma parole, par tous les diables, un visiteur ! dit Elphaba. Quelle surprise.

— Bonsoir, mesdames, fit Boq.

— Vous avez la tête d'un hérisson effrayé, qu'est-ce que vous avez fait à vos cheveux ? demanda Elphaba.

Galinda se retourna par curiosité, mais disparut aussitôt derrière son éventail. Pourquoi une telle nervosité ? Son cœur était-il faible ?

— Mais je suis en partie Hérisson, ne l'avais-je pas dit ? demanda Boq. Du côté de mon grand-père. Il a fini en côtelette sur la table des Ozma lors d'une saison de chasse, et ce fut un souvenir fort goûteux pour tous. La recette se transmet de père en fils, collée dans l'album de famille. Servir avec une sauce au fromage et aux noix. Mmmm.

— Vraiment ? demanda Elphaba, le menton sur les genoux. Vous êtes vraiment Hérisson ?

— Non, c'était imaginaire. Bonsoir, mademoiselle Galinda. C'est très gentil de votre part d'accepter de me revoir.

— C'est extrêmement inconvenant, dit Galinda. Et pour plusieurs raisons, comme vous le savez bien, maître Boq. Mais ma camarade de chambre ne m'a laissé aucun répit, jusqu'à ce que j'accepte. Je ne peux pas dire que je suis heureuse de vous revoir.

— Allez, dites-le, dites-le, peut-être que ça deviendra réalité, intervint Elphaba. Essayez donc. Il n'est pas si mal. Pour un pauvre.

— Je suis heureuse que vous soyez aussi infatué de ma personne, maître Boq, dit Galinda, avec une courtoisie marquée. Je suis flattée. (Elle n'était manifestement pas flattée, plutôt humiliée.) Mais vous devez comprendre qu'il ne peut exister aucune amitié particulière entre nous. Hormis la question de mes sentiments, il y a trop d'obstacles d'ordre social entre nous pour continuer. Je n'ai accepté de venir que pour pouvoir vous le dire en personne. Cela ne m'a semblé que justice.

— Cela ne lui a semblé que justice, et ça pouvait être amusant, aussi, intervint Elphaba. C'est pour ça que je suis venue.

— Pour commencer, il y a la question de la différence culturelle, reprit Galinda. Je sais que vous êtes croquignon. Moi, je suis gillikinaise. J'épouserai l'un des miens. C'est la seule voie, je suis désolée – elle baissa son éventail et leva la main pour couper court à ses protestations –, en outre, vous êtes un cultivateur de l'école agricole, or, quant à moi, il me faut un homme d'État ou un banquier des Tours d'Ozma. Tel est l'ordre des choses, voilà tout. D'ailleurs, conclut Galinda, vous êtes trop petit.

— Et la subversion des conventions, en venant ici comme ça ? et ses bêtises qui vous font rire ? lança Elphaba.

— Assez, dit Galinda. Il suffit, mademoiselle Elphaba.

— Je vous en prie… vous n'êtes pas si sûre de vous-même, dit Boq. Si je peux me permettre cette audace.

— Vous n’avez pas un sou d’audace, répliqua Elphaba. Vous êtes à peu près aussi audacieux qu’un vieux thé. Vous me gênez, avec de telles hésitations. Allons, dites quelque chose d’intéressant. Je commence à regretter de n’être pas allée à la chapelle.

— Vous me troublez, dit Boq. Mademoiselle Elphaba, vous avez accompli un acte merveilleux en encourageant M^lle^ Galinda à me rencontrer, mais je dois vous demander de nous laisser seuls pour régler cette question.

— Aucun de vous deux ne comprendra ce que dit l’autre, dit calmement Elphaba. Je suis croquignonne de naissance, sinon d’éducation, et je suis une fille par accident, sinon par choix. Cela fait de moi un arbitre naturel pour vous deux. Je ne pense pas que vous pourriez vous entendre en mon absence. En fait, si je quitte ce jardin, le langage de l’autre vous deviendra complètement obscur. Elle parle la langue des riches, vous parlez celle de la masse pauvre. D’ailleurs, j’ai payé pour ce spectacle en cajolant M^lle^ Galinda trois jours d’affilée. J’ai le droit de voir.

— Ce serait en effet fort aimable à vous de rester, mademoiselle Elphaba, confirma Galinda. Il me faut un chaperon quand je suis avec un garçon.

— Vous voyez ? s’écria Elphaba en s’adressant à Boq.

— Alors, si vous devez rester, laissez-moi au moins parler, dit Boq. Laissez-moi parler, juste quelques minutes. Mademoiselle Galinda. Ce que vous dites est vrai. Vous êtes de haute naissance et je suis roturier. Vous êtes gillikinaise et je suis croquignon. Votre rang est aussi respectable que le mien. Mais mon statut n’exige pas que j’épouse une fille trop riche, trop étrangère, trop exigeante. Je ne suis pas venu vous proposer le mariage.

— Eh bien, je suis contente d’être restée, ça devient intéressant, commenta Elphaba… qui se plaqua la main sur les lèvres quand ils la foudroyèrent du regard.

— Je suis venu vous proposer de nous retrouver de temps en temps, c’est tout, dit Boq. Comme des amis. Délivrés de toute attente, nous en viendrons à nous connaître comme des êtres chers. Je ne nie pas que votre beauté me subjugue. Vous êtes la lune à la saison de la lumière ombrée ; vous êtes le fruit de l’ocotillo ; vous êtes le pfénix qui vole en cercles…

— Cela manque de naturel, commenta Elphaba.

— Vous êtes la mer mythique, conclut Boq, risquant le tout pour le tout.

— Je n’ai guère la tête à la poésie, répondit Galinda, mais vous êtes bien aimable.

Les compliments l'avaient un peu ranimée. En tout cas, l'éventail battait plus vite.

— Je ne vois pas vraiment l'intérêt de l'amitié, comme vous l'appelez, maître Boq, entre des personnes non mariées de notre âge. Cela me fait l'impression d'une… distraction. Il me semble aussi que cela pourrait entraîner des complications, d'autant plus que vous exprimez des sentiments que je ne peux espérer payer de retour. Non, jamais, au grand jamais.

— Nous sommes à l'âge de l'audace, répondit Boq. C'est le seul que nous ayons. Nous devons vivre dans le présent. Nous sommes jeunes et pleins de vie.

— Je ne sais pas si « vivant » est le terme qui convient, commenta Elphaba. On dirait qu'il l'a répété.

Galinda donna un petit coup d'éventail à Elphaba, le pliant et le rouvrant d'un geste élégant et maîtrisé qui les impressionna tous les deux.

— Vous me lassez, *mademoiselle Elphie*. J'apprécie votre compagnie, mais je n'ai pas demandé de commentaire en direct. Je suis parfaitement capable de décider moi-même des qualités du plaidoyer de maître Boq. Laissez-moi réfléchir à sa sotte idée. Par Lurline, je m'entends à peine penser !

Perdant patience, Galinda était plus jolie que jamais. Ainsi, ce vieux cliché était véridique, lui aussi. Que de choses Boq apprenait-il sur les filles ! Elle abaissait son éventail. Était-ce bon signe ? Si elle n'avait pas éprouvé une certaine affection pour lui, aurait-elle porté une robe au décolleté juste un peu plus plongeant qu'il aurait osé l'espérer ? Et cette essence d'eau de rose qui émanait d'elle… Il sentit l'émergence d'un possible, une envie de poser ses lèvres là où le cou de Galinda rejoignait son épaule.

— Vos qualités, disait-elle. Eh bien, vous êtes courageux, je suppose, et intelligent, d'avoir trouvé ce biais. Si M^me^ Morrible vous découvrait ici, nous aurions de graves ennuis. Bien sûr, peut-être ne le saviez-vous pas. Biffons le courage, alors… Vous êtes intelligent, et l'on peut dire, enfin, qu'à regarder, vous êtes…

— Séduisant ? Fringant ? suggéra Elphaba.

— Vous êtes drôle à regarder, décida Galinda.

Boq vacilla.

— « Drôle » ? répéta-t-il.

— Moi, j’aimerais beaucoup y arriver, croyez-moi, intervint Elphaba. Le meilleur effet que je puisse espérer, en général, c’est « dérangeant », et encore ce terme s’applique à la digestion…

— Eh bien, je suis peut-être tout cela ou rien de tout cela, dit Boq avec obstination, mais vous apprendrez que je suis constant. Je ne vous laisserai pas refuser notre amitié, Galinda. Cela signifie tant pour moi…

— Observez le mâle rugir dans la jungle, à la recherche de la femelle, dit Elphaba. Observez celle-ci glousser derrière un buisson tandis qu’elle prend une expression étudiée avant de demander « Pardon, mon cher, avez-vous dit quelque chose ? »

— Elphaba ! s’écrièrent-ils tous deux.

— Ma parole, mes canards ! dit une voix derrière eux, et tous trois se retournèrent.

C’était une servante d’âge mûr en tablier rayé, ses cheveux gris clairsemés noués sur sa tête.

— À quoi jouez-vous ici ?

— Ama Clutch ! dit Galinda. Comment avez-vous pensé à me chercher là ?

— Le cuisinier Tsèbre m’a dit que ça bavardait par ici. Vous croyez qu’ils sont sourds ? Et qui est celui-ci ? Cette affaire ne me dit rien qui vaille.

Boq se dressa.

— Je suis maître Boq des Marches de Jonc, en pays Croquignon. Je suis étudiant, bientôt en troisième année, à Briscoe Hall.

Elphaba bâilla :

— Le spectacle est terminé ?

— Eh bien, je suis scandalisée ! dit Ama Clutch. Les invités ne vont pas dans les potagers, donc j’imagine que vous êtes venu sans invitation ! Monsieur, sortez d’ici avant que j’appelle les portiers pour vous expulser !

— Oh, Ama Clutch, ne nous faites pas une scène, soupira Galinda.

— Il n’est pas assez développé pour nous inquiéter, fit remarquer Elphaba. Regardez, il n’a même pas de barbe. Et de là, nous pouvons déduire…

Boq lâcha d’une traite :

— Peut-être tout cela était-il une erreur. Je ne suis pas venu pour me faire insulter. Pardonnez-moi, mademoiselle Galinda, si j’ai échoué même à vous divertir. Quant à vous, mademoiselle Elphaba – ajouta-t-il d’une voix

aussi froide qu'il put, et plus froide qu'il l'avait jamais entendue – je me suis trompé en comptant sur votre compassion.

— Attendez de voir, répondit Elphaba. D'après mon expérience, les erreurs mettent souvent énormément de temps avant de se révéler. Entre-temps, pourquoi ne pas revenir, à l'occasion ?

— Il n'y aura pas de prochaine fois, dit Ama Clutch en tirant Galinda par la manche (cette dernière se révéla aussi figée que du ciment pris). Mademoiselle Elphaba, honte à vous d'avoir encouragé ce scandale.

— Rien de pire n'a eu lieu que du badinage, et du mauvais badinage en plus, dit Elphaba. Mademoiselle Galinda, vous êtes têtue comme une mule. Vous vous plantez vraiment dans ce potager en espérant que la Visitation du Vierge se reproduise ? Avons-nous mal compris l'intérêt que vous lui portez ?

Galinda se leva enfin, avec une certaine dignité.

— Mon cher maître Boq, dit-elle sur le ton de la dictée, j'ai toujours souhaité dissuader vos attachements, qu'ils soient romantiques ou même « amicaux »… comme vous dites. Je ne voulais pas vous blesser, ce n'est pas dans ma nature.

Elphaba leva les yeux au ciel en entendant cela, mais se tut pour une fois, peut-être à cause d'Ama Clutch, qui lui avait enfoncé les ongles dans le coude.

— Je ne daignerai pas organiser une nouvelle rencontre de ce genre, poursuivit Galinda. Comme Ama Clutch me le rappelle, c'est indigne de moi. (Ama Clutch n'avait pas exactement dit cela, mais elle opina sévèrement néanmoins.) Mais si nos chemins se croisent de manière légitime, maître Boq, j'aurai du moins la courtoisie de ne pas vous ignorer. J'espère que cela vous satisfera.

— Jamais, dit Boq avec un sourire, mais c'est un début.

— Et maintenant, bonne soirée, conclut Ama Clutch en leur nom à toutes, montrant la sortie aux filles. Faites de beaux rêves, maître Boq, et n'y revenez plus !

« Mademoiselle Elphie, vous avez été horrible, vraiment », entendit-il dire Galinda, tandis qu'Elphaba se retournait pour le saluer avec un sourire indéchiffrable.

3

Ainsi commença l’été. Après ses examens, il restait à Boq une dernière année à Briscoe Hall. Chaque jour, il se hâtait à la bibliothèque des Trois Reines, où, sous l’œil vigilant d’un Rhinocéros titanesque, le chef archiviste, il nettoyait de vieux manuscrits qui n’étaient manifestement pas consultés plus d’une fois par siècle. Quand le Rhino n’était plus dans la pièce, il tenait des conversations frivoles avec les deux garçons qui l’encadraient, des étudiants typiques des Reines, amateurs de ragots et d’allusions obscures, plaisantins et loyaux. Boq les appréciait quand ils étaient de bonne humeur, et détestait les voir bouder. Crope et Tibbett. Tibbett et Crope. Boq faisait semblant de ne pas comprendre quand ils devenaient trop canailles ou suggestifs, environ une fois par semaine, mais ils battaient rapidement en retraite. Les après-midis ils allaient tous les trois manger leurs sandwichs au fromage au bord du Canal du Suicide, en regardant les cygnes. Crope et Tibbett, le visage dans l’herbe, se pâmaient en contemplant les équipages de solides garçons qui s’entraînaient le long du cours d’eau. Boq se moquait d’eux, sans méchanceté, et attendait que le destin mette de nouveau Galinda sur son chemin.

Il n’eut pas trop longtemps à attendre. Trois semaines environ après leur entrevue dans le potager, par une matinée venteuse d’été, un petit séisme provoqua de légers dégâts dans la bibliothèque des Trois Reines, et le bâtiment dut être fermé pour quelques réparations. Tibbett, Crope et Boq prirent leurs sandwichs, avec quelques tasses de thé de la cantine, et descendirent s’étendre à leur endroit favori, sur les berges vertes du canal. Quinze minutes plus tard passèrent Ama Clutch, Galinda et deux autres filles.

— Mais il me semble que je vous connais, dit Ama Clutch.

Galinda resta modestement un pas en arrière. Dans ces cas de figure, c’était aux domestiques d’obtenir les noms des inconnus, pour que des saluts personnels soient échangés. Ama Clutch déclara à haute voix que maîtres Boq, Crope et Tibbett faisaient la connaissance de M^lles^ Galinda, Shenshen et Pfannee. Puis elle s’éloigna d’un ou deux mètres pour permettre aux jeunes gens de s’adresser la parole.

Boq bondit et s’inclina légèrement. Galinda lui dit :

— Respectant ma promesse, maître Boq, puis-je vous demander comment vous vous portez ?

— Fort bien, je vous remercie.

— Il est mûr comme une pêche, dit Tibbett.

— Il en brille, vu sous cet angle, ajouta Crope deux pas derrière.

Boq se retourna et leur jeta un tel regard que Crope et Tibbett, l'oreille basse, firent semblant de bouder.

— Et vous, mademoiselle Galinda ? reprit Boq en scrutant l'expression étudiée de la jeune fille. Comment allez-vous ? Quel plaisir de vous voir à Shiz pour l'été.

Mais ce n'était pas la chose à dire. Les meilleures jeunes filles rentraient chez elles à cette saison, et Galinda, en tant que Gillikinaise, devait souffrir profondément de rester coincée là, comme une Croquignonne ou une roturière ! L'éventail se leva. Les yeux se baissèrent. Les demoiselles Shenshen et Pfannee lui effleurèrent l'épaule, en un geste de compassion muette. Mais Galinda riposta :

— Mes chères amies les demoiselles Pfannee et Shenshen louent une maison pour le mois à Haut-Été, sur les rives du lac Chorge. C'est un pavillon d'agrément, près du village de Vaunéant. J'ai décidé d'y passer mes vacances, plutôt que de subir cet agaçant voyage de retour aux collines Pertha.

— Comme c'est rafraîchissant, bafouilla Boq.

Il contemplait les bords laqués de ses ongles, ses cils papillonnants, la douceur brillante de ses joues, la peau délicate qui se tendait, juste à la commissure de la lèvre supérieure. Dans la lumière de ce matin d'été, elle était d'une beauté dangereuse et enivrante.

— Reprends-toi, dit Crope.

Il réagit en même temps que Tibbett et ils saisirent Boq chacun par un coude. Celui-ci se rappela alors de respirer. Il n'avait plus rien à dire cependant, et Ama Clutch tripotait de plus en plus nerveusement l'anse de son sac.

— Nous avons trouvé du travail, dit Tibbett, secourable. À la bibliothèque des Trois Reines. Ménagères des livres. Chambrières de la culture. Et vous, mademoiselle Galinda, travaillez-vous ?

— Certainement pas. J'ai besoin de repos. Cette année d'études a été harassante, vraiment. Mes yeux sont encore fatigués d'avoir tant lu.

— Et vous, les filles ? demanda Crope avec une familiarité scandaleuse.

Mais elles se contentèrent de glousser en reculant modestement. C'était la rencontre de leur amie, pas la leur. Boq, retrouvant une contenance, sentit que le groupe se remettait en mouvement.

— Et M^lle^ Elphie ? demanda-t-il pour les retenir. Comment va votre camarade de chambre ?

— Elle est forte tête et difficile, dit Galinda sévèrement, parlant pour la première fois d'une voix normale et oubliant le chuchotement de salon. En revanche, grâce à Lurline, elle a trouvé un travail, ce qui me soulage. Au laboratoire et à la bibliothèque, sous les ordres de notre professeur Dillamond. Le connaissez-vous ?

— Le professeur Dillamond ? Si je le connais ? répéta Boq. C'est l'enseignant de biologie le plus impressionnant de Shiz.

— Au fait, c'est une Chèvre.

— Oui, oui. Si seulement il pouvait nous enseigner. Même nos professeurs reconnaissent sa prééminence. Apparemment, il y a des années, à l'époque du Régent et avant, il était invité à prononcer une conférence annuelle à Briscoe Hall. Mais les restrictions ont changé même cette habitude, donc je ne l'ai jamais vraiment rencontré. Mais rien que le voir à cette soirée de poésie, l'année passée, a été un tel bonheur…

— Eh bien, il continue, interrompit Galinda. Aussi brillant qu'il soit, il ne se rend nullement compte du moment où il devient lassant. Quoi qu'il en soit, M^lle^ Elphie travaille dur, à une tâche ou une autre. Elle vous en parlera en détail, elle aussi. Ce doit être contagieux !

— Un labo, ça incube, dit Crope.

— Exact, ajouta Tibbett, et puis-je ajouter que vous êtes tout aussi délicieuse que Boq nous en rebattait les oreilles. Nous avions attribué ses déclarations à une imagination trop exubérante, due à une frustration affective et physique…

— Vous savez, coupa Boq, entre votre M^lle^ Elphie et mes anciens amis ici présents, il ne nous reste aucun espoir d'amitié. Devons-nous organiser un duel et nous tuer mutuellement ? Comptez dix pas, retournez-vous et tirez ? Cela nous épargnerait bien des fatigues.

Mais Galinda n'appréciait pas ces plaisanteries. Elle fit un petit geste dédaigneux, et le groupe féminin reprit sa marche sur l'allée de gravier, suivant le méandre du canal. M^lle^ Shenshen poussa dans un profond soupir :

— Oh ma chère, mais il est mignon, à sa manière de jouet.

La voix s’éloigna, et Boq se tourna pour réprimander Crope et Tibbett, mais ils se mirent à le chatouiller et ils s’écroulèrent sur les restes de leur déjeuner. Comme il n’y avait aucun espoir que ses amis changent, Boq oublia son envie de les corriger. Vraiment, quelle différence pouvaient faire leurs plaisanteries de collégiens, si M^lle^ Galinda le trouvait si impossible ?

Une semaine ou deux plus tard, au cours de son après-midi de congé, Boq se rendit place de la Gare. Il rôda autour d’un kiosque, l’œil aux aguets. Des cigarettes, des ersatz de talismans amoureux, des dessins coquins de femmes se déshabillant, et des rouleaux peints de couchers de soleil enflammés, surchargés de slogans ; « Lurline vit dans le cœur de chacun. » « Protégez l’ordre du Magicien, et l’ordre du Magicien vous protégera. » « Je prie le Dieu Innommé que la Justice vienne sur Oz. » Boq en remarqua la diversité : les païens, les autoritaires, et les unionistes de la vieille école.

Mais rien de directement favorable aux royalistes, qui étaient réfugiés dans la clandestinité depuis seize dures années, après que le Magicien eut arraché le pouvoir au Régent d’Ozma. La lignée d’Ozma était d’origine gillikinaise, et sûrement, il y subsistait des poches de résistance actives contre le Magicien ? Mais Gillikin avait en fait prospéré sous son gouvernement, et les royalistes s’étaient tus. D’ailleurs, tout le monde avait entendu les rumeurs des sévères procès visant les tourne-casaques et les péristrophistes.

Boq acheta une feuille publiée en dehors de la Cité d’Émeraude – vieille de plusieurs semaines, mais c’était la première qu’il voyait depuis un moment – et s’assit à un café. Il apprit que la Milice de la Cité d’Émeraude avait réprimé des dissidents Animaux qui semaient le trouble dans les jardins du palais. Il chercha des nouvelles des provinces, et trouva un article sur le pays Croquignon, qui continuait à subir une quasi-sécheresse ; des orages occasionnels inondaient le sol, mais l’eau ruisselait ou s’enfonçait inutilement dans la boue. On disait que des lacs souterrains cachés se trouvaient sous la région du Vinkus, que ces ressources hydrauliques pourraient approvisionner l’Oz tout entier. Mais l’idée d’un réseau de canaux desservant tout le pays faisait rire tout le monde. Quel coût ! Un fort désaccord opposait les Éminences à la Cité d’Émeraude sur les mesures à prendre.

La sécession, pensa Boq séditieusement. Il leva les yeux et vit Elphaba, seule, sans même une nounou ou Ama, debout devant lui.

— Quelle délicieuse expression vous avez sur le visage, Boq, dit-elle. C'est bien plus intéressant que de l'amour.

— C'en est, d'une certaine manière, répondit Boq, puis il se rappela les bonnes manières et se leva d'un bond. Voulez-vous vous joindre à moi ? Je vous en prie, asseyez-vous. À moins que l'absence de chaperon vous inquiète.

Elle s'assit, l'air un peu étiolé, et lui permit de commander une tasse de thé. Elle tenait sous le bras un paquet ficelé dans du papier brun.

— Quelques colifichets pour ma sœur, expliqua-t-elle. Elle ressemble à M^lle^ Galinda, elle aime les belles choses. J'ai trouvé un foulard Vinkus au bazar, des roses rouges sur fond noir, avec une frange noir et vert. Je le lui envoie, avec une paire de bas rayés qu'Ama Clutch m'a tricotés.

— Je ne savais pas que vous aviez une sœur. Elle jouait avec nous à l'époque ?

— Elle a trois ans de moins que moi, dit Elphaba. Elle viendra à Crage Hall sous peu.

— Est-elle aussi difficile que vous ?

— Elle est difficile, d'une manière différente. Elle est infirme, et lourdement, ma Nessarose, et elle a besoin d'un sacré coup de main. Même M^me^ Morrible ignore à quel point. Mais d'ici là, je serai en troisième année et j'aurai le cran de tenir tête à la directrice, je pense. S'il y a bien une chose qui me donne du courage, ce sont les gens qui rendent la vie dure à Nessarose. La vie est déjà bien assez difficile pour elle.

— C'est votre maman qui s'occupe d'elle ?

— Ma mère est morte. C'est mon père qui s'occupe de nous, officiellement.

— Officiellement ?

— Il est religieux, expliqua Elphaba.

Elle se frotta les mains comme pour indiquer qu'on pouvait faire tourner les meules autant qu'on voulait, aucun moulin ne produirait de farine quand il n'y avait pas de grain à moudre.

— Cela m'a l'air très dur pour vous. Comment votre maman est-elle morte ?

— En couches. Fin des questions personnelles.

— Parlez-moi du professeur Dillamond. J’ai entendu dire que vous travaillez pour lui.

— Parlez-moi de votre amusante stratégie pour conquérir le cœur de Galinda la Reine des Glaces.

Boq voulait vraiment entendre parler de Dillamond, mais la saillie d’Elphaba le fit soudain dérailler :

— Je continuerai, Elphie, je te le jure ! Quand je sais à quel point je suis parcouru de désir, c’est comme du feu dans mes veines. Je n’arrive pas à parler, et mes pensées sont comme des visions. Comme des rêves. Je flotte dans mes rêves.

— Je ne rêve pas.

— Dis-moi, y a-t-il le moindre espoir ? Que dit-elle ? Imagine-t-elle seulement que ses sentiments à mon égard puissent évoluer ?

Elphaba posa les coudes sur la table, les mains jointes, le bout de l’index posé sur ses lèvres minces et grisâtres.

— Tu sais, Boq, dit-elle, le problème, c’est que moi aussi j’en suis arrivée à bien aimer Galinda. Derrière l’amour éperdu qu’elle se porte, il y a un esprit qui s’efforce de penser. Elle pense pour de bon. Quand son cerveau fonctionne, elle pourrait, si on la guidait, penser à toi… et même, je le soupçonne, avec affection. Peut-être. Mais quand elle revient à elle-même, à la fille qui passe deux heures par jour à boucler ses magnifiques cheveux, c’est comme si la Galinda qui pense se retirait dans un placard intérieur et fermait la porte. Ou comme si elle battait en retraite, paniquée par un monde trop vaste pour elle. J’adore les deux Galinda, mais je trouve ça étrange. Cela ne me dérangerait pas de me quitter moi-même, si je le pouvais… mais je ne sais pas où est la sortie.

— Je pense que tu es dure avec elle, et certainement trop directe, dit sévèrement Boq. Si elle était assise avec nous, elle serait stupéfaite de t’entendre parler aussi librement.

— J’essaie seulement de me comporter comme une amie le devrait. D’accord, je n’ai pas beaucoup d’entraînement.

— Eh bien, si tu considères M^lle^ Galinda comme ton amie et si c’est de cette manière que tu éreintes une amie en son absence, je me pose des questions sur ton amitié pour moi, insista Boq.

Malgré son irritation, le jeune homme trouvait cette conversation bien plus animée que ses bavardages conventionnels avec Galinda. Il ne voulait pas échauder Elphaba par ses critiques.

— Je te commande un autre thé minéral, dit-il d'une voix autoritaire (celle de son père en fait), et tu pourras me parler du professeur Dillamond.

— Laisse tomber le thé, je n'ai pas encore fini le premier et tu n'es pas plus riche que moi, je parie, dit Elphaba, mais je veux bien te parler du professeur Dillamond. Sauf si mes opinions tranchées te gênent trop.

— Je t'en prie, je me trompe peut-être, dit Boq. Écoute, il fait beau, on est tous les deux hors du campus. Comment as-tu réussi à venir seule, au fait ? M^me^ Morrible est d'accord, pour ton échappée ?

— Devine, dit Elphaba en souriant. Une fois qu'il est apparu clairement que toi, tu pouvais aller et venir à Crage Hall en passant par le potager et le toit de l'écurie, j'ai décidé que moi aussi, je pouvais. Personne ne remarque jamais mon absence.

— J'ai du mal à y croire, dit Boq avec audace, parce que tu n'es pas du genre à te fondre dans le décor. Allez, parle-moi du professeur Dillamond. C'est mon idole.

Elle soupira, posa enfin son paquet et s'engagea dans une longue discussion. Elle lui parla du travail de Dillamond sur les essences naturelles, essayant de déterminer par la méthode scientifique quelles étaient les différences réelles entre les tissus animaux et Animaux, et les tissus Animaux et humains. La littérature à ce sujet, avait-elle appris en effectuant elle-même ses recherches, se limitait aux termes unionistes, et aux termes païens avant eux, et ne résistait pas à un examen scientifique.

— N'oublie pas qu'à l'origine, l'université de Shiz était un monastère unioniste, dit Elphaba et donc, malgré la tolérance affichée de l'élite instruite, il y a encore de solides préjugés unionistes.

— Mais je suis unioniste, protesta Boq, et je ne vois pas la contradiction. Le Dieu Innommé accepte de nombreuses sortes d'êtres vivants, et pas seulement les humains. Tu fais allusion à des préjugés subtils à l'encontre des Animaux, concomitants aux premiers textes unionistes, et existant encore de nos jours ?

— C'est certainement ce que pense le professeur Dillamond. Et il est unioniste, lui aussi. Explique-moi ce paradoxe, et je me convertirai avec joie. J'admire cette Chèvre immensément. Mais le vrai intérêt de tout cela, pour moi, c'est le politique. Si Dillamond parvient à isoler une partie de l'architecture biologique pour prouver qu'il n'existe aucune différence, tout au fond des poches invisibles de la chair humaine et Animale – qu'il

n’existe aucune différence entre nous – ou même en nous, si tu prends aussi en compte la chair animale, eh bien… tu vois les implications.

— Non, dit Boq, je ne crois pas.

— Comment l’interdiction de la Mobilité Animale peut-elle tenir si le professeur Dillamond prouve scientifiquement qu’il n’existe aucune différence inhérente entre les humains et les Animaux ?

— Oh, quel beau plan pour un avenir incroyablement radieux.

— Penses-y, insista Elphaba. Réfléchis, Boq. Sur quoi le Magicien étaierait-il ses arguments pour étendre ces interdictions ?

— Comment le persuader du contraire ? Le Magicien a dissous la Chambre d’Approbation indéfiniment. Je ne crois pas, Elphie, qu’il soit ouvert à des discussions stimulantes, même avec un Animal aussi auguste que le professeur Dillamond.

— Mais bien sûr que si. C’est lui l’homme au pouvoir, il doit tenir compte des évolutions scientifiques. Quand le professeur Dillamond aura sa preuve, il écrira au Magicien et commencera à faire pression pour que les choses changent. Il fera aussi de son mieux pour mettre les Animaux de tout le pays au courant de ses intentions. Il n’est pas idiot.

— Je n’ai jamais dit que Dillamond était un idiot, dit Boq. Mais à ton avis, est-ce qu’il aura bientôt trouvé cette preuve indubitable ?

— Je ne suis qu’une petite main, une étudiante. Je ne comprends même pas ce qu’il veut dire. Je suis une secrétaire : tu sais qu’il ne peut pas écrire lui-même, il ne peut pas tenir un stylo avec ses sabots. J’écris sous sa dictée, j’archive et je file à la bibliothèque de Crage Hall pour chercher les références.

— Celle de Briscoe Hall serait un meilleur endroit pour chercher ce type de documents, fit remarquer Boq ; Même les Trois Reines, où je travaille cet été, possèdent des piles de dossiers provenant des observations monastiques sur la vie animale et végétale.

— Je sais bien que je n’ai guère une apparence conventionnelle, répondit Elphaba, mais je suis une fille, et donc je suis exclue de la bibliothèque de Briscoe Hall, il me semble. Il en va de même, désormais du moins, pour le professeur Dillamond, car c’est un Animal. Ces ressources précieuses nous sont donc interdites.

— Eh bien, dit négligemment Boq, si tu savais exactement ce que tu cherchais…, j’ai accès aux deux collections.

— Et quand le bon professeur aura fini de trouver les différences entre les Animaux et les gens, je suggérerai qu'il applique les mêmes principes aux différences entre les sexes, poursuivit Elphaba.

Puis elle comprit ce que Boq venait de dire et lui tendit la main, le touchant presque.

— Oh, Boq, Boq ! Au nom du professeur Dillamond, j'accepte ton offre généreuse. Je te donnerai la première liste de sources dans la semaine. Ne mentionne pas mon nom, c'est tout. Je ne m'inquiète guère de la colère de M^me^ Morrible, mais je ne veux pas qu'elle la reporte sur ma sœur, Nessarose.

Elle finit son thé, reprit son paquet et bondit de son siège avant que Boq puisse se lever. Divers clients, nonchalamment attablés devant leur collation matinale avec leurs livres et journaux, regardèrent passer cette fille dégingandée. Boq se rassit, à peine conscient de ce dans quoi il venait de se lancer, et il se rendit compte, lentement mais sûrement, que ce matin-là, aucun Animal ne prenait son thé du matin dans l'établissement. Absolument aucun.

4

Dans les années à venir – et Boq vivrait vieux – il se rappellerait le reste de l'été comme baignant dans l'odeur des vieux livres poussiéreux, dont les écritures anciennes nageaient sous ses yeux. Il fouinait seul dans les piles moisies, penché au-dessus des bibliothèques d'acajou où s'alignaient les manuscrits en vélin. Toute la saison, lui sembla-t-il, les frises et les traverses des fenêtres losangées s'embrumaient sans relâche de gouttes d'une pluie fine, mais persistante, crissante et irritante comme du sable. Apparemment, les précipitations n'allaient jamais aussi loin à l'intérieur du pays Croquignon – mais Boq essaya de ne pas y penser.

Il força Crope et Tibbett à entreprendre eux aussi des recherches pour le compte du professeur Dillamond. Au début, il dut les dissuader de s'y livrer sous des déguisements – faux pince-nez, perruques poudrées, manteau à col haut, tous dénichés dans les penderies bien garnies de la Société estudiantine théâtrale et terpsichoréenne des Trois Reines. Mais, une fois convaincus du sérieux de leur mission, Crope et Tibbett s'y attelèrent avec

enthousiasme. Une fois par semaine, ils retrouvaient Boq et Elphaba au café, place de la Gare. Par ce temps brumeux, Elphaba arrivait entièrement dissimulée dans un manteau marron, avec un capuchon et un voile qui ne laissaient voir que ses yeux. Elle portait de longs gants gris effilochés qu'elle se vantait d'avoir achetés d'occasion à un entrepreneur local de pompes funèbres, bon marché car ils étaient usés par les services funéraires. Elle gainait ses jambes en tige de bambou dans une double épaisseur de bas en coton. La première fois que Boq la vit ainsi, il dit :

— J'ai eu toutes les peines à convaincre Crope et Tibbett de laisser tomber leur déguisement d'espions, et te voilà attifée comme la Sorcière Kombrique primordiale.

— Je ne recherche pas votre approbation, les gars, dit-elle en repliant son manteau de manière que le côté humide ne la touche pas.

Lorsqu'un client entrait, projetant l'eau de son parapluie, Elphaba avait toujours un mouvement de recul, frémissant devant la moindre nuée de gouttelettes.

— C'est par conviction religieuse, Elphie, que tu évites la moindre goutte ? demanda Boq.

— Je te l'ai déjà dit, je ne comprends pas la religion, même si je commence à saisir le concept de foi. Dans tous les cas, une personne dotée d'une réelle conviction religieuse peut être *convaincue* de religion… et mérite d'être enfermée.

— D'où, observa Crope, ton aversion pour tout ce qui est eau. Sans que tu en sois consciente, ce pourrait être une aspersion baptismale, niant alors ta liberté d'agnostique.

— Je te croyais trop imbu de ta personne pour remarquer ma pathologie spirituelle, répondit Elphaba. Alors, les garçons, qu'est-ce qu'on a aujourd'hui ?

Chaque fois, Boq pensait : *si seulement Galinda était là.* Car la camaraderie détendue qui s'épanouissait entre eux au cours de ces semaines était si rafraîchissante – un modèle d'aisance et d'esprit, même. Faisant fi des conventions, ils avaient cessé de se donner leur titre. Ils se coupaient la parole, riaient et se sentaient audacieux et importants à cause du secret de leur mission. Crope et Tibbett ne s'intéressaient guère aux Animaux ou aux interdictions – ils avaient tous deux grandi à la Cité d'Émeraude, fils respectivement d'un collecteur d'impôt et d'un conseiller à la sécurité du palais –, mais l'amour qu'Elphaba portait à son travail les stimulait. Boq

lui-même s’impliqua davantage. Il imagina Galinda s’asseyant à leur côté, perdant sa réserve patricienne, laissant ses yeux briller d’un éclat complice.

— Je croyais connaître toutes les formes de la passion, dit Elphaba par un bel après-midi. Enfin, j’ai tout de même un pasteur unioniste comme père. On en vient à croire que la théologie constitue le fondement de toute autre pensée ou croyance. Mais là, les enfants ! cette semaine, le professeur Dillamond a fait une découverte révolutionnaire. Je ne suis pas sûre de comprendre de quoi il s’agit, mais il a manipulé des lentilles, deux, pour pouvoir observer des morceaux de tissu qu’il avait posés sur du verre transparent, rétroéclairé par une bougie. Il a commencé à dicter, et il était si excité qu’il a chanté ses conclusions ; il composait des arias sur ce qu’il voyait ! Un récitatif sur la structure, la couleur, les formes élémentaires de la vie organique. Il avait une horrible voix râpeuse, comme vous pouvez l’imaginer pour une Chèvre ; mais comme il chantait ! Trémolo sur les annotations, vibrato sur les interprétations, et sostenuto sur les implications : les longues et triomphantes voyelles de la découverte ! J’étais sûre que quelqu’un l’entendrait. J’ai chanté avec lui, je lui ai relu ses notes comme une étudiante en composition musicale.

Le bon professeur, encouragé par ses découvertes, leur demandait des recherches de plus en plus précises. Il ne voulait annoncer aucune révolution scientifique tant qu’il n’aurait pas trouvé le moyen le plus politiquement avantageux de la présenter. Vers la fin de l’été, il fallut s’empresser de trouver des dissertations lurlinistes ou ancien-unionistes sur la manière dont les Animaux et les animaux avaient été créés et différenciés.

— Il ne s’agit pas de dévoiler une théorie scientifique créée par un groupe préscientifique de moines unionistes ou de prêtres païens, expliqua Elphaba. Mais le professeur Dillamond veut authentifier la manière dont nos ancêtres abordaient ces questions. Nous remettrons mieux en cause le droit du Magicien d’imposer des lois injustes si nous savons comment les vieux croulants se l’expliquaient eux-mêmes.

C’était un exercice intéressant.

— Sous une forme ou une autre, nous connaissons tous des mythes originels antérieurs à *L’Oziade*, dit Tibbett en rejetant ses mèches blondes d’un geste théâtral. Le plus cohérent met en scène le voyage de notre chère et putative Reine des Fées. Elle en avait assez de se déplacer dans les airs. Elle s’arrêta et fit sortir des sables du désert une fontaine d’eau enfouie sous

les dunes sèches de la terre. L'eau obéit, et dans une telle abondance que le pays d'Oz jaillit presque instantanément, dans toute sa diversité foisonnante. Lurline but jusqu'à s'en abrutir et partit se reposer un long moment au sommet du mont Rincible. Quand elle se réveilla, elle se soulagea copieusement, et cela donna le fleuve Gillikin, qui baigne les vastes étendues de la grande forêt de Gillikin, jusqu'aux marches orientales du Vinkus, avant de s'arrêter à Eaucalme. Les animaux étaient terricoles et donc d'un ordre inférieur à celui de Lurline et de sa suite. Ne me regardez pas comme ça, je sais ce que ça veut dire. C'est quand on vit sur ou près du sol.

» Les animaux étaient venus à la vie sous la forme de boules d'argile détachées des plantes exubérantes. Quand Lurline se lâcha, les animaux crurent que ce flot furieux était une inondation, envoyé pour noyer leur monde tout neuf, et ils désespérèrent de leur existence. Paniqués, ils se jetèrent dans le torrent et tentèrent de traverser l'urine de Lurline. Ceux qui, intimidés, firent demi-tour, restèrent des animaux, bêtes de somme, tués pour leur viande, chassés pour le plaisir, considérés comme des biens, admirés pour leur seule innocence. Ceux qui gagnèrent la rive éloignée reçurent le don de conscience et de langage.

— Quelle bénédiction… pouvoir imaginer sa propre mort, marmonna Crope.

— D'où les Animaux. La convention, aussi loin que l'Histoire remonte, sépare les animaux des Animaux.

— Le baptême par la pisse, dit Elphaba. Est-ce une manière subtile d'expliquer les capacités des Animaux tout en les dénigrant ?

— Et les animaux qui se sont noyés ? demanda Boq. C'est eux, les vrais perdants.

— Ou les martyrs.

— Ou les esprits qui vivent sous terre désormais et tarissent les ressources en eau, pour que les champs du pays Croquignon s'assèchent aujourd'hui.

Ils se mirent à rire et commandèrent encore du thé.

— J'ai trouvé des écritures plus tardives, avec de nouvelles idées unionistes, ajouta Boq. Ils racontent une histoire qui doit être dérivée du récit païen, mais avec des enjolivements. Le déluge, quelque temps après la création et avant l'avènement de l'humanité, n'était pas un flot de pisse de Lurline, mais la mer de larmes que pleura le Dieu Innommé lors de sa seule

visite à Oz. Le Dieu Innommé perçut la douleur qui écraserait ce pays au fil du temps, et mugit de souffrance. Tout le pays se retrouva sous un kilomètre d'eau salée. Les animaux flottaient en s'agrippant à une souche ou un arbre déraciné. Ceux qui avaient avalé assez de larmes du Dieu reçurent le don de compassion pour leur espèce, et se mirent à construire des radeaux. Ils sauvèrent leur espèce par pitié, et de leur bonté sortit une nouvelle famille consciente : les Animaux.

— Un autre genre de baptême, par l'intérieur, commenta

Tibbett. Ingestion. Intéressant.

— Et le culte du plaisir ? demanda Crope. Une sorcière ou une ensorceleuse peut-elle prendre un animal et, par un sort, créer un Animal ?

— Eh bien, c'est ce que j'ai cherché, moi, dit Elphaba. Les adeptes du plaisir – les Plaideptes – affirment que si une quelconque entité, Lurline ou le Dieu Innommé, a pu créer cette espèce, la magie peut le refaire. Ils insinuent même que la distinction originelle entre Animaux et animaux était un sortilège de Sorcière Kombrique, si puissant et persistant qu'il ne s'est jamais dissipé. C'est de la propagande dangereuse, le Mal incarné. Nul ne sait si cette Sorcière existe, encore moins si elle a jamais existé. Quant à moi, je pense que c'est une partie du cycle lurliniste qui s'est détachée et a évolué de façon indépendante. Quelle stupidité ! Nous n'avons aucune preuve que la magie soit si puissante…

— Nous n'avons aucune preuve que Dieu le soit, coupa Tibbett.

— Ce qui me semble un argument aussi valable contre Dieu que contre la magie, répliqua Elphaba, mais là n'est pas la question. La question, c'est que si c'est bien un sortilège kombrique puissant, séculaire, il peut être réversible. Ou on peut le croire réversible, ce qui ne vaut pas mieux. Pendant ce temps, tandis que les ensorceleurs font des expériences magiques, les Animaux perdent leurs droits, un par un. Juste assez lentement pour qu'il soit difficile de qualifier cette déchéance de campagne politique organisée. C'est un scénario risqué, et que le professeur Dillamond n'a pas envisagé…

À ce moment-là, Elphaba remonta son capuchon sur sa tête et disparut dans l'ombre de ses plis.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Boq, mais elle mit un doigt sur ses lèvres.

Crope et Tibbett, tels des comédiens, se lancèrent dans un bavardage imbécile, imaginant qu'ils seraient enlevés par des pirates du désert et

forcés de danser le fandango, vêtus de leurs seules chaînes d'esclaves. Boq ne vit rien de suspect : quelques employés consultant les tableaux des courses, des dames de l'aristocratie avec leurs limonades et leurs romans, une créature tictoc achetant des grains de café à la livre, et une caricature de vieux professeur élaborant quelque théorème en manipulant des morceaux de sucre à côté de son couteau à beurre.

Quelques minutes plus tard, Elphaba se détendit :

— Cette créature tictoc travaille à Crage Hall. Je crois qu'elle s'appelle Grommetic. En général, elle vit dans l'ombre de M^me^ Morrible, comme un petit chien transi d'amour. Je ne crois pas qu'elle m'ait vue.

Mais elle était trop nerveuse pour poursuivre la conversation ; lorsqu'elle se fut assurée que tout le monde connaissait sa prochaine mission, l'équipe se dispersa dans les rues embrumées.

5

Deux semaines avant que Briscoe Hall rouvre pour le nouveau semestre, Avaric rentra de sa demeure, le siège du margrave de Dix Prairies. Bronzé par les loisirs d'été, il était avide d'amusements. Il se moqua de Boq pour avoir sympathisé avec des étudiants des Trois Reines, et en d'autres circonstances, Boq aurait probablement mis fin à sa nouvelle alliance avec Crope et Tibbett. Mais ils étaient à présent tous impliqués dans les recherches du professeur Dillamond, et Boq supporta donc les plaisanteries d'Avaric.

Elphaba remarqua un jour qu'elle venait de recevoir une lettre de Galinda, en villégiature au lac Chorge avec ses amies.

— Je n'y crois pas, elle m'a proposé de prendre une voiture et de venir lui rendre visite pour le week-end, dit Elphaba. Elle doit s'ennuyer à mourir avec ces filles de la haute.

— Mais elle est de la haute elle-même, comment pourrait-elle s'ennuyer ? demanda Boq.

— Ne me demande pas d'expliquer les gradations au sein de leur cercle, mais je soupçonne notre demoiselle Galinda de ne pas être autant de la haute qu'elle le laisse paraître.

— Eh bien, Elphie, quand pars-tu ?

— Jamais. Mon travail est trop important.
— Montre-moi la lettre.
— Je ne l'ai pas ici.
— Apporte-la-moi.
— Qu'est-ce que tu as derrière la tête ? demanda Elphaba.
— Peut-être qu'elle a besoin de toi. Elle en donne toujours l'impression.
— Elle, avoir besoin de moi ? fit Elphaba dans un grand rire rauque. Bon, je sais que tu t'es amouraché d'elle et je m'en sens en partie responsable. Je te montrerai la lettre la semaine prochaine. Mais je n'irai pas la retrouver rien que pour te donner des frissons par procuration, Boq. Amis ou pas.

La semaine suivante, elle dévoila la lettre :

Ma chère mademoiselle Elphaba,
Je vous écris à l'invitation de mes hôtesses, les demoiselles Pfannee de Pfann Hall et Shenshen du Clan Minkos. Nous passons un été adorable au lac Chorge. L'air est calme et doux et tout est vraiment agréable. Si vous vouliez nous rendre visite trois ou quatre jours, avant la rentrée, nous savons que vous avez travaillé dur tout l'été et donc… Un petit changement ? Si vous souhaitez venir, inutile d'écrire pour le confirmer. Arrivez par diligence à Vaunéant puis finissez à pied ou prenez un fiacre, ce n'est qu'à deux ou trois kilomètres par le pont. La maison est adorable, couverte de roses et de lierre, elle s'appelle « Caprice dans Ses Pins ».
Qui n'en tomberait pas amoureux ! J'espère vraiment que vous pourrez venir ! Je l'espère d'autant plus que j'ai des raisons que je n'ose vous écrire. Je ne peux vous conseiller sur les chaperons, car Ama Clutch est déjà là ainsi qu'Ama Clipp et Ama Vimp. Vous avez le choix. Nous espérons de longues heures de conversation amusante.

Votre amie affectionnée pour toujours,
Mademoiselle Galinda
Des Arduenna des Hautes Terres
Midi, 33e Haut-Été,
Au « Caprice dans les Pins »

— Mais tu dois y aller ! s'écria Boq. Regarde comment elle t'écrit !

— Elle écrit comme quelqu'un qui n'écrit pas très souvent, remarqua Elphaba.

— « J'espère vraiment que vous pourrez venir », écrit-elle. Elle a besoin de toi, Elphie. J'insiste pour que tu y ailles !

— Ah vraiment ? Pourquoi tu n'y vas pas, toi ? répliqua Elphaba.

— Je peux difficilement le faire sans avoir été invité.

— Eh bien, ce n'est pas difficile. Je vais lui écrire pour lui demander de t'inviter, dit Elphaba en prenant un crayon dans sa poche.

— Pas de condescendance avec moi, mademoiselle Elphaba, dit Boq d'un ton sévère. C'est une affaire sérieuse.

— L'amour t'aveugle. Et je n'aime pas que tu me redonnes du « mademoiselle Elphaba » pour me punir de ne pas être d'accord avec toi. D'ailleurs, je ne peux pas y aller. Je n'ai pas de chaperon.

— Je serai ton chaperon.

— Ah ! Comme si M^me^ Morrible allait laisser faire !

— Eh bien… eh bien… (Boq hésita)… et mon ami Avaric ? C'est le fils d'un margrave. D'une pureté immaculée par la seule vertu de son rang. Même M^me^ Morrible reculerait devant le fils d'un margrave.

— M^me^ Morrible ne reculerait pas devant un ouragan. D'ailleurs, as-tu seulement pensé à moi ? Je n'ai pas envie de voyager avec cet Avaric.

— Elphie, dit Boq, tu me dois un service. Je t'ai aidée tout l'été, et j'ai persuadé Crope et Tibbett de t'aider aussi. Maintenant, il faut me payer en retour. Tu demandes quelques jours de congé au professeur Dillamond, et j'irai demander à Avaric, qui crève d'envie de bouger. Nous irons au lac Chorge tous les trois. Avaric et moi prendrons une chambre dans une auberge, et nous ne resterons que très peu de temps… le temps de s'assurer que tout va bien pour M^lle^ Galinda.

— C'est toi qui m'inquiètes, pas elle, dit Elphaba, et Boq vit qu'il avait gagné.

M^me^ Morrible ne voulut pas confier Elphaba à Avaric.

— Votre cher père ne me le pardonnerait jamais, dit-elle. Mais je ne suis pas l'Horrible Morrible que vous pensez. Oh oui, je connais les petits noms que vous me donnez, mademoiselle Elphaba. Comme c'est amusant et juvénile ! Je m'inquiète de votre bien-être. Et avec tout votre travail de cet été, je vois que, comment dirais-je, vous avez viré au vert-de-gris ? Je vous proposerai donc un compromis. À condition que vous convainquiez maîtres

Avaric et Boq de voyager avec vous en compagnie de mon cher Grommetic, que je confierai à vos bons soins et réciproquement, j'autoriserai votre petite sortie d'été.

Elphaba, Boq et Avaric voyageaient dans la diligence, et Grommetic sur le toit, avec les bagages. Elphaba croisait de temps en temps le regard de Boq et faisait la grimace, mais elle ignorait Avaric, pour qui elle avait éprouvé une antipathie immédiate.

Quand il eut fini de remplir ses bulletins de paris pour les courses, Avaric taquina Boq sur ce voyage :

— Quand je suis parti cet été, j'aurais dû savoir que tu gémissais dans les tourments de l'amour ! Tu avais pris un air grave, ce qui m'a abusé. Je croyais que c'était au moins de la consomption. Tu aurais vraiment dû m'accompagner le soir d'avant mon départ ! Une visite au *Club de Philosophie,* voilà exactement ce que le docteur t'aurait prescrit.

Boq fut mortifié que l'on mentionne un tel lieu de perdition devant une femme. Mais Elphaba ne sembla nullement choquée. Peut-être ignorait-elle de quoi il s'agissait. Boq tenta de détourner la conversation.

— Tu ne connais pas M^lle^ Galinda, mais tu la trouveras charmante, dit-il. Je te le garantis.

Et elle te trouvera sans doute charmant aussi, pensa-t-il, un peu tard. Mais il était même prêt à prendre ce risque, si c'était le prix pour aider Galinda à se tirer d'une situation délicate.

Avaric considérait Elphaba avec mépris :

— Mademoiselle Elphaba, dit-il d'un ton solennel, votre nom indique-t-il que vous avez du sang elfique ?

— Quelle idée originale, répondit Elphaba. Si c'était le cas, mes membres seraient aussi cassants que des pâtes non cuites, et se briseraient au moindre contact. Souhaitez-vous essayer ? (Elle lui tendit un avant-bras vert comme une baie de printemps.) Je vous en prie, que nous puissions régler cette question une fois pour toutes. Nous conclurons que la force nécessaire pour casser mon bras – par opposition aux autres bras que vous avez cassés – est proportionnelle à la quantité relative de sang humain par rapport au sang elfique coulant dans mes veines.

— Je ne vous toucherai certainement pas, dit Avaric, se débrouillant pour faire passer plusieurs messages dans cette réponse.

— L’elfe en moi est en émoi, répondit Elphaba. Si vous m’aviez démembrée, j’aurais été renvoyée à Shiz en petits morceaux, ce qui m’aurait épargné l’ennui de ces vacances forcées. Et de cette compagnie.

— Oh, Elphie, soupira Boq. Ce n’est pas un bon début, tu sais.

— Moi, je pense que c’est formidable, répondit Avaric d’un air furieux.

— Je ne pensais pas que l’amitié exigeait de tels sacrifices, dit sèchement Elphaba à Boq. J’étais mieux avant.

L’après-midi tirait à sa fin quand ils arrivèrent à Vaunéant et s’arrêtèrent à l’auberge, avant de continuer à pied le long du lac jusqu’à Caprice dans les Pins.

Deux femmes d’un certain âge étaient assises sous le portique au soleil, écossant des haricots. Celle que Boq reconnut était Ama Clutch, le chaperon de Galinda ; l’autre devait être celle de M^lle^ Shenshen ou Pfannee. Elles sursautèrent en voyant la procession remonter l’allée et Ama Clutch se pencha, les haricots tombant de son tablier.

— Eh bien ça, alors ! dit-elle, c’est mademoiselle Elphie en personne. Par la barbe de mon oncle ! Pas possible.

Elle se mit debout et prit Elphaba dans ses bras. Cette dernière resta raide comme une statue de plâtre.

— Donnez-nous une minute pour reprendre notre souffle, mes canards, dit Ama Clutch. Mais bonté divine du ciel, que faites-vous ici, mademoiselle Elphaba ? Ce n’est pas possible.

— J’ai été invitée par M^lle^ Galinda, dit Elphaba, et mes compagnons ont insisté pour venir avec moi. Je me suis donc trouvée obligée d’accepter.

— Je ne sais rien de cela, dit Ama Clutch. Mademoiselle Elphaba, laissez-moi prendre ce gros réticule et vous trouver des affaires propres. Vous devez être fatiguée par le voyage. Vous, messieurs, vous dormirez au village, *bien sûr.* Mais pour l’instant, les jeunes filles sont au pavillon d’été, au bord du lac.

Les voyageurs empruntèrent un sentier jalonné de marches de pierre aux endroits les plus pentus. Grommetic mettait plus de temps à les franchir et resta en arrière, car personne ne souhaitait aider une créature à la peau si dure et aux pensées si mécaniques. Contournant le dernier buisson de houx, ils atteignirent le pavillon.

C’était un squelette de maison en poutres brutes, ses six côtés ouverts à tous les vents, avec un treillis de ramures en arabesques, face à l’immense

champ bleu du lac Chorge. Les filles étaient assises sur les marches ou dans des fauteuils d'osier, et Ama Clipp était plongée dans un ouvrage impliquant trois aiguilles et de nombreuses couleurs.

— Mademoiselle Galinda ! s'écria Boq, qui avait besoin d'être le premier à se faire entendre.

Les filles levèrent la tête. Dans leurs robes d'été évanescentes, sans corset ni arceau, elles ressemblaient à des oiseaux prêts à s'égailler.

— Sainte terreur ! s'écria Galinda, bouche bée. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je ne suis pas présentable ! couina Shenshen, attirant l'attention sur ses pieds nus et ses chevilles pâles.

Pfannee se mordit un coin des lèvres, tâchant de transformer son ricanement en sourire de bienvenue.

— Je ne reste pas longtemps, dit Elphaba. Au fait, les filles, je vous présente maître Avaric, descendant du margrave de Dix Plaines, du Gillikin. Et voici maître Boq, du pays Croquignon. Ils étudient tous deux à Briscoe Hall. Maître Avaric, comme si vous ne l'aviez pas déjà reconnue au visage éperdu d'amour de maître Boq, voici M^lle^ Galinda des Arduenna, ainsi que M^lles^ Shenshen et Pfannee, qui sauront vous exposer leurs pedigrees à la perfection.

— Mais comme c'est enchanteur, et comme c'est coquin, dit Shenshen. Mademoiselle Elphaba qui-ne-nous-donnerait-même-pas-l'heure, vous vous êtes rachetée à jamais par cette agréable surprise. Comment allez-vous, messieurs ?

— Mais…, bafouilla Galinda, pourquoi êtes-vous ici ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je suis ici parce que j'ai eu la bêtise de parler de votre invitation à maître Boq, qui l'a interprétée comme un signe du Dieu Innommé.

En entendant cela, M^lle^ Pfannee n'y tint plus et tomba par terre, se tordant de rire.

— Comment, dit Shenshen, comment ?

— Mais de quelle invitation parlez-vous ? demanda Galinda.

— Je n'ai pas besoin de vous la montrer, dit Elphaba. (Pour la première fois depuis que Boq la connaissait, elle semblait hésiter.) Je n'ai sûrement pas besoin de la sortir…

— Je crois qu'on m'a joué un tour pour m'*humilier,* grinça Galinda en foudroyant du regard Pfannee toujours à terre. M'humilier pour le *plaisir.*

Ce n’est pas drôle, mademoiselle Pfannee ! Je pourrais presque… vous donner un coup de pied !

À cet instant précis, Grommetic sortit enfin du buisson de houx. À la vue de cette chose cuivrée stupide, vacillant au bord d’une marche de pierre, Shenshen s’effondra contre une colonne et partit du même fou rire que Pfannee. Même Ama Clipp sourit en rangeant ses affaires.

— Mais que se passe-t-il ? demanda Elphaba.

— Vous êtes donc née pour me harceler ? lui demanda Galinda en pleurs. Ai-je requis votre compagnie ?

— Arrêtez, dit Boq. Arrêtez, mademoiselle Galinda. Pas un mot de plus, je vous en prie. Vous n’êtes plus vous-même.

— C’est… moi… qui ai écrit… la lettre…, hoqueta Pfannee entre deux crises de rire.

Avaric gloussa et Elphaba écarquilla les yeux, un peu dans le vague.

— Vous voulez dire que vous ne m’avez pas écrit pour m’inviter ? demanda Elphaba à Galinda.

— Grands dieux, non ! dit Galinda. (Malgré sa colère, elle commençait à retrouver son calme même si, pour Boq, le mal était fait.) Ma chère mademoiselle Elphaba, je n’aurais jamais rêvé de vous exposer aux tours stupides et cruels que ces filles se jouent, ou me jouent, par simple amusement. D’ailleurs, votre place n’est pas ici.

— Mais j’ai bel et bien été invitée, insista Elphaba. Mademoiselle Pfannee, c’est vous qui avez écrit cette lettre au lieu de M^lle^ Galinda ?

— Et vous avez gobé ! s’étrangla Pfannee.

— Eh bien, vous êtes chez vous et j’accepte votre invitation, même si elle était fausse, dit Elphaba d’une voix neutre, en regardant Pfannee qui plissait les yeux. Je vais défaire mes bagages.

Là-dessus, elle partit d’un bon pas. Seul Grommetic la suivit. L’air se chargea de non-dits. Peu à peu, l’hystérie de Pfannee se calma, elle haleta et grogna encore un peu, puis se tut, vaporeuse et débraillée sur le sol dallé du pavillon.

— Pas besoin de m’écraser avec vos grands airs, dit-elle enfin. C’était pour rire.

Elphaba resta dans sa chambre toute la journée. Galinda fit des allers et retours puis lui apporta un dîner. Parfois, elle restait quelques minutes. Les garçons partirent donc nager et canoter sur le lac avec les filles. Boq tenta

de susciter en lui un intérêt pour Shenshen ou Pfannee, qui étaient certainement bien coquettes. Mais toutes deux semblaient sous le charme d'Avaric.

Enfin, Boq coinça Galinda sur la terrasse et la supplia de lui parler. Elle accepta, retrouvant ses manières modestes, et ils s'assirent sur une balancelle, non loin l'un de l'autre.

— Je suppose que c'est ma faute, j'aurais dû deviner la ruse, dit Boq. Elphie n'avait guère envie d'accepter cette invitation. Je lui ai forcé la main.

— Qu'est-ce que cet « Elphie » ? demanda Galinda. Où sont les bonnes manières cet été, je vous le demande ?

— Nous sommes devenus amis.

— Cela, je l'avais compris. Pourquoi l'avez-vous obligée à accepter une invitation ? Ne saviez-vous pas que je n'aurais jamais écrit une chose pareille ?

— Comment l'aurais-je su ? Vous êtes camarades de chambre.

— Par ordre directorial de M^me^ Morrible, non par choix ! Que cela soit bien clair !

— Je ne sais pas. Vous semblez vous entendre.

Galinda prit un air dédaigneux… mais qui semblait s'adresser à elle-même.

Boq reprit :

— Si vous avez été aussi épouvantablement humiliée, pourquoi ne partez-vous pas ?

— Je le ferai peut-être. J'y songe. Elphaba dit que partir, c'est reconnaître sa défaite. Pourtant, si elle sort de sa cachette et commence à traîner avec vous autres – et moi –, la plaisanterie deviendra intolérable. *Elles ne l'aiment pas,* expliqua-t-elle.

— Vous non plus, il me semble ! dit Boq dans un chuchotement furieux.

— C'est différent, j'en ai parfaitement le droit, répliqua Galinda. Je suis obligée de la supporter ! Et tout ça parce que mon imbécile d'Ama a marché sur un clou rouillé à la gare de Frottica et raté la réunion d'arrivée ! Toute ma carrière universitaire partie en fumée, à cause de la négligence de mon Ama ! Quand je serai ensorceleuse, je me vengerai d'elle !

— Vous pourriez dire qu'Elphaba nous a réunis, murmura Boq. Je suis proche d'elle donc je suis plus proche de vous.

Galinda donna l’impression de se rendre. Inclinant la tête sur les coussins de velours, elle dit :

— Boq, je ne peux pas m’empêcher de vous trouver un petit peu aimable. Vous êtes un petit peu aimable et un petit peu charmant et un petit peu affolant et un petit peu entêtant.

Boq retint son souffle.

— Mais vous êtes *petit* ! conclut-elle. Vous êtes croquignon, pour l’amour de Dieu !

Il l’embrassa, il l’embrassa, il l’embrassa, petit à petit, tout doucement.

Le lendemain, Elphaba, Galinda, Boq et Grommetic – et bien sûr, Ama Clutch – passèrent les six heures du retour à Shiz sans échanger plus de quelques mots. Avaric était resté pour s’amuser avec Pfannee et Shenshen. Aux abords de Shiz, la satanée pluie se mit à tomber, et les augustes façades de Crage Hall et Briscoe Hall étaient presque noyées dans la brume quand ils arrivèrent enfin chez eux.

6

Boq n’eut ni le temps ni l’envie de commenter sa liaison romantique en retrouvant Crope et Tibbett. Le Rhino bibliothécaire, qui ne s’était guère occupé d’eux pendant l’été, avait subitement compris à quel point les travaux avaient peu avancé, et se répandait en grognements asthmatiques et regards vigilants. Les garçons bavardaient peu, brossant et nettoyant les vélins, polissant les reliures de cuir et les fermoirs de cuivre à l’huile de grèbe. Il ne leur restait plus que quelques jours de ce pensum.

Un après-midi, Boq leva les yeux du codex qu’il tenait. En général, il travaillait sans prêter attention au sujet de l’ouvrage, mais son œil fut attiré par la peinture rouge vif utilisée pour l’illustration. C’était une image – vieille de quatre ou cinq cents ans ? – d’une Sorcière Kombrique. Le moine avait été inspiré par son élan visionnaire, ou son angoisse devant la magie. La Sorcière se tenait sur un isthme reliant deux territoires rocheux, entourée de vastes étendues de mer d’un bleu céruléen dont les vagues aux crêtes blanches étaient d’une force et d’une précision stupéfiantes. La Sorcière tenait entre ses mains une bête d’une espèce indéfinie, mais visiblement

noyée ou presque. Elle la berçait d'un bras qui, sans tenir aucun compte de la flexibilité réelle du squelette, entourait d'un geste aimant le dos humide et hérissé de l'animal. De l'autre main, elle sortait un sein de sa robe, le donnant à téter à la créature. Son expression était indéchiffrable, ou bien le moine avait tremblé, ou l'âge et la poussière avaient adouci les traits de la sorcière. Elle semblait presque maternelle avec son malheureux enfant. Elle semblait plongée dans ses pensées, ou triste, ou… quelque chose. Mais ses pieds étaient étranges, car ils étaient plantés dans l'étroite lagune, préhensiles, visibles même dans les chaussures argentées, dont l'éclat d'or avait attiré l'œil de Boq. En outre, ils formaient angle droit par rapport aux tibias. Représentés de profil, comme des images miroirs, les talons réunis et les orteils pointant dans des directions opposées, comme une pose de ballet. La robe était d'un bleu d'aube vaporeuse. À voir les tons éclatants de l'ouvrage, Boq comprit qu'il n'avait pas été ouvert depuis des siècles.

Par sa mise en scène, ou sa téléologie, l'image évoquait une sorte d'hybride des mythes de la création concernant les Animaux. Il y avait les eaux du déluge, celles de Lurline ou celles du Dieu Innommé, montantes ou refluantes. La Sorcière Kombrique brisait-elle ou accomplissait-elle le destin des animaux ? L'écriture était trop tortueuse et archaïque pour que Boq puisse la déchiffrer, mais peut-être ce document venait-il étayer la légende de la Sorcière qui aurait donné aux animaux le don du langage, de la mémoire et du remords. Ou peut-être se contentait-il de réfuter ce mythe, mais de manière éclatante. De toute façon, c'était le syncrétisme du mythe, l'appétit avec lequel il dévorait les flux narratifs. Cette enluminure était peut-être l'œuvre d'un moine inquiet à l'idée que les Animaux reçoivent leurs dons d'un nouveau genre de baptême, en tétant le sein de la Sorcière Kombrique ? Grâce à son lait ?

Ce genre d'analyse n'était pas le fort de Boq. Il avait déjà assez de mal avec les nutriments et les parasites communs de l'orge. Il accomplirait l'impensable : il transmettrait le parchemin au professeur Dillamond. C'était une source précieuse.

Ou peut-être, se dit-il en se dépêchant d'aller retrouver Elphaba, l'ouvrage profondément enfoui dans les poches de son manteau, peut-être que la Sorcière ne nourrissait pas l'animal mouillé, mais qu'elle le tuait ? Qu'elle le sacrifiait pour faire cesser le déluge ?

Cela le dépassait.

Il était tombé sur Ama Clutch au bazar et l'avait suppliée de remettre un mot à Elphaba. La brave femme semblait mieux disposée à son égard que d'habitude ; Galinda chantait-elle ses louanges en privé ?

C'était la première fois depuis son retour à Shiz qu'il voyait arriver l'amusant haricot sauteur tout vert. Elle fit son entrée dans le café, à l'heure convenue, vêtue d'une robe d'un gris spectral, avec un manchon de tricot et un parapluie d'homme, gros et noir, semblable à une lance une fois plié. Elphaba s'assit avec un « houmpf » peu gracieux et examina le parchemin. Elle l'observa de bien plus près qu'elle regardait habituellement Boq. Elle écouta tout de même son exégèse, qu'elle trouva médiocre.

— Qu'est-ce qui l'empêche d'être la Reine des Fées Lurline ? demanda-t-elle.

— Eh bien, les signes de splendeur sont absents. L'aura dorée des cheveux. L'élégance. Les ailes transparentes. La baguette magique.

— Ces chaussures argentées sont franchement voyantes, objecta-t-elle en mâchant un biscuit sec.

— Elle ne semble pas être l'image de la détermination ou, comment dire ? de la genèse. Elle est réactive, plutôt qu'active. Elle semble pour le moins hésitante, tu ne trouves pas ?

— Tu as passé trop de temps avec Crope et Tibbett, retourne à ton orge, dit Elphaba en empochant l'objet. Tu donnes dans le flou artistique. Mais je le transmettrai tout de même au professeur Dillamond. Je te le dis, il n'arrête pas de faire des découvertes. Cette affaire de lentilles opposées a ouvert un nouveau monde d'architecture corpusculaire. Il m'a laissée le regarder une fois, mais je n'ai pas distingué grand-chose, sauf les tensions et les directions, les couleurs et les pulsations. Il est très excité. Le problème, maintenant, ça va être de le calmer – je pense qu'il est à deux doigts de créer une nouvelle branche du savoir, et que chaque jour apporte une centaine de nouvelles questions : cliniques, théoriques, hypothétiques, empiriques et même ontologiques, je pense. Il veille tard dans les labos. Quand il tire les rideaux, la nuit, on voit que la lumière reste allumée.

— Est-ce qu'il a encore besoin de nous ? Il ne me reste que deux jours à la bibliothèque avant que les cours reprennent.

— Je ne peux pas lui demander de se concentrer sur un sujet précis. Il est en train de tirer des conclusions.

— Et Galinda, alors, demanda Boq, si on a bien fini l'espionnage universitaire pour l'instant ? Comment va-t-elle ? Est-ce qu'elle a parlé de

moi ?

Elphaba regarda enfin Boq :

— Non. Galinda n'a pas parlé de toi. Pour te donner un espoir que tu ne mérites pas, j'ajouterai qu'elle ne m'a guère parlé de toute façon. Elle boude, et pas qu'un peu.

— Quand la reverrai-je ?

— C'est si important pour toi ? demanda Elphaba avec un sourire las. Boq, elle est si importante pour toi ?

— Elle est mon univers, répondit-il.

— Ton univers est bien trop petit s'il se limite à elle.

— Tu ne peux pas critiquer la taille d'un univers. Je n'y peux rien, je ne peux m'en empêcher et je ne peux pas le cacher.

— Tu as l'air idiot, dit Elphaba en finissant son thé tiédasse. Quand tu repenseras à cet été, tu frissonneras de honte. Elle est peut-être adorable, Boq – non, elle est adorable, c'est entendu – , mais tu en vaux dix comme elle.

Devant sa stupéfaction, elle corrigea aussitôt :

— Pas pour moi ! Je ne parlais pas de moi ! Oh, cet air blessé, arrête ! Pitié !

Mais il n'était pas certain de la croire. Elle prit ses affaires en vitesse et fila, renversant le crachoir à grand bruit et empalant le journal d'un client sur son grand parapluie. Sans regarder ni l'un ni l'autre, elle s'élança sur la place de la Gare et faillit se faire renverser par un vieux Bœuf sur un gros tricycle.

7

La nuit suivante, Boq rencontra Elphaba et Galinda et toute aspiration romantique s'envola. C'était dans le petit parc triangulaire devant les grilles de Crage Hall. Il passait par là par hasard, une fois de plus… en compagnie d'Avaric cette fois-ci. Les grilles s'étaient ouvertes et Ama Vimp en avait jailli, le visage blême et la goutte au nez, suivie d'un flot d'étudiantes. Parmi elles se trouvaient Elphaba, Galinda, Shenshen, Pfannee et Milia. Libérées des murailles, les filles se rassemblaient en cercles, pépiant, ou

restaient sous les arbres, hébétées, ou s'étreignaient, ou bien pleuraient et s'essuyaient mutuellement les yeux.

Boq et Avaric se hâtèrent de retrouver leurs amies. Elphaba redressa les épaules, comme un chat fait le gros dos ; elle était la seule à avoir les yeux secs. Elle se tenait à distance de Galinda et des autres. Boq fut saisi du désir de prendre Galinda dans ses bras, mais elle lui jeta à peine un regard avant d'enfouir son visage dans le col de fourrure teck de Milia.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Avaric. Mademoiselle Shenshen ? Mademoiselle Pfannee ?

— C'est trop affreux, sanglotèrent-elles, et Galinda opina, son nez laissant des traînées sur le chemisier de Milia.

— La police est là, avec un docteur, mais il semble…

— Attendez, dit Boq en se tournant vers Elphaba. Elphie, qu'est-ce que c'est… qu'est-ce qui se passe ?

— Ils l'ont découvert, répondit-elle, le regard vitreux comme une ancienne porcelaine shizienne. Je ne sais pas comment, mais ces salauds l'ont découvert.

La grille se rouvrit dans un grincement, et des pétales des premières fleurs de vigne de l'automne, bleus et mauves, voletèrent par-dessus les murs. Ils restèrent là, papillonnant, puis tombèrent lentement, au moment où trois policiers encapés et un médecin en manteau sombre sortaient, portant une civière. Une couverture rouge était posée sur le patient, mais le vent lanceur de pétales saisit un coin de laine et lui imprima un pli triangulaire. Toutes les filles hurlèrent et Ama Vimp courut remettre la couverture, mais à la lumière du jour, tous avaient reconnu les épaules noueuses et la tête rejetée du professeur Dillamond. Des caillots de sang noir faisaient encore des nœuds figés sur sa gorge, qui avait été tranchée comme à l'abattoir.

Boq s'assit, écœuré et inquiet, espérant ne pas avoir vu la mort, mais juste une horrible blessure. La police et le médecin ne se pressaient pas, il n'y avait plus aucune raison. Boq s'adossa contre le mur et Avaric, qui n'avait jamais vu la Chèvre avant, lui étreignit les poignets d'une main et se voila la face de l'autre.

Bientôt, Galinda et Elphaba s'effondrèrent à leurs côtés, et il y eut des pleurs, de longs pleurs, avant que des paroles puissent être échangées. Galinda leur raconta enfin ce qui s'était passé.

— Nous nous sommes couchées la nuit dernière – et Ama Clutch s'est levée pour tirer les rideaux. Elle y va. Et voilà qu'elle regarde en bas et marmonne : « Les lumières sont allumées, le professeur Chèvre remet ça. » Puis elle regarde d'un peu plus près, dans la cour, et dit : « Eh bien ça, c'est bizarre ! » Je ne fais pas attention, je reste là à la regarder, mais Elphaba demande « Qu'est-ce qui est bizarre, Ama Clutch ? » Et celle-ci se contente de tirer à fond les rideaux en répondant d'une drôle de voix « Rien, mes canards. Je vais juste descendre voir si tout va bien. Tant que vous êtes au lit. » Elle nous dit bonne nuit et s'en va, et je ne sais pas si elle descend voir ou quoi, mais on s'endort toutes les deux et au matin, elle ne vient pas nous apporter notre thé. Elle nous apporte toujours le thé le matin, toujours !

Galinda fondit en larmes, s'effondra puis voulut se relever, essayant de déchirer sa robe de soie noire aux épaulettes et rubans blancs. Elphaba, les yeux aussi secs qu'un désert de pierre, reprit :

— Nous avons attendu jusqu'après le petit déjeuner, et puis nous sommes allées trouver M^me^ Morrible, pour lui dire qu'Ama Clutch avait disparu. Là-dessus, M^me^ Morrible a dit qu'Ama Clutch avait fait une rechute pendant la nuit et qu'elle se trouvait à l'infirmerie. Au début, elle a refusé que nous lui rendions visite, mais quand le professeur Dillamond ne s'est pas présenté pour son premier cours du semestre, nous sommes tout bonnement allées voir Ama Clutch. Elle était dans un lit d'hôpital, avec une drôle de figure, comme la dernière crêpe de la pile, celle qui est toujours de travers. Nous lui avons demandé « Ama Clutch, Ama Clutch, qu'est-ce qui t'est arrivé ? » Elle n'a rien répondu, même si elle avait les yeux ouverts. Elle ne semblait pas nous entendre. Peut-être qu'elle dormait ou était sous le choc, mais elle respirait régulièrement et elle avait bonne mine, malgré son visage de travers. Au moment où nous allions partir, elle s'est tournée vers sa table de nuit.

» Près d'un flacon de médicament et d'une tasse d'eau citronnée, il y avait un long clou rouillé sur un plateau d'argent. Ama Clutch l'a pris d'une main tremblante et l'a posé sur sa paume, tendrement, et elle lui a parlé. Elle lui a dit quelque chose comme : « Je sais bien que tu n'avais pas l'intention de me transpercer le pied l'année dernière. Tu essayais simplement d'attirer mon attention. C'est pour ça qu'on fait des bêtises, pour réclamer un peu plus d'amour. Eh bien, ne t'en fais pas mon Clou, parce que je vais t'aimer autant qu'il le faudra. Et après un petit somme, tu me diras comment tu en es arrivé à tenir le quai de gare de Frottica, car cela

me semble un sacré progrès depuis tes débuts de simple crochet pour la pancarte « FERMETURE SAISONNIÈRE » de cet hôtel minable dont tu parlais. »

Mais Boq ne pouvait plus écouter ce bavardage. Il ne pouvait pas écouter l'histoire d'un Clou vivant tandis que des professeurs hystériques priaient pour une Chèvre morte. Boq ne pouvait pas écouter les prières pour le repos de l'esprit Animal. Il ne put regarder le départ du corps, lorsqu'on l'emporta. Car un seul coup d'œil au visage figé de la Chèvre avait suffi : l'esprit si vif du professeur avait disparu.

OceanofPDF.com

LE CERCLE ENCHANTÉ

1

Il ne faisait aucun doute pour quiconque avait vu le corps que le terme, le terme exact, était « meurtre ». La fourrure collée autour du cou, comme un pinceau de peintre mal nettoyé; les yeux vides couleur d'ambre brut. La version officielle proclamait que le professeur avait cassé une loupe et avait trébuché dessus, se coupant une artère… mais personne n'y croyait.

Le seul témoin auquel on pensait, Ama Clutch, se contentait de sourire aux visiteurs, tenant des poignées de jolies feuilles jaunissantes ou une assiette de raisins de Pertha tardifs. Elle dévorait les raisins et bavardait avec les feuilles. C'était une maladie comme nul n'en avait jamais vu.

Glinda – elle avait pris le nom que la Chèvre lui avait donné, en guise d'excuse posthume pour la grossièreté dont elle avait fait preuve lors de leur première rencontre – Glinda semblait frappée de mutisme devant la condition d'Ama Clutch. La jeune fille refusait de rendre visite à la malheureuse ou de discuter de sa maladie, et c'était donc Elphaba qui se glissait dans l'infirmerie une ou deux fois par jour. Boq supposait qu'Ama Clutch souffrait d'un trouble passager. Mais au bout de trois semaines, M^me^ Morrible exprima son inquiétude de savoir Elphaba et Glinda – toujours camarades de chambre – sans chaperon. Elle leur proposa le dortoir commun à toutes les deux. Glinda, qui ne voulait plus voir la directrice seule à seule, se contenta de hocher la tête et accepta d'être ainsi rétrogradée. Ce fut Elphaba qui trouva une solution, surtout pour garder à Glinda un semblant de dignité.

Ainsi, dix jours plus tard, Boq se trouvait dans le jardin du *Coq et des Potirons,* attendant la diligence de mi-semaine en provenance de la Cité d'Émeraude. M^me^ Morrible n'avait pas permis à Elphaba et Glinda de le rejoindre, et il dut donc décider lui-même lesquels des sept passagers qui descendirent étaient Nounou et Nessarose. Les difformités de sa sœur étaient bien dissimulées, l'avait prévenu Elphaba; Nessarose pouvait même

descendre d’une voiture avec grâce, à condition que les marches soient stables et le sol plat.

Il alla à leur rencontre et les salua. Nounou ressemblait à un pruneau bien cuit, rouge et flasque, sa peau ridée semblait prête à se défaire sauf les commissures tendues de sa bouche et les plis durs et charnus au coin de ses yeux. Après plus de vingt ans dans les marais Quadling, elle était léthargique, négligente et pleine de ressentiment. À son âge, elle aurait dû pouvoir dodeliner de la tête au coin chaud d’une cheminée.

— Contente de voir un petit Croquignon, murmura-t-elle à Boq. C’est comme au bon vieux temps.

Puis elle se tourna et dit aux ombres :

— Viens, ma poupée.

S’il n’avait pas été prévenu, Boq n’aurait jamais pris Nessarose pour la sœur d’Elphaba. Elle n’avait rien de vert, ni même de blanc bleuté comme une aristocrate affligée d’une mauvaise circulation sanguine. Nessarose descendit de la diligence avec élégance, énergie et étrangeté, posant son talon sur la marche de fer en même temps que ses orteils. Avec sa démarche bizarre, elle attirait l’attention sur ses pieds, ce qui détournait les yeux de son torse, au moins au début.

Les pieds se posèrent sur le sol, comme animés par une volonté farouche d’équilibre, et Nessarose apparut devant lui. Elle était comme Elphaba l’avait dit : superbe, rose, mince comme une tige de blé, et sans bras. L’écharpe universitaire retombait ingénieusement sur ses épaules pour atténuer le choc d’une telle vision.

— Bonjour, mon bon monsieur, dit-elle avec un infime mouvement de tête. Les valises sont sur le toit. Pouvez-vous vous en occuper ?

Sa voix était aussi onctueuse que celle d’Elphaba était tranchante. Nounou poussa doucement Nessarose vers le fiacre que Boq avait pris. Il vit que la jeune fille se déplaçait avec difficulté si on ne lui soutenait pas le dos.

— Alors comme ça, Nounou doit s’occuper des filles pendant leurs études, dit Nounou à Boq en chemin. Avec leur sainte de mère dans sa tombe inondée depuis toutes ces années, et leur père fou. Enfin, ils ont toujours été brillants dans la famille, et les gens brillants, comme vous le savez, déclinent brillamment. La folie en est l’exemple le plus étincelant. Le vieil homme, l’Éminent Thropp, il vit toujours, et aussi raisonnable qu’un vieux soc de charrue. Il a survécu à sa fille et même à sa petite-fille.

Elphaba est la Troisième Descendante Thropp. Elle sera Éminence un jour. En tant que Croquignon, vous connaissez tout cela.

— Nounou, arrête avec tes ragots, ils me blessent l'âme, dit Nessarose.

— Ne t'inquiète pas, ma jolie. Ce Boq est un vieil ami, et un bon. Dans l'enfer de ces marécages Quadling, mon ami, nous avons perdu l'art de la conversation. Nous croassons en chœur avec ce qui reste du peuple grenouille.

— J'ai bien l'intention de mourir de honte, dit Nessarose d'une voix charmeuse.

— Mais j'ai connu Elphie quand elle était toute petite, répondit Boq. Je suis des Marches, à Haut-Sorbe. Je dois vous avoir rencontrée.

— J'ai toujours préféré vivre à Colwen, dit Nounou. J'étais une consolation en ce bas monde pour la Dame Partra, la Deuxième Descendante Thropp. Mais il m'arrivait parfois de me rendre aux Marches. Il se peut donc que je vous aie rencontré quand vous étiez assez jeune pour courir partout sans pantalon.

— Comment allez-vous ? demanda Nessarose.

— Je m'appelle Boq.

— Et voici Nessarose, dit Nounou, comme s'il était trop douloureux pour la jeune fille de se présenter. Elle devait venir à Shiz l'année prochaine, mais nous avons appris qu'il y avait un problème avec une domestique gillikinaise qui perdait la tête. Donc on a appelé Nounou à sa place, et Nounou peut-elle abandonner sa chérie ? Non, et vous comprenez pourquoi.

— C'est un triste mystère, nous espérons qu'elle se rétablira, dit Boq.

À Crage Hall, Boq assista aux retrouvailles des sœurs, qui furent chaleureuses et satisfaisantes. M^me^ Morrible envoya sa créature Grommetic chercher du thé et des biscuits pour les descendantes Thropp, ainsi que pour Nounou, Boq et Glinda. Le jeune homme, qui s'inquiétait du silence persistant de Glinda, fut soulagé de la voir jeter un regard dur et appréciateur sur la robe élégante de Nessarose. Comment était-il possible (et Boq se demanda si Glinda se le demandait aussi) que ces deux sœurs disgraciées s'habillent de manière aussi différente ? Elphaba portait les plus humbles des robes noires ; ce jour-là, elle était en violet sombre, presque noir. Nessarose, en équilibre sur le divan à côté de Nounou, qui l'aidait en lui levant sa tasse et en émiettant des biscuits beurrés, portait des soieries vertes, couleur de mousse, d'émeraude et de roses jaune-vert. Elphaba la

Verte, assise de l'autre côté, aidant sa sœur elle aussi, ressemblait à un accessoire de mode.

— Toutes ces dispositions sont extrêmement inhabituelles, disait M^me^ Morrible, mais nous ne disposons pas de tout l'espace qu'il faudrait pour pallier les particularités de nos étudiantes, hélas. Nous laisserons ensemble mesdemoiselles Elphaba et Glinda – c'est « Glinda » maintenant, ma chère ? Comme c'est original – nous laisserons ces deux vieilles amies comme elles sont, et vous, mademoiselle Nessarose, nous vous installerons avec votre Nounou dans la chambre voisine, celle qu'occupait votre pauvre vieille Ama Clutch. L'endroit est petit, mais considérez-le plutôt comme *intime*.

— Mais… et quand Ama Clutch sera-t-elle guérie ? demanda Glinda.

— Oh, ma chère, répondit M^me^ Morrible, quelle confiance ont les jeunes gens ! C'est touchant, vraiment. (Elle reprit d'une voix plus dure.) Vous m'aviez déjà parlé de cet état inhabituel et de ses rechutes régulières. Je ne peux que supposer qu'il s'est dégradé pour devenir permanent. (Elle mâcha un biscuit lentement, comme un poisson, gonflant et creusant les joues tel le cuir d'un soufflet.) Bien sûr, nous pouvons tous garder espoir. Mais guère plus, je le crains.

— Et nous pouvons prier, ajouta Nessarose.

— Oh, oui, ça, certainement. Cela va sans dire chez les personnes bien élevées, mademoiselle Nessarose, ajouta la directrice.

Boq vit Nessarose et Elphaba rougir toutes les deux. Glinda se fit excuser et sortit. L'accès de panique qu'il ressentait habituellement lorsqu'elle partait fut tempéré à l'idée qu'il la verrait la semaine suivante en sciences naturelles, car, avec les nouvelles interdictions d'embauche d'Animaux, les institutions universitaires avaient décidé de dispenser des cours magistraux à tous les étudiants en même temps. Boq verrait Glinda à la première leçon mixte jamais donnée à Shiz. Il avait hâte.

Pourtant, elle avait changé. Elle avait manifestement changé.

2

Glinda avait changé, en effet. Elle-même s'en rendait compte. Elle était arrivée à Shiz, petite personne vaine et sotte, et se retrouvait désormais dans

un nœud de vipères. C'était peut-être sa faute. Elle avait inventé une maladie ridicule à Ama Clutch, et voilà que la gouvernante en était frappée. Était-ce la preuve de son don inné pour la sorcellerie ? Glinda choisit de se spécialiser dans cette matière cette année-là, et accepta comme une punition que M^me^ Morrible ne change pas sa camarade de chambre comme promis. Glinda ne s'en souciait plus. Comparées à la mort du professeur Dillamond, bien des choses semblaient désormais insignifiantes.

Mais elle ne faisait pas non plus confiance à M^me^ Morrible. Glinda n'avait répété à personne son mensonge grotesque. Désormais, elle ne laisserait plus à la directrice la moindre prise sur sa vie. En outre, Glinda n'avait toujours pas le courage de confesser à quiconque son crime involontaire. Tandis qu'elle se tourmentait, Boq, cette agaçante petite puce, tournait autour d'elle pour attirer son attention. Elle se repentait de l'avoir laissé l'embrasser. Quelle erreur ! Enfin, tout cela était derrière elle maintenant, ce vacillement au bord du gouffre social. Elle avait percé à jour les demoiselles Pfannee, et cetera pour ce qu'elles étaient – des snobs superficielles et égoïstes – et elle ne voulait plus rien à voir à faire avec elles.

Ainsi Elphaba, qui ne représentait plus un danger pour sa vie sociale, avait tout le potentiel pour devenir une véritable amie. À condition que sa poupée cassée de petite sœur ne l'accapare pas trop. Glinda dut faire preuve d'insistance pour qu'Elphaba accepte de parler d'elle. Glinda avait souhaité se préparer à son arrivée et à l'élargissement de son cercle.

— Elle est née à Colwen, quand j'avais à peu près trois ans, lui avait appris Elphaba. Ma famille était revenue là-bas pour un court séjour. C'était l'une de ces périodes de sécheresse intense. Notre père nous a dit par la suite, après la mort de notre mère, que la naissance de Nessarose avait coïncidé avec une remontée d'eau dans les puits du voisinage. Il y avait eu des danses païennes et un sacrifice humain.

Glinda regarda fixement Elphaba, qui semblait à la fois désinvolte et réticente.

— Un ami de mes parents, un souffleur de verre Quadling. La foule, excitée par des Plaideptes et par une horloge prophétique, lui est tombée dessus et l'a tué. Un homme appelé Cœur de Tortue.

Les mains crispées sur ses chaussures noires d'occasion, Elphaba reprit, les yeux rivés au sol :

— Je crois que c’est à cause de ça que mon père et ma mère sont devenus missionnaires chez les Quadling, et qu’ils ne sont jamais revenus à Colwen ou au pays Croquignon.

— Mais ta mère est morte en couches ? demanda Glinda. Comment a-t-elle pu devenir missionnaire ?

— Elle n’est pas morte cette fois-là, mais cinq ans plus tard, dit Elphaba en détournant le regard, comme si cette histoire la gênait. Elle est morte à la naissance de notre frère cadet. Mon père le nomma Carapace, en l’honneur de Cœur de Tortue, j’imagine. Et donc, Carapace, Nessarose et moi avons vécu la vie d’enfants nomades, nous baladant de camp Quadling en camp Quadling avec Nounou et Frex, notre père. Il prêchait, Nounou nous faisait la classe et nous élevait et entretenait ce qui nous servait de logis. Pendant ce temps, les hommes du Magicien d’Oz commençaient à assécher les marécages pour atteindre les gisements de rubis.

» Cela n’a jamais marché, bien sûr. Ils ont chassé les Quadling et les ont tués, en les rassemblant dans des camps pour leur propre protection avant de les faire mourir de faim. Ils ont pillé les marais, raflé les rubis et disparu. Mon père en a perdu la boule. Il n’y avait jamais eu assez de rubis pour que cela en vaille la peine ; nous n’avons toujours pas de canaux pour amener cette eau légendaire du Vinkus en terre croquignonne, à l’autre bout du pays. Quant à la sécheresse, après quelques répits prometteurs, elle a repris de plus belle. Les Animaux sont rappelés sur les terres de leurs ancêtres, c’est une ruse pour donner aux paysans l’impression qu’ils contrôlent au moins quelque chose. Il s’agit d’une marginalisation systématique des populations, Galinda ; tels sont les plans du Magicien.

— Nous parlions de ton enfance, dit Glinda.

— Eh bien, c’est ça, tout ça en fait partie. On ne peut pas séparer la vie privée de la politique, dit Elphaba. Tu veux savoir ce qu’on mangeait ? À quoi on jouait ?

— Je veux savoir à quoi ressemble Nessarose, et Carapace aussi.

— Nessarose est une semi-invalide à forte tête, dit Elphaba. Elle est très intelligente, et se croit sanctifiée. Elle a hérité du goût de mon père pour la religion. Elle ne sait pas s’occuper des autres parce qu’elle n’a jamais appris à s’occuper d’elle-même. Elle en est incapable. Mon père m’a forcée à la materner pendant presque toute mon enfance. Ce qu’elle fera à la mort de Nounou, je me le demande. Je devrai de nouveau m’occuper d’elle, j’imagine.

— Oh, quelle abominable perspective, dit Glinda sans même y penser.

Mais Elphaba se contenta de hocher tristement la tête :

— Tout à fait d'accord.

— Et pour Carapace…, reprit Glinda, se demandant quelle nouvelle blessure elle allait rouvrir.

— Mâle, blanc et entier, dit Elphaba. Il a une dizaine d'années maintenant, je dirais. Il restera à la maison pour s'occuper de notre père. C'est un gamin, comme les autres gamins. Un peu limité, peut-être, mais il n'a pas eu les mêmes avantages que nous.

— Comment cela ?

— Même si cela n'a pas duré, nous avons eu une mère. Une femme tête en l'air, alcoolique, imaginative, hésitante, désespérée, courageuse, entêtée, présente. Nous l'avions. Melena. Carapace n'a eu que Nounou, qui a fait de son mieux.

— Et qui était le préféré de ta mère ? demanda Glinda.

— Ça, je ne peux pas dire, répondit Elphaba d'un air détaché. Carapace, je suppose, puisque c'est un garçon. Mais elle est morte sans l'avoir vu, elle n'a donc même pas eu cette petite consolation.

— Et le préféré de ton père ?

— Oh, ça, c'est facile, dit Elphaba en bondissant pour prendre ses livres sur son étagère, prête à filer pour couper court à la conversation. C'est Nessarose. Tu comprendras pourquoi quand tu la verras. C'est la préférée de tout le monde.

Elle s'enfuit de la chambre en agitant sa main verte dans un bref au revoir.

Glinda n'était pas sûre de préférer la sœur d'Elphaba. Nessarose semblait si exigeante. Nounou était aux petits soins, et Elphaba proposait sans cesse des améliorations pour que tout soit parfait. « Tire les rideaux comme ça, pas comme ça, pour protéger du soleil la jolie peau de Nessarose. On peut monter un peu la lampe à huile pour que Nessarose puisse lire ? Chut, pas de bavardages le soir ; Nessarose s'est retirée et elle a le sommeil tellement léger. »

Glinda fut un peu ébahie de la beauté anormale de Nessarose. Elle s'habillait avec goût (sinon excentricité). Elle détournait l'attention d'elle, pourtant, par une série de petits tics en société – la tête inclinée lors d'une

soudaine crise de dévotion, les yeux qui papillonnaient. C'était particulièrement émouvant – et agaçant – de devoir essuyer une traînée de larmes provoquée par une épiphanie de la vie spirituelle de Nessarose, d'une richesse dont l'assistance n'avait pas la moindre idée. Que dire ?

Glinda trouva refuge dans les études. La sorcellerie était enseignée par un nouveau professeur, une certaine M^lle^ Grispetit. Elle ne tarissait pas d'éloges pour sa matière, mais, comme cela devint rapidement évident, elle n'avait guère de dispositions naturelles.

— Fondamentalement, un sortilège n'est rien d'autre qu'une recette de modification, entonnait-elle de sa voix flûtée.

Mais quand le poulet qu'elle essayait de transformer en toast se métamorphosa en marc de café dans une feuille de laitue, les étudiantes se promirent toutes de ne jamais accepter une invitation à dîner chez elle.

Au fond de la salle, tapie dans une pseudo-invisibilité pour pouvoir observer le cours, M^me^ Morrible marquait sa désapprobation. Une ou deux fois, elle ne put s'empêcher d'intervenir :

— Je ne me prétends pas douée dans le domaine de la sorcellerie, protestait-elle, mais sûrement, mademoiselle Grispetit, vous avez oublié les étapes de la liaison et de la conviction ? Je pose juste la question. Laissez-moi essayer. Vous savez que je prends un plaisir particulier à l'instruction de nos ensorceleuses.

M^lle^ Grispetit finissait toujours par s'asseoir sur ce qui restait d'une démonstration précédente, ou par lâcher son sac, fondant en larmes, vaincue par la honte et l'humiliation. Les filles gloussaient, et n'avaient pas l'impression d'apprendre grand-chose.

Vraiment ? L'avantage de la maladresse de leur enseignante, c'était qu'elles n'avaient pas peur d'essayer elles-mêmes. En outre, M^lle^ Grispetit se montrait facilement enthousiaste si une étudiante réussissait l'exercice du jour. La première fois que Glinda parvint à dissimuler une bobine de fil par un sort d'invisibilité, ne serait-ce que quelques secondes, M^lle^ Grispetit battit des mains, sauta dans tous les sens et se cassa un talon de chaussure. C'était gratifiant et encourageant.

— Non que j'aie la moindre objection, dit Elphaba un jour où elle était assise avec Glinda et Nessarose (et forcément Nounou) sous un buisson de rosacées au bord du Canal du Suicide. Mais je dois me poser la question : comment l'université peut-elle enseigner la sorcellerie alors que sa charte d'origine est si strictement unioniste ?

— La sorcellerie n’a en soi rien de religieux ou de païen, répondit Glinda. N’est-ce pas ? Rien à voir avec le culte du plaisir non plus.

— Les sortilèges, les métamorphoses, les apparitions ? Ce n’est que du divertissement, dit Elphaba. Du théâtre.

— Oui, cela peut ressembler à du théâtre, et souvent à du mauvais théâtre entre les mains de M^lle^ Grispetit, reconnut Glinda. Mais le fond n’a rien à voir avec l’application. C’est une compétence pratique comme… lire et écrire. L’intérêt n’est pas de savoir lire et écrire, l’intérêt c’est ce qu’on lit ou ce qu’on écrit. Ou, si vous me pardonnez le jeu de mots, le *sort* qu’on fait à la lecture et l’écriture.

— Père y était absolument opposé, dit Nessarose de la voix doucereuse des croyants inébranlables. Père disait toujours que la magie, c’était la main du diable. Il disait que le culte du plaisir n’était qu’une tentative pour détourner les masses de l’objet véritable de leur dévotion.

— C’est le discours unioniste, répondit Glinda sans se vexer. C’est une opinion raisonnable, si vos adversaires sont les charlatans et les bateleurs. Mais la sorcellerie, ce n’est pas nécessairement cela. Et les simples sorcières du Glikkus ? À ce qu’on dit, elles ensorcellent les vaches importées du pays Croquignon pour qu’elles n’aillent pas se jeter en meuglant dans un précipice : qui aurait les moyens d’installer des barrières partout, dans cette région ? La magie est un talent local, une contribution au bien-être de la communauté. Elle ne supplante pas forcément la religion.

— Peut-être que non, dit Nessarose, mais si elle a tendance à le faire, ne devons-nous pas alors nous en méfier ?

— S’en méfier ? Moi, je me méfie de l’eau que je bois, dit Glinda, elle pourrait être empoisonnée. Cela ne veut pas dire que je vais cesser d’en boire.

— Je ne pense même pas que ça vaille la peine qu’on en parle, intervint Elphaba. Je pense que la sorcellerie n’a guère d’importance. La sorcellerie est autocentrée, elle n’est pas tournée vers le monde.

Glinda se concentra intensément pour faire léviter le reste du sandwich d’Elphaba au-dessus du canal. Elle ne réussit qu’à le faire exploser en petits éclats de mayonnaise, de carottes râpées et d’olives coupées. Nessarose rit à en perdre l’équilibre, et Nounou dut la redresser. Elphaba était couverte de nourriture, qu’elle ramassa et se mit à manger, à l’hilarité et au dégoût généraux.

— Ce ne sont que des effets, Glinda, dit-elle. La magie n’a rien d’ontologiquement intéressant. Je ne crois pas en l’unionisme non plus, protesta-t-elle. Je suis athée et matérialiste.

— Tu dis cela pour choquer et scandaliser, dit sèchement Nessarose. Glinda, n’en crois pas un mot. Elle agit toujours ainsi, en général pour courroucer Père.

— Père n’est pas là, lui rappela Elphaba.

— Je parle pour lui et je suis offensée, répliqua Nessarose. Si tu peux plisser le nez devant l’unionisme, c’est parce que le Dieu Innommé t’a donné un nez. C’est tordant non, Glinda ? Puéril.

Nessarose semblait prête à mordre.

— Père n’est pas là, répéta Elphaba, presque sur un ton d’excuse. Tu n’as pas besoin de prendre publiquement la défense de ses obsessions.

— Ce que tu appelles « obsessions », ce sont mes articles de foi, répondit Nessarose d’une voix claire et glaciale.

— En tout cas, tu n’es pas mauvaise, pour une ensorceleuse débutante, dit Elphaba à Glinda. Tu as joliment massacré mon déjeuner.

— Merci, dit Glinda. Je n’avais pas l’intention de le faire exploser. Mais je m’améliore, pas vrai ? Et dehors et en public, en plus.

— Spectacle choquant, commenta Nessarose. C’est exactement ce que Père aurait déploré. Tout est dans l’apparence.

— Je suis d’accord, ça a toujours le goût d’olives, dit Elphaba en prenant du bout du doigt un morceau d’olive noire qu’elle tendit à sa sœur. Tu veux goûter, Nessa ?

Mais Nessarose se détourna et s’abîma dans une prière silencieuse.

3

Quelques jours plus tard, Boq parvint à attirer l’attention d’Elphaba à la pause du cours de sciences naturelles. Ils se retrouvèrent dans une alcôve près du couloir principal.

— Qu’est-ce que tu penses de ce nouveau professeur Nikidik ? demanda-t-il.

— J’ai du mal à écouter, mais c’est parce que j’ai encore envie d’entendre le professeur Dillamond. Je n’arrive pas à croire qu’il est parti.

Le visage d'Elphaba exprimait sa résignation face à une réalité impossible.

— C'est l'une des choses que j'aimerais savoir, dit Boq. Tu m'as tout dit de ses découvertes. Est-ce que tu sais si son labo a été nettoyé ? Peut-être qu'il y a quelque chose d'intéressant dedans. Tu as pris ses travaux en notes, est-ce qu'il pourrait y avoir là un point de départ pour un projet, ou au moins de nouvelles études ?

Elle le regarda avec détermination :

— Tu t'imagines que je n'y ai pas déjà pensé depuis longtemps ? Bien sûr que j'ai foncé au labo le jour où on a trouvé son corps. Avant qu'ils recouvrent la porte de cadenas et de sorts de fermeture. Boq, tu me prends pour une idiote ?

— Non, je ne te prends pas pour une idiote. Dis-moi ce que tu as trouvé.

— Ses découvertes sont bien cachées, et bien que j'aie des lacunes énormes dans ma formation, je les étudie de mon côté.

— Tu veux dire que tu ne vas pas me les montrer ? demanda Boq, scandalisé.

— Cela ne t'a jamais particulièrement intéressé. D'ailleurs tant qu'il n'y aura rien à prouver, quel intérêt ? Je ne pense pas que le professeur Dillamond en ait été déjà là.

— Je suis un Croquignon, répondit fièrement Boq. Écoute, Elphie, tu m'as plus ou moins convaincu des plans du Magicien. Le confinement des Animaux sur leurs propres terres pour donner aux paysans croquignons mécontents l'impression qu'il fait quelque chose pour eux, et aussi pour fournir de la main-d'œuvre forcée aux excavations inutiles de nouveaux puits inutiles. C'est infâme. Mais cela concerne Haut-Sorbe et les villes qui m'ont envoyé ici. J'ai le droit de savoir ce que tu sais. Peut-être qu'on pourra trouver la solution ensemble, et changer les choses.

— Tu as trop à perdre, dit Elphaba. Je vais m'en occuper moi-même.

— T'occuper de quoi ?

— Moins tu en sauras, mieux ce sera, et je le dis dans ton intérêt. Celui qui a tué le professeur Dillamond ne veut pas que ses découvertes soient publiées. Quel genre d'amie est-ce que je serais si je te mettais en danger toi aussi ?

— Quel genre d'ami est-ce que je serais si je n'insistais pas ? répliqua Boq.

Mais elle refusa d’en dire davantage. Il s’assit à côté d’elle le restant du cours et lui fit passer de petits messages, mais elle n’en lut aucun. Il aurait pensé que leur amitié était dans une impasse, sans l’attaque que subit le nouveau venu, ce jour même.

Le professeur Nikidik parlait de l’énergie vitale. Entortillant les deux pointes de sa longue barbe broussailleuse entre ses poignets, il descendait d’un ton à la fin de chaque phrase, et seule la première moitié était audible au fond de la salle. Pas un étudiant ne suivait. Quand Nikidik prit un petit flacon dans la poche de sa veste et marmonna quelque chose sur « l’Extrait d’intention biologique », seuls les étudiants du premier rang se redressèrent, les yeux écarquillés. Pour Boq et Elphaba, et tous les autres, on entendait un vague : « Une petite sauce pour la soupe hum hum, comme si la création était un hum hum sans conclusion, nonobstant les obligations de toutes les hm hm hm conscientes, et ainsi, comme petit exercice pour ceux qui s’endorment dans le fond hum hum hum, assister à un petit miracle, grâce à hum hum hum. »

Un frisson d’excitation réveilla toute la salle. Le professeur déboucha le flacon enfumé et l’agita. Ils virent tous une petite bouffée de poussière, semblable à un nuage de talc, onduler en panache au-dessus du goulot. Le professeur agita les mains deux ou trois fois, pour créer un courant d’air montant. Le panache commença à s’élever, gardant une cohérence étonnante. Les étudiants se retinrent de pousser des « oh » et des « ah » : le professeur Nikidik posa un doigt sur ses lèvres, et ils comprirent pourquoi. S’ils soufflaient trop fort, ils troubleraient le courant d’air et détourneraient la poudre flottante. Pourtant, les étudiants sourirent malgré eux. Au-dessus de l’estrade, parmi les cornes de cerf et les trompettes de bronze cérémoniales de rigueur, se trouvaient quatre portraits à l’huile des pères fondateurs des Tours d’Ozma. Avec leurs habits de jadis et leurs expressions graves, ils posaient un regard méprisant sur l’assemblée. Si cette « intention biologique » devait s’appliquer à l’un de ces ancêtres, que dirait-il en voyant des étudiants et des étudiantes rassemblés dans le grand hall ? Qu’aurait-il à dire, d’ailleurs, en général ? Tout le monde retint son souffle.

Mais une porte s’ouvrit d’un côté de l’estrade, perturbant la dynamique des courants d’air. Un étudiant passa la tête à l’intérieur, l’air perdu. C’était un nouveau, bizarrement vêtu de jambières de daim avec une chemise de

coton blanc, des losanges bleus tatoués sur son visage et ses mains à la peau mate. Personne ne l'avait vu avant, ni quiconque lui ressemblant. Boq serra la main d'Elphaba en murmurant :

— Regarde ! Un Winkie !

Et tel semblait être le cas : un étudiant du Vinkus, dans son étrange tenue de cérémonie, en retard pour le cours, se trompant de porte, confus et désolé, mais la porte s'était refermée derrière lui, verrouillée, et il n'y avait pas de siège vide au premier rang. Il s'assit donc là où il était, le dos contre la porte, dans l'espoir sans doute de passer inaperçu.

— Zut et fichtre, ça s'est envolé, dit le professeur Nikidik. Imbécile, pourquoi n'êtes-vous pas à l'heure ?

Le brouillard lumineux, de la taille d'un bouquet de fleurs, avait filé vers le plafond, passant devant les rangées de dignitaires morts depuis longtemps, attendant une occasion inopinée de parler de nouveau. Mais non, le nuage recouvrit une paire d'andouillers et sembla se poser un long moment entre les cornes tordues.

— Eh bien, il me paraît difficile que *ceux-là* nous délivrent de sages paroles, et je refuse de gâcher de nouveau cette matière précieuse pour une démonstration scolaire, dit Nikidik. La recherche reste inachevée et j'avais pensé que hum hum hum. Que vous découvriez par vous-mêmes si hum hum hum. Je ne veux pas influencer vos hum hum hum.

Les andouillers se tordirent soudain, s'arrachant au panneau de chêne. Ils tombèrent bruyamment par terre, sous les hurlements de rire des étudiants – d'autant plus que pendant un instant, le professeur Nikidik ne comprit pas d'où venait ce vacarme. Il se retourna au moment où les andouillers se redressaient et attendaient, frémissant d'excitation sur l'estrade comme un coq de combat prêt à entrer sur le ring.

— Ne me regardez donc pas comme ça, dit le professeur Nikidik en ramassant ses livres. Je ne vous ai rien demandé, à vous. Prenez-vous-en à lui, si vous le devez.

D'un geste désinvolte, il désigna l'étudiant du Vinkus, qui reculait avec des yeux tellement écarquillés que les étudiants les plus âgés et les plus cyniques commencèrent à se demander si tout ça n'était pas un canular.

Les andouillers se dressèrent sur leurs pointes et s'avancèrent en crabe sur l'estrade. Les étudiants se levèrent, hurlant en chœur : les cornes se ruèrent sur l'étudiant du Vinkus et le plaquèrent contre la porte verrouillée.

Une partie des andouillers le tenait par le cou, comme dans un joug, et l'autre s'apprêtait à lui crever l'œil.

Le professeur Nikidik voulut réagir vite, mais il tomba sur ses genoux arthritiques, et avant qu'il puisse se relever, deux étudiants du premier rang montèrent sur scène, saisirent les andouillers et les plaquèrent au sol. Le Winkie cria dans une langue étrangère.

— C'est Crope et Tibbett ! s'écria Boq en prenant l'épaule d'Elphaba. Regarde !

Les étudiants en sorcellerie s'agitaient sur leurs sièges, essayant d'envoyer des sortilèges aux andouillers meurtriers ; Crope et Tibbett trouvèrent leur prise, la lâchèrent, la retrouvèrent et réussirent enfin à casser l'une des branches principales, puis l'autre – et les morceaux, encore frémissants, tombèrent sur l'estrade, sans vie.

— Oh, le pauvre gars, dit Boq, car l'étudiant du Vinkus s'était effondré et pleurait à chaudes larmes derrière ses mains couvertes de losanges bleus.

— Je n'avais jamais vu un étudiant du Vinkus. Quel horrible accueil.

L'attaque de l'étudiant Winkie provoqua rumeurs et conjectures. Le lendemain, en cours de sorcellerie, Glinda demanda à M^lle^ Grispetit de leur expliquer quelque chose.

— Comment est-il possible que l'Extrait d'intention biologique, enfin le produit du professeur Nikidik, soit étudié en sciences naturelles, alors qu'il se comportait comme un maître sortilège ? Quelle est vraiment la différence entre science et sorcellerie ?

— Ah, dit M^lle^ Grispetit, choisissant ce moment pour s'intéresser à ses cheveux. La science, mes chères, est la dissection systématique de la nature, pour la réduire en éléments fonctionnels obéissant plus ou moins aux lois universelles. La sorcellerie suit la direction opposée. Elle ne déchire pas, elle répare. Elle est synthèse plutôt qu'analyse. Elle crée, plutôt que de révéler l'ancien. Entre les mains d'une personne vraiment douée (ce disant, elle se piqua avec une épingle et poussa un jappement de douleur), la sorcellerie est un Art. Elle dépasse les beaux-arts de la peinture, du théâtre et de la récitation. Elle ne pose ni ne représente le monde. Elle *devient.* Une bien belle vocation. (Elle commença à pleurer doucement, émue de sa propre rhétorique.) Peut-il y avoir plus noble désir que de changer le monde ? Pas de dessiner des schémas unionistes, mais réellement d'ordonner le changement ? De revoir le difforme, de réformer l'erreur, de

cadrer les marges de cette erreur malheureuse qu'est l'univers ? Et par la sorcellerie, de survivre ?

À l'heure du thé, toujours effarée et amusée, Glinda rapporta aux sœurs Thropp le petit discours venu du cœur que leur avait tenu M^lle^ Grispetit. Nessarose commenta :

— Seul le Dieu Innommé crée, Glinda. Si M^lle^ Grispetit confond la sorcellerie avec la création, le danger est grand qu'elle corrompe ton sens moral.

— Hum, dit Glinda, en pensant à Ama Clutch sur le lit de douleur mentale qu'elle lui avait autrefois imaginé, mon sens moral n'est déjà pas trop en forme, Nessa.

— Alors, si la sorcellerie doit avoir une utilité, ce doit être pour réformer ton caractère, dit fermement Nessarose. Si tu t'appliques à suivre cette direction, je pense que tout ira bien. Sers-toi de ton talent, ne le laisse pas se servir de toi.

Glinda se dit que Nessarose risquait fort de développer un réel don pour écraser les gens avec sa condescendance. Elle en frémit d'avance, tout en prenant son conseil au sérieux.

Elphaba intervint :

— Quelle bonne question, Glinda. Si seulement M^lle^ Grispetit y avait répondu. Ce petit cauchemar avec les andouillers m'a fait l'effet de relever de la magie, plus que de la science. Et ce pauvre gars du Vinkus ! Et si nous demandions au professeur Nikidik, la semaine prochaine ?

— Qui aura le courage de le faire ? s'écria Glinda. M^lle^ Grispetit, au moins, est ridicule. Le professeur Nikidik, avec son adorable manière de marmuhuhmonner… il est trop distingué !

Au cours de sciences naturelles de la semaine suivante, tous les regards étaient tournés vers le nouveau venu du Vinkus. Il arriva en avance et s'installa au balcon, aussi loin du lutrin que possible. Comme tous les paysans sédentaires, Boq se méfiait des nomades. Mais il dut reconnaître que le nouvel étudiant avait un regard intelligent. Avaric, se glissant sur la chaise à côté de Boq, dit :

— Il paraît que c'est un prince. Un prince sans argent ni trône. Un noble indigent. Dans sa tribu à lui, je veux dire. Il vit aux Tours d'Ozma et s'appelle Fiyero. C'est un vrai Winkie, de pur sang. Je me demande ce qu'il pense de la civilisation ?

— Après l’aperçu qu’il en a eu la semaine dernière, il doit regretter sa famille barbare, dit Elphaba, assise de l’autre côté de Boq.

— Et pourquoi est-ce qu’il porte ces peintures idiotes ? s’enquit Avaric. Il ne fait qu’attirer l’attention sur lui. Et cette peau ! Je ne voudrais pas avoir une peau couleur de merde.

— Ça, dit Elphaba, c’est une opinion merdique.

— Oh pitié ! gémit Boq. Et si on la bouclait ?

— J’ai oublié, Elphie, que la peau c’est un problème pour toi aussi, lança Avaric.

— Laisse-moi en dehors de ça, répondit Elphaba. On vient de manger, et tu me donnes de la dyspepsie, Avaric. Toi et les haricots de midi.

— Je vais changer de place, avertit Boq, mais le professeur Nikidik entra à ce moment-là, et la classe se leva automatiquement par respect, avant de se rasseoir dans un brouhaha convivial.

Elphaba agita la main quelques minutes pour attirer l’attention du professeur, mais elle était assise trop loin au fond et il jacassait sur un autre sujet. Elle se pencha vers Boq :

— Après la pause, je change de place pour m’avancer, comme ça il me verra.

Puis Nikidik finit son préambule inaudible et fit signe à un étudiant d’ouvrir la porte latérale par où Fiyero avait fait son entrée maladroite la semaine précédente.

Entra un garçon des Trois Reines, poussant un chariot. Dessus, accroupi comme pour se faire le plus petit possible, se trouvait un lionceau. La terreur de l’animal était perceptible jusqu’au balcon.

Sa queue, un petit fouet de la couleur de cacahouètes écrasées, s’agitait en tous sens. Il voûtait le dos. Il n’avait pas encore de crinière digne de ce nom. Mais sa tête fauve remuait d’un côté et de l’autre, comme s’il comptait les différentes menaces qui l’entouraient. Il ouvrit la gueule pour pousser un couinement terrifié, la forme infantile d’un rugissement adulte. Tous les cœurs fondirent et les étudiants firent « Oooooooh… ».

— Ce n’est guère plus qu’un chaton, dit Nikidik. J’avais pensé à l’appeler Rrrr, mais il frissonne plus qu’il ne ronronne, je l’appelle donc Brrr.

L’animal regarda Nikidik et se réfugia tout au bout du chariot.

— La question de ce matin est, dit le professeur Nikidik, si nous reprenons les domaines d’étude quelque peu orientés du professeur

Dillamond, qui hum hum. Qui peut me dire si c'est un animal ou un Animal ?

Elphaba n'attendit pas qu'on l'appelle. Elle se leva du balcon et lança sa réponse à haute et intelligible voix :

— Professeur Nikidik, vous avez demandé qui pouvait dire s'il s'agissait d'un animal ou d'un Animal. Il me semble que la réponse est : sa mère. Où est sa mère ?

Il y eut des murmures amusés.

— Embourbés dans le marécage de la sémantique syntactique, je vois, dit gaiement le professeur. (Il éleva la voix, comme s'il venait juste de remarquer l'existence du balcon.) Bien joué, mademoiselle. Laissez-moi reformuler ma question. Quelqu'un peut-il hasarder une hypothèse quant à la nature de ce spécimen ? Et donner la raison d'un tel examen ? Nous avons devant nous une bête d'âge tendre, bien avant que toute bête de ce type puisse maîtriser le langage, en admettant que le langage fasse partie de sa constitution. Avant le langage – en supposant ce langage – est-ce déjà un Animal ?

— Je répète ma question, professeur, lança Elphaba. C'est un très jeune lionceau. Où est sa mère ? Pourquoi a-t-il été enlevé à sa mère à un si jeune âge ? Comment même peut-il se nourrir ?

— Ces questions n'ont aucune pertinence par rapport à la problématique posée, répondit le professeur. Cela dit, les jeunes cœurs sont prompts à saigner. La mère, dirons-nous, est morte dans une explosion mal à propos. Posons, pour les besoins de la discussion, qu'il n'y a aucun moyen de savoir si la mère était une Lionne ou une lionne. Après tout, comme vous l'avez peut-être appris, certains Animaux retournent à la nature pour éviter les conséquences des lois actuelles.

Elphaba se rassit, perplexe.

— Cela ne me semble pas juste, dit-elle à Boq et Avaric. Traîner ici un lionceau sans sa mère, pour une leçon de sciences. Voyez à quel point il semble terrifié. Il frissonne, et ça ne peut pas être de froid.

D'autres étudiants hasardaient quelques hypothèses, mais le professeur les réduisit à néant l'une après l'autre. L'idée, apparemment, c'était que sans langage ni indices contextuels, une bête au stade infantile n'était clairement ni animal ni Animal.

— Cela a des implications politiques, dit fortement Elphaba. Je pensais qu'il s'agissait de sciences naturelles, pas de commentaires d'actualité.

Boq et Avaric la firent taire. Elle se taillait une terrible réputation de grande gueule.

Le professeur fit traîner l'épisode longtemps après que tout le monde eut compris où il voulait en venir. Puis il se tourna enfin et dit :

— Pensez-vous maintenant que si nous pouvions cautériser la partie du cerveau où se développe le langage, nous pourrions éliminer la notion de douleur, et donc son existence ? Les premiers tests sur ce petit lionceau ont donné des résultats intéressants.

Il avait pris un petit marteau de caoutchouc et une seringue. L'animal battit en retraite en jappant, puis tomba par terre et fila vers la porte, qui était fermée et verrouillée de l'intérieur, comme la semaine précédente.

Mais ce n'était pas seulement Elphaba qui s'était mise debout en hurlant. Une demi-douzaine d'étudiants criaient au professeur :

— La douleur ? Éliminer la douleur ? Regardez-le, il est terrifié ! Il souffre déjà ! Ne faites pas ça, vous êtes fou ?

Le professeur marqua un temps ; il serrait son marteau à s'en faire blanchir les jointures.

— Je ne supporterai pas un refus d'apprendre aussi flagrant ! souffla-t-il, furieux. Vous tirez des conclusions aussi hâtives que stupides, fondées sur des sentiments et non sur l'observation. Amenez l'animal ici. Ramenez-le. J'insiste, jeune demoiselle. Je serai fort irrité.

Mais deux filles de Briscoe Hall désobéirent et s'enfuirent, portant le lionceau qui griffait dans un tablier entre elles. Le tumulte fit trembler la salle et le professeur Nikidik descendit de l'estrade. Elphaba se tourna vers Boq :

— Bon, je crois que je n'aurai pas l'occasion de poser la bonne question de Glinda sur la différence entre la science et la sorcellerie… On a vraiment suivi une autre voie, aujourd'hui.

Sa voix tremblait.

— Tu avais de la compassion pour cet animal, n'est-ce pas ? (Boq était touché.) Elphie, tu trembles. Cela n'a rien d'insultant, mais tu étais presque blanche de passion. Allez, on sort en douce prendre un thé place de la Gare, en souvenir du bon vieux temps.

Peut-être chaque groupe humain accidentellement réuni connaît-il une période de grâce, entre la timidité et les préjugés du début, et l'écœurement et la trahison de la fin. Il sembla à Boq que son obsession estivale pour la Galinda d'alors n'avait eu de sens que dans la mesure où elle avait débouché sur cette aisance de la maturité, avec un cercle d'amis qui avaient commencé à se sentir inévitablement liés entre eux pour toujours.

Les garçons n'avaient toujours pas accès à Crage Hall, ni les filles aux bâtiments des garçons, mais le centre-ville de Shiz devint une extension des salons et des salles de conférence où ils avaient le droit de se fréquenter. L'après-midi en semaine, ou le matin chaque week-end, ils se retrouvaient au bord du canal avec une bouteille de vin, ou dans un café, ou ils se promenaient en discutant des détails de l'architecture shizienne, ou ils riaient des excentricités de leurs enseignants. Boq et Avaric, Elphaba et Nessarose (avec Nounou), Glinda, et parfois Pfannee, Shenshen et Milia, et parfois Crope et Tibbett. Puis Crope amena Fiyero et le présenta, ce qui glaça Tibbett pendant une semaine jusqu'au soir où Fiyero dit, de son ton sérieux et timide :

— Bien sûr… je suis marié depuis quelque temps. Au Vinkus, nous nous marions tôt.

Les autres, tout émoustillés par cette idée, se sentirent bien jeunes.

Naturellement, Elphaba et Avaric s'envoyaient des piques impitoyables, Nessarose fatiguait tout le monde avec ses sermons religieux. Les litanies d'allusions obscènes de Crope et Tibbett leur valurent de se retrouver dans le canal plus d'une fois. Mais Boq fut soulagé que sa passion pour Galinda se soit calmée. Elle était assise au bord de la couverture de pique-nique, l'air indépendant, et détournait d'elle la conversation. Il avait aimé la fille amoureuse de son propre charme, et cette fille semblait avoir disparu. Mais il était heureux d'avoir Glinda comme amie. Pour tout dire : il avait aimé *Galinda,* et elle était devenue *Glinda.* Quelqu'un qu'il ne comprenait plus tout à fait. Fin de l'histoire.

C'était un cercle enchanté.

Toutes les filles évitaient M^me^ Morrible autant qu'elles le pouvaient. Un soir, cependant, Grommetic vint débusquer les sœurs Thropp. Nounou grogna, noua un tablier propre et cornaqua Nessarose et Elphaba au rez-de-chaussée, dans le salon de la directrice.

— J’ai horreur de ce Grommetic, dit Nessarose. Comment marche-t-il, d’ailleurs ? Il est mécanique, magique, ou un mélange des deux ?

— J’ai toujours imaginé l’explication ridicule qu’il y avait un nain à l’intérieur, ou une famille d’elfes acrobates déplaçant chacun un membre, répondit Elphaba. Chaque fois que Grommetic arrive, ma main a toujours une envie bizarre de marteau.

— J’ai du mal à imaginer. Une envie de main, je veux dire, précisa Nessarose.

— Chut, vous deux, cette machine a des oreilles, dit Nounou.

M^me^ Morrible parcourait ses comptes ; elle ajouta quelques remarques en marge avant de daigner remarquer leur présence.

— Cela ne prendra qu’un moment, dit-elle. J’ai reçu une lettre de votre cher père, ainsi qu’un paquet pour vous. Il m’a semblé plus attentionné de vous donner ces nouvelles en personne.

— Des nouvelles ? dit Nessarose en pâlissant.

— Il aurait pu nous écrire à nous aussi, ajouta Elphaba.

M^me^ Morrible ne fit pas attention à elle.

— Il écrit pour s’enquérir de la santé et des progrès de Nessarose, et pour vous dire à toutes les deux qu’il va entamer un jeûne et une pénitence pour le retour d’Ozma Tippetarius.

— Oh, bénie soit cette petite fille, dit Nounou, ragaillardie par l’un de ses sujets de prédilection. Quand le Magicien s’est emparé du Palais, il y a si longtemps, il a fait emprisonner le Régent, et nous pensions tous que la sainte enfant d’Ozma ferait descendre la colère divine sur la tête du Magicien. Mais on dit qu’elle a été enlevée et gelée dans une grotte, comme Lurline. Frexspar a-t-il trouvé le courage de la dégeler – l’heure de son retour a-t-elle sonné ?

— Je vous en prie, dit M^me^ Morrible aux deux sœurs, en jetant un regard acerbe à Nounou. Je ne vous ai pas demandé de venir pour que votre Nounou puisse discuter de cet apocryphe contemporain, ni calomnier notre glorieux Magicien. La transition a été pacifique. Si la santé du Régent d’Ozma lui a manqué alors qu’il était assigné à résidence, c’est une simple coïncidence, rien de plus. Quant au pouvoir qu’aurait votre père de tirer l’enfant royal disparu de quelque état supposé de somnolence… enfin, vous avez pratiquement reconnu devant moi que votre père est excentrique, pour ne pas dire fou. Je ne peux que lui souhaiter la réussite dans ses projets. Mais il est de mon devoir de vous signifier, jeunes filles, que les

comportements séditieux ne nous font pas sourire, à Crage Hall. J'espère que vous n'avez pas importé les désirs royalistes de votre père dans nos dortoirs.

— Nous nous consacrons au Dieu Innommé, non au Magicien ou aux survivants éventuels de la famille royale, déclara fièrement Nessarose.

— Je n'ai aucune idée sur le sujet, marmonna Elphaba, sauf que Père adore les causes perdues.

— Très bien, dit la directrice. Comme il se doit. J'ai un paquet pour vous.

Elle le tendit à Elphaba, ajoutant :

— C'est pour Nessarose, je pense.

— Ouvre-le, Elphie, je t'en prie, dit cette dernière.

Nounou se pencha pour mieux voir.

Elphaba défit la ficelle et ouvrit la boîte en bois. Elle en sortit une chaussure, puis une autre. Étaient-elles argentées ? Ou bleues ? Ou rouges, à présent ? D'un brillant de nacre ? Difficile à dire, et cela n'avait pas d'importance : l'effet était éblouissant. Même M^me^ Morrible eut un hoquet de stupeur devant cette splendeur. Les chaussures semblaient pulser de centaines de reflets et de réfractions. À la lueur du feu, on aurait dit des globules de sang bouillant vus à la loupe.

— Il écrit qu'il les a achetées pour vous à une colporteuse édentée d'Ovvels, dit M^me^ Morrible, et qu'il les a décorées de perles de verre argentées qu'il a faites lui-même… que quelqu'un lui avait appris à faire ?

— Cœur de Tortue, dit Nounou d'un air sinistre.

— … et…, reprit M^me^ Morrible en retournant la lettre – il dit qu'il avait espéré vous faire un cadeau spécial avant que vous partiez à l'université, mais étant donné les circonstances soudaines de la maladie d'Ama Clutch… bla-bla-bla… il n'était pas préparé. Alors maintenant, il envoie ces chaussures à sa Nessarose pour qu'elle garde ses superbes pieds au chaud, au sec et bien beaux, et il les envoie avec tout son amour.

Elphaba plongea les doigts dans les copeaux de la boîte. Il n'y avait rien d'autre, rien pour elle.

— Ne sont-elles pas magnifiques ! s'exclama Nessarose. Elphie, mets-les-moi aux pieds, s'il te plaît ? Oh, comme elles étincellent !

Elphaba s'agenouilla devant sa sœur. Nessarose trônait, aussi royale qu'une Ozma, le dos droit et le visage rayonnant. Elphaba leva l'un après

l’autre les pieds de sa sœur, lui ôta ses chaussons d’intérieur ordinaires et les remplaça par les éblouissantes chaussures.

— Quelle attention délicate ! s’exclama Nessarose.

— C’est une bonne chose que tu tiennes sur tes deux pieds, toi, murmura Nounou à Elphaba en posant maternellement sa vieille main entre ses omoplates, mais Elphaba s’écarta d’un geste.

— Elles sont superbes, grogna Elphaba. Nessarose, elles sont faites pour toi. Elles te vont comme un rêve.

— Oh, Elphie, ne sois pas désagréable, dit Nessarose en contemplant ses pieds. Ne gâche pas mon petit bonheur par ton ressentiment, tu veux ? Il sait que tu n’as pas besoin de ce genre de cadeau…

— Bien sûr que non, dit Elphaba. Bien sûr que je n’en ai pas besoin.

Ce soir-là, les amis prirent le risque de violer le couvre-feu en commandant une autre bouteille de vin. Nounou émit des bruits désapprobateurs, mais elle engloutissait sa part aussi bien que n’importe qui, et elle était en minorité. Fiyero raconta comment il avait été marié, à l’âge de sept ans, avec une fille d’une tribu voisine. Ils étaient bouche bée devant son manque de pudeur apparent. Il n’avait vu sa fiancée qu’une fois, par accident, alors qu’ils avaient neuf ans tous les deux.

— Je ne vivrai pas vraiment avec elle avant d’avoir vingt ans, et je n’en ai que dix-huit pour l’instant, ajouta-t-il.

Soulagés à l’idée qu’il pouvait encore être aussi vierge qu’eux tous, ils commandèrent une autre bouteille de vin.

Les bougies vacillaient, une petite pluie automnale se mit à tomber. La pièce n’était pas humide, mais Elphaba serra son manteau autour elle comme si elle anticipait le trajet du retour. Elle s’était remise de la blessure d’avoir été négligée par Frex. Nessarose et elle commencèrent à raconter des histoires drôles sur leur père, comme pour se prouver à elles-mêmes et aux autres que tout allait bien. Nessarose, qui ne buvait pas beaucoup, s’autorisa à rire.

— Malgré mon apparence, ou peut-être à cause d’elle, il m’a toujours appelée sa « jolie chérie », dit-elle, faisant allusion pour la première fois à son infirmité en public. Il disait « Viens ici, ma chérie, que je te donne un morceau de pomme ». Et je m’approchais du mieux que je pouvais, trébuchant et vacillant si Nounou ou Elphie ou mère n’était pas là pour me

soutenir, et je tombais sur ses genoux, il se penchait en souriant et plaçait de petits bouts de fruit dans ma bouche.

— Comment t'appelait-il, Elphie ? demanda Glinda.

— Il l'appelait Fabala, intervint Nessarose.

— À la maison, seulement à la maison, corrigea Elphaba.

— C'est vrai, tu es la petite Fabala de ton Papa, chantonna Nounou, presque pour elle-même, juste en dehors du cercle de visages souriants. La petite Fabala, petite Elphaba, petite Elphie.

— Il ne m'a jamais appelée « chérie », moi, dit Elphaba en levant son verre à la santé de sa sœur. Mais nous savons tous qu'il disait la vérité, car Nessarose est la chérie de la famille. D'où ces magnifiques chaussures.

Nessarose rougit et accepta le toast.

— Ah, certes, j'attirais son attention à cause de mon état, mais toi, tu ravissais son cœur en chantant, dit-elle.

— Je ravissais son cœur ! Ha ha ! Tu veux dire que je remplissais une fonction vitale.

Mais les autres se tournèrent vers Elphaba :

— Oh, tu chantes ? Eh bien alors ! Chante, tu dois chanter ! Encore une bouteille, un verre, pousse ta chaise, tu dois chanter avant qu'on s'en aille ! Allez !

— Seulement avec les autres, dit Elphaba avec autorité. Boq ? Un chant croquignon ? Avaric, une ballade gillikinaise ? Glinda ? Nounou, une berceuse ?

— On connaît des chansons paillardes, on chantera après toi, dirent Crope et Tibbett.

— Et je chanterai un air de chasse du Vinkus, dit Fiyero.

Tout le monde gloussa de plaisir et lui tapa dans le dos.

Ainsi, Elphaba dut se lever, s'éclaircir la voix, pousser une note entre ses mains jointes, et commencer. Comme si elle chantait de nouveau pour son père, après tout ce temps.

La matrone du bar fit claquer son torchon pour faire taire des vieux bruyants, et les joueurs de fléchettes se figèrent, bras ballants. La salle se tut. Elphaba avait improvisé une petite chanson, une chanson de nostalgie et d'étrangeté, de jours lointains et à venir. Des inconnus fermèrent les yeux pour écouter.

Boq aussi. Elphaba avait une voix acceptable. Il vit l'endroit imaginaire qu'elle évoquait, un pays où l'injustice, la cruauté ordinaire, le despotisme

et l'étau de la sécheresse n'œuvraient pas de concert pour tenir le monde entier à la gorge. Non, Boq n'était pas juste : Elphaba avait une bonne voix. Maîtrisée, pleine d'émotion, sans cabotinage. Il écouta jusqu'au bout, et le chant se perdit dans les murmures respectueux du pub. Plus tard, Boq se dit : *la mélodie s'est effacée comme un arc-en-ciel après un orage, ou des vents qui se calment enfin, et ce qui restait, c'était bien le calme, l'espoir, et l'apaisement.*

— C'est ton tour, tu as promis, cria Elphaba à Fiyero.

Mais personne ne voulut chanter après elle, tellement le chant avait été beau. Nessarose fit signe à Nounou de lui essuyer une larme au coin des yeux.

— Elphaba prétend qu'elle n'est pas croyante, mais voyez avec quelle émotion elle chante l'Au-Delà, dit Nessarose, et pour une fois, personne n'eut envie de discuter.

5

Par un petit matin où le monde était couvert de givre, Grommetic arriva avec un mot pour Glinda. Ama Clutch, semblait-il, allait partir. Glinda et ses camarades de chambre filèrent à l'infirmerie.

La directrice les y retrouva et les mena à une alcôve privée de fenêtres. Ama Clutch s'agitait dans son lit, parlant à son oreiller.

— Non, tu ne dois pas me supporter, délirait-elle, quel bien je pourrais te faire ? Je profiterais de ta bonté, mon canard, et je poserais mes boucles grasses sur ton beau tissu fin et je me curerais les dents avec tes rebords en dentelle ! Tu es vraiment lamentable de laisser faire ça, voilà ce que je dis ! Je me fiche du *service !* Ce ne sont que des bêtises, je te le dis, des bêtises !

— Ama Clutch, Ama Clutch, c'est moi, dit Glinda. Écoute, Ama, c'est moi, ta petite Glinda.

Ama Clutch secoua la tête dans tous les sens.

— Tes protestations sont une insulte à tes ancêtres ! poursuivit-elle en faisant les gros yeux à l'oreiller. Ces plans de coton sur les berges d'Eaucalme ne se sont pas laissés cueillir pour que tu restes là comme un matelas en laissant le premier fainéant venu te souiller de sa bave nocturne ! C'est absurde !

— Ama ! cria Glinda en pleurs. Arrête, je t’en prie ! Tu délires !

— Ah ah, je vois que tu n’as rien à répondre à ça, dit Ama Clutch avec satisfaction.

— Reviens, Ama, reviens, au moins une fois avant de t’en aller.

— Oh, Lurline, c’est épouvantable, dit Nounou. Mes chéries, si jamais j’en arrive là, empoisonnez-moi, voulez-vous ?

— Elle part, je le vois, dit Elphaba. J’en ai assez vu au pays Quadling, je connais les signes. Glinda, dis vite ce que tu as à dire.

— M^me^ Morrible, puis-je la voir en privé ? demanda Glinda.

— Je resterai à vos côtés pour vous soutenir. Tel est mon devoir envers les filles, dit la directrice, posant ses battoirs sur ses hanches d’un geste déterminé.

Mais Elphaba et Nounou se levèrent et la poussèrent de l’alcôve jusque dans le couloir, avant de lui claquer la porte au nez – et de la verrouiller ; Nounou répétait en gloussant : « Comme c’est aimable à vous, madame la directrice, mais c’est inutile. Vraiment, c’est inutile. »

Glinda saisit la main d’Ama Clutch. Des perles de sueur blanches se formaient comme de l’eau de cuisson sur le front de la domestique. Elle voulut retirer sa main, mais les forces lui manquaient.

— Ama Clutch, tu es en train de mourir, dit Glinda, et c’est ma faute.

— Oh, arrête, dit Elphaba.

— Si, reprit Glinda avec une insistance farouche, si.

— Je ne dis pas le contraire, répliqua Elphaba. Mais ne parle pas trop : c’est sa mort à elle, et pas ta confession au Dieu Innommé. Allez, réagis !

Glinda serra de plus belle les mains d’Ama Clutch :

— Je vais te faire revenir par magie ! grinça-t-elle. Ama Clutch, tu vas m’obéir ! Je suis encore ton employeuse et ta supérieure, et tu dois m’obéir ! Alors écoute ce sort et reprends-toi !

L’Ama grinça des dents, roula des yeux et tordit la mâchoire, comme si elle essayait de transpercer un démon invisible au-dessus de son lit. Glinda ferma les yeux et ouvrit la bouche – et un fil sonore de syllabes incompréhensibles, même pour elle, se dévida de ses lèvres pâles.

— J’espère que tu ne vas pas la faire exploser comme un sandwich, marmonna Elphaba.

Glinda ne répondit rien. Elle marmonnait, se concentrait, se balançait, haletait. Les paupières d’Ama Clutch s’agitaient si fébrilement sur ses yeux clos qu’on aurait dit que ses orbites les dévoraient.

— *Magicordium senssus ovinda clenx*, conclut Glinda à haute voix, et si ça ne marche pas, j'abandonne ; même avec toute la panoplie, je n'y arriverai pas.

Ama Clutch retomba sur sa paillasse. Un filet de sang coulait de ses yeux, mais leur mouvement affolé s'était arrêté.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, vous allez bien, toutes, ou je suis morte maintenant ?

— Pas encore, dit Glinda. Oui, chère Ama, oui, je vais bien. Mais toi, ma chérie, je pense que tu vas partir.

— Bien sûr que oui, le Vent s'est levé, vous ne l'entendez pas ? demanda Ama Clutch. Pas grave. Oh, il y a Elphie, aussi. Au revoir, mes canetons. Évitez le Vent tant qu'il n'est pas encore temps, ou il vous soufflera dans la mauvaise direction.

— Ama Clutch, j'ai quelque chose à te dire, commença Glinda. Je te dois des excuses…

Elphaba s'interposa :

— Ama Clutch, avant que tu partes, dis-nous qui a tué le professeur Dillamond.

— Vous le savez sûrement, dit Ama Clutch.

— Confirme-le-nous, dit Elphaba.

— Eh bien, je l'ai vu, enfin presque. Ça venait d'arriver et le couteau était encore là – Ama Clutch chercha son souffle – taché de sang pas encore séché.

— Qu'est-ce que tu as vu ? C'est important.

— J'ai vu le couteau en l'air, j'ai vu le Vent venir et emporter le professeur Dillamond, j'ai vu les rouages tourner et le temps s'arrêter pour la Chèvre.

— C'était Grommetic, n'est-ce pas ? murmura Elphaba, essayant de le faire dire à la vieille femme.

— C'est bien ce que j'ai dit, mon canard.

— Est-ce qu'il t'a vue, est-ce qu'il s'en est pris à toi ? s'écria Glinda. Est-ce que c'est ça qui t'a rendue malade, Ama Clutch ?

— C'était mon tour d'être malade, dit doucement Ama Clutch, je ne peux donc pas me plaindre. Et c'est mon tour de mourir, alors laisse-moi tranquille. Tiens-moi la main, c'est tout, ma chérie.

— Mais c'est ma faute…, commença Glinda.

— Tu me ferais plus de bien si tu te taisais, Galinda ma chérie, mon caneton, murmura Ama Clutch en lui tapotant la main.

Elle ferma les yeux, inspira et expira deux fois. Le silence pesant semblait particulièrement domestique et gillikinais, même si, par la suite, il leur fut difficile d'expliquer pourquoi. Dehors, on entendait M^me^ Morrible faire les cent pas sur le plancher. Elles crurent entendre un Vent, ou l'écho d'un Vent, et Ama Clutch était partie, et un filet de salive coula de sa bouche sur l'oreiller trop soumis.

6

La cérémonie funéraire fut modeste, dans le genre repose-en-paix-et-en-vitesse. Les amies proches de Glinda étaient là, sur deux bancs, et la corporation des Amas occupait la deuxième partie de la chapelle. Le reste était vide.

Quand la dépouille eut glissé dans son linceul sur le toboggan huilé de l'incinérateur, les amies et collègues de la défunte se retirèrent dans le salon privé de M^me^ Morrible. Il se trouva que cette dernière ne s'était pas laissée aller à la dépense pour les rafraîchissements. Le thé datait d'une époque révolue, il avait un goût de sciure, les biscuits étaient durs, et il n'y avait ni crème de safran ni confiture de tamorna.

— Pas même un petit bol de crème ? demanda Glinda d'un ton désapprobateur à la directrice, qui rétorqua :

— Ma fille, j'essaie de protéger mes pupilles du pire de la pénurie en faisant judicieusement mes courses et en me privant, mais quant à votre ignorance, je ne saurais en être pleinement responsable. Si seulement les gens obéissaient en tout au Magicien, ce serait l'abondance. Ne comprenez-vous pas que nous sommes à la limite de la famine et que des vaches meurent de faim à trois cents kilomètres d'ici ? Cela rend la crème de safran fort chère sur le marché.

Glinda voulut s'éloigner, mais M^me^ Morrible posa sur elle une rangée de doigts épais, bulbeux et parés. À ce contact, Glinda sentit le sang se figer dans ses veines.

— Je souhaiterais vous voir, ainsi que M^lle^ Nessarose et M^lle^ Elphaba, dit la directrice. Après le départ des invités. Merci d'attendre.

— On est bonnes pour une leçon, chuchota Glinda aux sœurs Thropp. Il va falloir qu'elle nous crie après.

— Pas un mot sur ce qu'a dit Ama Clutch… ni sur le fait qu'elle est revenue à la raison, dit Elphaba d'un ton pressant. Compris, Nessa ? Nounou ?

Elles opinèrent toutes du chef. Boq et Avaric, qui partaient, annoncèrent que le groupe se retrouvait au pub de Regent's Parade. Les filles acceptèrent de les y rejoindre après l'entretien avec la directrice. Au pub *La Pêche et les Rognons*, elles tiendraient un service plus honnête envers la mémoire d'Ama Clutch.

Une fois la petite assemblée dispersée, Grommetic restant seul à desservir la table, M^me^ Morrible raviva elle-même le feu – un geste intime qui n'échappa à personne – et renvoya la créature.

— Plus tard, ma petite chose, plus tard. Va te lubrifier dans un placard.

Grommetic partit en roulant, l'air offensé (si tant est que cela soit possible). Elphaba se retint de lui décocher un coup de sa grosse botte noire.

— Vous aussi, Nounou, dit M^me^ Morrible. Un peu de répit après tous vos travaux.

— Oh, non, dit Nounou. Nounou n'abandonne pas sa Nessa.

— Oh, mais si. Sa sœur est parfaitement capable de s'occuper d'elle, répliqua la directrice. N'est-ce pas, mademoiselle Elphaba ? Vous êtes l'âme de la charité incarnée.

Elphaba ouvrit la bouche – le mot « âme » la faisait immanquablement réagir, Glinda le savait –, mais elle la referma, et fit un petit geste nerveux à l'adresse de Nounou, qui, sans un mot, se leva pour partir. Mais, avant de fermer la porte, la vieille femme lança :

— Ce n'est pas à moi de me plaindre, mais vraiment : *pas de crème* ? À une cérémonie funéraire ?

— Ah ! ce service ! rendez-le-moi, dit M^me^ Morrible une fois la porte refermée, mais Glinda se demanda si c'était une critique envers les domestiques ou un appel à la compassion.

La directrice se reprit et rajusta ses jupes, les pans et les ganses de son élégante veste de salon. Avec ses sequins d'un orange cuivré, elle ressemblait à une énorme déesse poisson rouge rembourrée, la tête à l'envers. *Comment a-t-elle bien pu devenir directrice ?* se demanda Glinda.

— Maintenant qu'Ama Clutch est retournée à la poussière, dirons-nous, nous devons impérativement nous reprendre, commença M^me^ Morrible. Mes

filles, puis-je vous demander d'abord de revivre le triste moment de ses dernières paroles. C'est là une thérapie essentielle pour surmonter votre deuil.

Les filles n'échangèrent pas un regard. Glinda, la porte-parole dans cette situation, prit une profonde inspiration et dit :

— Oh, elle a débité des fadaises jusqu'au bout.

— Ce n'est pas étonnant, pour cette vieille gâteuse, dit M^me^ Morrible. Mais quelles fadaises ?

— Nous n'y avons entendu goutte, répondit Glinda.

— Je m'étais demandé si elle avait parlé de la mort de la Chèvre.

— Oh, la Chèvre ? C'était difficile de…

— Il m'avait semblé que, dans son état de désordre mental, elle pourrait retrouver la raison à cet instant critique. Les mourants essaient souvent de déchiffrer, au tout dernier moment, l'énigme de leurs vies. Vain effort, bien sur. Sans doute, Ama Clutch a-t-elle été mystifiée par ce qu'elle a vu : le corps de la Chèvre, le sang. Et Grommetic.

— Oh ? dit faiblement Glinda.

À côté d'elle, les deux sœurs restaient scrupuleusement impassibles.

— Par cette terrible matinée, j'étais debout de bonne heure – à mes méditations spirituelles – et j'ai remarqué de la lumière dans le laboratoire du professeur Dillamond. J'ai donc envoyé Grommetic avec une théière pleine pour mettre la vieille Chèvre de bonne humeur. Grommetic a trouvé l'Animal gisant sur une lentille brisée : il avait apparemment trébuché et tranché sa propre jugulaire. Quel triste, triste accident, dû à un excès de zèle pour ne pas dire d'orgueil et à un manque lamentable de bon sens. Grommetic, dans sa confusion, lui a tâté le pouls – il n'y en avait aucun – et je pense que c'est précisément à ce moment qu'Ama Clutch est arrivée. Et de voir ce cher Grommetic éclaboussé de sang artériel… Ama Clutch avait surgi de nulle part et ce n'était nullement ses affaires, oserais-je ajouter, mais ne disons pas de mal des morts, n'est-ce pas ?

Glinda refoula de nouveau ses larmes, et s'abstint de dire que sa gouvernante avait parlé d'un spectacle inhabituel *la veille au soir*, et qu'elle s'était rendue au laboratoire pour vérifier.

— J'ai toujours pensé que le choc à la vue de tout ce sang a pu être la goutte d'eau ultime qui a renvoyé Ama Clutch aux affres de sa maladie. Incidemment, vous voyez pourquoi je viens de renvoyer Grommetic. Il est

encore très sensible et pense, sans doute, qu'Ama Clutch le rendait responsable du meurtre de la Chèvre.

Glinda répondit d'une voix hésitante :

— Madame Morrible, vous devez savoir qu'Ama Clutch n'a jamais souffert de la maladie que je vous ai décrite. Je l'avais inventée. Mais je ne l'en ai pas affligée.

Du coin de l'œil, Elphaba observa attentivement M^me^ Morrible. Nessarose battit des paupières. Si M^me^ Morrible était déjà au courant, elle n'en laissa rien paraître. Elle répondit, aussi placide qu'une barque à l'ancre :

— Eh bien, cela ne fait qu'abonder dans mon sens. Une puissance imaginative et même prophétique se cache dans votre petit crâne pointu de jeune fille privilégiée, mademoiselle Glinda.

La directrice se leva dans un froissement de jupes, un vent dans un champ de blé.

— Ce que je vais vous dire est strictement confidentiel. J'attends de mes filles qu'elles m'obéissent. Sommes-nous d'accord ?

Un silence pétrifié s'ensuivit, qu'elle considéra comme une approbation. Elle les écrasait du regard. *Voilà pourquoi elle ressemble tellement à un poisson*, pensa soudain Glinda. *Elle ne cille presque jamais.*

— En vertu des pouvoirs que m'a conférés une autorité trop éminente pour être nommée, j'ai été chargée d'une tâche essentielle, annonça la directrice. Une tâche essentielle pour la sécurité intérieure d'Oz. J'y travaille depuis plusieurs années, et le temps est venu, le matériel est à ma disposition. (Elle les dévisagea. C'étaient elles, le matériel.)

» Vous ne répéterez pas ce que vous entendrez dans cette pièce, dit-elle. Vous n'en aurez ni l'envie, ni le choix, ni la capacité. Je vais entourer chacune de vous d'une aura de contrainte, en ce qui concerne ce sujet très délicat. Non – elle leva la main pour anticiper les protestations d'Elphaba – vous n'avez aucun droit de vous y opposer. C'est déjà fait ; vous devez écouter et être ouvertes à ce que je vous dirai.

Glinda tenta de s'examiner pour voir si elle avait l'impression d'être cernée, liée ou paralysée magiquement. Mais elle se sentit seulement jeune et effrayée, ce qui pouvait revenir au même. Elle jeta un coup d'œil aux sœurs. Nessarose, dans ses chaussures éblouissantes, s'était rassise, les narines palpitant de peur ou d'excitation. Elphaba, elle, semblait aussi flegmatique et agacée que d'habitude.

— Vous vivez dans une petite matrice ici, un petit nid douillet, entre filles. Oh, je sais que vous avez ces idiots de garçons pas loin, ces insignifiantes petites créatures. Bons à une seule chose, et encore à peine. Mais je m'égare. Je dois dire que vous ne connaissez rien ou presque de l'état actuel de notre pays. Vous n'avez aucune idée des troubles qui enflent. Des communautés sont sur les nerfs, des groupes ethniques s'opposent, les banquiers s'en prennent aux paysans et les usines aux boutiquiers. Oz est un volcan bouillonnant, menacé d'une éruption qui nous brûlera tous de son pus empoisonné.

» Notre Magicien semble puissant. Mais l'est-il vraiment ? Il maîtrise la politique intérieure. Il négocie fermement les taux de change avec ces vampires d'Ev, de Jemmicoe ou de Fliaan. Il dirige la Cité d'Émeraude avec une énergie et une compétence dont la lignée d'Ozma, ces décadents à menton fuyant, n'aurait jamais rêvé. Sans lui, il y a des années que nous aurions été emportés dans la fournaise. Nous ne pouvons que lui en être reconnaissants. Dans une situation pourrie, une main ferme fait des miracles. Parle doucement, mais porte un gros bâton. Je vois que je choque ?

» Oui. Mais les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent être. Et il est clair depuis quelque temps que le sac à malices du Magicien n'est pas sans fond. Il y aura forcément des soulèvements populaires – du genre stupide, inepte, où des gens forts et bêtes iront se faire tuer avec plaisir pour des bouleversements politiques sur lesquels on reviendra dans moins de dix ans. Cela donne du sens à des vies qui n'en ont pas, n'est-ce pas ? Il n'y a pas d'autre raison. Quoi qu'il en soit, le Magicien a besoin d'agents. Il lui faut quelques généraux. Sur le long terme. Des gens avec des compétences directoriales. Et de la jugeote.

» En un mot, des femmes.

» Je vous ai convoquées toutes les trois. Vous n'êtes pas encore des femmes, mais le moment approche, et plus vite que vous pourriez le croire. Malgré ce que je pense de votre comportement, j'ai dû vous choisir. Vous avez toutes des qualités cachées. Mademoiselle Nessarose, comme vous êtes la plus jeune, j'ai encore du mal à distinguer, mais une fois que vous aurez passé outre à votre bigoterie, vous ferez preuve d'une autorité implacable. Vos infirmités n'ont aucune importance ici. Mademoiselle Elphaba, vous êtes une solitaire, et même sous mes sorts de contrainte, vous marinez dans le mépris du moindre mot que je prononce. Cela montre une

grande énergie, une volonté que je respecte profondément même lorsqu'elle se dresse contre moi. Vous n'avez montré aucun intérêt pour la sorcellerie et je ne prétends pas que vous ayez une aptitude naturelle. Mais cet esprit volontaire de loup solitaire peut être dompté, oh oui, et vous n'aurez nul besoin de mener une vie de vaine fureur. Quant à vous, mademoiselle Glinda : vous vous êtes surprise vous-même avec vos talents d'ensorceleuse. Je le savais. J'avais espéré que vos goûts déteindraient sur M^lle^ Elphaba, mais le fait que cela n'ait pas été le cas ne fait que confirmer la volonté de fer de votre camarade.

» Je vois dans vos regards que vous remettez toutes trois mes méthodes en question. Vous pensez, avec quelque légèreté : « L'Horrible Morrible a-t-elle enfoncé ce clou dans le pied de mon Ama, pour que je partage ma chambre avec Elphaba ? A-t-elle fait descendre Ama Clutch pour trouver la Chèvre morte ? mieux vaut s'en écarter et demander à Nounou et donc Nessarose de venir sur scène ? » Comme c'est flatteur que vous puissiez ne serait-ce que m'imaginer posséder un tel pouvoir. (La directrice marqua un temps, presque rougissante, elle ressemblait un peu à une crème se séparant sur un feu trop vif.)

» Je ne suis qu'une petite main au service de mes supérieurs, reprit-elle, et mon talent particulier est d'encourager le talent. À ma manière humble, j'ai suivi ma vocation éducative, et j'apporte ici ma modeste contribution à l'Histoire.

» Pour être plus précise : je veux que vous réfléchissiez à votre avenir. Je voudrais vous nommer, vous baptiser en quelque sorte, trio d'Adeptes. À long terme, je souhaiterais vous assigner des missions ministérielles en coulisses, en différents endroits du pays. Je suis mandatée à ces fins, je vous le rappelle, par ceux dont je ne suis pas digne de lécher les chaussures. (Pourtant, la directrice respirait le contentement de soi, comme si elle se pensait bel et bien digne de l'intérêt de ces forces mystérieuses.) Disons que vous serez des associées secrètes au plus haut niveau du gouvernement. Vous deviendrez des ambassadrices de paix anonymes, aidant à contenir les éléments perturbateurs au sein de nos populations les moins civilisées. Rien n'est encore décidé, bien sûr, et vous aurez votre mot à dire – à moi, et pas aux deux autres ni à quiconque, en vertu du sortilège –, mais j'aimerais que vous y réfléchissiez. Il me faudra – enfin – placer une Adepte quelque part à Gillikin. Mademoiselle Glinda, avec votre position sociale médiane et vos ambitions évidentes, vous pourriez vous infiltrer dans les salles de bal des

margraves tout en restant à l’aise dans les porcheries. Oh, ne gigotez pas ainsi ! Votre lignée n’est bonne que d’un seul côté, et elle n’est pas si raffinée que cela, de toute façon. L’Adepte de Gillikin, mademoiselle Glinda ? Cela vous plaît-il ?

Glinda ne pouvait qu’écouter.

— Mademoiselle Elphaba, reprit M^me^ Morrible, pleine du mépris adolescent pour la noblesse héréditaire, vous êtes néanmoins la Troisième Descendante Thropp, et votre arrière-grand-père, l’Éminent Thropp, est gâteux. Un jour, vous hériterez de ce qui reste des domaines de Colwen, ce fatras prétentieux de Haute-Nichée, et pourriez être l’Adepte du pays Croquignon. Nonobstant votre malencontreuse couleur de peau – et d’ailleurs, peut-être à cause d’elle – vous avez développé un esprit caustique et iconoclaste, très légèrement intéressant quand il n’est pas nauséabond. Il sera utile. Croyez-moi.

» Quant à vous, mademoiselle Nessarose, ayant grandi au pays Quadling, il vous faudra y retourner avec Nounou. La situation sociale de cette contrée est dans un désordre considérable, avec la décimation de cette pataugeoire à petites grenouilles, mais elle peut s’améliorer, dans une moindre mesure, et il faudrait quelqu’un pour superviser les mines de rubis. Nous avons besoin d’une recrue pour diriger nos affaires au Sud. Une fois guérie de votre tocade religieuse, vous y serez parfaitement heureuse. De toute façon, vous n’espérez tout de même pas une vie dans la haute société, pas sans bras. Après tout, comment danser ?

» Quant au Vinkus, nous n’envisageons pas d’y poster un Adepte, pas de notre vivant. Le maître prévoit d’éradiquer pour ainsi dire toute population de ce trou perdu.

La directrice fit une pause.

— Oh, jeunes filles. Je sais que vous êtes jeunes. Je sais que cela vous cause du chagrin. Vous ne devez pas considérer cela comme une peine de prison, mais comme une opportunité. Demandez-vous : comment accéder à un poste, certes discret, de prééminence et de responsabilité ? Comment développer mes talents ? Comment, mes chères, comment puis-je aider mon Oz ?

Elphaba dérapa et renversa un guéridon. Une tasse et sa soucoupe s’écrasèrent par terre.

— Vous êtes si prévisibles, soupira M^me^ Morrible. C’est cela qui rend mon travail si facile. Maintenant, mes filles, liées que vous êtes par un

serment de silence, je vous ordonne de partir et de réfléchir à ce que j'ai dit. N'essayez même pas d'en discuter entre vous, cela ne vous donnera que des maux de tête et de ventre. Vous n'y résisteriez pas. Au semestre prochain, je vous ferai venir l'une après l'autre et vous me donnerez votre réponse. Et si vous choisissiez de ne pas aider votre pays en ces temps difficiles… (Elle joignit les mains en un geste faussement désespéré.) Eh bien, vous n'êtes pas les seuls poissons dans la mer, comprenez-vous ?

L'après-midi devenait menaçant, avec des bancs de nuages couleur prune au nord, entre les flèches et les tours de pierre bleuie. La température avait baissé de dix degrés dans la matinée, et les filles s'emmitouflèrent dans leurs écharpes en se rendant au pub. Nounou, qui frissonnait dans le vent mauvais, leur cria :

— Et cette vieille commère, qu'est-ce qu'elle avait à vous dire que je n'avais pas le droit d'entendre ?

Mais elles ne répondirent pas. Glinda n'arrivait même pas à croiser le regard des autres.

— Nous lèverons notre coupe de champagne à Ama Clutch, dit enfin Elphaba, en arrivant au pub.

— Moi, je voudrais une cuillère de vraie crème, dit Nounou. Quel grigou, cette vieille truie. Aucun respect pour les morts.

Glinda s'aperçut que le sortilège de contrainte était plus profond et plus ancré qu'elle l'aurait cru. Non seulement elles ne pouvaient pas en parler, mais elle avait déjà commencé à… perdre les mots pour le dire, éprouver des difficultés à y réfléchir, ou même à se remémorer l'entretien. Il y avait eu la proposition. C'était bien une proposition ? Une offre douteuse de service civil (non ?) ? Une sorte de… danse de bal ? Ridicule. Des rires, une coupe de champagne, un homme séduisant ôtant sa ceinture et pressant ses manchettes amidonnées contre son cou, mordillant les rubis en forme de larmes de ses boucles d'oreilles… Parle doucement et porte un gros bâton. Ou était-ce plutôt une prophétie ? Un petit encouragement amical pour l'avenir ? Et elle était seule, les autres n'avaient pas écouté, M^me^ Morrible lui avait parlé directement. Un hommage adorable au… potentiel de Glinda. L'occasion de s'élever. Parle doucement, mais épouse un gros con. Un homme posant sa cravate sur la tête de lit et faisant rouler ses clous en diamant… C'était un rêve, M^me^ Morrible n'avait pas pu dire ça ! Elle devait être hébétée de chagrin. Pauvre Ama Clutch. Non, elle avait simplement

reçu un mot discret de condoléances de sa chère et modeste directrice, qui avait du mal à s'exprimer en public. Mais la langue d'un homme entre ses jambes, une cuillère de crème de safran…

Nessarose s'écria :

— Rattrapez-la, je ne peux pas, je…, et elle s'affaissa dans le giron de Nounou, au moment où Glinda s'évanouissait.

Elphaba saisit Glinda dans ses bras puissants avant qu'elle tombe. Glinda ne perdit pas vraiment connaissance, mais après cet acte de désir non désiré, la proximité physique désagréable d'Elphaba, avec son visage de faucon, lui donna envie de frissonner de dégoût et de ronronner en même temps.

— Du calme, ma fille, pas ici, dit Elphaba, allez, résiste !

Résister, c'était exactement ce que Glinda voulait éviter.

Mais bon, à l'ombre d'une carriole des quatre saisons, tout près du lieu où les marchands vendaient les derniers poissons du jour, pas cher… eh bien, ce n'était pas trop l'endroit pour s'évanouir.

— Allez, Glinda, tu es plus maligne que ça… allez ! Je t'aime trop, reprends-toi, idiote !

— Vraiment, déclara Glinda lorsque Elphaba la balança sur un tas de paille moisie. Pas besoin de jouer les romantiques, tu sais !

Pourtant, elle se sentait mieux, comme si une vague de nausée venait de passer.

— Les filles, je vous le dis, les évanouissements, ça vient des chaussures trop serrées, dit Nounou, en défaisant péniblement les splendides souliers de Nessarose. Les gens raisonnables les portent en cuir ou en bois.

Elle massa le dessous des pieds pendant une minute, Nessarose gémit et se cabra, mais quelques instants plus tard, se mit à respirer normalement.

— Bon retour à Oz, dit Nounou. Mais qu'est-ce que vous avez mangé comme gâteries chez la directrice ?

— Allez, ils nous attendent, répondit Elphaba. Inutile de traîner. En plus, il risque de pleuvoir.

Elles arrivèrent au pub *La Pêche et les Rognons.* Le reste de la bande avait investi d'autorité une table dans un coin, quelques marches au-dessus de la salle. Ils étaient bien faits à cette heure de l'après-midi, et visiblement ils avaient pleuré. Avaric était avachi contre le mur de briques de ce repaire d'étudiants, un bras passé autour des épaules de Fiyero et les jambes posées sur les genoux de Shenshen. Boq et Crope se disputaient à propos d'on ne

savait quoi, et Tibbett chantait une chanson interminable à Pfannee, qui avait l'air de vouloir lui enfoncer une fléchette dans la cuisse.

— Aaah, les dames, bafouilla Avaric, en faisant mine de se lever.

Ils chantèrent, bavardèrent et commandèrent des sandwichs, et Avaric posa sur la table une bourse d'un embonpoint gênant pour commander un ramequin de crème de safran, en mémoire d'Ama Clutch. L'argent fit des miracles et on trouva de la crème au garde-manger, ce qui donna une impression désagréable à Glinda, sans qu'elle sache pourquoi. Ils se passèrent des cuillerées de neige, la sculptèrent, la mélangèrent au champagne, et se la jetèrent en petites bouchées jusqu'au moment où le patron vint leur dire de ficher le camp. Ils obéirent en grommelant. Ils ignoraient que c'était la dernière fois qu'ils étaient tous réunis, ou sinon ils se seraient attardés.

Des averses balayaient les rues, toujours bruyantes de circulation ; la lumière des lampadaires luisants dansait dans les éclairs noir argenté que jetait l'eau sur les pavés. Imaginant un brigand rôdant dans l'ombre, ou un vagabond affamé, ils restaient bien groupés.

— J'ai une idée, dit Avaric en agitant les jambes comme un pantin de paille. Qui a le cran d'aller au *Club de Philosophie*, ce soir ?

— Oh non, commença Nounou, qui n'avait pas tant bu que cela.

— Je veux y aller, gémit Nessarose, qui tanguait plus que d'habitude.

— Tu ne sais même pas ce que c'est, hoqueta Boq entre deux rires.

— Ça m'est égal, je ne veux pas rentrer, insista Nessarose. Je n'ai que vous, et je ne veux pas rester seule, et je ne veux pas rentrer !

— Chut, Nessa, chut, ma jolie, dit Elphaba. Ce n'est pas un endroit pour toi, ni pour moi d'ailleurs. Allez, viens, on rentre. Glinda, viens.

— Je n'ai pas d'Ama, répondit Glinda les yeux écarquillés, braquant un doigt sur Elphaba. Je suis mon propre agent. Je veux aller au *Club* et voir si c'est vrai.

— Vous pouvez tous faire ce que vous voulez, mais nous on rentre, déclara Elphaba.

Glinda se tourna vers Elphaba, qui regardait fixement un Boq très hésitant :

— Allons, Boq, tu ne veux pas aller dans cet endroit répugnant, pas vrai ? disait Elphaba. Allons, ne les laisse pas t'obliger à faire ce que tu ne veux pas.

— Tu ne me connais pas, répondit Boq… à un poteau, semblait-il. Elphie, comment peux-tu savoir ce que je veux ? Tant que je ne le saurai pas ? Mmh ?

— Viens avec nous, dit Fiyero à Elphaba. S'il te plaît. Si je te le demande poliment ?

— Je veux y aller aussi, gémit Glinda.

— Allez, viens, Glinda à dada, dit Boq, peut-être qu'ils nous emmèneront. En souvenir du bon vieux temps, le meilleur quon ait connu.

Les autres avaient tiré un cocher de sa sieste et loué ses services.

— Boq, Glinda, Elphie, venez ! cria Avaric à la fenêtre du fiacre. Où est votre courage ?

— Boq, réfléchis bien, le pressa Elphaba.

— Je réfléchis toujours, mais je ne ressens jamais rien, et je ne vis jamais rien, gémit Boq. Je ne peux pas vivre, une fois de temps en temps ? Rien qu'une fois ? Je suis petit, mais je ne suis pas un bébé, Elphie !

— Pas jusqu'à maintenant, répondit-elle.

Elle est bien condescendante ce soir, pensa Glinda, qui s'arracha à Elphaba pour monter en voiture. Mais l'autre la saisit par le coude :

— Tu ne peux pas, chuchota-t-elle. Nous allons à la Cité d'Émeraude.

— Je vais au *Club de Philosophie* avec mes amis…

— Ce soir ! siffla Elphaba. Espèce de petite idiote, on n'a pas de temps à perdre avec le sexe !

Nounou était déjà partie avec Nessarose, le cocher fit claquer ses rênes et l'équipage partit d'un pas lourd. Glinda sursauta :

— Qu'est-ce que tu allais dire ?

— Je l'ai déjà dit et je ne le répéterai pas. Ma chère, toi et moi nous ne retournons à Crage Hall ce soir que pour faire notre valise. Ensuite, nous partons.

— Mais les grilles seront fermées…

— On passera le mur du jardin, dit Elphaba, et on ira voir le Magicien, coûte que coûte, même avec l'Enfer sur la route.

Boq n’arrivait pas à y croire. Il allait enfin au *Club de Philosophie*. Il espérait qu’il ne vomirait pas à l’instant crucial. Il espérait qu’il se souviendrait de tout le lendemain, ou au moins de l’essentiel, malgré la migraine vengeresse qui s’annonçait entre ses tempes.

L’endroit était discret, mais c’était le bouge le plus célèbre de Shiz. Il se cachait derrière une rangée de fenêtres condamnées. Deux Gorilles faisaient les cent pas dans la rue, virant les trouble-fêtes avant l’heure. Avaric compta soigneusement ses camarades qui dégringolaient du fiacre.

— Shenshen, Crope, moi, Boq, Tibbett, Fiyero et Pfannee. Sept. Je me demande vraiment comment on est tous rentrés là-dedans, j’aurais cru que c’était impossible.

Il paya le cocher et ajouta un pourboire, en un obscur hommage à Ama Clutch, puis se planta devant ses compagnons silencieux.

— Allez, on est assez grands et assez soûls pour ça, les encouragea-t-il. (Il se tourna vers le visage apparu dans l’ombre d’une fenêtre.) Sept. Nous sommes sept, mon bon monsieur.

Le visage s’approcha et lui décocha un sourire lubrique :

— Moi c’est Rickale et je ne suis ni bon, ni monsieur. Vous voulez quel genre pour ce soir, jeune maître ?

Derrière la vitre, c’était une vieille bique à la dentition chaotique, avec une perruque brillante d’un blanc rosâtre qui glissait sur la gauche de son crâne.

— Quel genre ? répéta Avaric, puis, avec encore plus d’audace : n’importe lequel.

— Je veux dire : pour les billets, mon agneau. Gamineries gigotantes sur la piste, ou putaineries dans les anciennes caves à vin ?

— La totale, dit Avaric.

— Vous connaissez les règles de la maison ? Les portes verrouillées, la règle de si-tu-paies-tu-joues ?

— Donnez-nous sept billets, et vite. Nous ne sommes pas idiots.

— Vous n’êtes jamais idiots, répondit la femme répugnante. Les voilà, et advienne que pourra. Ou qui pourra. (Elle prit une pose de sainte vierge unioniste). Entrez, et soyez sauvés.

La porte s’ouvrit d’un coup, et ils descendirent un escalier de briques aux marches inégales. Au pied se tenait un nain vêtu d’un burnous mauve. Il jeta un coup d’œil à leurs billets et demanda :

— D’où venez-vous, mes mignons ? De la ville ?

— Nous sommes tous à l'université, dit Avaric.

— Pas très assortis. Enfin, vous avez des billets de sept de carreau. Voyez, les sept de carreau rouges imprimés là, et là. Buvez un coup aux frais de la maison, regardez le spectacle des filles, et dansez un peu si vous voulez. Toutes les heures à peu près, je ferme cette porte sur la rue et j'ouvre la suivante. (Il montra un énorme panneau de chêne, fermé par deux bûches monstrueuses dans des fermoirs de fer.) Vous entrez tous ensemble, ou pas du tout. C'est le règlement.

Une chanteuse interprétait une parodie de *Qu'est-ce qu'Oz sans Ozrna*, se caressant avec un boa de plumes colorées. Une petite bande d'elfes – de vrais elfes ! – sifflait et tapait leur verre en chœur. Boq n'en avait jamais vu, même s'il savait qu'il y en avait une colonie pas loin des Marches.

— Comme c'est bizarre, dit-il en se penchant un peu.

Ils ressemblaient à des singes sans poils, nus à l'exception de petits chapeaux rouges, et dépourvus de toute caractéristique sexuelle visible. Ils étaient verts comme la jalousie. Boq se tourna pour dire « Regarde, Elphie, on dirait que tu as eu plein de bébés », mais il ne la vit pas et se rappela qu'elle n'était pas venue. Ni Glinda, apparemment. *Zut.*

Ils dansèrent. C'était la foule la plus bigarrée que Boq ait vue depuis un moment. Il y avait des Animaux, des humains, des nains, des elfes et plusieurs créatures tictoc à l'aspect expérimental. Un escadron de garçons blonds bien bâtis circulait, proposant des gobelets d'un exécrable vin de courge, que les amis burent parce qu'il était gratuit.

— Je ne sais pas si j'ai envie d'aller beaucoup plus loin, dit Pfannee à Boq un peu plus tard. Regarde, cette splendide Babouine a déjà presque ôté sa robe. On devrait peut-être rentrer.

— Tu crois ? demanda Boq. Enfin, moi je suis partant, mais si tu te sens mal à l'aise… (Hourrah, une issue. Il ne se sentait pas très bien lui-même.) Allons voir Avaric. Il est là-bas, en train de snober Shenshen.

Mais avant qu'ils puissent se frayer un chemin sur la piste encombrée, les elfes poussèrent un cri effrayant, et la chanteuse donna un coup de hanche :

— C'est l'appel du rut, les enfants ! Mesdames et messieurs ! Nous allons nous occuper, et j'ai bien dit nous occuper… (elle regarda un papier qu'elle tenait à la main)… du cinq de trèfle, du trois de trèfle, du six de cœur, du sept de carreau et… pour leur lune de miel ! comme c'est mignon… (elle fit

mine de s’étrangler)… du deux de pique. Jusqu’au cou dans le plaisir éternel, mes faibles d’âme et mes vieux.

— Avaric, non ! dit Boq.

Mais la sorcière de l’entrée, celle qui se faisait appeler Rickale, arriva dans la salle – ayant apparemment fermé la porte d’entrée –, se rappela leurs cartes, et les poussa avec un sourire :

— En voiture, en voiture tout le monde, préparez-vous, nous arrivons au bout de queue de la soirée ! Déridez-vous, les gars, ce n’est pas un enterrement, c’est de l’amusement !

Pourtant, ils étaient bien allés à un enterrement, pensa Boq, essayant d’invoquer la présence chaleureuse et altruiste d’Ama Clutch. Mais l’heure de faire marche arrière, si elle était jamais venue, avait passé.

Ils franchirent les portes de chêne en un éclair et enfilèrent un couloir en pente douce, aux murs tapissés de velours bleu et rouge. Un air entraînant, une mélodie dansante et chaotique, résonnait un peu plus loin. Une odeur de feuilles de thym grillées – douces et lénifiantes, on pouvait presque sentir leurs extrémités violacées se redresser. Rickale ouvrait le chemin, et les vingt-trois fêtards la suivaient, dans un état confus d’appréhension, d’exaltation et d’excitation. Le nain les suivait. Boq observait, du mieux que le permettait son esprit enfiévré. Un Tigre dressé avec des cuissardes et une cape. Deux banquiers et leurs compagnes du soir, portant tous des masques noirs : une protection contre le chantage, ou un aphrodisiaque ? Un groupe de négociants d’Ev et Fliaan, en ville pour affaires. Deux femmes plutôt dégingandées, couvertes de bijoux théâtraux. Le couple en lune de miel était Glikkun. Boq espéra que son groupe à lui n’ouvrait pas la bouche aussi grand. Il jeta un coup d’œil à la dérobée : seuls Avaric et Shenshen semblaient excités – et Fiyero, peut-être parce qu’il n’avait pas encore saisi ce qui allait se passer. Les autres avaient l’air plus que réticents.

Ils entrèrent dans un petit théâtre circulaire, l’espace pour le public étant divisé en six stalles. Au-dessus, le plafond se perdait dans des ténèbres de pierre. Les bougies vacillèrent, et une musique vague s’infiltra par les fissures dans le mur, renforçant l’impression de dislocation et d’étrangeté. La scène du milieu était recouverte de draps noirs. Les stalles étaient séparées entre elles par des panneaux de bois treillissé et des miroirs. Tous les groupes furent mélangés, tous les amis et associés séparés. Y avait-il de l’encens dans l’air, aussi ? Boq eut l’impression que son esprit s’ouvrait en

deux telle une coquille, révélant un esprit plus tendre, plus confiant. Sa facette plus douce, plus vulnérable, ses désirs intimes.

Il eut l'impression d'en savoir de moins en moins, et de devenir ainsi de plus en plus beau. Pourquoi s'était-il tellement inquiété ? Il était assis sur un tabouret, et autour de lui, dans la stalle, étaient assis, avec une proximité surnaturelle, un homme au masque noir, un Aspic qu'il n'avait pas encore remarqué, un Tigre qui lui soufflait son haleine de viande brûlante dans le cou, une superbe lycéenne, ou était-ce la mariée en lune de miel ? La stalle s'inclina-t-elle alors d'un bloc, comme un seau doucement renversé ? Ils étaient tous penchés sur la scène centrale, un autel de voiles et de sacrifices. Boq défit son col puis sa ceinture, sentit l'appétit mordant entre le cœur et le ventre, et le raidissement de l'appareillage inférieur qui s'ensuivit. La musique des flûtes et des sifflets ralentit, ou était-ce qu'il regardait, attendait et respirait si lentement, si lentement, que cette partie secrète de lui-même se dévoilait, là où plus rien n'avait d'importance ?

Le nain, vêtu d'un manteau sombre, apparut sur scène. Il pouvait voir à l'intérieur de toutes les stalles, mais les fêtards ne pouvaient voir que la leur. Le nain se pencha et leur fit un signe de bienvenue, d'encouragement. Il s'adressa à une femme dans une stalle, puis à un homme (était-ce Tibbett ?) dans une autre, et fit signe au Tigre là où Boq se trouvait. Boq ne fut qu'un peu déçu de n'avoir pas été choisi, quand il vit le nain passer une fiole fumante sous les narines des trois acolytes, puis les aider à se déshabiller. Il y avait des fers, et un plateau d'huiles et d'onguents parfumés, et un coffre dont le contenu se trouvait encore dans l'ombre. Le nain leur mit des bandeaux noirs sur les yeux.

Le Tigre faisait les cent pas à quatre pattes, grondant doucement, agitant la tête de crainte ou d'excitation. Tibbett – car c'était lui, quoique presque inconscient – fut allongé au sol. Le Tigre se mit au-dessus de lui et le nain et ses assistants soulevèrent Tibbett et lui attachèrent les poignets autour de la poitrine du Tigre, les chevilles autour de son pelvis, de telle sorte que Tibbett était suspendu sous le ventre du Tigre, comme un cochon à la broche, le visage perdu dans sa fourrure pectorale.

La femme fut installée sur un siège incliné qui évoquait un bol géant, et le nain enfonça quelque chose de coulant et d'aromatique dans ses parties d'ombre. Puis il désigna Tibbett, qui commençait à s'agiter et à gémir contre la poitrine du Tigre.

— Que X soit le Dieu Innommé, dit le nain, en donnant à Tibbett un coup dans les côtes.

Puis il cingla les flancs du Tigre de sa cravache, et celui-ci s'avança, posant la tête entre les cuisses de la femme.

— Que Y soit le Dragon du Temps dans sa caverne, dit le nain, en frappant de nouveau l'Animal.

Tout en attachant la femme sur son siège en demi-coquille, enduisant ses tétons d'un baume luisant, le nain lui tendit la cravache destinée aux flancs et au visage du Tigre.

— Et que Z soit la Sorcière Kombrique, et nous verrons si elle existe ce soir…

La foule se rapprocha, participant presque, se mordant les lèvres et se penchant, encore, encore, encore.

— Telles sont les variables de notre équation, dit le nain tandis que la pièce s'assombrissait encore. Maintenant, que commence l'étude véritable et clandestine du savoir.

8

Les industriels de Shiz, rapidement inquiets du pouvoir croissant du Magicien, avaient décidé de ne pas poser de voie ferrée de Shiz à la Cité d'Émeraude, comme ils l'avaient prévu à l'origine.

Il fallait donc trois bons jours de voyage pour se rendre de l'une à l'autre – et dans les meilleures conditions, pour les riches qui pouvaient se payer des chevaux frais. Cela prit plus d'une semaine à Glinda et Elphaba. Une semaine grise, d'un froid tranchant, dans les vents d'automne qui arrachaient les feuilles des arbres en des crissements secs, froissant leurs membres cassants qui geignaient.

Elles se reposaient, comme les autres voyageurs de troisième classe, dans les chambres au-dessus des cuisines. Une fois sur leur lit bosselé, elles s'étreignaient pour se réchauffer et se réconforter, et, se dit aussi Glinda, pour se protéger. Les palefreniers criaient et cajolaient leurs chevaux dans l'écurie, les filles de cuisine allaient et venaient à grand bruit et à toutes les heures. Glinda sursautait comme au sortir d'un cauchemar, et se nichait contre Elphaba, qui ne semblait jamais dormir la nuit. En journée, pendant

les longues heures passées dans des diligences mal suspendues, elle s'assoupissait sur l'épaule de Glinda. Dehors, le paysage se faisait moins opulent, moins varié. Les arbres se recroquevillaient, comme pour économiser leurs forces.

Puis la steppe sablonneuse fut domestiquée par des fermes. Des champs dépouillés parsemés de vaches, aux pis plats et ridés, aux meuglements désespérés. Glinda aperçut une paysanne debout devant sa porte, les mains enfoncées dans ses poches de tablier, le visage ridé à force de chagrin et de fureur contre le ciel inutile. La femme observa la diligence, avec un désir visible d'y être, d'être morte, d'être partout ailleurs que sur ce cadavre de ferme.

Les exploitations agricoles firent place à des moulins désertés ou des granges abandonnées. Puis, abrupte et sûre d'elle, la Cité d'Émeraude jaillit devant eux. Elle s'affirmait, comme une déclaration d'ordre général. C'était absurde d'engorger ainsi l'horizon, de s'étendre tel un mirage sur les plaines plates du centre d'Oz. Glinda détesta cette ville dès l'instant où elle l'aperçut. Arrogante cité de parvenus. Elle pensa que c'était sa supériorité gillikinaise qui s'exprimait. Elle en fut heureuse.

La diligence franchit l'une des portes du nord, et la vie surgit de nouveau autour d'eux, mais sur un mode urbain, moins discret et nonchalant que celui de Shiz. La Cité d'Émeraude ne s'amusait pas, et ne considérait pas l'amusement comme une attitude convenable pour une ville. La haute estime qu'elle avait d'elle-même sautait aux yeux dans les lieux publics, sur les places cérémoniales, dans les parcs, les façades et le miroir des bassins.

— Quelle immaturité, quelle absence de second degré, murmura Glinda. Cette pompe, cette prétention !

Mais Elphaba, qui n'avait traversé qu'une fois la Cité d'Émeraude, en se rendant à Shiz, ne portait aucun intérêt à l'architecture. Elle ne quittait pas les gens des yeux.

— Aucun Animal, pour ce que je peux en voir. Peut-être qu'ils ont tous disparu sous terre.

— Sous terre ? demanda Glinda, en pensant aux menaces légendaires comme le Roi Nome et sa colonie souterraine, ou les nains dans leurs mines du Glikkus, ou le Dragon du Temps des mythes anciens, rêvant le monde d'Oz dans son tombeau scellé.

— Dans la clandestinité, dit Elphaba. Regarde les pauvres… ce sont là les pauvres ? Les affamés d'Oz ? Ceux des fermes stériles ? Ou est-ce que

c’est juste… le surplus ? Les doublures humaines en trop ? Regarde-les, Glinda, c’est une vraie question. Les Quadling, qui n’ont rien, avaient l’air… davantage… que ces…

Dans les ruelles qui donnaient sur le boulevard où elles avançaient, des plaques de tôle et de carton abritaient un flot d’indigents. Des enfants pour la plupart, mais certains étaient des Croquignons de petite taille, ou des nains, et d’autres encore des Gillikinais ployant sous la faim et la fatigue. La diligence avançait lentement, et des visages se levèrent. Un jeune Glikkun sans dents, ni pieds, ni mollets, mendiant dans sa boîte sur ses genoux noueux. Une Quadling… « Regarde, une Quadling ! » cria Elphaba à Glinda. Celle-ci entrevit une femme à la peau tannée, offrant une petite pomme à l’enfant qu’elle portait en écharpe. Trois filles gillikinaises, habillées comme des catins. Encore des enfants, en meute, courant et couinant comme des porcelets, se pressant contre un marchand pour lui faire les poches. Des chiffonniers avec leurs carrioles. Des kiosquiers gardant leurs marchandises sous clef. Et une sorte d’armée civile, si l’on peut dire, rôdant par groupes de quatre toutes les deux rues, brandissant des massues, hérissés d’épées.

Elles payèrent le maître de diligence et se dirigèrent vers le Palais, leur baluchon à la main. Il se dressait un peu à l’écart, forêt de dômes et de minarets, arches élancées de marbre vert, rideaux d’agate bleue sur les renfoncements des fenêtres. Au centre, dominant tout le reste, les vastes canopées inclinées de la pagode surmontant la Salle du Trône, couvertes d’écailles d’or martelé, étincelant dans la triste lueur du soir.

Cinq jours plus tard, elles avaient passé la conciergerie, la réception et le secrétariat externe. Elles avaient attendu des heures un entretien de trois minutes avec le Grand Maître des Audiences. Elphaba, le visage dur et tordu, avait réussi à arracher les mots « Madame Morrible » de ses lèvres serrées.

— Demain à onze heures, dit le Grand Maître. Vous aurez quatre minutes, entre l’ambassadeur d’Ix et la matrone de la Brigade nationale des dames pour l’alimentation sociale. Tenue habillée.

Il leur tendit une carte protocolaire que, en l’absence de vêtements de cour, elles furent bien forcées d’ignorer.

Le lendemain, à trois heures de l’après-midi (les retards s’accumulant), l’ambassadeur d’Ix sortit de la Salle du Trône, l’air nerveux et déprimé.

Glinda fit bouffer pour la quatre-vingtième fois les maigres plumes de son chapeau de voyage en soupirant :

— C'est toi qui dis ce qu'il y a à dire.

Elphaba acquiesça. Glinda lui trouva l'air fatigué, terrifié, mais énergique, comme si elle était faite de fer et de whisky plutôt que de chair et de sang. Le Grand Maître des Audiences apparut dans l'entrée du salon d'attente.

— Vous avez quatre minutes, dit-il. Ne vous approchez pas à moins qu'on vous le demande. Ne parlez pas si on ne vous adresse pas la parole. Ne hasardez aucune remarque, sauf pour répondre à un commentaire ou une question. Vous pouvez appeler le Magicien « Votre Altesse ».

— Ça me paraît bien royal. Je croyais que la royauté…, commença Elphaba, mais Glinda la fit taire d'un coup de coude.

Elphaba manquait vraiment de bon sens, parfois. Elles n'avaient pas fait tout ce voyage pour se faire refouler à cause de son radicalisme puéril.

Le Grand Maître ne remarqua rien. Au moment où elles approchaient des grandes doubles portes, gravées de glyphes et autres hiéroglyphes occultes, le Grand Maître ajouta :

— Le Magicien n'est pas de bonne humeur aujourd'hui, à cause de l'émeute signalée dans la province d'Ugabu, dans le nord du pays Winkie. Je m'y préparerais, si j'étais vous.

Deux portiers stoïques ouvrirent les battants, et elles entrèrent.

Mais ce n'était pas le trône qui se dressait devant elles. Au lieu de cela, l'antichambre menait vers la gauche, vers une arche, puis une autre, tournant à droite, puis encore une autre, et une autre. On aurait dit un couloir se reflétant dans des miroirs placés l'un en face de l'autre, en colimaçon. Ou, pensa Glinda, l'intérieur d'un nautile qui se rétrécissait peu à peu. Ils suivirent un circuit de neuf ou dix salons disposés en suite, chacun un peu plus petit que le précédent, tous éclairés par une lumière figée qui tombait de panneaux plombés du plafond. Enfin, après avoir traversé tous ces vestibules elles franchirent une arche ouvrant sur une caverne circulaire, plus haute que large, et aussi sombre qu'une chapelle. De très vieux chandeliers de fer forgé supportaient des ziggourats de cire fondue où brûlaient une multitude de mèches, et l'air renfermé était un peu poudreux. Le Magicien n'était pas là, même si elles voyaient le trône sur un piédestal circulaire, incrusté d'émeraudes luisant faiblement à la lumière des bougies.

— Il est sorti pour aller aux toilettes, dit Elphaba. Eh bien, on va attendre.

Elles se tenaient à l'entrée, n'osant aller plus loin sans invitation.

— Si nous n'avons que quatre minutes, j'espère que ce délai ne compte pas, dit Glinda. Il nous en a déjà fallu deux rien que pour arriver jusqu'ici.

— À ce stade…, commença Elphaba… hé, chchchut.

Glinda chchchuta. Au début, elle crut n'avoir rien entendu, puis elle n'en fut plus si sûre. Elle ne voyait rien de particulier dans la pénombre, mais Elphaba ressemblait à un chien de chasse à l'affût. Le menton levé, le nez en l'air et les narines palpitantes, elle écarquillait ses yeux sombres.

— Quoi, dit Glinda, c'est quoi ?

— Le bruit de…

Glinda n'entendait rien, sinon l'air chaud soufflé par les flammes sur les ombres glacées au creux des poutres sombres. Ou était-ce le frôlement de robes de soie ? Le Magicien approchait-il ? Elle regarda autour d'elle. Non. On entendait bien un froissement, une sorte de grésillement, comme des lardons dans une poêle. Soudain, les flammes s'inclinèrent toutes, sous l'effet d'une bise aigre qui soufflait du trône.

Une forte averse s'abattit sur l'estrade, et un coup de tonnerre artificiel retentit, évoquant davantage une casserole qu'une grosse caisse. Sur le trône se trouvait un squelette de lumières dansantes ; au début, Glinda crut qu'il s'agissait d'éclairs, mais elle comprit que c'étaient des ossements phosphorescents assemblés pour évoquer une forme vaguement humaine, ou au moins humanoïde. La cage thoracique s'ouvrit comme deux mains jointes, et une voix parla sous l'orage ; elle n'émanait pas du crâne, mais de l'œil du cyclone, là où aurait dû se trouver le cœur de la créature incandescente, dans le tabernacle des côtes.

— Je suis Oz, le Grand et le Terrible, dit-il, en balayant la salle de son climat personnel. Qui êtes-vous ?

Glinda jeta un coup d'œil à Elphaba :

— Vas-y, Elphie, dit-elle en la poussant du coude.

Mais cette dernière semblait terrorisée. La pluie, bien sûr. Elle avait cette phobie des orages.

— Quiiiii êêêêtes-vououous ? mugit la chose, le Magicien d'Oz… enfin bref.

— Elphie ! s'écria Glinda.

Puis :

— Oh, tu es nulle, tu fais que parler et… Euh, je suis Glinda de Frottica, s'il vous plaît Votre Altesse, descendante par ma mère des Arduenna des Hautes Terres, et voici, s'il vous plaît, Elphaba, Troisième Descendante des Thropp de Haute-Nichée… S'il vous plaît.

— Et si ça ne me plaît pas ? répondit le Magicien.

— Non, mais quel gosse ! murmura Glinda. Elphie, allons, je ne peux pas lui dire pourquoi on est là !

Mais le commentaire banal du Magicien avait arraché Elphaba à sa terreur. Restant là où elle était, sur le seuil, elle saisit la main de Glinda pour se donner du courage :

— Nous sommes étudiantes de M^me^ Morrible du Crage Hall, à Shiz, Votre Altesse, et nous sommes en possession d'informations vitales.

— Ah bon ? dit Glinda. Merci de me l'apprendre.

Le crachin sembla se calmer, mais la pièce restait aussi sombre que lors d'une éclipse.

— M^me^ Morrible, ce parangon de paradoxes, commenta le Magicien. Des informations vitales de sa part, je me demande bien ?

— Non en effet, dit Elphaba. Ce n'est pas à nous d'interpréter ce que nous entendons. Les rumeurs ne sont pas fiables. Cependant…

— Les rumeurs sont instructives, dit le Magicien. Elles indiquent d'où vient le vent. (Le vent souffla alors en direction des jeunes filles, et Elphaba exécuta quelques pas de danse pour éviter les gouttes.) Allez-y, jeunes filles. Les rumeurs.

— Non, dit Elphaba. Nous sommes ici pour des affaires plus importantes.

— Elphie ! souffla Glinda. Tu veux nous faire jeter en prison ?

— Qui êtes-vous pour décider des priorités ?

— J'ouvre l'œil, répondit Elphaba. Vous ne nous avez pas convoquées pour colporter des rumeurs ; nous sommes venues ici à dessein, de notre propre chef.

— Comment savez-vous que ce n'est pas moi qui vous ai fait venir ?

Eh bien, elles ne le savaient pas, en particulier après l'étrange épisode du thé chez M^me^ Morrible.

— Baisse d'un ton, Elphie, chuchota Glinda, tu vas le rendre fou.

— Et alors ? Moi je le suis déjà.

Elphaba reprit :

— J’apporte la nouvelle du meurtre d’un grand scientifique et d’un grand penseur, Votre Altesse. J’ai des révélations sur les découvertes importantes qu’il faisait, et leur destruction. J’ai tout intérêt à ce que justice soit rendue et je sais que vous aussi, afin que les révélations stupéfiantes du professeur Dillamond vous incitent à revenir sur vos récents décrets relatifs aux droits des Animaux…

— Le professeur Dillamond ? demanda le Magicien. C’est tout ?

— Il s’agit d’un peuple tout entier systématiquement privé de…

— Je connais le professeur Dillamond et j’ai eu vent de ses recherches, répondit avec dédain le squelette luisant du Magicien. Des sornettes de deuxième main, spécieuses… rien d’avéré. Qu’attendre d’un Animal universitaire ? Fondées sur des idées politiques branlantes. Empirisme, charlatanisme, escroquerie. Baratin, baragouin et rhétorique. Peut-être vous êtes-vous laissées influencer par son enthousiasme ? Sa passion Animale ? (Le squelette dansa une gigue, ou bien frissonna de dégoût.) Je connais ses études et ses conclusions. Je ne sais pas grand-chose de ce que vous appelez son meurtre, et m’en soucie encore moins.

— Je ne suis pas esclave des émotions, dit sèchement Elphaba. (Elle tira des papiers de sa manche, qu’elle avait apparemment enroulés autour de son bras.) Il ne s’agit pas de propagande, Votre Altesse – mais d’une théorie de l’inclinaison consciente bien argumentée, voilà ce dont il s’agit. Et vous serez stupéfait par ses découvertes ! Aucun dirigeant sain d’esprit ne saurait ignorer les implica…

— Vous me supposez sain d’esprit, comme c’est touchant, dit le Magicien. Vous pouvez lâcher ces choses, là où vous êtes. À moins que vous souhaitiez approcher ? (La marionnette d’éclairs sourit et tendit les bras.) Mon enfant ?

Elphaba lâcha les papiers.

— Bien, Seigneur, lança-t-elle d’une voix arrogante. Je supposerai donc que vous êtes sain d’esprit, car dans le cas contraire, je serais forcée de me joindre à une armée pour vous convaincre.

— Bon sang, Elphie, souffla Glinda, avant de déclarer : elle ne s’exprime qu’en son nom propre, Votre Altesse, je suis indépendante.

— Je vous en prie, lui dit Elphaba d’une voix douce et dure à la fois, fière et implorante. (C’était la première fois que Glinda voyait Elphaba demander quelque chose.) Je vous en prie, messire. Les souffrances des Animaux sont intolérables. Il ne s’agit pas seulement du meurtre du

professeur Dillamond. Ce sont ces rapatriements forcés, cette… Ces Bêtes ramenées au rang de bétail. Vous devez sortir d'ici et constater ces horreurs de vos propres yeux. On dit que… on craint que l'étape suivante soit le massacre puis le cannibalisme. Il ne s'agit pas d'une fureur juvénile. Je vous en prie, messire. Ni d'une émotion excessive. Ce qui se passe est immoral…

— Dès que quelqu'un utilise le terme « immoral », je cesse d'écouter, dit le Magicien. Chez les jeunes c'est ridicule, chez les vieux c'est sentencieux et réactionnaire, et annonce l'apoplexie. Chez les gens d'âge mûr, qui sont ceux qui adorent et craignent le plus l'idée d'une vie morale, c'est hypocrite.

— À défaut « d'immoral », quel mot puis-je utiliser pour décrire le *Mal.* demanda Elphaba.

— Essayez « mystérieux », et détendez-vous un peu. Le problème, ma petite grenouille, c'est que ce n'est pas à une jeune fille, ni à une étudiante, ni à une citoyenne de dire ce qui est mal. C'est le travail des dirigeants, notre raison d'être.

— Mais alors, si je ne sais pas ce qu'est le Mal, rien ne m'empêcherait de vous assassiner.

— Je ne crois pas à l'assassinat, je ne sais même pas ce que ça veut dire, lança Glinda. Oh-hé ! Je vais partir tout de suite, pendant que je suis encore en vie.

— Attendez, dit le Magicien. J'ai quelque chose à vous demander.

Elles attendirent. Plusieurs minutes. Le squelette tripota ses côtes, jouant comme avec les cordes fragiles d'une harpe. De la musique semblable à des pierres roulant dans une rivière. Le squelette cueillit ses dents éclairées dans sa mâchoire et jongla avec. Puis il les jeta sur le trône, où elles explosèrent en des éclairs acidulés. La pluie s'évacuait par un caniveau, remarqua Glinda.

— M^me^ Morrible, reprit le Magicien. Provocatrice et informatrice, copine et compagne, professeur et pasteur. Dites-moi pourquoi elle vous a envoyées ici.

— Elle ne nous a pas « envoyées », dit Elphaba.

— Connaissez-vous seulement le sens du mot « pion » ? hurla le Magicien.

— Et vous celui du mot « résistance » ? riposta Elphaba.

Le Magicien se contenta de rire, au lieu de les tuer sur-le-champ.

— Qu’attend-elle de vous ?

Glinda parla ; il était temps.

— Une éducation décente. Malgré toutes ses vantardises, c’est une administratrice compétente. Ce ne doit pas être facile.

Elphaba la regardait d’un air étrange.

— Elle vous a fait entrer… ?

Glinda ne comprit pas vraiment :

— Nous ne sommes que des étudiantes de deuxième année. Nous venons juste de nous spécialiser. Moi en sorcellerie, et Elphaba en sciences naturelles.

— Je vois. (Le Magicien sembla réfléchir.) Et après votre diplôme, l’année prochaine ?

— Je suppose que je retournerai à Frottica pour me marier.

— Et vous ?

Elphaba ne répondit pas.

Le Magicien se retourna, cassa ses fémurs et tambourina avec sur le trône.

— Franchement, ça devient ridicule, c’est du show-biz de culte du plaisir, souffla Elphaba.

Elle s’avança d’un pas ou deux :

— Excusez-moi, Votre Altesse ? Avant que notre audience soit finie ?

Le Sorcier se tourna vers elle. Son crâne était en feu, malgré le rideau de pluie qui s’épaississait.

— Je dirai une dernière chose, lança-t-il d’une voix gémissante, une voix souffrante. Je citerai *L’Oziade*, l’épopée de l’Oz ancien.

Les filles attendirent.

Le Magicien d’Oz récita :

Alors boitant tel un glacier, la vieille Kombricie
Frotte le ciel nu à en faire tomber la pluie de sang.
Elle écorche le soleil et le mange brûlant.
Elle fourre la faucille de lune dans sa bourse patiente.
Elle la ressort, pierre magique achevée.
Bout par bout, elle réassemble le monde.
Il ressemble à celui d’avant, dit-elle, mais non.
Il ressemble à ce qu’on attend, mais non.

— Attention à qui vous servez, dit le Magicien d’Oz.

Là-dessus, il disparut, le caniveau gargouilla et les bougies s’éteignirent aussitôt. Il ne leur restait plus qu’à revenir sur leurs pas.

Dans la diligence, Glinda leur aménagea un petit nid à de bonnes places, dans le sens de la marche, empêchant trois autres passagers de prendre le siège d’Elphaba.

— Ma sœur, mentit-elle, je le garde pour ma sœur.

Comme j’ai changé, pensa-t-elle, *en un an et quelque. Alors que je n’éprouvais que du mépris pour la fille de couleur, j’en suis venue à prétendre qu’il s’agit de ma sœur ! Ainsi la vie à l’université vous change-t-elle de manière insoupçonnable. Je suis peut-être la seule personne des collines Pertha à avoir rencontré notre Magicien. Pas par ma propre audace, ni à mon initiative… pourtant, j’y étais. Je l’ai fait. Et nous ne sommes pas mortes.*

Mais nous ne sommes pas arrivées à faire grand-chose.

Elphie arriva enfin, fonçant sur les pavés, les coudes saillants et son torse osseux protégé des éléments, comme d’habitude, par une cape. Elle fendit la foule, bousculant des passagers plus raffinés, et Glinda lui ouvrit la portière.

— Grâce au Ciel, j’avais peur que tu sois en retard, dit-elle. Le cocher a hâte de partir. Tu nous as pris à manger ?

Elphaba lui jeta sur les genoux deux oranges, un bout de fromage et une miche de pain qui emplit le compartiment d’une âcre odeur de rassis.

— Ça devra te suffire jusqu’à ton étape de ce soir, dit-elle.

— Me suffire ? Comment ça, me suffire ? Tu t’es trouvé un meilleur dîner ? demanda Glinda.

— Un pire, je pense, mais il me faudra l’avaler. Je suis venue te dire « au revoir ». Je ne reviendrai pas avec toi à Crage Hall. Je trouverai un endroit pour étudier de mon côté. Je ne veux… plus… revenir… à l’école… de… M^me^ Morrible.

— Non ! Non ! s’écria Glinda. Je ne peux pas te laisser ! Nounou me mangerait toute crue ! Nessarose en mourrait ! M^me^ Morrible… non, Elphie, non !

— Dis-leur que je t’ai kidnappée et que je t’ai forcée à venir ici, elles le croiront, dit Elphaba, debout sur le marchepied.

Une grosse naine Glikkun, ayant saisi l’essentiel du drame, s’assit à côté de Glinda, sur le siège plus confortable.

— Inutile qu’ils me cherchent, Glinda, parce que je serai introuvable. Je vais me cacher.

— Où ça ? Au pays Quadling ?

— Je ne peux pas le dire. Mais je n’irais pas te mentir, ma chérie. C’est inutile. Je ne sais pas encore où je vais aller. Je n’ai pas décidé, pour ne pas avoir à mentir.

— Elphie, monte en voiture, ne fais pas l’idiote ! s’écria Glinda.

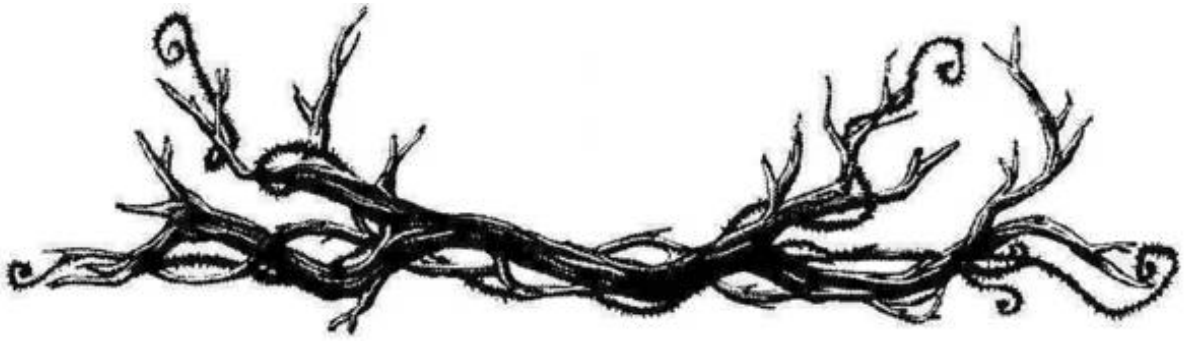
Le cocher ajustait ses rênes, criant à Elphaba de dégager.

— Tout ira bien, dit celle-ci, maintenant que tu es une voyageuse aguerrie. Tu ne fais que revenir sur tes pas. (Elle posa sa joue contre celle de Glinda puis l’embrassa.) Tiens bon, si tu peux. (Elle l’embrassa encore.) Tiens bon, ma douce.

Le cocher fit claquer ses rênes et donna le signal du départ. Glinda tourna la tête pour voir Elphaba, qui disparaissait dans la foule. Malgré son teint singulier, elle se fondait à une vitesse stupéfiante dans la vie grouillante de la Cité d’Émeraude. Ou peut-être était-ce dû à ces larmes ridicules qui brouillaient la vue de Glinda. Elphaba n’avait pas pleuré, bien sûr. Elle avait détourné les yeux aussitôt, non pour cacher ses larmes, mais pour atténuer la douleur de leur absence. Elle n’en fut pas moins cuisante pour Glinda.

OceanofPDF.com

III
LA CITÉ D'ÉMERAUDE



OceanofPDF.com

Par une soirée moite de fin d'été, trois ans après avoir obtenu son diplôme à l'université de Shiz, Fiyero s'arrêta à la chapelle unioniste sur la place Sainte-Glinda, pour passer un peu de temps avant de retrouver un compatriote à l'opéra.

Lorsqu'il était étudiant, Fiyero ne s'était pas intéressé à l'unionisme, mais il avait développé un goût pour les fresques qui décoraient souvent les absidioles des vieilles chapelles. Il espérait trouver un portrait de sainte Glinda. Il n'avait pas revu Glinda des Arduenna des Hautes Terres depuis l'obtention de son diplôme… elle avait fini son cursus un an avant lui. Il espérait qu'allumer un cierge de charmecire devant une représentation de sainte Glinda en pensant à son homonyme ne constituait pas un sacrilège.

Le service venait de prendre fin, et une congrégation d'adolescents sages et de grands-mères à écharpe noire sortait lentement. Fiyero attendit que la joueuse de lyre dans la nef ait terminé d'égrener un diminuendo difficile, puis s'approcha.

— Je vous prie de me pardonner… je suis un visiteur venu de l'ouest.

Évidemment, avec sa peau d'un ocre profond et ses marques tribales.

— Je ne vois pas de bedeau – de sacristain, enfin je ne sais pas… ni de brochure pour me dire… je cherchais une icône de sainte Glinda ?

— Vous aurez de la chance si elle n'a pas été recouverte d'une affiche de Notre Glorieux Magicien, répondit la musicienne, le visage grave. Je suis une artiste itinérante, je ne passe ici que de temps en temps. Mais essayez l'allée du fond, il y a un oratoire dédié à sainte Glinda, ou du moins il y en avait un. Bonne chance.

Fiyero trouva l'endroit : une sorte de tombeau avec une meurtrière en guise de fenêtre. Il vit, à la lumière rosâtre d'un sanctuaire, une image enfumée de la sainte, légèrement penchée sur la droite. Le portrait était platement sentimental, sans vigueur primitive : une déception. Des dégâts des eaux avaient laissé de grosses taches blanches, comme une lessive mal rincée, sur les saints vêtements. Fiyero ne se rappelait pas sa légende, ni la manière exaltante dont la sainte s'était étouffée pour sauver son âme et édifier ses admirateurs.

Mais soudain il vit, dans les ténèbres sous-marines, qu'un pénitent se trouvait dans l'oratoire. Il priait, tête inclinée, et Fiyero allait partir quand il comprit soudain qu'il savait de qui il s'agissait.

— Elphaba ! s'écria-t-il.

Elle tourna lentement la tête ; un foulard de dentelle tomba sur ses épaules. Elle avait les cheveux relevés sur la tête, attachés par des pinces d'ivoire. Elle battit des cils une ou deux fois, très lentement, comme si elle s'approchait de lui depuis une grande distance. Il l'avait interrompue dans ses prières – il ne se rappelait pas qu'elle était religieuse – et peut-être qu'elle ne l'avait pas reconnu.

— Elphaba, c'est Fiyero, dit-il en se mettant en travers de son passage – et cachant aussi la lumière.

Soudain, il ne vit plus son visage, et se demanda s'il avait bien entendu quand elle lui répondit :

— Je vous demande pardon, monsieur ?

— Elphie… c'est moi, Fiyero… nous étions à Shiz. Elphie, ma splendide Elphie ! Comment vas-tu ?

— Monsieur, je pense que vous me confondez avec une autre personne, dit la voix d'Elphaba.

— Elphaba, la Troisième Descendante Thropp, si je me rappelle bien la nomenclature, dit-il avec un grand rire. Je ne te confonds avec personne. Je suis Fiyero des Arjiki – tu me connais, tu te souviens de moi ! Le cours du professeur Nikidik en sciences naturelles !

— Vous vous trompez, monsieur, répondit-elle. (Le dernier mot avait été prononcé d'un ton agacé : du pur Elphaba.) Maintenant, pourrais-je reprendre mes dévotions en paix, si cela ne vous dérange pas ?

Elle releva son châle pour qu'il tombe sur ses tempes. Son menton vu de profil aurait pu découper un salami, et même dans cette pénombre, il sut qu'il ne pouvait pas se tromper.

— Qu'est-ce qu'il y a ? reprit-il. Elphie – enfin, mademoiselle Elphaba, comme tu veux – ne me snobe pas comme ça. Bien sûr que c'est toi. Tu ne peux pas te déguiser. À quoi est-ce que tu joues ?

Elle n'ouvrit pas la bouche, mais en égrenant ostensiblement son chapelet, elle lui disait d'aller se faire voir.

— Je ne partirai pas, dit Fiyero.

— Vous interrompez ma méditation, monsieur, murmura-t-elle. Dois-je appeler le bedeau pour vous demander de sortir ?

— Je t’attendrai dehors. Combien de temps tu dois prier ? Une demi-heure ? Une heure ? J’attendrai.

— Dans une heure, alors, en face. Il y a une petite fontaine publique avec des bancs. Je vous parlerai cinq minutes, pas plus ; et je vous prouverai que vous faites erreur. Une méprise qui n’a rien de grave, mais extrêmement irritante.

— Pardonne mon intrusion. À dans une heure, alors… *Elphaba*.

Il ne la laisserait pas jouer à ce jeu-là.

Il se retira, néanmoins, et alla trouver la musicienne au fond de la nef.

— Y a-t-il une autre sortie en dehors de la grande porte ? demanda-t-il sous des bouffées d’arpèges.

Lorsqu’elle put lui répondre à la faveur d’une pause, la musicienne lui indiqua une porte sur le côté :

— Elle mène au cloître des nonnes, ce n’est pas ouvert au public, mais vous pouvez passer par l’entrée de service, là.

Fiyero attendit à l’ombre d’un pilier. Une quarantaine de minutes plus tard, une silhouette encapuchonnée entra dans la chapelle et se dirigea droit vers l’oratoire qu’Elphie occupait.

L’homme marchait en s’appuyant sur une canne. Fiyero était trop loin pour entendre s’ils se parlèrent, ou autre chose. (Le nouveau venu était peut-être simplement un autre disciple de sainte Glinda, désireux de prier seul). L’inconnu ne s’attarda pas, et partit aussi vite que le lui permettaient ses articulations raidies.

Fiyero laissa tomber une offrande dans le tronc des pauvres – un billet, pour éviter le tintement d’une pièce. Dans un quartier à ce point envahi de citadins indigents, son aisance relative exigeait un don en pénitence, même s’il était plus motivé par la culpabilité que la charité. Puis Fiyero se glissa par la porte latérale, dans un jardin de cloître envahi de végétation. De très vieilles femmes en fauteuil roulant gloussaient dans le fond, et ne le remarquèrent pas. Il se demanda si Elphaba appartenait à cette communauté monastique… *des nonnes.* Fiyero se souvenait à présent que ces femmes vivaient dans la plus paradoxale des institutions : une communauté d’ermites. Il décida qu’Elphaba n’avait pu changer à ce point en cinq ans. Il emprunta donc l’entrée de service et se retrouva dans une ruelle.

Trois minutes plus tard, la jeune femme sortit par la même issue, comme il le soupçonnait. Elle avait bien l’intention de l’éviter ! Pourquoi, pourquoi ? La dernière fois qu’il l’avait vue – il s’en souvenait bien ! –

c’était le jour de l’enterrement d’Ama Clutch, et de la soirée arrosée au pub. Elle s’était enfuie à la Cité d’Émeraude pour une obscure mission, et n’était jamais revenue, tandis qu’il était entraîné vers les joies et les révélations terrifiantes du *Club de Philosophie*. D’après la rumeur, son arrière-grand-père l’Éminent Thropp avait engagé des agents pour la chercher à Shiz et à la Cité d’Émeraude. D’Elphaba, il n’y eut pas une carte postale, pas un message, pas un mot. Nessarose, inconsolable au début, en vint à éprouver du ressentiment pour sa sœur qui lui faisait subir la douleur de la séparation. Nessa s’était encore plus abîmée dans la religion, à tel point que ses amis avaient commencé à l’éviter.

Le lendemain, Fiyero s’excuserait d’avoir raté l’opéra et posé un lapin à son collègue. Ce soir-là, il ne perdrait pas Elphaba de vue. Il l’observa qui filait dans les rues en regardant plusieurs fois par-dessus son épaule et il pensa : *si tu essaies de semer quelqu’un, si tu penses qu’il y a bien quelqu’un a tes trousses, alors c’est le bon moment de la journée. Pas à cause des ombres, mais de la lumière.* Elphaba tournait sans arrêt dans le soleil couchant qui jetait ses rayons aveuglants sur les ruelles et les arcades, par-dessus les murs de jardin.

Mais Fiyero avait des années d’expérience de la traque d’animaux dans des conditions similaires. Le soleil n’était nulle part un adversaire aussi formidable que dans les Prairies millénaires. Fiyero savait plisser les yeux et suivre un mouvement – et non une forme. Il savait aussi bondir de côté sans tomber ou perdre l’équilibre, il savait s’accroupir brusquement, et repérer des signes indiquant que sa proie avait repris son chemin : les oiseaux dérangés, des sons différents, un déplacement d’air. Elle ne pouvait ni le semer, ni savoir qu’il était sur sa piste.

Il parcourut ainsi la moitié de la ville, depuis l’élégant centre urbain jusqu’aux entrepôts et habitations bon marché, à l’ombre desquels les indigents installaient leurs foyers malodorants. À un jet de salive d’une caserne, Elphaba s’arrêta devant un magasin de blé condamné, dénicha une clef dans une poche et ouvrit la porte.

Il l’appela à une courte distance, d’une voix neutre :

— Fabala !

Au moment où elle se retournait, elle se reprit et tenta de se donner une contenance. Mais il était trop tard. Elle avait montré qu’elle avait reconnu le nom, et l’avait compris. Avant qu’elle ait pu claquer la lourde porte, il avait passé son pied dans l’entrebâillement.

— Tu as des problèmes ? demanda-t-il.

— Laisse-moi tranquille. S'il te plaît. Je t'en prie.

— Tu as des problèmes. Laisse-moi entrer.

— C'est toi le problème. Va-t'en.

De l'Elphaba pur jus. Ses derniers doutes s'envolèrent. Il força la porte d'un coup d'épaule.

— On dirait que je suis un monstre, dit-il en grognant sous l'effort – elle était forte. Je ne vais ni te voler ni te violer. C'est juste que… je ne peux pas te laisser m'ignorer comme ça.

— Pourquoi ?

Elle céda subitement, et il tomba bêtement contre le mur de briques crépies d'un escalier, comme un guignol de vaudeville.

— Dans mon souvenir, tu étais plein de grâce et de délicatesse, dit-elle. Tu as attrapé une maladie, ou tu as étudié pour devenir maladroit ?

— Allons, si tu obliges quelqu'un à se comporter en mufle, il n'a pas le choix. Ne sois pas si étonnée. Je suis toujours capable de grâce. De délicatesse. Deux secondes.

— Shiz t'a eu, dit-elle en feignant l'étonnement ; elle n'était pas vraiment surprise. Écoute-moi cette affectation de diplômé. Où est le petit indigène qui transpirait la naïveté comme un parfum de choix ?

— Toi aussi tu as bonne mine, répondit-il, un peu blessé. Tu vis dans cette cage d'escalier, ou on peut trouver un endroit un peu plus confortable ?

Elle grimpa les marches en jurant ; elles étaient couvertes de crottes de souris et de ficelles d'emballage. La lumière du soir, semblable à de la purée de pois, filtrait par la fenêtre de verre gris sale. Une chatte blanche attendait, hautaine et oisive, comme tous ceux de son espèce.

— Lacto, Lacto, minette minette, dit Elphaba en passant devant elle, et l'animal daigna la suivre jusqu'à l'arche pointue au sommet de l'escalier.

— C'est ton familier ? demanda Fiyero.

— Oh que c'est drôle. Enfin, qu'on me prenne pour une sorcière ou autre chose… Pourquoi pas ? Tiens, Lacto, du lait.

La pièce était grande, et semblait vaguement aménagée pour tenir lieu d'habitation. C'était un entrepôt à l'origine, et elle possédait des doubles portes renforcées qui s'ouvraient vers l'extérieur, pour recevoir ou distribuer des sacs de grains, grâce à une poulie installée au-dessus de la rue. La seule lumière naturelle provenait d'une lucarne aux volets de bois entrebâillés. Des plumes de pigeons et du liquide blanc, mêlé à du sang sur

le sol, en contrebas. Huit ou dix caisses en cercle, comme pour s'asseoir. Un matelas roulé. Des vêtements pliés sur un coffre. Quelques plumes, des bouts d'os, des dents enfilées, une griffe de dodo, brune et tordue comme du bœuf séché : tous ces objets étaient pendus à des clous plantés dans le mur, pour décorer ou pour un sort. Une table de saule – un vrai beau meuble, cette fois ! – dont les trois pieds incurvés s'achevaient sur des sabots de biche élégamment taillés. Quelques assiettes métalliques, rouges avec des taches blanches, de la nourriture ficelée dans un chiffon. Un tas de livres à côté du lit. Un jouet pour le chat attaché à une ficelle. Surtout, et surtout sinistre, le crâne d'un éléphant pendu à une poutre, avec un bouquet de roses d'un rose crème émergeant de l'orifice central – semblable au cerveau explosant d'un animal mourant, ne put s'empêcher de penser Fiyero, se rappelant les inquiétudes de jeunesse d'Elphaba. Ou peut-être un hommage aux éventuels talents magiques des éléphants ?

En dessous pendait un ovale de verre grossier, griffé et ébréché, utilisé comme miroir, peut-être, même si ses qualités réflexives semblaient douteuses.

— Alors voilà ton chez-toi, commenta Fiyero tandis qu'Elphaba nourrissait la chatte sans lui prêter la moindre attention.

— Ne pose pas de questions, et je ne te mentirai pas.

— Je peux m'asseoir ?

— C'est une question… (mais elle souriait)… oh, allez, assieds-toi dix minutes et parle-moi de toi. Comment se fait-il que toi, entre tous, tu sois devenu si sophistiqué ?

— Les apparences sont trompeuses, dit Fiyero. Je peux me payer un costume et imiter la langue, mais au fond, je reste un gamin des tribus d'Arjiki.

— À quoi ressemble ta vie ?

— Tu aurais quelque chose à boire ? Pas d'alcool ; c'est juste que j'ai soif.

— Je n'ai pas l'eau courante. Je ne m'en sers pas. Il y a du lait douteux – Lacto veut bien en boire, au moins – ou peut-être une bouteille de bière sur l'étagère. Sers-toi.

Elle se versa un peu de bière dans un pot et lui laissa le reste.

Il ne lui raconta que le strict minimum. Sa femme, Sarima, l'épouse de son enfance, avait grandi et était devenue féconde. Ils avaient trois enfants. L'ancien bureau des Travaux publics, siège du chantier d'adduction d'eau à

Kiamo Ko, que son père avait occupé par la ruse et transformé en chef-lieu et place forte tribale, à l'époque du Régent d'Ozma. La schizophrénie ahurissante de devoir quitter chaque année les Prairies millénaires au printemps et en été, où le clan chassait et festoyait, pour passer un automne et un hiver plus calmes à Kiamo Ko.

— Et un prince Arjiki a des intérêts dans la Cité d'Émeraude ? Si c'était la banque, tu serais à Shiz. Les affaires de cette ville-ci, mon ami, sont militaires. Qu'est-ce que tu prépares ?

— Assez parlé de moi, dit Fiyero. Moi aussi je peux être évasif et manipulateur, même si c'est pour l'esbroufe et que je n'ai pas vraiment de sinistres secrets.

Il se doutait bien que ses inoffensifs accords commerciaux n'impressionneraient pas sa vieille amie ; il était gêné que ses affaires ne soient pas plus audacieuses ou palpitantes.

— Mais voilà que je continue… Et toi, Elphie ?

Elle refusa de parler pendant quelques minutes. Elle sortit une saucisse sèche et du pain grisonnant, trouva deux oranges et un citron, et les posa sans cérémonie sur la table. Dans cette atmosphère infestée de mites, elle évoquait plus une ombre qu'une personne ; sa peau verte semblait étrangement douce, comme les plus tendres feuilles de printemps, et martelée, comme du cuivre. Il ressentit l'envie sans précédent de lui saisir le poignet pour qu'elle cesse de s'agiter. Sinon pour la faire parler, du moins pour qu'elle reste immobile, qu'il puisse la regarder.

— Mange ça, dit-elle. Je n'ai pas faim. Vas-y, mange.

— Dis-moi une chose, supplia-t-il. Tu nous as quittés à Shiz. Tu as disparu comme la brume du matin. Pourquoi, où, et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Comme tu es poétique. Il me semble que la poésie est la manière la plus noble de se mentir à soi-même.

— Ne détourne pas la conversation.

Mais elle était nerveuse. Ses doigts s'agitaient tout seuls ; elle fit venir la chatte, puis l'agaça et la repoussa. Enfin, elle dit :

— Oh d'accord, je vais t'en parler un peu. Mais tu ne dois jamais revenir ici. Jamais. Je ne veux pas avoir à trouver un nouveau logement, celui-là me convient. Tu promets ?

— J'accepte d'envisager cette promesse, c'est tout. Comment pourrais-je promettre davantage ? Je ne sais encore rien.

— Eh bien, commença Elphaba très vite, j'en avais marre de Shiz. La mort du professeur Dillamond m'a outrée, tout le monde pleurait et personne ne s'en souciait. Pas vraiment. Ce n'était pas le bon endroit pour moi, de toute façon, avec toutes ces filles stupides. Cela dit, j'aimais bien Glinda. Comment va-t-elle, d'ailleurs ?

— J'ai perdu le contact. Je m'attends toujours à tomber sur elle à l'une ou l'autre réception au Palais. J'ai entendu dire qu'elle avait épousé un baronnet de Paltos.

Elphaba sembla contrariée et se raidit :

— Seulement un baronnet ? demanda-t-elle. Pas un baron, ou un vicomte au moins ? Quelle déception. Elle était si pleine de promesses.

Sa remarque, qui se voulait plaisante, était sèche et tomba à plat.

— A-t-elle des enfants ?

— Je ne sais pas. C'est moi qui pose les questions maintenant, tu te souviens ?

— Oui, mais les réceptions au Palais ? insista Elphaba. Tu t'es acoquiné avec Notre Glorieux Magicien ?

— D'après ce que je sais, il mène surtout une vie de reclus, maintenant. Je ne l'ai jamais rencontré. Quand il se rend à l'opéra, il écoute derrière un paravent. Il dîne dans son coin à ses propres soirées, dans une pièce voisine derrière une grille de marbre ouvragé. J'ai aperçu un profil auguste marchant sur une promenade. En admettant que c'était le Magicien, c'est tout ce que j'ai vu de lui. Mais toi… toi ! Pourquoi avoir coupé les ponts comme ça ?

— Je vous aimais trop pour garder le contact.

— Comment ça ?

— Ne me demande pas à moi, répondit-elle en s'agitant un peu, comme si elle ramait dans les ténèbres bleutées du soir d'été.

— Si, je te le demande. Tu vis ici depuis ce moment-là ? Depuis cinq ans ? Tu étudies ? Tu travailles ? (Il essaya de deviner : à quoi pouvait-elle bien s'occuper ?) Tu es affiliée à la Ligue de secours Animal, ou l'une de ces petites organisations humanitaires contestataires ?

— Je n'utilise jamais le mot « humaniste » ou « humanitaire », car il me semble qu'être humain, c'est être capable des pires crimes de la nature.

— Tu éludes encore.

— C'est mon travail, répliqua Elphaba. Tiens, voilà un indice, mon cher Fiyero.

— Développe.

— Je suis entrée dans la clandestinité, murmura Elphaba, et j'y suis toujours. Tu es le premier à me reconnaître depuis que j'ai fait mes adieux à Glinda, il y a cinq ans. Tu comprends pourquoi je ne peux rien dire de plus, ou pourquoi tu ne peux plus me revoir. Pour ce que j'en sais, tu me livrerais à la Force Tempête.

— Hein ! Ces nervis ! Tu as une bien piètre opinion de moi si tu penses que je…

— Comment le savoir, comment ? (Elle se tordit les mains en un enchevêtrement de tiges vertes.) Ils écrasent les pauvres et les faibles sous leurs bottes. Ils terrifient des familles à trois heures du matin, repartent avec les dissidents – brisent des presses à coup de hache –, tiennent des parodies de procès pour trahison à minuit, avec exécution à l'aube. Ils ratissent tous les quartiers de cette splendide ville trompeuse. Ils moissonnent leur récolte mensuelle de victimes. Le gouvernement par la terreur. Peut-être se massent-ils dans la rue en ce moment même. Ils ne m'ont jamais repérée pour l'instant, mais ils peuvent t'avoir filé, toi.

— Tu n'es pas aussi difficile à suivre que tu le crois. Tu te débrouilles, mais pas tant que ça. Je pourrais t'apprendre des trucs.

— J'en suis sûre, dit Elphaba, mais non, parce que nous ne nous reverrons pas. C'est trop dangereux, pour toi comme pour moi. Je t'ai dit que je vous aimais trop pour garder le contact. Eh bien, voilà. Tu t'imagines que la Force Tempête hésitera à torturer des amis ou des parents pour obtenir des informations importantes ? Tu as une femme et des enfants, et je suis juste une ancienne amie de fac croisée par hasard. C'est malin de m'avoir suivie ! Ne fais plus jamais ça, tu m'entends. Si je découvre que tu me pistes, je déménagerai pour de bon. Je peux ramasser mes affaires et disparaître en trente secondes. Je me suis entraînée.

— Ne me fais pas ça, dit Fiyero.

— Nous sommes de vieux amis, dit-elle, mais nous ne sommes même pas de particulièrement bons amis. Ne fais pas de cette entrevue un rendez-vous sentimental. Ça me fait plaisir de te voir, mais je ne veux plus jamais te revoir. Prends soin de toi… et fais attention à tes connaissances haut placées : quand la révolution viendra, il n'y aura pas de pitié pour les flagorneurs lèche-culs.

— À quoi… vingt-trois ans ? Tu joues la Dame Rebelle ? Ce n'est pas convenable.

— Exactement, c’est inconvenant, admit Elphaba. Un mot parfait pour ma nouvelle vie. « Inconvenante ». Moi qui ai toujours été inconvenante, il est convenable que j’agisse mal. Je te fais tout de même remarquer que tu as le même âge que moi, et que tu joues les princes. Tu as assez mangé ? Il faut qu’on se dise « au revoir ».

— Non, dit fermement Fiyero.

Il voulut lui prendre la main… il ne se rappelait plus s’il l’avait jamais touchée. Il se corrigea : il savait bien que non.

On aurait dit qu’elle lisait dans ses pensées :

— Je sais qui tu es, dit-elle, mais tu ne sais rien de moi. Tu ne peux pas. Je veux dire : tu n’en as pas le droit, et tu n’en es pas capable. Bon vent, Fiyero, si c’est une expression utilisée au Vinkus – et s’il ne s’agit pas d’une malédiction. Bon vent, Fiyero.

Elle lui tendit sa cape d’opéra, et la main. Il la prit et la regarda dans les yeux : elle s’était ouverte l’espace d’une seconde. L’étendue et la profondeur de son désir le glacèrent et le brûlèrent, avec une simultanéité stupéfiante.

— Tu as des nouvelles de Boq ? lui demanda-t-elle, lorsqu’ils se retrouvèrent la fois d’après.

— Tu refuses de répondre à mes questions te concernant, hein ? (Il était vautré, les pieds sur la table.) Pourquoi as-tu finalement accepté que je revienne, si c’est pour rester fermée comme une porte de prison ?

— J’aimais bien Boq, c’est tout. (Elle sourit.) Je t’ai laissé revenir pour t’arracher des nouvelles de lui, et des autres.

Il lui raconta ce qu’il savait. Boq avait épousé M^{lle} Milia – de toutes les surprises… Elle s’était laissée traîner à Haute-Nichée, et en avait horreur. Elle essayait sans cesse de se suicider.

— Les lettres qu’il envoie chaque année à la Fête-Lurline sont hystériques ; il rapporte les tentatives de sa femme comme un bilan de famille annuel.

— Ça me fait penser à ce que ma mère a subi, dans les mêmes circonstances, commenta Elphaba. Cette enfance privilégiée dans la grande maison des ancêtres, puis le choc brutal d’une vie rude, au milieu de nulle part. Dans le cas de maman, de Colwen aux Marches, puis aux marais Quadling. C’est une punition sévère, en fait.

— Telle mère, telle fille. N’as-tu pas toi-même renoncé à certains privilèges, pour te terrer ici comme un escargot ? Solitaire et cachée.

— Je me rappelle la première fois que je t’ai vu, dit Elphaba en aspergeant de vinaigre les racines et les légumes qu’elle préparait pour le dîner. C’était dans l’amphithéâtre du professeur, euh…

— Nikidik, dit Fiyero en rougissant.

— Tu avais ces superbes dessins sur le visage. Je n’en avais jamais vu de semblables. Tu avais calculé ton entrée, pour gagner les cœurs ?

— Sur mon honneur, si j’avais pu faire autrement, n’importe comment, je l’aurais fait. J’étais à la fois mortifié et terrifié. Tu sais, je pensais que ces andouillers magiques allaient me tuer ! Et c’est Crope le caracoleur et Tibbett le bêta qui m’ont sauvé.

— Crope et Tibbett ! Tibbett et Crope ! Je les avais presque oubliés, ces deux-là. Comment vont-ils ?

— Tibbett n’a plus jamais été le même après cette escapade au *Club de Philosophie*. Crope, je crois, est entré dans une salle des ventes, et conçoit toujours des décors de théâtre. Je le croise de temps en temps aux spectacles. Nous ne nous parlons pas.

— Ma parole, tu désapprouves ! (Elle se mit à rire.) Bien sûr, ça me démange comme tout le monde, et je m’étais toujours demandé à quoi ressemblerait le *Club de Philosophie*. Tu sais, dans une autre vie, j’aimerais tous les revoir. Glinda, ma chère Glinda. Et même ce sale Avaric. Et lui, d’ailleurs ?

— Avaric, je lui parle. Il passe la majeure partie de l’année dans son Margravat, mais il possède une maison à Shiz. Et quand il est à la Cité d’Émeraude, nous descendons au même club.

— Est-il toujours aussi mufle et snob ?

— Eh bien, mais c’est toi qui désapprouves !

— Je suppose.

Ils mangèrent. Fiyero attendait qu’elle lui pose d’autres questions sur sa famille. Mais c’étaient leurs familles respectives qui les éloignaient, apparemment : sa femme et ses enfants du Vinkus pour lui, et son cercle d’agitateurs et de révolutionnaires pour elle.

La prochaine fois, pensa-t-il, il devrait porter une chemise ouverte au cou, pour qu’elle puisse voir les diamants bleus sur son visage, qui descendaient sans s’arrêter sur sa poitrine… Puisqu’elle avait l’air d’aimer ça.

— Tu ne passes sûrement pas tout l'automne dans la Cité d'Émeraude ? demanda-t-elle un soir que le froid s'installait.

— J'ai écrit à Sarima pour l'informer que mes affaires me retenaient ici indéfiniment. Cela ne l'inquiète pas. Pourquoi, d'ailleurs ? Extirpée d'un caravansérail répugnant et mariée toute petite à un prince Arjiki ? Sa famille n'était pas bête. Elle a à manger, des serviteurs, et les bonnes murailles de Kiamo Ko pour la défendre des autres tribus. Depuis son troisième enfant, elle prend un peu de poids. Que je sois là ou pas, elle ne s'en rend pas vraiment compte : elle a cinq sœurs, et elles sont toutes venues vivre avec elle. J'ai épousé un harem.

— Non ! dit Elphaba, intriguée et un peu gênée à cette idée.

— Tu as raison : non, pas vraiment. Sarima m'a suggéré une ou deux fois que ses sœurs cadettes pourraient, avec plaisir, m'aider à canaliser mes énergies nocturnes. Une fois que l'on a passé les Grands Kells, ce genre de pratique est moins tabou qu'il semble l'être dans le reste d'Oz, alors, arrête de me regarder avec cet air choqué.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Tu l'as fait ?

— Quoi donc ?

Il la taquinait.

— Tu as couché avec tes belles-sœurs ?

— Non. Pas par idéal moral, ni par manque d'intérêt, non plus. C'est juste que Sarima est une épouse rusée, et dans le mariage, tout est stratégie. J'aurais été pris dans ses filets encore plus que je le suis.

— C'est une si mauvaise chose ?

— Tu n'es pas mariée, tu ne peux pas savoir. Oui, c'est une mauvaise chose.

— Je suis mariée, dit Elphaba, pas à un homme, c'est tout.

Il haussa les sourcils. Elle enfouit son visage dans ses mains. Il ne l'avait jamais vue ainsi : choquée par ses propres paroles. Elle détourna les yeux un instant, se racla la gorge, se moucha.

— Saleté de larmes, ça brûle comme du feu ! s'écria-t-elle soudain furieuse, et elle courut s'essuyer les yeux sur une vieille couverture avant que l'eau salée coule sur ses joues.

Elle était voûtée comme une vieille femme, une main posée sur le comptoir, la couverture tombant à terre.

— Elphie, Elphie, dit-il horrifié et il lui passa les bras autour de la taille.

La couverture pendait entre eux, du menton aux chevilles, mais semblait sur le point d'exploser en flammes, en roses, en fontaine de champagne ou en encens. Quelle étrange chose que les idées les plus baroques fleurissent dans la tête quand ses sens étaient le plus en alerte…

— Non, non ! s'écria-t-elle, je ne suis pas un harem, je ne suis pas une femme, je ne suis pas une personne, non !

Mais ses bras s'ouvrirent de leur propre volonté, telle la voile d'un navire, tels les andouillers magiques, non pour le tuer, mais pour l'épingler d'amour, l'enfourcher contre le mur.

Lacto, faisant preuve d'une rare discrétion, grimpa sur l'appui de la fenêtre et détourna les yeux.

Ils vivaient leur histoire d'amour dans la mezzanine de l'entrepôt de blé abandonné, tandis que l'automne arrivait de l'est en boitant : tantôt une journée tiède et ensoleillée, tantôt quatre jours de vents froids et de bruine.

Les journées étaient longues quand ils ne se voyaient pas.

— J'ai mes affaires, j'ai du travail, fais-moi confiance ou je m'envolerai, disait-elle. J'écrirai à Glinda pour lui demander le sort qui fait disparaître dans un nuage de fumée. J'ai l'air de plaisanter, mais je suis sérieuse, Fiyero.

Fiyero+Fae, écrivait-il dans la farine qu'elle répandait en déroulant la pâte à tarte. Fae, avait-elle chuchoté pour que même le chat ne l'entende pas, était son nom de code. Nul dans son groupe, sa cellule, ne devait connaître les vrais noms des autres.

Elle ne lui permettait pas de la voir nue en pleine lumière, mais comme il n'avait pas le droit non plus de lui rendre visite dans la journée, cela ne posait guère de problème. Elle l'attendait les soirs convenus, assise nue sous la couverture, lisant des traités de théorie politique ou de philosophie morale.

— Je ne sais pas si je les comprends, je les lis comme de la poésie, reconnut-elle une fois. J'aime la sonorité des mots, mais je ne pense pas que ma conception limitée et biaisée du monde soit modifiée par ce que je lis.

— Est-ce qu'elle est modifiée par ce que tu vis ? demanda-t-il en baissant la lumière avant de se déshabiller.

— Tu penses que tout cela est nouveau pour moi, soupira-t-elle. Tu penses que je suis une caricature de vierge.

— Tu n’as pas saigné la première fois, remarqua-t-il. Alors, que faut-il penser ?

— Je sais ce que tu penses. Mais toi, quelle est ton expérience, Seigneur Sire Fiyero, Prince Arjiki de Kiamo Ko, Plus Puissant Marcheur des Prairies millénaires, Chef des Chefs des Grands Kells ?

— Je suis de l’argile entre tes mains, répondit-il avec sincérité. J’ai épousé une enfant et pour conserver ma puissance, je suis resté fidèle. Jusqu’à maintenant. Tu ne lui ressembles pas. Je n’ai pas les mêmes sensations, c’est différent. Tu es plus secrète.

— Je n’existe pas, répondit Elphaba, donc tu n’es pas infidèle.

— Alors, et si on n’était pas infidèles, tout de suite, là ? Je n’en peux plus.

Il caressa ses côtes, son ventre plat et tendu. Elle portait toujours ses mains à sa poitrine menue et expressive ; elle ne se laissait pas toucher en dessous de la taille. Ils s’unirent, diamants bleus sur champ vert.

Il n’avait pas assez à faire de ses journées. Étant le chef des Arjiki, il savait qu’il était dans son intérêt politique d’être inextricablement lié à la plaque tournante de la Cité d’Émeraude. Pourtant, ses affaires l’obligeaient à se montrer dans les soirées, aux conseils d’administration et dans les banques. Le reste du temps, il vagabondait, à la recherche de fresques de sainte Glinda et d’autres saints. Elphaba-Fabala-Elphie-Fae n’avait jamais voulu lui dire ce qu’elle avait fait dans la chapelle de sainte Glinda rattachée au couvent de la place Sainte-Glinda.

Un jour, il alla trouver Avaric pour déjeuner. Ensuite, Avaric proposa un spectacle de filles, mais Fiyero se fit excuser. Avaric était toujours aussi têtu, cynique, corrompu et séduisant. Fiyero se fit excuser. Il n’eut guère de rumeurs à rapporter à Elphaba.

Le vent arrachait les feuilles des arbres. La Force Tempête continuait à expulser en masse les Animaux et leurs collaborateurs de la ville. Les taux d’intérêt des banques gillikinaises s’envolaient – bon pour les investisseurs, mauvais pour ceux qui avaient des taux variables. Saisie de nombreux biens de valeur au centre-ville. Les commerces commencèrent à accrocher les lumières vert et or de la Fête-Lurline, trop tôt, pour attirer les citoyens prudents et déprimés.

Surtout, Fiyero voulait marcher dans les rues de la Cité d’Émeraude avec Elphaba – il n’existait aucun endroit plus beau pour être amoureux, en

particulier au crépuscule quand les boutiques allumaient leurs lumières dorées sur le ciel vespéral mauve bleuté. Fiyero n'avait jamais été amoureux avant, il s'en rendait compte à présent. Il se sentait plein de crainte et d'humilité. Quand leur séparation forcée durait quatre ou cinq jours, il ne le supportait pas.

« Baisers à Irji, Manek et Nor », écrivait-il à la fin de sa lettre hebdomadaire à Sarima, qui ne pouvait répondre, parce que, entre autres choses, elle n'avait jamais appris l'un ou l'autre alphabet. Son silence ressemblait à une approbation tacite de cet intermède où il rompait ses vœux. Fiyero ne lui envoyait pas non plus de *baisers.* Il espérait que les chocolats suffiraient.

Il roula dans le lit, tirant la couverture à lui ; elle la tira à son tour. L'air de la pièce était si froid qu'il semblait humide. Lacto supporta l'agitation de leurs jambes pour rester près d'eux, profiter de leur chaleur, et leur donner ce qui passe pour de l'affection chez les chats.

— Fae, ma chérie, dit Fiyero. Tu le sais probablement, je ne compte pas participer à un complot en faveur de je ne sais quelle cause qui est la tienne – réduire les amendes des bibliothèques ou supprimer les colliers de chat ou que sais-je encore… Mais je tends l'oreille. Les Quadling sont de nouveau sous la botte de la milice. Du moins, c'est ce qu'on dit au salon du club, derrière les journaux et les pipes. Apparemment, une division a fait une incursion dans le pays Quadling jusqu'à Qhoyre, une sorte de raid destructeur. Ton père, ton frère et Nessarose… ils y sont encore ?

Elphaba mit un moment à répondre. Elle semblait réfléchir à ce qu'elle voulait dire, mais peut-être aussi à ses souvenirs. Elle paraissait perplexe, presque agacée. Elle dit enfin :

— Nous avons habité à Qhoyre un moment, quand j'avais dix ans. C'est une drôle de petite ville basse, construite sur un sol marécageux. La moitié des rues sont des canaux. Les toits sont bas, les fenêtres grillagées ou à claire-voie pour l'intimité et l'aération, l'air est vaporeux et la flore excessive : d'immenses rondelles de palmes, presque pareilles à des taies d'oreiller, se frottent dans le vent : ffrrrttt, frrrttt, frrrttt…

— Je ne sais pas s'il reste grand-chose de Qhoyre, dit Fiyero prudemment. À en croire les rumeurs.

— Non, Papa n'y habite plus grâce… grâce à qui, ou à quoi, grâce à rien, reprit Elphaba. Sauf si les choses ont changé. Les bonnes gens de Qhoyre

ne réagissaient pas beaucoup à ses efforts missionnaires. Ils nous invitaient, Papa et moi, nous servaient de petits gâteaux imbibés et du thé tiède à la menthe rouge. On s'asseyait sur des coussins moisis, effrayant les araignées et les lézards cachés dans les recoins. Papa bavassait sur la nature généreuse du Dieu Innommé, avec sa xénophilie de base. Il me désignait comme une preuve vivante. Je souriais avec une douceur horrible et je chantais un hymne… la seule musique que Papa approuvait. J'étais horriblement timide et j'avais honte de ma couleur, mais Papa m'avait convaincue de la valeur de ce travail. Invariablement, les bons habitants de Qhoyre capitulaient par sens de l'hospitalité. Ils se laissaient entraîner dans des prières au Dieu Innommé, mais on ne pouvait pas dire qu'ils y mettaient du cœur. Je sentais, bien plus que Papa – et c'en était décourageant – à quel point nous étions inefficaces.

— Alors, où sont-ils maintenant ? Ton père, Nessarose et le garçon – ton frère, comment s'appelle-t-il ?

— Il s'appelle Carapace. Papa a senti que son œuvre l'appelait plus au sud, au cœur du pays Quadling. Nous avons habité une série de petites cabanes autour d'Ovvels – les Horribles Hôtels d'Ovvels, nous les appelions – dans cette campagne affreuse et sinistre, pleine d'une satanée beauté.

Voyant l'air interrogateur de Fiyero, elle poursuivit :

— Il y a quinze ou vingt ans, Fiyero, les spéculateurs de la Cité d'Émeraude y ont découvert des gisements de rubis. D'abord sous le Régent d'Ozma, puis après le coup d'État, sous le Magicien ; les mêmes sales procédés – mais sous le Régent, l'exploitation ne nécessitait ni meurtre ni brutalité. À l'aide d'éléphants, les ingénieurs ont excavé le gravier, édifié des barrages sur les sources, puis élaboré un système compliqué d'exploitation minière intensive sous trois pieds de nappes phréatiques saumâtres. Papa pensait qu'avec tout ce désarroi, la petite société humide des Quadling s'offrirait sur un plateau à son œuvre missionnaire. Il avait raison. Les Quadling luttaient contre le Magicien avec des proclamations mal rédigées, ils s'en remettaient à leurs totems, mais leurs seules armes militaires étaient des frondes. Ils se rallièrent donc à mon père. Il les convertit, et ils se lancèrent dans la bataille avec le zèle des nouveaux pénitents. Ils furent spoliés et disparurent. Tout cela dans la grâce unioniste.

— Comme tu es amère.

— Je n’étais qu’un outil. Mon père m’a utilisée – et Nessarose aussi, mais dans une moindre mesure, parce qu’elle avait du mal à se déplacer – il m’a utilisée comme leçon de choses. Avec mon apparence, avec mes chants… s’ils lui faisaient confiance, c’était en partie en réaction à ma monstruosité. Si le Dieu Innommé pouvait m’aimer, moi, il serait encore bien plus raisonnable avec eux, qui étaient normaux.

— Donc, ma chérie, cela t’est égal de savoir où il est, ou ce qui lui arrive en ce moment ?

— Comment tu peux dire ça ? (Elle se redressa, furieuse.) J’aime ce vieux salaud, malgré ses œillères. Il croyait vraiment à ce qu’il prêchait. Il pensait même qu’un cadavre Quadling flottant sur le ventre dans une mare – à condition qu’il arbore un tatouage de conversion quelque part – valait mieux qu’un survivant. Il avait l’impression d’avoir fourni un aller simple pour l’Au-Delà du Dieu Innommé. Il pensait sans doute qu’il avait bien travaillé.

— Et toi non ?

Fiyero avait une vie spirituelle fort anémiée ; il ne se sentait pas qualifié pour émettre une opinion sur la vocation du père d’Elphaba.

— Il a peut-être fait du bon travail, en effet, dit-elle tristement. Comment pourrais-je savoir ? Mais pas pour moi. Village après village, nous faisions notre moisson de conversions. Village après village, les ingénieurs arrivaient et détruisaient la vie commune. Aucun cri d’orfraie dans le pays. Personne n’écoutait. Qui se souciait des Quadling ?

— Mais qu’est-ce qui l’a amené là-bas, au début ?

— Maman et lui avaient un ami, un Quadling, qui est mort dans ma maison de famille. Un itinérant, un souffleur de verre.

Elphaba ferma les yeux et se tut. Fiyero lui embrassa les ongles, lui embrassa le V entre le pouce et l’index, le suça comme un zeste de citron. Elle s’allongea pour lui faciliter la tâche.

Plus tard, il dit :

— Mais, Elphie-Fabala-Fae… tu n’es vraiment pas inquiète pour ton père et Nessarose, et le petit euh, Truc ?

— Mon père se passionne pour les causes perdues. Cela confère une certaine valeur à sa vie pourtant jalonnée d’échecs. Pendant un moment, il s’est proclamé prophète du retour du dernier têtard perdu de la lignée d’Ozma. Ça, c’est fini maintenant. Quant à mon frère Carapace… il doit avoir quinze ans maintenant. Écoute, Fiyero, comment pourrais-je

m’inquiéter pour eux et en même temps pour la campagne de cette saison ? Je ne peux pas courir dans tout Oz sur ce balai, là, comme une sorcière de contes ! J’ai choisi la clandestinité pour éviter d’avoir à m’inquiéter. D’ailleurs, je sais ce qui va arriver à Nessarose. Tôt ou tard.

— Quoi ?

— Quand mon arrière-grand-père passera enfin l’arme à gauche, elle sera la prochaine Éminente Thropp.

— C’est toi l’aînée, non ?

— Je suis partie, chéri, je me suis évanouie dans un nuage de fumée magique. Laisse tomber. En plus, tu sais, ce sera bien pour Nessarose. Elle sera une sorte de reine locale, à Haute-Nichée.

— Elle a suivi des cours de sorcellerie, apparemment, à Shiz. Tu le savais ?

— Non, je l’ignorais. Grand bien lui fasse. Si jamais elle descend de son piédestal – celui avec l’inscription « supérieure aux autres dans sa rectitude morale » en lettres dorées – si jamais elle accepte d’être la garce qu’elle est vraiment, elle sera la Mégère de l’Est. Nounou et le personnel dévoué de Colwen la soutiendront.

— Je croyais que tu l’aimais bien !

— Tu ne sais pas reconnaître l’affection quand tu la vois ? ricana Elphaba. J’aime Nessie. Elle est casse-pieds, insupportablement pontifiante, c’est une sale bête. Mais je lui suis *dévouée*.

— Elle sera l’Éminente Thropp.

— Mieux vaut elle que moi, dit sèchement Elphaba. D’abord, elle a un goût affirmé pour les chaussures.

Un soir, la pleine lune se déversait par le vasistas sur Elphaba endormie. Fiyero s’était réveillé et était parti pisser dans le pot de chambre. Lacto traquait les souris en bas. En revenant, Fiyero contempla la silhouette de son amante, plus perlée que verte ce soir-là. Il lui avait offert une écharpe traditionnelle de soie à franges du Vinkus – des roses sur fond noir – et l’avait nouée autour de sa taille, et ce fut leur costume pour faire l’amour. Cette nuit-là, en dormant, elle l’avait remontée, et il admira les courbes de son ventre, la tendre fragilité de son genou, de sa cheville osseuse. L’odeur du parfum planait encore dans l’air, résineuse et animale, et celle de la mer mystique, et la douce fragrance enveloppante des cheveux, imprégnée de sexe. Il s’assit au bord du lit et la regarda. Ses poils pubiens, presque violets

plutôt que noirs, poussaient en boucles étoilées, différents de ceux de Sarima. Il y avait une ombre étrange près de l'aine – l'espace d'un instant, confus, il se demanda si dans la passion de leurs ébats, ses diamants bleus n'avaient pas marqué sa peau – ou était-ce une cicatrice ?

Elle se réveilla à cet instant, et se drapa dans une couverture à la lumière de la lune. Elle lui jeta un regard endormi et l'appela « Yero, mon héros » et il sentit son cœur fondre.

Mais quelles colères pouvaient la prendre, aussi !

— Le morceau de porc que tu engloutis avec une désinvolture de riche stupide, je ne serais pas étonnée qu'il ait été taillé dans un Cochon, lui lança-t-elle une fois.

— Ce n'est pas parce que tu as déjà mangé que tu dois me gâter l'appétit, protesta-t-il faiblement.

Sur son territoire, on ne voyait guère d'Animaux libres, et les quelques créatures douées de raison qu'il avait connues à Shiz ne l'avaient que peu impressionné, à l'exception de ceux du *Club de Philosophie* ce soir-là. Le malheur des Animaux ne le touchait pas beaucoup.

— Voilà pourquoi il ne faut pas tomber amoureux, ça rend aveugle. L'amour est une vilaine source de distraction.

— Ça y est, tu m'as coupé l'appétit. (Il donna le reste du porc à Lacto.) Qu'est-ce que tu connais de la vilenie ? Tu es un pion dans un réseau rebelle, n'est-ce pas ? Une novice.

— Je sais cela : la vilenie des hommes relève de leur pouvoir qui se nourrit de la bêtise et de l'aveuglement, répondit Elphaba.

— Et les femmes ?

— Les femmes sont plus faibles, mais leur faiblesse est pleine de ruses et de certitudes morales tout aussi rigides. Comme leur arène est plus réduite, leur capacité destructrice réelle est moins inquiétante, mais comme elles sont plus intimes, elles sont plus fourbes.

— Et ma capacité de faire le mal ? demanda Fiyero, se sentant mis en cause et mal à l'aise. Et la tienne ?

— La capacité de Fiyero de faire le mal, c'est de croire trop intensément à la capacité de faire le bien.

— Et la tienne ?

— La mienne, c'est de penser en épigrammes.

— Tu t’en tires à bon compte, répondit-il, soudain agacé. C’est ce que tu fais pour ton réseau secret ? Tu rédiges des épigrammes spirituelles ?

— Oh, il y a de grands projets en cours, répondit-elle, contre toute attente. Je ne serai pas au cœur de l’action, mais j’aiderai dans l’ombre, tu peux me croire.

— De quoi parles-tu ? D’un coup d’État ?

— Ne t’en occupe pas, et on ne pourra rien te reprocher. C’est tout ce que tu souhaites.

C’était de la pure méchanceté de sa part.

— Un assassinat ? Et si tu tues un quelconque général Boucher, il se passera quoi ? Qu’est-ce que ça fera de toi ? Une sainte ? Une sainte de la révolution ? Ou une martyre, si tu es tuée ?

Elle refusa de répondre. D’un geste agacé, elle jeta le châle dans la pièce comme s’il l’exaspérait.

— Et si un passant innocent est tué au moment où tu vises le général Boucher des Cochons ?

— Je ne connais pas de martyrs et ça ne m’intéresse pas, dit-elle. Tout ça sent le plan ultime, la cosmologie… et je n’y crois pas. Si nous ne comprenons pas le plan originel, comment un plan plus vaste pourrait-il avoir davantage de sens ? Mais si je croyais au martyre, je dirais qu’on ne peut devenir martyr que si on sait pour quoi on meurt, et qu’on le *choisit*.

— Ah ah, donc il y a des victimes innocentes, dans cette affaire. Ceux qui n’ont pas choisi de mourir, mais sont dans la ligne de mire.

— Il y a… il y aura… des accidents, j’imagine.

— Dans votre cercle d’exaltés est-ce que certaines personnes éprouvent des regrets, de la peine ? L’idée d’erreur existe-t-elle ? Le concept de tragédie ?

— Fiyero, espèce d’imbécile indifférent, elle nous entoure, ta tragédie ! S’inquiéter de choses moins importantes ne ferait que nous distraire. Tous les dommages causés dans cette lutte sont de leur fait, pas du nôtre. Nous n’approuvons pas la violence, mais nous ne nions pas son existence… comment faire autrement quand nous constatons les conséquences autour de nous. Ce genre de déni est un péché, si le péché existe…

— Ah ! Je viens d’entendre le mot que je n’aurais jamais attendu dans ta bouche !

— « Déni » ? « Péché » ?

— Non. « Nous ».

— Je ne sais pas pourquoi…

— La rebelle solitaire de Crage Hall qui intègre une institution ? Qui devient une fille de la bande ? Qui joue en équipe ? Notre ancienne Miss Reine de la Solitude ?

— Tu ne comprends pas. Il y a bien une stratégie, mais pas d'agents, il y a un jeu, mais pas de joueurs. Je n'ai pas de « collègues ». Il n'y a pas de « moi ». Il n'y en a jamais eu, d'ailleurs. Je ne suis qu'un spasme musculaire du plus grand organisme.

— Hah ! Toi, la plus individualiste, la plus différente, la plus réelle…

— Comme tout le monde, tu parles de mon apparence. Et tu te moques d'elle.

— J'adore ton apparence, et je l'accepte. Fae !

Ce jour-là, ils se séparèrent sans un mot, et il passa la soirée dans une salle de jeux, à perdre de l'argent.

La fois suivante, il apporta trois bougies vertes et trois bougies d'or et décora son appartement pour la Fête-Lurline.

— Je ne crois pas aux jours de fête religieux, dit-elle. Elles sont tout de même jolies, reconnut-elle.

— Tu n'as pas d'âme, la taquina-t-il.

— Tu as raison, répondit-elle simplement. Je ne pensais pas que cela se voyait.

— Tu ne fais que jouer sur les mots, là.

— Non, dit-elle. Quelle preuve y a-t-il que j'aie une âme ?

— Comment peux-tu avoir une conscience si tu n'as pas d'âme ? demanda-t-il malgré lui.

Il voulait que la conversation reste légère, pour repartir d'un meilleur pied après leur dernier affrontement et la séparation qui avait suivi.

— Comment un oiseau peut-il nourrir ses petits s'il n'a aucune conscience de l'avant et de l'après ? Une conscience, Yero mon héros, n'est conscience que dans une autre dimension, celle du temps. Ce que tu qualifies de « conscience », je préfère l'appeler « instinct ». Les oiseaux nourrissent leurs petits sans comprendre pourquoi, et sans pleurer parce que tout ce qui est né doit mourir, « snif snif ». Je fais mon travail poussée par la même motivation : une impulsion qui vient des tripes, et qui exige nourriture, justice et sécurité. Je suis un animal de meute vivant en bande, c'est tout. Je suis une des feuilles d'un arbre, oubliable.

— Comme tu travailles dans le terrorisme, c'est l'argument le plus extrême en faveur du crime que j'aie jamais entendu. Tu refuses toute responsabilité. C'est aussi grave que ceux qui abdiquent toute individualité pour s'enfoncer dans le bourbier déprimant d'un dieu innommable à la volonté ineffable. Si tu supprimes l'idée de personnalité, tu supprimes la notion de culpabilité.

— Qu'est-ce qui est le pire, Fiyero ? Abolir l'idée de personnalité, ou annihiler, par la torture, l'incarcération et la famine, de vraies personnes vivantes ? Écoute : est-ce que tu te soucierais de sauver un précieux portrait sentimental dans un musée des Beaux-Arts si la ville brûlait autour de toi, et que de vraies personnes mouraient carbonisées ? Garde le sens des priorités !

— Mais même un passant innocent – disons une de ces agaçantes dames de la bonne société – est une vraie personne, pas un portrait. Ta métaphore est dégradante et indigne, c'est une excuse, une façade pour commettre des crimes.

— Une dame de la société choisit de parader comme un portrait vivant. Elle doit être traitée comme telle. C'est son dû. Le nier, c'est là ton côté maléfique, pour revenir à notre discussion de l'autre jour. Je dis, moi, qu'on peut épargner le passant innocent si on peut, même si c'est une dame de la société, même si c'est un capitaine d'industrie qui profite grassement de toutes ces mesures répressives… mais pas, pas au détriment des autres, des personnes plus réelles. Et si tu ne peux pas les sauver, tant pis. Tout a un coût.

— Je ne crois pas à ce concept de personnes « réelles » et « plus réelles ».

— Vraiment ? (Elle eut un sourire peu avenant.) Quand je disparaîtrai de nouveau, mon chéri, je serai sûrement moins réelle que maintenant.

Elle se frotta contre lui, simulant l'acte sexuel ; il détourna la tête, étonné de ressentir pareil dégoût.

Plus tard, après leur réconciliation, elle eut une crise épouvantable, accompagnée de sueurs froides. Elle refusa qu'il la touche :

— Tu devrais partir, je ne suis pas digne de toi, gémit-elle.

Et plus tard, quand elle fut calmée, elle murmura avant de se rendormir :

— Je t'aime tellement, Fiyero, mais tu ne comprends pas : la véritable aberration, c'est d'être né avec un talent ou une inclinaison pour le Bien.

Elle avait raison. Il ne comprenait pas. Il lui essuya le front avec une serviette et resta à son côté. Il y avait du givre sur le vasistas, et ils dormirent sous leurs manteaux d'hiver pour rester au chaud.

Par un bel après-midi, il envoya un paquet de jouets en bois aux couleurs vives pour les enfants, et un collier de pierreries à Sarima pour rentrer dans ses bonnes grâces. Le train de marchandises contournait les Grands Kells par la route du nord. Il ne livrerait pas les cadeaux de la Fête-Lurline à Kiamo Ko avant que le printemps soit bien avancé, mais Fiyero pourrait prétendre les avoir envoyés plus tôt. Si la neige tenait, il serait rentré chez lui alors, faisant nerveusement les cent pas dans les hautes pièces étroites de la forteresse montagnarde, mais peut-être cette agitation serait-elle attribuée aux pensées profondes qui le tourmentaient. Et à juste titre, pourquoi pas ? Sarima serait sûrement en pleine déprime hivernale (à ne pas confondre avec ses humeurs de printemps, son ennui d'été et son affection automnale congénitale). Le collier finirait par lui remonter le moral, au moins un peu.

Il s'arrêta prendre un café dans un établissement juste assez loin des sentiers battus pour être à la fois bohème et cher. La direction s'excusait : le jardin d'hiver, d'habitude chauffé par brasero et plein de fleurs sans prix, avait été le théâtre d'une explosion la veille au soir.

— Le quartier n'est pas sûr, qui l'eût cru ? demanda le patron, en effleurant le coude de Fiyero. Notre Glorieux Magicien devait mettre fin aux troubles : n'était-ce pas là l'objet des couvre-feux ?

Fiyero ne souhaitait pas aborder le sujet, et le patron prit son silence pour de l'approbation.

— J'ai installé quelques tables dans mon salon privé au premier, si cela ne vous dérange pas de vous asseoir à la bonne franquette au milieu de mes bibelots de famille, reprit le patron en précédant Fiyero. Ça devient difficile de trouver de bons Croquignons pour réparer les dégâts. Avec leur tictoc, ils n'ont pas leur pareil. Mais un grand nombre de nos amis du service tertiaire sont revenus à leurs fermes dans l'est. Ils craignent la violence – ils sont si petits pour la plupart, on a l'impression qu'ils la provoquent, pas vrai ? –, tous des pleutres. (Il s'interrompit un instant.) Je vois bien que vous n'avez pas de parents croquignons, je ne vous en parlerais pas en ces termes sinon.

— Ma femme est de Haut-Sorbe, dit Fiyero.

Le mensonge n'était guère convaincant, mais il s'était fait comprendre.

— Je vous conseille le frappé chocolat-cerise, frais et délicieux, dit le patron, reprenant un ton formel en guise d'excuse ; il tira une chaise à une table près d'une vieille fenêtre haute.

Fiyero s'assit et regarda dehors. Un volet treillissé, tordu, ne s'ouvrait plus complètement, mais il y voyait encore assez. Les toits, les cheminées ornementales, çà et là un balcon plein de pensées d'hiver sombres, et les pigeons qui descendaient en piqué ou fendaient l'air comme les maîtres du ciel.

Le patron était d'un type particulier ; après de nombreuses générations à la Cité d'Émeraude, il semblait appartenir à un genre ethnique à part. Les portraits de sa famille présentaient de petits yeux noisette, et un front dégarni pour les hommes comme pour les femmes (également obtenu chez les enfants par arrachage des cheveux, selon une mode de la Cité d'Émeraude propre à la classe moyenne en ascension). À la vue des petits garçons au sourire niais dans leur satin rose, avec leurs petits chiens à tête bouclée, et des petites filles dans leur tenue d'adulte rouge sombre et leurs décolletés plongeants (révélant leur innocente absence de seins), Fiyero éprouva de nouveau le désir soudain de revoir ses enfants, froids et distants. Bien que blessés par leur vie familiale particulière – et qui ne l'était pas ? –, dans son souvenir Irji, Manek et Nor conservaient plus d'intégrité que ces rejetons sous serre de familles parvenues.

Mais c'était cruel : il jugeait les conventions artistiques, non des enfants réels. Il détourna le regard vers la fenêtre quand sa commande arriva, pour fuir la vue des portraits hideux, et celle des autres clients.

Le jardin d'hiver au rez-de-chaussée offrait généralement une vue sur des murs de briques couverts de lierre, des arbustes et une statue de marbre d'une jeune personne à la beauté improbable et à la nudité vulnérable. Mais à l'étage, on voyait par-dessus le mur, un jardin privé. D'un côté se dressaient les écuries, de l'autre les toilettes, apparemment ; et à la limite du champ de vision, le mur abattu par l'explosion. On avait enchevêtré du fil de fer en travers de l'ouverture, qui donnait sur une cour d'école.

Tandis que Fiyero observait le paysage, une des portes de l'école s'ouvrit et une petite foule en sortit, frissonnant et s'étirant au soleil. Il semblait y avoir des Quadling, deux femmes âgées et quelques adolescents, des jeunes gens avec de petites moustaches qui faisaient une ombre bleutée sur le rose délicat de leur peau. Cinq, six, sept Quadling – et deux hommes robustes en

partie gillikinais, peut-être – et une famille d'ours. Non… des Ours. De petits Ours bruns, le père, la mère et un tout-petit.

Le petit Ours se dirigea droit vers les ballons et les cerceaux sous l'escalier. Les Quadling formèrent un cercle et se mirent à chanter et danser. Les vieux prirent les mains des adolescents et partirent d'un pas arthritique dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, comme une horloge qui remonte le temps. Les robustes Gillikinais partagèrent une cigarette en contemplant la barrière de fils de fer qui obstruait le mur. Les Ours bruns semblaient plus abattus. Le mâle s'assit sur le rebord d'un bac à sable, se frottant les yeux et peignant sa fourrure. La femelle faisait les cent pas, tapant dans la balle juste assez pour occuper le petit, caressant la tête de son compagnon.

Fiyero se pencha un peu. S'il y avait, quoi, douze prisonniers, et seulement des fils de fer pour les séparer de la liberté, pourquoi ne fonçaient-ils pas ? Pourquoi s'étaient-ils répartis selon leur espèce et leur origine ?

Dix minutes plus tard, les portes s'ouvrirent de nouveau et un homme de la Force Tempête sortit, impeccable et – oui, Fiyero dut enfin l'admettre – terrifiant. Terrifiant dans son uniforme rouge brique et ses bottes vertes, avec la croix d'émeraude qui divisait en quatre le devant de sa chemise, une raie verticale allant de l'aine au col amidonné, et une horizontale sur les pectoraux, d'une aisselle à l'autre. Ce n'était qu'un jeune homme, aux cheveux bouclés si blonds qu'ils semblaient presque blancs sous le soleil d'hiver. Il se tenait jambes écartées, sur le seuil de la véranda.

Fiyero n'entendit rien derrière la fenêtre fermée, mais le soldat donna apparemment des ordres. Les Ours se raidirent et le petit se mit à pleurer en se cramponnant à son ballon. Les Gillikinais se levèrent, obéissant dans le calme. Les Quadling ne tinrent pas compte de l'injonction et continuèrent à danser. Ils ondulaient des hanches, bras levés, agitant les mains tels des sémaphores. Fiyero ne comprenait pas. Il n'avait jamais vu de Quadling avant.

Le milicien éleva la voix. Il avait une matraque accrochée à la ceinture. Le petit Ours se cacha derrière son père, et la mère grogna.

Agissez ensemble, se surprit à penser Fiyero, à peine conscient qu'il était capable de telles pensées. *Travaillez en équipe – vous êtes douze et il est tout seul. Ce sont vos différences qui vous rendent dociles ? Ou bien avez-vous des parents à l'intérieur qui seront torturés si vous vous échappez ?*

Tout cela n’était que supposition ; Fiyero ne comprenait pas vraiment la situation, mais il était fasciné. Il se rendit compte qu’il avait posé les mains à plat sur la vitre. Les Ours n’étaient pas venus se mettre en rang. Le soldat leva sa matraque et l’abattit sur le crâne du petit. Fiyero eut un haut-le-corps, renversa sa tasse qui se brisa, éclats de porcelaine sur le parquet à chevrons ciré.

Le patron apparut derrière une porte couverte d’une cotonnade verte et alla tirer les rideaux avec un petit bruit désapprobateur… mais Fiyero entrevit une dernière chose. Il recula comme s’il n’avait jamais chassé ni tué dans les Prairies millénaires, détournant les yeux, et il aperçut plusieurs visages blonds : une vingtaine ou une trentaine d’écoliers aux fenêtres de l’école, contemplant bouche bée la scène qui se déroulait dans leur cour de récréation.

— Ils se fichent de savoir que leurs voisins ont des affaires à mener, des factures à payer, une famille à nourrir, lança le patron. Vous n’avez pas besoin d’assister à ces pitreries pendant que vous savourez votre café, monsieur.

— Les dégâts dans votre jardin d’hiver…, dit Fiyero. Quelqu’un a essayé d’abattre votre mur pour les faire sortir vivants de cette cour.

— Qu’insinuez-vous là ? souffla le patron. Les murs ont des oreilles, nous ne sommes pas seuls dans cette pièce. Comment saurais-je qui a essayé quoi, et pourquoi ? Je suis un simple citoyen, je m’occupe de mes affaires.

Fiyero ne prit pas d’autre tasse pour remplacer le chocolat à la cerise. Il entendit les cris déchirants de la mère Ours, puis le silence retomba dans le monde derrière les lourdes draperies damasquinées. *Est-ce que j’ai été témoin de cette scène par accident ?* se demanda Fiyero, révisant son jugement sur le patron. *Ou bien le monde se dévoile-t-il sans cesse à nos yeux, dès que l’on est prêt à le voir sous un autre jour ?*

Il voulait dire à Elphaba ce qu’il avait vu, mais il se retint pour une raison qu’il ignorait. Dans l’équilibre de leurs affections, il sentait qu’elle avait besoin d’une identité distincte de la sienne. S’il se convertissait à sa cause, elle pourrait s’égarer. Il ne voulait pas prendre ce risque. Mais la vision de l’Ourson battu le hantait. Il étreignit Elphie de plus belle, essayant de lui communiquer une émotion plus profonde sans l’exprimer.

Elle s’abandonnait aussi davantage en faisant l’amour quand elle était troublée. Il commençait à savoir quand elle dirait « Pas avant la semaine prochaine ». Elle semblait plus dévergondée, plus salace, comme une sorte de purification avant de disparaître pendant plusieurs jours. Un matin, alors qu’il volait du lait à la chatte pour son café, elle frotta de l’huile sur sa peau sensible, et, frissonnante, dit par-dessus le marbre vert de son épaule :

— Deux semaines, mon chéri. Mon petit, comme disait mon père. Il va me falloir deux semaines d’intimité.

Il eut une prémonition brutale : elle allait le quitter. C’était un moyen d’avoir quinze jours d’avance.

— Non ! s’écria-t-il. Pas possible, Fae-Fae. Ça ne va pas, c’est trop long.

— Il nous les faut. (Elle précisa.) Pas toi et moi, je veux dire l’autre « nous ». Évidemment, je ne peux pas te dire de quoi il s’agit, mais les derniers plans de la campagne d’automne se mettent en place. Quelque chose est sur le point d’arriver – je ne peux rien te dire de plus – et je dois être disponible en permanence pour le réseau.

— Un coup d’État ? Un assassinat ? Une bombe ? Un enlèvement ? Quoi ? Juste de quoi il s’agit, pas les détails. Quoi, alors ?

— Non seulement je ne peux pas te le dire, répondit Elphaba, mais je ne le sais même pas. On ne me donnera qu’un petit rôle, et je le jouerai. Je sais seulement que c’est un plan compliqué, avec de nombreuses ramifications.

— Tu es la fléchette ? Le couteau ? L’amorce ?

Elle répondit (sans le convaincre) :

— Mon chéri, mon bichon, je suis trop verte pour entrer dans un lieu public et perpétrer une mauvaise action. Tout le monde s’y attend. Les vigiles me surveillent comme un hibou une souris. Ma simple présence suscite l’inquiétude et accroît la vigilance. Non, non, je jouerai le rôle d’une soubrette, une assistante dans l’ombre.

— N’y va pas, dit-il.

— Tu es égoïste, et lâche. Je t’aime, mon chéri, mais tes protestations sont vaines. Tu veux simplement préserver ma vie insignifiante, tu n’as même pas d’idée morale sur le bien ou le mal que je peux faire. Non que je te le demande, ou que je me soucie de ce que tu penses. Mais je me borne à remarquer que tes objections sont des plus faibles. De toute façon, c’est sans appel. Reviens dans deux semaines.

— Et cette… action aura eu lieu alors ? Qui décide ?

— Je ne sais pas encore de quoi il s’agit, je ne sais même pas qui est décisionnaire, alors ne me demande pas.

— Fae… (Soudain, il détesta son nom de code.) Elphaba. Tu ignores vraiment qui tire les ficelles ? Comment sais-tu que tu n’es pas manipulée par le Magicien ?

— Tu as beau être prince tribal, tu es novice à ce jeu ! s’écria Elphaba. Pourquoi ne saurais-je pas si je suis un pion du Magicien ? Lorsque j’ai été manipulée par cette harpie de M^me^ Morrible, je m’en suis rendu compte. J’ai appris le mensonge et la sincérité à Crage Hall. J’ai étudié ces questions pendant quelques années, tu ne peux pas le nier, Fiyero.

— Tu ne sais même pas qui est ton patron.

— Papa ne connaissait pas le nom du Dieu Innommé, dit-elle, en se frottant de l’huile sur le ventre et entre les jambes, mais en lui tournant pudiquement le dos. Le problème ce n’est pas *qui*, mais *pourquoi*.

— Comment est-ce que tu reçois tes ordres ? Ce que tu dois faire ?

— Écoute, tu sais que je ne peux pas le dire.

— Je sais que si.

Elle se retourna :

— Passe-moi de l’huile sur les seins, tu veux.

— Je ne suis pas bête à ce point, Elphaba.

— Mais si… (Elle eut un rire affectueux.) Allez, viens.

C’était le jour, le vent rugissait et secouait même le plancher. Au-dessus de la vitre, le ciel froid était d’un bleu rose délicat. Elle se dépouilla de sa timidité comme d’une chemise de nuit, et, dans la lumière liquide du soleil, elle leva les mains – comme si, dans la terreur du combat à venir, elle avait enfin compris qu’elle était belle. À sa manière.

Cette capitulation l’effraya plus que tout le reste.

Il prit de l’huile de noix de coco, la réchauffa entre ses mains et les fit glisser, tels des animaux de velours épais, sur ses petits seins sensibles. Les tétons se dressèrent, rougissant. Il était déjà tout habillé, mais il étreignit avec abandon le corps qui ne résistait guère. Il glissa une main dans son dos ; elle se cambra contre lui, en gémissant. Pas par besoin cette fois ?

Sa main descendit sur les fesses, entre les sphères, plus bas, toucha l’endroit où un muscle se lovait en une torsion attendrissante, sentit le tout début des poils à la limite de l’ombre croisée, au début du vortex. Il mit en œuvre sa main intelligente, interprétant ses signes de résistance.

— J’ai quatre compagnons, dit-elle soudain, se dégageant d’un mouvement assez doux pour ne pas briser, mais décourager. Oh mon cœur, j’ai quatre camarades ; ils ne savent pas qui est notre chef de groupe, tout se fait dans le noir, avec un sort de dissimulation pour étouffer la voix et déformer les traits. Si j’en savais plus, la Force Tempête risquerait de m’attraper et de m’arracher des aveux par la torture, tu ne comprends donc pas ?

— Quel est ton objectif ? souffla-t-il en l’embrassant, ôtant son pantalon comme si c’était la première fois, suivant le colimaçon de son oreille avec sa langue.

— Tuer le Magicien, répondit-elle en l’enserrant entre ses jambes. Je ne suis pas la pointe de flèche, je ne suis pas la fléchette, je suis juste la tige, le carquois…

Elle prit de l’huile dans ses mains, ils glissèrent au sol dans la lumière, et elle le fit briller, et le prit en elle plus profond que jamais.

— Même après tout ce temps, tu pourrais être un agent du Palais, dit-elle plus tard.

— Non, dit-il. Je suis *bon.*

Un peu de neige tomba pendant une semaine, puis davantage la suivante. La Fête-Lurline se rapprochait. Les chapelles unionistes, s’étant approprié et ayant modifié les éléments les plus visibles des anciennes croyances païennes, s’exhibaient en vert et or, avec des bougies vertes, des gongs dorés, des guirlandes de baies vertes et des fruits brillants. Dans la grand-rue commerçante, les boutiques se surpassaient (et surpassaient les églises) avec leurs décors, leurs vitrines de vêtements à la mode, leurs babioles chères et inutiles. Les personnages de papier mâché évoquaient la bonne Reine des Fées Lurline dans son chariot ailé, et son assistante, la fée mineure Preenella, déversait des cadeaux empilés dans son grand panier magique.

Fiyero se demanda pour la énième fois s’il était amoureux d’Elphaba.

Il se demanda aussi pourquoi il lui avait fallu tant de temps pour se poser cette question, après deux mois d’une liaison passionnée ; et *s*’il savait ce que signifiaient ces mots ; et si cela avait de l’importance.

Il choisit d’autres cadeaux pour ses enfants et pour Sarima la boudeuse, cette mécontente bien nourrie, ce monstre. Elle lui manquait un peu ; ses sentiments pour Elphaba ne semblaient pas remettre en cause ceux qu’il

éprouvait pour Sarima, mais venaient plutôt s'y ajouter. Ces deux femmes n'auraient pu être plus dissemblables. Elphaba faisait preuve de l'indépendance farouche des montagnardes arjiki que Sarima, mariée si jeune, n'avait jamais acquise. Et Elphie n'était pas simplement une provinciale différente (pour ne pas dire originale) – elle semblait en avance sur son sexe, parfois même appartenir à une espèce à part. Fiyero se surprit à avoir une érection colossale rien qu'au souvenir de leur dernière fois, et il dut se cacher derrière des écharpes pour femme dans une boutique en attendant qu'elle se calme.

Il acheta trois, quatre, six écharpes pour Sarima, qui n'en portait pas. Il acheta six écharpes pour Elphaba, qui en portait.

La vendeuse, une naine Croquignonne sans intérêt qui devait monter sur une chaise pour atteindre la caisse, dit par-dessus son épaule :

— Juste une minute, madame.

Fiyero s'écarta pour laisser la place à l'autre cliente.

— Maître Fiyero ! s'écria Glinda.

— Mademoiselle Glinda, dit-il stupéfait. Quelle surprise.

— Une dizaine d'écharpes. Regarde, Crope, regarde qui est là !

Et Crope apparut, un peu mafflu alors qu'il ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans, n'est-ce pas ? D'un air coupable, il leva les yeux d'une rangée de trucs en plumes.

— Nous devons prendre le thé, dit Glinda, nous le devons absolument ! Allez, venez. Crope, paie la gentille petite dame, et allons-y.

Dans ses jupons volumineux, elle froufroutait comme un corps de ballet.

Il ne se la rappelait pas aussi ébouriffante ; peut-être était-ce la vie conjugale. Il jeta un coup d'œil à Crope, qui levait les yeux au ciel dans son dos.

— Mettez ceci sur le compte de Sir Chuffrey, et ceci, et ajoutez cela, lança Glinda en empilant les affaires sur le comptoir, et faites-les envoyer à nos appartements du *Club Florinthwaite*. J'en aurai besoin pour dîner, donc vous pouvez tout de suite les faire expédier. Comme c'est gentil. Vraiment. Au re-voir ! Venez, les garçons.

Elle prit la main de Fiyero en tenaille et le poussa dehors. Crope suivit comme un petit chien. Le *Club Florinthwaite* n'était qu'à une ou deux rues ; à eux trois, ils auraient facilement pu porter les paquets eux-mêmes. Glinda bondit dans l'escalier monumental du Salon de Chêne, faisant assez de bruit

pour s’attirer les regards désapprobateurs et donc gratifiants de toutes les résidentes.

— Alors, voyons, Crope, ici, pour jouer la maman et nous servir quand on aura commandé, et cher Fiyero, là, juste à côté de moi, enfin, si tu n’es pas trop marié !

Ils commandèrent du thé. Glinda s’habitua un peu à lui et commença à se calmer.

— Vraiment, qui l’aurait cru ? dit-elle en prenant un biscuit avant de le reposer pour la huitième fois. Nous étions les meilleurs de Shiz, vraiment. Regarde-toi, Fiyero : tu es un prince, n’est-ce pas ? Doit-on t’appeler « Votre Altesse » ? Je ne pourrai jamais. Et tu es toujours marié à cette petite fille ?

— Elle a grandi maintenant, nous avons une famille, répondit prudemment Fiyero. Trois enfants.

— Et elle est là. Il faut que je fasse sa connaissance !

— Non, elle est retournée à notre résidence d’hiver, dans les Grands Kells.

— Alors, tu as une liaison, dit Glinda : tu as l’air tellement heureux. Avec qui ? Quelqu’un que je connais ?

— Je suis content de te voir, c’est tout.

Et c’était vrai, d’ailleurs. Elle était splendide. Avec des formes un peu plus pleines, sa beauté féerique s’était épanouie sans se dégrader. Elle était plus femme qu’enfant, et plus femme mariée que femme. Elle avait les cheveux coupés court, à la garçonne, très seyants, avec une espèce de tiare dans ses boucles.

— Et te voilà ensorceleuse, à présent.

— Oh, à peine. Est-ce que j’arrive seulement à faire se hâter cette satanée serveuse pour qu’elle apporte les scones et la confiture ? Non. Ah si : j’arrive à signer cent cartes de vœux à la fois. Mais c’est un talent extrêmement mineur, je te le dis. La sorcellerie est très surestimée dans la presse populaire. Sinon, pourquoi le Magicien ne détruirait-il pas d’un coup tous ses adversaires ? Non, je me contente d’être une bonne associée pour mon Chuffrey. Il travaille à la Bourse en ce moment, des histoires de finance… Oh, tu sais qui d’autre est en ville ? C’est trop fort ! Dis-lui, Crope.

Crope, étonné d’avoir l’occasion de parler, s’étouffa dans son thé. Glinda poursuivit hâtivement :

— Nessarose ! Tu y crois ? Elle est à la maison familiale, rue basse de Mennipin. Une adresse qui a pris beaucoup de valeur ces dix dernières années, ajouterais-je. Nous l'avons vue… où cela, Crope ? C'était le *Café Emporium.*…

— C'était le *Jardin de Glace.*…

— Non, je me souviens, dit Glinda, c'était au *Cabaret de Brilleville !* Fiyero, tu sais, nous sommes allés voir cette vieille Sillipede, tu te rappelles ? Non, tu as oublié, je le vois à ton expression. C'était la chanteuse qui passait au Festival d'Oz du Chant de Charme le jour où notre Glorieux Magicien est descendu du ciel en ballon et a orchestré son coup d'État ! Elle fait encore une de ses innombrables tournées de retour. Elle est un peu vulgaire maintenant, mais bon, c'était follement amusant. Et là, à une meilleure table que la nôtre, je peux te le dire, il y avait Nessie ! Elle était avec son grand-père, ou est-ce son arrière-grand-père ? L'Éminent Thropp ! Il doit avoir des billiards d'années maintenant. J'ai été stupéfaite de la voir, et puis j'ai compris qu'elle était simplement venue pour l'accompagner. Elle n'a pas beaucoup apprécié la musique – elle a prié d'un air désapprobateur pendant l'entracte. Et Nounou était là elle aussi. Qui l'aurait imaginé, Fiyero… toi, un prince ! et Nessarose quasiment reconnue comme Éminente Thropp, et Avaric, bien sûr, le margrave des Dix Prairies, et ton humble servante mariée à Sir Chuffrey, détenteur du titre de noblesse le plus inutile et du plus gros portefeuille d'actions des collines Pertha ? (Glinda s'arrêta pour reprendre son souffle et poursuivit.) Et Crope, bien sûr, ce cher Crope. Crope, raconte tout sur toi à Fiyero, il en meurt d'envie, je le vois.

En effet, Fiyero était intéressé, ne serait-ce que pour avoir un répit après le débit torrentiel de Glinda.

— Il est timide, insista Glinda. Ti-ti-timidou, il l'a toujours été. (Crope et Fiyero échangèrent un regard, tâchant de garder leur sérieux.) Il possède d'immenses appartements… un véritable petit palais d'avant-garde au-dessus d'un cabinet médical, tu imagines ? Une vue époustouflante, la plus belle de la Cité d'Émeraude, et à cette période de l'année ! Il fait un peu de peinture, n'est-ce pas mon chéri ? De la peinture, un petit décor d'opéra çà et là. Quand nous étions jeunes, nous pensions que Shiz était le centre du monde. Mais maintenant, tu sais qu'il y a vraiment du théâtre ici, le Magicien a rendu cette ville bien plus *cosmopolite*, tu ne penses pas ?

— Ça fait plaisir de te voir, Fiyero, dit Crope. Parle-nous de toi, vite, avant qu'il soit trop tard.

— Petite brute, tu es sans pitié avec moi, chantonna Glinda. Je lui parlerai de ta petite liaison avec… non, rien. Je ne suis pas mesquine à ce point-là.

— Il n'y a rien à dire, dit Fiyero, se sentant encore plus taciturne et Vinkus qu'à sa première arrivée à Shiz. J'apprécie ma femme. Je dirige mon clan quand il en a besoin, c'est-à-dire pas souvent. Mes enfants sont en bonne santé. Ma femme est… je ne sais pas…

— Fertile, suggéra Glinda.

— Oui. (Il sourit.) Elle est fertile et je l'aime, et je ne vais pas rester bien plus longtemps parce que j'ai une réunion d'affaires à l'autre bout de la ville.

— Nous devons nous revoir ! dit Glinda, d'une voix subitement plaintive, ayant soudain l'air très seule. Oh, Fiyero, nous ne sommes pas encore vieux, mais nous le sommes assez pour être de vieux amis, non ? Écoute, je me suis précipitée comme une débutante au bal qui a oublié de se mettre de l'eau de Doucette. Je suis désolée. C'était une période si merveilleuse, même dans son étrangeté et sa tristesse – et la vie n'est plus la même maintenant. Elle est merveilleuse, mais ce n'est plus la même.

— Je sais, dit Fiyero, mais je ne pense pas pouvoir vous retrouver. J'ai très peu de temps, il faut que je rentre à Kiamo Ko. Je suis parti depuis l'été dernier.

— Écoute, nous sommes tous ici, moi et Chuffrey, Crope, Nessarose, et toi – si Avaric est dans les parages, on pourrait le voir ? On pourrait se retrouver, dîner tranquillement dans nos appartements. Je promets de ne pas être si écervelée. S'il te plaît, Fiyero, je t'en prie. Ce serait un tel honneur.

Elle posa un doigt sur son menton d'un geste élégant et Fiyero vit qu'elle luttait contre ses maniérismes de classe pour exprimer un sentiment sincère.

— Si je pense pouvoir venir, je vous le ferai savoir, mais je t'en prie, ne compte pas dessus, répondit Fiyero. Il y aura d'autres occasions. Je ne suis généralement pas en ville si tard dans la saison… c'est une anomalie. Mes enfants m'attendent. Tu as des enfants, Glinda ?

— Chuffrey est sec comme une paire de noisettes grillées, répondit Glinda (Crope avala de nouveau son thé de travers). Avant que tu partes – je vois que tu t'apprêtes à filer – mon cher, cher Fiyero – tu as des nouvelles d'Elphaba ?

Mais il s’était préparé à la question ; il répondit seulement d’un air neutre :

— Voilà un nom que je n’entends pas tous les jours. Est-ce qu’on l’a jamais revue ? Nessarose le saurait forcément.

— Nessarose dit que si jamais sa sœur réapparaît pour de bon, elle lui crachera au visage, dit Glinda. Nous devons donc tous prier pour que Nessarose ne perde jamais la foi, car cela signifierait la disparition de sa tolérance et de sa bonté. Je pense qu’elle tuerait Elphaba, vraiment. Nessa a été abandonnée, rejetée, laissée seule pour s’occuper de ce père fou, de cette espèce de grand-père, de ce frère, de cette nounou, de cette maison, de ce personnel… et même pas pour s’en occuper en mains propres, puisqu’elle n’en a pas !

— Il me semble avoir vu Elphaba une fois, intervint Crope.

— Ah bon ? dirent Fiyero et Glinda de concert.

Glinda reprit :

— Tu ne m’en avais jamais parlé, Crope.

— Je n’étais pas sûr, expliqua-t-il. J’étais dans le tramway qui longe le plan d’eau près du Palais. Il pleuvait – c’était il y a quelques années – et j’ai vu une silhouette qui se débattait avec un grand parapluie. J’ai cru qu’elle allait être emportée. Une rafale a retourné le parapluie et j’ai aperçu le visage, un visage verdâtre, voilà pourquoi je l’ai remarqué, penché pour éviter la pluie – et vous vous rappelez comme Elphaba avait horreur d’être mouillée.

— Elle était carrément allergique à l’eau, opina Glinda. Je n’ai jamais su comment elle restait si propre, et pourtant je partageais sa chambre.

— De l’huile, je pense, dit Fiyero. (Ils le regardèrent.) C’est-à-dire que… au Vinkus, bredouilla-t-il, les vieux se frottent de l’huile sur la peau, au lieu d’eau. J’ai toujours supposé qu’Elphie faisait pareil. Je ne sais pas. Glinda, si nous devons nous revoir, quel jour t’arrange ?

Elle plongea dans son réticule pour chercher son agenda. Crope en profita pour se pencher vers Fiyero et lui dire :

— Ça fait vraiment plaisir de te voir, tu sais.

— Toi aussi, répondit Fiyero avec une sincérité qui l’étonna. Si jamais tu vas dans les Kells, viens nous voir à Kiamo Ko. Envoie juste un mot avant, nous n’y sommes que la moitié de l’année.

— C’est tout toi, Crope, les animaux sauvages du Vinkus indompté, dit Glinda. Je pense que les possibilités en termes de mode, toutes ces lanières

et ces franges de cuir… ça pourrait t'intéresser. En revanche, je ne te vois pas en hardi montagnard.

— Non, sans doute, admit Crope. Pour moi, un pays n'est pas adapté à une présence humaine tant qu'il n'y a pas de fabuleux cafés toutes les quatre ou cinq rues.

Fiyero serra la main de Crope, puis, se rappelant les rumeurs sur la déchéance du pauvre Tibbett, l'embrassa ; il étreignit Glinda. Elle l'enlaça et l'accompagna jusqu'à la porte.

— S'il te plaît, laisse-moi me débarrasser de Crope et puis reviens, rien que pour moi, murmura-t-elle, abandonnant toute frivolité. Je ne peux pas te dire, mon cher Fiyero. Le passé me semble à la fois plus mystérieux et plus compréhensible quand tu es là, devant moi. J'ai encore des choses à apprendre, je pense. Je ne veux pas me vautrer dans la complaisance, mon ami, jamais ! Mais un lien très fort nous unit. (Elle lui prit les mains.) Il se passe quelque chose dans ta vie. Je ne suis pas si bête que j'en ai l'air. Quelque chose de bon et de mauvais à la fois. Je peux peut-être t'aider.

— Tu as toujours été un amour, dit-il, en faisant signe à un portier d'appeler un fiacre. Comme je regrette de ne pas pouvoir faire la connaissance de Sir Chuffrey.

Il sortit, s'arrêtant sur le seuil de marbre, et se retourna pour la saluer. Vue ainsi (le portier maintenait la porte ouverte pour lui offrir une meilleure vue sur son départ) Glinda était une femme sereine et résignée, ni transparente ni incapable – et même, aurait-on pu dire, une femme pleine de grâce.

— Si tu la vois, dit-elle avec légèreté, dis-lui qu'elle me manque toujours.

Il ne revit pas Glinda. Il ne se rendit pas au *Club Florintkwaite.* Il ne passa pas devant la maison de famille Thropp dans la rue basse de Mennipin (malgré l'envie qui le tenaillait). Il n'arrêta pas de marchand à la sauvette pour récupérer un billet de la quatrième tournée de retour triomphal de Sillipede. Il se retrouva dans la chapelle de sainte Glinda sur la place Sainte-Glinda, d'où il pouvait parfois entendre les nonnes cloîtrées chanter, murmurant comme un essaim d'abeilles.

Quand les deux semaines furent enfin écoulées, et la cité toute pimpante pour la Fête-Lurline, il alla voir Elphaba, s'attendant à moitié à ce qu'elle ait disparu.

Mais elle était bien là, grave, aimante et occupée à lui préparer une tourte aux légumes. Sa précieuse Lacto mettait les pattes dans la farine, laissant des traces partout. Ils échangèrent quelques paroles hésitantes jusqu'au moment où la chatte renversa le bol de légumes, les faisant éclater de rire.

Il ne lui parla pas de Glinda. Comment aurait-il pu ? Elphaba avait fait de tels efforts pour les tenir au large, et elle était désormais engagée dans le grand projet de sa vie, auquel elle travaillait depuis cinq ans. Il n'approuvait pas l'anarchie (enfin, il savait qu'il doutait mollement de tout : le doute économise bien plus d'énergie que la conviction). Mais même après avoir vu l'Ourson abattu, il se devait d'entretenir une relation régulière et prudente avec la Puissance sur le trône… dans l'intérêt de sa tribu.

En outre, Fiyero ne voulait pas compliquer davantage la vie d'Elphaba. Son besoin égoïste de se sentir à l'aise avec elle surpassait son envie de bavarder. Il ne lui révéla donc pas non plus que Nessarose et Nounou étaient en ville, ou l'avaient été. Pour ce qu'il en savait, raisonnait-il, elles pouvaient déjà être parties.

— Je me demande, dit-elle ce soir-là, tandis que les étoiles les épiaient derrière les dessins irréels du givre sur le vasistas, je me demande si tu ne devrais pas quitter la ville avant la Fête-Lurline.

— L'enfer va se déchaîner ?

— Je te l'ai dit, je ne sais pas tout du plan, c'est impossible ; je ne dois surtout pas savoir. Mais l'enfer n'est pas à exclure. Il vaudrait peut-être mieux que tu t'en ailles.

— Je ne pars pas, et tu ne peux pas m'y obliger.

— J'ai pris des cours de sorcellerie par correspondance, en plus du reste. Je n'ai qu'à dire « pouf », et tu te transformes en pierre.

— Tu veux dire que tu vas me durcir encore plus ? Je suis déjà dur.

— Arrête. Arrête !

— Oh, vilaine femme, tu m'as encore ensorcelé, regarde, elle est animée d'une volonté propre…

— Fiyero, arrête. Arrête ! Non, je suis sérieuse. Je veux savoir où tu seras pour la Fête-Lurline. Pour être sûre qu'il ne t'arrivera rien. Dis-moi.

— Tu veux dire qu'on ne sera pas ensemble ?

— C'est une soirée de travail pour moi, dit-elle d'un ton sinistre. Je te verrai le lendemain.

— Je t'attendrai ici.

— Non. Je pense que nous avons bien brouillé les pistes, mais il y a toujours un risque que même aussi tard, quelqu'un puisse venir pour m'arrêter. Non. Reste à ton club et prends un bain. Un bon long bain froid. Compris ? Ne sors même pas. On dit qu'il pourrait neiger, d'ailleurs.

— C'est la Fête-Lurline ! Je ne vais pas la passer tout seul dans une baignoire !

— Eh bien, paie-toi de la compagnie, pour ce que j'en ai à faire.

— Tu en as à faire.

— Évite simplement tous les endroits où il y a du monde, le théâtre, la foule, ou même les restaurants, je t'en prie, tu me promets au moins ça ?

— Si tu donnais plus de détails, je serais plus prudent.

— Le plus prudent, ce serait de quitter la ville.

— Le plus prudent, ce serait de me dire…

— Arrête, je te dis. Maintenant que j'y pense, je n'ai même pas envie de savoir où tu seras. Je veux que tu sois en sécurité, c'est tout. Tu le seras ? Tu ne sortiras pas, tu éviteras les fêtes païennes arrosées ?

— Je peux me rendre à la chapelle et prier pour toi.

— Non.

Elle lui avait répondu sur un tel ton qu'il ne pensa même plus à la taquiner avec ça.

— Pourquoi est-ce que je dois me protéger à ce point ? demanda-t-il, presque à lui-même.

Qu'y a-t-il à protéger dans ma vie ? Avec une bonne épouse dans les montagnes, utile comme une vieille cuillère, le cœur sec d'avoir été effrayée par le mariage dès l'âge de six ans ? Avec trois enfants si apeurés par leur père, le prince des Arjiki, qu'ils osent à peine l'approcher ? Avec un clan fatigué qui se déplace çà et là, revivant les mêmes conflits, avec les mêmes troupeaux, ânonnant les mêmes prières, comme ils le font depuis cinq cents ans ? Et moi, à l'esprit vague et frivole, sans élégance de manière ni de paroles, sans bonté spéciale envers le monde ? Qu'y a-t-il à protéger dans ma vie ?

— Je t'aime, dit Elphaba.

— Alors, c'est donc ça, répondit-il… et se répondit-il. Moi aussi je t'aime. Alors, je te promets de faire attention.

Attention à nous deux, pensa-t-il.

Il se remit donc à la suivre. L'amour fait de nous des chasseurs. Elle s'était emmitouflée dans ses longs jupons noirs, comme une espèce de religieuse, et avait fourré sa chevelure sous un grand chapeau à larges bords, au sommet conique. Elle s'était enroulé autour du cou une écharpe sombre, mauve et or, qu'elle avait rabattue sur sa bouche, mais il fallait plus qu'un bout de tissu pour dissimuler cet adorable nez en proue. Elle portait des gants ajustés, plus jolis que ceux qu'elle choisissait d'habitude, mais Fiyero craignait que ce soit pour être plus agile de ses mains. Ses pieds nageaient dans de grosses bottes à talon de fer, comme celles que portaient les mineurs du Glikkus.

Si on ignorait qu'elle était verte, on avait du mal à le voir, en cet après-midi sombre, sous les rafales de neige.

Elle ne regardait pas derrière elle, peut-être ne craignait-elle pas d'être suivie. Elle fit le tour de plusieurs grandes places de la ville et disparut dans la chapelle de sainte Glinda à côté du couvent, là où il l'avait vue pour la première fois. Peut-être recevait-elle des instructions à la dernière minute, mais elle n'essayait pas de le semer (lui ou un autre). Elle réapparut une ou deux minutes plus tard.

Ou peut-être – horrible idée – priait-elle vraiment pour raffermir et guider sa main ?

Elle traversa le pont des Tribunaux, longea le quai d'Ozma et coupa en diagonale dans les jardins de roses abandonnés des Promenades royales. La neige la harcelait, elle resserrait sans cesse son manteau. Ses jambes maigres aux bas noirs, prises dans ces bottes comiques, ressortaient sur la blancheur neigeuse du parc aux Daims (actuellement, bien sûr, privé de Daims et même de daims). Elle avançait, tête baissée, le long des cénotaphes, des obélisques et des monuments aux Morts Magnifiques commémorant telle ou telle expédition. *Les décennies – pensa Fiyero, amoureux d'elle ou du moins craignant tellement pour elle qu'il pouvait confondre cette peur avec de l'amour – les décennies la regardent passer sans la voir.* L'une en face de l'autre, les statues se contemplaient sur leur monture, sans voir la révolution qui s'avançait entre elles à grands pas, en route vers son destin.

Le Magicien n'était sans doute pas sa cible. Elle avait dit la vérité en affirmant qu'elle était trop inexpérimentée et trop repérable pour être choisie comme assassin du Magicien. Elle devait être impliquée dans une manœuvre de diversion, ou l'élimination d'un éventuel successeur ou d'un

allié de haut rang. Car ce soir-là, le Magicien inaugurerait l'Exposition antiroyaliste et révisionniste du Combat pour la Vertu, à l'Académie populaire des arts et de la mécanique, près du Palais. Pourtant, en haut de la route de Shiz, Elphaba emprunta une rue latérale, s'éloignant du Palais, coupant par le petit quartier à la mode de Hâvredor. Les résidences des richards étaient gardées par des mercenaires, et elle passa devant eux sur le trottoir, devant les garçons d'écurie qui balayaient. Elle ne leva ni ne tourna la tête. Fiyero se fit la réflexion qu'il était le plus remarquable des deux, avec sa cape d'opéra dans la neige, cent mètres derrière elle.

À la limite de Hâvredor se trouvait un petit bijou de théâtre en pierres bleutées, *Le Mystère de la Dame*. Sur la petite place élégante qui le précédait, des lumières blanches, vertes et dorées se balançaient à profusion, de lampadaire en lampadaire. Un oratorio cérémoniel était prévu – il arriva seulement à lire « complet » sur le panneau – et les portes n'étaient pas encore ouvertes. La foule se rassemblait, des marchands vendaient du chocolat chaud dans de grandes tasses de porcelaine, et un groupe de jeunes gens contents d'eux-mêmes s'amusaient à chanter une parodie d'un vieil hymne unioniste de saison, dérangeant les personnes âgées. La neige tombait sur toute cette scène, les lumières, le théâtre, la foule ; elle fondait sur le chocolat chaud, se délitait en boue glacée sur les briques.

Avec bravoure et témérité – sans décider ni choisir, semblait-il – Fiyero grimpa les marches d'une bibliothèque privée voisine, pour garder l'œil sur Elphaba, qui s'était perdue dans la foule. Y aurait-il un meurtre au théâtre ? Un incendie, qui rôtirait ces innocents sybarites comme des châtaignes ? Y avait-il une cible, une victime désignée, ou serait-ce le chaos, le désastre, plus il y en aurait, pire ça serait, mieux ça serait ?

Il ne savait pas s'il se trouvait là pour empêcher ce qui allait arriver, ou pour sauver qui il pourrait de la catastrophe, ou pour s'occuper des blessés, ou peut-être juste pour assister à la scène, pour en savoir davantage sur Elphaba. Être amoureux d'elle ou pas, mais décider une bonne fois.

Elle circulait dans la foule, comme si elle essayait de repérer quelqu'un. Il trouvait étrange qu'elle n'ait pas conscience de sa présence – elle était vraiment décidée à trouver la victime qui convenait, et il ne faisait pas l'affaire ? Ne *percevait*-elle pas la présence de son amant sur la même place qu'elle, sous le vent qui soufflait des rideaux de neige ?

Une section de Force Tempête surgit d'une ruelle entre le théâtre et l'école voisine. Elle prit position devant la rangée de portes vitrées, à l'entrée. Elphaba monta l'escalier d'un ancien marché à laine, une sorte de kiosque en pierre. Fiyero vit qu'elle portait quelque chose sous son manteau. Des explosifs ? Un instrument magique ?

Avait-elle des collègues sur place ? Se préparaient-ils tous ? La foule s'épaississait, l'heure de l'oratorio approchait. Derrière les portes vitrées, le personnel installait des potelets à cordons de velours pour permettre une entrée civilisée dans le théâtre. Nul ne se pressait et ne se bousculait autant dans un lieu public que les gens très riches, Fiyero le savait.

Un carrosse apparut au fond de la place. Il ne pouvait pas s'arrêter juste devant le théâtre, car la foule était trop dense, mais il s'avança aussi loin qu'il put. Sentant la présence d'une personne d'autorité, l'assemblée se calma un peu. Pouvait-il s'agir du mystérieux Magicien, en visite surprise ? Un cocher portant une coiffe de fourrure teck ouvrit la portière, tendant la main pour aider le passager à descendre.

Fiyero retint son souffle ; Elphaba s'était figée tel du bois pétrifié. C'était ça, la cible.

Voilà que balayant la rue enneigée d'une vague immense de soie noire étoilée d'argent, s'avançait une femme énorme ; elle était auguste et magistrale, c'était M^me^ Morrible, nulle autre, même Fiyero la reconnaissait, bien qu'il ne l'ait vue qu'une seule fois.

Elphaba comprit qu'il s'agissait de sa cible ; elle l'avait su ; en un instant tout fut clair, d'une précision mortelle. Si elle était prise, capturée et jugée, elle n'aurait pu avoir meilleur mobile : une simple étudiante folle du Crage Hall de M^me^ Morrible, pleine d'une rancœur qu'elle n'avait jamais surmontée. C'était absolument parfait.

Mais M^me^ Morrible était-elle impliquée dans le plan visant le Magicien ? Ou s'agissait-il juste d'une diversion, pour détourner l'attention des autorités d'une cible plus importante ?

Elphaba s'agitait sous sa cape ; sa main montait et descendait comme pour amorcer un objet. M^me^ Morrible grommelait un salut à la foule, qui, sans nécessairement la connaître, appréciait le spectacle sinon l'ampleur de son arrivée.

La directrice de Crage Hall fit quatre pas en direction du théâtre, au bras d'un valet tictoc, et Elphaba se pencha un peu sous le kiosque. Son menton dépassait de sous son écharpe, son nez pointait en avant ; on aurait dit

qu’elle allait couper M^me^ Morrible en rondelles, avec son visage en lame de couteau. Ses mains s’agitaient toujours sous la cape.

Soudain s’ouvrirent les portes du bâtiment devant lequel passait M^me^ Morrible – pas le théâtre, mais l’école voisine, le Séminaire féminin de M^me^ Teastane. Un grouillement, une meute de petites écolières de la bonne société en jaillit. Que faisaient-elles là le soir de la Fête-Lurline ? Fiyero vit qu’Elphaba était prise de court. Il y avait six ou sept petites filles, de petits grumeaux crémeux de féminité décomplexée, engoncées dans des mitaines fourrées, des écharpes fourrées et des bottes fourrées. Elles riaient et chantaient, dures et âpres comme les adultes de l’élite qu’elles deviendraient, et parmi elles se trouvait un joueur de pantomime, incarnant la fée Preenella. C’était un homme, selon l’usage, un homme déguisé avec un maquillage de clown idiot, un faux derrière rebondi, une perruque et des jupes extravagantes, un chapeau de paille et un énorme panier débordant de jouets et de trésors.

— Oh là là, la société-é-é, chantonna-t-il à l’attention de M^me^ Morrible, même la fée Preenella peut avoir un cadeau pour la Piétonne Chanceuse.

L’espace d’un instant, Fiyero crut que l’homme allait sortir un couteau et tuer M^me^ Morrible sous les yeux des enfants. Mais non, l’organisation d’Elphaba était prévoyante, mais pas à ce point : c’était un vrai hasard, un contretemps. Ils n’avaient pas prévu qu’il y aurait une fête à l’école ce soir-là, ni une meute hurlante d’écolières tirant avidement les jupes d’un comédien à la voix de fausset.

Fiyero se retourna vers Elphaba. Elle n’en croyait pas ses yeux. Les enfants l’empêchaient de faire son devoir. Ils formaient une petite foule agitée, tournant autour de la directrice, harcelant Preenella, lui sautant dessus pour attraper des cadeaux. Les gamines étaient là par accident : les filles bruyantes et innocentes des magnats, despotes et généraux sanguinaires.

Il voyait Elphaba trembler, ses mains luttaient l’une contre l’autre, pour faire ou s’empêcher de faire… quoi ?

M^me^ Morrible se fraya un passage, comme un énorme bateau à la parade du Jour du Souvenir, et les portes du théâtre s’ouvrirent pour elle. Elle entra majestueusement en lieu sûr. Dehors, les enfants chantaient et dansaient dans la neige, la foule enflait de-ci, de-là. Elphaba s’effondra contre un pilier, frissonnant d’un tel dégoût d’elle-même que Fiyero le sentit à cinquante mètres de là. Il s’avança vers elle, advienne que pourra, mais le

temps qu'il s'approche elle avait, pour la première et la seule fois, réussi à le semer.

Le public entra dans le théâtre. Les enfants criaient leur chanson dans la rue, débordants de joie et d'avidité. Le carrosse qui avait amené M^me^ Morrible réussit à se garer devant l'établissement et commença sa longue attente. Fiyero s'arrêta, hésitant, au cas où il y aurait un plan de secours, au cas où Elphaba aurait un autre tour dans son sac, au cas où le théâtre exploserait.

Puis il se mit à craindre que, pendant les quelques minutes où il l'avait perdue de vue, Elphaba ait été raflée par la Force Tempête. Auraient-ils pu l'embarquer si vite ? Que ferait-il, si elle devenait l'un des disparus ?

Il repartit. Par chance, il trouva un fiacre disponible, et demanda au cocher de le conduire directement à la rue des entrepôts voisine de la garnison militaire, dans le neuvième district de la Cité.

Dans un état d'agitation profonde, il revint dans l'étrange mansarde d'Elphaba au-dessus du marché au blé. En grimpant l'escalier, ses tripes se liquéfièrent d'un coup, et il réussit péniblement à atteindre le pot de chambre. Ses intestins se vidèrent en un gargouillis bruyant. Il enfouit son visage en sueur entre ses mains. Perchée sur la penderie, la chatte le fusillait du regard. Vidé, lavé, et vaguement requinqué, il tenta d'attirer Lacto avec un bol de lait, mais elle ne voulut rien savoir.

Il trouva quelques biscuits desséchés qu'il mangea avec tristesse puis tira sur la chaîne du vasistas pour aérer la pièce. Deux petits tas de neige tombèrent et restèrent là sans fondre, tant ce taudis était froid. Il alla allumer un feu, ouvrant la porte en fer du four.

Le feu prit, puis enfla, et les ombres se détachèrent, bougeant comme des ombres, mais des ombres rapides, dans toute la pièce, fondant sur lui avant qu'il comprenne leur nature. Sauf qu'elles étaient trois, quatre ou cinq, portant des vêtements noirs, le visage passé à la fumée noire, la tête entourée d'écharpes colorées semblables à celles qu'il avait achetées pour Elphaba, pour Sarima. Il vit luire une épaulette dorée : un officier de la Force Tempête. Une matraque lui tomba dessus, telle une ruade de cheval, une branche tombée d'un arbre foudroyé. Il aurait dû éprouver de la douleur, mais il était trop étonné pour cela. Ce devait être son sang, jaillissant en taches rouges sur la chatte blanche, qui frissonna. Il vit ses

yeux ouverts, deux lunes vertes et dorées jumelles, bien de saison, et la chatte s'enfuit par le vasistas ouvert et se perdit dans la nuit enneigée.

Quand la cloche sonnait pendant les repas, il incombait à la plus jeune nonne de répondre à la porte du couvent. En fait, elle desservait les restes de la soupe de potiron et des biscuits de seigle, tandis que les autres flottaient déjà, d'humeur solennelle, vers la chapelle du cloître, à l'étage. Elle hésita avant de se décider à répondre – trois minutes plus tard, elle aussi se serait perdue en dévotions, et personne n'aurait entendu la cloche. Franchement, elle aurait préféré mettre les plats à tremper. Mais la liesse saisonnière la contraignait à se montrer charitable.

Elle ouvrit l'immense porte et découvrit une silhouette accroupie comme un singe dans le recoin sombre du porche de pierre. Derrière elle, la neige troublait la façade de l'église de Sainte-Glinda, qui ressemblait à un reflet dans l'eau, mais à l'endroit. Les rues étaient désertes et le murmure des chœurs filtrait de l'église illuminée de cierges.

— Que se passe-t-il ? demanda la novice, se souvenant d'ajouter : et bonne Fête-Lurline, mon amie.

Elle décida, après avoir vu du sang sur les poignets d'un vert étrange, et les yeux au regard perçant, que les convenances dictées par ce jour saint l'obligeaient à traîner la créature à l'intérieur. Mais elle entendait les nonnes qui s'assemblaient dans leur chapelle privée, et la mère supérieure qui entamait un prélude de sa voix argentée de contre-alto. C'était le premier grand événement liturgique de la novice en tant que membre de la communauté, et elle ne voulait pas en perdre une miette.

— Viens avec moi, ma petite, dit-elle, et la créature – une jeune femme à peine plus âgée qu'elle – réussit à se lever pour marcher, ou boitiller comme un infirme, comme une personne souffrant d'une telle malnutrition que ses muscles extenseurs fonctionnaient mal et ses membres semblaient prêts à se rompre.

La novice s'arrêta à une salle d'ablutions pour laver le sang sur les poignets, et s'assurer que c'était bien les bouts d'un poulet décapité pour le dîner de fête, et non une triste tentative de suicide. Mais l'inconnue recula à la vue de l'eau, et elle semblait si perturbée et malheureuse que la novice s'arrêta. Elle l'essuya avec une serviette sèche.

Voilà qu'en haut, les nonnes commençaient leurs chants de l'antiphonaire ! C'était rageant ! La novice suivit la voie du moindre effort.

Elle entraîna la malheureuse créature au salon d'hiver, où les vieilles vivaient leur vie dans un brouillard amnésique et parmi les touffes de marginium discrètement disposées, dont les miasmes douceâtres camouflaient les odeurs de vieillesse et d'incontinence. Les vieillardes vivaient dans un temps à elles, et il était impossible de les faire monter à la chapelle sacrée, de toute façon.

— Écoute, je vais t'installer là, dit la novice. Je ne sais pas si tu as besoin d'un sanctuaire, de nourriture, d'un bain ou du pardon, comme tu veux. Mais tu peux te réfugier ici, au chaud, au sec, en sûreté et au calme. Je reviendrai te voir après minuit. C'est jour de fête, tu vois. C'est la veillée. Veille et attends dans l'espérance.

Elle poussa la femme traquée et tourmentée dans un fauteuil confortable et lui trouva une couverture. La plupart des vieillardes ronflaient, la tête dodelinant sur leur torse, bavotant sur des serviettes décorées de baies et de feuilles vert et or. Quelques-unes égrenaient leur chapelet. La cour, ouverte en été, était tapissée de panneaux de verre pour l'hiver ; elle ressemblait à un aquarium carré. La neige qui y tombait lui conférait toujours un aspect paisible.

— Regarde, tu peux voir la neige, blanche comme la grâce du Dieu Innommé, dit la novice en se rappelant ses exigences pastorales. Pense à cela, repose et dors. Voici un oreiller. Et un tabouret pour tes pieds. En haut, nous allons chanter et prier le Dieu Innommé. Je prierai pour toi.

— Non…, commença ce fantôme vert, mais sa tête roula sur l'oreiller.

— C'est aussi un plaisir pour moi, dit la novice avec un soupçon d'agressivité, avant de s'enfuir : juste à temps pour reprendre l'hymne processionnaire.

Le salon d'hiver resta silencieux un moment, tel un bocal à poissons où on aurait jeté une nouvelle acquisition. La neige tombait comme soufflée d'une machine, douce et hypnotique, dans un froissement doux. Les bourgeons des marginiums se refermaient un peu sous le froid grandissant. Les lampes à huile exhalaient leurs rubans funéraires. De l'autre côté du jardin – à peine visible derrière la neige et les deux fenêtres – une nonne décrépite, dotée d'une connaissance plus précise du calendrier que ses sœurs, entama un vieil hymne païen et paillard à Lurline.

L'une des anciennes se dressa au-dessus de la silhouette frissonnante de la nouvelle venue, penchée sur son fauteuil roulant. Elle renifla. Ses vieilles

mains sortirent de sous le plaid bleu et ivoire et griffèrent les accoudoirs. Elle tendit le bras et toucha la main d'Elphaba.

— Oh, la pauvrette est malade, la pauvrette est fatiguée, dit l'antique créature.

Comme la novice, elle tâta les poignets à la recherche de balafres. Rien.

— Bien qu'intacte, la pauvrette souffre, dit-elle d'un ton approbateur.

Un dôme quasiment chauve apparut sous la couverture.

— La pauvrette est faible, la pauvrette s'évanouit, reprit-elle.

Elle se balança un peu et serra les mains d'Elphaba entre les siennes, comme pour les réchauffer, mais il était douteux que son vieux système circulatoire, anémié et insuffisant, puisse réchauffer une inconnue qui y parvenait à peine elle-même.

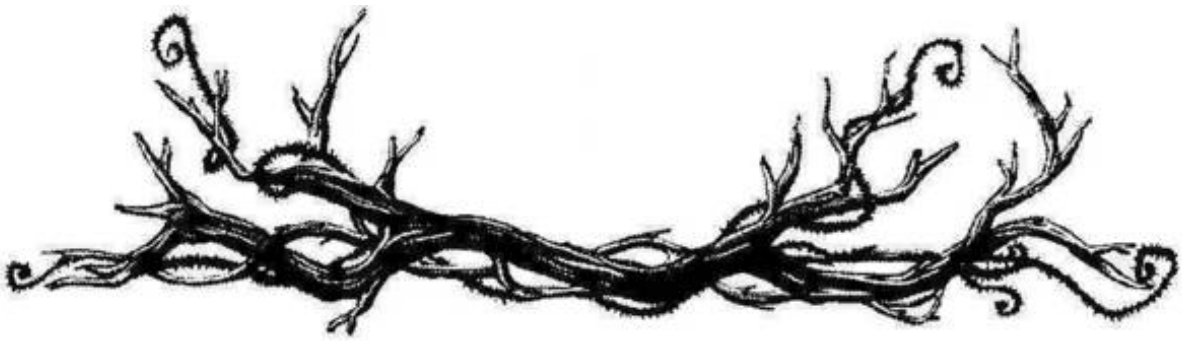
— La pauvre poupée est l'échec incarné, murmura la vieille. Heureuses fêtes à tous et chacun. Viens ma chérie, pose ta tête dans le giron de la vieille Mère. La vieille Mère Nonne réglera tout.

Elle n'arrivait pas tout à fait à tirer Elphaba de son chagrin insomniaque et sans rêves. Elle ne pouvait que lui étreindre les mains, comme un sépale enserre un jeune pétale.

— Allons, ma précieuse, tout ira bien. Repose-toi dans le giron de Mère Rickale la folle. Mère Rickale va te ramener chez toi.

OceanofPDF.com

IV
Au Vinkus



OceanofPDF.com

UN VOYAGE ET UNE ISSUE

1

Le jour où la nonne-depuis-sept-ans devait partir, la sœur économe sortit l'énorme clef de fer de son giron et ouvrit la porte de la réserve. « Viens », dit-elle. Elle prit trois robes noires, six camisoles, des gants et un châle. Elle lui tendit aussi le balai. Enfin, pour les urgences, un panier de simples : herbes et racines, philtres, plantes, onguents et baumes.

Il y avait du papier, aussi, mais pas beaucoup : une dizaine de pages, de formes et d'épaisseurs différentes. Le papier se faisait de plus en plus rare dans tout Oz.

— Fais-le durer, et pour des choses importantes, conseilla la sœur économe. Tu es brillante, malgré toutes tes bouderies et tes silences.

Elle trouva de quoi écrire. Une plume de pfénix, célèbre pour la résistance et la force de sa tige. Trois encriers noirs, scellés sous des poignées de cire épaisse.

Oatsie Mainfirme attendait dans le déambulatoire en compagnie de la vieille mère supérieure. Le couvent payait une jolie somme à Oatsie pour ce service, et Oatsie avait besoin de l'argent. Mais elle n'aimait pas l'air morose de la nonne que l'intendante avait fait entrer.

— Voici ta passagère, dit la mère supérieure. Son nom est sœur Sainte Aelphaba. Elle a passé de nombreuses années de vie solitaire et de soins prodigués aux malades. Elle a perdu l'habitude du bavardage. Mais il est temps pour elle de partir, et elle partira. Elle ne te causera aucun problème.

Oatsie regarda la passagère et dit :

— La Caravane de la Piste aux Herbes ne garantit pas la survie du groupe, ma mère. J'ai conduit une vingtaine d'expéditions ces deux dernières années, et il y a eu tellement de pertes que je n'ai pas envie d'en parler.

— Elle part de sa propre volonté, répondit la mère supérieure. Si, à un moment, elle voulait revenir parmi nous, nous l'accepterions. Elle est l'une des nôtres.

Pour Oatsie, la passagère n'avait l'air de rien, ni chair ni poisson, ni bête ni intellectuelle. Sœur Sainte Aelphaba baissait les yeux. Elle semblait avoir la trentaine, mais avait une peau jaunâtre d'adolescent.

— Il y a les bagages, aussi. Tu y arriveras ?

La mère supérieure montra le petit tas d'objets dans la cour impeccable du couvent. Puis elle se tourna vers la nonne voyageuse :

— Douce enfant du Dieu Innommé, dit la mère supérieure, tu nous quittes pour pratiquer un exercice d'expiation. Tu penses que tu dois payer ce prix avant de pouvoir trouver la paix. Le silence inconditionnel de ce cloître n'est plus ce qu'il te faut. Tu retournes à toi-même. Nous te laissons donc partir avec notre amour, dans l'attente de ton succès. Dieu t'accompagne, ma bonne sœur.

La passagère, les yeux cloués au sol, ne répondit rien.

La mère supérieure soupira :

— Nous devons nous rendre à nos dévotions. (Elle prit quelques billets d'une liasse enfouie dans ses voiles, et les tendit à Oatsie Mainfirme.) Ceci devrait suffire, et plus encore.

C'était une jolie somme. Oatsie gagnait beaucoup en escortant cette femme taciturne dans les Kells – plus que tout le reste du groupe réuni.

— Vous êtes trop bonne, mère supérieure, dit-elle.

Elle prit l'argent de sa bonne main, et fit un geste respectueux de l'autre.

— Nul n'est trop bon, dit la mère supérieure avec douceur, et se retira à une vitesse étonnante derrière les portes du cloître.

La sœur économe dit :

— Te voilà seule maintenant, sœur Elphia, et puissent les étoiles sourire sur ton chemin !

Là-dessus, elle disparut aussi. Oatsie alla charger les bagages et les provisions dans le chariot. Un petit garçon trapu et sale dormait derrière la malle.

— Ouste, dit Oatsie, mais l'enfant marmonna :

— Moi aussi je viens, c'est ce qu'elles m'ont dit.

Voyant que sœur Sainte Aelphaba ne confirmait ni ne niait ce projet, Oatsie comprit pourquoi le paiement pour la nonne verte avait été plus que généreux.

Le Cloître de Sainte-Glinda se trouvait dans les Champs de Schiste, à douze heures au sud-ouest de la Cité d'Émeraude. C'était un avant-poste, placé sous l'autorité du couvent en ville. Sœur Sainte Aelphaba avait passé

deux ans dans la cité et cinq ans à Sainte-Glinda, d'après la mère supérieure.

— Tu veux que je continue à t'appeler « ma sœur », maintenant que tu t'es enfuie de cette sainte prison ? demanda Oatsie en faisant avancer les chevaux.

— Elphie me va, dit la passagère.

— Et le gamin, il s'appelle comment ?

Elphie haussa les épaules.

Ils retrouvèrent le reste de la caravane quelques kilomètres plus loin. Il y avait quatre chariots en tout, et quinze voyageurs. Elphie et le garçon étaient les derniers. Oatsie décrivit l'itinéraire prévu : vers le sud le long d'Aigues-Kells, vers l'ouest par la Passe de Kombricie, vers le nord-ouest en traversant les Prairies millénaires, un arrêt à Kiamo Ko, puis les quartiers d'hiver un peu plus loin au nord-ouest. Le Vinkus était une terre non civilisée, leur dit Oatsie, et il fallait se méfier de certains groupes tribaux : les Yunamata, les Scrow, les Arjiki. Et des animaux. Et des esprits. Il faudrait se serrer les coudes. Se faire confiance.

Elphie ne montrait aucun signe d'intérêt. Elle jouait avec sa plume de pfénix et dessinait dans la poussière entre ses pieds, créant des volutes de fumées et de dragons tordus. Le garçon, inquiet et silencieux, était accroupi à quelques mètres. Il semblait être son page, car il s'occupait de ses sacs et divers besoins, mais ils ne se parlaient pas et se regardaient encore moins. Oatsie trouvait leur comportement extrêmement étrange, et espérait qu'il ne s'agissait pas d'un mauvais présage.

La Caravane de la Piste aux Herbes partit au coucher du soleil, et ne parcourut que quelques kilomètres avant d'établir son premier campement près d'un cours d'eau. Les voyageurs – des Gillikinais pour la plupart – s'émerveillaient avec nervosité de leur propre courage, de s'aventurer si loin de la sécurité d'Oz ! Chacun avait une raison différente de s'éloigner : pour régler des affaires, des obligations familiales, pour payer une dette, ou tuer un ennemi. Le Yinkus était frontalier, et les Winkies un peuple obscurantiste et sanguinaire, qui ne savait rien ou presque de l'hygiène ni des règles de l'étiquette. Le groupe se régala de chansons. Oatsie se joignit à eux un moment, mais elle savait que tous ou presque auraient préféré rester là où ils étaient, et éviter les étendues sauvages du Yinkus. Sauf peut-être Elphie, qui restait sur son quant-à-soi.

Ils laissèrent les riches marches du Gillikin derrière eux. Le Vinkus commença : couches de cailloux répandues sur un sol brun et humide. La nuit, l'Étoile du Lézard indiquait la direction : le sud, le long des Grands Kells, jusqu'à la dangereuse faille de la Passe de Kombricie. Des pins et des sapins étoilés noirs se dressaient de tous côtés comme des dents. Le jour, ils semblaient accueillants, prodiguant parfois de l'ombre. Mais la nuit, ils semblaient les écraser de leur haute taille, et abritaient hiboux et chauves-souris.

Elphie était souvent éveillée la nuit. Des pensées lui revenaient, trouvant peut-être à se développer dans ces étendues farouches, où les oiseaux criaient d'une voix mourante, et où les météores tissaient des présages dans le ciel. Parfois, elle essayait d'écrire avec sa plume de pfénix, parfois elle s'asseyait pour penser à voix haute, sans coucher ses paroles sur le papier.

La vie en dehors du cloître semblait tout obscurcir de manière singulière – les sept années écoulées s'estompaient déjà. Tout ce temps indistinct, à laver des sols d'argile sans plonger les mains dans le seau – il lui fallait des heures pour nettoyer une seule chambre, mais aucun sol ne fut jamais plus propre. Faire le vin, accueillir les malades, travailler à l'infirmerie, ce qui lui avait rappelé brièvement Crage Hall. Le bénéfice de l'uniforme, c'était que l'on n'avait plus besoin de lutter pour être unique – combien d'unicités le Dieu Innommé ou la nature pouvaient-ils créer ? On pouvait se plonger, s'oublier dans cette routine, trouver sa voie sans la chercher à tâtons. Les petits changements – un oiseau rouge à la fenêtre, et c'était le printemps – les feuilles à ratisser sur la terrasse, et c'était l'automne – suffisaient. Trois années de silence absolu, deux années de chuchotements, puis, promue (et transférée) par décision de la mère supérieure, deux années dans l'aile des incurables.

Là, pendant neuf mois – pensait Elphie sous les étoiles, comme si elle le racontait à quelqu'un d'autre – elle s'était occupée des mourants, et de ceux qui n'avaient pas trouvé le moyen de mourir. Peu à peu, elle envisagea la mort comme un processus, avec sa beauté propre. Une forme humaine est semblable à une feuille, elle meurt selon un schéma défini, à moins d'une interférence : d'abord ceci, puis cela, puis cela encore. Elle aurait pu rester infirmière à jamais, disposant joliment les poignets sur les draps amidonnés, lisant ces mots absurdes des Écritures qui semblaient apporter un tel réconfort. Elle savait s'occuper des mourants.

Puis, une année plus tôt, Tibbett pâle et invalide fut transporté au pavillon des incurables. Il n'était pas assez avancé pour qu'il ne puisse pas la reconnaître, même derrière son voile et ses silences. Affaibli, incapable de pisser ou de chier sans aide, la peau parcheminée tombant en lambeaux, il était pourtant bien plus en vie qu'elle. Il exigea égoïstement qu'elle se comporte en individu, et il l'appela par son nom. Il plaisanta, se souvint d'histoires, critiqua ses vieux amis pour l'avoir abandonné, il remarqua ses différents mouvements, ses pensées au fil des jours. Car il lui rappela qu'elle était douée de pensée, elle aussi. Sous le regard observateur de ce sac d'os fatigué, Elphaba fut recréée, contre sa volonté, elle redevint une personne. Ou presque.

Enfin il mourut, et la mère supérieure déclara qu'il était temps pour elle de partir et se repentir de ses erreurs, bien que même la mère supérieure ne connaisse pas leur nature. Et lorsque ce serait fait ? Eh bien, elle était encore jeune, elle pouvait fonder une famille. On lui donna le balai et un rappel : « Obéissance et mystère. »

— Tu n'arrives pas à dormir, dit Oatsie une nuit où Elphaba était assise sous les étoiles.

Pourtant, malgré la richesse et la complexité de ses pensées, son vocabulaire était pauvre, et Elphie se contenta de grogner. Oatsie fit quelques plaisanteries et sa compagne essaya de sourire, mais Oatsie riait pour elles deux. De bons gros rires. Cela fatiguait Elphaba.

— Ce cuisinier, c'est quelque chose, hein ? gloussa Oatsie, et elle raconta une histoire sans intérêt, tout en s'esclaffant.

Elphie essaya de s'amuser, de sourire, mais au-dessus d'elle les étoiles s'épaississaient, plus alevins que grains de sel ; elles tournaient sur leur axe dans un grincement maléfique, si seulement elle l'entendait ! Mais elle ne l'entendait pas. La voix d'Oatsie était trop forte et trop rauque.

Il y avait beaucoup à haïr en ce monde, et trop à aimer.

Bientôt, ils arrivèrent à la limite d'Aigues-Kells, une dangereuse tranche d'eau qu'on aurait dit coupée dans une nuée d'orage. Elle était toute grise, sans lumière.

— Voilà pourquoi les chevaux n'y boivent pas, ni les voyageurs, expliqua Oatsie, pourquoi on ne l'a jamais détournée vers un aqueduc jusqu'à la Cité d'Émeraude. C'est de l'eau morte. Et vous pensiez avoir tout vu.

Les voyageurs étaient tout de même impressionnés. Une masse couleur lavande s'élevait du côté ouest – les premiers signes des Grands Kells, les montagnes qui séparaient le Vinkus du reste d'Oz. Pour l'instant, elles semblaient minces comme de la fumée.

Oatsie fit une démonstration du sort de brume au cas où une bande de chasseurs Yunamata les attaqueraient.

— On va être attaqués ? demanda le garçon qui tenait lieu de page à Elphie. Je les tuerai avant que personne n'ait compris !

Sa peur se transmettait aux autres.

— En général, on s'en sort bien, dit Oatsie, il faut juste se tenir prêts. Ils peuvent se montrer amicaux. Si nous le sommes.

Le jour, la caravane avançait lentement, quatre chariots espacés, accompagnés de neuf chevaux, deux vaches, un taureau, une génisse, et divers poulets sans guère de personnalité. Le cuisinier avait un chien nommé Rabat-Joie qui semblait plutôt du genre Met-en-joie à Elphie, haletant et reniflant. Certains pensèrent un moment qu'il pouvait s'agir d'un Chien dissimulé, mais ils finirent par abandonner cette idée. « Ha ! leur disait Elphie, avez-vous donc si peu parlé aux Animaux que vous ne savez pas faire la différence ? » Non, c'était un simple chien, mais un vrai chien glorieux, plein de colère et de dévotion exagérée. Rabat-Joie était une race de montagne, mi-collier Linster, mi-terrier Lenx, avec peut-être un peu de loup. Il avait le nez retroussé comme un copeau de beurre, avec des crêtes gris noir. On ne pouvait l'empêcher de chasser, mais il ne rapportait pas grand-chose. La nuit, quand les chariots formaient un carré autour du feu du cuisinier, les animaux à proximité, et que les chants commençaient enfin, Rabat-Joie se cachait sous un chariot.

Oatsie entendit le jeune garçon dire son nom au chien :

— Je m'appelle Liir, lui annonça-t-il. Tu peux être mon chien, en quelque sorte.

Elle sourit. Ce gros garçon n'était pas doué pour se faire des amis, et un enfant solitaire a besoin d'un chien.

Aigues-Kells passa et disparut. Certains se sentirent plus en sécurité. Les Grands Kells grandissaient et grossissaient d'heure en heure, de la couleur brune d'un melon crémeux. La piste louvoyait toujours dans la vallée, le fleuve Vinkus sur la droite, les montagnes au fond. Oatsie connaissait plusieurs gués, mais ils n'étaient pas clairement indiqués. Pendant qu'ils

cherchaient, Rabat-Joie attrapa une tique des vallées. Il jappa et saigna, et dut ingérer un antipoison. Liir le prit dans ses bras, ce qui rendit Elphie vaguement jalouse. Elle fut presque amusée d'éprouver un sentiment aussi vieux jeu et brûlant que la jalousie.

Le cuisinier se fâchait quand Rabat-Joie préférait la compagnie de quelqu'un d'autre à la sienne ; il agitait sa louche en l'air comme s'il invoquait la colère des anges cuistots dans les étoiles. Elphie le considérait comme un boucher, car il ne manifestait aucun scrupule à tirer des lapins pour les manger.

— Comment sais-tu que ce ne sont pas des Lapins ? disait-elle, en refusant d'en prendre une bouchée.

— Tais-toi, ou je fais cuire le gamin à la place, répondait-il.

Elphaba suggéra à Oatsie de virer le cuisinier, mais elle ne l'écouta pas :

— Nous arrivons dans la Passe de Kombricie, dit-elle, et j'ai d'autres soucis en tête.

L'érotisme dérangeant du paysage s'imposait aux voyageurs. En arrivant de l'est, la Passe ressemblait à une femme allongée sur le dos, les jambes ouvertes, invitant les visiteurs.

Vers le haut, les collines, les bosquets de pins cachaient le soleil, les poiriers sauvages entremêlaient leurs branches tordues comme s'ils luttaient. Une humidité soudaine, un nouveau climat intime – l'écorce se mouillait, l'air pesait sur la peau telle une serviette mal séchée. Une fois dans la forêt, les voyageurs perdirent les collines de vue. Tout sentait la fougère en plein épanouissement. Sur les berges d'un petit lac se dressait un arbre mort. Il hébergeait un nid d'abeilles, toutes à leur œuvre de miel et musique de chambre.

— Je veux les prendre avec nous, dit Elphie. Je vais leur parler pour voir si elles veulent nous suivre.

Il y avait des abeilles au potager de Crage Hall, et aussi au Cloître de Sainte-Glinda dans les Champs de Schiste. Mais Liir était terrifié, et le cuisinier menaça de disparaître, laissant le groupe traumatisé à l'idée de ne pouvoir faire une vraie bonne béchamel au milieu de nulle part. La discussion s'engagea. Un vieil homme, qui allait à l'ouest pour y mourir à cause d'une vision, hasarda qu'un peu de miel améliorerait leur insipide thé de feuilles. Une future épouse de Glikkun, achetée sur catalogue, tomba d'accord avec lui. Oatsie, faisant preuve d'un enthousiasme sentimental au moment où l'on s'y attendait le moins, vota pour le miel. Elphie grimpa

donc dans l'arbre pour parler aux abeilles, et revint avec l'essaim, mais la plupart des voyageurs restèrent dans les autres chariots, soudain apeurés au contact de la moindre poussière.

Au moyen de tambours et de signaux de fumée, le convoi fit appel aux services d'un rafiqi, car les caravanes n'avaient pas le droit de circuler sur les terres de différentes tribus du Vinkus sans guide pour négocier les permissions et les droits de passage. Un soir où ils s'ennuyaient et voulaient se divertir, les voyageurs se mirent à discuter de la légende de la Sorcière Kombrique. Qui venait en premier, la Reine des Fées Lurline ou la Sorcière ?

Igo, le vieil homme malade, cita *L'Oziade,* leur rappelant à tous la cosmogonie : le Dragon du Temps avait créé le soleil et la lune, puis Lurline les avait maudits, disant que leurs enfants ne reconnaîtraient pas leurs propres parents, puis la Sorcière Kombrique était venue et avec elle le déluge, la bataille, et le mal répandu dans le monde.

Oatsie Mainfirme n'était pas d'accord :

— Vieux imbéciles, *L'Oziade* n'est qu'un joli poème romantique inspiré par des légendes plus anciennes et plus dures. La tradition populaire véhicule plus de vérité que ces poèmes prétentieux. Dans la tradition populaire, le Mal précède toujours le Bien.

— Est-ce que c'est possible ? demanda Igo avec intérêt.

— Bien sûr, une poignée de contes commencent avec « Il était une fois, au fond des bois, une vieille sorcière », ou « Un jour, le diable se promenait et rencontra un enfant », dit Oatsie, montrant qu'elle avait non seulement du cran, mais aussi de l'instruction. Dans sa misère, le pauvre n'a pas besoin de savoir comment la sorcière est devenue méchante, ou si elle a fait le bon choix ; y a-t-il jamais un bon choix ? Le diable lutte-t-il pour redevenir bon, ou dans ce cas cesse-t-il d'être le diable ? C'est, à tout le moins, une question de définition.

— Il est certain qu'il existe d'innombrables légendes sur la Sorcière de Kumbria, reconnut Igo. Toutes les sorcières n'en sont que des ombres, des filles, sœurs, descendantes dégénérées : la Sorcière Kombrique reste le modèle apparemment insurpassable.

Elphie se rappela l'enluminure ambiguë de la Sorcière Kombrique – si c'était bien elle – trouvée à la bibliothèque des Trois Reines, cet été-là, il y avait si longtemps ; droite dans ses chaussures étincelantes, elle enjambait un continent, allaitant ou étouffant un animal.

— Je ne crois pas à la Sorcière Kombrique, même dans la Passe Kombrique, se vanta le cuisinier.

— Tu ne crois pas non plus aux Lapins, lança Elphie soudain agacée. La question est : est-ce que la Sorcière Kombrique croit en toi ?

— Quel caractère, fredonna Oatsie ; elle reprit cela comme un refrain et Elphie s'en alla, furieuse.

Cela lui rappelait bien trop son enfance, les discussions avec son père et Nessarose sur l'origine du mal. Comme si on pouvait la connaître ! Son père entendait prouver l'existence du mal par des démonstrations pour persuader ses ouailles de se convertir. À Shiz, Elphie s'était dit que les hommes utilisaient de tels discours comme les femmes mettaient du parfum : pour avoir confiance en eux, et donc être attirants. Mais certainement, le Mal était au-delà de toute démonstration, de même que la Sorcière était au-delà de toute histoire connue ?

2

Le rafiqi arriva : un homme maigre au crâne dégarni, avec des cicatrices de guerre. Cette année-là, les Yunamata pourraient poser problème, les prévint-il.

— Votre caravane arrive après une saison de vilaines escarmouches contre des cavaliers venus de la Cité d'Émeraude. Des rafles chez les Winkies, se plaignit-il, sans préciser s'il parlait d'un conflit local dû à une offense d'ivrogne faite à une pucelle, ou de trafic d'esclaves avec déplacement de population.

On leva le camp, le lac laissé loin derrière, et la marche silencieuse dans la forêt reprit pendant une demi-journée. Les rayons du soleil transperçaient çà et là la voûte des arbres, mais c'était une lumière faible d'un jaune trouble, toujours de biais, n'éclairant jamais directement le chemin. Elle était étrange, comme si Kombricie en personne les accompagnait, cachée et déchaînée, passant d'arbre en arbre, se glissant derrière des rochers, les attendant dans l'ombre, yeux et oreilles aux aguets. Le vieil homme souffrant poussa une longue plainte, priant pour sortir de ce bois mystérieux avant de mourir, de crainte que son esprit ne trouve jamais la sortie. Le petit garçon pleura comme une fille. Le cuisinier tordit le cou d'un poulet.

Même les abeilles cessèrent de bourdonner.

Au milieu de la nuit, le cuisinier disparut. Tout le monde fut consterné sauf Elphie, qui s'en moquait. Était-ce un enlèvement, une crise de somnambulisme, ou un suicide ? Les Yunamata en colère se cachaient-ils à proximité, en train de les épier ? Kombricie elle-même se vengeait-elle des propos si légers qu'ils avaient tenus à son égard ? Les avis étaient nombreux, et les œufs du petit déjeuner immangeables.

Rabat-Joie ne remarqua pas la disparition du cuisinier.

Souriant dans son sommeil comateux, il se blottit tout contre Liir.

Les abeilles sombrèrent dans une sorte d'hibernation mystérieuse à l'intérieur du morceau d'arbre mort qu'Elphie avait emporté pour qu'elles y prennent leurs aises. Rabat-Joie, toujours souffrant du poison de tique, dormait vingt-deux heures par jour. Les voyageurs, de crainte d'être espionnés, se réfugièrent dans le silence.

Vers le soir, les pins commencèrent enfin à s'éclaircir, faisant place à des chênes fourchus, qui, avec leurs branches plus larges, laissaient entrevoir davantage de ciel – un ciel d'un jaune pâteux, mais un ciel tout de même – puis ils atteignirent le bord d'une falaise. Ils avaient grimpé plus haut qu'ils l'avaient cru : la suite de la Passe s'étendait devant eux, à leurs pieds. Un voyage de quatre ou cinq jours. Au-delà, commençaient les Prairies millénaires.

Personne ne se plaignit de la lumière et de l'espace retrouvés.

Même Elphie, étonnée, se sentit ragaillardie.

Les Yunamata arrivèrent au milieu de la nuit, offrirent des fruits secs et chantèrent des chants tribaux, invitant ceux qui le voulaient à danser. Les voyageurs étaient plus terrifiés de leur hospitalité que de l'attaque à laquelle ils s'étaient attendus.

Elphie trouva que les Yunamata avaient l'air doux et conciliants, seulement ils étaient aussi braves et craintifs que des écolières – du moins, c'était tout ce qu'ils montraient. Ils cabriolaient ; et lui rappelaient les Quadling avec qui elle avait grandi. Peut-être les deux ethnies étaient-elles cousines. Longs cils. Coudes étroits. Poignets d'une souplesse de bébé. Crânes oblongs et lèvres minces et serrées – même malgré leur langue étrangère, Elphie se sentait chez elle en leur présence.

Les Yunamata partirent au matin, se plaignant grossièrement des œufs immangeables. Le rafiqi déclara qu'ils ne poseraient plus de problèmes. Tout le monde parut déçu, comme si son embauche s'était révélée inutile.

On ne parla plus du cuisinier. Les Yunamata ne semblaient rien savoir sur lui.

À mesure que la caravane descendait, le ciel s'ouvrait davantage, vif et automnal, vaste comme le remords. Quelle étendue ! L'œil pouvait à peine saisir une telle ampleur. Comparée aux montagnes, la plaine en contrebas semblait plane comme un lac. Le vent la caressait, écrivant des mots en une langue faite de rayures et de boucles. Nulle faune n'était visible à cette distance, mais quelques feux tribaux brûlaient çà et là. La Passe de Kombricie disparut derrière eux, ou presque.

Puis un messager Yunamata aux pieds calleux et légers se présenta, arrivant de la Passe, pour annoncer qu'un corps avait été retrouvé au pied d'une falaise. C'était peut-être le cuisinier ; on pensait qu'il s'agissait d'un homme, mais la dépouille était tellement enflée de lésions qu'on ne pouvait rien dire d'autre.

— C'était les abeilles, dit quelqu'un d'un ton furieux.

— Oh, vraiment ? demanda calmement Elphaba. Elles dorment depuis tout ce temps. Il y aurait eu des cris, si elles avaient attaqué un homme au milieu de la nuit. Ou alors elles l'ont piqué d'abord à la gorge, pour l'en empêcher ? Des abeilles bien douées, en vérité.

— C'était les abeilles, marmonna la voix, et l'implication était évidente : *et toi.*

— Oh, j'avais oublié l'étendue de l'imagination humaine, répliqua sèchement Elphie. Elle est immense, finalement.

Mais elle n'était pas furieuse, pas vraiment. Car Rabat-Joie était enfin redevenu lui-même, et les abeilles se réveillaient aussi. L'altitude de la Passe les avait peut-être endormies. Elphie en vint à préférer leur compagnie à celle des autres voyageurs. À mesure que les animaux revenaient à eux en descendant des hauteurs, elle se sentait elle aussi de plus en plus alerte.

Le rafiqi leur montra plusieurs nuages de fumée serpentant à l'horizon. Au début, les voyageurs crurent qu'il s'agissait de tornades, mais Oatsie les rassura et les inquiéta en même temps : c'étaient les feux du soir d'un grand

campement. Les Scrow. C'était la saison de chasse automnale, même s'ils n'avaient rien vu de plus gros qu'un lièvre ou un renard des herbes… sa queue zébrant de bronze la prairie d'or fondu, ses pieds chaussés de noir telle une servante. Ces possibilités de rencontre mettaient Rabat-Joie en extase, il pouvait à peine dormir la nuit. Même quand il y parvenait, des rêves de chasse l'agitaient.

Les voyageurs craignaient les Scrow plus qu'ils avaient craint les Yunamata. Le rafiqi ne les rassura guère. Il était devenu plus hésitant ; peut-être la négociation avec des peuples soupçonneux exigeait-elle davantage de prudence. Liir l'idolâtrait, après seulement quelques jours de voyage. Elphie se dit : *quelles sottes créatures que ces enfants* – d'une sottise gênante – *qui n'arrêtent pas de changer, par honte, par besoin d'être aimé, ou que sais-je encore. Les animaux, eux, sont nés comme ils sont, l'acceptent, et c'est tout. Ils vivent plus sereinement que les gens.*

Elphie éprouva une bouffée d'allégresse à l'idée d'approcher les Scrow. Elle avait oublié ce qu'était l'allégresse – et bien d'autres sensations encore. À la tombée de la nuit, tout le monde semblait plus éveillé, par peur ou excitation. Le ciel pulsait d'une couleur turquoise, même à minuit. Les étoiles et les comètes brûlaient les brins d'herbe infinis, en un argent martelé ; pareils à des milliers de cierges dans la chapelle, à peine éteints et rougeoyant encore.

Si l'on pouvait se noyer dans l'herbe, pensa Elphie, ce serait la meilleure façon de mourir.

3

Il était midi quand la caravane s'arrêta aux abords du camp Scrow. Un comité chevaucha jusqu'à cette lisière, où les tentes couleur sable faisaient place à l'herbe vierge. Il y avait des hommes et des femmes, à cheval, sept ou huit, avec des rubans bleus et des bracelets d'ivoire. Il y avait aussi une énorme vieille femme affaissée dans une espèce de palanquin, de rang visiblement supérieur et entourée de tambourins, d'amulettes tintantes et de voiles criards. Elle laissa le rafiqi et les paladins tribaux échanger compliments ou insultes. Au bout d'un moment, elle grogna un ordre et on tira les rideaux pour qu'elle puisse voir. Sa lèvre supérieure dépassait, si

grosse qu'elle se recourbait sur elle-même comme le bec d'une carafe renversée. Ses yeux étaient cernés de khôl. Deux corbeaux à l'air dyspepsique étaient perchés sur ses épaules. Ses pieds étaient pris dans des chaînes d'or, attachés à des maillons de son collier, sur lequel la vieille femme avait laissé des traces des fruits qu'elle avait mangés en attendant. Ses épaules étaient constellées de chiures de corbeaux.

— La princesse Nastoya, dit enfin le rafiqi.

C'était la princesse la plus dégoûtante et la moins raffinée qu'ils aient jamais vue, mais elle possédait une sorte de dignité ; même le plus ardent démocrate des voyageurs ploya le genou. Elle partit d'un rire rauque. Puis elle ordonna à ses porteurs de la convoyer vers un endroit moins ennuyeux.

Le camp Scrow était disposé en cercles concentriques, avec la tente de la princesse au milieu, enjolivée de tous côtés par des baldaquins fatigués à rayures. C'était un petit palais aéré de soie et de mousseline de coton. Ses conseillers et ses époux-concubins semblaient vivre dans le cercle suivant (et ces époux étaient une bande de gringalets, pensa Elphie, mais on les choisissait peut-être timides et gringalets pour que Nastoya paraisse d'autant plus imposante). Au-delà du camp princier s'alignaient quatre cents tentes, soit un millier de personnes environ. Un millier d'humains, avec leur peau de saumon poché, leurs yeux humides et protubérants (mais craintifs, baissés pour éviter les regards), leur beau nez généreux, leurs grosses fesses et leurs larges hanches qui roulaient, hommes et femmes.

La plupart des voyageurs de la caravane restèrent derrière les portes de leurs chariots, imaginant des criminels tapis derrière la moindre tente. Elphie, elle, ne tenait pas en place, avec toutes ces nouveautés qui l'attendaient. Quand elle sortit, il y eut des cris affolés, et les adultes s'écartèrent timidement devant elle. Mais dix minutes plus tard, elle se retrouva entourée d'une soixantaine d'enfants, qui l'accompagnaient tel un nuage de moucherons.

Le rafiqi lui conseilla la prudence, lui conseilla de rentrer au camp ; mais son enfance dans les marais Quadling avait enhardi Elphaba – et l'avait rendue curieuse, aussi. Il y avait d'autres voies à suivre que celle tracée par ses supérieurs.

Après le repas du soir, une délégation de vieux dignitaires Scrow au port altier s'approcha de la Caravane de la Piste aux Herbes, et se lança dans une longue palabre avec le rafiqi. Pour finir, celui-ci traduisit leur message : un petit groupe était invité – convié – (convoqué ?) – au sanctuaire Scrow.

C’était à une heure de chameau de là. À cause de sa couleur de peau, ou peut-être du courage dont elle avait fait preuve en allant se promener seule dans la ville de tentes Scrow, Elphie reçut l’ordre de se joindre à Oatsie, au rafiqi, à Igo choisi pour son âge vénérable, et à l’un des aventuriers financiers – appelé Fauchelherbe, ou peut-être s’agissait-il seulement d’un surnom.

À la lumière des torches de saule, les chameaux, sous leurs caparaçons reluisants, s’avançaient lourdement sur un sentier battu. On avait l’impression de monter et descendre en même temps un escalier. Elphie flottait au-dessus de l’herbe, point de vue privilégié sur l’immensité vacillante. L’océan n’était qu’une idée jaillie de la mythologie, mais elle pouvait presque en voir l’origine : de petites libellules s’élançaient comme des poissons bondissant de l’écume, saisissant les lucioles et les escamotant, avant de retomber dans un éclaboussement sec. Des chauves-souris passaient dans un crachotement sifflant. La plaine même semblait porter les couleurs de la nuit : tantôt héliotrope, tantôt vert-de-gris, tantôt marron terne veiné de rouge et d’argent. La lune se leva, déesse opalescente, déversant sa lumière au bout de son dur cimeterre maternel. Nul autre besoin ; Elphaba était contente de se découvrir capable d’une telle extase devant la douceur des couleurs et la sérénité de l’espace. Mais non. En avant.

Finalement, elle aperçut une plantation d’arbres, soigneusement entretenue dans cette immensité accablante. D’abord, un bosquet d’épicéa, aux silhouettes d’écorce fendue et d’aiguilles sifflantes tordues par les vents – et l’odeur païenne de la sève. Plus loin, se dressaient haies plus élevées et derrière, des arbres encore plus hauts.

On retrouvait le plan circulaire du campement Scrow. Le groupe le parcourut en silence, comme un labyrinthe, dans les méandres de couloirs formés par des buissons murmurant, se rapprochant de cercles intérieurs éclairés par des lampes à huile clouées à des poteaux sculptés.

Au centre, se trouvait la princesse Nastoya vêtue d’un costume indigène de cuir et d’herbe, rendu plus efficace grâce au tissu rayé blanc et violet qu’elle avait sans doute acheté à un voyageur quelconque. Elle se tenait là, l’air distraite et le souffle court, appuyée sur de forts bâtons de marche ; autour d’elle se dressaient des monolithes semblables à une dentition irrégulière, cage de pierre dont elle pouvait à peine sortir, compte tenu de sa masse.

Les invités rejoignirent leurs hôtes, mangèrent et burent, puis fumèrent des pipes au fourneau à tête de corbeau. Ces mêmes oiseaux s'alignaient sur les pierres tout autour d'eux, vingt, trente, quarante ? Elphie en avait la tête qui tournait ; la lune se leva, la plaine nocturne, invisible depuis le jardin secret du dédale verdoyant, tournait comme une toupie d'enfant. Elphie l'entendait presque. Les anciens Scrow chantaient en faux-bourdon.

Quand la mélopée mourut, la princesse Nastoya leva la tête.

Les énormes fanions de vieille chair ondulèrent sous son menton minuscule. Le tissu tomba au sol. Elle était nue, vieille et vigoureuse : ce qui avait semblé de l'ennui se révéla patience, mémoire, contrôle. Elle défit ses cheveux, qui se déroulèrent dans son dos, où ils disparurent. Ses pieds avançaient telles des masses, cherchant le meilleur appui, semblables à des colonnes, des piliers de pierre. Elle ouvrit les bras et son dos fut un dôme ; pourtant, elle gardait la tête haute, ses yeux s'éclairèrent, son nez puissant en alerte ; c'était un Éléphant.

Une déesse Éléphant, pensa Elphie, l'esprit frissonnant de terreur et de joie, mais la princesse Nastoya dit : « Non. » Elle parlait encore par la bouche du rafiqi ; il avait déjà vécu cela, visiblement, mais à cause de l'alcool, il bafouillait et devait chercher ses mots.

Elle demanda ses intentions à chaque voyageur. L'un après l'autre, ils répondirent :

— L'argent et le commerce, dit Fauchelherbe, que la stupeur rendait honnête : l'argent et le commerce et le pillage et la rapine à n'importe quel prix.

— Un endroit où mourir en paix, que mon esprit puisse voyager, dit Igo.

— La sécurité et le voyage, à l'écart du danger, déclara crânement Oatsie, pour dire clairement : à l'écart des hommes.

Le rafiqi fit savoir qu'on attendait encore la réponse d'Elphie.

En présence d'un tel Animal, Elphie ne pouvait rester dans sa tour d'ivoire. Elle s'exprima de son mieux :

— Pour me retirer du monde après m'être assurée de la sécurité des descendants de mon amant. Pour faire face à sa veuve, Sarima, me présenter à elle pour faire amende honorable, puis quitter ce monde qui s'obscurcit.

L'Éléphante dit aux autres de partir, à l'exception du rafiqi.

L'Éléphante leva sa trompe, reniflant le vent. Elle cligna lentement ses vieux yeux chassieux, agitant ses oreilles, ratissant l'air en quête de

nuances. Elle pissa un immense flot fumant, avec dignité et nonchalance, sans quitter Elphaba du regard.

Par l'intermédiaire du rafiqi, l'Éléphante déclara alors :

— Fille du Dragon, je suis moi aussi ensorcelée. Je sais comment me délivrer – mais je choisis de vivre sous cette apparence. De nos jours, un Éléphant est une créature que l'on pourchasse. Les Scrow me soutiennent. Ils vénèrent les éléphants depuis des époques antérieures au langage, avant que commence l'Histoire. Ils savent que je ne suis pas une déesse. Ils savent que je suis une bête qui choisit un emprisonnement magique sous forme humaine, plutôt que la liberté dangereuse de ma vraie forme puissante.

» Quand l'époque est un creuset, quand l'air vibre de violence, les victimes sont ceux qui restent le plus eux-mêmes.

Elphie ne pouvait que la regarder, sans pouvoir parler.

— Mais le choix de se sauver soi-même peut être lui aussi mortel, ajouta la princesse Nastoya.

Elphaba opina, détourna les yeux, regarda de nouveau la princesse.

— Je te donnerai trois corbeaux comme familiers, expliqua Nastoya. Tu te caches sous l'aspect d'une sorcière, maintenant. Tel est ton déguisement.

Elle dit un mot aux corbeaux, et les trois créatures miteuses à l'air maléfique s'approchèrent, et attendirent.

— Une sorcière ? s'exclama Elphaba. (Que penserait son père !) Je me cache de quoi ?

— Nous avons le même ennemi, répondit la princesse. Nous sommes toutes deux en danger. Si tu as besoin d'aide, envoie les corbeaux. Si je suis encore en vie, sous la forme d'une vieille matriarche ou d'un Éléphant libre, je viendrai à ton aide.

— Pourquoi ? demanda Elphie.

— Parce qu'aucun refuge ne peut cacher ce qu'il y a sur ton visage, répondit l'Éléphante.

La princesse parla encore. Cela faisait des années – plus d'une décennie – qu'Elphie n'avait pas eu l'occasion de parler à un Animal. Qui, demanda Elphie à la princesse, l'avait ensorcelée ? Mais la princesse Nastoya ne voulut pas répondre – en partie pour se protéger, car la mort de l'enchanteur pouvait parfois dissiper le sortilège, et la malédiction garantissait sa sécurité.

— Mais la vie vaut-elle la peine d'être vécue sous une mauvaise forme ? demanda Elphie.

— L’intérieur ne change pas, sauf par choix personnel. Dont tu ne dois pas avoir peur, mais tu dois te méfier.

— Je n’ai pas d’intérieur, dit Elphaba.

— *Quelque chose* a dit aux abeilles de tuer le cuisinier, dit la princesse, l’œil brillant.

Elphaba pâlit :

— Je n’ai rien dit ! Ça ne peut pas être moi ! Et comment l’avez-vous su ?

— Si, tu l’as fait, à un certain niveau. Tu es une femme forte. Et j’entends les abeilles, tu sais. J’ai l’ouïe fine.

— Je voudrais rester ici avec vous, dit Elphaba. La vie a été très dure. Si vous arrivez à m’entendre alors que je ne m’entends pas – chose que la mère supérieure n’a jamais réussie – vous pouvez m’aider à ne pas faire de mal en ce monde. C’est tout ce que je veux – ne pas nuire.

— Tu as toi-même reconnu que tu as une tâche à accomplir, répondit la princesse.

Elle enroula la trompe autour du visage d’Elphaba, en éprouvant les contours et les vérités.

— Vas-y.

— Pourrai-je vous revenir ? demanda Elphaba.

Mais la princesse ne répondit rien. Elle se fatiguait – c’était une vieille créature, même pour un Éléphant. Sa trompe se balançait comme le pendule d’une horloge. Puis sa grande main-nez s’avança et se posa avec une précision et une assurance merveilleuses sur les épaules d’Elphaba, s’enroulant un peu autour de son cou.

— Écoute-moi, sœur, dit-elle. Rappelle-toi ceci : rien n’est écrit dans les étoiles. Ni celles-ci, ni d’autres. Nul ne contrôle ta destinée.

Elphaba ne répondit rien, tant ce contact la saisissait. Elle recula quand on la congédia, proche de la folie.

Puis le retour à dos de chameau dans les couleurs frissonnantes de l’herbe nocturne : vague, hypnotique, décourageant.

Pourtant, cette nuit avait apporté des bienfaits. Elphaba les avait oubliés, eux aussi – comme tant d’autres choses.

4

Ils quittèrent le campement Scrow, laissant la princesse Nastoya derrière eux. La Caravane de la Piste aux Herbes se déplaçait en cercle vers le nord, décrivant un large arc.

Igo mourut, et fut enfoui dans une dune sablonneuse.

— Que son esprit se dresse et s'envole, dit Elphie à la cérémonie.

Le rafiqi reconnut par la suite avoir cru que l'un des « invités » de la princesse serait sacrifié lors d'un rituel. C'était déjà arrivé. Nastoya, même si elle composait avec ses contradictions, n'était pas au-dessus de toute idée de vengeance. C'était l'honnêteté de Fauchelherbe qui l'avait sauvé, car il représentait un choix évident. Ou peut-être qu'Igo, dont la mort prochaine était sans doute visible pour des yeux non humains, avait suscité la pitié de l'Éléphante.

Les corbeaux étaient agaçants : ils perturbaient les abeilles, chiaient partout sur les chariots, et taquinaient Rabat-Joie. La Glikkun, Raraynee, s'arrêta à un puits, pour faire la connaissance de son futur mari le veuf isolé, et quitta la Caravane. Le nouveau mari édenté avait déjà six enfants sans mère, et ils adoptèrent Raraynee comme des canetons orphelins derrière un chien de ferme. Il ne restait plus que dix voyageurs.

— Nous entrons sur les terres tribales des Arjiki, annonça le rafiqi.

La première bande d'Arjiki s'approcha quelques jours plus tard. Leurs vêtements n'avaient rien de la splendeur de Fiyero, quant aux dessins bleus… ces gens étaient des nomades, des bergers, rassemblant leurs moutons sur les contreforts occidentaux des Grands Kells pour le comptage annuel et, apparemment, la vente à l'est. Pourtant, le cœur d'Elphie bondit à la vue de leur beauté, de leur énergie sauvage, de leur étrangeté. *Ce pourrait être un châtiment à l'heure de ma mort,* se dit-elle.

Il ne restait plus désormais que deux chariots : dans l'un, le rafiqi, Oatsie, Liir, le garçon, Fauchelherbe, l'entrepreneur, et un mécanicien gillikinais nommé Kowpp. Dans l'autre, Elphie, les abeilles, les corbeaux et Rabat-Joie. Apparemment, elle avait déjà été reconnue comme sorcière. Le déguisement n'était pas entièrement dénué de charme.

Kiamo Ko n'était qu'à une semaine de là.

La Caravane de la Piste aux Herbes repartit vers l'est, se dirigeant vers les passes gris acier des Grands Kells. L'hiver était presque là, et les

derniers voyageurs étaient soulagés qu'il n'ait pas encore neigé. Oatsie avait l'intention de prendre ses quartiers d'hiver dans un camp Arjiki, une trentaine de kilomètres plus loin. Au printemps, elle reviendrait à la Cité d'Émeraude, prenant l'itinéraire du nord par Ugabu, puis à travers les collines Pertha de Gillikin. Elphie envisagea d'envoyer un mot à Glinda, si elle était encore là après toutes ces années… mais, incapable de se décider, elle décréta que non.

— Demain, dit Oatsie, nous serons en vue de Kiamo Ko. La forteresse montagnarde du clan dirigeant des Arjiki. Êtes-vous prête, Sœur Elphie ?

Elle la taquinait, mais Elphie n'apprécia pas :

— Je ne suis plus une sœur, je suis une sorcière, dit-elle, en essayant d'envoyer des pensées venimeuses à Oatsie.

Mais Oatsie était plus forte que le cuisinier, apparemment, car elle se contenta de partir en riant.

La Caravane s'arrêta au bord d'un petit lac. Les autres déclarèrent que l'eau en était rafraîchissante, quoique glacée ; Elphie n'en savait rien et ne s'en souciait pas. Mais au milieu se trouvait une île – minuscule, de la taille d'un matelas, où se dressait un arbre dépouillé, semblable à un squelette de parapluie.

Avant qu'Elphaba s'en aperçoive – le crépuscule tombait tôt à cette période de l'année, plus encore dans les montagnes –, Rabat-Joie avait plongé fébrilement dans l'eau, nageant à grand renfort d'éclaboussures jusqu'à l'île, concentré sur un léger mouvement ou une odeur intéressante qu'il avait repérée. Il farfouilla dans les ajoncs ; puis, avec douceur, il referma les dents – son geste le plus lupin – sur le crâne du petit être dans l'herbe.

Elphie ne voyait pas bien, mais cela ressemblait à un bébé.

Oatsie poussa un hurlement, Liir se mit à trembler comme de la gélatine, et Rabat-Joie relâcha sa prise, mais pour mieux la saisir. Il bavait sur les cheveux de la créature.

Impossible de passer l'eau… ce serait la mort assurée.

Mais ses pieds avancèrent d'eux-mêmes…

Ils frappèrent l'eau, mais l'eau frappa en retour.

L'eau devint glace quand elle courut – glace pied à pied tandis qu'elle courait pied à pied. Une plaque argentée se matérialisa instantanément

devant elle, en suspension, formant un pont froid pour l'emmener en sûreté jusqu'à l'île…

Où elle put gronder Rabat-Joie, et sauver le bébé, alors qu'elle n'avait pas espéré arriver à temps. Elle ouvrit de force la mâchoire du chien et en sortit la créature, qui frissonnait de froid. Ses yeux noirs et brillants l'observaient, prêts à reprocher, condamner ou aimer.

Les autres furent surpris de le voir, autant qu'ils avaient été surpris par le pont de glace : quelque sortilège, peut être, laissé par un sorcier ou une sorcière de passage. C'était un petit singe… un singe des neiges. Un bébé abandonné par sa mère et sa tribu, ou peut-être perdu par accident ?

Il n'aimait guère Rabat-Joie, mais il apprécia la chaleur du chariot.

Ils dressèrent leur camp à mi-chemin sur les pentes périlleuses de Kiamo Ko. Le château dardait ses arêtes noires sur la roche noire. Elphie le contemplait, perché tel un aigle aux ailes repliées ; ses tours aux toits coniques, son pont-levis et ses mâchicoulis, sa herse et ses meurtrières : tout cela démentait son rôle originel d'ouvrage hydraulique. En dessous de la forteresse, un puissant affluent du fleuve Vinkus déroulait ses méandres ; le Régent d'Ozma avait jadis voulu y construire un barrage et détourner l'eau vers le centre d'Oz – à l'époque où les sécheresses étaient les plus menaçantes. Le père de Fiyero avait pris l'endroit d'assaut après un siège et en avait fait la demeure des princes Arjiki, avant de mourir en laissant la direction du clan à son fils unique, si Elphaba se souvenait bien.

Elle fit son petit bagage ; les abeilles bourdonnaient (leurs mélodies étaient plus amusantes de semaine en semaine, quand elle y prêtait l'oreille) ; Rabat-Joie boudait encore qu'on lui ait refusé sa proie, et les corbeaux qui sentaient le changement refusèrent de dîner. Le singe, appelé Tchiiter à cause du bruit qu'il faisait, bavassait et jacassait à présent qu'il était au chaud et en sécurité.

On se fit des adieux autour du feu de camp, on porta quelques toasts, on exprima même quelques regrets. Le ciel était plus noir qu'il l'avait été : le contraste avec la blancheur des pics enneigés, peut-être. Liir se présenta avec un paquet de vêtements et une espèce d'instrument de musique, et il dit au revoir lui aussi.

— Oh, alors tu t'arrêtes ici ? demanda Elphie.

— Oui, répondit-il, avec toi.

— Avec les corbeaux, avec le singe, avec les abeilles, avec le chien, et avec la Sorcière ? demanda-t-elle. Avec moi ?

— Où est-ce que j'irais ?

— Je n'en sais rien, pour sûr, répondit-elle.

— Je peux m'occuper du chien, dit Liir calmement. Je peux récolter le miel pour toi.

— Cela ne fait aucune différence pour moi, dit Elphaba.

— Entendu, répondit-il, et Liir s'apprêta à entrer dans la maison de son père.

OceanofPDF.com

LES PORTES DE JASPE DE KIAMO KO

1

— **S**arima, dit sa sœur cadette, debout. La sieste est terminée. Nous avons une personne à dîner, et je dois savoir si je dois tuer une poule. Il en reste très peu, et si nous lui en donnons une, ses œufs nous manqueront tout l'hiver… qu'est-ce que tu en penses ?

La Princesse Douairière des Arjiki gémit :

— Les détails, les détails ! Quand est-ce que je t'apprendrai à les régler toute seule ?

— Très bien, dit sèchement sa sœur. C'est moi qui déciderai, et c'est toi qui te passeras de ton œuf du matin quand il nous en manquera.

— Oh, Six, ne fais pas attention à ma mauvaise humeur, dit Sarima, je suis mal réveillée. Qui est-ce ? Un patriarche à mauvaise haleine, qui va nous ennuyer avec ses histoires de chasse d'il y a cinquante ans ? Pourquoi on supporte ça ?

— C'est une femme… en quelque sorte, dit Six.

— Alors ça, c'est déplacé, fit Sarima en se relevant. Nous ne sommes plus les nymphes rougissantes que nous étions, Six.

À l'autre bout de la pièce, elle vit son reflet dans le miroir de la penderie : pâle comme un pudding au lait, son visage encore joli reposant dans des flaques de graisse qui s'affaissaient, suivant les lois de la gravité.

— Tu es la plus jeune, Six, et tu peux encore trouver ta taille, mais ce n'est pas une raison pour être méchante.

Six fit la moue :

— Disons que c'est une femme, alors. Poulet ou pas ? Dis-le-moi tout de suite, que Quatre puisse lui couper la tête et le plumer, ou nous ne mangerons pas avant minuit.

— Il y aura des fruits, du fromage, du pain et du poisson. Il y a des poissons dans le puits, j'imagine ?

Oui, il y en avait. Six s'apprêta à partir, mais se souvint de dire :

— Je t'ai apporté un verre de thé sucré, sur ta table de toilette.

— Je te bénis. Maintenant, dis-moi, et sans sarcasme je te prie, à quoi ressemble notre hôte, en réalité ?

— Verte comme la jalousie, maigre et tordue, plus vieille que nous. Habillée en noir comme une vieille nonne – mais pas vieille à ce point-là. Je dirais dans les trente, trente-deux ans. Elle refuse de dire son nom.

— Verte ? Mais c'est divin ! s'exclama Sarima.

— « Divin » n'est pas le mot qui me vient à l'esprit.

— Tu ne veux pas dire verte de jalousie… elle est vraiment verte ?

— Peut-être de jalousie, je ne sais pas, mais en tout cas elle est vraiment verte. D'un vrai vert d'herbe.

— Oh là là ! Eh bien, je mettrai du blanc ce soir, pour que ça ne jure pas. Elle est seule ?

— Elle est arrivée avec la caravane que nous avons vue hier dans la vallée. Elle s'est arrêtée ici avec une petite compagnie d'animaux – un chien-loup, un essaim d'abeilles, un gamin, quelques corbeaux et un bébé singe.

— Qu'est-ce qu'elle va faire avec tous ceux-là dans les montagnes en hiver ?

— Tu lui demanderas. (Six plissa le nez.) Elle me donne des frissons.

— La gélatine à moitié figée t'en donne aussi. Quand est-ce qu'on mange, ce soir ?

— Sept heures et demie. Elle me retourne l'estomac.

Six partit, ayant épuisé ses expressions de dégoût, et Sarima prit son thé au lit jusqu'à ce que sa vessie proteste. Six avait ranimé le feu et tiré les rideaux, mais Sarima les rouvrit pour regarder dans la cour. Les tourelles d'angle et les tours de Kiamo Ko se dressaient fièrement, construites sur des saillies circulaires massives qui jaillissaient de la pierre même. Après avoir arraché le bâtiment à la commission des travaux hydrauliques, les Arjiki avaient ajouté des créneaux dentelés pour mieux le défendre. Malgré ces travaux, le plan de la demeure était resté simple. Il était construit en U, avec un grand hall central doté de deux ailes longues et étroites, qui encadraient une cour encaissée. Quand il pleuvait, l'eau débordait des pavés en bouillonnant, passant sous les portes sculptées de chêne étoilé et les panneaux de jaspe, s'écoulant devant le triste amas de chaumières nichées contre les murailles du château. À cette heure, la cour était d'un gris anthracite. Froide et souillée de bouts de paille et de feuilles volant au vent. Il y avait une lumière dans la vieille baraque glaciale du cordonnier, et de la

fumée sortait en tourbillonnant d'une cheminée qui aurait bien eu besoin de réparations – comme tout le reste dans ce manoir décrépit. Sarima était heureuse que l'invitée n'ait pas été accueillie dans le château proprement dit. En tant que Princesse Douairière, elle avait le privilège de recevoir un voyageur dans les appartements privés de Kiamo Ko.

Après le bain, Sarima s'habilla d'une robe blanche à passepoil blanc, et mit le torque splendide qui était arrivé, tel un message de l'Au-Delà, de la part de son cher mari parti quelque mois après l'Incident. Par habitude, Sarima laissa couler quelques larmes en s'admirant dans l'étreinte terne du collier segmenté et couvert de joyaux. S'il se révélait trop habillé pour la voyageuse, Sarima pourrait toujours le couvrir d'une serviette. Tout en sachant qu'il était là. Avant même que ses larmes aient séché, elle chantonnait déjà, impatiente de savourer la nouveauté que représentait l'invitée.

Elle jeta un coup d'œil aux enfants avant de descendre. Ils étaient agités ; les inconnus leur faisaient toujours cet effet-là. Irji et Manek, douze et onze ans, étaient presque assez grands pour vouloir s'enfuir de ce nid de colombes venimeuses. Si elle les laissait partir dans les Plaines avec le clan, lors de la migration d'été, ils risquaient tous deux de se faire trancher la gorge – trop d'hommes revendiquaient la direction du clan, pour eux-mêmes ou pour leur fils. Sarima gardait donc les siens sous la main.

Sa fille, Nor, dégingandée et suçant toujours son pouce à neuf ans, avait encore besoin de s'enfouir dans son giron avant de dormir. Habillée pour le dîner, Sarima eut envie de refuser, mais elle céda. Nor avait un léger cheveu sur la langue, elle disait « ze cours dans la neize » au lieu de « je cours dans la neige ». Elle faisait amie-amies avec les pierres, les chandelles et les brins d'herbe poussant contre toute logique entre les pierres qui couronnaient les fenêtres. Elle se frotta le visage contre le torque de sa mère en soupirant :

— Il y a un garçon aussi, maman. On a joué avec lui dans la cour du moulin.

— Comment il est ? Vert, lui aussi ?

— Nan. Il est normal. C'est un gros bébé – gras et fort, et Manek lui a jeté des pierres pour voir jusqu'où elles rebondiraient. Et il l'a laissé faire ! Peut-être que si on est vraiment gros, ça fait pas mal ?

— J'en doute. Comment s'appelle-t-il ?

— Liir. C'est bizarre comme nom, hein ?

— Ça a l’air étranger. Et sa mère ?

— Je connais pas son nom et c’est pas sa mère, je pense. Il a pas voulu dire quand on lui a demandé. Irji a dit qu’il devait être un bâtard. Liir a dit qu’il s’en moquait. Il est gentil.

Nor mit son pouce droit dans la bouche, et de la main gauche, tâta la robe de Sarima juste sous le torque, finit par trouver un téton qu’elle caressa du pouce d’un geste énamouré, comme un petit animal.

— Manek lui a fait baisser son pantalon pour être sûr que son truc était pas vert.

Sarima désapprouvait – pour des raisons d’hospitalité, à tout le moins –, mais ne put s’empêcher de demander :

— Et vous avez vu quoi ?

— Oh, tu sais bien. (Nor enfonça la tête dans le cou de sa mère, éternuant à cause de la poudre que Sarima mettait pour empêcher ses mentons de s’irriter.) Un truc idiot de garçon. Plus petit que Manek et Irji. Mais pas vert. C’était tellement ennuyeux que j’ai pas beaucoup regardé.

— Moi non plus, je n’aurais pas regardé. C’était très impoli.

— Ce n’est pas moi qui l’ai forcé. C’est Manek !

— Bon, ça suffit. Allez, on va raconter une histoire avant de dormir. Il faut que je descende bientôt, donc une courte. Laquelle tu veux entendre, ma petite ?

— Je veux l’histoire de la Sorcière et des bébés renards.

Avec moins d’effets théâtraux que d’habitude, Sarima déroula l’histoire des trois bébés renards qui avaient été enlevés, mis en cage et engraissés pour un repas de fromage et de renard, et de la Sorcière qui était allée chercher le feu du soleil pour les cuisiner. Mais quand la Sorcière rentra dans sa caverne avec le feu originel, épuisée, les bébés renards lui jouèrent un tour en chantant une berceuse qui l’endormit. Quand le bras de la Sorcière retomba, les flammes du soleil brûlèrent la porte de leur cage, les libérant, et ils s’enfuirent. Ensuite, ils hurlèrent à la lune, et la vieille mère lune se posa devant la grotte, obstacle inamovible. Sarima conclut sur la formule traditionnelle : « Et la méchante vieille Sorcière resta là très longtemps. »

— Et elle a fini par sortir ? demanda Nor, donnant la réplique dans un état quasi hypnotique.

— *Pas encore*, dit Sarima, qui embrassa sa fille et lui mordilla le poignet, ce qui les fit rire toutes les deux.

Puis elle éteignit. Dénué de rampe, l'escalier des appartements privés de Sarima s'enfonçait dans le donjon. Sarima descendit la première volée de marches avec grâce et dignité, ses jupes blanches bouffantes, son torque pareil à un joug de couleurs douces et de métaux précieux, affichant un air accueillant soigneusement étudié.

Arrivée sur le palier elle aperçut la voyageuse, assise sur un banc dans une alcôve, qui levait la tête à son approche.

Sarima descendit jusqu'au palier, consciente du cynisme suintant qu'il y avait à entretenir le souvenir fidèle de Fiyero ; consciente de sa dentition chevaline ; consciente de sa joliesse enfuie ; de son poids ; de l'idiotie d'être la doyenne d'enfants agaçants et de sœurs cadettes médisantes ; de ce voile d'autorité qui dissimulait à peine sa peur du présent, de l'avenir et même du passé.

— Comment allez-vous ? parvint-elle à dire.

— Vous êtes Sarima, répondit la femme en se levant, son menton stalactite braqué comme un rutabaga pourri.

— Sans doute ! répondit-elle, contente d'avoir mis son torque ; on aurait dit un bouclier désormais, protégeant son cœur de ce menton en pointe. Salutations à vous, mon amie. Oui, je suis Sarima, maîtresse de Kiamo Ko. D'où venez-vous, et comment vous appelle-t-on ?

— Je viens du dos du vent, répondit la femme, et j'ai abandonné mon nom si souvent que je n'ai pas envie de le ressortir pour vous.

— Eh bien, vous êtes la bienvenue ici, dit Sarima d'un ton aussi poli que possible, mais si vous n'avez pas d'autre appellation, ce sera Tantine. Voulez-vous dîner ? Nous servons bientôt.

— Je ne mangerai pas tant que nous n'aurons pas parlé, dit l'invitée. Pas une nuit sous votre toit sous un faux prétexte ; je préférerais le fond d'un lac. Sarima, je sais qui vous êtes. Je suis allée à l'université avec votre mari. Je vous connais depuis une dizaine d'années.

— Bien sûr, dit Sarima, dans un tintement de bijoux. (Les vieux détails chéris de la vie de son mari remontèrent à la surface.) Bien sûr que Fiyero nous a parlé de vous – et de votre sœur Nessie, c'est cela ? Nessarose. Et de la séduisante Glinda, dont il était un peu amoureux, je crois, et les invertis joueurs, et Avaric, et ce solide vieux Boq ! Je m'étais demandé s'il garderait à jamais cette période heureuse de sa vie pour lui seul, sans la partager avec moi – vous êtes bonne d'être venue nous voir. J'aurais aimé passer une ou deux saisons à Shiz, mais je n'avais pas le cerveau pour cela, j'en ai peur, ni

ma famille l’argent. Je me serais souvenue de vous aussitôt, avec votre couleur de peau, il n’y a rien de semblable, n’est-ce pas ? Ou est-ce ma naïveté provinciale ?

— Non, c’est unique, répondit l’invitée. Avant de nous dire encore dix bêtises polies de plus, je dois vous avouer quelque chose, Sarima. Je pense que j’ai été la cause de la mort de Fiyero…

— Vous n’êtes pas la seule, interrompit Sarima, c’est un passe-temps national, par ici, s’accuser de la mort d’un prince. C’est une occasion de deuil et de pénitence en public, et en mon for intérieur, je pense que les gens aiment un peu ça.

L’invitée agita la main, comme si elle essayait de se faire une place dans les opinions de Sarima.

— Je peux vous dire comment, je veux vous dire…

— Seulement si j’ai envie de l’entendre, ce qui est ma prérogative. C’est ma demeure et je décide de ce que je veux entendre.

— Vous devez écouter, pour que je sois pardonnée, dit la femme, en remuant les épaules, comme si elle portait un fardeau invisible, en bête de somme.

Sarima n’aimait pas qu’on lui tende une embuscade sous son propre toit. Elle aurait bien le temps de penser à toutes ces implications soudaines. Lorsqu’elle s’en sentirait capable. Et pas avant. Elle se rappela qu’elle était *la responsable.* Aussi pouvait-elle se permettre d’être généreuse.

— Si je me souviens bien, dit Sarima – en fouaillant sa mémoire – vous êtes celle… a parlé de vous, bien sûr… Elphaba, n’est-ce pas, vous êtes celle qui ne croyait pas à l’âme. Cela, je m’en souviens : alors, qu’y a-t-il à pardonner, ma chère ? Je sais que vous êtes lasse du voyage – impossible d’arriver ici sans être las du voyage –, il vous faut un bon repas chaud et quelques nuits de sommeil, et alors nous pourrons bavarder un matin, la semaine prochaine ?

Sarima prit le bras d’Elphaba.

— Mais je garderai votre nom pour moi, si vous voulez, ajouta-t-elle. (Elle franchit les grandes portes de chêne voilées et conduisit Elphaba dans la salle à manger.) Regardez qui est là ! Une Tantine invitée !

Les sœurs étaient debout à côté de leurs sièges, affamées, curieuses et impatientes. Quatre agitait une louche dans une soupière ; Six avait revêtu une robe couleur puce ; Deux et Trois, les jumelles, contemplaient

pieusement leurs cartes de prière ; Cinq fumait, soufflant des ronds vers le plat de poissons jaunes et aveugles tirés du lac souterrain.

— Mes sœurs, réjouissez-vous, car une vieille amie de Fiyero est venue partager de bons souvenirs et vivifier nos vies.

Une expression malheureuse, peut-être, car toutes les sœurs éprouvaient ressentiment et mépris pour Sarima. Pourquoi, mais pourquoi avait-elle épousé un homme mort si vite, les condamnant non seulement à une vie de vieille fille, mais aussi aux privations et à la frustration ?

Elphaba n'ouvrit pas la bouche de tout le repas, et ne leva pas les yeux de son assiette. Elle dévora le poisson, néanmoins, puis le fromage et les fruits. Sarima en conclut à ses manières de table qu'elle avait vécu sous la règle du silence pendant les repas, et ne fut donc pas surprise, par la suite, d'entendre parler du couvent.

Elles prirent un verre de sherry précieux dans le salon de musique, et Six les divertit d'un nocturne hésitant. L'invitée semblait malheureuse, ce qui rendit les sœurs heureuses. Sarima soupira. On pouvait dire une chose de leur hôte : elle était effectivement plus vieille que Sarima. Peut-être que, pendant son court séjour, Elphaba sortirait de sa bouderie et prêterait l'oreille à tous les problèmes et les épreuves de la vie de Sarima. Ce serait agréable de bavarder avec quelqu'un d'étranger à la famille.

2

Une semaine plus tard, Sarima dit à Trois :

— Je te prie de faire savoir à notre Invitée Tantine que j'aimerais la voir demain sur le coup des onze heures, dans le solarium.

Sarima pensait qu'Elphaba avait eu assez de temps pour prendre la mesure des choses. Cette femme verte souffrante vivait dans une sorte de transe ou de crise au ralenti. Elle se déplaçait par saccades, rôdant dans la cour, ou débarquant lourdement à l'heure des repas comme si elle voulait percer le sol de ses talons. Elle avait toujours les coudes à angle droit, et ses mains se fermaient et s'ouvraient mécaniquement.

Sarima se sentait plus forte que jamais, ce qui n'allait pas très loin. Cela lui faisait du bien d'avoir une contemporaine dans les parages, aussi tordue soit-elle. Les sœurs désapprouvaient la cordialité de Sarima, mais les cols

de haute montagne étaient déjà fermés pour l'hiver, et on ne pouvait tout simplement pas renvoyer une étrangère dans les vallées traîtresses. Les sœurs conféraient dans leurs salons, où elles s'affairaient à tricoter d'abominables cache-pots gris pour la Fête-Lurline des pauvres non méritants.

« Elle est malade », disaient-elles ; « elle est inerte, pas finie (encore plus qu'elles : tel était le sous-entendu, et cette idée était immensément gratifiante) ; elle est condamnée. Et ce gros ballon, c'est son fils, un esclave, ou l'un de ses familiers ? » Dans le dos de Sarima, elles appelaient « Tantine Sorcière » la femme qui vivait dans l'atelier du cordonnier, en écho aux anciennes légendes de Kombricie, qui étaient plus sordides – et persistantes – dans les Kells que dans le reste d'Oz.

C'était Manek, le deuxième enfant de Sarima, qui faisait preuve du plus de curiosité. Un matin, alors que tous les garçons se tenaient sur un créneau à pisser de l'autre côté (un jeu que la pauvre Nor devait feindre de trouver sans intérêt), Manek demanda :

— Et si on pissait sur Tantine ? Elle crierait ?

— Elle te transformerait en crapaud, répondit Liir.

— Non, je veux dire : est-ce que ça lui ferait mal ? On dirait que l'eau lui fait mal et lui fait peur. Est-ce qu'elle en boit, seulement ? Ou est-ce que ça la brûle à l'intérieur ?

Liir, qui n'était pas un enfant spécialement observateur, répondit :

— Je pense qu'elle n'en boit pas. Parfois, elle lave des trucs, mais avec des bâtons ou des brosses. On ferait mieux de pas lui faire pipi dessus.

— Et qu'est-ce qu'elle fait avec toutes ces abeilles et avec le singe ? Ils sont magiques ?

— Ouais, dit Liir.

— Quel genre de magie ?

— Je ne sais pas.

Ils s'écartèrent du précipice vertigineux et Nor arriva en courant :

— J'ai une paille magique ! annonça-t-elle en brandissant un épi marron. Du balai de la Sorcière.

— Le balai, il est magique ? demanda Manek à Liir.

— Oui. Il balaie le plancher à toute allure.

— Il peut parler ? Il est ensorcelé ? Qu'est-ce qu'il raconte ?

Plus ils s'intéressaient, plus Liir s'épanouissait, rougissant :

— Je peux pas le dire. C'est un secret.

— Ce sera encore un secret, si on te pousse de la tour ?

Liir réfléchit :

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Tu nous le dis, sinon on le fait.

— Ne me poussez pas de la tour, bande de brutes !

— Si le balai est magique, il viendra te sauver. D’ailleurs, t’es tellement gros que tu rebondiras sûrement.

Irji et Nor se mirent à rire malgré eux. L’image était trop drôle.

— On veut juste savoir quels secrets te dit le balai, dit Manek avec un grand sourire. Dis-nous. Sinon, on te poussera.

— Vous n’êtes pas sympa, il nous fait de la compagnie, intervint Nor. Allez, on va chercher des souris dans le garde-manger et faire ami-ami avec.

— Dans une minute. Le temps de pousser Liir du toit.

— Non, dit Nor en se mettant à pleurer. Ce que vous êtes méchants, les garçons ! Liir, tu es sûr qu’il est magique, le balai ?

Mais Liir ne voulait plus rien dire.

Manek jeta un caillou du toit et le « poc » de l’impact sembla très long à venir.

En l’espace de quelques instants, de profonds cernes noirs étaient apparus sous les yeux de Liir. Il tenait ses bras le long du corps, comme un traître devant une cour martiale.

— La Sorcière sera tellement furieuse qu’elle vous détestera, dit Liir.

— Je ne crois pas, dit Manek en s’avançant. Elle s’en moquera. Elle aime mieux le singe que toi. Si tu meurs, elle ne s’en rendra même pas compte.

Liir avait du mal à respirer. Il avait fait pipi peu avant, mais une tache assombrissait le devant de son ample pantalon.

— Regarde, Irji, dit Manek – et son aîné regarda. Il n’est même pas très doué pour vivre, pas vrai ? Ce serait pas une grosse perte. Allez, Liir, dis-nous. Qu’est-ce qu’il t’a dit, ce fichu balai ?

Liir ahanait comme un soufflet. Il chuchota :

— Le balai m’a dit que… que… vous allez tous mourir !

— Oh, c’est tout ? dit Manek. On le savait déjà. Tout le monde meurt. On le savait déjà.

— Tu le savais ? demanda Liir, qui ne l’avait pas toujours su.

— Allez, dit Irji, on y va, on va attraper des souris pour leur couper la queue et leur crever les yeux avec la paille magique de Nor.

— Non ! cria Nor, mais Irji lui arracha le brin de paille.

Manek et Irji filèrent sur le parapet et dévalèrent l'escalier comme des marionnettes désarticulées. Avec un immense soupir excédé, Liir reprit contenance et se rajusta, avant de les suivre comme un nain condamné aux travaux forcés dans les mines d'émeraude. Nor resta là, les bras croisés en signe de défi, grommelant de colère. Puis elle cracha par-dessus la muraille et, soulagée, courut après les garçons.

En milieu de matinée, Six fit entrer l'invitée dans le solarium. Avec une grimace dans le dos de Tantine, elle posa un plateau de petits biscuits cruels, durs comme de l'ardoise, sur une table couverte d'une nappe devenue marron et informe. Sarima, après ses ablutions spirituelles quotidiennes, se sentait prête.

— Vous êtes ici depuis une semaine et sans doute davantage, commença-t-elle. (Six leur versa du café de racines de galles, puis elle fut congédiée.) La piste du nord est enneigée désormais, et il n'y a pas de refuge entre le château et les plaines. Les hivers sont rudes dans la montagne ; certes, nous avons nos réserves et nous nous tenons compagnie, mais nous adorons le changement. Du lait ? Je ne sais pas exactement ce que vous aviez… comme intention. Après nous avoir suffisamment rendu visite, je veux dire.

— Certaines rumeurs parlent de cavernes dans les Kells, dit Elphaba, plus pour elle-même que pour Sarima. J'ai vécu quelques années au Cloître de Sainte-Glinda dans les Champs de Schiste, aux environs de la Cité d'Émeraude. Des dignitaires nous rendaient visite, et même si nous avions souvent fait vœu de silence, les gens parlaient de ce qu'ils connaissaient. Les cellules de moine. Je m'étais dit qu'une fois que j'en aurais terminé ici, je pourrais me rendre dans une grotte et… et…

— Et vous y installer, compléta Sarima, comme si c'était aussi banal que se marier et avoir des enfants. Certains le font, je sais. Il y a un vieil ermite sur le versant occidental de la Bouteille Cassée – c'est un sommet voisin – on dit qu'il est là-bas depuis quelques années, et qu'il est revenu à un stade de la nature plus primitif. Un stade de *sa* nature, je veux dire.

— Une vie sans paroles, dit Elphie, contemplant son café sans le boire.

— À ce qu'on dit, cet ermite a oublié toute hygiène personnelle, continua Sarima, ce qui, vu l'odeur des garçons quand ils ne se lavent pas

pendant deux semaines, me paraît une défense naturelle contre les bêtes sauvages en maraude.

— Je n'avais pas prévu de rester longtemps ici, dit Elphie qui inclina la tête comme un perroquet en jetant un regard bizarre à Sarima.

Oh, oh, attention, se dit Sarima, même si elle appréciait plutôt son invitée. *Attention, elle prend la discussion en main. Ça n'ira pas.* Mais l'invitée reprit :

— J'avais pensé passer une nuit ou deux, trois peut-être, avant de me trouver une tanière pour l'arrivée de l'hiver, je me suis fiée au mauvais calendrier. Je pensais à l'hiver de Shiz et de la Cité d'Émeraude. Mais vous avez six semaines d'avance, ici.

— D'avance en automne, et de retard au printemps, hélas, dit Sarima. (Elle leva les pieds de son coussin et les posa à plat sur le sol, pour indiquer qu'elle voulait parler sérieusement.) Maintenant, ma nouvelle amie, je dois vous dire certaines choses.

— Moi aussi, répliqua Elphie, mais Sarima ne se laissa pas arrêter, cette fois.

— Vous allez me prendre pour une personne peu raffinée, et vous aurez raison, bien sûr. Oh, quand j'ai été choisie pour être mariée, enfant, une bonne gouvernante gillikinaise a été embauchée pour nous enseigner, à mes sœurs et moi, comment manier les verbes, les pronoms et les couverts à salade. Et ces derniers temps, je commence à maîtriser la lecture. Mais l'essentiel de ce que j'ai appris de la politesse, c'est ce que Fiyero a eu la bonté de me transmettre en revenant de ses études. Sans doute, je commets des impairs. Vous avez parfaitement le droit de ricaner dans mon dos.

— Je ne suis pas portée sur le ricanement, dit sèchement Elphaba.

— J'entends. Mais j'ai tout de même des opinions et quoique ignorante, je suis observatrice. Malgré ma vie protégée, mon mariage à l'âge de sept ans comme vous le savez peut-être, et mon éducation derrière les murs du château. Je fais confiance à mon intuition et je ne me laisse pas intimider. Laissez-moi donc continuer, dit Sarima en voyant qu'Elphaba essayait de l'interrompre. Nous avons tout le temps, et le soleil est agréable ici, n'est-ce pas ? C'est mon petit refuge.

» Il me semble que vous êtes ici pour… vous soulager d'une triste affaire, dirons-nous. Vous en avez l'air. Ne sursautez pas, ma chère, s'il y a un air que je connais, c'est celui d'une personne qui porte un fardeau. Rappelez-vous : j'écoute mes sœurs toute l'année, qui me font

gracieusement part de toute la haine qu'elles me portent, et des raisons de cette haine. (Sarima sourit, amusée de son esprit.) Si vous voulez rejeter votre fardeau, jetez-le à mes pieds, ou sur mes épaules. Vous voulez peut-être pleurer un peu, puis dire au revoir, et partir. Et quand vous sortirez d'ici, vous sortirez du monde aussitôt.

— Je ne ferai rien de tel, protesta Elphie.

— Bien sûr que si, même si vous n'en êtes pas consciente. Plus rien ne vous liera au monde. Mais je connais mes limites, Invitée Tantine, et je sais pour quoi vous êtes ici. Vous me l'avez dit. Vous me l'avez dit en arrivant, vous avez dit que vous vous sentiez responsable de la mort de Fiyero…

— Je…

— Non. S'il vous plaît. Je suis chez moi, je suis la Princesse en titre de la Merde de Canard, mais j'ai le droit d'entendre et de ne pas entendre. Même pour soulager une voyageuse.

— Je…

— Non.

— Mais je ne veux pas vous charger de mon fardeau, Sarima, je veux vous délivrer en vous disant la vérité – si vous me permettez, vous serez ainsi plus ample, mais plus légère ; le pardon profite autant à celui qui le donne qu'à celui qui le reçoit.

— Je passerai sur votre remarque concernant mon ampleur, dit Sarima, mais j'ai toujours le droit de choisir. Et je pense que vous ne me voulez pas de bien. Vous me voulez du mal et vous ne le savez même pas. Vous voulez me punir de quelque chose. Peut-être de n'avoir pas été une assez bonne épouse pour Fiyero. Vous me voulez du mal, et vous vous imaginez que c'est une thérapie, un médicament à prendre.

— Savez-vous au moins comment il est mort ? demanda Elphaba.

— Je sais que c'est par la violence, je sais que son corps n'a jamais été retrouvé, je sais que c'était dans un petit nid d'amour, répondit Sarima, perdant sa résolution l'espace d'un instant. Je me moque de savoir qui c'était exactement, mais j'ai entendu assez de choses sur ce répugnant Sir Chuffrey pour avoir arrêté mon opini…

— Sir Chuffrey ?!

— J'ai dit « non ». J'ai dit « c'est fini ». Maintenant, j'ai une proposition à vous faire, Tantine, si vous en voulez. Vous et le garçon, vous pouvez vous installer dans la tour sud-est si vous le désirez. Il y a deux grandes chambres rondes, hautes de plafond, bien ensoleillées, et vous sortirez de

cette cahute à courants d'air, et vous y serez plus au chaud. Vous aurez votre escalier à vous pour aller et venir dans le bâtiment principal, vous ne dérangerez pas les filles et elles ne vous dérangeront pas. Vous ne pouvez pas rester dans cet appentis tout l'hiver. Le gamin est pâle et bouffi, je pense qu'il a froid en permanence. Vous resterez ici à la condition, malheureusement, que vous acceptiez mes termes les plus stricts concernant cette affaire. Je ne souhaite pas discuter avec vous de mon mari, ni des circonstances liées à sa mort.

Elphaba la regarda, horrifiée, et vaincue.

— Je n'ai que le choix d'accepter, dit-elle, du moins pour l'instant. Mais je vous préviens, j'ai l'intention de me lier d'amitié avec vous, si profondément que vous changerez d'avis. Et je pense vraiment que vous devez entendre certaines choses, qu'il vous faut en parler, tout comme moi – et je ne pourrai pas m'évanouir dans la nature tant que je n'aurai pas votre promesse solennelle de…

— Suffit ! dit Sarima. Appelez le portier et demandez-lui de monter vos bagages à la tour. Venez, je vais vous montrer. Vous n'avez pas touché à votre café.

Sarima se leva. Il y eut un moment de gêne, où le respect et la suspicion, en mesure égale, frissonnèrent sur le tapis comme de la poussière au soleil.

— Venez, répéta Sarima d'un ton radouci, il vous faut rester au chaud, ici, c'est le minimum. Vous devez au moins nous accorder ça, à nous, les rats des champs de Kiamo Ko.

3

Pour Elphaba, c'était une chambre de sorcière, et elle l'adora. Comme dans toutes les bonnes chambres de sorcière des contes pour enfants, il y avait des murs incurvés, suivant à peu près la forme de la tour. Il y avait une large fenêtre qui, tournée vers l'est à l'abri du vent, pouvait être débarrée et ouverte sans expulser tout et tout le monde dans les vallées enneigées. À l'horizon, les sentinelles alignées des Grands Kells, d'un noir violet quand le soleil se levait, s'éclaircissaient en nappes bleues et blanches quand l'astre montait dans le ciel, puis viraient au rouge doré en fin d'après-midi. Parfois, on entendait des grondements d'avalanche et d'éboulis.

L’hiver avait saisi la maison. Elphaba apprit rapidement à ne pas bouger tant qu’elle n’était pas assurée d’avoir plus chaud dans une autre pièce. Hormis Sarima, elle ne s’intéressait pas aux habitants du château. Sarima vivait dans l’aile ouest, avec les enfants : les garçons Irji et Manek, la fille Nor. Les cinq sœurs de Sarima habitaient l’aile est – on les appelait numéros Deux à Six, et si jamais elles avaient porté d’autres noms, ils s’étaient usés à force de ne pas servir. En vertu de leurs droits de femmes non mariées, les sœurs avaient revendiqué les meilleures chambres, même si Sarima avait conservé le solarium. Quant à l’endroit où Liir se roulait en boule pour dormir, Elphaba l’ignorait, mais il réapparaissait chaque matin pour changer les torchons sous le perchoir des corbeaux. Et il lui apportait du cacao, aussi.

La Fête-Lurline approchait, et on sortit quelques décorations fatiguées dont la dorure s’était presque effacée. Les enfants passèrent une journée entière à suspendre aux arches des babioles et autres jouets, dans lesquels les adultes se cognaient en jurant. Manek et Irji prirent une scie et, sans permission, sortirent de l’enceinte du château pour récupérer des branches de sapin et des buissons de houx. Nor resta à peindre des scènes de la joyeuse vie au château sur des feuilles de papier qu’elle avait trouvées avec Liir dans la chambre de Tantine Sorcière. Liir dit qu’il ne savait pas dessiner, et il disparut, peut-être pour éviter Manek et Irji. La maison resta au calme jusqu’à un tintamarre de casseroles en cuivre lancées dans la cuisine. Nor y courut, et Liir aussi sortit de sa cachette pour voir.

C’était Tchiiter. Le singe piquait une crise, et toutes les sœurs, qui préparaient du pain d’épice, lui lançaient des morceaux de pâte, essayant de le faire descendre de la roue pendue au-dessus du plan de travail, bruissante d’ustensiles.

— Comment il est entré ? demanda Nor.

— Fais-le sortir, Liir, appelle-le ! cria Deux.

Mais Liir n’avait pas plus d’autorité qu’elles sur Tchiiter. Le singe s’envola en haut d’une armoire, puis passa sur une énorme réserve à fruits secs. Il ouvrit un tiroir, trouva des raisins que l’on conservait précieusement, et les enfourna dans sa bouche.

— Allez chercher l’échelle dans le hall, vous deux, et rapportez-la ici, ordonna Six, mais quand ce fut fait, Tchiiter était revenu sur la roue, qu’il faisait tourner et bringuebaler comme un manège de fête foraine.

Quatre mit un morceau de melon écrasé dans un bol. Cinq et Trois ôtèrent leur tablier, prêtes à lui tomber dessus quand il descendrait. Tchiiter regardait le fruit quand la porte claqua contre le mur et Elphaba arriva à grands pas.

— Comment on peut s'entendre penser, avec tout ce raffut ? s'écria-t-elle, et elle vit Tchiiter, soudain écroulé sous le remords, et les sœurs, prêtes à le ligoter dans leurs tabliers enfarinés.

— Mais qu'est-ce qui se passe, bon sang ? demanda-t-elle.

— Pas besoin de hurler, marmonna Deux, mais toutes les sœurs lâchèrent leur tablier.

— Enfin quoi ? Qu'est-ce qui se passe, à la fin ? Vous ressemblez toutes à Rabat-Joie, avec la soif du sang sur la figure ! Vous êtes là, blanches de rage contre cette pauvre bête !

— Ce n'est pas de la rage, c'est de la farine, répliqua Cinq, ce qui les fit rire.

— Espèces de sales sauvages, siffla Elphie. Tchiiter, viens ici, viens voir. Tout de suite. Vous, femmes, vous méritez votre célibat : comme ça, vous n'enverrez pas de petits sauvages odieux dans le monde. Ne levez jamais la main sur ce singe, vous m'entendez ? Et comment est-il sorti de ma chambre, d'ailleurs ? J'étais dans le solarium avec votre sœur.

— Oh, dit Nor, je me souviens. C'est nous. Je suis vraiment désolée, Tantine.

— Vous ?

Elphie se tourna vers Nor et la regarda comme si elle la voyait pour la première fois, ce qui ne plut guère à l'enfant. Elle se rencogna contre la porte de la chambre froide.

— Pourquoi est-ce que vous rôdiez dans ma chambre ? demanda Elphaba.

— On cherchait du papier, dit faiblement Nor, puis elle ajouta, en un quitte ou double désespéré : j'ai fait des peintures pour tout le monde, oui, tu veux les voir ? Viens.

Tchiiter dans les bras, Elphaba les suivit dans le couloir plein de courants d'air. Le vent passant sous la porte d'entrée agitait les papiers sur la pierre taillée. Les sœurs les suivirent aussi, gardant leurs distances.

Elphie devint soudain très calme.

— Ce sont mes papiers. Je ne vous ai pas donné la permission de les utiliser. Regardez, il y a des mots écrits au dos. Vous savez ce que sont les

mots ?

— Bien sûr que je sais, tu me prends pour une gourde ? répondit Nor crânement.

— Tu laisses mes papiers tranquilles, dit Elphaba.

Elle disparut dans l'escalier avec Tchiiter, claquant la porte de la tour derrière elle.

— Qui veut nous aider à faire le pain d'épice ? demanda Deux, soulagée qu'il n'y ait pas eu de blessés. Et c'est très joliment décoré dans le hall, mes petits poulets, je suis sûre que Preenella et Lurline seront impressionnées, ce soir.

Les enfants revinrent à la cuisine, où ils firent des bonshommes de pain d'épice, et des corbeaux, et des singes, et des chiens, mais ils n'arrivèrent pas à faire des abeilles, elles étaient trop petites. Quand Irji et Manek entrèrent en posant des branches pleines de neige sur le sol d'ardoise, ils aidèrent aussi à faire des formes en pain d'épice, mais ils en firent des vilaines qu'ils ne voulurent pas montrer aux petits, et ils n'arrêtaient pas d'engloutir des grumeaux de pâte en poussant des rires hystériques, ce qui rendit tout le monde nerveux.

Au matin, les enfants se réveillèrent et coururent en bas pour voir si Lurline et Preenella étaient passées. Eh bien oui : il y avait un panier d'osier marron avec un ruban vert et doré dessus (un panier et un ruban que les enfants de Sarima avaient déjà vu, bien des années d'affilée), et dedans se trouvaient trois petites boîtes colorées, chacune avec une orange, une marionnette, un petit sac de billes et une souris en pain d'épice.

— Où est la mienne ? demanda Liir.

— J'en vois pas à ton nom, dit Irji. Regarde : Irji, Manek, Nor. Preenella a laissé la tienne à ton ancienne maison, probable. Où est-ce que tu habitais avant ?

— Je sais pas, dit Liir qui se mit à pleurer.

— Hé, tu peux prendre la queue de ma souris, que la queue, hein, dit gentiment Nor. D'abord, tu dois dire : « Je peux avoir la queue de ta souris, s'il te plaît ? »

— Est-ce que je peux avoir la queue de ta souris, s'il te plaît ? demanda Liir, de manière quasi inintelligible.

— « Et je promets de t'obéir », poursuivit Nor.

Liir marmonna encore. L'échange fut enfin conclu. De honte, Liir ne parla pas de cet oubli. Sarima et les sœurs ne le surent jamais.

Elphaba ne se montra pas de toute la journée, mais elle fit dire que la Fête-Lurline la rendait toujours malade, qu'elle prenait quelques jours de convalescence solitaire, et qu'elle ne souhaitait être dérangée ni par les repas, ni par des visiteurs, ni par le moindre bruit.

Ainsi, tandis que Sarima se rendait à la chapelle privée pour évoquer le souvenir de son cher mari en ce jour saint, les sœurs et les enfants chantèrent des chants traditionnels le plus fort possible.

4

Quelques semaines plus tard, tandis que les enfants organisaient des batailles de boules de neige, et que Sarima concoctait une potion médicinale dans la cuisine, Elphie quitta enfin sa chambre, descendit furtivement l'escalier et alla frapper au salon des sœurs.

Cela ne leur fit pas plaisir, mais elles se sentirent obligées de l'accueillir. Le plateau d'argent avec des bouteilles d'alcool fort, le cristal précieux transporté à dos d'âne depuis Maisons-Dixxi à Gillikin, les tapis du rouge le plus beau et le plus profond au sol, le luxe d'un âtre de chaque côté de la pièce, flambant gaiement… enfin, si elles avaient su, elles auraient un peu baissé le feu. Quatre cacha sous les coussins du canapé le volume relié qu'elle lisait à voix haute, l'histoire osée d'une pauvre jeune femme affligée d'une abondance de prétendants séduisants. Fiyero leur avait offert ce livre en cadeau jadis, le plus beau qu'il ait jamais envoyé aux sœurs… et le seul, aussi.

— Voulez-vous de l'orgeat ? demanda Six, qui resterait la domestique jusqu'à sa mort, sauf si par chance, quelqu'un d'autre mourait avant.

— Oui, d'accord, dit Elphaba.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Ce fauteuil, là, vous le trouverez tout à fait confortable.

Elphaba n'avait pas l'air d'avoir envie de confort, mais elle s'y assit tout de même, raide et empruntée dans ce cocon cotonneux.

Elle prit une gorgée infinitésimale, comme si elle soupçonnait la présence d'ellébore.

— Je dois m'excuser pour cette histoire à propos de Tchiiter, je suppose, dit Elphaba. Je sais que je suis votre invitée ici, à Kiamo Ko. J'ai perdu la

boule, voilà tout.

— C’est exactement ça, commença Cinq, mais les autres intervinrent :

— Oh, ce n’est pas grave du tout, nous avons toutes des journées comme cela, en fait, pour nous, cela se produit en général le même jour, c’est ainsi depuis des années…

— C’est très éprouvant, dit Elphie avec difficulté. J’ai passé de nombreuses années à respecter un vœu de silence, mais je n’ai pas toujours appris à quel… volume on peut parler. D’ailleurs, je suis dans une culture étrangère, pour ainsi dire.

— Nous, les Arjiki, avons toujours été fiers de pouvoir parler à n’importe quel autre citoyen d’Oz, dit Deux. Nous sommes aussi à l’aise avec les Scrow, ces vagabonds dépenaillés du sud, qu’avec l’élite de la Cité d’Émeraude à l’est.

Elles n’étaient jamais sorties du Vinkus.

— Une gourmandise ? demanda Trois, en sortant une boîte de fruits en pâte d’amande.

— Non, dit Elphie, mais je me demande ce que vous pouvez me dire de la tristesse qui est celle de votre sœur.

Elles restèrent là immobiles, tentées et méfiantes.

— J’aime bien bavarder avec elle au solarium, poursuivit Elphie, mais chaque fois que nous en venons à son mari défunt – que j’ai moi-même connu, comme vous le savez peut-être – elle refuse de dire un mot.

— Eh bien, ce fut très triste, dit Deux.

— Une tragédie, dit Trois.

— Pour elle, dit Quatre.

— Pour nous ! dit Cinq.

— Invitée Tantine, prenez un peu de liqueur d’orange dans votre orgeat, dit Six, elle vient des collines embaumées des Kells Inférieurs, et c’est vraiment un raffinement luxueux.

— Juste une goutte, alors, dit Elphie, qui ne la but pas.

Elle posa les coudes sur les genoux, se pencha vers les sœurs et demanda :

— S’il vous plaît, dites-moi comment vous avez appris la mort de Fiyero.

Il y eut un silence. Les sœurs évitaient de se regarder, concentrées sur le pli de leurs jupes. Au bout d’un moment, Deux hasarda :

— Quelle triste journée. Elle brûle encore notre mémoire.

Les autres s’agitèrent dans leurs fauteuils, se tournant légèrement vers elle. Elphaba cilla à deux reprises. Elle ressemblait à l’un de ses corbeaux.

Deux raconta l’histoire, sans sentimentalisme ni théâtralité. L’un des collègues de Fiyero, un négociant Arjiki, avait passé les Kells au premier dégel de printemps, à dos de skark des montagnes. Il avait demandé à voir Sarima et insisté pour que les sœurs soient présentes pour l’aider à recevoir ces tristes nouvelles. Il leur raconta comment, à la Fête-Lurline, il avait reçu à son club un message anonyme, l’avertissant que Fiyero avait été assassiné. Il y avait une adresse dans un quartier malfamé – pas même un endroit résidentiel. L’homme des clans avait engagé deux gros bras et enfoncé la porte de l’entrepôt. À l’intérieur se trouvait un petit appartement caché à l’étage, un lieu de rendez-vous, visiblement. (L’homme des clans avait raconté tout cela froidement, peut-être pour les intimider.) Il y avait des traces de lutte et d’importantes quantités de sang, si épaisses par endroits que le sol était encore collant. Le corps avait été enlevé, et jamais retrouvé.

Elphaba hocha tristement la tête à ce souvenir.

— Pendant un an, reprit Deux, notre chère Sarima, dans sa détresse, refusa de croire qu’il était vraiment mort. Nous n’aurions pas été étonnées de recevoir une demande de rançon. Mais à la Fête-Lurline suivante, alors que nous n’avions toujours aucune autre nouvelle, nous avons bien dû accepter l’inévitable. D’ailleurs, le clan avait continué aussi longtemps qu’il pouvait avec une direction collégiale ; il exigea un chef unique, quelqu’un fut présenté, et il sert bien. Quand Irji sera en âge, il pourra revendiquer ses droits héréditaires, s’il en a le courage ; pour l’instant il ne l’a nullement. Manek est le candidat le plus désigné, mais il n’est que deuxième dans la lignée.

— Et qu’est-ce qui s’est passé, d’après Sarima ? demanda Elphie. Et d’après vous ? Vous toutes ?

À présent que la partie la plus triste avait été racontée, les autres sœurs avaient envie d’intervenir. Il apparut que pendant plusieurs années, Sarima avait soupçonné Fiyero d’entretenir une liaison avec une ancienne copine de fac nommée Glinda, une Gillikinaise d’une beauté légendaire.

— Légendaire ? répéta Elphie.

— Il nous disait à quel point elle était charmante, modeste, gracieuse, brillante…

— Vous croyez probable qu'il se soit extasié devant vous d'une femme avec laquelle il commettait l'adultère ?

— Les hommes, répondit Deux, sont, comme nous le savons toutes, à la fois cruels et rusés. Quelle meilleure ruse que d'exprimer régulièrement son admiration fervente pour Glinda ? Sarima n'avait ainsi aucune raison de l'accuser de dissimulation et de tromperie. Il n'a jamais cessé de témoigner des attentions à son égard…

— À sa manière froide, morose, détachée et aigrie, intervint Trois.

— Pas vraiment ce que l'on lit dans les romans, ajouta Quatre.

— Si on lit des romans, précisa Cinq.

— Ce qui n'est pas notre cas, conclut Six, en refermant les lèvres sur une poire en pâte d'amande.

— Et ainsi, Sarima pense que son mari la trompait avec cette… cette…

— Cette beauté, dit Deux. Vous avez dû la connaître à Shiz ?

— Je l'ai un peu connue, répondit Elphie, oubliant de se taire. (Elle avait du mal à suivre les narratrices multiples.) Je ne l'ai pas vue depuis des années.

— Et pour Sarima, ce qui s'est passé est clair, dit Deux. Glinda était – et est toujours, pour ce que j'en sais – mariée à un gentilhomme riche et âgé nommé Sir Chuffrey. Il a dû se douter de quelque chose, l'a fait suivre, et a découvert ce qui se passait. Alors il a envoyé des brutes tuer ce salaud. Je veux dire, ce pauvre Fiyero. Ça paraît logique, non ?

— C'est tout à fait plausible, dit lentement Elphie. Mais y a-t-il la moindre preuve ?

— Aucune, reconnut Quatre. S'il y en avait, l'honneur familial exigerait, en représailles, la mort de Sir Chuffrey. Mais il est peut-être encore en bonne santé. Non, ce n'est qu'une théorie, mais c'est ce que croit Sarima.

— Ce à quoi elle se raccroche, dit Six.

— Et pourquoi pas ? ajouta Cinq.

— C'est sa prérogative, dit Trois.

— Tout est sa prérogative, se lamenta Deux. D'ailleurs, réfléchissez. Si votre mari était assassiné, est-ce que ça ne serait pas plus facile à supporter si vous pensiez qu'il l'a mérité, même rien qu'un peu ?

— Non, dit Elphie, je ne pense pas.

— Nous non plus, reconnut Deux, mais Sarima si, sans doute.

— Et vous ? demanda Elphie, étudiant les motifs du tapis, les losanges rouge sang, les bordures épineuses, les bêtes sauvages et les feuilles

d’acanthe et les médaillons de rose. Qu’en pensez-vous ?

— On peut difficilement nous soupçonner de souscrire à une opinion unanime, commença Deux, mais elle se lança quand même : il semble raisonnable de supposer qu’à notre insu, Fiyero s’était retrouvé impliqué dans une affaire politique à la Cité d’Émeraude.

— Un séjour qui devait durer un mois s’est prolongé de trois, dit Quatre.

— Avait-il une sensibilité… politique ? demanda Elphaba.

— Il était prince des Arjiki, rappela Cinq à l’assemblée. Il avait des contacts – des responsabilités – des allégeances – qui parmi nous saurait dire lesquelles ? C’était son devoir d’avoir des opinions sur des sujets que nous n’avons pas besoin de connaître.

— Avait-il de la sympathie pour le Magicien ? demanda Elphie.

— Êtes-vous en train de dire qu’il était impliqué dans l’une de ces campagnes militaires ? Ces… pogroms ? D’abord les Quadling, puis les Animaux ? demanda Trois. Vous avez l’air étonnée que nous en ayons entendu parler. Nous croyez-vous tellement à l’écart du reste d’Oz ?

— Nous sommes à l’écart, dit Deux, mais nous écoutons les gens parler. Nous aimons recevoir les voyageurs qui font étape ici. Nous savons que la vie peut être pourrie par là-bas.

— Le Magicien est un despote, dit Quatre.

— Notre maison, c’est notre château, dit Cinq en même temps. Il est sain de se tenir un peu à l’écart de tout ce trouble. Nous protégeons ainsi notre moralité.

Elles ricanèrent toutes de concert.

— Mais croyez-vous que Fiyero ait eu une opinion sur le Magicien ? demanda Elphaba, de manière plus pressante cette fois.

— Il gardait ses pensées pour lui, siffla Deux. Enfin, pour l’amour de Lurline, chère Tantine, c’était un prince, et c’était un homme ! et nous n’étions que ses belles-sœurs jeunes et dépendantes. Pensez-vous vraiment qu’il se confiait à nous ? Pour ce que nous en savons, il aurait pu être l’un des principaux courtisans du Magicien ! Il entretenait sûrement des liens avec le Palais, c’était un prince. Même d’une petite tribu comme la nôtre. Quant à savoir ce qu’il faisait de ces contacts… qui sommes-nous pour le dire ? Mais nous ne pensons vraiment pas qu’il ait été la victime d’un mari jaloux. Peut-être que nous sommes trop à l’abri de tout ici, mais nous ne le croyons pas. Nous pensons qu’il s’est fait prendre entre deux feux, lors d’un conflit annexe. Ou alors, il a été surpris à trahir un groupe d’exaltés

quelconque. C’était un bel homme, poursuivit Deux, aucune de nous ne disait ou ne dira le contraire. Mais il était sérieux et renfermé, et nous doutons qu’il se soit suffisamment ouvert pour avoir une liaison.

Deux rentra le ventre et se redressa, trahissant le fond de sa pensée par ce geste infime : si Fiyero avait su résister à ses belles-sœurs, comment aurait-il pu succomber aux charmes de Glinda ?

— Mais, demanda Elphie d’une petite voix, pensez-vous vraiment qu’il espionnait pour le compte de quelqu’un ?

— Pourquoi n’a-t-on jamais retrouvé son corps ? répondit Deux. Si ce crime avait résulté de la colère d’un jaloux, il n’y aurait pas eu besoin d’enlever son corps. Peut-être qu’il n’était pas encore mort. Peut-être qu’on l’a enlevé pour le torturer. Non : avec notre expérience limitée, nous pensons que cela pue la trahison politique, pas romantique.

— Je…, balbutia Elphaba.

— Vous êtes pâle, ma chère. Six, s’il te plaît, une carafe d’eau…

— Non, dit Elphaba. C’est juste que… on n’avait jamais pensé à l’époque… je n’aurais jamais… Dois-je vous dévoiler le peu que je sais ? Et peut-être pourrez-vous en parler à Sarima. (Elle se leva et se mit à faire les cent pas.) J’ai vu Fiyero…

Mais, au moment le plus improbable, la solidarité familiale fit son apparition.

— Chère Invitée Tantine, dit Deux d’un ton responsable, notre sœur nous a ordonné en les termes les plus stricts de ne pas vous fatiguer en bavardant de Fiyero et des tristes circonstances entourant son décès.

Manifestement, Deux dut se forcer à sortir cette réplique, car elle avait une envie dévorante d’entendre ce qu’Elphaba avait à dire.

Les estomacs des sœurs en gargouillaient. Mais les convenances l’emportèrent, ou la peur de la colère de Sarima si elle le découvrait.

— Non, répéta Deux, non, je crains que nous ne puissions exprimer un intérêt déplacé. Nous n’avons pas le droit de vous écouter, et ne répéterons pas à Sarima ce que nous avons entendu.

Pour finir, Elphaba les quitta, salivantes.

— Une autre fois, répétait-elle, quand vous serez prêtes, quand elle le sera, aussi. C’est indispensable, voyez-vous ? Toute cette peine dont elle sera délivrée – et dont elle pourra nous délivrer, aussi…

» Maintenant, au revoir, conclut Elphaba, en fermant la porte derrière elle.

Les flammes des deux âtres jumeaux se reflétaient mutuellement, et les sœurs affichèrent une expression d'honneur offensé, forcées qu'elles étaient d'obéir à leur sœur aînée… qu'elle grille en enfer.

5

La glace encroûtait les toits, délogeait les tuiles, et dégouttait salement dans les chambres, le salon de musique, les tours. Elphaba se mit à porter son chapeau à l'intérieur, pour protéger son crâne d'une éventuelle stalactite. Les corbeaux avaient le bec salpêtré et des algues entre les griffes. Les sœurs finirent leur roman, poussèrent un soupir collectif – ah la vie, la vie ! – et commencèrent à le relire, comme elles le faisaient depuis huit ans. Avec le vent féroce qui venait de la vallée, la neige semblait monter du sol aussi souvent qu'elle tombait. Les enfants adoraient cela.

Par un triste après-midi, Sarima s'emmitoufla de laines rouges, et, par ennui, alla se promener dans des pièces humides et inutilisées. Elle repéra une cage d'escalier trapézoïdale et de guingois – peut-être cette alcôve en hauteur s'appuyait-elle à un pignon invisible ? Elle avait du mal à imaginer l'architecture en trois dimensions. Elle monta tout de même l'escalier. Au sommet, derrière une grille grossière, elle aperçut une silhouette qui se découpait dans la lueur blanchâtre. Sarima toussa pour éviter de la surprendre.

Elphaba était presque pliée en deux sur un énorme volume, posé sur un établi de charpentier. Elle se retourna, un peu étonnée, mais sans plus, et dit :

— Nous avons eu la même envie, comme c'est curieux.

— Vous avez trouvé des livres, j'avais complètement oublié, dit Sarima. (Elle savait lire à présent, mais pas bien, et les livres lui donnaient un sentiment d'infériorité.) Je ne saurais vous dire de quoi ils parlent tous. Tant de mots. On a de la peine à croire que le monde méritait un examen aussi approfondi.

— Là, c'est de la géographie archaïque, dit Elphie, et quelques pactes usufruitiers entre diverses familles d'Arjiki… je parie que certains chefs seraient très contents de les voir. À moins qu'ils ne soient plus d'actualité.

Certains textes que Fiyero possédait à Shiz. Je les reconnais aussi : les cours de sciences naturelles.

— Et ce gros objet… avec les pages violettes et l'encre argentée, c'est somptueux.

— Je l'ai trouvé au fond de l'armoire. On dirait un grimoire, commenta Elphie en passant la main sur une page à peine effleurée d'humidité.

Cela faisait un joli contraste, sa peau sur le vélin.

— Qu'est-ce, en plus d'être joli ?

— Tel que je le comprends, répondit Elphie, c'est une sorte d'encyclopédie du surnaturel. La magie ; le monde des esprits ; les choses visibles et invisibles ; les choses passées et à venir. Je ne saisis qu'une ligne par-ci par-là. Regardez comme elle se brouille sous le regard.

Elphaba désigna un paragraphe manuscrit. Sarima plissa les yeux. Malgré ses capacités de lecture élémentaires, elle en resta bouche bée. Les lettres flottaient et se redisposaient sur le papier, animées d'une vie propre. La page changeait d'avis sous leurs yeux. Les lettres se coagulaient en un grouillement noir, comme des fourmis. Elphaba tourna une page.

Ici, un chapitre sur les bêtes.

Il y avait des enluminures élégantes et estompées en rouge sang et à la feuille d'or, à l'avant et à l'arrière-plan de l'élévation d'un ange (apparemment), avec des notes sur l'aérodynamisme de la sainteté rédigées d'une main fine. Les ailes battaient et l'ange souriait, en une sorte de sanctification salace.

— Et voici une recette sur cette page. Elle dit « Des pommes à la peau noire et à la chair blanche : pour remplir le ventre de gloutonnerie jusqu'à la Mort. »

— Je me rappelle ce livre, maintenant, dit Sarima. Je me rappelle bien comment il est arrivé ici. C'est même moi qui l'y ai mis. J'avais oublié. Enfin, les livres sont faciles à oublier, n'est-ce pas ?

Elphie leva les yeux sur elle, juste sous son front lisse d'aspect minéral.

— Dites-moi, Sarima. Je vous en prie.

La Princesse Douairière de Kiamo Ko ressentit une bouffée de chaleur. Elle alla à une petite fenêtre qu'elle voulut ouvrir, mais les incrustations de glace l'en empêchèrent. Elle s'assit donc pesamment sur une caisse d'emballage et raconta l'histoire à Elphaba. Elle ne se rappelait pas exactement quand, mais c'était autrefois, quand tout le monde était jeune et mince. Son bien-aimé Fiyero était encore vivant, mais il était parti dans les

Plaines avec la tribu. Souffrant d'une migraine, elle était restée toute seule au château. La cloche du pont-levis avait sonné et elle était allée voir qui c'était.

— M^me^ Morrible, dit Elphaba. Une Sorcière Kombrique ou une autre.

— Non, ce n'était pas une dame. C'était un homme âgé portant tunique et jambières, avec un manteau qui aurait bien eu besoin d'être recousu. Il a dit qu'il était sorcier, mais il était peut-être fou, tout simplement. Il a demandé un repas et un bain, qu'il a eus, puis il a déclaré qu'il voulait me payer en me donnant ce livre. Je lui ai répondu qu'avec un château à diriger, je n'avais pas beaucoup de temps pour les frivolités, la lecture et le reste. Il a dit que ce n'était pas grave.

Sarima se drapa dans ses robes, et traça un dessin dans la poussière froide, sur une pile de codex.

— Il m'a raconté un récit fabuleux et m'a persuadée de garder cette chose. Il a dit que le livre contenait un grand savoir, et qu'il venait d'un autre monde, mais qu'il n'était pas en sûreté là-bas. Il l'avait donc rapporté ici… où il pourrait être caché, à l'abri.

— Quelles stupidités, dit Elphie. S'il venait d'un autre monde, je ne pourrais pas en lire un mot. Et j'y arrive un peu.

— Même si c'est aussi magique qu'il le dit ? demanda Sarima. Mais je l'ai cru, vous savez. Il a dit qu'il y avait plus de liens entre les mondes que quiconque le pensait, et que le nôtre possédait des attributs du sien, et le sien du nôtre, par infiltration, ou contagion peut-être. Il avait une longue barbe grise et blanche embroussaillée, des manières très douces et éthérées, et il sentait l'ail et la crème aigre.

— Preuve indiscutable de sa nature surnaturelle…

— Ne vous moquez pas de moi, dit Sarima avec douceur. Vous m'avez posé la question, donc je vous réponds. Il a dit que le livre était trop puissant pour être détruit, mais trop menaçant – dans cet autre monde – pour être conservé. Donc il a entrepris un voyage magique, en quelque sorte, et il est venu ici,

— Kiamo Ko l'appelait, et il n'a pas su résister à ses séductions.

— Il a dit que nous vivions à l'écart, et dans une forteresse, corrigea Sarima, et je ne pouvais pas dire le contraire ! Et quel problème cela posait-il, un livre de plus ? Nous l'avons monté ici, et rangé avec le reste. Je ne sais même pas si j'en ai parlé à quelqu'un d'autre. Puis il m'a bénie, et il est

parti. Il s’en est allé avec son bâton de chêne épineux sur la Piste de Coince-Cuisses.

— Vous pensez vraiment que l’homme qui vous l’a apporté était un sorcier ? demanda Elphie. Et que ce livre vient… d’un autre monde ? Croyez-vous seulement aux autres mondes ?

— J’ai de grandes difficultés à croire en celui-ci, répondit Sarima, et pourtant il semble bien qu’il existe, donc pourquoi être sceptique vis-à-vis d’autres mondes ? Vous ne croyez pas ?

— J’ai essayé, enfant. J’ai fait un effort. L’aube terne, miteuse et indistincte du monde sauvé – l’Au-Delà – je ne l’ai pas vue, je n’y suis pas arrivée. Maintenant, je crois tout bonnement que ce sont nos propres vies qui nous sont cachées. Le mystère… qui est cette personne dans le miroir ? Voilà qui est bien assez choquant et insondable, à mes yeux.

— Eh bien, c’était un très gentil sorcier, ou un dément, ou comme vous voudrez.

— C’était peut-être un agent du Régent d’Ozma, dit Elphie. Il voulait cacher ici un traité lurliniste des temps anciens. Anticipant une renaissance du royalisme, un coup d’État, inquiet pour Ozma Tippetarius, enlevée et plongée dans un sommeil magique, revenant déguisé pour cacher ce document, loin, mais récupérable…

— Vous êtes pétrie de théories du complot, commenta Sarima. J’ai remarqué ça chez vous. C’était un monsieur âgé, très âgé. Et il parlait avec un accent. C’était sûrement un magicien errant, venu d’ailleurs. Et n’a-t-il pas eu raison ? Ce livre est resté ici, oublié, pendant combien de temps ? Dix ans ou plus, déjà.

— Puis-je le prendre, ou le regarder ?

— Cela m’est égal. Il n’a jamais dit de ne pas le lire, dit Sarima. À l’époque, peut-être, et comme je ne savais pas lire du tout, j’ai oublié. Regardez cet ange magnifique ! Vous voulez vraiment dire que vous ne croyez pas à l’Au-Delà ? À une autre vie ?

— On a vraiment besoin de ça, ricana Elphaba en prenant le volume. Une Vallée des Larmes, après la Vallée des Larmes.

6

Un matin, quand Six eut essayé en vain, une fois encore, d'apprendre quelque chose aux enfants, Irji proposa un jeu de cache-cache à l'intérieur. Ils tirèrent à la courte paille et Nor perdit, donc elle mit les mains devant ses yeux et compta. Quand elle en eut assez, elle cria « Cent ! » et regarda autour d'elle.

Elle repéra Liir en premier. Il aimait disparaître pendant des heures d'affilée, mais il se cachait mal quand il fallait. Ils chassèrent donc de concert les deux aînés, et trouvèrent Irji dans le solarium de Sarima, accroupi derrière les rideaux de velours suspendus au piédestal d'un gryphon empaillé.

Mais Manek, le meilleur pour se cacher, était introuvable. Ni dans la cuisine, ni dans le salon de musique, ni dans les tours. À court d'idées, les enfants se rendirent jusqu'à la cave aux odeurs de moisi.

— Il y a des tunnels qui vont jusqu'en enfer, dit Irji.

— Où ça ? Pourquoi ? demanda Nor, et Liir fit écho.

— Ils sont cachés. Je ne sais pas où, mais c'est ce que tout le monde dit. Demandez à Six. Parce que c'était une sorte de château d'eau ici. Il fait tellement chaud en enfer que les diables ont besoin d'eau, alors ils ont creusé jusqu'ici.

— Regarde, Liir, c'est la citerne à poissons, coupa Nor.

Au milieu d'une pièce voûtée au plafond bas, couverte d'humidité qui perlait sur les murs de pierre, s'ouvrait un puits à petite margelle, avec un couvercle en bois. Un mécanisme simple avec une chaîne et une pierre permettait de faire glisser le couvercle. Ce fut un jeu d'enfant que de découvrir le puits.

— Au fond, dit Irji, c'est là qu'on prend les poissons qu'on mange. Personne ne sait s'il y a tout un lac, en dessous, si c'est sans fond, ou si ça mène droit en enfer.

Il leva sa torche, et un rond d'eau noire brilla, reflétant des cercles d'une lumière blanche glaciale.

— Six dit qu'il y a une carpe d'or, dit Nor. Elle l'a vue une fois. Un vieux truc énorme, elle pensait que c'était une marmite de cuivre qui flottait à la surface, et puis elle s'est retournée et l'a regardée.

— Peut-être que c'était bien une marmite, dit Liir.

— Les marmites n'ont pas d'yeux, répondit Nor.

— En tout cas, Manek n'est pas là, remarqua Irji. Pas vrai ?

Il appela :

— Hé, Manek !

L'écho roula et se dissipa dans l'humidité obscure.

— Peut-être que Manek est descendu en enfer par l'un de ces tunnels, commenta Liir.

Irji referma le couvercle du puits :

— Bon, tu as gagné, Nor. Je ne vais plus regarder là-dedans.

Ils s'étaient donné les chocottes, et remontèrent en vitesse.

Quatre les réprimanda parce qu'ils faisaient trop de bruit.

Nor trouva enfin Manek dans l'escalier, devant la porte d'invitée Tantine.

— Chut, fit-il en les voyant s'approcher.

Nor lui tapa tout de même sur le bras :

— Vu !

— Chut ! répéta-t-il, avec plus d'insistance.

L'un après l'autre, ils regardèrent par les fissures dans la porte usée.

Tantine, un doigt posé sur un livre, marmonnait toute seule, essayant diverses sonorités. Tchiiter était assis à son côté sur la commode, dans un silence pesant et obéissant.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Nor.

— Elle essaie de lui apprendre à parler, dit Manek.

— Laissez-moi voir, demanda Liir.

— Dis « Esprit », demandait gentiment Elphaba. Allez, dis « Esprit. Esprit. Esprit. »

Tchiiter tordit la bouche, comme s'il y réfléchissait.

— Il n'y a aucune différence, dit Tantine pour elle-même, ou peut-être pour Tchiiter. Les fils sont les mêmes, l'écheveau est le même ; la pierre se souvient ; l'eau possède la mémoire ; l'air a un passé dont on peut lui demander compte ; la flamme se renouvelle comme un pfénix. Qu'est-ce qu'un animal, sinon une créature de pierre, d'eau, de feu et d'air ? Rappelle-toi comment parler, Tchiiter. Tu es un animal, mais l'Animal est ton cousin, satanée bestiole. Dis « esprit ».

Tchiiter extirpa une lente de sa toison pectorale et la mangea.

— Esprit, chanta Tantine, esprit, esprit, il est là, je le sais. Esprit !

— Mépris, dit Tchiiter, ou quelque chose d'approchant.

Irji poussa Manek et les enfants faillirent passer par la porte en regardant Tantine rire, danser et chanter. Elle saisit Tchiiter et l'étreignit :

— Esprit, esprit, oh Tchiiter ! L'esprit est là ! Dis esprit !

— Mépris, mépris, répéta Tchiiter peu convaincu par sa prestation. Dépit.

Rabat-Joie sortit de sa sieste, réveillé par cette nouvelle voix.

— Esprit, dit Tantine.

— Épine, répéta patiemment Tchiiter. Espoir. Et spores. Esprout prout prout. Pires spires sprint. Sapristi.

— Esprit, dit Tantine. Oh, mon Tchiiter, nous nous découvrons encore un lien avec les travaux du professeur Dillamond ! Il y a un dessein universel qui nous unit, oh si nous pouvions en percevoir la profondeur ! Tout n'aura pas été vain ! Esprit, mon ami, esprit !

— Et sport, dit Tchiiter.

Les enfants mouraient de rire. Ils dévalèrent l'escalier et s'écroulèrent dans leur dortoir, enfilant leurs chemises de nuit en gloussant.

Ils ne parlèrent pas de ce qu'ils avaient vu à Sarima ou aux sœurs. Ils avaient peur qu'elles arrêtent Tantine, et ils voulaient tous que Tchiiter apprenne suffisamment à parler pour pouvoir jouer avec eux.

Chaque jour, il leur semblait qu'il fallait sortir de Kiamo Ko ou périr d'ennui ; Sarima eut l'idée d'aller faire du patin à glace sur un étang voisin. Les sœurs acceptèrent, et exhumèrent les patins rouillés que Fiyero avait rapportés de la Cité d'Émeraude. Les sœurs préparèrent des caramels et des gourdes de cacao, allant jusqu'à se décorer de rubans vert et or, comme pour une nouvelle Fête-Lurline. Sarima s'était vêtue d'une robe de velours marron avec une étole de fourrure, les enfants ajoutèrent une couche de pantalons et de tuniques, et même Elphaba les accompagna, dans un épais manteau de brocart pourpre et de lourdes bottes Arjiki en peau de chèvre, avec des mitaines, son balai à la main. Tchiiter traînait un panier d'abricots secs. Les sœurs, sanglées et serrées dans leurs manteaux ternes d'hommes des tribus, fermaient la marche.

Les villageois avaient dégagé la neige au milieu de l'étang. C'était un parquet de danse, un plateau d'argent, gravé de milliers d'arabesques, capitonné d'oreillers et de traversins de neige pour accueillir en douceur les patineurs qui auraient oublié l'art de freiner dans les virages. Sous le soleil impitoyable, les montagnes se découpaient comme des rasoirs sur le ciel bleu ; de grandes aigrettes des neiges et des griffons des glaces tournoyaient en altitude. La patinoire résonnait déjà de gosses hurlant et d'adolescents

saisissant la moindre occasion de s'effondrer confortablement les uns sur les autres, dans des poses suggestives. Les aînés se déplaçaient plus lentement, tournant en procession sur la glace. La foule se tut en voyant approcher la maisonnée de Kiamo Ko, mais, les enfants étant les enfants, le silence ne dura pas longtemps.

Sarima s'aventura sur la glace, ses sœurs s'agglutinant autour d'elle. Avec sa corpulence, Sarima craignait de tomber, et ses chevilles n'étaient pas très robustes, non plus. Mais rapidement, elle se rappela comment faire – un pied, puis l'autre, en longues enjambées langoureuses… et les classes sociales finirent par se mêler. Elphaba ressemblait à l'un de ses corbeaux : les genoux saillant, battant des coudes, guenilles au vent, griffant l'air de ses doigts gantés à la recherche de l'équilibre.

Lorsque les adultes se furent assez amusés (mais les enfants n'en étaient qu'à l'échauffement), Sarima, les sœurs et Elphie s'effondrèrent sur des peaux d'ours que les citoyens avaient étendues à leur intention.

— L'été, dit Sarima, nous faisons un immense feu de joie et nous tuons des cochons, avant que les hommes descendent dans les plaines, ou que les jeunes gens montent garder les moutons et les chèvres. Ils viennent tous au château manger un bout de porc et boire quelques chopes de bière. Et bien sûr, chaque fois qu'il y a un lion des montagnes ou un ours particulièrement méchant, nous les laissons entrer et rester jusqu'à ce que l'animal soit tué ou s'en aille. (Elle se fendit d'un bref sourire, du genre « noblesse oblige », regardant au loin, mais les gens du cru ne leur prêtaient plus attention, à présent.) Tantine, ma chère, vous êtes impressionnante dans cette robe, et avec ce balai qui dépasse.

— Liir dit que c'est un balai magique, intervint Nor, accourue pour jeter une poignée de flocons granuleux au visage de sa mère.

Elphaba détourna rapidement la tête en relevant son col pour éviter tout ricochet. Nor éclata d'un rire peu amène, musical comme le vent, et décampa.

— Alors, dites-nous, comment votre balai est-il devenu magique ? demanda Sarima.

— Je n'ai jamais dit qu'il l'était. Je l'ai eu d'une vieille nonne appelée Mère Rickale. Elle m'a prise sous son aile, quand elle était assez vaillante, et m'a… guidée – je suppose qu'on peut le dire ainsi.

— Guidée, dit Sarima.

— La vieille nonne m’a dit que le balai me lierait à mon destin, ajouta Elphie. Je suppose qu’elle voulait dire que mon destin était domestique. Pas magique.

— Bienvenue chez les sœurs, dit Sarima en bâillant.

— Je n’ai jamais su si Mère Rickale était complètement folle ou si c’était une sage, une vieille dingue prophétique, dit Elphie – mais les autres n’écoutaient pas, alors elle se tut.

Un peu plus tard, Nor vint se jeter de nouveau dans le giron de sa mère.

— Raconte-moi une histoire, maman. Les garçons sont méchants.

— Les garçons sont des créatures agaçantes, concéda sa mère. Parfois. Tu veux l’histoire de quand tu es née ?

— Non, pas celle-là, dit Nor en bâillant. Une vraie histoire. Raconte-moi encore celle de la Sorcière et des bébés renards.

Sarima protesta, sachant bien que les enfants considéraient Invitée Tantine comme une sorcière. Mais Nor était têtue et Sarima céda, et raconta l’histoire. Elphaba l’écouta. Son père lui avait enseigné des préceptes moraux, il l’avait édifiée sur sa responsabilité ; Nounou avait commeré ; Nessarose avait geint. Mais personne ne lui avait raconté d’histoires quand elle était jeune. Elle s’approcha un peu pour mieux entendre par-dessus le bruit de la foule.

Sarima récitait le conte sans y insuffler trop d’énergie théâtrale, mais même ainsi, Elphaba sentit un pincement au cœur quand elle entendit la conclusion.

— Et la méchante vieille Sorcière resta là, très longtemps.

— Et elle est sortie un jour ? récita Nor, les yeux brillants, ravie par le rituel.

— *Pas encore*, répondit Sarima en se penchant, pour faire semblant de la mordre dans le cou.

Nor se dégagea en couinant et courut rejoindre les garçons.

— Je pense que c’est honteux, même si c’est juste une histoire, de dire qu’il existe un au-delà pour le Mal, dit Elphaba. Toute notion de vie après la mort est une manipulation, un mensonge mielleux. C’est honteux comment les unionistes et les païens agitent l’enfer pour intimider les gens, et l’Au-Delà éthéré pour les récompenser.

— Vous vous trompez, dit Sarima. Pour commencer, c’est là que Fiyero m’attend. Et vous le savez.

Elphaba en resta bouche bée. Sarima semblait toujours lancer une attaque au moment où elle s'y attendait le moins.

— Dans l'Au-Delà ? dit Elphie.

— Oui, ce qui vous irrite tellement, insista Sarima. Je plains la communauté de l'Au-Delà, le jour où on lui demandera de vous accueillir. Quelle aigrie vous faites !

7

— Elle est dingue, dit Manek d'un air pénétré. Tout le monde sait qu'on ne peut pas apprendre à parler à un animal.

Ils se trouvaient dans une écurie d'été abandonnée, occupés à sauter dans le foin depuis une plate-forme, projetant des nuages de paille et de neige dans la lumière inégale.

— Et alors, qu'est-ce qu'elle fait avec Tchiiter ? demanda Irji. Puisque tu en es si sûr ?

— Elle lui apprend à répéter, comme un perroquet, dit Manek.

— Je pense qu'elle est magique, intervint Nor.

— Toi, tu crois que tout est magique, dit Manek. Bête de fille.

— Tout est magique, oui, répliqua Nor, en s'élançant de la plate-forme pour bien montrer aux garçons en quelle estime elle tenait leur scepticisme.

— Tu crois vraiment qu'elle est magique ? demanda Manek à Liir. Tu la connais mieux que nous. C'est ta mère.

— C'est ma Tantine, pas vrai ? répondit Liir.

— C'est notre Tantine à nous, mais c'est ta mère à toi.

— Je sais ! s'écria Irji, feignant de se passionner pour le sujet afin d'éviter un nouveau saut. Liir est le frère de Tchiiter. Liir était comme Tchiiter avant qu'elle lui apprenne à parler. Liir, tu es un singe.

— Je ne suis pas un singe, répondit Liir, et je ne suis pas ensorcelé.

— Bon, allons demander à Tchiiter, dit Manek. C'est bien le jour où Tantine prend son café avec maman ? Allons voir si Tchiiter a appris assez de mots pour répondre à quelques questions.

Ils gravirent quatre à quatre l'escalier en colimaçon menant à la chambre de Tantine Sorcière.

Elle était bien partie, et il restait Tchiiter qui grignotait des coquilles de noix, Rabat-Joie somnolant devant le feu, grognant dans son sommeil, et les abeilles qui chantaient leur chœur perpétuel. Les enfants n'aimaient pas beaucoup les abeilles, et n'étaient pas fous de Rabat-Joie non plus. Même Liir avait cessé de s'intéresser au chien une fois qu'il avait trouvé des enfants avec qui jouer. Mais Tchiiter était son préféré.

— Qu'il est mignon, ce petit bébé, commença Nor. Viens, mon petit, viens voir tata Nor.

Le singe prit un air dubitatif, mais finit par accepter ; il traversa la pièce d'un bond de ses jointures et pieds agiles, et atterrit dans les bras de Nor. Il lui inspecta les oreilles à la recherche de friandises, et jeta un coup d'œil aux garçons par-dessus son épaule.

— Dis-nous, mon ami Tchiiter, est-ce que Tantine Sorcière est vraiment magicienne ? demanda Nor. Parle-nous de Tantine Sorcière.

— Arrière Sorcière, dit Tchiiter en jouant avec ses doigts. Si fière, civière sorcière ?

Les enfants auraient pu jurer que c'était une question, à voir Tchiiter plisser le front.

— Tu es ensorcelé ? demanda Manek.

— Sort c'est laid. Sort souillé, répondit Tchiiter. Lait sur sol.

— Comment souiller le sort ? Comment te retransformer en garçon ? demanda Irji. (C'était le plus grand, mais il était tout aussi fasciné que les autres.) Comment faire ?

— Qu'on m'enferme ? dit Tchiiter. Ferme amant, firmament, ferme enfer. Comment ?

— Dis-nous ce que c'est, demanda Nor en le cajolant.

— Ce que c'est, décès, dit Tchiiter.

— Fantastique, dit Irji. Alors, on ne peut pas dissiper le sort.

— Oh, il jacasse, c'est tout, dit Elphaba à la porte. Tiens, tiens, des visiteurs que je n'ai même pas invités.

— Oh, bonjour Tantine, répondirent-ils. (Ils savaient qu'ils n'avaient pas à être là.) Il parle, on dirait. Il est ensorcelé.

— Il répète surtout ce que vous dites, corrigea Elphaba en s'approchant. Donc, laissez-le tranquille. Vous n'avez pas le droit d'entrer ici.

— Pardon, dirent-ils, et ils partirent.

Une fois dans la chambre des garçons, ils s'écroulèrent sur leurs matelas en rugissant de rire, sans pouvoir dire ce qui était si drôle. Le soulagement

d’être sortis indemnes des appartements de la Sorcière, alors même qu’ils n’avaient rien à y faire ? Les enfants décidèrent qu’ils n’avaient plus peur de Tantine Sorcière.

8

Ils en avaient assez de rester claquemurés, mais enfin, il se mit à pleuvoir au lieu de neiger. Ils jouaient beaucoup à cache-cache, attendant que la pluie cesse pour sortir.

Un matin, c’était à Nor de chercher. Elle n’arrêtait pas de trouver Manek, parce que Liir se cachait toujours près de lui et le trahissait. Manek perdit patience :

— Je me fais toujours prendre à cause de toi, t’es trop mauvais. J’en ai assez de tes excuses : tu me dis que tu sais pas te cacher… et puis ?

— Mais je peux pas me cacher dans le puits ! dit Liir, qui avait mal compris.

— Oh que si, répondit Manek, ravi.

La partie suivante commença, et Manek conduisit Liir droit à l’escalier du sous-sol. La cave était encore plus humide que d’habitude, avec l’eau du sol qui s’infiltrait entre les pierres de fondation. En faisant glisser le couvercle du puits, ils virent que le niveau de l’eau avait monté – mais il était encore à quatre bons mètres en contrebas.

— Ce sera parfait, dit Manek. Regarde, si on accroche la corde au crochet, le seau tiendra assez pour que tu grimpes dedans. Puis je lâcherai la crémaillère, et le seau descendra lentement sur le côté du puits. J’arrêterai le mécanisme avant que tu arrives à l’eau, ne t’en fais pas. Puis je mettrai le couvercle et Nor, elle te cherchera, elle te cherchera ! Elle ne te trouvera jamais.

Liir jeta un coup d’œil dans le puits suintant :

— Et s’il y a des araignées ?

— Les araignées ont horreur de l’eau, répondit Manek avec autorité. Ne t’inquiète pas pour elles.

— Et pourquoi tu le fais pas, toi ? demanda Liir.

— Tu n’es pas assez fort pour me faire descendre, voilà pourquoi, répondit Manek patiemment.

— Ne te cache pas trop loin, dit Liir. Ne me descends pas trop. Ne ferme pas complètement le couvercle, je n'aime pas le noir.

— Tu te plains tout le temps, dit Manek en l'aidant à s'installer. C'est pour ça qu'on t'aime pas, tu sais.

— Ça, tout le monde est méchant avec moi, dit Liir.

— Accroupis-toi maintenant. Tiens les cordes des deux mains. Si tu frottes un peu contre le mur, repousse-le. Je vais te descendre lentement.

— Où tu vas te cacher ? demanda Liir. Il n'y a aucun autre endroit ici.

— Sous l'escalier. Elle ne me trouvera jamais dans l'ombre, elle a horreur des araignées.

— Je croyais que tu m'avais dit qu'il n'y en avait pas !

— Elle croit qu'il y en a, corrigea Manek. Un, deux, trois. C'est vraiment une bonne idée, Liir. Tu es très courageux, ajouta-t-il en grognant sous l'effort.

Liir était plus lourd qu'il l'avait imaginé, et la corde filait trop vite. Elle se coinça entre la poulie et le cadre, et le seau s'arrêta, rebondissant contre le mur dans un écho étouffé.

— Hé, c'est allé trop vite, fit la voix de Liir, spectrale dans la pénombre.

— Ne fais pas ta chochotte, dit Manek. Maintenant, chut, je vais refermer le couvercle en partie, qu'elle ne se doute de rien. Ne fais aucun bruit.

— Je crois qu'il y a des poissons en bas.

— Évidemment qu'il y en a, c'est une citerne à poissons.

— Heu, je suis horriblement près de l'eau. Ils sautent ?

— Oui, ils sautent, et ils ont des dents acérées, abruti, et ils aiment les petits gros, dit Manek. Bien sûr que non qu'ils ne sautent pas ! S'ils sautaient, est-ce que je te ferais courir un danger pareil ? Tu ne me fais pas la moindre confiance, pas vrai ?

Il soupira, comme s'il était déçu au-delà de toute expression, et quand il remit le couvercle complètement – et pas partiellement – il remarqua sans surprise que Liir était trop vexé pour se plaindre.

Manek resta un petit moment sous l'escalier. Comme Nor ne descendait pas, il décida qu'il serait encore mieux caché sous les nappes de l'autel, dans la vieille chapelle moisie.

— Je reviens tout de suite, Liir, siffla-t-il, mais Liir ne répondit pas.

Il ruminait encore ses griefs, sans doute.

Sarima effectuait l'une de ses rares visites à la cuisine, concoctant une bouillie à base de légumes ramollis du garde-manger. Les sœurs avaient organisé un récital de danse entre elles, dans le salon de musique au-dessus.

— On dirait un troupeau d'éléphants, commenta Sarima en voyant Invitée Tantine débarquer, à la recherche d'un casse-croûte.

— Je ne m'attendais pas à vous voir ici, répondit Elphaba. Vous savez, j'ai à me plaindre de vos enfants.

— Qu'est-ce qu'ils ont encore fait, ces adorables petits vandales ? réagit Sarima. Ils ont de nouveau mis des araignées dans vos draps ?

— Les araignées ne me dérangeaient pas. Au moins, les corbeaux pouvaient les manger. Non, Sarima, les enfants fouillent dans mes affaires, ils asticotent Tchiiter sans pitié, et ils ne m'écoutent pas quand je leur parle. Vous ne pouvez pas faire quelque chose ?

— Que faire ? demanda Sarima. Tenez, goûtez ce rutabaga. Il est pourri ?

— Même Rabat-Joie n'y toucherait pas, décréta Elphie. Vous feriez mieux d'en rester aux carottes. Je pense que ces enfants sont ingouvernables, Sarima. Ne seraient-ils pas mieux à l'école ?

— Certes oui, dans une vie meilleure, mais comment le pourraient-ils ? répondit placidement leur mère. Je vous ai déjà dit qu'ils forment des cibles parfaites pour des Arjiki ambitieux. C'est déjà assez grave de les laisser galoper sur les pentes de Kiamo Ko en été, je ne sais jamais quand est-ce qu'on les retrouvera ligotés et saignés comme des cochons, avant de les ramener à la maison pour les enterrer. C'est le prix du veuvage, Tantine : nous devons faire au mieux.

— J'étais une enfant obéissante, dit fermement Elphaba. Je m'occupais de ma petite sœur, qui était horriblement difforme de naissance. J'obéissais à mon père, et à ma mère jusqu'à sa mort. J'ai parcouru le pays comme enfant missionnaire en témoignant du Dieu Innommé, alors même que j'étais fondamentalement athée. J'ai cru en l'obéissance, et je ne pense pas que cela m'ait nui.

— Alors, qu'est-ce qui vous a nui ? demanda spirituellement Sarima.

— Vous ne voudrez pas l'entendre, répondit Elphie, donc je ne vous le dirai pas. Mais, quelles qu'en soient les raisons, vos enfants sont ingouvernables. Je désapprouve votre laxisme.

— Oh, les enfants ont bon fond, dit Sarima, concentrée sur son épluche-carottes. Ils sont si innocents, si gais ! Cela me revigore de les voir courir et jouer dans la maison. Ces jours précieux seront bientôt passés, ma chère

Tantine, et nous nous souviendrons alors de l'époque où cette maison résonnait de rires d'enfants.

— De rires d'enfer.

— Les enfants ont une bonté naturelle, dit Sarima avec énergie, lancée dans son sujet. Vous connaissez cette petite Ozma, qui avait été détrônée par le Magicien il y a si longtemps ? À ce qu'on dit, elle a disparu quelque part, gelée dans une grotte – peut-être même dans les Kells, pour ce que j'en sais. Elle est conservée dans son innocence enfantine, parce que le Magicien n'a pas eu le courage de la tuer. Un jour, elle reviendra régner sur Oz, et elle sera le meilleur souverain et le plus sage que nous ayons eu, grâce à la sagesse de la jeunesse.

— Je n'ai jamais cru aux enfants sauveurs, répondit Elphaba. Pour ce que j'en sais, ce sont les enfants qui ont besoin d'être sauvés.

— Vous êtes irritée parce qu'ils sont toujours de bonne humeur, c'est tout.

— Vos enfants sont des esprits maléfiques, lâcha Elphie.

— Ils ne sont pas maléfiques, pas plus que nous l'étions, mes sœurs et moi.

— Vos enfants ne sont pas *bons*, insista Elphaba.

— Eh bien, comment jugez-vous Liir, alors ?

— Oh, Liir, dit Elphie avec une expression dédaigneuse.

Sarima allait poursuivre la conversation – sur un sujet dont elle était curieuse depuis longtemps – quand Trois arriva en courant dans la cuisine.

— Les cols en contrebas ont dû dégeler bien avant la période habituelle, car nous avons aperçu une caravane qui passait péniblement la Piste de Coince-Cuisses, en provenance du nord ! Elle sera là d'ici à demain !

— Oh, joie ! s'exclama Sarima. Et dans quel état est le château ! C'est toujours comme ça. Nous n'apprendrons donc jamais ? Vite, appelez les enfants, il va falloir organiser un grand nettoyage. On ne sait jamais, Tantine, ce pourrait être un invité à honorer. Il faut se tenir prêt.

Manek, Nor et Irji arrivèrent en courant de leur jeu. Trois leur donna les nouvelles, et ils filèrent immédiatement à la plus haute tour pour guetter la caravane à travers la pluie faiblissante, et agiter des tabliers et des mouchoirs. Oui, il y avait une caravane, cinq ou six skarks et un petit chariot, qui avançait péniblement dans la neige et la boue, passait difficilement un gué, s'arrêtait pour réparer une roue cassée, s'arrêtait encore pour nourrir les skarks ! C'était un merveilleux spectacle, et pendant

tout le dîner, constitué d'une soupe de légumes, les enfants discutèrent des surprises que leur apporteraient les passagers de la caravane.

— Ils n'ont jamais cessé de croire que leur père reviendrait, chuchota Sarima à Elphaba. Cette agitation, c'est l'espoir de son retour, même s'ils ne s'en souviennent pas.

— Où est Liir ? demanda Quatre. C'est un parfait gâchis de bonne soupe, quand il n'arrive pas à l'heure. S'il vient me voir en pleurant après, il n'en aura pas. Où est Liir, les enfants ?

— Il jouait avec nous tout à l'heure. Peut-être qu'il s'est endormi, dit Irji.

— Allons faire un feu de joie, pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs avec des signaux de fumée, dit Manek, en bondissant de table.

9

Il était l'heure de déjeuner quand les skarks et le chariot entamèrent l'ascension finale et difficile de la pente jusqu'à la herse du château, devant les grilles de jaspe et de chêne. Les gens du village sortirent de leurs tanières et poussèrent le chariot, l'aidant à passer les ornières de boue gelée, et à franchir enfin le pont-levis abaissé. Elphaba, aussi curieuse que tout le monde, se tenait avec la Princesse Douairière des Arjiki et ses sœurs sur un parapet dominant l'entrée aux pierres grossièrement taillées. Les enfants attendaient dans la cour pavée derrière, sauf Liir.

Le chef de la caravane, un jeune homme grisonnant, ne gratifia Sarima que d'une très vague salutation montagnarde. Les skarks déféquèrent mollement sur les pavés, au ravissement des enfants, qui n'avaient jamais vu d'étrons de skark avant. Puis le chef alla au chariot dont il ouvrit la porte. Il grimpa à l'intérieur. On l'entendit élever la voix, parler fort comme à un dur d'oreille.

Ils attendirent. Le ciel était d'un bleu perçant, presque printanier vraiment, et les glaçons pendaient des corniches en dangereuses dagues, fondant à une vitesse folle. Les sœurs rentraient toutes le ventre, maudissant la part de pain d'épice supplémentaire, la crème au miel dans le café, jurant de faire des efforts. *S'il te plaît, douce Lurline, que ce soit un homme !*

Le chef ressortit du chariot, tendit la main et aida une personne à descendre : une vieille dame, aux membres grinçants, avec de tristes jupes sombres et un bonnet hideusement démodé, même pour des provinciaux.

Mais Elphaba se pencha, fendant l'air de son menton acéré et de son nez en lame, reniflant comme un animal. La visiteuse se tourna et le soleil tomba sur son visage.

— Par tous les dieux, souffla Elphie. C'est ma vieille Nounou !

Là-dessus, elle descendit du parapet et courut serrer la vieille femme dans ses bras.

— Des sentiments humains, voyez-moi ça, souffla Quatre. Je ne l'en aurais pas crue capable.

Car Invitée Tantine sanglotait presque de bonheur.

Le chef de la caravane refusa de rester à dîner, mais Nounou, avec ses valises et ses malles, n'avait visiblement pas l'intention d'aller plus loin. Elle s'installa dans une petite chambre humide juste en dessous d'Elphaba, et prit l'éternité qu'il faut aux vieux pour faire leur toilette. Le temps qu'elle soit prête à se tenir en société, le dîner était servi. Une vieille poule faisandée, plus fibres que chair, gisait dans une sauce au poivre délayée sur l'un des bons plateaux. Les enfants étaient sur leur trente-et-un, et avaient la permission exceptionnelle de dîner dans le salon de réception. Nounou arriva au bras d'Elphaba, et s'assit à sa droite. Comme c'était une visiteuse d'Elphie, les sœurs avaient eu l'attention de poser le rond de serviette de cette dernière à un bout de la table, en face de Sarima – place traditionnellement vide, en honneur du pauvre Fiyero disparu. C'était une grave erreur, comme elles le reconnurent presque aussitôt, car Elphaba n'apprécia jamais cet avancement. Mais pour l'instant, tout n'était que sourire et savoureuse hospitalité. Le seul sujet d'agacement (outre le fait que Nounou n'était pas un jeune futur prince en quête d'une épouse) fut que Liir continuait de bouder. Les enfants ne savaient pas où il était.

Nounou était une vieille femme fatiguée et plus que mûre, la peau craquelée comme du savon sec, la chevelure dégarnie et d'un blanc jaunâtre, avec des mains aux veines proéminentes, telles des ficelles autour d'un bon fromage de chèvre local. Elle annonça d'une voix sifflante, avec de nombreuses pauses pour reprendre sa respiration et réfléchir, qu'elle avait entendu dire par un nommé Crope, à la Cité d'Émeraude, que son ancienne pupille Elphaba avait assisté Tibbett dans ses derniers moments au

Cloître de Sainte-Glinda, aux environs de la Cité. Nul dans la famille n'avait eu de nouvelles d'Elphaba depuis des années et des années, et Nounou avait décidé de la retrouver. Les nonnes n'avaient pas voulu lui parler au début, mais Nounou avait insisté, puis elle avait attendu qu'une nouvelle caravane soit prête à partir. Les nonnes lui avaient parlé de la mission d'Elphaba à Kiamo Ko, et Nounou avait réservé pour partir au printemps suivant. Et voilà.

— Et le monde extérieur ? demanda Deux avec empressement.

Les deux autres pourraient toujours se raconter leurs histoires de famille plus tard.

— Comment ça ? demanda Nounou.

— Politique, science, mode, beaux-arts, les avancées ! s'écria Deux.

— Eh bien, notre redoutable Magicien s'est couronné Empereur, dit Nounou. Vous le saviez ?

Elles l'ignoraient.

— En vertu de quelle autorité ? lança Cinq. Et en outre, Empereur de *quoi* ?

— Personne n'a plus d'autorité que lui, a-t-il déclaré, et qui peut l'en dissuader ? Il s'occupait de distribuer les honneurs, comme il le fait chaque année. Il s'en est ajouté un pour lui, voilà tout. Quant à savoir de quoi il est l'Empereur, je ne saurais le dire. Certains chuchotent que cela implique des visées expansionnistes. Mais vers où ? Je ne saurais le dire, vraiment. Vers le désert ? Et au-delà, vers Quox, ou Ix, ou Fliaan ?

— Ou alors, il souhaite contrôler davantage un territoire qu'il dirige de loin, suggéra Elphaba, comme le Vinkus ?

Un frisson la parcourut, comme une vieille blessure enfouie dans sa poitrine.

— Personne n'est particulièrement ravi, poursuivit Nounou. Il y a un service militaire obligatoire maintenant, et la Force Tempête menace de dépasser en nombre l'Armée Royale. On ne sait pas s'il y aura une lutte de pouvoir interne, et si le Magicien n'est pas en train de se prémunir contre un coup d'État. Comment avoir une opinion sur toutes ces affaires ? Vieille et femme que je suis ?

Elle sourit, les incluant toutes dans son propos. Sarima et ses sœurs lui jetèrent un regard furieux, et aussi juvénile que possible.

10

Le lendemain se leva à peine, tant il était maussade de pluie, menaçant de nuages informes.

Dans le salon, attendant que Nounou apparaisse pour renouer avec leur obligation de la distraire, Sarima et ses sœurs discutaient des nouvelles qu'elles avaient apprises sur leur Invitée Tantine.

— Elphaba, dit Deux d'un air pensif. C'est plutôt joli. D'où cela vient-il ?

— Je me souviens, dit Cinq, qui était passée par une phase assez religieuse quand elle avait compris que les possibilités de mariage s'éloignaient. J'ai eu une *Vie des Saints,* avant. Sainte Aelphaba de la Cascade, cétait une mystique croquignonne, d'il y a six ou sept siècles. Vous ne vous rappelez pas ? Elle voulait prier, mais elle était d'une telle beauté que les hommes de la région n'arrêtaient pas de l'ennuyer pour obtenir son… attention.

Elles soupirèrent en chœur.

— Pour préserver sa sainteté, elle s'est retirée dans la nature avec ses saintes écritures et une grappe de raisin. Les bêtes féroces la menaçaient, et les hommes féroces la pourchassaient, et elle était dans une détresse profonde. Puis elle arriva devant une énorme cascade tombant d'une falaise. Elle dit alors « Ceci est ma caverne », elle ôta tous ses vêtements et entra droit dans le rideau d'eau grondante. Derrière se trouvait une caverne creusée par les éclaboussures. Elle s'assit là, et à la lumière qui filtrait de la cataracte, elle lut son livre saint, méditant sur des questions spirituelles. Elle mangeait un grain de raisin de temps en temps. Quand elle eut enfin fini sa grappe, elle sortit de la caverne. Des centaines d'années s'étaient écoulées. Un village s'était construit sur les berges, et même un moulin à aubes. Les villageois reculèrent saisis d'horreur, car, enfants, ils avaient tous joué dans la caverne derrière la cascade – des amants s'y étaient donné rendez-vous – des meurtres et autres vilenies s'y étaient produits – des trésors y avaient été enterrés – et nul n'avait jamais aperçu sainte Aelphaba dans sa beauté nue. Mais il suffit que la sainte ouvre la bouche pour parler dans l'ancienne langue, et ils surent tous qu'il devait s'agir d'elle, et ils construisirent une chapelle en son honneur. Elle bénit les enfants et les vieux, et entendit les confessions de ceux dans la force de l'âge, et guérit des malades et nourrit

des affamés, ce genre de choses, et elle disparut de nouveau derrière la cascade avec une grappe de raisins. Une plus grosse cette fois, je crois. Et c'est la dernière fois qu'on l'a vue.

— Alors ainsi, on peut disparaître sans mourir, dit Sarima, regardant par la fenêtre d'un air un peu rêveur.

— À condition d'être une sainte, précisa Deux.

— À condition d'y croire, même, ajouta Elphaba, qui était arrivée dans le salon à la fin de l'histoire. La sainte Aelphaba réapparue pouvait aussi bien être une traînée de la ville voisine, qui voulait se payer une pinte de bon sang aux frais de paysans crédules.

— Et voilà, c'est cela le doute : ce qui ôte tout espoir, dit dédaigneusement Sarima. Tantine, parfois vous me tuez. Vraiment.

— Je pense qu'il serait charmant de vous appeler Elphaba, proposa Six, parce que c'est une histoire charmante. Et c'est bien d'apprendre votre nom de la bouche de Nounou.

— N'essayez pas, répliqua Elphie. Si Nounou ne peut pas s'en empêcher, qu'il en soit ainsi : elle est très vieille et c'est difficile pour elle de changer. Mais pas vous.

Six pinça les lèvres, prête à riposter, mais juste à ce moment on entendit une dégringolade dans l'escalier, et Nor et Irji firent irruption.

— On a trouvé Liir ! crièrent-ils. Venez vite, on croit qu'il est mort ! Il est tombé dans la citerne !

Tout le monde dévala l'escalier de la cave. C'était Tchiiter qui l'avait trouvé. Le singe des neiges avait plissé le nez en passant devant le puits avec les garçons, puis geint, puis gémi, puis tiré sur le couvercle. Nor et Irji avaient eu l'idée de le descendre dans le seau ensuite, mais, quand ils avaient retiré le couvercle, la lumière blafarde sur la peau pâle les avait terrifiés.

Manek arriva en courant quand il entendit les exclamations de sa mère et des autres devant le puits. Ils sortirent Liir. L'eau avait monté, avec la fonte et les pluies qui continuaient. Liir, bouffi, ressemblait à un cadavre dans une rivière.

— Ah, c'est là qu'il était, dit Manek d'une drôle de voix. Il avait bien dit qu'il voulait descendre dans la citerne, une fois.

— Allez-vous-en, les enfants, vous ne devriez pas voir ça, remontez, gronda Sarima. Allons, obéissez, tous en haut.

Ils ne savaient pas ce qu'ils regardaient. Ils avaient peur de regarder de trop près.

— Je n'y crois pas, c'est vraiment trop horrible ! glapit Manek tout excité, et Elphaba lui lança un regard plein de haine.

— Obéis à ta mère, siffla-t-elle.

Une vilaine expression passa sur le visage de Manek, mais il suivit Irji et Nor qui montèrent lourdement au rez-de-chaussée pour épier la conversation sur le seuil.

— Oh, qui possède l'art de guérir avec les mains ? Lavez-vous, Tantine ? gémit Sarima. Vite, il est peut-être encore temps. Vous maîtrisez les arts, non, vous avez étudié les sciences de la vie ! Que pouvez-vous faire ?

— Irji, va chercher Nounou ! Dis-lui que c'est une urgence ! cria Elphie. Nous allons le monter à la cuisine. Doucement. Non, Sarima. Moi, je ne m'y connais pas assez.

— Mais vos sortilèges, votre magie ! s'écria Cinq.

— Ramenez-le, implora Six.

— Vous pouvez le faire, il n'est plus temps de vous cacher derrière votre petit doigt ! ajouta Trois.

— Je ne peux pas le ramener, dit Elphaba. Je ne peux pas ! Je n'ai aucune aptitude pour la sorcellerie ! Je n'en ai jamais eu ! Tout cela n'était qu'une manœuvre stupide de M^me^ Morrible, mais j'ai refusé de m'y plier !

Les six sœurs la regardèrent de travers.

Irji accompagna Nounou à la cuisine, Nor apporta le balai, Manek le *Grimoire*, et les sœurs le corps de Liir, dégoulinant et bouffi, et elles le posèrent sur le billot de boucher.

— Allons, qui est-ce, celui-là ? demanda Nounou, qui se mit néanmoins à pratiquer la respiration artificielle, avec l'aide de Sarima.

— Il est encore plus gros qu'avant, commenta Irji.

— Si on lui crève les yeux avec une paille magique du balai, son âme reviendra, dit Manek.

— Je me demande pourquoi il est descendu dans le puits, ajouta Nor. Je n'aurais jamais osé.

— Sainte Lurline, aie pitié de nous, pitié ! sanglota Sarima, et les sœurs commencèrent à marmonner le service des morts, honorant le Dieu Innommé pour les âmes disparues.

— Nounou ne peut pas tout faire, siffla Nounou. Elphaba, rends-toi utile ! Dans les crises, on dirait ta mère ! Colle ta bouche contre la sienne et

souffle-lui de l’air dans les poumons ! Allez !

D’un revers de manche, Elphaba essuya l’humidité sur le visage blafard et bouffi de Liir. La chair se plissa et resta ainsi. Elphie grimaça, faillit vomir et cracha dans un seau, puis elle plongea sur l’enfant et souffla, son haleine aigre s’enfonçant dans la cavité tout aussi aigre. Ses mains enserraient le billot de boucher, arrachant des échardes, comme dans une extase sexuelle. Tchiiter soufflait en rythme avec elle.

— Il sent le poisson, souffla Nor.

— Si c’est à ça qu’on ressemble quand on se noie, je préfère mourir brûlé, dit Irji.

— Moi, je ne vais pas mourir, déclara Manek, et personne ne peut m’y forcer.

Le corps commença à tousser. Ils crurent d’abord que c’était une pure réaction, l’air de la bouche d’Elphaba qui s’accumulait et ressortait en rot, mais un petit filet jaunâtre jaillit. Puis Liir battit des paupières et sa main s’agita, animée d’une volonté propre.

— Oh, Lurline, murmura Sarima, c’est un miracle. Grâce te soit rendue, Lurline ! Sois bénie !

— On n’est pas sortis d’affaire, dit Nounou. Il peut encore mourir de froid. Allez, vite, enlevez-lui ses vêtements.

Les enfants observèrent l’indécence ridicule de ces femmes adultes arrachant le pantalon et la tunique de cet imbécile de Liir. Elles le frottèrent de lard partout, provoquant un fou rire chez les gamins, et pour la première fois de sa vie, Irji se sentit tout drôle dans son pantalon. Ensuite, elles enveloppèrent Liir dans une couverture de laine, ce qui fit bien des saletés, et s’apprêtèrent à le mettre au lit.

— Où dort-il ? demanda Sarima.

Tout le monde se regarda. Les sœurs regardèrent Elphaba, qui regarda les enfants.

— Oh, parfois par terre dans notre chambre, et parfois par terre dans celle de Nor, précisa Manek.

— Il veut dormir dans mon lit, aussi, mais je le chasse, dit Nor. Il est trop gros, il n’y a pas de place pour mes poupées et moi.

— Il n’a même pas de lit ? demanda froidement Sarima à Elphaba.

— Ce n’est pas à moi qu’il faut poser la question. C’est votre maison, répliqua Elphie.

Liir s’agita et dit :

— Le poisson m’a parlé. J’ai parlé au poisson. La carpe m’a parlé. Elle a dit qu’elle était…

— Chut, mon petit, dit Nounou. On en discutera plus tard.

Elle fusilla du regard les femmes et les enfants.

— Eh bien, il ne devrait pas y avoir besoin de Nounou pour lui trouver un lit digne de ce nom, mais puisqu’il n’y en a aucun pour lui, il peut monter dans ma chambre et moi, je dormirai par terre !

— Bien sûr que non, quelle idée ! dit Sarima en prenant les devants.

— Des barbares, tous tant que vous êtes ! lança Nounou.

Cela, personne ne le lui pardonna jamais à Kiamo Ko.

Sarima réprimanda sévèrement Invitée Tantine pour ce qui était arrivé à Liir. Elphaba voulut dire qu’elle n’y était pour rien, que ce n’était pas sa faute.

— C’était un tour des garçons, un jeu, un défi, dit-elle.

Une fois cette discussion terminée, elles abordèrent les différences entre garçons et filles.

Sarima dit à Tantine ce qu’elle savait des rites d’initiation des garçons dans la tribu.

— On les amène dans la prairie, avec seulement un pagne et un instrument de musique. On leur demande d’invoquer les esprits et les animaux de la nuit, de converser avec eux, d’apprendre d’eux, de les apaiser s’il faut les apaiser, de les combattre s’il faut les combattre. L’enfant qui meurt cette nuit-là manque visiblement du discernement nécessaire pour décider s’il faut combattre ou bien amadouer l’être qu’il rencontre. Il est donc convenable qu’il meure jeune, pour que la tribu n’ait pas à subir le fardeau de sa bêtise.

— Que disent les garçons des esprits qui viennent les voir ? demanda Tantine.

— Les garçons parlent très peu, en particulier du monde des esprits. Cependant, j’entends ce que j’entends. Et je pense que certains de ces esprits sont très patients, très endurants, très obstinés. Selon la tradition, il doit y avoir un conflit, de l’hostilité, un combat, mais je me demande si, au contact des esprits, il ne faut pas avant tout une bonne dose de colère froide aux garçons.

— De la colère froide ?

— Oui, vous ne connaissez pas la différence ? Les mères des tribus disent toujours à leurs enfants qu'il existe deux sortes de colères : la chaude et la froide. Les garçons et les filles les connaissent toutes deux, mais en grandissant, elles se répartissent en fonction du sexe. Les garçons ont besoin de colère chaude pour survivre. Il leur faut le goût du combat, l'envie d'enfoncer le couteau dans la chair, l'énergie, l'initiative de la fureur. C'est nécessaire pour la chasse, la défense, la fierté. Le sexe aussi, peut-être.

— Oui, je sais, dit Elphaba qui s'en souvenait.

Sarima rougit, l'air malheureux. Elle reprit :

— Toutes les filles ont besoin de la colère froide. Elles ont besoin de ce bouillonnement froid, des rancœurs incessantes, du talent pour refuser le pardon, éviter le compromis. Elles doivent savoir que lorsqu'elles disent une chose, elles ne reviendront jamais dessus, jamais, au grand jamais. C'est la compensation d'une vie plus limitée. Si vous contrariez un homme, vous luttez, l'un de vous l'emporte, vous vous adaptez et vous continuez – ou vous êtes mort. Si vous contrariez une femme, tout l'univers en est changé, une fois encore, car la colère froide nécessite une vigilance éternelle en matière d'affront et d'offense.

Sarima foudroyait Elphaba du regard, la bombardant d'accusations implicites, d'allusions muettes à Fiyero et à Liir.

Elphaba y réfléchit. Elle réfléchit à la colère froide et à la colère chaude, à sa répartition selon les sexes, et à celle qu'elle éprouvait – si elle l'avait jamais éprouvée. Elle pensa à sa mère morte jeune, à son père et ses obsessions. Elle pensa à la colère du professeur Dillamond – une colère qui l'avait poussé aux études et à la recherche. Elle pensa à la colère que M^me^ Morrible pouvait à peine dissimuler, elle qui essayait de séduire les étudiantes pour les faire entrer dans les services secrets du gouvernement.

Elphaba y pensa le lendemain matin, en observant le soleil plus vif taper sur la neige qui s'accumulait en contrebas, sur les toits d'ardoise en pente. Elle regarda l'astre faire saigner l'eau gelée d'un glaçon. Le chaud et le froid, œuvrant de concert pour former une stalactite. La colère chaude et froide œuvrant de concert pour créer la fureur, une fureur assez puissante pour s'en servir comme d'une arme contre ces vieux adversaires qu'il fallait encore affronter.

Il lui semblait bien – sans qu'elle ait aucun moyen de le vérifier, bien sûr – qu'elle avait toujours eu la même capacité de colère chaude qu'un

homme. Mais pour réussir, il fallait avoir accès aux deux sortes de colère…

Liir survécut, mais pas Manek. Le glaçon sur lequel Elphaba braquait son regard, en pensant aux armes qu'il fallait pour combattre de telles violences – le glaçon se brisa telle une lance détachée du toit, tomba en sifflant et transperça le crâne de Manek au moment où celui-ci sortait, à la recherche d'un nouveau moyen de tourmenter Liir.

OceanofPDF.com

RÉVOLTES

1

— Ils t’appellent « sorcière », tu le sais ? demanda Nounou. Et pourquoi donc ?

— La bêtise et l’idiotie, répondit Elphaba. Quand je suis arrivée, mon nom n’était pour moi qu’un lointain souvenir, après mes années au couvent, où on m’appelait « Sœur Sainte Aelphaba ». « Elphaba », cela ressemblait à un nom d’antan. Je leur ai dit de m’appeler « Tantine ». Pourtant, je ne me suis jamais sentie Tantine, et je n’ai aucune idée d’à quoi ça ressemble. Je n’ai jamais eu ni oncles ni tantes.

— Hum, dit Nounou, je ne te vois guère en sorcière. Ta mère, paix à son âme, serait scandalisée. Ton père aussi.

Elles se promenaient dans la pommeraie. Un nuage de bourgeons épaississait l’air de sa senteur. Les abeilles de la Sorcière s’en donnaient à cœur joie, dans un bourdonnement grave. Rabat-Joie remuait la queue, assis à l’ombre du tombeau de Manek, près du mur. Les corbeaux faisaient une course de relais dans l’air, effrayant tous les autres oiseaux sauf les aigles. Irji, Nor et Liir se rendaient désormais à l’école du village. Nounou y avait veillé. Kiamo Ko baigna dans la sérénité jusqu’à midi.

Nounou avait soixante-dix-huit ans. Elle marchait avec une canne. Elle n’avait pas renoncé à ses petits efforts de coquetterie, même s’ils semblaient la rendre plus vulgaire que digne, désormais. Elle mettait trop de poudre, se barbouillait de rouge à lèvres, et son léger foulard de dentelle était inutile contre les courants d’air montant de la vallée. Pour sa part, Nounou pensait qu’Elphaba avait petite mine, comme si elle moisissait de l’intérieur. Pâle. Une sorte de désintégration. Elphaba ne semblait prendre aucun soin de ses cheveux magnifiques, les nouant et les cachant sous ce chapeau ridicule. Et sa robe noire avait besoin d’une bonne lessive.

Elles s’arrêtèrent contre un mur de guingois. Les sœurs cueillaient des fleurs à quelques champs de là, Sarima flottant parmi elles. Dans sa robe de deuil noire, elle ressemblait à un gros cocon pendant dangereusement au

bout de ses attaches brisées. C'était bon de l'entendre rire de nouveau, même si cela sonnait faux ; la lumière avait un effet étrange, elle faisait du bien à tout le monde, même à Elphaba.

Nounou avait donné à Elphie des nouvelles de sa famille. L'Éminent Thropp était enfin mort. En l'absence d'Elphaba, présumée décédée, le manteau de l'Éminence avait échu à Nessarose. Ainsi sa sœur cadette se retrouva-t-elle installée à Colwen, à grand renfort de proclamations dogmatiques sur la foi et la faute. Frex vivait là aussi, sa carrière de pasteur étant presque finie. À mesure qu'il relâchait ses efforts, son esprit semblait retrouver son équilibre. Carapace ? Il allait et venait. Selon de nombreuses rumeurs, il faisait office d'agitateur pour la sécession croquignonne d'Oz. D'après Nounou, qui manquait d'objectivité, il était devenu beau et séduisant : bien fait de sa personne, clair de peau, franc, courageux. Il avait à présent une petite vingtaine d'années.

— Et que pense Nessarose de cette sécession ? demanda Elphie. Son opinion compte, si c'est elle l'Éminente Thropp maintenant.

D'après Nounou, Nessarose s'était révélée bien plus futée qu'on l'aurait cru. Elle ne dévoilait pas son jeu, se contentant de vagues déclarations sur la cause révolutionnaire, déclarations qui pouvaient être interprétées de diverses manières, selon le public. Pour Nounou, Nessarose avait l'intention de créer une sorte de théocratie, intégrant aux lois du pays Croquignon sa propre interprétation restrictive de l'unionisme.

— Ton saint père Frex lui-même ne sait pas si ce serait une bonne ou une mauvaise chose, et il garde le silence sur ce sujet. Il ne s'intéresse pas beaucoup à la politique, il préfère le royaume mystique.

Nessarose bénéficiait même d'un certain soutien local pour ses projets, ajouta Nounou. Mais comme Nessarose surveillait ses propos, les forces armées du Magicien stationnées dans la région ne trouvaient aucun prétexte pour l'arrêter.

— Elle est habile à ce jeu, reconnut Nounou. Shiz l'a bien formée. Elle est à l'aise dans ses chaussures, maintenant.

L'expression fit frissonner Elphie. Nessarose n'était-elle pas, encore maintenant, manipulée par un sortilège que M^me^ Morrible lui avait jeté dans le salon de Crage Hall, dans les brumes lointaines de ces années-là ? N'était-elle en fait qu'un pion, aussi habile soit-il, dans le jeu du Magicien, ou de M^me^ Morrible ? Savait-elle pourquoi elle agissait ainsi ? Et d'ailleurs,

Elphaba n'était-elle pas un simple figurant dans la pièce que jouait une puissance maléfique et supérieure ?

Le souvenir des propositions de carrière que M^me^ Morrible leur avait faites – à elle, Nessarose et Glinda – était brutalement revenu à Elphie quand Liir avait échappé à sa quasi-noyade, l'hiver dernier. Une fois suffisamment remis pour expliquer comment il s'était retrouvé dans le puits, il ne put que répéter : « Le poisson m'a parlé, il m'a dit de descendre. » Elphie savait au fond d'elle que c'était Manek, cet atroce Manek, qui avait torturé Liir ouvertement et impitoyablement tout l'hiver. La mort de Manek l'indifférait, même si c'était le précieux fils de Fiyero. Tout tortionnaire faisait une cible à bon droit pour un javelot de glace. Mais Elphie dut reprendre son souffle en entendant ce que Liir lui dit ensuite :

— Le poisson m'a dit qu'il était magique. Il m'a dit que Fiyero était mon père, et qu'Irji, Manek et Nor sont mes frères et sœur.

— Les poissons ne parlent pas, mon chéri ! intervint Sarima. Tu t'imagines des choses. Tu as passé trop de temps là-dedans et tu as le cerveau imbibé d'eau.

Elphaba voulut prendre Liir dans ses bras – une impulsion étrange et triste. Qui était ce garçon qui faisait partie de sa vie ?

Elle savait plus ou moins d'où il venait, mais quant à savoir qui il était… pour la première fois de son existence, cela lui importait. Elle lui posa la main sur l'épaule. Il se dégagea ; il n'avait pas l'habitude d'un tel geste. Et Elphie s'était sentie rejetée.

— Tu veux voir ma souris, Liir ? demanda Nor, qui s'était montrée chaleureuse avec le garçon pendant sa convalescence.

Liir préférait toujours la compagnie de ses pairs aux questions des adultes, et il fut impossible de lui soutirer d'autres renseignements sur son épreuve. Il ne parut guère changé, sauf qu'après la mort de Manek, il courut dans Kiamo Ko avec plus d'énergie et de liberté.

Sarima jeta un regard à Elphaba, et Elphaba crut que l'heure de sa libération était enfin venue.

— Quelles bêtises il nous raconte, il se fait des illusions, dit enfin Sarima. Cette idée que Fiyero était son père ! Fiyero n'avait pas un gramme de graisse, et regardez l'enfant !

D'après les règles édictées, Elphaba n'avait pas le droit de provoquer Sarima pour la faire changer d'avis, mais elle regarda longuement son hôtesse, pour qu'elle accepte la réalité. Sarima refusa.

— Et qui pourrait donc être sa mère ? reprit Sarima d'un ton affable, en effleurant l'ourlet de sa jupe. C'est d'un ridicule achevé.

Pour la première fois, Elphie regretta que Liir n'ait pas au moins une vague nuance verte sur la peau.

Sarima avait disparu, pour pleurer son mari et son fils cadet à la chapelle.

Et les conditions de l'emprisonnement d'Elphie – traître malgré elle, nonne exilée, mère impuissante, révolutionnaire ratée et Sorcière dissimulée – restèrent inchangées.

Pourtant, l'idée qu'un Poisson Rouge ou une Carpe ait fait de telles révélations à Liir… était-ce possible, après tout ? Ou M^me^ Morrible avait-elle la possibilité de changer de forme, de vivre dans l'obscurité froide, de s'infiltrer pour voir ce qu'Elphie préparait ? Liir était pour ainsi dire dénué d'imagination, il n'aurait pas inventé toute cette histoire. Vraiment ?

Chaque fois que Elphie allait regarder dans le puits, à quelque heure du jour ou de la nuit, la vieille carpe – ou Carpe – demeurait invisible.

— Je suis contente d'apprendre que Nessarose est bien dans ses chaussures, dit enfin Elphaba, émergeant de ses pensées dans le verger.

Nounou mâchouillait un sucre d'orge.

— Je voulais dire au sens propre, bavota Nounou. Elle n'a plus besoin d'aide. Ni au sens figuré, ni au sens propre. Elle se tient bien droite et sait s'asseoir toute seule.

— Sans les bras ? Je n'y crois pas, dit la Sorcière.

— Il faudra bien. Tu te rappelles la paire de chaussures que Frex avait décorée pour elle ?

Bien sûr qu'Elphaba s'en souvenait ! Ces chaussures magnifiques ! Gage de dévotion de son père envers sa fille cadette, ce désir d'accroître sa beauté en détournant l'attention de sa difformité.

— Eh bien, ta vieille amie Glinda des Arduenna, tu te souviens d'elle ? Mariée à Sir Chuffrey, et un peu allée à vau-l'eau, à mon humble avis. Elle est venue à Colwen il y a deux ans. Elles se sont amusées comme deux petites folles avec Nessarose, à se rappeler le bon vieux temps de l'université. Là-dessus, elle a remis ces mêmes chaussures, par une espèce d'enchantement. Ne me demande pas. La magie n'a jamais été ma tasse de thé. Les chaussures ont permis à Nessarose de s'asseoir, se tenir debout et marcher sans aide. Elle ne les ôte jamais. Elle prétend qu'elles lui donnent aussi de la vertu morale, mais ça, elle en a des tonneaux de plus qu'il lui en faut. Tu serais étonnée de voir à quel point les Croquignons sont devenus

superstitieux, de nos jours, soupira Nounou. C'est pour ça que j'ai pris la liberté de venir te chercher, ma chérie. Ces chaussures magiques me rendaient inutile. Nounou a perdu son travail.

— Tu es trop vieille pour travailler, alors assieds-toi et profite du soleil, répondit Elphaba. Tu peux rester ici aussi longtemps que tu voudras.

— Tu parles comme si c'était ta maison. Comme si tu avais le droit de lancer ces invitations.

— Tant qu'on ne me laissera pas partir, ce sera ma maison, répondit Elphaba. Je n'y peux rien.

Nounou contempla les montagnes, la main en visière sur le front. Dans la lumière de midi, on aurait dit des cornes luisantes.

— C'est vraiment fantastique, de penser que tu es une Sorcière, en quelque sorte, et que ta sœur essaie d'être la Sainte locale. Qui l'aurait cru, à l'époque où on pataugeait dans les marais Quadling ? Je ne pense pas que tu sois une Sorcière, quoi que tu en dises. Mais il y a une chose que je veux savoir : Liir est ton fils ?

Elphaba frissonna, malgré l'énergie qui brûlait dans son cœur, enfouie sous des couches de glace.

— Ce n'est pas une question à laquelle je peux répondre, dit-elle avec tristesse.

— Tu peux tout me dire, ma chérie. Rappelle-toi, Nounou s'est aussi occupée de ta mère, et une femme plus ouverte et plus sensuelle, je n'en ai encore jamais rencontré. Les conventions ne l'ont jamais arrêtée, ni pendant sa jeunesse ni pendant son mariage.

— Je ne pense pas que j'aie envie de l'entendre, dit Elphie.

— Alors, parlons de Liir. Que diable veux-tu donc dire : tu ne peux pas répondre à une question aussi simple ? Soit tu l'as conçu et porté, soit non. À ma connaissance, il n'y a pas d'autre histoire possible ici-bas.

— Ce que je veux dire, dit Elphaba, le seul commentaire que je ferai, c'est le suivant : quand je suis arrivée au couvent, grâce aux bons offices de Mère Rickale, je n'étais pas en état de savoir ce qui m'arrivait, et j'ai passé un an dans un sommeil de mort. Il est tout à fait possible que j'aie porté un enfant à terme et que j'en aie accouché. Il m'a fallu une deuxième année entière pour récupérer. Mes premiers devoirs ont été de m'occuper des malades et aussi des enfants abandonnés. Je n'ai pas eu davantage de relations avec Liir qu'avec des dizaines d'autres morveux. Quand j'ai quitté le couvent pour venir ici, c'était à la condition que j'emmène Liir avec moi.

Je n’ai pas discuté – on ne discute pas les instructions des supérieurs. Je n’éprouve aucune chaleur maternelle pour ce gamin (elle déglutit : ce n’était plus vrai) et je n’ai pas l’impression d’avoir connu l’expérience de la maternité. Je ne m’en crois pas capable, en fait, même si je suis prête à admettre que je suis simplement ignorante et aveugle. Mais c’est tout ce qu’il y a à en dire. Je n’en dirai pas plus, et toi non plus.

— Tu as l’obligation de te montrer maternelle envers lui, alors, malgré ce mystère ?

— Les seules autres obligations que j’ai sont celles que je me donne. Et voilà, Nounou, c’est tout.

— À entendre tes propos acerbes, cette situation te rend malheureuse. Si tu t’imagines que je suis venue ici pour élever encore une génération de Thropp, laisse tomber. Nounou est sénile maintenant, souviens-t’en, et elle est heureuse ainsi.

Pourtant, Elphaba ne put s’empêcher de remarquer qu’au cours des semaines suivantes, Nounou s’occupa de Liir avec plus d’affection que de Nor et Irji. Elphaba en éprouva de la honte, car elle constata aussi avec quelle joie Liir réagissait aux attentions de Nounou.

En racontant les hauts faits de Carapace – son vieux cœur emballé, presque visible sous son bréchet – Nounou révéla des détails sur les expéditions du Magicien. Cela rendit Elphaba furieuse, elle qui avait espéré se désintéresser des méchants et de leurs exactions.

Nounou rapporta comment le Magicien avait monté une nouvelle sorte de camp de jeunesse, le Jardin de l’Empereur – un joli euphémisme. Tous les enfants croquignons de quatre à dix ans devaient y participer, lors de séjours estivaux d’un mois. Ils devaient jurer le secret – un beau jeu pour eux, sans aucun doute. Nounou raconta une longue histoire embrouillée, convenant plus à des vieilles édentées, serrées au coin du feu, qu’à la table de soirée de célibataires Arjiki coincées et frustrées ; elle raconta comment Carapace, ce cher frère inconnu, s’était déguisé en livreur de pommes de terre. Il avait passé les grilles. Ah là là, ce fripon, que de facéties ! La fille nubile du général du camp, surprise en déshabillé, les alibis inventifs de Carapace, ses badinages, ses fuites échevelées ! Il avait failli être démasqué pendant ses flirts – par des enfants ! Quelle drôlerie ! Malgré ses grands airs, Nounou restait une vieille paysanne bavarde. Elphaba pensa : *elle se rend à peine compte qu’elle parle d’endoctrinement, de trahison, de conscription*

forcée d'enfants impliqués dans une guerre. Elphie, qui avait pris conscience de l'existence de Liir en marge de sa vie, bourdonnant doucement dans son existence, trouva ces histoires d'enfants endoctrinés aussi horrifiantes que répugnantes.

Elle décida de consulter le *Grimoire,* ouvrit sa couverture massive – du cuir orné de fermoirs et d'épingles d'or, repoussé de feuilles d'argent – et parcourut le volume pour découvrir ce qui rend les gens assoiffés de puissance et d'autorité. Est-ce la nature même de la bête en chacun de nous, l'animal humain à l'intérieur de l'être humain ?

Elle chercha une recette pour renverser le régime. Elle trouva bien des pages sur le pouvoir, son aspect destructeur, mais peu sur la stratégie.

Le *Grimoire* expliquait comment empoisonner les rebords d'un verre, enchanter un escalier pour qu'il se referme, énerver le petit chien favori d'un monarque pour qu'il inflige une morsure fatale. Le livre proposait l'insertion nocturne, par tout orifice adéquat, d'une invention monstrueuse, un fil ressemblant à une corde de piano, en partie ver solitaire et en partie mèche explosive, pour entraîner un trépas particulièrement douloureux. *Poudre aux yeux, carnaval que tout cela,* se dit Elphaba. Elle s'intéressa davantage à un petit dessin en exergue d'un chapitre intitulé *Du Mal.* Le dessin – qui, à en croire la naïve Sarima, provenait d'un autre monde que le leur – représentait habilement une femme-monstre au visage imposant. Les mots « CHACAL GROGNANT » entouraient l'illustration, d'une écriture angulaire et branchue, avec des motifs élégants. Elphaba regarda de plus près. Elle vit une créature mi-femme, mi-chacal des prairies, les mâchoires ouvertes, sa patte-main levée pour arracher le cœur d'une toile d'araignée. Cette créature lui rappelait la vieille Mère Rickale du couvent.

Comme Sarima le lui avait dit, les théories du complot semblaient la tourmenter. Elle tourna la page.

Rien dans le *Grimoire* sur la manière de détrôner un tyran… rien d'utile. Les armées d'anges ne l'aideraient pas. Rien n'expliquait pourquoi les hommes et les femmes pouvaient se révéler si horribles. Ou si merveilleux – si cela arrivait encore.

2

En fait, la famille fut ravagée par la mort de Manek. Un sentiment implicite flottait : la vie de Liir avait été épargnée contre celle de Manek. Les sœurs souffraient de la pire des pertes : Manek *adulte* avait été arraché à leur vie. Elles avaient supporté leur triste sort toutes ces années parce que Manek allait devenir l'homme que Fiyero attendait, et peut-être plus encore. Elles comprirent rétrospectivement qu'elles avaient attendu du garçon qu'il redonne à Kiamo Ko sa grandeur déchue.

Irji, cette tête de linotte, n'avait pas plus de sens du destin qu'un chien de prairie. Quant à Nor, c'était une fille, plus évaporée et distraite que la moyenne. Ainsi, Sarima, derrière ses gestes d'acceptation extatique de la vie (ses joies, ses chagrins, ses mystères, sujets sur lesquels elle aimait broder) s'éloigna peu à peu. N'ayant jamais été proche de ses sœurs, elle commença à prendre ses repas seule dans le solarium.

Irji et Nor, qui avaient formé une sorte d'alliance de circonstance contre la méchanceté délibérée de Manek, n'étaient plus aussi liés désormais. Irji commença à traîner dans la vieille chapelle unioniste, apprenant à mieux lire en étudiant les bréviaires et les cantiques moisis. Nor n'aimait pas la chapelle – elle croyait que le fantôme de Manek y rôdait, car c'était le dernier endroit où elle avait vu son corps dans un linceul ouvert – et elle essaya donc de gagner les faveurs d'invitée Tantine – en vain.

— Tu vas faire des bêtises avec Tchiiter, siffla Elphie, et j'ai du travail. Va ennuyer quelqu'un d'autre.

Elle s'apprêta à donner un coup de pied à Nor, qui, criant de douleur comme si on l'avait vraiment frappée, s'en alla dépitée.

Nor se mit à vagabonder, à présent que l'été arrivait, descendant la grande vallée, celle avec le ruisseau au fond pour remonter de l'autre côté, où les moutons broutaient la meilleure herbe qu'ils auraient de toute l'année. Les années précédentes, elle aurait été avec ses frères, ou bien on lui aurait interdit d'y aller seule. Cette année-là, personne ne faisait assez attention à elle pour l'en empêcher. Cela ne l'aurait pas dérangée, même les coups de ceinture ne l'auraient pas dérangée. Elle se sentait seule.

Un jour, elle s'aventura particulièrement loin dans la vallée, prenant plaisir à la force et l'endurance de ses jambes robustes. Elle n'avait que dix ans, mais elle était mûre et vigoureuse pour son âge. Elle avait remonté sa jupe verte à la ceinture, et comme le soleil était haut et fort, elle avait ôté son chemisier pour s'en enturbanner la tête. Elle avait à peine une

proéminence là et là sur sa poitrine, et de toute façon, elle se pensait capable de repérer un berger à des kilomètres.

Comment, mais comment suis-je arrivée ici, de tous les endroits d'Oz, se demanda-t-elle, abordant de nouveaux sujets de réflexion. *Je suis là, fille des montagnes, il n'y a que du vent, des moutons et de l'herbe comme un feu de brousse émeraude, vert et doré comme des décorations de Lurline, un vent doux dans les courants ascendants, rude dans les courants descendants. Rien que moi, le soleil et le vent. Et ces soldats qui sortent de derrière les rochers.*

Elle glissa dans l'herbe sur le dos, remit son chemisier, et se dressa sur ses coudes, à l'abri.

Ils n'avaient rien des soldats qu'elle connaissait. Ce n'étaient pas des Arjiki avec leurs casques et cuivres de cérémonie, armés d'épieux et de boucliers. C'étaient des hommes en uniforme et casquette marron, des sortes de mousquet passés à l'épaule. Ils portaient des bottes plutôt hautes et mal adaptées aux collines ; l'un d'eux s'arrêta pour retirer un caillou et son bras disparut jusqu'au coude.

Leurs uniformes arboraient une croix verte sur le devant, et Nor frissonna d'une excitation inconnue. En même temps, elle voulait être vue. Qu'aurait fait Manek ? se demanda-t-elle. Irji se serait enfui. Liir, stupéfié, aurait paniqué, mais Manek ? Manek serait allé droit vers eux pour savoir ce qui se passait.

Et c'est ce qu'elle ferait. Elle vérifia une dernière fois qu'elle était bien boutonnée, et elle descendit la pente dans leur direction. Le temps qu'elle obtienne toute leur attention, l'homme à la botte s'était rechaussé, et Nor commença à douter de la sagesse de son plan. Mais il était trop tard pour s'enfuir, à présent.

— Salut à vous, dit-elle d'un ton officiel, dans la langue de l'est, plutôt que celle des Arjiki. Salut à vous, et halte. Je suis la Princesse Descendante des Arjiki, et c'est ma vallée que vous piétinez de vos grosses bottes noires.

Il était grand midi quand elle les amena à la forteresse de Kiamo Ko. Les sœurs s'affairaient à leur lessive d'été, battant elles-mêmes les tapis, car elles ne faisaient pas confiance aux femmes de ménage locales pour les traiter avec assez de soin. En entendant le bruit des bottes sur les pavés, les sœurs accoururent sous l'arche, rouges et pleines de poussière, les cheveux dans des fichus de coton. Elphaba entendit aussi le bruit, ouvrit la fenêtre d'un geste et regarda fixement les nouveaux venus.

— N’avancez pas d’un centimètre jusqu’à ce que je sois descendue, cria-t-elle, ou je vous transforme tous en rongeurs ! Nor, écarte-toi d’eux. Allez-vous-en, vous tous.

— Je vais chercher la Princesse Douairière, dit Deux, s’il vous plaît, messieurs.

Le temps que Sarima arrive, toujours ensommeillée après sa sieste, Elphaba était descendue, le balai sur l’épaule, haussant les sourcils jusqu’à la racine des cheveux.

— Personne ne vous a invités ici, dit Elphie (qui avait plus que jamais l’air d’une sorcière avec ses jupes de nonne), alors à quel accueil vous attendiez-vous ? Qui est le chef ? Vous ? Qui est l’officier à la tête de cette mission ? Vous ?

— S’il vous plaît, madame, dit un fringant trentenaire gillikinais. Je suis le commandant – je m’appelle Palourde – et j’ai ordre de l’Empereur de réquisitionner une demeure assez grande pour notre groupe lors de notre séjour dans le district des Kells. Nous effectuons un relevé des cols menant aux Prairies millénaires.

Il sortit un document taché de sueur de sous sa veste.

— C’est moi qui les ai trouvés, Tantine Sorcière, dit fièrement Nor.

— Va-t’en. Rentre, ordonna Elphaba à la fillette. Vous n’êtes pas les bienvenus ici, vous autres, et la fille n’a aucun droit de vous inviter. Faites demi-tour et en avant, repassez le pont-levis.

Nor la regarda, éplorée.

— Ce n’est pas une requête, mais un ordre, dit le commandant Palourde sur un ton d’excuse.

— Ce n’est pas une proposition, c’est un avertissement, dit Elphaba. Partez, ou vous en subirez les conséquences.

Sarima, assez réveillée à présent, intervint, ses sœurs bourdonnant d’excitation à ses côtés.

— Invitée Tantine, dit-elle, vous oubliez le code des montagnes, le même code en vertu duquel vous en êtes venue à habiter ici, et votre vieille Nounou après vous. Nous ne refoulons pas les visiteurs. Je vous en prie, messieurs, veuillez excuser notre amie au sang chaud. Et nous excuser, aussi. Cela fait un moment que nous n’avons pas vu de soldats en uniforme.

Les sœurs s’apprêtaient du mieux qu’elles pouvaient en si peu de temps.

— Je ne le tolérerai pas, Sarima, dit Elphaba, vous n’êtes jamais sortie d’ici, vous ne savez pas qui sont ces gens ni ce qu’ils vont faire ! Je ne le

tolérerai pas, m'entendez-vous ?

— C'est sa fougue, sa détermination, qui la rend si plaisante comme invitée, reprit Sarima (avec une pointe d'agressivité, car en général elle appréciait la compagnie d'Elphaba. Mais elle n'aimait pas que l'on usurpe son autorité.) Par ici, messieurs. Je vais vous montrer où vous laver.

Irji ne savait que penser des militaires, et ne s'en approchait pas trop. Peur d'être enrôlé, ou ensorcelé ? Il ne pouvait le dire.

Il traîna un sac de couchage jusqu'à la chapelle et y dormit, à présent qu'il faisait assez bon. Nounou trouvait que le garçon devenait bizarre :

— Crois-moi, après une vie entière passée à m'occuper du mari dévot de ta chère mère, Frex, et de ta sœur après toi, je sais reconnaître un toqué de la religion quand j'en vois un, dit-elle à Elphaba. Ce gamin devrait prendre des leçons de virilité chez ces hommes, quelle que soit leur mission par ailleurs.

Liir, lui, était aux anges. Il suivait le commandant Palourde partout sauf si on le renvoyait, allait chercher de l'eau et cirait les bottes des soldats, dans une crise de romantisme mal dissimulé. Avec tous ces piétinements, ces reconnaissances dans les vallées voisines, ces relevés de gués et de futures balises, Liir prit plus d'exercice et de grand air que jamais. Son dos, qui menaçait de s'incurver comme une harpe, sembla se redresser. Les soldats ne lui prêtaient aucune attention, mais ne lui manifestaient aucune hostilité non plus, et Liir l'interpréta comme une approbation affectueuse.

Les sœurs revinrent sur terre quand elles réfléchirent au genre d'homme qui s'enrôlait dans l'armée. Mais ce ne fut pas facile.

Sarima seule semblait indifférente à cette perturbation dans leur routine. Elle alla trouver des villageois pour demander de l'aide, afin de nourrir ses hôtes soldats, et, avec un ressentiment mêlé de peur, les villageois apportèrent du lait, des œufs, du fromage et des légumes. Il y avait de la stouche et du garmot de la citerne presque chaque soir. Et du gibier d'été, bien sûr : cailles, pfénix des collines, bébés rocs – dont les soldats se révélèrent bons chasseurs. Nounou pensait que cette équipe de reconnaissance aidait Sarima à surmonter son chagrin, en la ramenant enfin à la table familiale.

Mais Elphaba était furieuse contre tout le monde. Elle avait des mots avec le commandant tous les jours. Elphaba lui interdit de laisser Liir les accompagner – et elle l'interdit à Liir aussi – en vain. Son premier vrai

sentiment maternel fut celui de l'incompétence, et d'être tranquillement ignorée, comme une personne sans importance. Elle ne comprenait pas comment l'espèce humaine avait réussi à évoluer sur plus d'une génération. Elle voulait en permanence étrangler Liir, pour le sauver de figures paternelles à bouche d'or.

À mesure qu'Elphaba s'efforçait de tirer les vers du nez au commandant sur la nature de sa mission, Palourde se montrait d'une politesse de plus en plus glaciale, chaque plaisanterie visant à détourner la conversation. La seule chose qu'Elphaba n'ait jamais acquise, c'étaient les manières de salon, et ce soldat – qui l'eût cru – les maîtrisait parfaitement. Elle avait l'impression de retrouver les filles de la bonne société à Crage Hall.

— Ne t'occupe pas de ces soldats, ils finiront bien par partir, lui dit Nounou, qui avait atteint cette période de la vie où chaque chose représentait soit la crise finale, soit un problème dérisoire.

— Sarima dit qu'elle a rarement vu le moindre détachement du Magicien au Vinkus. L'endroit a toujours été aride, désert, et peu intéressant pour les paysans et marchands du nord et de l'est d'Oz. Les tribus vivent ici depuis des décennies, des siècles j'imagine, sans rien voir d'autre qu'un cartographe de passage, qui bat rapidement en retraite. Tu ne penses pas que cela indique une sorte de plan pour ici ? Qu'est-ce que cela peut être d'autre ?

— Regarde combien de temps il a fallu à ces jeunes gens pour récupérer de leur voyage, dit Nounou. C'est sûrement une simple mission de reconnaissance, comme ils le disent. Ils prendront leurs renseignements et ils partiront. D'ailleurs, tout le monde me le dit tout le temps, cette fichue région est engloutie sous la neige ou la boue les deux tiers de l'année. Tu es une inquiète, tu l'as toujours été. Comme tu te cramponnais aux Quadling quand on faisait du prosélytisme, comme si c'étaient tes poupées ! Comme tu as fait des histoires quand ils ont été déplacés, ou je ne sais quoi ! Ta mère se faisait un sang d'encre à cause de ça, tu peux me croire.

— C'est un fait bien établi que l'on était en train d'exterminer les Quadling, et *nous en avons été témoins*, répondit sévèrement Elphaba. Toi aussi, Nounou.

— Je m'occupe de mes petits, je ne peux pas m'occuper du monde, répondit Nounou en grattant le museau de Rabat-Joie. Je m'occupe de Liir, et tu ne peux pas en dire autant.

Elphaba ne prit pas la peine de réprimander la vieille commère. Elle parcourut de nouveau le *Grimoire*, essayant de trouver un petit sort de contrôle avec lequel elle pourrait fermer les grilles du château au nez des soldats. Elle regretta de ne pas avoir au moins assisté à la classe de magie de M^lle^ Grispetit.

— Bien sûr que ta mère s'inquiétait pour toi, elle s'est toujours inquiétée, reprit Nounou. Tu étais un petit être si bizarre… Et les épreuves qu'a vécues la pauvre femme ! Tu me fais penser à elle, maintenant, simplement tu es plus rigide qu'elle. Elle pouvait vraiment s'abandonner. Tu sais, elle s'est mise dans un tel état en voyant que tu étais une fille – elle croyait dur comme fer qu'elle aurait un garçon – qu'elle m'a envoyée à la Cité d'Émeraude trouver un élixir pour… (Nounou s'arrêta, perplexe.) Ou était-ce un élixir pour empêcher l'enfant suivant de naître vert ? Oui, c'était ça.

— Pourquoi voulait-elle que je sois un garçon ? demanda Elphaba. Si j'avais eu le choix, je lui aurais volontiers fait ce plaisir. Loin de moi l'idée d'être caricaturale, mais j'ai toujours très mal vécu de l'avoir déçue si tôt. Sans parler de mon apparence.

— Oh, ne lui attribue pas de mauvaises intentions, dit Nounou. (Elle ôta ses chaussures et se frotta le talon de sa canne.) Melena détestait sa vie à Colwen, tu sais. C'est pour ça qu'elle s'est arrangée pour tomber amoureuse de Frex et filer de là. Son grand-père, l'Éminent Thropp, n'avait que trop bien fait comprendre qu'elle hériterait du titre. Le titre croquignon se transmet par les femmes, sauf s'il n'y a pas de fille. La demeure familiale, avec toutes les responsabilités afférentes, passerait du grand-père à Dame Partra, puis à Melena, puis à la première fille de Melena. Elle espérait n'avoir que des garçons, pour les tenir à l'écart de cet endroit.

— Elle en parlait avec tant d'amour ! s'exclama Elphaba, stupéfaite.

— Oh, tout est toujours fabuleux quand c'est fini. Mais pour une jeune personne, toute cette éducation sur la richesse et la responsabilité… eh bien, ça lui faisait horreur. Elle s'est révoltée en faisant l'amour tôt et souvent, avec quiconque le voulait bien, et elle s'est pratiquement enfuie avec Frex, qui était le premier prétendant à l'avoir aimée pour elle, et non pour son statut ou son héritage. Melena pensait que ses filles trouveraient cet environnement tout aussi mortel, et donc elle voulait des fils.

— Mais c'est ridicule : si elle avait eu des fils et pas de filles, alors le fils aîné aurait hérité. Si j'avais été un garçon sans sœurs, je me serais retrouvée

dans le même pétrin.

— Pas nécessairement, dit Nounou. Ta mère avait une sœur aînée, née avec une faiblesse nerveuse permanente, et peut-être quelques cases en moins, aussi. Elle vivait hors de la résidence, mais elle était assez saine et âgée pour engendrer, et elle avait autant de chances d'avoir une fille. Si elle avait porté une fille en premier, celle-ci aurait hérité du titre d'Éminence, des terres et de la fortune allant avec.

— Donc, j'ai une tante folle, dit la Sorcière. Peut-être que la folie est de famille. Où est-elle, maintenant ?

— Morte de la grippe quand tu étais encore petite, ce qui n'a laissé aucun choix. Les espoirs de Melena se sont évanouis. Mais c'était ainsi qu'elle raisonnait, à cette époque glorieuse et tumultueuse d'erreurs de jeunesse.

Elphaba gardait quelques souvenirs de sa mère, et ils étaient chaleureux, parfois brûlants.

— Et ces histoires de médicament pour empêcher Nessarose de naître verte ?

— Je lui ai rapporté des pilules de la Cité d'Émeraude, achetées à une romanichelle, dit Nounou. J'ai expliqué à cette créature répugnante ce qui était arrivé – que tu étais née d'une couleur malheureuse, et ces dents ! – grâce à Lurline, ton second râtelier était plus humain ! – et la vieille a fait une prophétie idiote concernant deux sœurs qui joueraient un rôle important dans l'histoire d'Oz. Elle m'a donné des pilules puissantes. Je me suis toujours demandé si ce n'était pas elles qui étaient à l'origine de l'affection de Nessarose. Je ne mettrais plus le nez dans les potions de ces gens, crois-moi, pas avec ce que nous savons, à présent.

Nounou sourit, s'étant depuis longtemps absoute de toute culpabilité dans cette histoire.

— L'affection de Nessarose…, répéta Elphaba. Notre mère a pris un remède de gitan, et a donné naissance à une seconde fille sans bras. C'était soit verte, soit sans bras. Maman n'a pas eu beaucoup de chance avec les filles, pas vrai ?

— Carapace, en revanche, est un bain de jouvence pour l'œil, dit gaiement Nounou. Et puis, qui dira que tout était la faute de ta mère ? D'abord, il y a eu l'incertitude quant au vrai père de Nessarose, et puis les pilules de cette vieille Rickale, et l'humeur lunatique de ton père…

Elphaba sursauta :

— Cette vieille Rickale ? Que veux-tu dire ? Et qui était le père de Nessarose, si ce n'est pas Papa, bon sang ?

— Oh là là, dit Nounou, verse-moi encore du thé et je te dirai tout ça. Tu es assez grande maintenant, et Melena est morte depuis longtemps.

Nounou se lança dans les méandres d'une histoire sur le souffleur de verre Quadling nommé Cœur de Tortue, et l'incertitude de Melena quant à la paternité de Nessarose, sa visite à Rickale, dont elle ne se souvenait de rien sauf le nom, les pilules, la prophétie, « on ne peut pas tirer du sang à une pierre, alors j'arrête ». Elle ne raconta pas (et n'avait jamais raconté) à quel point Melena avait été déprimée à la naissance d'Elphaba. C'était inutile.

Elphie écouta toute l'histoire, avec impatience et agacement. D'un côté, elle voulait jeter tout ça par la fenêtre. Le passé était immatériel. D'un autre côté, les choses s'emboîtaient un peu différemment à présent. Et cette Rickale ? Le nom n'était-il qu'une coïncidence ? Elphie fut tentée de montrer à Nounou l'image du « Chacal Grognant » dans le *Grimoire*, mais elle résista. Inutile d'inquiéter la vieille femme, ou de lui infliger des terreurs nocturnes.

Les deux femmes étaient là à se verser du thé, en s'abstenant d'observations douloureuses sur le passé. Pourtant, Elphaba commença à s'inquiéter pour Nessarose. Peut-être Nessie ne voulait-elle pas de cette situation d'Éminence, et était tout aussi prisonnière là-bas qu'Elphaba l'était ici. Peut-être Elphaba lui devait-elle une occasion de reprendre sa liberté. Mais que devait-on vraiment aux gens ? Était-ce une dette sans fin ?

3

Nor n'était plus elle-même. En un bref laps de temps, sa vie entière avait changé, totalement. Le monde était plus magique que jamais, mais il semblait à l'intérieur d'elle-même, non plus à l'extérieur. Son corps attendait de s'embraser, de s'épanouir, et personne ne paraissait le remarquer ni s'en soucier.

Liir était devenu porteur d'eau pour le corps expéditionnaire. Irji passait son temps à composer de longs livrets de dévotion à Lurline. Ne sachant pas à quoi s'en tenir au sujet des soldats, les sœurs restaient confinées dans

leurs appartements de leur propre gré, frissonnantes et toutes prêtes à agir, si la situation évoluait. Rien ne pouvait évoluer : ainsi le voulaient les conventions, à moins que Sarima se remarie, et alors elles seraient libres d'être courtisées. Leurs complots domestiques pour jeter le commandant Palourde dans les bras de Sarima, cependant, n'eurent aucun succès. Elles redoublèrent d'efforts. Elles allèrent même trouver Tantine Sorcière pour lui demander un philtre d'amour tiré de l'encyclopédie magique. « Ah, dit Elphaba, le jour où les poules auront des dents », et on en resta là.

Nor, privée de compagnie, se mit à traîner aux abords du dortoir militaire, essayant de se mêler aux corvées qu'on n'assignait pas à Liir, dont les hommes ne se souciaient guère. Elle accrochait leurs vestes au soleil. Elle astiquait leurs boutons. Elle leur apportait des fleurs des collines. Elle prépara un plateau de fruits et de fromages d'été qui sembla leur plaire, en particulier quand elle le leur servit elle-même. Un jeune soldat aux cheveux noirs et dégarnis, avec un sourire captivant, aimait qu'elle fasse éclater les quartiers d'orange juste entre ses lèvres, et il suçait le jus sur ses doigts, à l'amusement mêlé d'envie des autres.

— Assieds-toi sur mes genoux, disait-il, je vais te donner à manger.

Il lui offrit une fraise, mais elle refusa de s'asseoir sur ses genoux – et elle adorait refuser.

Un jour, elle décida de leur offrir un grand nettoyage des chambrées. Ils étaient sortis faire l'inventaire des vignobles en bas des collines, et seraient partis toute la journée. Nor s'équipa de torchons, se chargea de seaux, et comme Tantine Sorcière était plongée dans une conversation avec Nounou – à propos de Sarima, apparemment –, Nor chipa le balai de la Sorcière, pour son manche plus long et sa tête plus épaisse. Elle se dirigea vers les baraquements.

Elle ne lisait pas très bien, et ne prêta donc pas attention aux lettres et aux cartes qui dégoulinaient des sacs de cuir négligemment accrochés au dossier d'une chaise. Elle rangea les coffres et balaya, soulevant un nuage de poussière ; une chaleur l'envahit.

Elle ôta son chemisier et jeta une cape d'homme rêche sur ses épaules bronzées. Il s'en dégageait un tel arôme capiteux de masculinité, même après son aération, que Nor faillit se pâmer. Elle s'allongea sur la paillasse d'un soldat avec la cape entrouverte, pour pouvoir s'imaginer qu'elle s'était endormie et qu'à leur retour, les hommes verraient la splendide ligne de chair lisse qui courait entre ses seins tout neufs. Elle avait envie de faire

semblant de dormir – mais elle savait qu'elle ne le ferait pas. Elle se rassit, mécontente des possibilités offertes, et tendit la main vers l'objet le plus proche (le balai) pour se soulager en tapant sur quelque chose.

Le balai était hors de portée, mais il se pencha un peu vers elle. Il avança sur le sol de sa propre volonté. Elle le vit bien. Le balai était magique.

Elle le toucha, presque avec crainte, comme si elle pensait qu'il avait des intentions. Il ressemblait à un balai ordinaire. Il se contentait de bouger, comme guidé par la main d'un esprit invisible.

— Dans quel arbre as-tu été taillé, dans quel champ as-tu été coupé ? demanda-t-elle, presque avec tendresse, mais sans attendre de réponse.

Elle n'en obtint aucune. Le balai frissonna et s'éleva un peu au-dessus du sol, comme s'il attendait.

La cape avait un capuchon, et elle le rabattit sur son visage. Puis elle tira sa jupe d'été jusqu'à ses genoux, et enfourcha le balai, tel un enfant sur son cheval de bois.

Le balai se leva timidement, pour qu'elle puisse conserver son équilibre en gardant les orteils au sol, corrigeant peu à peu… le centre de gravité était haut, et l'assiette étroite. L'extrémité supérieure s'éleva un peu, et elle glissa le long du manche jusqu'au moment où la tête l'arrêta, comme une sorte de selle. Elle se cramponna ; ses jambes, en particulier le haut des cuisses, semblaient gonfler pour mieux tenir le manche. On avait ouvert la grande fenêtre au bout de la chambrée pour laisser entrer l'air et la lumière ; le balai avança d'un mètre jusqu'à l'embrasure.

Puis il s'éleva d'un mètre ou deux, et lui fit passer la fenêtre. Nor sentit un nœud à l'estomac, et ses talons claquèrent sous la brosse du balai. Heureusement, elle n'était pas sortie dans la cour du château, où on l'aurait sans doute vue, mais de l'autre côté, où le terrain ne retombait pas aussi vite et aussi loin. Nor gémit doucement, dans l'extase étrange de cette aventure. Le vent s'engouffra dans la cape, révélant sa poitrine, et comment avait-elle pu s'imaginer qu'on ait envie de la voir sans chemisier ? « Oh, oh ! » cria-t-elle – à l'attention du balai ou d'un ange gardien ? Elle l'ignorait. Elle frissonnait de froid et de stupeur, et le balai grimpa, grimpa, jusqu'à ce qu'il arrive à la fenêtre la plus haute, celle de la Sorcière dans sa tour.

La Sorcière et sa nounou la regardaient, bouche bée, une tasse de thé figée à mi-chemin de leurs lèvres.

— Descends tout de suite, ordonna la Sorcière.

Nor ne savait pas si c'était à elle ou au balai qu'elle s'adressait. Elle n'avait ni rênes à tirer, ni mot magique à prononcer. Cependant, le balai, apparemment mortifié, fit demi-tour, descendit et atterrit quelque peu lourdement sur le sol des baraquements. Nor s'éjecta, pleurant et tremblant, et se rhabilla en hâte. Elle ne voulait plus toucher le balai, mais quand elle le ramassa, toute vie en était sortie, et elle le remonta aux appartements de la Sorcière, s'attendant à une sévère réprimande.

— Qu'est-ce que tu faisais avec mon balai ? aboya la Sorcière.

— Je nettoyais les quartiers des soldats, balbutia Nor. C'est un tel désordre, il y a des papiers partout, leurs habits, leurs cartes…

— Ne touche pas à mes affaires, toi, dit la Sorcière. Quel genre de papiers ?

— Des plans, des cartes, des lettres, je ne sais pas, dit Nor en retrouvant son cran, va voir toi-même. Je n'y ai pas fait attention.

La Sorcière prit le balai, hésitant visiblement à frapper Nor avec.

— Ne fais pas l'idiote, Nor, dit-elle froidement. Évite ces soldats. Évite-les ! (Elle brandit le balai comme un gourdin.) Ils te feront du mal en deux temps trois mouvements. Évite-les, et évite-moi, aussi !

Elphaba se rappela que le balai lui avait été donné par Mère Rickale. La jeune femme avait considéré la vieille nonne comme une infirme sénile, un fardeau, mais en y repensant, Elphaba se demandait si les apparences n'étaient pas trompeuses. Le balai était-il ensorcelé par Mère Rickale, avec un vestige d'un instinct kombrique ? Ou alors, un pouvoir était-il en train d'apparaître chez Nor, qu'elle aurait transmis au balai inerte ? Apparemment, Nor croyait farouchement à la magie ; peut-être que le balai attendait qu'on croie en lui. Volerait-il pour Elphaba, aussi ?

Une nuit où tout le monde s'était retiré, Elphaba sortit le balai dans la cour. Elle se sentait un peu idiote, accroupie sur son balai comme un enfant sur son cheval de bois. « Allez, vole, stupide truc », marmonna-t-elle. Le balai s'agita de manière coquine, assez pour provoquer une réaction à l'intérieur de ses cuisses. « Je ne suis pas une écolière rougissante, arrête tes bêtises », dit Elphaba. Le balai se souleva de cinquante centimètres et fit tomber Elphaba sur son derrière.

« Je te jetterai au feu et ce sera ta fin, grogna Elphaba. Je suis trop vieille pour ce genre d'indignité. »

Il lui fallut cinq ou six nuits d'essai avant de réussir ne serait-ce qu'à planer à deux mètres au-dessus du sol. Elle était nulle en sorcellerie. Était-elle condamnée à être nulle en toutes choses ? C'était un plaisir, finalement, de rendre les chouettes et les chauves-souris folles de peur. Et cela faisait du bien de sortir. Quand elle eut pris confiance en elle, elle descendit péniblement au fond de la vallée jusqu'aux restes du barrage que le Régent d'Ozma avait voulu construire ; elle se reposa, espérant ne pas devoir rentrer à pied. Ce ne fut pas le cas. Le balai lui résista, mais elle pouvait toujours le menacer du feu.

Elle se sentait ange de la nuit.

Au milieu de l'été, un marchand Arjiki arriva avec des casseroles, des cuillères et des pelotes de fil, ainsi que certaines lettres laissées à un avant-poste du nord. Parmi celles-ci se trouvait un message de Frex : apparemment, Nounou lui avait parlé de son intention de traquer Elphaba, et il avait écrit au couvent, qui avait fait suivre la lettre à Kiamo Ko, au Vinkus. Frex écrivait que Nessarose avait orchestré une révolte, et que le pays Croquignon – ou la plus grande partie, en tout cas – avait fait sécession d'Oz, s'établissant en État indépendant.

En tant qu'Éminente Thropp, Nessarose était devenue chef d'État. Frex pensait visiblement que cette fonction revenait à Elphaba par sa naissance, et qu'elle devait se rendre à Colwen pour réclamer son dû à sa sœur. « Peut-être n'est-elle pas la femme qui convient pour ce poste », écrivait-il, mais Elphaba trouva ces craintes surprenantes. Nessarose n'était-elle pas la fille à la spiritualité si authentique que son aînée n'avait jamais été ?

Elphaba n'avait aucune soif de pouvoir, et ne voulait rien réclamer à sa sœur. Mais à présent que le balai semblait capable de la transporter sur de longues distances, elle se demanda si elle pourrait voler de nuit jusqu'à Colwen, et passer quelques jours à revoir Papa, Nessie et Carapace. Cela faisait une dizaine d'années qu'elle avait abandonné Nessie à Shiz, ivre et sanglotante, après la mort d'Ama Clutch.

Que le pays Croquignon soit libéré de la poigne de fer du Magicien ! Cette seule perspective valait le voyage. Elphie sourit un peu de son enthousiasme, en ressentant une bouffée de son mépris d'autrefois pour le Magicien. C'était peut-être cela, guérir.

Pour être sûre, Elphaba fouilla les baraquements vides de soldats un après-midi. Elle passa leurs papiers en revue. Tous les documents étaient

des cartes et des relevés géologiques. Rien d'autre. Aucun plan secret ne semblait menacer les Arjiki ou autres tribus du Vinkus.

Plus tôt elle partirait, plus tôt elle reviendrait. Et ce serait mieux si nul ne le savait. Elle dit donc à tout le monde qu'elle s'isolait quelque temps dans sa tour, et qu'elle ne voulait ni nourriture ni visiteurs pendant plusieurs jours. Sur le coup de minuit, elle partit au domaine de Colwen, désormais demeure de sa puissante sœur.

4

Elle dormait de jour à l'ombre des étables, sous les toits ou les cheminées. Elle voyageait de nuit. Oz s'étendait sous elle dans la pénombre – elle planait à une altitude de vingt-cinq mètres environ, à ce qu'il lui semblait – et le paysage passait par diverses transformations géographiques, avec la facilité d'un décor de vaudeville sur roulettes. Le passage le plus difficile fut le flanc à pic des Grands Kells. Une fois débarrassée des montagnes, Elphaba vit Oz dérouler les riches plaines alluviales du Gillikin.

Elle suivait le cours d'eau, au-dessus des navires marchands et des îles, jusqu'à ce qu'il se jette enfin dans Eaucalme, le plus grand lac d'Oz. Elle resta du côté sud, avant de le traverser pendant une nuit entière, dans le clapotis infini et soyeux de ses vagues noires et huileuses, au-dessus des ajoncs et des marais. Elle eut du mal à trouver l'embouchure de la rivière Croquignonne, qui se jetait dans Eaucalme à l'est. Après, en revanche, elle trouva facilement la Route de briques jaunes. Au-delà, les terres agricoles s'épanouissaient encore. La sécheresse, si drastique en son enfance, avait été éradiquée, et les fermes laitières et les petits villages prospéraient, dans un bonheur de jouet d'enfant, malignement nichés au creux de ce pays ensommeillé aux terres arables et au climat accommodant.

Plus elle se dirigeait vers l'est, cependant, plus la route était endommagée. Briques arrachées à la barre de fer, arbres coupés, murs de broussailles érigés. Apparemment, l'un des petits ponts avait été dynamité. Une protection contre les représailles militaires du Magicien ?

Sept jours après avoir quitté ses appartements de Kiamo Ko, Elphaba atterrit près du hameau de Colwen, et dormit sous un laurier vert. Au réveil, elle demanda à un marchand où se trouvait la grande demeure, et il lui

montra le chemin d’un doigt tremblant, comme si elle était un démon. *Ainsi, ma peau verte continue d’effrayer les Croquignons*, observa-t-elle en parcourant à pied les derniers kilomètres ; elle arriva aux grilles de Colwen peu après le petit déjeuner.

Elle avait entendu sa mère parler de Colwen avec nostalgie et colère, quand la famille pataugeait en bottes étanches dans quinze centimètres d’eau de marais Quadling. Les années qu’Elphie avait passées parmi les bâtiments anciens et prétentieux de Shiz, et la pompe de la Cité d’Émeraude, auraient dû la préparer à une demeure imposante. Mais elle fut saisie, frappée même, par la grandeur de Colwen.

La grille était dorée, l’allée nettoyée de la moindre herbe ou trace de crottin, et une rangée de saints topiaires dans des pots de terre cuite décorait le balcon au-dessus de la porte d’entrée massive. Des dignitaires avec des rubans, indiquant les rangs et prestiges nouveaux du Libre État Croquignon, devina-t-elle, se tenaient par petits groupes d’un côté. Tasse de café à la main, ces officiels venaient apparemment de terminer une réunion matinale du conseil restreint. Derrière la grille, des hommes d’armes s’avancèrent d’un pas bien réglé et lui barrèrent le chemin. Elle commença à protester – on la considérait manifestement comme une dingue menaçante – et elle allait se faire expulser quand une silhouette apparut derrière un pavillon, et ordonna aux soldats d’arrêter.

— Fabala ! dit-il.

— Oui, Papa, je suis là, répondit-elle avec une politesse enfantine.

Elle se tourna vers lui. Les dignitaires marquèrent une pause dans leur conversation puis la reprirent, comme s’ils avaient compris qu’épier ces retrouvailles serait de la dernière grossièreté. Les gardes abaissèrent leurs armes à l’approche de Frex. Il nouait ses longs cheveux dégarnis avec une broche en cuir, comme toujours. Sa barbe était de couleur crème, et elle descendit jusqu’à sa taille lorsqu’il la lâcha.

— Voici la sœur de l’Éminence de l’Est, annonça Frex en regardant Elphaba droit dans les yeux, et ma fille aînée. Laissez-la passer, chers amis, maintenant et chaque fois.

Il lui prit la main, et tourna la tête comme un oiseau pour la voir de son œil valide. Elphaba comprit que l’autre était mort.

— Viens, allons nous retrouver en privé, loin des regards, dit Frex. Ma parole, Fabala, après toutes ces années, tu ressembles à ta mère !

Il passa son bras sous le sien, et ils entrèrent dans le bâtiment par une porte latérale, débouchant dans un petit salon tendu de soieries safran et décoré d'épais coussins de velours. La porte se referma derrière eux. Frex s'assit précautionneusement dans le canapé et tapota la place à côté de lui. Elphaba obéit, inquiète, fatiguée, stupéfaite des sentiments qu'elle éprouvait pour son père. Elle avait tant besoin de lui. *Attention,* se rappela-t-elle, *tu es une femme adulte.*

— Je savais que tu viendrais si j'écrivais, dit Frex. Fabala, je l'ai toujours su. (Il la gratifia d'une étreinte maladroite.) Je vais pleurer une minute, je pense.

Quand il eut fini, il lui demanda où elle était partie, ce qu'elle avait fait, et pourquoi elle n'était jamais revenue.

— Je n'étais pas sûre d'avoir un endroit où revenir, répondit-elle, prenant conscience de la vérité de ces mots au moment où elle les prononçait. Quand tu avais fini de convertir une ville, Papa, tu allais moissonner de nouveaux champs. Ta maison, c'était la pâture des âmes ; cela n'a jamais été la mienne. D'ailleurs, j'avais mes propres travaux.

Elle ajouta un moment après, à voix basse :

— Du moins, je le croyais.

Elle parla des années qu'elle avait passées à la Cité d'Émeraude, sans dire ce qu'elle y faisait.

— Et Nounou avait raison ? Tu as été nonne ? Je ne t'ai pas élevée pour une telle soumission…, dit Frex. Je suis surpris. Un tel conformisme, une telle obéissance…

— Je n'étais pas plus nonne que j'ai été unioniste, corrigea-t-elle avec douceur, mais j'ai vécu avec les nonnes. Quelles que soient leurs erreurs ou leurs croyances, elles font le Bien. Ce fut pour moi une période de convalescence après un passage difficile. Et puis, l'année dernière, je suis allée au Vinkus, et je m'y suis installée – mais pour combien de temps, je ne saurais le dire.

— Et que fais-tu ? demanda Frex. Es-tu mariée ?

— Je suis une sorcière, répondit-elle.

Il recula, la scrutant de son œil valide pour voir si elle plaisantait.

— Parle-moi de Nessie avant que je la voie, et de Carapace, dit Elphaba. À lire ta lettre, on avait l'impression qu'elle avait besoin d'aide. Je ferai mon possible dans le bref laps de temps où je peux être ici.

Il lui parla de l'accession de sa sœur à l'Éminence, et de la sécession à la fin du printemps. « Oui, oui, je sais, mais pourquoi ? » dit Elphaba, insistante. Il lui décrivit l'incendie d'une grange où s'étaient tenues des réunions de l'opposition, le viol supposé de deux pucelles croquignonnes après une fête de l'armée du Magicien, en garnison près de l'Armoire à Dragon. Il parla du Massacre des Lointains de Tristepomme et des lourds impôts sur les récoltes.

— La dernière goutte d'eau, dit Frex, pour Nessie en tout cas, a été la profanation gratuite de simples temples de campagne par les soldats du Magicien.

— Peu probable, comme dernière goutte d'eau, corrigea Elphaba. Le fond d'une houillère n'est-il pas un lieu aussi saint pour la prière qu'un temple ? Enfin, selon tes enseignements ?

— Eh bien, les enseignements…, dit Frex. (Il haussa les épaules. Ces distinctions le dépassaient, désormais.) Nessie était furieuse, son indignation s'est révélée contagieuse, et avant qu'elle le sache, l'étincelle a mis le feu aux poudres. Une semaine après qu'elle eut expédié une lettre incendiaire à l'Empereur Magicien en personne – acte dangereux et séditieux – la fièvre révolutionnaire se cristallisa autour de sa personne. Cela se passa juste ici, dans les allées de Colwen. Ce fut magnifique, et on aurait dit que Nessie était toute préparée à cette trahison. Elle s'adressa aux chefs des communautés paysannes proches et lointaines, gardant ses projets religieux sous le coude, ce qui était raisonnable, me semble-t-il. Ainsi, son appel à l'aide reçut une réponse unanime. Tout le monde approuva la sécession.

Papa est devenu pragmatique avec l'âge, observa Elphaba avec une certaine surprise.

— Mais comment as-tu échappé aux patrouilles frontalières ? demanda-t-il. La situation étant ce qu'elle est… elle va en s'échauffant, pourrait-on dire.

— J'ai traversé tout le pays en volant sur un petit moineau différent chaque nuit, répondit Elphie en souriant. (Elle posa sa main sur la sienne. Celle de Frex était d'un rose vitreux, tachetée, comme un homard sur le grill.) Mais ce que j'ignore, Papa, c'est pourquoi tu m'as fait venir ici. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Je m'étais dit que tu pourrais rejoindre ta sœur sur le trône, dit-il, avec l'espoir naïf de celui dont la famille est séparée depuis longtemps. Je

te connais, Fabala. Je doute que tu aies beaucoup changé avec les années. Je connais ta ruse, et ta détermination. Je sais aussi que Nessie est à la merci de ses voix religieuses, qu'elle pourrait déraper et détruire le bien incroyable qu'elle fait en ce moment en jouant le rôle de figure centrale de la résistance. Si elle chute, cela se passera mal pour elle.

Donc, je vais servir de bouc émissaire, pensa Elphaba, *la première ligne de défense.* Sa joie se dissipa.

— Et cela se passera mal pour eux, ses partisans enthousiastes, reprit Frex, agitant la main pour désigner l'essentiel du pays Croquignon.

Ses traits s'affaissèrent – son sourire aussi était un effort, pensa froidement Elphaba – et ses épaules se voûtèrent.

— Ils ont subi plus d'une génération de dictature bienveillante de notre glorieux bandit de Magicien – oh, même moi j'oublie : nous sommes dans le Libre État du Pays Croquignon, à présent… et ces paysans sous-estiment sans nul doute l'importance des représailles qui finiront par arriver. En fait, Carapace a appris de source sûre que les stocks de blé sont colossaux dans la Cité d'Émeraude, et le Magicien peut donc nous laisser tranquilles pendant un moment sans devoir nous envahir. À part le détournement de quelques divisions de l'autre côté de la frontière, et l'emprisonnement de quelques vandales ivres, nous nous sommes désengagés à peu de frais, pour l'instant. Nous avons donc l'illusion d'être en sécurité. Nessie partage cette illusion, je pense. Mais toi, tu as toujours eu les idées plus claires, il me semble ; tu peux l'aider à se préparer, tu peux la soutenir et l'équilibrer.

— Je l'ai toujours fait, Papa. Pendant l'enfance puis à l'université. On me dit que Nessie est à l'aise dans ses chaussures maintenant.

— Tu as entendu parler de mes précieuses chaussures, dit Frex. Je les ai achetées à une vieille décrépite, je les ai retravaillées pour Nessa de mes propres mains, grâce au savoir-faire de verrier et de métallurgiste que Cœur de Tortue m'avait transmis. Je les ai faites pour donner à Nessie le goût de la beauté, mais je ne m'attendais pas à ce que quelqu'un d'autre les ait ensorcelées. Je ne le regrette pas… mais Nessa croit maintenant qu'elle n'a plus besoin de personne, pour se tenir droite et gouverner. Elle écoute moins que jamais. Je crains que ces chaussures soient dangereuses, en fait.

— J'aurais aimé que tu les fasses pour moi, Papa, dit doucement Elphaba.

— Tu n'en avais pas besoin. Tu avais ta voix, ton énergie, et même ta cruauté comme armure.

— Ma cruauté ! s’exclama Elphaba dans un geste de recul.

— Oh, tu étais une monstrueuse petite chose, mais quoi ? Les enfants changent et grandissent. Quand tu as commencé à voir d’autres enfants, tu étais une terreur. Tu ne t’es calmée que lorsque nous nous sommes mis à voyager et que tu as pu tenir le bébé. C’est Nessarose qui t’a domptée, tu sais. Tu peux l’en remercier ; elle était sainte, bénie dès le jour de sa naissance. Même lorsqu’elle n’était qu’un nourrisson, elle apaisait ta sauvagerie, tant elle avait besoin de toi. Tu ne t’en souviens pas, je suppose.

Elphaba ne s’en souvenait pas, elle n’arrivait pas à réfléchir à tout cela. Le concept même de cruauté lui échappait. Elle essayait plutôt de ressentir de l’affection pour son père, même s’il manifestait le désir assommant qu’elle devienne de nouveau le bras droit de cette chère Nessarose, qui en avait bien besoin. Elphaba pensa à l’inquiétude de son père pour les citoyens du pays Croquignon. Toujours sa sensibilité pastorale. Tout en rejetant sa théologie, elle l’adorait pour ses engagements.

— Il faudra que tu m’en dises davantage sur Cœur de Tortue, un jour, dit-elle avec légèreté, mais dans l’immédiat, je dois saluer ma sœur, je suppose. Je vais vraiment réfléchir à ce que tu m’as dit, Papa. Je ne m’imagine pas membre d’une troïka, avec toi et Nessarose – ou d’un comité, si jamais Carapace s’y impliquait aussi. Mais je vais suspendre mon jugement un moment. Et Carapace, Papa, comment va-t-il ?

— Derrière les lignes ennemies, à ce qu’on dit, répondit Frex. (Elphaba se leva pour partir.) C’est un garçon téméraire et quand les choses se gâteront pour de bon, il fera partie des premières victimes. Il te ressemble, d’une certaine manière.

— Il est devenu vert ? demanda Elphaba, amusée.

— Il est aussi indécrottable que la souillure du péché.

Nessarose était recluse dans un salon à l’étage, plongée dans sa méditation matinale. Frex s’assura qu’Elphaba ait le droit de se promener dans la demeure et le domaine. Après tout, dans une autre configuration, Elphaba aurait été (et pouvait encore devenir) l’Éminente Thropp, l’Éminence de l’Est, chef désigné du libre État Croquignon. Frex regarda sa fille verte longer le couloir de marbre en sautillant, traînant son balai comme une charbonnière, contemplant le similor, le damas, les fleurs fraîches, les domestiques en livrée, les portraits. Frex ressentit, comme toujours, une douleur enfouie au creux de sa poitrine, pour tout ce qui

s’était mal passé dans son éducation, les non-dits et les mystères. Mais il était heureux qu’elle soit enfin là.

Elphaba trouva la chapelle privée au bout d’un couloir d’acajou poli. Elle était baroque plutôt qu’ancienne, et en pleine redécoration. Nessarose avait sans doute ordonné que l’on badigeonne les fresques ; peut-être ces images savoureuses auraient-elles distrait les ouailles de leur méditation. Elphie s’assit sur un banc latéral, entre des seaux de chaux, des brosses et des échelles. Elle ne fit pas semblant de prier, même si toute cette histoire la mettait très mal à l’aise. Pour se concentrer, elle fixa du regard un gros morceau de fresque encore intact. Plusieurs anges rebondis lévitaient, à l’aide d’ailes de bonne taille. On avait coupé leurs habits pour les adapter à leurs irrégularités anatomiques. Il y avait des dames aux formes pleines, mais les ailes n’étaient pas gonflées d’artères tendues, ni rognées. L’artiste avait réfléchi aux taille et largeur optimales des ailes nécessaires pour lever ces amples personnes. La formule semblait être de trois longueurs d’aile pour une longueur de bras, éventuellement corrigée pour tenir compte de l’embonpoint. Si on pouvait s’envoler vers l’Au-Delà avec des ailes, pourquoi pas sur un balai ? se demanda Elphie. Et elle comprit qu’elle devait être très fatiguée : d’ordinaire, elle rejetait ces spéculations ridicules sur les bêtises unionistes comme la vie après la mort, l’Au-Delà ou l’Autre Monde.

Je dois me rappeler mes leçons de sciences naturelles, pensa-t-elle. *Toutes ces frontières du savoir effrayantes que le professeur Dillamond allait franchir. J’ai failli en comprendre une partie. Je pourrais coudre des ailes à Tchiiter. Il pourrait voler avec moi. Que ce serait drôle.*

Elle se leva et alla trouver sa sœur.

Nessarose fut moins étonnée de voir Elphaba qu’Elphie l’aurait cru. Peut-être parce qu’elle s’était habituée à être au centre de l’attention. Cela dit, elle avait toujours été au centre de l’attention.

— Elphie, ma chérie, dit-elle, en levant les yeux de deux livres identiques qu’un assistant avait posés l’un à côté de l’autre, pour qu’elle puisse lire quatre pages d’affilée au lieu de deux, avant de demander qu’on les lui tourne. Donne-nous un baiser.

— Allez, d’accord, dit Elphie obligeante. Comment vas-tu, Nessie ? Tu as l’air en pleine forme.

Nessarose se tenait devant elle dans ses chaussures splendides. Elle lui adressa un sourire éblouissant :

— La grâce du Dieu Innommé me donne de la force, comme toujours.

Elphaba ne se laissa pas agacer.

— Tu as réussi ton ascension, et je ne parle pas seulement de tes pieds, dit-elle. L'Histoire t'a choisie pour jouer un rôle, et tu l'as accepté. Je suis fière de toi.

— Tu n'as pas besoin d'être fière, dit Nessarose. Mais je te remercie, ma chérie. Je me disais que tu viendrais sans doute. Père t a-t-il traînée ici pour que tu t'occupes de moi ?

— Personne ne m'a traînée ici, mais Papa a écrit, oui.

— Ainsi, après toutes ces années de solitude, les troubles politiques te font enfin sortir. Où étais-tu ?

— Ici et là.

— Tu sais que nous t'avons crue morte, dit Nessarose. Arrange ce châle sur mes épaules et attache-le avec une épingle, veux-tu, pour que je n'aie pas besoin d'appeler une servante ? Je pense à cette affreuse, affreuse période où tu m'as laissée toute seule à Shiz. Je suis encore furieuse contre toi à cause de cela, tu viens de me le rappeler.

Elle fit une jolie moue ; Elphaba fut contente de voir qu'il lui restait au moins un peu de sens de l'humour.

— Nous étions tout jeunes alors, et j'avais peut-être tort, dit Elphie. Je ne t'ai fait aucun tort durable, en tout cas. Pas que je sache, du moins.

— J'ai dû supporter M^me^ Morrible toute seule, pendant deux ans de plus. Glinda m'a aidée un moment, et puis elle a eu son diplôme et elle est partie. Nounou a été mon salut, mais elle était déjà vieille. Elle est venue te voir récemment, n'est-ce pas ? En tout cas, à l'époque, je me sentais horriblement seule. Seule ma foi m'a permis de tenir.

— En effet, la foi marche pour ça, à condition de l'avoir, répliqua Elphaba.

— Tu parles comme si tu vivais encore dans les ténèbres du doute.

— En fait, je pense que j'ai des problèmes plus importants à aborder que l'état de mon âme ou son absence. Tu as une révolution sur les bras – oh, désolé, c'est sorti tout seul ! – et tu es le général en chef de service. Félicitations.

— Oh, les événements lassants de ce monde envahissant, oui, oui, dit Nessarose. Regarde, ces jardins sont tout simplement splendides. Allons

nous promener un peu, prendre l'air. Tu as le teint un peu verdâtre…

— D'accord, j'ai mérité ça…

— … et nous avons tout le temps d'aborder les questions diplomatiques. J'ai une réunion dans un moment, mais nous avons le temps de nous promener. Tu devrais te familiariser avec les lieux. Je vais te faire visiter.

5

Elphaba n'obtenait l'attention de Nessarose que par intermittence. Même si elle prenait de haut les exigences de sa fonction, Nessarose gardait son programme bien en tête, et passait des heures à préparer ses réunions.

Au début, la discussion fut frivole – des souvenirs de famille, de l'école. Elphie était impatiente d'en arriver au vif du sujet. Mais Nessarose refusait de se presser. Parfois, elle laissait Elphie assise dans son coin, pendant qu'elle donnait audience à des citoyens. Elphie ne fut pas entièrement séduite par ce qu'elle vit.

Un après-midi, une vieille femme d'un hameau de la Corbeille à Blé arriva. Elle fit allégeance de la manière la plus obséquieuse et la plus écœurante qui soit, et Nessarose sembla irradier de gloire en retour. La femme se plaignit d'une servante qui, tombée amoureuse d'un bûcheron, voulait quitter son service pour se marier. Mais la vieille femme avait déjà donné trois fils à la nouvelle milice locale, et avec sa servante, elles étaient la seule main-d'œuvre pour les récoltes. Si la servante s'enfuyait avec son bûcheron, la récolte serait perdue et elle, ruinée.

— Et tout ça au nom de la liberté, conclut-elle amèrement.

— Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse ? demanda l'Éminence de l'Est.

— Je peux vous donner deux Moutons et une Vache, dit la femme.

— J'ai du bétail…, commença Nessarose, mais Elphaba les interrompit :

— Vous avez dit : un Mouton ? Une Vache ? Vous voulez dire : des Animaux ?

— Mes Animaux personnels, répondit fièrement la femme.

— Comment se fait-il que vous ayez des Animaux ? demanda Elphaba, les dents serrées. Les Animaux ne sont-ils plus que du bétail, au pays Croquignon ?

— Elphie, s’il te plaît, dit doucement Nessarose.

— Quand les libérerez-vous ? demanda Elphie, hors d’elle.

— Je l’ai déjà dit. Faites quelque chose pour ce bûcheron, rétorqua la vieille.

— À quoi pensez-vous ? lui demanda Nessarose, agacée que sa sœur usurpe son rôle d’arbitre de justice.

— Je vous ai apporté sa hache. Je me suis dit que vous pourriez l’ensorceler pour qu’elle le tue.

— Fi ! dit Elphaba, mais Nessarose ajouta :

— Enfin, ce ne serait pas très gentil.

— Très gentil ? répéta Elphie. Non, en effet, ce ne serait pas très *gentil*, Nessie.

— C’est vous l’expert juridique par ici, insista la femme. Que proposez-vous ?

— Je pourrais ensorceler sa hache pour qu’elle dérape, dit Nessarose d’un air pensif, peut-être juste assez pour lui couper le bras. Je sais par expérience qu’une personne sans bras n’est pas aussi désirable pour le sexe opposé qu’une avec ses deux bras.

— Ça me va, dit la vieille, mais si ça ne marche pas je reviendrai et vous en ferez davantage, pour le même prix. Les Moutons et les Vaches ne sont pas donnés par ici, vous savez.

— Nessarose, tu n’es pas une sorcière, non, je ne veux pas le croire, dit Elphie. Tu ne lances pas de sorts, enfin !

— Le juste peut accomplir des miracles en l’honneur du Dieu Innommé, dit calmement Nessarose. Montrez-moi cette hache, si vous l’avez apportée.

La vieille femme lui tendit une hache de bûcheron, et Nessarose s’agenouilla à côté, comme si elle priait. C’était un spectacle bizarre, effrayant même, ce corps étroit et sans bras penché en avant, sans soutien, en déséquilibre, et soudain, quand le sort fut lancé, capable de se redresser. *Ce sont de sacrées chaussures,* pensa amèrement et froidement Elphie. *Glinda a du pouvoir en elle, malgré toutes ses paillettes de la haute société, ou peut-être que le pouvoir vient de l’amour de notre père pour sa Nessie. Ou d’une combinaison des deux. Et si Nessarose n’est pas en train de mener cette commère en bateau, elle deviendra une ensorceleuse – enfin, si c’est cette appellation qu’elle choisit.*

— Tu es vraiment une sorcière, répéta Elphaba, sans pouvoir s’en empêcher.

C’était peut-être une erreur, car la vieille femme était juste en train de remercier Nessarose de ses efforts.

— J’amènerai les Animaux dans la grange de derrière, dit la vieille. Ils sont attachés en ville.

— Des Animaux ! Attachés ! s’exclama Elphie, bouillonnante.

— Merci, mademoiselle Éminence, dit la vieille femme. L’Éminence de l’Est. Ou dois-je vous appeler la Sorcière de l’Est ?

Ayant obtenu ce qu’elle voulait, elle lui fit un grand sourire, et sortit en portant la hache enchantée à la manière d’un jeune et robuste bûcheron.

Pendant un moment, Nessarose fut occupée ailleurs. Elphaba alla rôder autour de l’écurie et des étables, et finit par trouver un valet qui lui montra les deux Moutons et la Vache. Ils se trouvaient dans un enclos avec de la paille fraîche, chacun tourné dans une direction différente, mâchonnant dans le vide.

— Vous êtes les nouveaux Animaux, amenés ici par cette vieille mégère vindicative, annonça Elphaba.

La Vache leva la tête comme si elle n’avait pas l’habitude qu’on lui adresse la parole. Les Moutons ne semblaient pas avoir compris.

— Vous voulez tailler une bavette ? demanda la Vache avec un humour noir.

— J’ai vécu au Vinkus, expliqua Elphie. Il n’y a pas beaucoup d’Animaux là-bas. À une époque, j’étais agitatrice dans le mouvement des droits des Animaux… je ne sais pas vraiment comment ça se passe pour les Animaux du pays Croquignon. Que pouvez-vous me dire ?

— Je peux vous dire de vous mêler de vos affaires, répondit la Vache.

— Et les Moutons ?

— Ceux-là ne vous diront rien, ils sont devenus bêtes.

— Ce sont… des moutons ? Cela arrive ?

— On dit bien que des humains sont devenus des légumes, ou de vieilles noix, répondit la Vache, mais pas au sens littéral. Les Moutons ne deviennent pas moutons, ils deviennent des Moutons muets. D’ailleurs, je préfère ne pas parler d’eux comme s’ils n’étaient pas là.

— Bien sûr. Mes excuses, dit Elphie aux Moutons.

L’un d’eux lui adressa un clin d’œil torve. Elle se tourna vers la Vache.

— Je préférerais vous appeler par votre nom.

— J’ai arrêté d’utiliser mon nom en public, dit la Vache. Le fait d’avoir un nom personnel ne m’a donné aucun droit personnel. Je le garde pour mon usage privé.

— Je comprends ça, dit Elphaba, je suis du même avis. On m’appelle la Sorcière maintenant, c’est tout.

— Son Éminence en personne ? (Un filet de bave caoutchouteuse coula de sa bouche.) Je suis flattée. Je ne savais pas que vous vous faisiez appeler la Sorcière. Je pensais que c’était juste un méchant surnom qu’on vous donnait en douce. La Sorcière de l’Est.

— Euh, non. Je suis sa sœur. La Sorcière de l’Ouest, si vous voulez. (Elphie sourit.) En fait, je ne savais pas qu’elle était si peu aimée.

La Vache venait de gaffer :

— Je ne voulais aucunement manquer de respect à votre famille, corrigea-t-elle. Je ferais bien de me taire et me concentrer sur mes ruminations. En fait, je suis sous le choc : être vendue en échange d’un sortilège ! Ce bûcheron n’a rien fait de mal – oh, j’ai des oreilles, parfaitement, même si on l’oublie – et l’idée qu’un simplet à grand cœur comme ce Nick Chopper soit blessé par une sorcellerie… et que je fasse partie de ce marché… eh bien, ce doit être difficile de tomber plus bas.

— Je suis venue vous libérer, dit Elphie.

— En vertu de quelle autorité ? grogna la Vache d’un air soupçonneux.

— Je vous l’ai dit, je suis la sœur de l’Éminente Thropp – l’Éminence de l’Est. (Elphaba se corrigea.) La Sorcière de l’Est. C’est ma prérogative.

— Et libres d’aller où ? Pour faire quoi ? demanda la Vache. On irait d’ici jusqu’à Combe-Couleboue et on se ferait reprendre. Être soumis à l’esclavage sous le règne du Magicien, et au catéchisme sous le règne de l’Éminente Thropp ! Nous ne nous intégrons pas vraiment à ces horribles petits humains croquignons.

— Vous êtes un peu aigrie, dit Elphaba.

— Vous n’avez jamais entendu parler de la Vache folle ? Ma chère, j’ai les pis douloureux des traites quotidiennes. On me prend mon lait matin et soir. Je ne dirai même pas ce que c’est que d’être montée par… enfin bref. Pire encore, mes enfants ont été engraissés au lait et abattus pour faire du veau. J’entendais leurs cris de l’abattoir, on n’avait même pas pris la peine de m’en éloigner !

Elle tourna la tête vers le mur et les Moutons vinrent se presser contre elle, sous son ventre, tels deux serre-livres tièdes.

— Je suis absolument désolée et confuse. Écoutez, je travaillais avec le professeur Dillamond – vous avez entendu parler de lui ? – à Shiz, il y a des années. Je suis allée en personne voir le Magicien pour protester contre ce qui se passait…

— Oh, le Magicien ne se montre pas à des gens comme nous, dit la Vache, après s'être reprise. Je n'ai plus envie de parler. Tout le monde est de notre côté, tant qu'ils n'ont rien à nous prendre. L'Éminente Nessarose nous a probablement fait venir ici pour nous faire grande impression et nous entraîner dans une procession religieuse. Mes flancs soyeux décorés de guirlandes criardes. Et nous savons tous ce qui arrivera ensuite.

— Là, vous vous trompez forcément, dit la Sorcière. Je ne suis pas d'accord. Nessarose est une unioniste stricte. Elle ne cautionne pas les… sacrifices…

— Les temps changent, dit la Vache. Et elle a une population de sujets nerveux et peu instruits à pacifier. Et qu'est-ce qui marche mieux qu'un abattage rituel, je vous le demande ?

— Mais comment en sommes-nous arrivés là ? demanda la Sorcière. En admettant que vous disiez la vérité. Nous sommes en terre paysanne. Vous devriez être bien établis ici.

— Dans un enclos, les Animaux ont bien du temps pour élaborer des théories, répondit la Vache. J'ai entendu plus d'une créature raisonnable établir un lien entre l'avènement du tictoquisme et l'érosion du travail Animal traditionnel. Nous n'étions pas des bêtes de somme, mais de bons travailleurs fiables. Comme nous n'avions plus d'utilité en tant que main-d'œuvre, ce n'était qu'une question de temps avant que nous devenions aussi socialement inutiles. Enfin, c'est une théorie. Mon idée, c'est qu'il y a un véritable mal dans ce pays. Le Magicien en donne la norme, et la société le suit comme un troupeau de moutons. Oh, veuillez excuser cette allusion déplacée, dit-elle à ses voisins d'enclos. Ma langue a fourché.

Elphaba ouvrit la porte en grand.

— Allez, vous êtes libres, dit-elle. Ce que vous en faites, c'est votre affaire. Si vous refusez, ce sera votre faute.

— Si nous sortons, ce sera aussi notre faute. Vous croyez qu'une Sorcière prête à ensorceler une hache pour démembrer un être humain s'arrêterait à deux Moutons et une vieille Vache agaçante ?

— Mais ce pourrait être votre seule chance ! s'écria Elphaba.

La Vache sortit, suivie des Moutons.

— Nous reviendrons, dit-elle. Cela fera votre éducation, pas la nôtre. Écoutez-moi bien, mon rumsteck sera servi saignant dans vos plus beaux plats de porcelaine Maisons-Dixxi avant la fin de l'année.

Elle meugla encore « J'espère qu'il vous étouffera » et partit d'un pas chaloupé, chassant les mouches de sa queue.

6

— Une ambassadrice du Glikkus, ma chérie, dit Nessarose, quand Elphaba lui demanda un entretien. Vraiment, je ne peux pas la faire attendre. Elle est venue discuter de pactes de défense mutuelle au cas où le Glikkus ferait sécession à son tour. Elle pense que des agents suivent sa famille, et elle doit rentrer ce soir. Mais nous dînerons ensemble, comme au bon vieux temps ? Toi, et moi et la servante ?

Elphaba n'eut pas d'autre choix que de passer un autre après-midi au domaine. Elle trouva Frex et le persuada d'aller se promener derrière les étangs ornementaux et les pelouses impeccables, là où les bois frôlaient l'arrière de Colwen. Frex marchait d'une démarche si raide, si lente, que c'était une torture pour Elphaba, qui avançait à grands pas. Mais elle se contint.

— Comment trouves-tu ta sœur ? lui demanda-t-il. Après toutes ces années ? Bien changée ?

— Elle a toujours été confiante, à sa manière, dit Elphie avec réserve.

— Je n'y ai jamais cru, et je n'y crois toujours pas, répliqua Frex. Mais je pense qu'elle jouait bien la comédie, et qu'elle s'est encore améliorée.

— Pourquoi m'as-tu demandé de venir ici, Papa ? Vraiment ? demanda Elphaba. Je n'ai pas beaucoup de temps, tu sais. Sois franc.

— Tu ferais une Éminence plus intelligente que Nessie, répondit-il. Et c'est ton droit de naissance. Oui, je sais que les règles strictes d'héritage du titre importaient peu à ta mère. Je pense juste que les habitants du pays Croquignon seraient mieux avec toi à la barre. Nessa est… trop dévote, si c'est possible. Trop dévote pour être une figure centrale de la vie publique, en tout cas.

— C'est peut-être la seule chose que je tiens de ma mère, dit Elphaba, mais les titres hérités ne m'intéressent nullement, et le fait que je sois

Éminence de droit n’a aucune importance pour moi. J’ai depuis longtemps abdiqué ma position au sein de la famille, dans ce domaine. Nessarose a tout à fait le droit de renoncer à son titre, et alors on pourra trouver Carapace pour prendre sa place. Ou, mieux encore, on peut abolir cette coutume stupide, et les Croquignons pourront se gouverner jusqu’à ce que mort s’ensuive.

— Un dirigeant peut faire un aussi bon bouc émissaire qu’un vil paysan, personne n’a dit le contraire, répondit Frex. En tout cas, c’est possible. Mais je parle de pouvoir, pas de rang ou de privilège. Je parle de l’époque que nous vivons, et des tâches à accomplir. Fabala, tu as toujours été l’enfant la plus compétente. Carapace est un plaisantin agité, qui joue en ce moment à l’agent secret, et Nessie est une petite fille blessée…

— Oh, pitié, grogna Elphie écœurée. On en est encore là ?

— Elle, oui, répondit Frex, vexé. Tu la vois dans les bras d’un amant ? Tu la vois portant ses enfants, menant une vie digne de ce nom ? Elle se cache derrière sa dévotion comme un terroriste derrière ses idéaux…

Elphaba tressaillit et il s’arrêta.

— J’ai connu des terroristes capables d’amour, dit-elle d’un ton égal, et j’ai vu de braves nonnes, célibataires et sans enfant, s’occuper des déshérités.

— As-tu vu Nessa entretenir une relation adulte avec quelqu’un d’autre que le Dieu Innommé ?

— Tu peux parler. Tu as eu ta femme et tes enfants, mais dans ta liste des priorités, nous arrivions après les Quadling qui attendaient d’être convertis.

— J’ai fait ce que j’avais à faire, dit-il avec raideur. Je ne vais pas me faire sermonner par ma fille.

— Eh bien, moi, je ne vais pas me faire sermonner par mon père sur mes devoirs éternels envers Nessie. Je lui ai donné mon enfance. Je l’ai lancée à Shiz. Elle s’est fait la vie qu’elle voulait, et elle a encore le choix et son libre arbitre, même maintenant. Et ses sujets aussi, qui peuvent la destituer et lui couper la tête si ses prières les gênent.

— C’est une femme assez puissante, dit Frex d’un ton triste.

Elphie lui jeta un regard de biais, et pour la première fois, le vit comme un incapable – le genre de vieillard qu’Irji deviendrait, s’il survivait. Grenouillant sans cesse en marge des événements, préférant réagir au lieu d’agir, pleurant le passé et priant pour l’avenir, au lieu de prendre en main le présent.

— Comment est-elle devenue si puissante ? demanda Elphaba, essayant d'être douce. Elle a eu deux bons parents.

Il ne répondit pas à cela.

Ils reprirent leur marche et sortirent des bois à la lisière d'un champ de blé. Deux ouvriers agricoles réparaient une barrière et dressaient un épouvantail. « Le bonjour, frère Frexspar », dirent-ils en levant leur casquette. Ils jetèrent un regard de travers à Elphaba. Lorsqu'ils furent hors de portée d'oreille, elle lui demanda :

— Ils portaient une espèce de petit talisman sur leurs tuniques, tu l'as vu ? On aurait dit une poupée de paille.

— Oh, oui, l'homme de paille. (Frex soupira.) Encore une coutume païenne qui avait presque disparu, et qui a été ravivée pendant la Grande Sécheresse. Certains paysans ignorants portent un bonhomme de paille en guise de talisman contre les fléaux des récoltes : la sécheresse, les corbeaux, les insectes, la pourriture. Autrefois, une tradition de sacrifices humains lui était attachée. (Il reprit son souffle, s'essuya le visage.) Notre ami de famille, Cœur de Tortue, le Quadling… il a été massacré ici, à Colwen, le jour où Nessarose est née. À cause d'un nain itinérant et d'une énorme horloge tictoc, un spectacle qui tournait cette année-là, canalisant les instincts humains les plus bas. Nous sommes arrivés ici juste à temps pour voir Cœur de Tortue se faire prendre. Je ne me suis jamais pardonné de ne pas avoir vu ce qui allait arriver. Mais ta mère était en travail, et nous avions été chassés de la ville. Je n'avais pas les idées assez claires pour prendre toute la mesure de la situation.

Elphaba avait déjà entendu tout cela – même ainsi :

— Tu étais amoureux de lui, dit-elle, pour faciliter les choses.

— Nous l'étions tous les deux, nous le partagions, avoua Frex. Ta mère et moi. C'était il y a une éternité, et je ne sais plus pourquoi ; je ne pense pas que je le savais non plus à l'époque. Je n'ai plus aimé quiconque depuis la mort de ta mère, sauf mes enfants, bien sûr.

— Quelle histoire cruelle de sacrifices, dit Elphaba. Je viens de parler à une Vache qui s'attend à être victime d'un sacrifice. Est-ce possible ?

— Plus nous devenons civilisés, plus nos amusements se font horribles.

— Et cela ne changera jamais, n'est-ce pas ? Je me rappelle l'étymologie du mot « Oz », du moins telle que la suggérait M^me^ Morrible, notre directrice, dans une conférence. Selon elle, les savants reliaient la racine du mot au concept gillikinais d'*oos*, qui exprime l'idée de croissance, de

développement, de pouvoir, d'engendrement. Même le mot *pus*, avec son lointain cousin *virus*, appartiendrait à la même famille. Plus je vieillis, plus cette analyse me semble pertinente.

— Et pourtant, le poète de *L'Oziade* l'appelle « Pays de vert abandon, pays d'infinies feuilles ».

— Les poètes sont tout autant responsables de la construction des empires que les autres tâcherons.

— Parfois, je donnerais n'importe quoi pour m'en aller d'ici, confia Frex, mais je crains l'idée d'un voyage dans ces sables mortels.

— Ce n'est qu'une légende, Papa. C'est toi qui m'as appris que ces sables ne sont pas plus mortels que ces champs, là. Cela me rappelle l'autre théorie : Oz est lié au mot « oasis ». C'est ce que les peuples nomades du nord disaient de Gillikin, à une époque inconcevable, quand Oz fut découvert et peuplé. Tu sais, Papa, tu n'auras pas besoin d'aller si loin. Le Vinkus est presque un autre pays. Pourquoi tu ne m'y accompagnerais pas ?

— J'adorerais, ma chérie, mais comment pourrais-je abandonner Nessarose ? C'est impossible.

— Même si c'est la fille de Cœur de Tortue et pas la tienne ? demanda Elphie, blessante parce que blessée.

— D'autant plus, répondit-il.

Ainsi Elphaba sut-elle que Frex, en ignorant si Nessarose avait été engendrée par lui ou par Cœur de Tortue, avait décidé, de manière subliminale, qu'elle était leur fille à tous les deux. Nessarose était la preuve de leur brève union – la leur et, évidemment, celle de Melena aussi. Peu importaient les infirmités de Nessarose ; elle serait toujours plus qu'Elphaba, toujours. Elle serait toujours plus *importante*.

Elphaba et Nessarose étaient assises dans la chambre de cette dernière. Une domestique leur versait de la soupe à l'estomac de vache. Elphie, en général peu dégoûtée, ne put la manger. La domestique portait habilement de minuscules cuillerées à la bouche de Nessarose.

— Je ne vais pas tourner autour du pot, dit Nessarose. J'aimerais que tu sois ma sœur d'armes, pour diriger mon cercle de conseillers et les affaires en mon absence, si je devais voyager.

— Je n'éprouve aucun amour pour le pays Croquignon, d'après ce que j'en ai vu pour l'instant, répondit Elphaba. Les gens sont cruels et

impressionnés par des fariboles, l'apparat de cet endroit m'oppresse, et je suis persuadée que tu es assise sur un baril de poudre.

— Raison de plus pour que tu restes ici pour m'aider. N'avons-nous pas été élevées pour une vie de service ?

— Tes chaussures t'ont rendue forte, répliqua Elphaba. Je ne savais pas que des chaussures pouvaient avoir cet effet-là. Je ne pense pas que tu aies besoin de moi. Ne perds pas tes chaussures, quand même.

Elle pensait : *Tes chaussures te donnent un équilibre peu naturel. On dirait un serpent dressé sur sa queue.*

— Tu te souviens d'où elles viennent, sûrement ?

— Oui, mais j'ai entendu dire que Glinda les avait améliorées par magie.

— Oh, cette Glinda ! Quel personnage. (Nessie avala sa cuillerée et sourit.) En tout cas, tu pourras avoir les chaussures, ma chérie… en me passant sur le corps. Je réécrirai mon testament pour te les laisser. Quant à savoir le bien qu'elles te feront, j'ai du mal à l'imaginer. Elles ne m'ont pas fait pousser de nouveaux bras. Peut-être que ces chaussures magiques ne changeront pas la couleur de ta peau, mais te rendront assez séduisante pour que ça n'ait plus d'importance.

— Je suis déjà trop vieille pour être séduisante.

— Allons, tu es encore à la fleur de l'âge, et moi aussi ! s'exclama Nessarose en riant. Dis-moi que tu as un amoureux qui t'attend au Vinkus dans une yourte, une tente ou un tipi, enfin comme ils appellent ça là-bas. Allez.

— Depuis ce matin, je me pose des questions… depuis que tu as lancé le sort sur la hache.

— Ah, ça. De la petite bière.

— Est-ce que tu te souviens de cette époque à Shiz, où M^me^ Morrible avait dit qu'elle nous lançait un sort à toutes ? Et que nous ne pourrions pas en parler entre nous ?

— Continue. Ça me dit quelque chose. Elle faisait froid dans le dos, hein ? Maîtresse dans l'art de la tyrannie.

— Elle a dit qu'elle nous avait choisies – toi, Glinda et moi – pour être Adeptes. Les agents d'une personne haut placée. Pour être ensorceleuses et, je ne sais pas, complices secrètes. M^me^ Morrible a promis que nous serions haut placées et efficaces. Elle nous a fait penser que nous ne pourrions même pas en discuter entre nous.

— Oh, oui, ça. Je m'en souviens. Quelle sorcière c'était.

— Tu penses qu'il y avait une certaine vérité là-dedans ? Tu penses qu'elle avait le pouvoir de nous contraindre au silence ? De faire de nous de puissantes sorcières ?

— Elle avait le pouvoir de nous effrayer à nous en rendre bêtes, mais nous étions jeunes et très bêtes, si je me souviens bien.

— À l'époque, j'avais l'impression qu'elle était de mèche avec le Magicien, et qu'elle avait ordonné à sa créature tictoc – Grommetic, le nom vient de me revenir, c'est bizarre la mémoire – de tuer le professeur Dillamond.

— Tu voyais des démons armés de couteaux derrière toutes les chaises, comme toujours, répondit Nessarose. Je ne pense pas que M^me^ Morrible ait eu le moindre pouvoir réel. C'était une manipulatrice, mais son pouvoir était très limité, et dans notre naïveté, nous la considérions comme une méchante. Elle était tout simplement gonflée de son importance.

— Je me demande. J'ai essayé d'en parler après. Ne nous sommes-nous pas toutes évanouies ?

— Nous étions innocentes et épouvantablement influençables, Elphie.

— Et Glinda est partie faire un mariage d'argent, comme l'avait dit M^me^ Morrible. Sir Chuffrey est-il encore en vie ?

— Oui, si l'on peut dire. Glinda, elle, est une ensorceleuse, c'est indéniable. Mais M^me^ Morrible ne faisait que nous donner ses prédictions ; elle avait remarqué nos talents, et, comme un éducateur est censé le faire, elle nous avait conseillées sur la manière de les exploiter au mieux. Qu'est-ce que cela a de si surprenant ?

— Elle a essayé de nous séduire pour nous faire entrer au service secret d'un maître inconnu. Je n'invente rien, Nessie.

— Elle savait comment t'influencer, manifestement, en faisant appel à ton sens du complot. Quant à ces histoires folles de séduction, je ne m'en souviens pas.

Elphaba se tut. Peut-être Nessie avait-elle raison. Et pourtant, qu'étaient-elles, une dizaine d'années plus tard ? Deux Sorcières, pour ainsi dire. Et Glinda, une ensorceleuse au service du bien public. C'était suffisant pour qu'Elphie veuille rentrer à Kiamo Ko et brûler ce *Grimoire,* et le balai aussi, d'ailleurs.

— En la voyant, Glinda pensait toujours à une carpe, dit Nessarose. Tu as vraiment peur d'un poisson, après toutes ces années ?

— Une fois, j’ai vu dans un livre un dessin d’un monstre lacustre – ou d’un monstre marin si tu crois aux océans, dit Elphie. Je ne suis pas sûre que les monstres existent, mais je préférerais passer ma vie dans le doute que d’en avoir la confirmation.

— Tu as dit la même chose sur le Dieu Innommé, une fois, répondit aussitôt Nessarose.

— Oh, pitié, ne me lance pas là-dessus.

— L’âme est trop précieuse pour que tu l’ignores, Elphie.

— Eh bien, heureusement que je n’en ai pas, alors : pas d’âme, pas de drame.

— Tu as une âme. Tout le monde en a une.

— Et la Vache que tu as marchandée aujourd’hui, et les Moutons ?

— Je ne parle pas des races inférieures.

— Ce genre de propos m’offense, Nessie. Ces Animaux, je les ai libérés aujourd’hui, tu sais.

Nessarose haussa les épaules :

— Tu as des droits à Colwen. Je ne vais pas m’amuser à interdire tes petits animaux de compagnie.

— Ils m’ont raconté des choses horribles sur la manière dont les Animaux sont traités ici. J’ai cru que c’était seulement à Gillikin et à la Cité d’Émeraude ; je me disais que le pays Croquignon, étant plus rural, aurait plus de bon sens.

— Tu sais, dit Nessie en faisant signe à la servante de lui essuyer la bouche, une fois, j’ai rencontré un soldat lors d’un service religieux. Il avait perdu un bras dans une campagne contre ces trublions de Quadling. Il racontait que chaque matin, il giflait le moignon. Le sang battait à ses oreilles, et au bout de quelques minutes, il sentait des fourmillements, comme si un membre fantôme avait poussé. Pas tout de suite, et pas sous une forme physique : ce qu’il avait retrouvé, c’était la sensation. Elle remontait jusqu’au coude, puis sa mémoire, sa mémoire corporelle, celle de ses membres dans l’espace tridimensionnel, s’étendait et finissait par arriver au bout des doigts. Une fois son bras fantôme en place, mentalement, il pouvait affronter son infirmité ce jour-là. De plus, il avait un meilleur équilibre.

Elphaba, qui se sentait de plus en plus Sorcière pour de bon, regarda sa sœur, en attendant la conclusion.

— J’ai essayé un moment, reprit Nessarose. Plusieurs mois, en fait. J’ai demandé à Nounou de me masser les moignons. Après beaucoup de travail de la pauvre Nounou, j’ai commencé à éprouver un embryon de sensation, ce que ça voulait dire d’avoir des bras. Cela n’est jamais allé très loin, jusqu’au jour où Glinda a fait étinceler ces chaussures. Et maintenant… je ne sais pas pourquoi, peut-être qu’elles me serrent trop les pieds et que ma circulation s’en ressent… au bout d’une heure, j’ai des bras fantômes. Pour la première fois de ma vie. Je ne sens pas tout à fait les doigts.

— Des bras fantômes, dit Elphie. Je suis contente pour toi.

— Tu sais, si tu te donnais des gifles, spirituellement parlant, tu pourrais développer une âme fantôme, ou l’équivalent. C’est un bon guide intérieur, l’âme. Tu pourrais même découvrir que ce n’est pas un fantôme, mais une vraie.

— Assez, Nessie. Je n’ai pas envie de discuter de mes épreuves spirituelles avec toi.

— Pourquoi ne restes-tu pas avec moi, en intégrant mon équipe, et nous pourrions te faire baptiser ? proposa Nessarose chaleureusement.

— L’eau me cause des souffrances profondes, comme tu le sais bien, et je n’en parlerai plus. Je ne peux jurer allégeance à un Innommé. C’est une imposture.

— Tu te condamnes à une vie de tristesse, dit Nessarose.

— Oh, je la connais déjà, mais au moins, il n’y a rien qui me sautera dessus à l’improviste. (Elphie reposa sèchement sa serviette.) Je ne peux pas rester, Nessie. Je ne peux pas t’aider. J’ai mes propres responsabilités au Vinkus, pour lesquelles tu n’as manifesté aucun intérêt. Je sais bien qu’une révolution a eu lieu et que tu es le nouveau Premier ministre ; tu as bien le droit d’avoir d’autres soucis en tête. Accepte le fardeau du pouvoir ou refuse-le, mais dans tous les cas, assure-toi que c’est bien de ta propre volonté, et pas par un accident de l’Histoire, un martyre par défaut. Je m’inquiète pour toi, mais je ne peux pas rester pour te servir de larbin.

— Je me suis montrée maladroite et trop franche. Ne t’attends pas à ce que je me rappelle mes bonnes manières de sœur en si peu de temps…

— Tu as eu Carapace pour t’entraîner pendant tout ce temps-là, répondit sévèrement Elphaba.

— Comme ça, tu te lèves et tu t’en vas ? (Nessarose se leva elle aussi, de ce mouvement sinueux et dérangeant.) Après douze ans de séparation, nous avons eu trois ou quatre jours de retrouvailles et puis c’est tout.

— Porte-toi bien, dit Elphie, en embrassant sa sœur sur les deux joues. Je sais que tu seras une bonne Éminence aussi longtemps que tu voudras l'être.

— Je prierai pour ton âme, promit Nessarose.

— J'attendrai tes chaussures, répondit Elphaba.

En sortant, Elphie eut envie de dire au revoir à son père, puis décida de s'en abstenir. Elle lui avait dit tout ce qu'elle avait réussi à lui dire. Ils lui étaient tombés dessus, avec l'amour étouffant des familles, et elle ne voulait plus de cela.

7

En prenant l'itinéraire du nord, au-dessus des Madeleines, elle comprit qu'elle longerait le lac Chorge. Elle décida d'y faire halte, à mi-chemin, et remarqua avec intérêt qu'elle était en fait contente de rentrer. Elle scruta la berge du lac, cherchant Caprice dans les Pins, mais elle ne la repéra pas au milieu des nombreuses villas résidentielles qui avaient poussé depuis sa jeunesse.

Ce n'était pas le terrain visible qu'elle observait, en fait. C'était le monde dans son ensemble. La personnalité qu'il avait, comment il se référait à lui-même. Comment Nessarose pouvait-elle croire au Dieu Innommé ? Derrière chaque facette du monde s'en cache une autre. Dans un sens, n'était-ce pas ce dont le professeur Dillamond parlait ? Il avait imaginé une autre fondation du monde, démontrable par des preuves et des expériences ; il avait découvert où elle se situait. Mais Elphaba n'était pas visionnaire.

Derrière le papier givré bleu et blanc du lac, derrière la soie moirée du ciel, Elphaba ne voyait rien de plus profond.

La question n'était pas le matériau brut de la vie : les fibres musculaires des ailes des anges, l'action capillaire nécessaire à un regard perçant. Ni les sujets visqueux de l'empyrée, comme le Bien (à supposer que le Dieu Innommé soit bon). Ni le Mal, d'ailleurs.

Qui obéissait à qui, en réalité ? Pouvait-on jamais le savoir ? Chaque agent travaillait en collusion et en antagonisme – comme le froid et le soleil qui créaient une lance de glace mortelle… Le Magicien était-il un charlatan,

un imposteur, un despote simplement humain condamné à l'échec ? Contrôlait-il les Adeptes – Nessarose et Glinda, et une troisième innommée, car ce n'était sûrement pas Elphie – ou M^me^ Morrible le lui faisait-il croire, pour apaiser son ego manifeste, son appétit pour les apparences du pouvoir ?

Et M^me^ Morrible ? Et Rickale ? Existait-il un lien ? Étaient-elles la même personne, des divinités féroces, avatars d'une sombre puissance, des lambeaux arrachés au corps maléfique de la Sorcière Kombrique ? Ou étaient-elles – ensemble, ou séparément – la vieille Kombricie elle-même, ou ce qui aurait pu en survivre, depuis l'âge héroïque de la mythologie jusqu'à cette époque moderne, encombrée et empêtrée ? Dirigeaient-elles le Magicien, en l'agitant tel un pantin ?

Qui obéit à qui ?

Et pendant qu'on attend de l'apprendre, le glaçon mortel, formé de toutes ces forces opposées, tombe et enfonce sa pointe froide dans la chair vulnérable.

Elphaba quitta les berges piquées de pins du lac Chorge, bouillonnant de frustration et d'énergie. Indécise quant aux questions de hiérarchie politique ou théologique, elle eut envie de déterrer les vieilles notes qu'elle avait recueillies dans le cabinet du professeur Dillamond, le lendemain de sa mort. Du concret dans les mains. Une loupe, un bistouri, une sonde stérilisée. Elle était peut-être assez âgée, à présent, pour comprendre ce qu'il cherchait. Il avait été essentialiste unioniste ; elle était athée novice. Mais elle pourrait tirer profit de son travail, après tout ce temps.

Les vents lui furent favorables jusqu'aux contreforts des Grands Kells. Ensuite, elle éprouva plus de difficultés à trouver son chemin et à se maintenir en selle. À plusieurs reprises, elle dut démonter et marcher. Heureusement, il ne faisait pas très froid, et elle tomba sur de petits groupes de nomades dans des vallons protégés, qui lui indiquèrent le bon chemin. Pourtant, il lui fallut deux semaines pour rentrer, même avec l'aide d'un balai.

En fin d'après-midi, sous un soleil toujours chaud et haut dans le ciel par rapport à ses habitudes hivernales, Elphaba gravit péniblement les dernières montées ; Kiamo Ko dressait son profil sombre et aigu au-dessus d'elle. Elle avait l'impression d'être un enfant levant les yeux pour voir le bout du chapeau d'un très grand monsieur. Elle contourna le village, désireuse d'éviter le tralala des cérémonies. Sans le balai, cette approche aurait été

presque impossible ; et même ainsi, le balai semblait faire un effort visible. Elle dut s'arrêter dans le verger, marcher jusqu'à la porte de derrière pour la trouver ouverte, signe que les sœurs étaient sorties cueillir des fleurs, ou se livrer à d'autres enfantillages.

L'endroit était calme. Elle prit une pomme blette sur la commode et gravit lourdement l'escalier de sa tour sans rencontrer quiconque. En passant devant la chambre de Nounou, elle fit tourner le bouton de la porte et demanda :

— Nounou ?

— Oh ! tu m'as fait peur !

— Je peux entrer ?

— Un instant. (Elle déplaça un meuble qui bloquait la porte.) Eh bien, c'est du joli, mademoiselle Elphaba ! Partir comme ça, en nous laissant à la merci d'assassins venus nous tuer dans notre lit, ou presque !

— De quoi est-ce que tu parles ? Laisse-moi entrer.

— Et sans dire un mot. Nous étions folles d'inquiétude… (Le dernier meuble grinça sur le sol, et Nounou ouvrit brutalement la porte.) Horrible ingrate !

Elle s'effondra dans ses bras et éclata en sanglots.

— Je t'en prie, j'ai vu assez de drames pour le restant de mes jours, dit Elphaba. Mais de quoi parles-tu ?

Il fallut à Nounou un moment pour se calmer. Elle farfouilla dans son sac à la recherche de sels, sortant assez de fioles et de sachets pour monter sa boutique d'apothicaire. Il y avait des flacons de verre bleu, des boîtes à pilules transparentes, des enveloppes en peau de serpent contenant de la poudre et des capsules, et une superbe bouteille verte portant une étiquette déchirée qui disait « ÉLIXIR MIRA ».

Nounou s'administra des calmants. Lorsqu'elle put de nouveau respirer, elle déclara :

— Eh bien, tu sais… ma chérie… tu sais, j'imagine qu'ils ont tous disparu ?

Elphaba grogna d'étonnement. La peur monta soudain en elle.

Nounou inspira profondément.

— Ne sois pas en colère contre Nounou. Ce n'est pas sa faute. Ces soldats ont brusquement décidé que leurs exercices étaient terminés. Je ne sais pas comment, peut-être que Nor leur a dit que tu étais partie ? Elle nous l'a dit à nous : elle rôdait à la recherche de ton balai, et elle a dit que tu

n’étais plus là. Donc, elle peut l’avoir dit aux soldats. Tu sais comme ils étaient gentils avec elle, comme ils l’adoraient. Les soldats sont venus à l’entrée et ont dit qu’ils devaient escorter toute la famille, Sarima, ses sœurs, Nor et Irji, jusqu’à leur camp de base, je ne sais où. Ils ne m’ont rien demandé, ce qui était très insultant, vraiment, et je ne me suis pas privée de le leur dire. Sarima a demandé pourquoi, et ce gentil commandant Palourde a dit que c’était pour leur propre sécurité. Au cas où un bataillon de combat passerait, a-t-il dit, ce serait ennuyeux qu’il y ait encore des membres de la famille régnante sur place, et il pourrait y avoir un incident sanglant.

— Un bataillon passerait ? Quand ? demanda Elphie en frappant l’embrasure de la fenêtre.

— J’essaie de te le dire. Pas tout de suite, a dit le commandant, c’est juste en prévision. Ils sont devenus insistants. Ces soldats ont dispersé les paysans du village – je ne pense pas qu’il y ait eu des morts, cela m’a paru tout à fait humain, sauf pour les chaînes – et ils m’ont abandonnée là, car j’étais trop vieille pour descendre la montagne à pied, et aussi, car je n’avais aucun lien de parenté avec Sarima. Ils ont aussi laissé Liir, parce qu’il ne représentait aucune menace et je pense qu’il avait gagné leur affection. Mais quelques jours plus tard, Liir a disparu, aussi. Je suis sûr qu’il était désespérément seul, sans eux, et il doit les avoir suivis jusqu’à leur camp.

— Et personne n’a protesté ? hurla Elphie.

— Ne me crie pas dessus. Bien sûr qu’ils ont protesté. Enfin : Sarima s’est écroulée, elle a tourné de l’œil tout de suite, et Irji et Nor se sont occupés d’elle. Mais les sœurs, cette bande de lavettes, se sont barricadées dans la salle à manger et ont mis le feu à la chapelle, pour attirer l’attention, et Trois a donné un grand coup de pierre à affûter sur la main du commandant Palourde, et elle lui a cassé tous les os du poignet, je parie. Cinq et Six ont sonné le tocsin, mais les bergers étaient trop loin, et tout s’est passé trop vite. Deux a écrit des messages qu’elle a essayé d’attacher aux pattes de tes corbeaux, mais ils ne voulaient pas reprendre leur liberté, ils restaient posés devant la fenêtre, ces vieux bestiaux inutiles. Quatre a eu l’idée de faire bouillir de l’huile. Ah, ça a été une sacrée poursuite pendant un jour ou deux, mais bien sûr les soldats ont gagné. Les hommes gagnent toujours.

Nounou poursuivit avec ardeur :

— Et nous pensions tous qu’ils t’avaient déjà prise en embuscade, pour se débarrasser de toi. Tu es la seule efficace, ici, tout le monde le sait. Ils

pensent tous que tu es une Sorcière. Les gens du village m'ont dit que si tu revenais, tu devais prendre contact avec le hameau de Rouge Moulin en dessous du barrage, tu le connais. Ils ont l'air de croire que tu peux sauver leur famille royale. Je leur ai dit que c'était une confiance mal placée, que tu ne serais pas intéressée, mais j'ai promis de te transmettre le message, alors voilà.

Elphaba faisait les cent pas. Elle libéra ses cheveux de leur nœud habituel, les agitant comme pour se débarrasser de ce qu'elle venait d'entendre.

— Et Tchiiter ? dit-elle enfin.

— Terré derrière le piano dans le salon de musique, sans doute.

— Eh bien, en voilà une histoire.

Elphie marcha, s'assit, se caressa le menton, donna un coup de pied dans le pot de chambre de Nounou et le cassa.

— Qu'est-ce que j'ai ? marmonna-t-elle. Il y a le balai. Il y a les abeilles. Il y a le singe. Il y a Rabat-Joie… ils ont fait du mal à Rabat-Joie ? Il y a Rabat-Joie. Il y a les corbeaux. Il y a Nounou. Il y a les villageois, s'ils sont indemnes. Il y a le *Grimoire* douteux. Ça ne fait pas beaucoup.

— Non, soupira Nounou. Fini, fini, je dirais.

— Nous pouvons les ramener, dit Elphie. Nous les ramènerons.

— Tu peux compter sur Nounou, même si je n'ai jamais aimé ces sœurs, je te le dis.

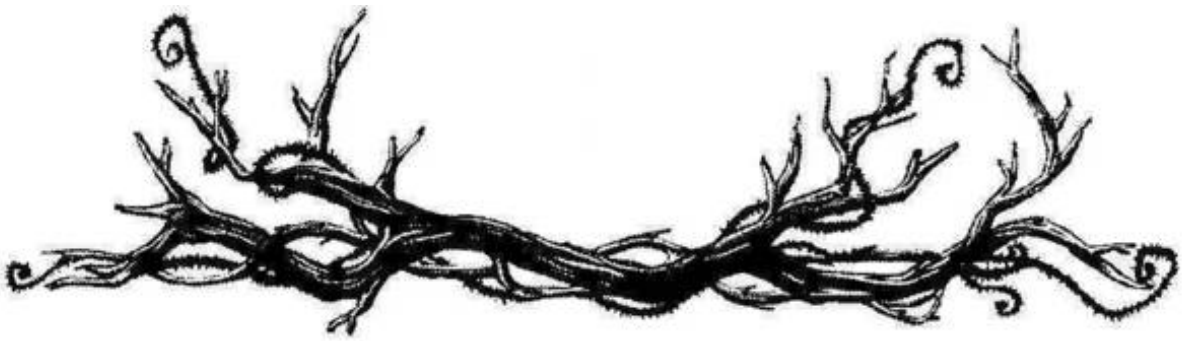
Elphie serra les poings pour ne pas se donner de gifles.

— Liir parti aussi. Je suis venue pour faire mes excuses à Sarima, et j'ai perdu Liir dans l'affaire. Est-ce que je suis bonne à quelque chose, dans cette vie ?

Un silence de mort planait sur Kiamo Ko, à l'exception de la respiration laborieuse de Nounou qui sommeillait dans son rocking-chair. Derrière les fenêtres, le ciel s'étendait, immense et sans espoir. Elphaba était fatiguée elle aussi, mais elle n'arrivait pas à dormir. Car, de temps en temps, elle croyait entendre le bruit de l'eau clapotant dans le puits, comme si le niveau du lac souterrain légendaire montait pour les engloutir tous.

OceanofPDF.com

V
Le Meurtre et son Au-Delà



OceanofPDF.com

1

Par la suite, on discuta beaucoup de ce que les gens avaient cru voir. Le bruit semblait être venu de tous les coins du ciel en même temps.

Les journalistes, armés du thésaurus et d'écrits apocalyptiques, affrontèrent le problème et furent vaincus. « Une déliquescence abyssale d'air dément et dirigeable », « Un volcan de l'invisible, de ténèbres constitué »…

Pour le culte du plaisir avec des tendances tictoc, c'était le bruit de rouages dénouant leurs ressorts et fondant sur terre à une vitesse terrible. C'était la libération d'une énergie vengeresse.

Pour les essentialistes, c'était comme si le monde s'était soudain retrouvé débordant de vie, ses cellules se séparant par millions, ses molécules se défaisant jusqu'à l'annihilation, ses atomes frissonnant et anéantissant leurs limites.

Pour les superstitieux, c'était l'effondrement du temps. C'était le déversement lent de tous les maux du monde en une force crépusculaire, décidée à poignarder l'univers au cœur, une bonne fois pour toutes.

Pour les religieux plus traditionnels, c'était la guerre éclair d'armées d'anges vengeurs, le nom horrible du Dieu Innommé résonnant enfin – surprise – et la dissipation de tous les espoirs de miséricorde.

Un ou deux autres faisaient semblant de croire que c'étaient des escadrons de dragons volants, entraînés à l'attaque, arrachant le ciel à ses amarres en agitant leurs ailes tripartites.

Juste après la destruction provoquée, nul n'eut le fol orgueil ou le courage (ou l'expérience) de mentir en affirmant avoir reconnu cet acte de terreur pour ce qu'il était : un courant d'air tordu en vortex.

Bref : une tornade.

De nombreux Croquignons furent engloutis – avec des kilomètres carrés de terre arable, issue de siècles de cultures. Les limites mouvantes du désert oriental recouvrirent de sable plusieurs villages sans en laisser de trace, et il ne resta aucun survivant pour raconter leur souffrance. En un tourbillon de cauchemar, le canal de vent s'enfonça dans Oz à cinquante kilomètres au

nord de Roquebarre, contournant délicatement le domaine de Colwen, sans arracher le moindre pétale ou épine de rose. La tornade traversa la Corbeille de Blé comme du beurre, dévastant les fondements de l'économie de la nation renégate, et se dissipa, comme un fait exprès, non seulement à l'extrémité orientale de la Route de briques jaunes, presque défunte, mais à l'endroit précis – le hameau de Centre Croûton – où, devant une chapelle, Nessarose remettait le prix de l'assiduité parfaite aux classes d'éducation religieuse. La tempête lui fit tomber une maison sur la tête.

Tous les enfants survécurent et purent donc prier pour l'âme de Nessarose lors de la cérémonie en son honneur. L'assiduité parfaite ne fut jamais aussi parfaite.

Naturellement, la catastrophe donna lieu à de nombreuses plaisanteries. « On ne peut pas échapper au destin, disait l'un, il faut se faire une *maison.* » « Cette Nessarose, elle a si bien parlé au cours de catéchisme, que la maison s'est écroulée sous les bravos ! » « Tout le monde doit grandir et quitter la maison, mais parfois, ça ne plaît pas à la maison ! » « Quelle est la différence entre une étoile filante et une maison qui tombe ? – Eh bien, l'une exauce un vœu dans un trait de lumière, et l'autre écrase l'odieux dans un pet de sorcière ! » « Qu'est-ce qui est gros, épais, fait trembler la terre, et veut te posséder ? – Je ne sais pas, mais tu as oublié l'introduction… »

Un tel maelstrom n'avait jamais été vu à Oz. Divers groupes terroristes le revendiquèrent, en particulier quand on apprit que la Méchante Sorcière de l'Est – ou Éminente Thropp, selon la couleur politique – avait été éliminée. Au début, on ne sut guère que la maison contenait des passagers. La simple présence d'une habitation de conception exotique, atterrie presque intacte sur la plate-forme montée pour les dignitaires en visite, était déjà difficile à croire. Que des êtres vivants aient pu survivre à une telle chute était soit totalement incroyable, soit un signal clair de l'intervention du Dieu Innommé. Comme on pouvait s'y attendre, quelques aveugles s'écrièrent tout à coup « J'y vois ! » et un Cochon boiteux se mit à danser une gigue, avant d'être escamoté – ce genre de choses. La fille d'ailleurs – elle s'appelait Dorothy – fut élevée à la dignité de sainte vivante, seulement parce qu'elle avait survécu. Son chien, lui, était agaçant, rien de plus.

2

Lorsque la nouvelle de la mort prématurée de Nessarose arriva à Kiamo Ko par pigeon voyageur, la Sorcière était plongée dans une sorte d'opération, consistant à coudre les ailes d'un roc mâle à crête blanche sur les muscles dorsaux de sa portée actuelle de singes des neiges. Elphaba avait plus ou moins amélioré sa procédure, après des années d'échecs répugnants et hideux, lorsque tuer l'animal souffrant semblait le seul acte miséricordieux. Les vieux manuels de sciences naturelles de Fiyero, datant du professeur Nikidik, avaient fourni quelques indications. Le *Grimoire* l'avait aussi aidée, quand elle le lisait correctement. Elphaba avait trouvé des sorts pour convaincre les nerfs axillaires de se tourner vers le ciel plutôt que vers les arbres. Et une fois qu'elle y parvint, les singes ailés semblèrent assez contents de leur sort. Elle n'avait pas encore vu de femelle produire un bébé ailé, mais elle l'espérait toujours.

En tout cas, ils s'étaient mieux adaptés au vol qu'au langage. Tchiiter, désormais patriarche de la ménagerie du château, avait plafonné aux monosyllabes, et ne semblait toujours pas avoir une idée claire de ce qu'il disait.

C'était Tchiiter, en fait, qui avait apporté la lettre du pigeon dans la salle d'opération d'Elphaba. La Sorcière lui avait dit de tenir le bistouri à fascias le temps qu'elle déplie la page. Dans son court message, Carapace lui parlait de la tornade et l'informait du service à la mémoire de Nessarose, qui était prévu quelques semaines plus tard, dans l'espoir qu'Elphaba reçoive ce message à temps.

Elphaba posa la lettre et se remit au travail, écartant chagrin et regrets. C'était une affaire délicate, l'attachement des ailes, et le sédatif qu'elle avait administré à ce singe ne durerait pas toute la matinée. « Tchiiter, il est temps d'aller aider Nounou au rez-de-chaussée, et trouve-moi Liir si tu peux, pour l'avertir que je dois lui parler au déjeuner », dit-elle entre ses dents, vérifiant de nouveau ses schémas pour s'assurer que les groupes de muscles étaient correctement disposés.

Si Nounou parvenait à descendre au salon une fois par jour, c'était désormais une réussite. « C'est ça mon travail, ça et dormir, et Nounou le fait très bien », disait-elle tous les midis quand elle arrivait, affamée après

ces efforts dans l'escalier. Liir sortait le pain, le fromage et parfois une escalope froide, qu'ils chipotaient tous les trois, généralement en silence, avant de filer à leurs corvées de l'après-midi.

Liir avait quatorze ans, et il insista pour accompagner la Sorcière à Colwen.

— Je ne suis jamais allé nulle part, sauf la fois avec les soldats, se plaignit-il. Tu ne me laisses jamais rien faire, rien.

— Quelqu'un doit rester pour s'occuper de Nounou, dit la Sorcière. Inutile d'en discuter davantage.

— Tchiiter peut le faire.

— Non. Il perd la mémoire, et entre lui et Nounou, ils mettraient le feu au château. Non, il n'y a pas à en discuter, Liir, tu ne viens pas. D'ailleurs, je vais devoir voyager sur mon balai, pour arriver à temps.

— Tu ne me laisses jamais rien faire.

— Tu peux faire la lessive.

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Pourquoi il se plaint encore, ma chérie ? demanda Nounou d'une voix forte.

— Rien, dit la Sorcière.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien !

— Tu ne vas pas lui dire ? demanda Liir. Elle a aidé à élever Nessa, non ?

— Elle est trop vieille, elle n'a pas besoin de savoir. Elle a quatre-vingt-cinq ans, ça ne fera que la bouleverser.

— Nounou, dit Liir, Nessie est morte.

— Tais-toi, gosse inutile, avant que je t'opère des testicules à coups de pied.

— Nessie est quoi ? hurla Nounou en le regardant de ses yeux chassieux.

— Morte mort meurs, chantonna Tchiiter.

— Elle est quoi ?

— Nessie est MORTE, répéta Liir.

Nounou commença à pleurer avant même d'avoir la confirmation.

— Est-ce que c'est possible, Elphie ? Ta sœur est morte ?

— Liir, tu me répondras de ça, grinça la Sorcière. Oui, Nounou, je ne peux pas te mentir. Il y a eu une tempête et un bâtiment s'est effondré. Elle est partie très paisiblement, à ce qu'on dit.

— Elle est allée droit dans le giron de Lurline, sanglota Nounou. Le char doré de Lurline est venu la chercher. (D'un geste inexplicable, elle tapota le morceau de fromage sur son assiette. Puis elle beurra sa serviette et en prit une bouchée.) Quand est-ce qu'on va à l'enterrement ?

— Tu es trop vieille pour voyager, chère Nounou. Je partirai dans quelques jours. Liir restera pour s'occuper de toi.

— Non, dit Liir.

— C'est un bon garçon, dit Nounou, mais pas autant que Nessarose. Oh, triste jour ! Liir, je prendrai mon thé dans ma chambre, je ne peux pas rester à te parler comme si rien n'était arrivé.

Nounou se leva péniblement, en s'appuyant sur la tête de Tchiiter qui lui était dévoué.

— Tu sais, ma chérie, dit-elle à la Sorcière, ce garçon n'est pas assez grand pour s'occuper de moi, je pense. Et si on attaque encore le château ? Rappelle-toi ce qui est arrivé la dernière fois que tu es partie.

Elle fit une petite moue accusatrice.

— Nounou, la milice Arjiki garde cet endroit jour et nuit. L'armée du Magicien est bien cantonnée au bourg de Rouge Moulin, dans la vallée. Elle n'a aucune intention de quitter ce refuge pour risquer d'être décimée dans les cols – pas après ce qu'ils ont fait. C'était ça leur plan, leur escarmouche. Maintenant, ils montent la garde, c'est tout. Ils se tiennent aux avant-postes pour signaler une invasion ou des troubles chez les clans des montagnes. Tu le sais. Tu n'as rien à craindre.

— Je suis trop vieille pour être enchaînée comme la pauvre Sarima et sa famille, dit Nounou. Et comment tu pourrais me sauver, si tu n'as pas pu les sauver, eux ?

— Je travaille encore là-dessus, chuchota la Sorcière à l'oreille gauche de Nounou.

— Sept ans. Quelle opiniâtreté. À mon avis, ils pourrissent dans une fosse commune, depuis ces sept longues années. Liir, tu dois rendre grâce à Lurline de ne pas les avoir accompagnés.

— J'ai essayé de les sauver, répondit Liir avec entêtement.

Dans sa tête, il avait rejoué cette expédition pour se donner un rôle plus héroïque. Ce n'était pas le désir d'être en compagnie de soldats, se racontait-il, non, c'était une tentative courageuse de sauver la famille ! En fait, par bonté, le commandant Palourde avait fait ligoter Liir dans un sac avant de l'abandonner dans une grange, pour ne pas avoir à l'incarcérer

avec les autres. Le commandant n'avait pas compris que Liir était un bâtard de Fiyero, car Liir lui-même l'ignorait.

— Oui, c'est un bon garçon, dit Nounou à présent distraite de ces tristes nouvelles, revenant au souvenir viscéral de la tragédie passée. Bien sûr que j'ai fait ce que j'ai pu, mais Nounou était une vieille femme même alors. Elphie, tu crois qu'ils sont morts ?

— Je n'ai rien pu apprendre, dit la Sorcière pour la dix millième fois. Est-ce qu'ils ont été expédiés à la Cité d'Émeraude, ou assassinés, je l'ignore. Tu le sais bien, Nounou. J'ai payé des gens. J'ai espionné. J'ai embauché des hommes pour suivre toutes les pistes. J'ai écrit à la princesse Nastoya des Scrow pour lui demander conseil. J'ai passé une année à étudier le moindre indice inutile. Tu le sais, enfin. Ne me torture plus avec le souvenir de mon échec.

— L'échec était le mien, j'en suis sûre, dit Nounou paisiblement (ils savaient tous qu'elle ne le pensait pas une minute). J'aurais dû être plus jeune et plus vigoureuse. J'aurais dit à ce commandant Palourde ce que je pensais de lui ! Et Sarima est partie, maintenant, partie, et ses sœurs aussi. Ce n'est pas vraiment notre faute, conclut-elle avec hypocrisie, en foudroyant la Sorcière du regard. Tu devais aller quelque part, donc tu es partie ; qui peut te critiquer pour ça ?

Mais l'image de Sarima enchaînée, Sarima en cadavre pourrissant, refusant encore à la Sorcière son pardon pour la mort de Fiyero – cela brûlait comme de l'eau.

— Arrête, vieille harpie ! s'écria la Sorcière. Serai-je donc flagellée jusque dans mon foyer ? Va prendre ton thé, démon.

La Sorcière s'assit enfin et pensa à Nessarose, à ce qui risquait d'arriver. La Sorcière avait essayé de se tenir à l'écart des affaires politiques, mais elle savait qu'un changement de gouvernement au pays Croquignon pouvait déséquilibrer les choses – peut-être dans un sens positif. Elle éprouvait une gaieté coupable à la mort de sa sœur.

Elle fit une liste des affaires à prendre avec elle pour aller au service funèbre. Tout d'abord, une page du *Grimoire*. Dans sa chambre, elle consulta l'énorme volume moisi, et arracha finalement une page particulièrement mystérieuse. Les lettres continuaient à se tortiller sous ses yeux, se mêlant et se démêlant, pareilles à une colonie de fourmis. Chaque fois qu'Elphaba regardait le livre, le sens pouvait apparaître sur une page qui, un jour plus tôt, était couverte de pattes de mouche illisibles ; et parfois,

le sens disparaissait pendant sa lecture. Elle demanderait à son père, qui, avec sa sainte vision, discernerait mieux la vérité.

3

Le domaine de Colwen était tendu de noir et de violet. À son arrivée, la Sorcière fut accueillie par un comité peu amène composé d'un seul homme, un Croquignon barbu nommé Nipp, qui semblait faire office de concierge, d'homme à tout faire et de Premier ministre.

— Votre lignée ne vous confère plus aucun droit particulier sur le pays Croquignon, s'entendit dire Elphaba. Avec la mort de Nessarose, le titre honorifique d'Éminence est aboli.

La Sorcière s'en souciait peu, mais elle n'aimait guère qu'on lui donne des ordres. Elle répondit donc :

— Il sera aboli quand j'accepterai qu'il le soit.

Non que le titre honorifique ait été beaucoup utilisé ces dernières années ; selon les lettres échevelées que Frex envoyait de temps en temps, Nessarose avait commencé à s'amuser de l'injure « Méchante Sorcière de l'Est », et l'avait considérée comme une pénitence publique, digne d'une personne de haute moralité. Elle s'était même mise à se désigner ainsi.

Nipp lui montra sa chambre.

— Je n'ai pas besoin de grand-chose, dit la Méchante Sorcière de l'Ouest (comme, par contraste, elle se laissait appeler, du moins par ces parvenus de Croquignons). Un lit pour quelques jours, et j'aimerais voir mon père et assister au service. Je récupérerai quelques affaires, et je partirai bientôt. Savez-vous si notre frère, Carapace, sera présent ?

— Carapace a de nouveau disparu, répondit Nipp. Il envoie ses meilleurs vœux. Il accomplit une mission au Glikkus, une mission urgente. Certains d'entre nous pensent qu'il va déserter, inquiet qu'il est du changement de gouvernement maintenant que le tyran est mort. Il n'a pas tort, ajouta Nipp froidement. Vous avez des serviettes propres ?

— Je ne m'en sers pas, dit la Sorcière. C'est bon, vous pouvez partir.

Elle se sentait très fatiguée, et triste.

À soixante-trois ans, Frex était encore plus chauve, et sa barbe plus blanche, que la dernière fois. Ses épaules se voûtaient comme si elles essayaient de se réunir, et sa tête s'enfonçait dans la cavité naturelle de son dos et son cou décrépits. Il était assis sous la véranda, avec une couverture.

— Qui est-ce ? demanda-t-il quand la Sorcière vint s'asseoir à côté de lui.

Elle comprit qu'il avait pratiquement perdu la vue.

— C'est ton autre fille, Papa, dit-elle. Celle qui est partie.

— Fabala… qu'est-ce que je vais faire sans ma jolie Nessarose ? Comment est-ce que je pourrai vivre sans ma préférée ?

Elle lui tint la main jusqu'à ce qu'il s'endorme, et lui essuya le visage malgré les larmes qui lui brûlaient la peau.

Les Croquignons libérés saccageaient la maison. La Sorcière trouvait le décorum inutile, mais cela lui semblait dommage de ravager ainsi une si belle demeure. La profanation, c'était pure myopie ; ne savaient-ils pas que, quelles que soient leurs futures décisions politiques, Colwen pourrait leur servir de Parlement ?

Elle passait son temps avec son père, qui ne parlait pas beaucoup. Un matin qu'il était plus éveillé et énergique que d'habitude, il lui demanda si elle était vraiment une sorcière.

— Enfin, qu'est-ce qu'une sorcière ? Qui fait confiance aux mots, dans cette famille ? demanda-t-elle. Père, tu veux bien regarder quelque chose pour moi ? Me dire ce que tu vois ?

Elle tira d'une poche la page du *Grimoire* et la déroula sur ses genoux comme une grande serviette. Il passa les mains dessus, comme s'il pouvait en détecter le sens du bout des doigts, puis l'examina de près, plissant les yeux.

— Que vois-tu ? demanda Elphaba. Peux-tu me dire la nature de ces écritures ? Est-ce pour le Bien, ou pour le Mal ?

— Les inscriptions sont précises, et assez grandes. Je pourrais les distinguer. (Il retourna le papier.) Mais, ma petite Fabala, je ne sais pas lire cet alphabet. C'est dans une langue étrangère. Et toi ?

— Eh bien, parfois il me semble que j'y arrive, mais c'est un talent évanescent, dit la Sorcière. Je ne sais pas si ce sont mes yeux ou le manuscrit qui me jouent des tours.

— Tu as toujours eu des yeux perçants, dit son père. Même toute petite, tu voyais des choses que personne d'autre ne distinguait.

— Ha, dit-elle, je ne vois pas de quoi tu veux parler.

— Tu avais un miroir que le gentil Cœur de Tortue avait fait pour toi, et tu regardais dedans comme si tu pouvais voir d'autres mondes, d'autres époques.

— Je regardais mon reflet, sans doute.

Mais ils savaient tous deux que c'était faux, et Frex, pour une fois, le dit :

— Tu ne te regardais pas, tu avais horreur de ça. Tu avais horreur de ta peau, de tes traits anguleux, de tes yeux étranges.

— Où ai-je appris cette haine ? demanda-t-elle.

— Tu es née avec, dit Frex. C'était une malédiction. Tu es née pour me maudire. (Il lui tapota affectueusement la main, comme si cela n'était pas grave.) Quand tu as perdu tes étranges dents de lait, et que tes dents définitives sont sorties normales, nous nous sommes tous un peu détendus. Mais les deux premières années… jusqu'à la naissance de Nessarose… tu étais un petit animal féroce. Ce n'est qu'à la venue de notre sainte Nessarose parmi nous, encore plus touchée que toi, que tu t'es un peu calmée, comme une enfant normale.

— Pourquoi ai-je été maudite, condamnée à être différente ? Tu es un saint homme, tu dois le savoir.

— Tu es ma faute, dit-il.

Malgré ces paroles, il s'arrangeait pour reporter la faute sur elle et non sur lui, même si elle n'était toujours pas assez subtile pour comprendre comment il y parvenait.

— En punition de mes échecs, tu es née pour me tourmenter. Mais ne t'en inquiète plus, ajouta-t-il, c'était il y a longtemps.

— Et Nessarose ? demanda Elphaba. Quel est l'équilibre entre la honte et la culpabilité, pour elle ?

— C'est le portrait des mœurs dissolues de ta mère, dit calmement Frex.

— Et voilà pourquoi tu l'aimes tant. Parce que sa fragilité humaine n'était pas ta faute.

— Ne rumine pas ainsi, tu as toujours ruminé, dit Frex. Elle est morte à présent, alors quelle importance ?

— Ma vie tourne encore là-dessus.

— La mienne va s'arrêter, répondit-il tristement.

Elle reprit donc sa main et l'embrassa doucement, puis elle replia la page du *Grimoire* et la fourra dans sa poche. Elle se tourna vers la personne qui s'approchait d'eux sur la pelouse. Elphaba pensait qu'on leur apportait le thé (on accordait encore un certain service à Frex, en raison de son âge et de sa bienveillance, et, supposait-elle aussi, de sa vocation) – mais quand elle vit qui c'était, elle se redressa et lissa le devant de sa jupe noire tissée à la main.

— Mademoiselle Glinda des Arduenna, dit-elle, le cœur palpitant.

— Oh, tu es venue, je savais que tu viendrais, dit Glinda. Mademoiselle Elphaba, la dernière véritable Éminence, quoi qu'on en dise !

Glinda s'approcha lentement, sous l'effet de l'âge ou de la timidité, ou peut-être parce que sa robe ridicule pesait tellement qu'elle avait du mal à marcher vite. Elle ressemblait à un énorme Glindicotier, voilà tout ce qu'en pensa la Sorcière ; sous ses jupes, il devait y avoir un rembourrage de la taille du dôme de Saint-Florix. Il y avait des sequins, des fronces et une sorte d'Histoire d'Oz, apparemment, brodée en relief sur six ou sept panneaux ovoïdes tout autour des jupons. Mais le visage… sous la poudre, les rides au coin des yeux et de la bouche, c'était le visage de l'écolière timide des collines Pertha.

— Tu n'as pas changé d'un brin, dit Glinda. C'est ton père ?

— Oui, dit la Sorcière. Chut.

Frex s'était de nouveau endormi.

— Viens, allons nous promener dans les jardins avant qu'ils déracinent les roses, en s'imaginant confusément éradiquer l'injustice. (La Sorcière prit le bras de Glinda.) Glinda, tu as l'air hideuse dans cet accoutrement. Je croyais que tu te serais mis du plomb dans la cervelle, depuis le temps.

— Dans les provinces, répliqua Glinda, il faut montrer un peu de style. Ce n'est pas si mal, à mon avis. Ou alors, les cloches satinées aux épaules sont vraiment un peu *trop* ?

— Excessives, oui, opina la Sorcière. Que quelqu'un aille chercher des ciseaux, c'est une catastrophe.

Elles se mirent à rire.

— Qu'ont-ils fait à ce magnifique et vénérable endroit, ma chère ? dit Glinda. Regarde, ces socles sont censés accueillir des urnes sculptées, et ces slogans révolutionnaires barbouillent entièrement ce belvédère exquis ! J'espère que tu y feras quelque chose, Elphie. Ce belvédère est unique en province.

— Je n’ai jamais partagé ton amour de l’architecture, Glinda. J’ai lu les slogans : « ELLE NOUS PIÉTINAIT ». Pourquoi ne pas en barbouiller le belvédère ? Si Nessie leur marchait bel et bien dessus ?

— Les tyrans vont et viennent, les belvédères restent, dit Glinda. Je peux te recommander les meilleurs restaurateurs, à l’instant où tu le demanderas.

— J’ai appris que tu avais été l’une des premières sur place, quand Nessarose est morte. Comment cela est-il arrivé ?

— Sir Chuffrey – mon petit mari – a des investissements spéculatifs dans la viande de porc, vois-tu, et le pays Croquignon essaie de diversifier ses bases économiques pour ne pas être à la merci des banques de Gillikin et de la Bourse aux céréales de la Cité d’Émeraude. On ne sait jamais comment peuvent évoluer les relations entre les Croquignons et le reste d’Oz, et il vaut mieux être prêt. Donc, là où Sir Chuffrey fait des affaires, moi je fais le bien. C’est un partenariat avec le ciel. Tu sais que j’ai plus d’argent que je peux en donner ? (Gloussant, elle pinça le coude de la Sorcière.) Je n’aurais jamais imaginé que la charité publique soit si excitante.

— Alors, tu étais en pays Croquignon ?

— Oui, un orphelinat au bord de Marais Moussu, et pour m’amuser, je pensais aller au parc d’attractions – ils ont des dragons maintenant, et je n’en ai jamais vu – donc j’étais à quinze kilomètres de là, à peine, quand la tempête a frappé. Nous avons eu des vents terribles, même là-bas : je n’arrive pas à imaginer comment une cérémonie pouvait se dérouler dans le centre du pays. À Marais Moussu, des parties entières du parc étaient fermées aux visiteurs à cause des arbres tombés et des Animaux en fuite…

— Alors, quand il y a des Animaux, on appelle ça un parc d’attractions ? demanda la Sorcière.

— Tu dois absolument y aller, ma chérie, c’est follement amusant. Enfin, comme je disais, la maison a surgi de nulle part, et au sens propre, j’imagine – si les gens avaient senti une tempête arriver, ils auraient sûrement annulé la cérémonie et couru se mettre à l’abri. En tout cas, le système d’informations est très évolué à présent dans certains endroits ; Nessarose a elle-même supervisé un système de balises et de codes tictoc, pour avertir d’une invasion du Magicien et indiquer l’ouest. Donc, en quelques minutes, la nouvelle a été retransmise dans toutes les directions. J’ai fait venir un Pfénix adulte et lui ai demandé de me conduire sur place, et je suis arrivée avant que la plupart des habitants aient compris ce qui leur était tombé dessus.

— Raconte, dit la Sorcière.

— Tu seras heureuse d'apprendre qu'il n'y a pas eu de sang. Je me hasarderai à penser qu'il y a eu des dégâts internes considérables, mais pas de sang. Bien sûr, les quelques derniers fidèles de Nessarose ont cru que son esprit s'était envolé indemne, et qu'elle n'avait guère souffert. Je ne pense pas qu'elle ait beaucoup souffert en effet, pas avec un gnon pareil sur le crâne. Ses sujets moins heureux, les plus nombreux, ont pensé que c'était une farce de Lurline, les libérant du fondamentalisme propre à Nessarose. Il y avait grand-fête à mon arrivée, et l'on acclamait la fille bizarre et le chien qui vivaient dans la maison.

— Oh, qui est-ce ? demanda la Sorcière, qui ne connaissait pas cette partie.

— Tu sais comme les Croquignons sont serviles, en dépit de leurs penchants démocratiques. Je n'étais pas plus tôt arrivée qu'ils m'ont remis cette fillette, en me présentant comme une sorcière. J'ai voulu les corriger, le terme d'ensorceleuse est plus approprié, vraiment, mais en vain. C'était ma tenue, sans doute, qui les a intimidés. Une fantaisie rose saumon ce jour-là, et réellement, elle m'allait bien.

— Continue, dit la Sorcière qui n'avait jamais aimé parler chiffons.

— La petite fille s'est présentée. Dorothy du Kansas. Je ne connaissais pas l'endroit, et je le lui ai dit. Elle semblait aussi surprise que tout le monde par ce qui s'était passé, et elle avait ce vilain petit cabot qui jappait sur ses talons. Tata, ou Toto, enfin bref. Toto. Donc, cette Dorothy était dans un état de choc considérable, je peux te le dire. Une petite fille assez quelconque, sans guère de sens vestimentaire, mais certains l'acquièrent plus tard dans la vie que d'autres, j'imagine. (Elle jeta un regard de biais à la Sorcière.) Bien plus tard, dans certains cas.

Elles se mirent à rire.

— Dorothy pensait essayer de rentrer chez elle, mais comme elle ne se rappelait pas avoir appris quoi que ce soit sur Oz à l'école, et que je ne me souvenais d'aucun endroit appelé Kansas, nous avons décidé qu'elle devrait chercher de l'aide ailleurs. Ces Croquignons capricieux semblaient prêts à la nommer successeur de Nessie, ce qui aurait irrité Nipp et tous les autres ministres de Colwen, qui ont passé leur carrière à faire la course pour arriver premier quand Nessarose jugerait bon de mourir. D'ailleurs, il pourrait y avoir des changements. Dorothy pourrait les gêner.

— Tu suis les affaires publiques… cela ne me surprend pas, finalement, dit la Sorcière, ravie en fait. J'ai toujours su que tu jouais un rôle là-dedans, Glinda.

— Eh bien, je me suis dit que la meilleure idée serait de sortir Dorothy du pays Croquignon avant qu'une guerre civile ne ravage ce pays encore davantage. Certaines factions, vois-tu, soutiennent la réannexion du pays par Oz. Cela ne ferait aucun bien à cette gamine d'être prise entre deux feux.

— Donc, elle n'est pas là, dit la Sorcière. J'aurais cru que je la verrais.

— Dorothy ? Tu ne vas pas t'en prendre à elle, n'est-ce pas ? demanda Glinda. C'est une enfant, vraiment. Grande pour les Croquignons, c'est sûr, mais cela reste une petite créature trapue. C'est une innocente, Elphie ; je vois à la lueur dans ton regard que tu es repartie dans ta vieille paranoïa. Elle ne *pilotait pas* cette maison, tu sais, elle était prise au piège à l'intérieur. Voilà au moins une cause que tu ferais bien d'abandonner.

La Sorcière soupira :

— Tu as peut-être raison. Tu sais, je m'habitue aux courbatures le matin. Parfois, je me dis que la vengeance est une habitude, aussi. Une courbature, une raideur dans l'attitude. Je garde toujours espoir que le Magicien sera renversé de mon vivant, ce qui me semble contraire au bonheur. Je ne vais pas me charger de venger une sœur avec laquelle je ne m'entendais pas si bien que cela, de toute façon.

— En particulier si sa mort est un accident, dit Glinda.

— Glinda, dit la Sorcière. Tu dois te rappeler Fiyero, et tu as entendu parler de sa mort. Il y a quinze ans.

— Bien sûr. Enfin, j'ai entendu dire qu'il était mort, dans des circonstances mystérieuses.

— J'ai connu sa femme, et ses belles-sœurs, dit la Sorcière. On m'a laissé entendre, une fois, que tu avais eu une liaison avec lui à la capitale.

Glinda vira au rose jaune.

— Ma chère, dit-elle, j'avais de l'affection pour lui, c'était quelqu'un de bien et un excellent homme d'État. Mais entre autres choses, tu te rappelleras qu'il avait la peau basanée. Même si je me laissais aller à folâtrer – tendance qui à mon avis profite rarement à quiconque – te voilà encore avec tes soupçons névrotiques : moi et Fiyero ! Quelle idée !

La Sorcière comprit, effondrée, qu'elle disait la vérité, naturellement. L'âge mûr venant, Glinda avait retrouvé son vilain don de snobisme.

Pour sa part, Glinda ne soupçonnait pas vraiment la Sorcière d'avoir été impliquée dans une liaison adultère avec Fiyero. Glinda était trop agitée pour être perceptive à ce point. En fait, la Sorcière l'inquiétait un peu. Ce n'était pas seulement la nouveauté de la revoir, mais aussi l'étrange charisme d'Elphaba, qui avait toujours fait de l'ombre à Glinda. Et il y avait cette excitation, sans fondement clair, qui intimidait Glinda, et la faisait parler à toute allure et d'une voix de fausset, comme une adolescente. Comme on se retrouvait vite rejeté dans l'incertitude terrible de la jeunesse !

Quand Glinda essayait de se rappeler sa jeunesse, elle se souvenait à peine de cette rencontre audacieuse avec le Magicien. Elle revoyait bien mieux le lit qu'elle avait partagé avec Elphie en chemin pour la Cité d'Émeraude. Comme elle s'était sentie courageuse – et vulnérable, aussi !

Elles marchèrent quelques instants dans un silence agité.

— La situation pourrait s'améliorer, à présent, dit enfin la Sorcière. D'accord, ce sera le chaos en pays Croquignon pendant un moment. Un tyran, c'est terrible, mais au moins il ou elle impose un ordre. L'anarchie qui suit la destitution d'un tyran peut être plus violente qu'avant. Pourtant, les choses peuvent s'arranger. Père a toujours dit que laissés à eux-mêmes, les Croquignons ont beaucoup de bon sens. Et Nessie était, d'un point de vue pratique, une étrangère. Elle a grandi au pays Quadling et elle était peut-être à moitié Quadling elle-même, comme j'ai fini par l'apprendre. C'était une reine étrangère ici, malgré son titre héréditaire. Une fois Nessie partie, les Croquignons pourraient bien se reprendre.

— Que son âme soit bénie, dit Glinda. Sauf si tu ne crois toujours pas à l'âme ?

— Je ne peux faire aucun commentaire sur l'âme des autres, répondit la Sorcière.

Elles marchèrent encore. Çà et là, la Sorcière vit, comme avant, des totems d'hommes de paille, attachés à des tuniques, et érigés en effigies au bord des champs.

— Je les trouve un peu inquiétants, dit-elle à Glinda. Encore une question que je veux te poser. Je l'avais déjà posée à Nessie. Tu te souviens que M^me^ Morrible nous avait rassemblées dans son salon, nous proposant de devenir trois Adeptes, grandes sorcières d'Oz ? Des espèces de prêtresses locales secrètes, manipulant la politique en coulisse, contribuant à la stabilité – ou l'instabilité – d'Oz, au gré d'une autorité innommée ?

— Oh, cette farce, ce mélodrame, comment aurais-je pu l'oublier ? demanda Glinda.

— Je me demandais si on nous avait ensorcelées ? Tu te rappelles, elle a dit que nous ne pourrions pas en parler, et apparemment nous ne le pouvions pas ?

— Pourtant, c'est ce que nous sommes en train de faire, donc si c'était vrai, ce dont je doute, les effets du sort se sont certainement dissipés.

— Mais regarde ce qui nous est arrivé. Nessarose était la Méchante Sorcière de l'Est – ne prends pas cet air scandalisé, tu sais bien qu'on l'appelait comme ça – et moi, j'ai une forteresse à l'Ouest, et j'ai rallié les Arjiki autour de ma personne, en l'absence de la famille régnante – et te voilà toi, bien installée dans le Nord avec tes comptes en banque et tes dons légendaires pour la sorcellerie.

— Légendaire rien du tout ; je fais simplement en sorte d'être admirée par les cercles adéquats, dit Glinda. Tu sais, ma mémoire est aussi bonne que la tienne. M^me^ Morrible m'a proposé d'être Adepte de Gillikin, à toi, d'être Adepte du pays Croquignon, et à Nessa d'être Adepte du pays Quadling. Mais le Vinkus, elle ne pensait pas qu'il en valait la peine. Si elle voyait l'avenir, elle se trompait. Elle s'est trompée du tout au tout, pour Nessa et toi.

— Laisse tomber les détails, répondit sèchement la Sorcière. Ce que je veux dire, Glinda, c'est : est-il possible que nous ayons passé toute notre vie d'adulte sous l'influence d'un sortilège ? Comment savoir si nous étions des pions dans un jeu ténébreux ? Je sais, je sais, je le vois sur ta figure : *Elphie, tu renifles encore un complot.* Mais tu y étais, toi. Tu as entendu la même chose que moi. Comment sais-tu que notre vie n'a pas été manipulée par un sortilège malveillant ?

— Eh bien, je prie beaucoup, dit Glinda, pas avec une sincérité terrible, je l'avoue, mais j'essaie. Je pense que si j'avais été victime d'un sortilège, le Dieu Innommé aurait eu pitié de moi, m'aurait laissé le bénéfice du doute, et m'aurait libérée. Pas toi ? Ou tu es toujours athée ?

— J'ai toujours eu l'impression d'être un pion, dit la Sorcière. Ma couleur de peau est une malédiction, mes parents missionnaires m'ont rendue grave et intense ; dans ma période universitaire, je me suis dressée contre les crimes politiques à l'égard des Animaux ; ma vie amoureuse a implosé et mon amant est mort, et si ma vie a un sens, je ne l'ai pas encore trouvé, sauf dans l'élevage d'animaux, si on peut appeler ça comme ça.

— Je ne suis pas un pion, dit Glinda. J'assume absolument toute ma part de bêtise. Enfin, ma chérie, toute notre vie est un sortilège. Tu le sais. Mais tu peux vraiment faire des choix.

— Eh bien, je me demande.

Elles continuèrent leur promenade. Des graffitis éclaboussaient le socle en granit des statues. « LES CHAUSSURES ONT CHANGÉ DE PIEDS MAINTENANT ». Glinda émit un petit bruit désapprobateur.

— L'élevage d'animaux ? demanda-t-elle.

Elles franchirent un petit pont. Des grives gazouillaient au-dessus d'elle, telle une musique de fond sentimentale.

— J'ai envoyé cette Dorothy, cette gamine, à la Cité d'Émeraude, reprit Glinda. Je lui ai dit que je n'avais jamais vu le Magicien – j'étais bien obligée de mentir, ne me regarde pas comme ça ; si je lui avais dit la vérité sur le Magicien, elle ne serait jamais partie d'ici. J'ai conseillé à Dorothy de lui demander de la renvoyer chez elle. Avec ses espions dans tout Oz, et sans doute ailleurs aussi, il a forcément entendu parler du Kansas. Personne d'autre ne connaît cet endroit.

— Quelle cruauté, dit la Sorcière.

— C'est une enfant tellement innocente, personne ne la prendra au sérieux, repartit Glinda d'un ton léger. Si les Croquignons se ralliaient à elle, la réunification pourrait être plus sanglante que nous l'espérons.

— Tu espères donc la réunification ? marmonna la Sorcière, écœurée. Tu en es partisane ?

— D'ailleurs, reprit allègrement Glinda, comme je possède une sorte d'instinct maternel caché dans mon corset surdimensionné, je lui ai donné les chaussures de Nessarose en guise de protection.

— Tu as *quoi* ?

Muette de rage, la Sorcière fit face à Glinda – puis elle se reprit.

— Non seulement cette gamine sort du ciel en piétinant ma sœur avec sa grosse maison, mais elle a droit aux chaussures, en plus ? Glinda, ce n'était pas à toi de les donner ! C'est mon père qui les a faites pour Nessa ! Et en plus, Nessa m'a promis que je les aurais à sa mort !

— Mais bien sûr, répondit Glinda en toisant la Sorcière avec un calme feint, et ces chaussures feront un accessoire parfait pour cette tenue que tu portes, ce miroir du bon goût. Allons, Elphie, depuis quand te soucies-tu de chaussures ? De chaussures, vraiment ! Regarde ces bottes militaires que tu portes !

— Que je les porte ou pas, cela ne te regarde pas. Tu ne peux pas donner les affaires de quelqu'un comme ça, de quel droit ? Papa a refait ces chaussures avec le savoir-faire que lui avait enseigné Cœur de Tortue. Tu as fourré ta baguette à caprices là où elle n'était pas désirable !

— Je te rappelle, répondit Glinda, que ces chaussures tombaient en morceaux avant que je les fasse ressemeler, et je les ai entrelacées d'un sort spécial de ma conception. Ni toi ni ton père n'en avez fait autant pour Nessie. Elphie, j'ai soutenu ta sœur quand tu l'as abandonnée à Shiz. Comme tu m'as abandonnée. Si, tu m'as abandonnée, arrête de me fusiller du regard, c'est inadmissible. Je suis devenue sa sœur de remplacement. En vieille amie, je lui ai donné le pouvoir de se tenir debout toute seule par le truchement de ces chaussures, et si j'ai commis une erreur j'en suis désolée, Elphie, mais je pense toujours que j'avais plus le droit de les donner que toi.

— Eh bien, je veux les récupérer, dit la Sorcière.

— Oh, oublie-les, tu veux, ce ne sont que des chaussures, dit Glinda. On dirait que ce sont de saintes reliques. C'étaient des chaussures, et un peu démodées, pour dire la vérité. Que la gamine les porte. Elle n'a rien d'autre.

— Regarde ce que les gens d'ici en pensaient, dit la Sorcière en montrant une écurie où s'étalait en lettres rouges « ON VA TE PIÉTINER VIEILLE SORCIÈRE ».

— Calme-toi, je t'en prie, dit Glinda, je sens venir une horrible migraine.

— Où est-elle ? lança la Sorcière. Puisque tu ne veux pas les récupérer, j'irai moi-même.

— Si j'avais su que tu les voulais, dit Glinda en essayant d'arranger les choses, je te les aurais gardées. Mais tu dois comprendre, Elphie, que ces chaussures ne pouvaient pas rester ici. Ces païens ignorants de Croquignons – tous des lurlinistes, dès qu'on gratte la surface – ont accordé trop d'importance à ces idiotes de chaussures. Une épée magique, je comprends, mais des chaussures ? Je t'en prie. J'étais obligée de les faire sortir du pays.

— Tu travailles en collusion avec le Magicien pour préparer le pays Croquignon à l'annexion, dit la Sorcière. Tu n'as aucun projet charitable, Glinda. Au moins, ne te raconte pas d'histoires. Ou alors, serais-tu encore sous l'effet d'un vieux sort rouillé de M^me^ Morrible, après tout ce temps ?

— Ne t'en prends pas à moi ainsi, dit Glinda. La fille est partie, elle est sur la route depuis une semaine, en direction de l'ouest. Je te le dis, ce n'est qu'une gamine effarouchée, et inoffensive. Elle serait désolée de savoir

qu’elle a pris quelque chose que tu voulais. Ces chaussures n’ont aucun pouvoir à t’offrir, Elphie.

— Glinda, si ces chaussures tombent entre les mains du Magicien, il s’en servira pour réannexer le pays Croquignon. Désormais, elles ont trop d’importance pour les Croquignons. Le Magicien ne doit pas les avoir !

Glinda effleura le bras de la Sorcière.

— Ton père ne t’aimera pas davantage si tu prends ces chaussures, dit-elle.

La Sorcière se dégagea. Elles restèrent là, à se foudroyer du regard. Elles avaient trop en commun pour se fâcher à cause d’une paire de chaussures, et pourtant ces chaussures étaient plantées là, entre elles, icône grotesque de leurs différences. Aucune ne voulait reculer, ni avancer. C’était ridicule, elles étaient bloquées, et il fallait que quelqu’un rompe le sort. Mais tout ce que la Sorcière put faire, fut de répéter :

— Je veux ces chaussures !

4

Lors du service en mémoire de Nessarose, Glinda et Sir Chuffrey se perchèrent sur le balcon réservé aux dignitaires et aux ambassadeurs. Le Magicien envoya un représentant, resplendissant dans ses robes rouges avec une croix d’émeraude sur la poitrine, entouré d’une escouade au garde-à-vous. La Sorcière s’assit au fond, évitant le regard de Glinda. Frex pleura jusqu’à provoquer une crise d’asthme, et la Sorcière l’aida à sortir par une porte latérale, où il reprit son souffle.

Après le service, l’émissaire du Magicien alla trouver la Sorcière. Il déclara :

— Vous êtes invitée à une audience de l’Empereur. Il voyage par Pfénix, avec une immunité diplomatique spéciale, pour présenter ses condoléances à la famille dans la soirée. Vous serez prête à le rencontrer à Colwen, ce soir même.

— Il ne peut pas venir ici ! dit la Sorcière. Il n’oserait pas !

— Ceux qui prennent désormais les décisions pensent différemment, dit l’émissaire. Quoi qu’il en soit, il vient sous le couvert de la nuit, et seulement pour vous parler, à vous et à votre famille.

— Mon père n’est pas en état de recevoir le Magicien, dit la Sorcière. Je ne l’accepterai pas.

— C’est vous qu’il verra, alors, dit l’émissaire. L’Empereur insiste. Il a des questions d’ordre diplomatique à vous poser. Mais vous ne devrez pas faire état publiquement de cette visite, ou votre père et votre frère le paieraient très cher. Et vous aussi, ajouta-t-il, comme si ce n’était pas déjà évident.

Elphaba réfléchit à la manière dont elle pourrait utiliser cette convocation à son avantage : Sarima, la sécurité de Frex, le destin de Fiyero.

— Entendu, dit-elle, je verrai le Magicien.

Et malgré elle, elle éprouva de la satisfaction à l’idée que les chaussures magiques de Nessarose étaient en sûreté, loin d’ici.

Au moment où vêpres sonnaient, une servante croquignonne alla chercher la Sorcière dans sa chambre.

— Il faudra vous soumettre à une fouille, dit l’émissaire du Sorcier, qui la retrouva dans l’antichambre. Vous devez comprendre le protocole.

Elphaba se concentra sur sa colère tandis qu’elle était fouillée et palpée par les officiels.

— Qu’est-ce que c’est ? demandèrent-ils en trouvant la page du *Grimoire* dans sa poche.

— Ah, ça, répondit-elle en réfléchissant à toute allure. Son Altesse voudra le voir.

— Vous ne pouvez rien porter sur vous, répondirent-ils en lui prenant la page.

— En vertu de ma lignée, je peux réinstaurer la dignité d’Éminente Thropp dès ce soir et faire arrêter votre chef, lança-t-elle dans leur dos. Ne me dites pas ce que je peux et ne peux pas faire dans cette maison.

Sans lui prêter la moindre attention, ils la firent entrer dans une petite chambre, vide à l’exception de deux fauteuils rembourrés sur un tapis aux motifs fleuris. Un courant d’air agitait des moutons de poussière le long des plinthes.

— Son Altesse l’Empereur Magicien d’Oz, annonça un assistant avant de se retirer.

La Sorcière resta seule une minute. Puis le Magicien entra.

Il n’arborait aucun déguisement. Cet homme d’un certain âge et d’aspect quelconque portait une chemise à col haut et un long manteau, avec une

montre à gousset attachée à son gilet. Son crâne était rose et tavelé, et des touffes de poils sortaient de ses oreilles. Il s'épongea le front avec un mouchoir et s'assit, faisant signe à la Sorcière de l'imiter. Elle n'obéit pas.

— Comment allez-vous ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que vous voulez de moi ? répondit-elle.

— Il y a deux choses, dit-il. Il y a ce que je suis venu vous dire, et il y a ce que vous souhaitez porter à mon attention.

— C'est à vous de parler, car moi, je n'ai rien à vous dire.

— Inutile de tourner autour du pot, reprit le Magicien. Je voudrais connaître vos intentions quant à votre position en tant que dernière Éminence.

— Si j'en avais, elles ne vous regarderaient pas.

— Malheureusement si, car la réunification est en marche, corrigea le Magicien, au moment même où nous parlons. Je crois savoir que Dame Glinda, bénie soit sa bienveillante imprudence, a raisonnablement évacué cette malheureuse fillette et ces chaussures totémiques de la région, ce qui devrait rendre l'annexion moins délicate. Je souhaiterais avoir ces chaussures en ma possession, pour éviter qu'elles vous donnent des idées. Ainsi, comprenez-vous, j'ai besoin de connaître vos intentions à ce sujet. Vous n'éprouviez, me semble-t-il, guère de sympathie pour la tyrannie religieuse de votre sœur, mais j'espère que vous n'avez pas l'intention d'ouvrir boutique ici. Sinon, nous devons passer un petit marché… chose que je n'ai jamais pu faire avec votre sœur.

— Il n'y a pas grand-chose pour moi ici, répondit la Sorcière, et je ne suis pas faite pour gouverner quiconque, même pas moi, apparemment.

— D'ailleurs, il y a le petit problème de cette armée à… Rouge Moulin ? – le bourg en dessous de Kiamo Ko.

— C'est donc pour ça qu'ils sont là depuis toutes ces années.

— Pour vous tenir en échec, dit-il. Une dépense… mais vous voici.

— Je devrais revendiquer le titre d'Éminence dans la seule intention de vous déplaire, dit la Sorcière. Mais je ne m'intéresse guère à ce peuple stupide. Ce que font les Croquignons m'importe peu, désormais. Tant qu'il n'arrive rien à mon père. Si c'est tout…

— Il y a l'autre question, reprit le Magicien d'un ton plus animé. Vous avez amené une page avec vous. Je me demande où vous l'avez eue ?

— Elle est à moi et vos gens n'ont aucun droit sur elle.

— Ce que je veux, c’est savoir où vous l’avez eue, et où je peux trouver le reste.

— Que me donnerez-vous si je vous le dis ?

— Que pourriez-vous souhaiter de moi ?

Voilà pourquoi Elphaba avait accepté de rencontrer le Magicien. Elle prit une profonde inspiration et dit :

— Savoir si Sarima, Princesse Douairière des Arjiki, est toujours en vie. Et où je pourrais la trouver, et comment je pourrais négocier sa liberté.

Le Magicien sourit :

— Comme tout est lié. N’est-il pas intéressant que j’aie deviné vos préoccupations ?

Il fit un signe. Derrière la porte ouverte, des serviteurs invisibles firent entrer un nain portant un pantalon et une tunique propre et blanche.

Non, ce n’était pas un nain, s’aperçut Elphaba ; c’était une jeune femme accroupie. Des chaînes cousues dans le col de sa tunique couraient sur ses vêtements jusqu’à ses chevilles, la forçant à se courber : elles ne faisaient que soixante à quatre-vingt-dix centimètres de hauteur. La Sorcière dut plisser les yeux pour s’assurer qu’il s’agissait bien de Nor. Elle devait avoir seize ou dix-sept ans désormais. L’âge d’Elphie quand on l’avait envoyée à Crage Hall.

— Nor, dit la Sorcière, Nor, c’est toi ?

Les genoux de Nor étaient sales, elle étreignait ses chaînes. Elle avait les cheveux coupés court, et on apercevait des meurtrissures sous ses boucles inégales. Elle agitait la tête comme si elle écoutait de la musique, mais ne leva pas les yeux vers Elphaba.

— Nor, c’est Tantine Sorcière. Je suis venue négocier ta libération, enfin, improvisa la Sorcière.

Mais le Magicien fit signe aux domestiques invisibles de faire sortir Nor.

— Je crains que ce ne soit pas possible, dit-il. Elle me protège contre vous.

— Et les autres ? demanda la Sorcière. Je dois savoir.

— Il n’existe aucune trace, dit le Magicien, mais je crois que Sarima et ses sœurs sont toutes mortes.

La Sorcière resta souffle coupé. Ses derniers espoirs de pardon, envolés !… mais le Magicien reprenait :

— Peut-être qu’un sous-fifre dénué d’autorité en la matière avait le goût du sang. Il est difficile d’avoir du personnel fiable dans les forces armées.

— Irji ? demanda la Sorcière en crispant les poings.

— Lui, il devait mourir, répondit le Magicien d'un ton d'excuse. Il était l'héritier de la lignée princière, n'est-ce pas ?

— Dites-moi que ce ne fut pas cruel, s'exclama la Sorcière. Oh, dites-le-moi !

— Le Collier de Paraffine, reconnut le Magicien. Oui… c'était une affaire publique. Il fallait se faire comprendre. Et voilà : je n'aurais pas dû, mais je vous ai quand même dit ce que vous vouliez savoir. C'est votre tour maintenant. Où puis-je trouver le livre d'où vient cette page ?

Le Magicien sortit le papier de sa poche et le lissa sur ses genoux. Ses mains tremblaient. Il regarda la page :

— Un sort pour l'administration des dragons, dit-il d'un air pensif.

— C'est donc cela ? demanda la Sorcière, étonnée. Je n'arrivais pas à savoir au juste.

— Bien sûr. Vous avez dû avoir du mal à comprendre, dit-il. Voyez-vous, cette page ne vient pas de ce monde. Elle vient du mien.

Il était fou, obsédé par les autres mondes. Comme son père.

— Vous ne dites pas la vérité, hasarda la Sorcière en espérant ne pas se tromper.

— Oh, la vérité, pour ce que je m'en soucie… mais je suis sincère, en l'espèce.

— Pourquoi voudriez-vous cette page ? demanda la Sorcière, tentant de gagner du temps, essayant de trouver ce qu'elle pourrait échanger contre la vie de Nor. Je ne sais même pas ce que c'est. Et vous non plus, je pense.

— Si, je le sais, dit le Magicien. C'est un ancien manuscrit magique, créé dans un monde bien éloigné de celui-ci. Pendant longtemps, on l'a pris pour une simple légende, ou cru détruit dans les sombres assauts des envahisseurs nordiques. Un magicien plus compétent que moi l'a ôté de notre monde pour le mettre à l'abri. C'est la raison première de mon arrivée à Oz, poursuivit-il, se parlant presque à lui-même, comme le font les vieillards. M^me^ Blavatsky l'a localisé dans sa boule de cristal, et j'ai accompli les sacrifices appropriés – et pris les dispositions – pour me rendre ici, il y a quarante ans. J'étais un jeune homme alors, plein d'ardeur et d'échecs. Je n'avais pas prévu de gouverner un pays ici, juste de trouver ce document pour le rapporter dans son propre monde, et y étudier ses secrets.

— Quels genres de sacrifices ? demanda la Sorcière, ici, le meurtre ne vous a pas arrêté.

— Le *meurtre* est un terme utilisé par les gens pompeux, dit le Magicien. C'est un expédient de langage qui leur permet de condamner toute action courageuse qui les dépasse. Ce que j'ai fait, et ce que je fais, ne peut être du meurtre. Car, venant d'un autre monde, je ne saurais être tenu pour responsable au regard des sottes conventions d'une civilisation naïve. Je suis au-dessus de ces listes infantiles de bonnes et de mauvaises actions que l'on récite en bafouillant.

Ses yeux ne brûlaient d'aucune flamme ; ils étaient perdus derrière un voile de détachement, bleu et froid.

— Si je vous donne le *Grimoire*, partirez-vous ? demanda-t-elle. Donnez-moi Nor et laissez-nous enfin tranquilles, en emportant vos maléfices personnels.

— Je suis trop vieux pour voyager maintenant, dit-il, et pourquoi abandonnerais-je ce pour quoi j'ai travaillé toutes ces années ?

— Parce que j'utiliserai ce livre pour vous détruire, sinon.

— Vous ne pouvez pas le lire, répliqua le Magicien. Vous êtes d'Oz et vous ne pouvez pas le lire.

— Je peux en lire davantage que vous croyez, dit-elle. Je ne comprends pas tout. J'ai lu des pages sur la manière de libérer les énergies cachées de la matière. J'ai lu des pages sur la manipulation du temps. J'ai lu des dissertations sur des armes trop répugnantes pour être utilisées, sur la manière d'empoisonner l'eau, de rendre une population plus docile. Il y a des schémas d'engins de torture. Les dessins et les mots se brouillent sous mes yeux, mais je continue à lire. Je ne suis pas trop vieille, moi.

— Ces idées sont d'un grand intérêt pour notre époque, dit le Magicien, étonné cependant qu'elle en ait appris autant.

— Pas pour moi, répliqua-t-elle. Vous en avez assez fait. Si je vous le donne, me remettrez-vous Nor ?

— Vous ne devriez pas prêter foi à mes promesses, dit-il en soupirant. Vraiment, mon enfant. (Pourtant, il regardait toujours la page qu'elle lui avait donnée.) On peut apprendre à subjuguer un dragon et le mettre à son service, pensa-t-il tout haut.

Il tourna la page pour poursuivre sa lecture.

— Je vous en supplie, dit-elle. Je crois que je n'ai jamais supplié de ma vie. Mais je vous en supplie. Ce n'est pas normal que vous soyez ici. En supposant une minute que vous puissiez parfois dire la vérité… retournez dans votre monde, allez où vous voulez, mais quittez le trône, c'est tout.

Laissez-nous tranquilles. Emportez le livre, faites ce que vous voulez avec. Que j'aie au moins réussi cela dans ma vie.

— Si je vous parlais des parents et amis de votre bien-aimé Fiyero, vous deviez me dire où est le livre, lui rappela le Magicien.

— Eh bien non, répondit-elle. J'ai revu mon offre. Donnez-moi Nor, et je vous donne le *Grimoire*. Le livre est déjà si bien caché que vous ne le trouverez jamais. Vous n'en avez pas la capacité, conclut-elle, espérant se montrer persuasive.

Le Magicien se leva, empochant la page.

— Je ne vous ferai pas exécuter, dit-il. Du moins, pas à cette audience. J'aurai ce livre, ici ou là-bas. Vous ne pouvez pas me lier par une promesse, je suis au-delà de la parole donnée. Je réfléchirai à ce que vous avez dit. Mais entre-temps, je garderai ma jeune esclave à mon côté. Car elle me protège contre votre colère.

— Donnez-la-moi ! cria la Sorcière. Là, là, tout de suite ! Soyez un homme, pas un charlatan ! Donnez-la-moi et je vous enverrai ce livre !

— Ce sont les autres qui marchandent, dit le Magicien d'un air plus déprimé qu'outragé, comme s'il se parlait à lui-même. Moi, je ne marchande pas. Mais je réfléchis. J'attendrai de voir comment marche la réunification des Croquignons, et si vous ne posez pas de problème, j'envisagerai peut-être favorablement ce que vous avez dit. Mais je ne négocie pas.

La Sorcière prit une inspiration profonde :

— Je vous ai déjà rencontré, vous savez, dit-elle. Vous m'aviez accordé un entretien dans la Salle du Trône, quand j'étais étudiante à Shiz.

— Vraiment ? dit-il. Ah oui, bien sûr, vous deviez être l'une des chéries de M^me^ Morrible ; cette aide et assistante merveilleuse. Elle a atteint l'âge sénile, mais à sa grande époque, que ne m'a-t-elle pas appris sur la manière de briser la résistance de jeunes filles obstinées ! Je ne doute pas que, comme les autres, elle vous ait séduite ?

— Elle a essayé de me recruter pour servir un maître. Était-ce vous ?

— Qui peut le dire ? Nous fomentions toujours une intrigue ou une autre. Elle était amusante. Elle n'aurait jamais utilisé des procédés aussi grossiers ! (Le Magicien montra Nor qui, derrière la porte ouverte, chantonnait accroupie.) Elle gérait ses étudiantes avec bien plus de finesse ! (Au moment de sortir, le Magicien se retourna.) Oui, je me souviens. C'était elle qui m'avait mis en garde contre vous. Elle m'avait dit que vous l'aviez

trahie, que vous aviez rejeté ses offres. C'est elle qui m'a conseillé de vous faire surveiller. C'est grâce à elle que nous avons découvert votre petite liaison avec le prince à la peau de diamants.

— Non !

— Ainsi, vous m'avez déjà vu. J'avais oublié. Sous quelle forme étais-je apparu ?

Elphaba lutta contre la nausée.

— Vous étiez un squelette aux os lumineux, dansant sous l'orage.

— Oh, oui. C'était subtil, vraiment. Avez-vous été impressionnée ?

— Monsieur, dit-elle, je pense que vous êtes un très mauvais magicien.

— Et vous, répliqua-t-il, piqué, n'êtes qu'une caricature de sorcière.

— Attendez, lança-t-elle tandis qu'il s'éloignait, attendez, s'il vous plaît. Comment saurai-je votre réponse ?

— Je vous enverrai un messager avant la fin de l'année, répondit-il.

Il claqua la porte derrière lui.

Elle tomba à genoux, le front presque collé au sol, serrant les poings. Elle n'avait aucune intention de remettre le *Grimoire* à un tel monstre, jamais. Au besoin, elle mourrait pour qu'il ne mette pas la main dessus. Pouvait-elle, par la ruse, obtenir qu'il lui rende d'abord Nor ?

Elle partit quelques jours plus tard, après s'être assurée que son père ne serait pas expulsé de sa chambre à Colwen. Il ne voulut pas la rejoindre au Vinkus, il était trop vieux pour le voyage. D'ailleurs, il pensait que Carapace viendrait le chercher tôt ou tard. La Sorcière savait que Frex ne vivrait plus longtemps, à cause du chagrin qu'il éprouvait pour Nessarose. Elle essaya d'oublier la colère qu'elle ressentait à l'égard de son père au moment de lui dire au revoir… pour la dernière fois, pensa-t-elle.

Tandis qu'Elphaba remontait l'allée de Colwen à grandes enjambées, son chemin croisa encore une fois celui de Glinda. Mais les deux femmes détournèrent le regard et pressèrent le pas dans des directions opposées. Pour la Sorcière, le ciel était un immense rocher qui pesait sur elle. Pour Glinda, c'était la même chose. Mais ce fut elle qui se retourna et s'écria : « Oh, Elphie ! »

La Sorcière ne se retourna pas. Elles ne se revirent plus jamais.

Elle savait qu'elle n'avait pas le temps d'organiser une traque méthodique de Dorothy. Glinda devrait payer des comparses pour suivre ses chaussures à la trace ; c'était le moins qu'elle pouvait faire, avec son argent et ses relations. Pourtant, l'après-midi, la Sorcière s'arrêta çà et là le long de la Route de briques jaunes, demandant aux clients des tavernes de bord de route s'ils avaient vu une fillette étrangère en robe à carreaux bleus et blancs, marchant avec un petit chien. Il y eut des discussions animées, les clients se disputant pour décider si cette Sorcière verte voulait du mal à l'enfant – apparemment, celle-ci possédait le talent rare d'enchanter les inconnus –, mais, une fois convaincus qu'aucun mal ne lui serait fait, les buveurs répondaient. Dorothy était passée par là quelques jours plus tôt, et on disait qu'elle avait passé la nuit chez quelqu'un à deux ou trois kilomètres de là sur la route, avant de continuer.

— La maison bien entretenue avec un toit jaune en forme de dôme, et la cheminée-minaret. Vous ne pouvez pas la rater.

La Sorcière la trouva, et elle tomba sur Boq assis sur un banc dans la cour, un bébé sur les genoux.

— Toi ! dit-il. Je sais pourquoi tu es là ! Milia, viens vite voir qui est là ! C'est M^lle^ Elphaba, de Crage Hall ! En chair et en os !

Milia arriva, deux enfants nus agrippés aux cordons de son tablier. Les joues rouges de la lessive, elle dégagea ses cheveux emmêlés de son front et dit :

— Ça alors, et nous avons oublié de nous mettre sur notre trente-et-un. Regarde qui est venu se moquer de notre état rustique !

— C'est vraiment quelqu'un, hein ! s'exclama affectueusement Boq.

Milia avait conservé sa silhouette, malgré les quatre ou cinq rejetons visibles, sans compter les autres sans doute. Boq avait beaucoup épaissi du torse, et ses beaux cheveux ébouriffés grisonnaient prématurément, lui conférant une dignité qu'il n'avait jamais eue à l'université.

— Nous avons appris la mort de ta sœur, Elphie, dit-il, et nous avons envoyé nos condoléances à ton père. Nous ignorions où tu te trouvais. Nous avons entendu dire que tu étais venue ici après l'ascension de Nessie au gouvernorat du pays Croquignon, mais nous ignorions où tu étais allée après ton départ. C'est un plaisir de te revoir.

L'aigreur qu'Elphaba avait ressentie devant la trahison de Glinda fut apaisée par la politesse simple et les manières directes de Boq. Elphaba l'avait toujours apprécié, pour son enthousiasme et son bon sens.

— Tu fais plaisir à voir, vraiment, dit-elle.

— Rikla, descends de ce tabouret et laisse s'asseoir notre invitée, ordonna Milia à l'un des enfants. Et toi, Pruneau, va chez l'Oncle et emprunte du riz, des oignons et du yaourt. Dépêche-toi, que je puisse lancer le repas.

— Je ne vais pas rester, Milia, je suis pressée, dit la Sorcière. Pas la peine, Pruneau. J'aimerais beaucoup rester un peu, et prendre de vos nouvelles, mais j'essaie de retrouver cette fille, cette étrangère, qui est passée par ici, m'a dit quelqu'un, et est restée une nuit ou deux.

Boq fourra les mains dans ses poches.

— En effet, Elphie. Qu'est-ce que tu lui veux ?

— Je veux les chaussures de ma sœur. Elles m'appartiennent.

Boq sembla aussi surpris que Glinda :

— Tu ne t'es jamais intéressée à ces accessoires de mode, aux chaussures de la bonne société, dit-il.

— Oui, eh bien, peut-être que je vais faire mes débuts tardifs dans la haute société de la capitale, enfin, et que je donnerai un bal de débutante. (Mais elle n'aimait pas le ton aigre qu'elle avait adopté avec Boq.) Non, Boq, c'est une affaire personnelle ; je veux ces chaussures. Mon père les a faites et elles sont à moi maintenant, et Glinda les a données à cette fille sans ma permission. Et malheur aux Croquignons si elles tombent entre les mains du Magicien. À quoi elle ressemble, cette Dorothy ?

— Nous l'avons adorée, dit Boq. Simple et franche comme le bon pain. Elle ne devrait avoir aucun problème d'ici à la Cité d'Émeraude, même si c'est un long chemin pour une enfant. Mais tous ceux qui la voient sont forcés de l'aider, je dirais. Nous sommes restés là jusqu'au lever de la lune, à bavarder de son pays, et d'Oz, et de ce qu'elle verrait sur la route. Elle n'a pas beaucoup voyagé avant.

— Comme c'est charmant, dit la Sorcière. Comme ce doit être nouveau pour elle.

— Tu prépares l'un de tes plans ? demanda soudain Milia, avec vivacité. Tu sais, Elphie, quand tu n'es pas revenue de la Cité d'Émeraude avec Glinda, tout le monde a dit que tu étais devenue folle, un assassin.

— Les gens aiment toujours parler, pas vrai ? C'est pour ça que je m'appelle sorcière, maintenant : la Méchante Sorcière de l'Ouest, si vous voulez connaître mon titre dans toute sa gloire. Puisque les gens me traitent

de folle, de toute façon, pourquoi ne pas en tirer profit ? Cela me libère des conventions.

— Tu n'es pas méchante, dit Boq.

— Comment tu le sais ? Ça fait si longtemps, répondit la Sorcière… mais elle lui sourit.

Boq lui rendit son sourire avec plaisir.

— Glinda utilisait ses perles scintillantes, et toi ton apparence et ton passé exotiques, mais est-ce que vous ne faisiez pas la même chose ? Vous essayiez de tirer le meilleur parti de ce que vous aviez, pour obtenir ce que vous vouliez. Les gens qui prétendent être mauvais ne sont généralement pas pires que nous autres. (Il soupira.) Ce sont les gens qui prétendent être bons, ou en tout cas meilleurs que nous autres, dont il faut se méfier.

— Comme Nessarose, dit méchamment Milia, mais c'était la vérité, et ils acquiescèrent tous.

La Sorcière prit l'un des enfants sur ses genoux en le chatouillant distraitement. Elle n'aimait pas plus les enfants qu'avant, mais ses années passées avec ses singes l'avaient enfin aidée à comprendre l'esprit enfantin. Le bébé roucoula et s'en mouilla de plaisir. La Sorcière le rendit aussitôt à ses parents pour ne pas tremper ses jupes.

— Indépendamment des chaussures, dit la Sorcière, vous ne pensez pas qu'une gamine comme elle ne devrait pas être jetée, sans armes, dans la gueule du Magicien ?

Boq répondit, mal à l'aise :

— Eh bien, Elphie, je n'aime pas dire du mal du Magicien. Beaucoup trop de murs ont des oreilles dans notre village, et on ne sait jamais qui est de quel côté. Entre nous, j'espère que la mort de Nessa aboutira à un gouvernement raisonnable, mais si nous sommes envahis par une armée dans deux mois, je n'aimerais pas que cela se sache que j'ai mal parlé des envahisseurs. Et il y a bien des rumeurs de réunification.

— Oh, non, ne me dis pas que tu l'espères, dit Elphie, pas toi !

— Je n'espère rien, sauf le calme et la paix. J'ai assez de problèmes à tirer des récoltes de ces champs rocailleux. C'est ça que j'apprenais à Shiz, tu te rappelles ? L'agriculture. J'ai mis tous mes efforts dans notre petite propriété, et nous n'en vivons qu'à peine.

Mais il en semblait assez fier, et Milia aussi.

— Et tu as une paire de Vaches dans ton étable, j'imagine, lança la Sorcière.

— Que tu es énervée ! Bien sûr que non. Tu t'imagines que je pourrais oublier ce pour quoi nous avons travaillé – toi, Crope, Tibbett et moi ? Ça a été le point culminant d'une vie très tranquille.

— Tu n'étais pas obligé de mener une vie tranquille, Boq, dit la Sorcière.

— Ne prends pas cet air supérieur. Je n'ai pas dit que je la regrettais, ni l'enthousiasme pour une juste cause, ni le soulagement d'avoir une famille et une ferme. Quel bien avons-nous fait alors ?

— Au moins, dit la Sorcière, nous avons aidé le professeur Dillamond. Il était bien seul dans son travail, tu sais. Et les fondements philosophiques de la résistance sont apparus grâce à ses hypothèses pionnières. Ses découvertes lui ont survécu ; elles lui survivent encore.

Elphaba ne fit pas allusion à ses propres expériences sur les singes ailés. Ses applications pratiques étaient directement dérivées des théories du professeur Dillamond.

— Nous n'avions aucune idée que nous vivions la fin d'un âge d'or, soupira Boq. Quand as-tu vu pour la dernière fois un Animal exercer une profession libérale ?

— Ah, ne me lance pas sur ce sujet, dit la Sorcière.

Elle ne tenait pas en place.

— Tu te souviens, tu avais caché les notes de Dillamond. Tu ne m'as jamais vraiment dit de quoi elles parlaient. Tu t'en es servie ?

— Ses recherches m'ont appris à ne jamais cesser de m'interroger, répondit la Sorcière, mais elle eut l'impression de se vanter, et préféra se taire.

Tout cela l'emplissait de tristesse et de désespoir. Milia s'en aperçut, et déclara avec une compassion brusque :

— Cette époque est révolue et loin derrière nous, et bon débarras. Nous avons un moral d'acier ! C'est nous la génération à taille épaisse, qui traîne ses enfants derrière elle et porte ses parents sur le dos. Et c'est nous les chefs : les figures respectables disparaissent.

— Pas le Magicien, répondit la Sorcière.

— Eh bien, M^me^ Morrible si, dit Milia. En tout cas, c'est ce que m'a appris Shenshen dans sa dernière lettre.

— Ah bon ? demanda la Sorcière.

— Oui, dit Boq. Bien qu'elle soit sur son lit de douleur, M^me^ Morrible continue de conseiller notre Empereur Magicien sur les politiques en matière d'éducation. Je suis étonné que Glinda n'ait pas envoyé Dorothy à

Shiz pour étudier avec M^me^ Morrible. Au lieu de cela, elle l'a expédiée à la Cité d'Émeraude.

La Sorcière ne parvenait pas à s'imaginer Dorothy, mais pendant un moment elle vit la silhouette courbée de Nor. Elle vit une foule de filles comme Nor, enchaînées et sous le joug, traînant dans l'orbite de M^me^ Morrible, comme l'avaient fait toutes ces étudiantes, bien des années plus tôt.

— Elphie, rassieds-toi, tu n'as pas l'air bien, dit Boq. Tu traverses une période difficile. Tu ne t'entendais pas bien avec Nessarose, je crois me souvenir.

Mais la Sorcière ne voulait pas penser à sa sœur.

— C'est un vilain nom, « Dorothy », dit-elle. Vous ne trouvez pas ?

Elle se rassit lourdement. Boq se détendit.

— Je ne sais pas, répondit-il. Nous en avons discuté, d'ailleurs. Elle a dit que le roi de son pays était un homme nommé Théodore. Son professeur lui a expliqué que ce nom signifiait « Don de Dieu », et que c'était un signe qu'il était destiné à devenir roi ou Premier ministre. Dorothy a fait remarquer que son prénom était une sorte de Théodore à l'envers, mais le professeur a vérifié et il a dit que « non », Dorothy voulait dire « Déesse des Dons »… des cadeaux.

— Eh bien, je sais lequel elle peut me donner, dit la Sorcière. Elle peut me donner mes chaussures. Tu essaies de me dire que cette gamine, c'est un don de Dieu, ou une espèce de reine ou de déesse ? Boq, tu ne donnais pas dans la superstition, autrefois.

— Je ne dis rien de tel. Je discute de l'origine des mots, répondit calmement Boq. Que d'autres, plus éclairés que moi, se lancent en quête du sens caché de la vie. Cela dit, je trouve vraiment intéressant que son nom ressemble à celui de son roi.

— Eh bien moi, intervint Milia, je pense que c'est une petite fille sainte, ordinaire et sanctifiée comme tout autre enfant, ni plus ni moins. Pruneau, ôte tes pattes de la tarte au citron, je te vois d'ici, sinon je te fouetterai jusqu'à la fin du monde. Cette enfant Dorothy m'a fait penser à Ozma, à ce qu'elle aurait pu être, ou pourrait être encore, si jamais elle sortait du profond sommeil magique où on dit qu'elle est plongée.

— Ça me fait un peu peur, dit la Sorcière. Ozma, Dorothy… toutes ces histoires d'enfants sauveurs. J'ai toujours détesté ça.

— Tu sais quoi ? demanda Boq, plongé dans ses réflexions. Comme nous sommes là à parler du vieux temps, ça me revient… tu te souviens de cette peinture médiévale que j'avais trouvée dans la bibliothèque des Trois Reines ? Celle avec la femme qui berçait la bête ? Il y avait quelque chose de tendre et d'affreux dans cette image. Eh bien, quelque chose, chez Dorothy, me fait penser à cette figure inconnue. Tu pourrais presque l'appeler la Déesse Innommée… est-ce sacrilège, cela ? Dorothy est pleine de douce charité pour son chien, une horrible petite bestiole. Et l'odeur ? Répugnante, tu n'y croirais pas. Une fois, elle a pris le chien dans ses bras et s'est penchée dessus en le berçant, exactement dans la même posture que le dessin médiéval. Dorothy est une enfant, mais elle a un port d'adulte, et une gravité que l'on trouve rarement chez les jeunes. Cela lui va très bien. Elphie, pour te dire la vérité, j'étais sous son charme. (Il ouvrit deux noix et des macarands orientaux, et les fit passer.) Je suis sûr que toi aussi tu le seras.

— À t'entendre, je devrais l'éviter à tout prix, répliqua la Sorcière. La dernière chose dont j'ai envie, ces temps-ci, c'est d'être charmée par la pureté juvénile. Mais j'insiste pour récupérer mon bien.

— Ces chaussures sont très magiques, non ? demanda Milia. Ou bien c'est juste symbolique ?

— Comment le saurais-je ? répondit la Sorcière. Je ne les ai jamais mises. Mais si je pouvais les récupérer et qu'elles m'emmenaient loin des dangers de cette vie, je ne pleurerais pas.

— En tout cas, tout le monde accusait ces chaussures de la tyrannie que Nessa nous infligeait. C'est bien que Glinda les ait fait sortir du pays, à mon avis. L'enfant les emmène clandestinement ailleurs, sans même le savoir.

— Glinda a envoyé la fille à la Cité d'Émeraude, fit remarquer la Sorcière. Si le Magicien met la main dessus, cela lui permettra de piétiner le pays Croquignon. Et vous êtes des idiots de rester les bras ballants comme si cela ne faisait aucune différence qu'il vous envahisse ou non.

— Tu vas bien rester au moins prendre le thé, dit Milia d'un ton conciliant. Regarde, j'ai demandé à Clarinda d'en préparer, et il y aura de la crème de safran. Tu te rappelles la crème de safran pour les funérailles d'Ama Clutch ?

Pendant un moment, la Sorcière respira avec difficulté, elle éprouvait une douleur à l'œsophage. Elle n'aimait pas qu'on lui rappelle cette période éprouvante. Et Glinda savait fort bien que M^me^ Morrible était derrière la

mort d'Ama Clutch. Devenue Dame Glinda, elle appartenait désormais à la même classe dirigeante. C'était hideux. Quant à Dorothy, quelles que soient ses origines, c'était encore une enfant, et ils se servaient d'elle pour débarrasser le pays Croquignon de ces satanées chaussures totémiques. Ou pour apporter ces souliers au Magicien. Exactement comme M^me^ Morrible avait utilisé ses étudiantes pour en faire des Adeptes.

— Je ne peux pas rester là à bavarder comme une imbécile ! s'écria-t-elle, en renversant le bol de noix. (Ils sursautèrent.) N'avons-nous pas perdu assez de temps à jacasser jusqu'à ce que mort s'ensuive, à l'université ?

Elle saisit son balai et son chapeau.

Boq faillit en tomber à la renverse :

— Enfin, Elphie, pourquoi est-ce que tu te fâches… ?

Elle ne pouvait plus répondre. Dans un petit tourbillon de jupes et de châles noirs, elle courut vers la Route.

Elle poursuivit son chemin sur la Route de briques jaunes d'un pas pressé, sans guère se rendre compte qu'un plan prenait forme dans son esprit. Pourtant, elle réfléchissait si intensément qu'elle oublia complètement qu'elle portait son balai. Elle ne s'en souvint qu'en s'arrêtant pour se reposer et en s'appuyant dessus.

Boq, Glinda et même son père, Frex. Comme ils semblaient tous décevants, à présent. Leur vertu s'était-elle dégradée depuis leur jeune âge, ou bien avait-elle été trop naïve pour réussir à les voir tels qu'ils étaient ? Elle était écœurée de ces gens, et désireuse de rentrer chez elle. Elle était trop perturbée pour chercher un abri dans une auberge ou une taverne. Il faisait assez bon pour se reposer dehors.

Elle resta là, éveillée, au bord d'un champ d'orge. La lune se leva, immense comme elle l'est parfois lorsqu'elle paraît à l'horizon pour la première fois. Elle éclairait deux pieux formant une croix, dressée comme dans l'attente d'un corps à crucifier, ou d'un épouvantail à pendre.

Pourquoi n'avait-elle pas uni ses forces à celles de Nessarose, et levé une armée contre le Magicien ? Les vieilles rancunes familiales les en avaient empêchées.

Sa sœur lui avait demandé de l'aider à gouverner le pays Croquignon, et la Sorcière avait refusé. Au lieu de cela, elle avait vécu à Kiamo Ko pendant ces sept années. Elle avait laissé passer la chance de joindre ses forces à celles de sa sœur.

Elle n'avait atteint quasiment aucun des objectifs qu'elle s'était fixés.

Elle frissonna sous la lumière de la lune et à minuit, tourmentée par la mort de Nessa – l'idée d'être physiquement écrasée comme une punaise prenant des formes créatives dans l'imagination de la Sorcière – elle se leva et prit un nouveau chemin. Dorothy suivrait sans doute la Route de briques jaunes jusqu'à la Cité d'Émeraude, et quelqu'un d'aussi exotique qu'elle serait facilement repérable tout le long du trajet. La Sorcière accomplirait la tâche qui l'attendait depuis quinze ans. M^me^ Morrible attendait toujours d'être tuée.

6

Shiz était devenue une ruche financière. Les universités, qui occupaient un quartier historique, n'avaient guère changé, hormis quelques dortoirs plus récents et des installations sportives rutilantes. En dehors de ces endroits, en revanche, Shiz prospérait dans une économie qui se préparait à la guerre. Un immense monument de cuivre et de marbre, l'Esprit de l'Empire, dominait ce qui restait de la place de la Gare ; l'air et la lumière étaient raréfiés par d'énormes bâtiments industriels crachant des colonnes noires d'immondices dans le ciel. De bleue, la pierre des façades était devenue noirâtre. L'atmosphère même était tiède et affairée – les dizaines de milliers de respirations d'une ville qui haletait à chaque instant pour accroître sa richesse. Les arbres étaient gris et rabougris. Et pas un seul Animal en vue.

Étrangement, Crage Hall semblait à la fois plus vieux et plus récent. La Sorcière décida de ne pas déranger le portier et passa par-dessus le mur pour atterrir dans le potager où Boq était jadis tombé d'un toit voisin, presque sur ses genoux. La pelouse du fond, derrière le verger, avait disparu, et à sa place se dressait un bâtiment de pierre. Au-dessus de ses portes de fauxite luisante était gravé : « CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE SIR CHUFFREY ET DAME GLINDA. »

Trois filles descendaient l'allée d'un pas pressé, bavardant, leurs livres serrés contre elles. En les voyant, la Sorcière sursauta. Elle avait eu l'impression de voir les fantômes de Nessarose, de Glinda et d'elle-même. Elle dut s'agripper à son balai pour retrouver son calme. Elle n'avait pas pris conscience du temps écoulé et de la distance.

— Je dois voir la directrice, leur dit-elle.

Elle les effraya, mais l'une d'elles retrouva son aplomb juvénile et lui montra le chemin. Le bureau de la directrice se trouvait toujours dans le grand hall.

— Elle y est, dirent les étudiantes. Elle y est toujours à cette heure de la matinée, elle prend le thé toute seule ou avec des bienfaiteurs.

La sécurité a dû grandement se relâcher si aucune d'elles ne m'interroge sur ma présence dans le potager, pensa la Sorcière. *Tant mieux, je pourrai même m'enfuir sans qu'on cherche à m'arrêter.*

La directrice avait un secrétaire à présent, un monsieur rebondi d'un certain âge, avec un bouc.

— Elle ne vous attend pas ? demanda-t-il. Je vais voir si elle est libre.

Il revint et demanda :

— Madame la directrice va vous recevoir. Voudriez-vous laisser votre balai dans le porte-parapluie ?

— Comme c'est aimable. Non merci, répondit la Sorcière en entrant dans le bureau.

La directrice se leva de son fauteuil en cuir. Ce n'était plus M^me^ Morrible ; c'était une petite femme rose avec des boucles cuivrées et des manières énergiques.

— Je n'ai pas saisi votre nom ? demanda-t-elle poliment. Vous êtes une ancienne, mais je suis une nouvelle (elle rit de son mot d'esprit, mais pas la Sorcière) et je crains de ne pas avoir encore bien appréhendé cette réalité : des dizaines d'anciennes reviennent tous les mois pour revivre les moments agréables de leur formation. Je vous en prie, puis-je avoir votre nom, et je vais demander du thé.

Au prix d'un certain effort, la Sorcière répondit :

— On m'appelait M^lle^ Elphaba quand j'étais ici, il y a plus d'années que j'aurais cru possible. En fait, je ne prendrai pas de thé, je ne peux pas rester très longtemps. J'ai été mal informée. J'espérais voir M^me^ Morrible… savez-vous où elle pourrait se trouver ?

— Est-ce bon ou mauvais signe ? demanda la nouvelle directrice. Jusqu'à tout récemment, elle passait une partie de chaque semestre à la Cité d'Émeraude, en consultation avec Son Altesse en personne, sur les politiques d'éducation dans tout l'Oz Loyal. Mais elle est récemment revenue à son appartement de repos du bâtiment sénile – pardon, c'est une plaisanterie de nos jeunes filles, cela m'a échappé. Il s'agit du bâtiment des

filles, en fait, car il a été généreusement financé par les filles de Crage Hall, nos anciennes élèves. Sa santé s'est dégradée, voyez-vous, et – bien qu'il me déplaise souverainement d'annoncer de mauvaises nouvelles – je crains qu'elle soit très proche de la fin.

— J'aimerais vraiment passer lui dire bonjour, dit la Sorcière.

Elle n'avait jamais su jouer la comédie, et ce fut seulement parce que la nouvelle directrice était si jeune, si naïve, si gamine elle-même, que la Sorcière s'en tira.

— J'étais l'une de ses préférées ; cela serait une merveilleuse surprise.

— Je vais appeler Grommetic pour vous y conduire, dit la directrice. Mais je dois d'abord demander à l'infirmière de M^me^ Morrible si elle est en état de recevoir une visite.

— Inutile d'appeler Grommetic, je trouverai mon chemin. J'en discuterai avec l'infirmière, et je ne m'arrêterai qu'un instant. Et puis je reviendrai avant de partir, je vous le promets, et peut-être pourrai-je trouver un moyen de faire une contribution au fonds annuel, ou de participer à une collecte que vous organisez sûrement en ce moment ?

Pour autant qu'elle se souvienne, c'était la première fois de sa vie qu'elle mentait.

Le bâtiment sénile était une grosse tour ronde, comme un silo trapu, situé à côté de la chapelle où l'on avait rendu les derniers hommages au professeur Dillamond. Quelqu'un, passant avec des balais et des seaux, informa la Sorcière que M^me^ Morrible se trouvait au premier étage, derrière la porte portant le blason du Magicien.

L'instant d'après, la Sorcière se tenait face au blason du Magicien. Un ballon surmontant un panier, commémorant son arrivée spectaculaire dans la Cité d'Émeraude, et des épées croisées en dessous. À un ou deux mètres de distance, on aurait dit un énorme crâne, le panier ressemblait à des mâchoires ricanantes, et les épées à un X menaçant. Elphaba tourna le bouton de la porte et pénétra dans les appartements.

Il y avait plusieurs pièces, toutes encombrées de souvenirs d'école et de gages d'estime de diverses institutions de la Cité d'Émeraude, y compris le Palais de l'Empereur. La Sorcière traversa une sorte de salon, où un feu brûlait dans l'âtre malgré la douceur de la saison, puis une cuisine. Les toilettes se trouvaient sur le côté ; la Sorcière entendit quelqu'un sangloter à

l’intérieur et se moucher. Elle poussa une commode contre la porte, et continua, arrivant dans la chambre à coucher.

M^me^ Morrible était à moitié assise dans un lit immense, en forme de pfénix. La tête et le cou dorés de l’oiseau semblaient sortir de la tête de lit, dont les côtés imitaient les ailes. Les griffes se joignaient au pied du lit. La conception de la queue emplumée avait visiblement dépassé l’ingéniosité de l’ébéniste, car il n’y en avait pas. En fait, l’oiseau se tenait dans une position malcommode, comme si une volée de chevrotines le projetait en arrière, ou comme s’il s’efforçait, tel un humain, de se débarrasser du monceau de chair assis sur son estomac et allongé sur sa poitrine.

Sur le sol se trouvaient une pile de livres de comptes, une paire de lunettes démodées posée au sommet. Mais l’heure de la lecture était passée.

M^me^ Morrible reposait en un tas grisâtre, les mains posées sur son ventre, les yeux vides et ouverts, immobile. Elle ressemblait toujours à une Carpe éléphantesque, il ne manquait que l’odeur de poisson – une bougie avait été allumée, si récemment que la puanteur de soufre de l’allumette planait encore dans la pièce.

La Sorcière tripota son balai. On entendait taper à la porte des toilettes.

— Pensiez-vous que vous seriez toujours en sécurité, en vous cachant derrière des écolières ? lança la Sorcière, oubliant tout, jusqu’à la plus élémentaire prudence.

Elle leva son balai. Mais M^me^ Morrible faisait un cadavre mou et indifférent.

La Sorcière frappa M^me^ Morrible du plat de son balai, sur le côté de la tête et en pleine figure. Les coups ne laissèrent aucune marque. Puis la Sorcière saisit sur la cheminée le trophée au plus gros socle de marbre, et fracassa le crâne de M^me^ Morrible, dans un craquement de sarment grillé.

Elle abandonna le trophée dans les bras de la vieille femme. Tout le monde pouvait lire l’inscription, sauf le pfénix qui le voyait à l’envers. « EN REMERCIEMENT DE TOUT CE QUE VOUS AVEZ FAIT », pouvait-on lire.

7

La Sorcière avait attendu quinze ans, mais elle avait eu cinq minutes de retard. La tentation de revenir à Crage Hall pour démolir Grommetic était

intense, mais la Sorcière résista. Cela lui était égal d'être condamnée et exécutée pour l'agression du cadavre de M^me^ Morrible, mais elle ne voulait pas être arrêtée à cause d'une vengeance contre une machine.

Elle prit son repas au café, jetant un œil aux tabloïds. Puis, elle se promena dans les quartiers commerçants. Elle s'y ennuya intensément, ne s'étant jamais intéressée aux frivolités, mais elle voulait entendre parler de la mort de M^me^ Morrible. Elle attendait les critiques, en somme. Puis elle ne reviendrait jamais à Shiz, pensait-elle, ni dans aucune autre ville. C'était sa dernière occasion de voir l'Oz Loyal en action.

À mesure que l'après-midi avançait, cependant, elle commença à s'inquiéter. Et si l'affaire était escamotée ? Et si l'actuelle directrice, pour éviter le scandale, étouffait la nouvelle de l'agression ? D'autant plus qu'elle visait un proche de l'Empereur ? La Sorcière s'inquiéta à l'idée que son action ne serait pas reconnue. Elle chercha désespérément quelqu'un à qui se confesser, quelqu'un qui se précipiterait sûrement pour alerter les autorités. Crope, Shenshen, Pfannee ? Et pourquoi pas le margrave de Dix Prairies, ce sale Avaric ?

La maison de ville du margrave se trouvait dans le parc aux Daims, en bordure de Shiz. L'après-midi tirait à sa fin quand la Sorcière arriva au parc de l'Empereur, comme on l'appelait maintenant. Des résidences particulières parsemaient l'endroit, toutes protégées par leurs propres vigiles, de hauts murs surmontés de tessons de bouteille, des chiens féroces. La Sorcière savait s'y prendre avec les chiens, et les hauts murs ne la dérangeaient pas. Elle passa l'enceinte, se réceptionna sur une terrasse, où une servante qui s'occupait d'une plate-bande de digitales eut une crise de nerfs et rendit son tablier sur-le-champ. La Sorcière trouva Avaric dans son bureau, signant des documents avec un immense stylo à plume, tout en sirotant un whisky couleur miel dans un verre de cristal.

— J'ai dit que je ne viendrai pas pour le cocktail, tu te débrouilles. Tu m'écoutes ou pas ? commença-t-il, puis il vit qui c'était.

— Comment avez-vous fait pour entrer ici sans être annoncée ? demanda-t-il. Je vous connais. Non ?

— Bien sûr que si, Avaric. Je suis la fille verte de Crage Hall.

— Ah oui. Comment t'appelais-tu ?

— Je m'appelais Elphaba.

Il alluma une lampe – l'après-midi tirait à sa fin, ou les nuages s'accumulaient – et ils se regardèrent.

— Assieds-toi, alors. J'imagine que si quelqu'un s'invite de force dans mon bureau, je n'ai plus le droit de le repousser. Un verre ?

— Un petit.

D'eux tous, Avaric, qui avait été d'une séduction incroyable, était le seul à avoir embelli avec le temps. Il avait tous ses cheveux, coiffés en arrière, de la couleur du nickel poli, et il avait manifestement profité d'une vie d'exercice et de repos, car sa silhouette était mince et ferme, son port droit, son teint sain. Les gens nés avec des privilèges savent les capitaliser, observa la Sorcière après sa première gorgée.

— Qu'est-ce qui me vaut cet honneur ? demanda Avaric, en s'asseyant en face d'elle, avec un nouveau verre. C'est le monde entier qui joue des reprises, aujourd'hui ?

— Que veux-tu dire ?

— Je suis allé me promener à midi, dit-il, dans le parc, avec mes gardes du corps, comme d'habitude. Et je suis tombé sur un spectacle forain. Il ouvre demain, je crois, et le parc va grouiller d'étudiants futés, de domestiques et d'ouvriers, et de familles crasseuses et jacassantes du Petit Glikkus. L'équipe, c'était la bande habituelle de gosses fascinés par les bons spectacles de cirque, principalement des aides adolescents, ayant sans doute fui l'ennui de leurs familles et petites villes de province. Mais le chef, c'était ce satané petit nain.

— Satané ?

— Je voulais dire fichu petit nain, pardon. Nous avons déjà vu des nains, ce n'est pas ce que je veux dire. C'est juste que ce nain-là, je l'avais déjà vu. C'était il y a des années, je l'ai reconnu.

— Sans blague.

— Bon, je n'y aurais pas repensé, mais voilà que tu arrives cet après-midi, plus ou moins de la même zone mémorielle. Tu n'étais pas là, toi aussi ? Tu n'es pas venue avec nous au *Club de Philosophie* ce soir-là, on était tellement ivres, et il y avait ce spectacle de sexe-magique, et cet efféminé de Tibbett s'est mis dans un tel état qu'il a perdu la tête et presque tout le reste quand le Tigre… ? Tu étais là, sûrement.

— Je ne crois pas.

— Ah bon ? Boq y était, le petit Boq qui se tortillait, et Pfannee, et puis Fiyero, je crois, et quelques autres. Tu ne te rappelles pas ? Il y avait cette sorcière qui s'appelait Rickale, et le nain, et ils nous ont fait entrer, et ils

nous donnaient vraiment la chair de poule. Enfin bon, ça n'a pas d'importance, c'est juste…

— Pas Rickale, dit la Sorcière en posant brutalement son verre. C'est de la folie, mes oreilles me jouent des tours. Tout le monde a raison, je suis paranoïaque. Non, Avaric, je refuse de reconnaître que tu puisses te souvenir comme ça du nom de quelqu'un, vingt années plus tard.

— C'était une bohémienne qui perdait ses cheveux, avec une perruque, les yeux couleur noisette, une complice du nain. Lui, j'ignore son nom. Pourquoi m'en souviendrais-je ?

— Tu ne t'es pas souvenu de mon nom.

— Tu ne m'as pas fait à moitié aussi peur. En fait, tu ne m'as jamais fait peur. (Avaric se mit à rire.) J'ai probablement été salaud avec toi. J'étais un connard, à l'époque.

— Tu l'es toujours.

— Avec de l'entraînement, on arrive à la perfection, et on m'a traité de parfait connard plus d'une fois.

— Je suis venue te dire que j'ai tué M^me^ Morrible aujourd'hui, annonça la Sorcière.

Elle était tellement fière de cette expression ; elle sonnait moins faux quand on la disait à haute voix. Peut-être que c'était la vérité, d'ailleurs.

— Je l'ai tuée. Je voulais le dire à quelqu'un que l'on croirait.

— Oh. Et pourquoi donc l'as-tu fait ?

— Tu sais, mes raisons semblent se recomposer chaque fois que j'y pense. (Elle se redressa.) Parce qu'elle le méritait.

— L'Ange Vengeur est vert, maintenant ?

— Un sacré bon déguisement, pas vrai ?

Ils sourirent tous deux.

— Et donc, cette M^me^ Morrible, que tu prétends avoir tuée ? Tu savais qu'elle avait réuni tes amis et associés pour nous faire une petite leçon après ta fuite ?

— Tu n'as jamais été mon ami, toi.

— J'étais trop proche de ton cercle. Je me rappelle la situation. Nessarose, mortifiée et ébranlée par toute cette histoire. M^me^ Morrible, qui avait pris tes dossiers et nous lisait une évaluation de ta personnalité par tes différents professeurs. On nous a mis en garde contre ton agressivité, ta marginalité, et quels mots encore ? Ça, je ne m'en souviens plus, ce nétaient pas des mots mémorables. Mais on nous a dit que tu pourrais essayer de

nous recruter dans une sorte de tentative juvénile pour lancer une révolte estudiantine. Il fallait t'éviter à tout prix.

— Et Nessarose était bien mortifiée, oui, je comprends, dit tristement la Sorcière.

— Glinda aussi, ajouta Avaric. Elle est passée par une autre période, comme celle qu'elle avait traversée après la chute du professeur Dillamond sur sa loupe cassée…

— Oh, pitié, ce vieux mensonge pourri circule encore ?

— … oh, d'accord, quand le professeur a été cruellement assassiné par des brigands inconnus, comme tu voudras. Des brigands sous la forme de M^me^ Morrible, c'est ça que tu veux me faire dire ? Bon, pourquoi tu l'as tuée, vraiment ?

— M^me^ Morrible avait le *choix*. Nul n'était mieux placé qu'elle pour s'assurer que les étudiantes reçoivent une éducation, et non un lavage de cerveau. En devenant complice de la Cité d'Émeraude, elle a trahi toutes ses étudiantes qui croyaient apprendre à penser par elles-mêmes en faisant des études. D'ailleurs, c'était un monstre vil, et elle a bien conspiré pour assassiner le professeur Dillamond. Quoi que tu en dises.

Soudain, la Sorcière s'arrêta : ce qu'elle avait dit de M^me^ Morrible – elle avait le choix – était un écho de ce que la princesse Éléphant Nastoya lui avait dit un jour. Nul ne contrôle ton destin. Même dans le pire des cas, il y a toujours un choix.

Avaric pérorait toujours :

— Et toi, tu l'as assassinée. On ne soigne pas le mal par le mal, comme on le chantait dans la cour de récréation, en général quand on était par terre, le genou de l'adversaire pesant sur l'entrejambe. Pourquoi ne pas rester à dîner ? Nous avons des invités, des gens brillants.

— Pour que tu puisses appeler la police ? Non merci.

— Je n'appellerai pas la police. Nous sommes au-dessus de cette justice mesquine, toi et moi.

La Sorcière le crut.

— Entendu, dit-elle. À qui es-tu marié, au fait ? Tu as épousé Pfannee, ou Shenshen, ou quelqu'un d'autre ? Je ne me souviens pas.

— Pas grave, répondit Avaric en se versant un autre doigt de whisky. Je n'arrive pas à me rappeler ce genre de petit détail. Jamais pu.

Le garde-manger du margrave était copieux, son cuisinier un génie, et sa cave sans égale. Les invités attaquèrent des escargots à l'ail puis des crêtes de perruche rôties à la coriandre et à la confiture de clémentine, et la Sorcière se servit une part somptueuse de tarte au citron et à la crème de safran. Les verres de cristal n'étaient jamais vides. La conversation fut exaltée et extravagante, et quand la margravine les conduisit aux fauteuils confortables du salon, les bas-reliefs de plâtre de la pièce semblaient tourbillonner comme de la fumée de cigarette.

— Mais tu es rouge, ma parole, dit Avaric. Tu aurais dû te mettre à boire dès le début, Elphaba.

— Je ne suis pas sûre que le vin rouge me convienne, dit-elle.

— Tu n'es en état d'aller nulle part. La domestique te préparera une des chambres d'angle. Adorable, avec une vue en plein sur la pagode au milieu de l'île.

— Les vues artificielles ne m'intéressent pas.

— Tu ne veux pas attendre les journaux du matin, pour voir s'ils ont bien compris ? S'ils l'ont bien appris, d'ailleurs ?

— Je te demanderai de m'en envoyer un. Non, je dois partir, j'ai besoin d'air frais. Avaric… Madame… chers amis… cela a été une surprise, et un plaisir, j'imagine.

Mais Elphaba dit ces mots à contrecœur.

— Un plaisir pour certains, corrigea la margravine, qui n'avait pas apprécié la conversation. Je ne pense pas qu'il soit correct de parler du Mal pendant tout un repas. Cela gâte la digestion.

— Allons, allons, dit la Sorcière, est-ce seulement pendant la jeunesse que nous avons le courage de nous poser des questions aussi sérieuses ?

— Quant à moi, j'en reste à mon idée, dit Avaric. Le Mal, ce n'est pas faire de mauvaises choses, c'est se sentir mal après, à cause d'elles. Notre comportement n'a aucune valeur absolue. D'abord…

— Inertie institutionnelle ! contra la Sorcière. Mais qu'est-ce qui nous attire tant dans le pouvoir absolu, d'ailleurs ?

— C'est pour cela qu'à mon avis, le Mal n'est qu'une affliction de l'esprit, comme la vanité ou la cupidité, intervint un magnat du cuivre. Et nous savons tous que la vanité et la cupidité peuvent donner des résultats stupéfiants dans les affaires humaines, et pas tous blâmables.

— En l'absence de Bien, c'est tout, coupa sa maîtresse, une psychologue qui dispensait ses conseils aux lecteurs de l'*Informateur* de Shiz. La nature

du monde est d'être serein, de conforter et d'aider la vie, et le Mal survient quand la matière ne veut pas être en paix.

— Ridicule ! lança Avaric. Le Mal est une étape précoce ou primitive du développement moral. Tous les enfants sont des monstres par nature. Les criminels parmi nous sont seulement ceux qui n'ont pas évolué…

— Je pense que c'est une présence, pas une absence, dit un artiste. Le Mal est un personnage incarné, un incube ou un succube. C'est un autre. Ce n'est pas nous.

— Pas même moi ? demanda la Sorcière, jouant son rôle avec plus de conviction qu'elle s'y attendait. Moi qui viens d'avouer un meurtre ?

— Allons, dit l'artiste, nous nous montrons tous sous notre meilleur jour. Ce n'est que vanité normale.

— Le Mal n'est pas une chose, ce n'est pas une personne, c'est un attribut comme la beauté…

— C'est une puissance, comme le vent…

— C'est une infection…

— Il est d'essence métaphysique ; la corruptibilité de la création…

— C'est la faute du Dieu Innommé, alors.

— Mais le Dieu Innommé a-t-il créé le Mal intentionnellement, ou était-ce juste une erreur lors de la création ?

— Le Mal n'est pas éthéré ou éternel, non ; il est tellurique, il est physique, c'est une dissociation de nos corps et de nos âmes. Le Mal est de nature corporelle, les humains se font du mal les uns aux autres, ni plus ni moins…

— Mais *j'aime* avoir mal, quand je porte des cuissardes de cuir et que j'ai les poignets ligotés dans le dos…

— Non, vous vous trompez tous, et notre religion d'enfance a raison. Le Mal est d'ordre profondément moral – le choix du vice contre la vertu ; on peut faire semblant de ne pas savoir, on peut rationaliser, mais notre conscience le sait…

— Le Mal est un acte, pas un désir. Qui parmi nous n'a jamais eu envie d'égorger un butor assis en face à la table du dîner ? À l'exception de la compagnie ici présente, bien sûr. Tout le monde éprouve ces désirs. Si vous leur cédez, alors l'acte est mauvais. Le désir est normal.

— Oh non, le Mal, c'est de réprimer ce désir. Je ne réprime jamais de désir.

— Je ne vous laisserai pas parler ainsi dans mon salon, dit la margravine, au bord des larmes. Toute cette soirée, vous vous êtes comportés comme si une vieille femme n'avait pas été massacrée dans sa robe de chambre. N'avait-elle pas une mère, elle aussi ? N'avait-elle pas une âme ?

Avaric bâilla :

— Tu es si douce et si naïve. Quand ce n'est pas gênant, c'est tout à fait séduisant.

La Sorcière se leva, se rassit aussitôt, et se releva encore, s'appuyant sur son balai.

— Pourquoi l'avez-vous fait ? lui demanda vivement son hôtesse.

La Sorcière haussa les épaules :

— Pour m'amuser ? Peut-être que le Mal est une forme d'art.

Pourtant, elle ajouta en titubant vers la porte :

— Vous savez, vous n'êtes qu'une bande d'idiots. Vous auriez dû me livrer, au lieu de me divertir toute la soirée.

— C'est toi qui nous as divertis, déclara galamment Avaric. Cette soirée aura été *la* soirée de la saison… même si tu nous as menti tout le temps en disant avoir tué cette vieille maîtresse d'école. Quel plaisir.

Les invités applaudirent gaiement la Sorcière.

— La vérité sur le Mal, dit la Sorcière, n'a rien à voir avec ce que vous avez dit. Vous n'en percevez qu'un aspect – l'aspect humain, disons – et le côté éternel reste dans l'ombre. Ou vice versa. C'est comme la vieille énigme : à quoi ressemble un dragon dans son œuf ? Personne ne peut répondre, car dès que vous cassez la coquille, le dragon n'est plus dedans. Le vrai drame de cette question, c'est que la nature du Mal est *secrète.*

8

La lune était réapparue, un peu moins gonflée que la nuit d'avant. La Sorcière ne se pensait pas capable de monter son balai, elle traversa donc le parc en zigzaguant. Elle trouverait bien un endroit pour dormir, loin de cet antre claustrophobique de privilégiés.

Elle tomba sur le bâtiment dont Avaric avait parlé. C'était une vieille bâtisse tictoc des débuts, une sorte de pagode portative en bois sculpté, avec des figurines, trop variées et nombreuses pour que la Sorcière les interprète

cette nuit-là. Peut-être y avait-il un parquet sous lequel dormir, une plate-forme à quelques centimètres au-dessus du sol humide. Elle jeta un œil et s'avança.

— Et vous allez où, comme ça ?

Un Croquignon – non, un nain – se dressait devant elle. Il tenait un gourdin dont il tapotait la paume épaisse de sa main gauche.

— Dormir, où je peux, dit-elle. C'est donc vous le nain, et c'est la chose dont parlait Avaric.

— L'Horloge du Dragon du Temps, dit-il, ouverte au public demain soir, et pas avant.

— Je serai morte et disparue demain soir.

— Non, répondit le nain.

— Disparue, en tout cas.

Elle regarda la machine, se redressa, et un souvenir lui revint.

— Je me demande comment vous avez connu Rickale, dit-elle.

— Oh, Rickale… qui ne la connaît pas ? Ce n'est pas une grande surprise.

— Elle a été tuée aujourd'hui ? demanda la Sorcière. Il y a une chance ?

— Aucune.

— Qui êtes-vous ?

Soudain, après cette bouffée de chagrin et de violence, elle éprouva de la peur.

— Oh, le petit être insignifiant, dit le nain.

— Pour qui travaillez-vous ?

— Pour qui n'ai-je pas travaillé ? Le diable est un très grand ange, mais un très petit homme. Mais je n'ai aucun nom en ce monde, alors ne vous inquiétez pas de moi.

— Je suis ivre et je trouble l'ordre public, dit-elle, et je ne supporte plus les énigmes. J'ai tué quelqu'un aujourd'hui. Je peux vous tuer aussi.

— Vous ne l'avez pas tuée, elle était déjà morte, répondit calmement le nain. Quant à moi, vous ne pouvez pas me tuer, je suis immortel. Mais vous faites de très gros efforts pour vivre, alors je vous dirai ceci : je suis le gardien du livre, et j'ai été conduit dans ce pays craint et oublié pour surveiller l'histoire de ce livre, pour l'empêcher de revenir d'où il vient. Je ne suis ni bon, ni mauvais ; mais je suis coincé ici, condamné à une vie sans mort pour garder le livre. Je me moque de ce qui vous arrive, à vous ou à quiconque, mais je protège le livre ; telle est ma charge.

— Le livre ?

Elle s'efforça de comprendre ; plus elle en entendait, plus elle se sentait ivre.

— Ce que vous appelez le *Grimoire*. Il a d'autres noms… peu importe.

— Alors pourquoi ne le prenez-vous pas, pourquoi ne l'avez-vous pas ?

— Je ne travaille pas comme ça. Je suis l'associé silencieux. J'œuvre au sein des événements, je vis en marge, je manipule les causes et les effets, j'observe comment les créatures difformes de ce monde vivent leur vie. Je n'interviens que pour protéger le livre. Dans une certaine mesure, je peux voir l'avenir, et dans cette mesure, j'interviens dans les affaires des hommes et des bêtes. (Il dansa comme un diablotin.) Vous me voyez ici, et là. Avoir le don de seconde vue, c'est un grand avantage quand on travaille dans la sécurité.

— Vous travaillez avec Rickale.

— Parfois, nous avons les mêmes objectifs, et parfois non. Ses intérêts semblent différents des miens.

— Qui est-elle ? Quels sont ses intérêts ? Pourquoi rôdez-vous en lisière de ma vie ?

— Dans le monde d'où je viens, il existe des anges gardiens, répondit le nain, mais pour ce que j'en sais, Rickale est dans les rangs opposés, et c'est de vous qu'elle s'occupe.

— Pourquoi est-ce que je mérite un tel démon ? Pourquoi ma vie est-elle si tourmentée ? Qui l'a envoyée peser sur ma vie ?

— Il y a des choses que je sais, et d'autres que j'ignore, dit le nain. Savoir à qui Rickale rend des comptes, si elle en rend, cela dépasse mon savoir et mes centres d'intérêt. Mais pourquoi vous ? Vous devez le savoir. Car vous… (le nain parlait d'un ton brillant et désinvolte) n'êtes ni ceci ni cela… ou dois-je dire que vous êtes à la fois ceci et cela ? À la fois d'Oz et de l'autre monde. Votre vieux Frex s'est toujours trompé : vous n'avez jamais été un châtiment pour ses offenses. Vous êtes un croisement, vous êtes une nouvelle race, vous êtes un greffon, une dangereuse anomalie. Vous avez toujours été attirée par les créatures composites, brisées et rassemblées, car c'est ce que vous êtes. Êtes-vous bête au point de ne pas l'avoir compris ?

— Montrez-moi un signe, dit-elle, je ne comprends pas ce que vous dites. Montrez-moi un signe que le monde ne m'a pas encore montré.

— Pour vous, un plaisir.

Le nain disparut, on entendit des mécaniques qui remontaient, frottaient l'une contre l'autre, le grincement de rouages graissés, le claquement des courroies de cuir, le « tic-tac » des pendules se balançant.

— Une audience privée avec le Dragon en personne.

Au sommet, une bête planait, agitant ses ailes en une danse gestuelle, à la fois accueillante et intimidante. La Sorcière le contempla fixement.

Une petite zone était éclairée à mi-hauteur.

— Pièce en trois actes, annonça la voix du nain enfouie dans les profondeurs. Acte un : la Naissance de la Sainteté.

Plus tard, Elphaba n'aurait pu dire comment elle avait su ce qu'était ce spectacle – mais ce qu'elle vit était la vie de sainte Aelphaba en une pantomime abrégée. La femme de bien, la mystique et la recluse, disparue prier derrière une chute d'eau. La Sorcière frissonna en voyant la sainte aller droit dans la cascade (une gouttière recueillait l'eau dans un plateau caché en dessous). Elphaba attendit que la sainte tictoc sorte, mais elle ne sortit pas, et les lumières finirent par s'éteindre.

— Acte deux : la Naissance du Mal.

— Attendez, la sainte n'est pas sortie comme dans les légendes, s'écria la Sorcière. J'en veux pour mon argent, sinon rien, s'il vous plaît.

— Acte deux : la Naissance du Mal.

Des lumières éclairèrent une autre petite scène. Une imitation crédible de Colwen était peinte sur un décor en carton. Une figurine représentant Melena embrassait ses parents avant de partir avec Frex, une séduisante petite marionnette avec une courte barbe noire et une démarche sautillante. Ils s'arrêtèrent dans une petite cabane, où Frex l'embrassa et continua à prêcher. Pendant tout le reste de la scène, Frex resta d'un côté, déblatérant devant des paysans occupés à baiser à ses pieds, avant de s'entre-déchirer et dévorer leurs organes sexuels, d'où coulait une sauce véritable : ça sentait l'ail et les champignons sautés. Melena, au foyer, attendait en bâillant, jouant avec ses jolis cheveux. Arriva un homme que la Sorcière n'identifia pas au début. Il portait un petit sac noir d'où il sortit une bouteille verte en verre. Il la donna à boire à Melena et quand elle eut bu, elle tomba dans ses bras, sous l'effet d'un stupéfiant ou de la boisson, comme la Sorcière ce soir, ou de la libération. Ce n'était pas clair. Le voyageur et Melena firent l'amour sur le même rythme bondissant que les paroissiens de Frex. Frex se mit à danser en cadence lui aussi. Ensuite, quand l'acte d'amour fut terminé, le voyageur sortit de Melena. Il claqua des doigts, et un ballon

avec un panier en dessous descendit du ciel. Le voyageur monta dedans. C'était le Magicien.

— N'importe quoi, dit la Sorcière. Pures fariboles.

Les lumières s'affaiblirent. La voix du nain résonna à l'intérieur de l'engin.

— Acte trois, déclara-t-il. Le Mariage du Sacré et du Méchant.

La Sorcière attendit, mais aucune scène ne s'alluma, aucune marionnette ne bougea.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Alors quoi ? répondit-il.

— Où est la fin de la pièce ?

Le nain passa la tête par la trappe et cligna de l'œil.

— Qui a dit que la fin était déjà écrite ? demanda-t-il, avant de refermer la trappe.

Une autre trappe s'ouvrit, juste à côté de la main de la Sorcière, et un plateau sortit en coulissant. Dessus se trouvait un miroir ovale aux surfaces éraflées, avec une fissure d'un côté. Il ressemblait au miroir qu'elle avait depuis l'enfance, celui qu'elle utilisait quand elle s'imaginait voir l'Au-Delà, à l'époque où elle croyait en une telle chose. Le dernier souvenir qu'elle avait du miroir ovale était dans sa cachette de la Cité d'Émeraude. À l'intérieur vivait le reflet du jeune et beau Fiyero, et d'une jeune et passionnée Fae. La Sorcière prit le miroir, l'enfouit dans son tablier, et partit.

Il n'y avait rien dans les journaux du matin sur la mort de M^me^ Morrible. La Sorcière, souffrant d'une migraine traîtresse, décida qu'elle n'attendrait plus. Avaric et ses infâmes compagnons propageraient la rumeur, ou pas. Elle n'avait plus rien à faire.

Que la nouvelle parvienne au Magicien, tout de même, se dit la Sorcière. J'aimerais être une mouche sur le mur de son bunker quand cela arrivera. Qu'il s'imagine que je l'ai tuée. Qu'il l'apprenne comme ça.

9

Elle revint au pays Croquignon en un voyage harassant, où elle perdit ses forces. Elle avait très peu dormi, et encore mal à la tête. Mais elle était fière d'elle. Elle arriva devant la cour de Boq, et appela la famille.

Boq était aux champs, et il fallut envoyer l'un de ses enfants le chercher. Il arriva en courant, un marteau à la main.

— Je ne t'attendais pas, il m'a fallu une minute, haleta-t-il.

— Tu aurais couru plus vite si tu avais laissé ton outil, remarqua-t-elle.

Mais il ne le posa pas.

— Elphie, pourquoi es-tu revenue ?

— Pour te dire ce que j'ai fait. Je me suis dit que tu aimerais savoir. J'ai tué M^me^ Morrible. Elle ne fera plus de mal à personne.

Mais Boq n'eut pas l'air content :

— Tu t'en es pris à cette vieille femme ? Elle n'était sûrement plus en état de faire du mal à personne, non ?

— Tu commets la même erreur que tout le monde, dit la Sorcière, cruellement déçue. Tu ne sais pas que ce stade n'existe pas ?

— Tu as œuvré pour protéger les Animaux, dit Boq. Mais tu n'avais pas l'intention de t'abaisser au niveau de ceux qui les tourmentent.

— J'ai combattu le feu par le feu, répondit la Sorcière, et j'aurais dû le faire plus tôt ! Boq, tu es devenu un imbécile adepte des faux-fuyants.

— Les enfants, cria Boq, rentrez en vitesse et allez trouver votre mère !

Il avait peur d'elle.

— Tu restes là à hésiter, reprit la Sorcière. Ton précieux pays va être de nouveau englouti dans l'Oz Royal, dirigé par Son Altesse l'Empereur Magicien. Tu vois bien ce que Glinda compte faire, et tu envoies cette gamine avec des chaussures qui m'appartiennent. Tu avais pris un engagement quand tu étais jeune, Boq ! Comment peux-tu… *t'être gâté ainsi* !

— Elphie, dit Boq, regarde-moi. Tu n'es plus toi-même. Tu as bu ? Dorothy n'est qu'une enfant ! Tu n'as pas le droit de refaire l'histoire pour la transformer en monstre !

Milia, inquiète de la tension dans la cour, sortit et se tint au côté de Boq, un couteau de cuisine à la main. Les enfants les observaient derrière la vitre, chuchotant bruyamment.

— Vous n'avez pas besoin de vous défendre avec des couteaux et des marteaux, dit froidement la Sorcière. J'avais cru que vous auriez aimé savoir, pour M^me^ Morrible.

— Tu trembles, dit Boq. Regarde, je vais poser mon marteau. Tu es bouleversée, visiblement. La mort de Nessa a été un coup dur pour toi. Mais tu dois te contrôler, Elphie. Ne t'en prends pas à Dorothy. C'est une créature innocente. Elle est toute seule. Je t'en supplie.

— Oh, ne me supplie pas, ne me supplie pas ! dit la Sorcière. Je ne supporterais pas que toi, entre tous, tu me supplies. (Elle serra les dents et les poings.) Je ne te promettrai rien, Boq !

À ce moment, elle monta sur son balai et s'envola. Elle grimpa les courants ascendants avec témérité, effaçant du sol les détails qui la faisaient souffrir.

Elle commençait à se sentir trop loin de Kiamo Ko. Liir était un imbécile, tour à tour têtu et couard, et Nounou oubliait parfois qui elle était. La Sorcière ne voulait pas penser au jour passé, à la mort de M^me^ Morrible, aux accusations du théâtre de marionnettes. Elle pouvait difficilement éprouver plus d'antipathie pour le Magicien qu'elle en avait déjà ; s'il y avait la moindre chance qu'il soit son père, quelle idée perverse, cela ne faisait que renforcer sa haine pour lui. Elle poserait la question à Nounou en rentrant.

Quand elle rentrerait. Elle avait trente-huit ans, et commençait juste à comprendre ce qu'un foyer voulait dire. Pour cela, Sarima, merci, pensa-t-elle. Peut-être qu'un foyer est l'endroit où l'on n'est jamais pardonné, pour que l'on y reste toujours, enchaîné par la culpabilité. Et peut-être cela vaut-il le prix à payer.

La Sorcière décida de se rendre à Kiamo Ko en suivant la Route de briques jaunes. Elle essaierait une dernière fois d'avoir ces chaussures. Elle n'avait plus rien à perdre. Si les chaussures tombaient entre les mains du Magicien, il s'en servirait pour appuyer sa revendication du pays Croquignon. Peut-être, en essayant, la Sorcière pourrait-elle se débarrasser de ses chaussures et abandonner les Croquignons à leur sort – mais bon Dieu, ces chaussures étaient à elle !

Elle trouva enfin un colporteur qui avait vu Dorothy. Il s'arrêta à côté de son chariot, caressant les oreilles de son âne tout en discutant.

— Elle est passée par ici il y a quelques heures, dit-il en mâchonnant une carotte qu'il partageait avec l'âne. Non, elle n'était pas seule. Elle avait

toute une bande d’amis dépenaillés avec elle. Des gardes du corps, à mon avis.

— Oh, la pauvre petite chose apeurée, dit la Sorcière. Qui ? Des Croquignons musclés, j’imagine ?

— Pas vraiment, dit le colporteur. Il y avait un épouvantail, un homme en fer-blanc, et un gros chat qui s’est caché dans les buissons à mon passage – un léopard peut-être, ou un couguar.

— Un épouvantail ? demanda la Sorcière. Elle éveille les figures du mythe, elle leur donne la vie par magie ? Ce doit être une enfant séduisante. Vous avez remarqué ses chaussures ?

— Je voulais les lui acheter.

— Oui ! Oui, vous les avez achetées ?

— Pas à vendre. Elle semblait y tenir beaucoup. Elles lui ont été données par une Bonne Sorcière.

— Mon œil.

— C’était pas mes affaires, en tout cas, dit le colporteur. Je peux vous proposer quelque chose ?

— Un parapluie. Je n’en ai pas emporté, et le temps se gâte.

— Je me rappelle le bon vieux temps de la sécheresse, dit le colporteur, en sortant un parapluie quelque peu usé. Ah, voilà le riflard. Il est à vous pour un florin de nickel.

— Il est à moi pour rien, dit la Sorcière. Vous ne le refuseriez pas à une pauvre vieille femme dans le besoin, pas vrai, mon ami ?

— Je n’y survivrais pas, répondit-il, et il passa son chemin sans être payé.

Mais au moment où il s’en allait, la Sorcière entendit une autre voix :

— Bien sûr, personne ne demande l’avis d’une bête de somme, mais je pense que c’est Ozma sortie de son sommeil profond dans sa caverne, et qu’elle marche sur Oz pour reprendre son trône.

— J’ai horreur des royalistes, dit le colporteur en décochant un coup de fouet à l’Âne. Et j’ai horreur des Animaux à grande gueule.

La Sorcière n’intervint pas. Elle n’avait pas été capable de sauver Nor, elle n’avait pas su marchander avec le Magicien. Elle était arrivée un instant trop tard pour tuer M^me^ Morrible – ou juste à temps ?

Dans tous les cas, elle devait s’abstenir de ce qui était manifestement au-delà de ses capacités.

10

La Sorcière frissonnait à l'extrémité d'un courant ascendant. Elle avait poussé son balai plus haut que jamais ; elle était dans un état de panique exaltée. Devait-elle poursuivre Dorothy, et lui arracher ses chaussures ? Et quels étaient ses vrais mobiles ? Les protéger du Magicien, comme Glinda avait voulu les protéger des Croquignons assoiffés de pouvoir ? Ou arracher quelques miettes d'intérêt à Frex, méritées ou pas ?

Sous le balai, les nuages commencèrent à enrubanner les collines rocailleuses et les champs bariolés de melon et de blé. Les filets de vapeur ressemblaient aux traces d'une gomme d'écolier, laissant des traînées blanches sur l'aquarelle du paysage. Et si elle continuait à monter, tirant toujours son balai, plus haut, encore ? Se briserait-il en morceaux en se cognant contre le ciel ?

Elle pouvait cesser tous ces efforts. Elle pouvait oublier Nor. Elle pouvait libérer Liir. Elle pouvait abandonner Nounou. Elle pouvait laisser Dorothy. Elle pouvait renoncer aux chaussures.

Mais un vent souffla, un mur d'air durci qui la déporta sur la gauche. Elle ne put forcer le balai à le traverser. Elle était poussée de côté, et vers le bas, jusqu'à ce que la Route de briques jaunes réapparaisse, fil d'or parmi les forêts et les champs. Il y avait un orage au loin, zébrant de pluie marronnasse les nuages d'un gris lavande et les champs vert-de-gris. Elle n'avait pas beaucoup de temps.

Soudain, il lui sembla les distinguer en contrebas, et elle plongea pour mieux les voir. S'arrêtaient-ils pour se reposer sous un saule noir ? Dans ce cas, elle pouvait en finir tout de suite.

11

Le temps que l'orage passe – et que la Sorcière se réveille, après ce qu'elle identifia enfin comme une épouvantable gueule de bois – elle ne savait plus si c'était le même jour. Elle ne savait même pas si elle les avait approchés : se pouvait-il qu'elle les ait laissés lui glisser entre les doigts comme ça ? Dans tous les cas, illusion ou souvenirs brumeux, la Sorcière

n’osa pas les suivre dans la Cité d’Émeraude. M^me^ Morrible avait beaucoup d’amis dans ce régime pourri, et les nouvelles seraient arrivées, depuis le temps. On avait peut-être déjà lancé des escouades à sa recherche. Qu’il en soit ainsi.

Cela l’irritait, mais dans l’immédiat, elle devait oublier l’idée de récupérer les chaussures de Nessa. Elle se reposa à peine pendant tout le trajet du retour à Kiamo Ko, sauf pour ramasser quelques baies, noix et racines douces, afin de conserver des forces.

Le château n’avait pas été incendié. L’armée de reconnaissance du Magicien campait toujours à son avant-poste, près de Rouge Moulin, lasse, mais sur le qui-vive. Nounou s’occupait à tricoter au crochet un joli couvre-cercueil pour son propre enterrement, en dressant une liste d’invités. La plupart d’entre eux étaient déjà dans l’Au-Delà, en supposant que cet Au-Delà existe pour Nounou.

— Comme ce serait plaisant de revoir Ama Clutch, tout à fait d’accord, cria la Sorcière en pinçant l’épaule de Nounou. Je l’ai toujours appréciée. Elle avait plus de caractère que cette geignarde de Glinda.

— Tu étais dévouée à Glinda, mais oui, dit Nounou. Tout le monde le savait.

— Eh bien, c’est fini. Quelle traîtresse.

— Tu sens le sang, va te laver, dit Nounou. C’est ton heure ?

— Je ne me lave jamais, tu le sais. Où est Liir ?

— Qui ?

— Liir !

— Oh, quelque part dans le coin. (Elle sourit.) Regarde dans le puits !

C’était devenu une vieille plaisanterie familiale.

— Qu’est-ce que c’est que ces nouvelles bêtises ? demanda la Sorcière, en trouvant Liir dans le salon de musique.

— Ils avaient eu raison tout ce temps-là, expliqua-t-il. Regarde ce que j’ai enfin trouvé, au bout de toutes ces années.

C’était la carpe d’or qui hantait le puits depuis longtemps.

— Bon, je reconnais qu’elle était morte et que je l’ai attrapée dans un seau, pas à la pêche. Mais même. Tu penses qu’on pourra leur dire qu’on l’a enfin attrapée ?

Tous ces derniers mois, Liir avait commencé à parler de Sarima et de sa famille comme si c’étaient des fantômes qui se cachaient juste sous

l’escalier en colimaçon de la tour, réprimant un rire, disputant une longue, longue partie de cache-cache.

— On ne peut que l’espérer, répondit-elle.

Elle se demanda vaguement si c’était immoral d’élever les enfants dans l’habitude de l’espoir. N’auraient-ils pas, au bout du compte, plus de difficultés à s’adapter à la réalité du monde ?

— Tout le reste s’est bien passé en mon absence ?

— Parfait, dit-il. Mais je suis content que tu sois revenue.

Elle grogna, et alla saluer Tchiiter et ses congénères babillards.

Elle suspendit le vieux miroir dans sa chambre à l’aide d’un clou et d’une ficelle, et s’empêcha de le regarder. Elle avait l’impression horrible qu’elle verrait Dorothy, et elle ne voulait plus la revoir. L’enfant lui rappelait quelqu’un. Cette franchise directe, ce regard que la honte ne faisait pas ciller. Elle était aussi naturelle qu’un raton laveur – une fougère – une comète. La Sorcière se demanda : est-ce Nor ? Est-ce que Dorothy me rappelle Nor à son âge ?

Mais à cette époque, la Sorcière ne s’était pas souciée de Nor, pas vraiment, même si son visage était une petite réplique veloutée de celui de Fiyero. À l’exception de Nessarose et de Carapace, la Sorcière ne s’était jamais intéressée aux enfants qui auguraient d’un avenir brillant. Cela la rendait solitaire, plus encore que sa couleur.

Non… et voilà qu’elle posait bel et bien les yeux sur ce vieux miroir fatigué, malgré ses intentions. Elle se dit : la Sorcière au miroir. Qui voyons-nous à part nous, et c’est cela la malédiction – quand je pense à Dorothy, je me revois moi, à son âge, quel qu’il soit…

Cela se passe à Ovvels. Il y a le ciel vert, timide, gauche et mortifié. Pour éviter la douleur des pieds mouillés, elle patauge dans des jambières moites en peau de veau, sur des bottes imperméables. Maman, enceinte de Carapace, immense comme une péniche. Maman priant sans s’arrêter pendant des mois pour mettre enfin au monde un enfant sain. Maman jetant les bouteilles d’alcool et les feuilles de pinlobe dans la boue.

Nounou s’occupe de la petite Nessa, la promenant comme une enfant des tribus dans la chasse quotidienne à la truite, aux ixoras, et aux fèves. Nessa voit, mais elle ne peut pas toucher : quelle malédiction pour un enfant ! (Pas étonnant qu’elle ait cru en des choses invisibles : on ne peut rien prouver par

le toucher.) Pour sa rédemption à lui, Papa emmène la fille verte avec lui dans une expédition chez les parents de Cœur de Tortue, une famille étendue vivant dans un nid de cabanes et de passerelles suspendues dans un bosquet de saules pourrissants. Les Quadling, qui sont plus à l'aise accroupis, baissent la tête. L'odeur du poisson cru chez eux, sur leur peau. Ils sont effrayés par ce pasteur qui vient les trouver dans leur hameau sordide. Je n'ai pas de souvenirs précis des personnes, sauf une matriarche, fière et édentée.

Après une période de timidité, les Quadling viennent voir, non le ministre du Dieu, mais moi, la fille verte. Elle n'est plus moi, elle est trop loin dans le temps, elle n'est qu'elle, impénétrablement dense et mystérieuse – elle se tient comme se tient Dorothy, le dos droit par la vertu de son courage inné, les yeux qui ne cillent pas. Les épaules en arrière, les mains aux côtés. Elle se soumet à la caresse de leurs doigts sur son visage. Imperturbable, pour la cause missionnaire.

Papa demande pardon pour la mort de Cœur de Tortue, quelque cinq ans plus tôt. Il dit que c'est sa faute. Sa femme et lui étaient tombés tous deux amoureux du souffleur de verre Quadling. Que puis-je vous donner en réparation ? dit-il. Elphaba la fille pense qu'il est fou, elle pense qu'ils n'écoutent pas, qu'ils sont fascinés par leur étrangeté. Je vous prie de me pardonner, dit-il.

La matriarche est seule à répondre à ces paroles ; peut-être est-elle la seule à se souvenir vraiment de Cœur de Tortue. Elle ressemble à quelqu'un surpris en train de sortir de sous un rocher. Enfin, chez un peuple à la morale si dissolue, peu de chose est *mal*. Pour la vieille femme, cette rencontre est une transaction mystérieuse et compliquée.

Elle dit quelque chose comme « pas d'absolution, pas d'absolution, et pas pour Cœur de Tortue, non », et elle frappe Papa au visage avec un roseau, le zébrant de fines balafres. Je n'étais qu'un témoin je n'étais pas vraiment vivante alors, mais j'ai vu. C'est alors que Papa a commencé à se perdre, cela remonte à cette flagellation.

Je l'ai vu sous le choc : dans sa conception de la morale, il n'existe pas de péché impardonnable. Il pâlit, blanc comme un oignon sous les perles rouges tracées par les coups. Peut-être a-t-elle parfaitement le droit de faire ce qu'elle a fait, mais dans la vie de Papa, elle est devenue la vieille Kombricie.

Je la vois, énergique et fière : son système moral à elle ne permet pas le pardon, et elle en est tout aussi prisonnière que lui du sien, mais elle ne le sait pas. Elle sourit, toutes gencives et menaces, et pose le roseau contre sa clavicule, la tige souple pendue comme un collier à son cou.

Il me montre et demande – pas à moi, mais à eux tous – *ne suis-je pas assez châtié ainsi ?*

Elphaba la fille ne sait pas comment se représenter son père en homme brisé. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'il le lui transmet. Chaque jour, son dégoût et son dégoût de lui-même la paralysent. Chaque jour, elle l'aime en retour, parce qu'elle ne sait rien d'autre.

Je m'y vois : la fille témoin, les yeux écarquillés comme Dorothy. Contemplant un monde trop horrible pour le comprendre, croyant – par ignorance et innocence – que derrière ce pacte sacré de culpabilité et de blâme se cache un autre, plus ancien, qui peut lier et délier de manière plus salutaire. Une rançon plus ancienne, un précédent, en vertu duquel la honte ne nous tourmente pas toujours. Ni Dorothy ni la jeune Elphaba ne peuvent en parler, mais leur foi se lit sur leurs deux visages…

La Sorcière avait pris la bouteille verte en verre, dont l'étiquette disait toujours « ÉLIXIR MIRA », et l'avait posée sur sa table de nuit. Elle prit une cuillerée de cet ancien élixir avant de dormir, espérant un miracle, une version de l'alibi fabuleux que s'était créé Dorothy, selon lequel elle venait d'un pays *autre* – pas des vrais États de l'autre côté du désert, mais d'un plan géophysique entièrement distinct. Métaphysique, même. La Sorcière revendiquait cette étrangeté : si le nain avait raison, elle avait également ces origines. La nuit, elle essaya de regarder à la périphérie de ses rêves, pour en noter les détails. Elle avait l'impression de contempler les bords d'un miroir, mais c'était plus gratifiant.

Mais qu'obtenait-elle ? Tout vacillait, comme une bougie épuisée, mais de manière plus dure, plus stridente. Les gens se déplaçaient avec des gestes secs et agités. Ils étaient ternes, ils étaient vides, ils étaient drogués, ils étaient affolés. Les immeubles étaient hauts et cruels. Les vents forts. Le Magicien allait et venait dans ces images, l'air très humble dans ce décor. Dans une vitrine d'une boutique d'où sortait le Magicien, la mine désappointée, elle crut voir quelques mots, et fit un effort de volonté colossal pour se réveiller et les coucher sur papier. Mais ils n'avaient aucun sens pour elle. « ON N'EMBAUCHE PAS LES IRLANDAIS. »

Puis, une nuit, elle fit un cauchemar. Là encore, c'était d'abord le Magicien. Il marchait sur des dunes, un vent violent soufflait sur les hautes herbes grises – un millier de milliers d'herbes comme les roseaux griffus avec lesquels la vieille matriarche Quadling avait frappé Frex – et le Magicien s'arrêta dans une vaste étendue plane. Il ôta ses habits, consulta une montre qu'il tenait à la main, comme s'il mémorisait un instant historique. Puis il s'avança, nu et brisé. Quand la Sorcière comprit qu'il s'approchait, elle tenta de sortir de son rêve dans un hurlement, mais ne parvint pas à se désengager. C'était l'océan mythique, et le Magicien entra dans l'eau jusqu'aux genoux, aux cuisses, à la taille ; il s'arrêta en frissonnant, et jeta de l'eau sur le reste de son corps en guise de pénitence. Puis il reprit sa marche, et disparut entièrement dans la mer, comme sainte Aelphaba de la Cascade avait disparu derrière son voile d'eau. La mer fut agitée d'un séisme, le vomissant sur la grève sableuse, dans un coup de grosse caisse. Il n'y avait pas d'Autre Côté. Elle rejeta le Magicien, encore et encore, mais il se frayait un chemin dans l'eau, encore et encore, de plus en plus épuisé. Ce stoïcisme, cette détermination : pas étonnant qu'il ait dominé une nation. Le rêve cessa quand il fut rejeté sur la plage une dernière fois, pleurant d'impuissance.

Elle se réveilla suffoquée, terrifiée au-delà des mots, du sel dans les narines. Par la suite, elle évita l'élixir miracle, concoctant à la place une potion issue du livre de recettes de Nounou et des appendices du *Grimoire*, pour rester éveillée. Si elle se rendormait, elle serait la proie de cette vision de destruction terrestre, et elle préférait mourir.

Nounou n'avait pas grand-chose à dire sur ces cauchemars.

— Ta mère en faisait aussi, remarqua-t-elle enfin. Elle disait qu'elle voyait la cité inconnue et enragée dans ses rêves. Elle était tellement furieuse de voir ce que tu étais, tu sais – je veux dire : physiquement, ma chérie, ne me regarde pas comme ça : une fille verte, une mère aura du mal à s'en sortir par des explications – et donc elle gobait des pilules comme des bonbons quand elle attendait Nessarose. Si Nessarose était encore là pour éprouver de la rancune, elle pourrait te rendre responsable, d'une certaine manière, de ce qui lui est arrivé.

— Mais où as-tu trouvé cette bouteille verte ? demanda la Sorcière à Nounou, du côté de sa bonne oreille. Regarde-la, Nounou chérie, et essaie de te souvenir.

— J’ai dû l’acheter dans un marché aux puces, répondit-elle. Je savais tirer le meilleur parti d’un sou, crois-moi.

Tu sais encore mieux mentir, pensa la Sorcière. Elle réprima une envie de briser la bouteille verte. *À quel point sommes-nous tous liés par les chaînes de la colère familiale… ?* pensa la Sorcière. *Nul ne s’en libère.*

12

Un après-midi, quelques semaines plus tard, Liir revint d’une promenade dans un état d’agitation fiévreuse. La Sorcière apprit avec horreur qu’il était allé traîner encore avec les soldats du Magicien, à Rouge Moulin.

— Ils avaient des nouvelles, une dépêche de la Cité d’Émeraude, annonça Liir. Une délégation d’étrangers est venue voir le Magicien. Mais c’était juste une fille ! Dorothy, une fille de l’Au-Delà. Et des amis à elle. Cela faisait des années que le Magicien n’avait pas accordé d’audience à ses sujets – il travaille par l’intermédiaire de ses ministres, à ce qu’on dit. Un tas de soldats pensent qu’il est mort depuis longtemps, et que c’est une intrigue du Palais pour conserver la paix. Mais Dorothy et ses amis sont entrés, ils l’ont vu, et ils ont dit à tout le monde à quoi il ressemblait !

— Eh bien, dit la Sorcière, voyez-vous ça. Tout l’Oz, Loyal ou Autre, ne bruisse que de cette Dorothy. Qu’est-ce qu’ils ont dit ensuite, ces abrutis ?

— Le messager a annoncé que les invités avaient demandé au Magicien d’exaucer quelques souhaits. L’Épouvantail a demandé un cerveau, Nick Chopper le Bûcheron en fer-blanc a demandé un cœur, et le Lion Poltron du courage.

— Et je suppose que Dorothy a demandé un chausse-pied ?

— Dorothy a demandé qu’on la renvoie chez elle.

— J’espère qu’on le lui accordera. Et ?

Mais Liir se fit timide.

— Allez ! Je suis trop vieille pour laisser des rumeurs retarder mon dîner, lança la Sorcière.

Liir rougit avec un plaisir coupable.

— Les soldats ont dit que le Magicien avait rejeté ces étranges requêtes.

— Et tu en es si surpris ?

— Le Magicien a dit à Dorothy qu’il les exaucerait quand… quand…

— Cela fait des années que tu n’as pas bégayé. Ne recommence pas, ou je te bats.

— Dorothy et ses amis doivent venir ici et te tuer, acheva Liir. Les soldats ont dit que c’est parce que tu as tué une vieille dame à Shiz, une vieille dame célèbre, et que tu es un assassin. Ils ont dit que tu étais folle, aussi.

— Je suis un assassin plus crédible que ces vagabonds incompétents, répliqua la Sorcière. J’essayais juste de me débarrasser d’eux. Il a sans doute ordonné à sa Force Tempête d’égorger tranquillement la fille dès qu’elle serait sortie des feux de la rampe.

Nul doute, de plus, que le Magicien avait confisqué les chaussures. Cela irritait la Sorcière. Mais comme elle se sentit flattée que la nouvelle de son meurtre soit enfin connue ! À présent, elle était sûre d’avoir bien tué M^me^ Morrible. Ce n’était que logique.

Mais Liir secoua la tête :

— La chose étrange, c’est que cette Dorothy s’appelle Dorothy Tempête. Les soldats de Rouge Moulin ont dit que la Force Tempête ne voulait pas l’approcher, ils sont trop superstitieux.

— Que connaissent-ils aux intrigues, ces soldats stationnés ici, au bout du monde ?

Liir haussa les épaules :

— Tu n’es pas impressionnée que le Magicien d’Oz sache même qui tu es ? Tu es un assassin ?

— Oh, Liir, tu comprendras quand tu seras plus grand. Ou sinon, cela deviendra ta seconde nature de ne pas comprendre, et cela n’aura plus aucune importance. Je ne te ferai pas de mal, si c’est ce que tu veux dire. Mais tu as l’air tellement étonné que l’on me connaisse à la Cité d’Émeraude. Tu me désobéis et tu me traites comme de la boue, mais tu crois que le monde entier t’imite ? (Pourtant, elle était contente.) Mais tu sais, Liir, s’il y a la moindre parcelle de vérité dans ces rumeurs, tu ferais mieux d’éviter Rouge Moulin pendant un moment. Ils pourraient t’enlever et te garder en otage jusqu’à ce que je me livre à cette écolière et à ses compagnons dans le besoin.

— Je veux rencontrer Dorothy, dit-il.

— Tu n’es pas assez mûr pour ça, je t’en prie, épargne-nous. J’avais toujours pensé à te mettre en bocal avant que tu arrives à la puberté.

— Je ne vais pas me faire enlever, tu n'as pas à t'inquiéter, dit Liir. D'ailleurs, je veux être là quand ils arriveront.

— M'inquiéter, c'est la dernière chose que je ferais si tu te faisais enlever, dit-elle. Ce serait ta faute à toi, nigaud, et je serais bien soulagée d'avoir une bouche de moins à nourrir.

— Ah bon, et qui monterait tous les étages avec le bois pour le feu à chaque hiver ?

— J'engagerais ce Nick Chopper. Sa hache m'a l'air bien tranchante.

— Tu l'as vu ? (Liir la regarda, bouche bée.) Non, pas possible !

— Si, en fait. Qui dit que je ne fréquente pas les meilleurs cercles ?

— À quoi ressemble-t-il ? demanda Liir d'un air émerveillé. Tu dois avoir vu Dorothy, aussi. Comment est-elle, Tantine Sorcière ?

— Ne me donne pas du Tantine, tu sais que ça me rend malade.

Il la harcela sans trêve jusqu'à ce qu'elle lui crie enfin :

— C'est une très jolie petite sotte qui croit tout ce que lui dit tout le monde. Et si elle vient ici et que tu lui dis que tu l'aimes, elle te croira sans doute ! Et va-t'en maintenant, j'ai du travail !

Il s'attarda à la porte :

— Le Lion veut du courage, l'homme de fer-blanc un cœur, et l'Épouvantail un cerveau. Dorothy veut rentrer chez elle. Et toi, qu'est-ce que tu veux ?

— Un peu de paix et de repos.

— Pas vraiment.

Elle ne pouvait pas dire le *pardon*, pas à Liir. Elle s'apprêtait à dire « un soldat », pour se moquer de son affection débordante pour les hommes en uniforme, mais au moment où elle allait le dire elle comprit qu'elle le blesserait ; elle se rattrapa à mi-chemin, et ce qui sortit de sa bouche les étonna tous deux. Elle dit :

— Une âme.

Il la regarda, interloqué.

— Et toi ? reprit-elle d'un ton adouci. Qu'est-ce que tu veux, Liir, si le Magicien peut te donner n'importe quoi ?

— Un père, répondit-il.

13

Elle se demanda un instant si elle devenait folle. Cette nuit-là, elle s'assit dans un fauteuil et réfléchit à ce qu'elle avait dit.

Une personne qui ne croit pas au Dieu Innommé, ni à rien d'autre, ne peut croire en l'âme.

Si l'on pouvait enlever la pique de la religion, celle qui nous embroche, dont nous sommes conscients à chaque mouvement – si nous pouvions ôter le cimeterre de la religion de nos systèmes moraux et mentaux – pourrions-nous seulement tenir debout ? Ou avons-nous besoin de la religion comme les hippopotames des marais ont besoin des petits parasites venimeux à l'intérieur de leur corps, qui les aident à digérer les fibres et les pulpes ? L'histoire des peuples qui ont renoncé à la religion n'incite pas particulièrement à vivre sans. La religion ne serait-elle pas elle-même le mal nécessaire (quelle expression usée et paradoxale) ?

L'idée de la religion avait marché pour Nessarose, et pour Frex aussi. Il n'y avait peut-être pas de vraie cité dans les nuages, mais si on en rêvait, l'esprit s'en revigorait.

Peut-être, dans les tentatives unionistes généreuses de l'époque, permettant à tous les élans dévots de cohabiter sous le toit du Dieu Innommé, peut-être avons-nous scellé notre destin. Peut-être est-il temps de nommer le Dieu Innommé, même piteusement et à notre méchante image, pour pouvoir au moins survivre dans l'illusion d'une autorité *capable* de se soucier de nous.

Car, retirez du Dieu Innommé tout ce qui pourrait ressembler à de la personnalité, et qu'obtenez-vous ? Un grand vent vide. Et le vent peut avoir la force d'une tempête, mais il ne peut avoir de force morale ; et une voix dans un tourbillon, c'est un truc d'aboyeur de fête foraine.

Plus séduisants étaient – et elle s'en rendait compte, pour une fois – les vieux concepts de paganisme. Lurline dans son char féerique, planant dans les nuages juste hors de vue, prête à fondre sur un millénaire ou un autre et se rappeler à nous. Le Dieu Innommé, en vertu de son anonymat, ne peut jamais être soupçonné d'une visite surprise.

D'ailleurs, reconnaîtrions-nous le Dieu Innommé s'il frappait à la porte ?

14

Parfois, elle s’assoupissait malgré elle, le menton affaissé sur la poitrine, parfois enfoncé dans la table, grinçant des dents et la mâchoire meurtrie, et elle se réveillait en sursaut.

Elle avait pris l’habitude de veiller à la fenêtre, observant la vallée. Il faudrait des semaines à Dorothy et à sa bande pour arriver, si d’ailleurs ils n’avaient pas déjà été tués et leurs cadavres brûlés, comme celui de Sarima sans doute.

Un soir, Liir revint d’une visite aux soldats. Il pleurait et bafouillait. Elle essaya de ne pas s’y intéresser, mais sa curiosité l’emporta. Enfin, il lui dit. L’un des soldats avait proposé à ses camarades, lorsque Dorothy et ses amis arriveraient, de tuer les compagnons et d’attacher Dorothy pour s’amuser un peu entre hommes seuls et excités.

— Oh, les hommes ont leurs fantasmes, déclara la Sorcière, mais elle était troublée.

Ce qui avait fait pleurer Liir, c’était que ses amis avaient rapporté la proposition du soldat à leur supérieur. Le soldat avait été dévêtu et castré, puis cloué au moulin. Son corps tournait en cercle, et les vautours essayaient de becqueter les entrailles. Il n’était même pas encore mort.

— Ce n’est pas difficile de trouver le Mal en ce monde, dit la Sorcière. Le Mal est toujours plus facile à imaginer que le Bien, il semble.

Mais elle fut frappée par la violence de la réaction du commandant envers l’un de ses hommes. Donc, il y avait de fortes chances que Dorothy soit encore en vie, étant apparemment protégée par des ordres émanant des plus hautes autorités militaires du pays.

Liir tenait Tchiiter sur les genoux et sanglotait dans son cuir chevelu. Tchiiter déclara :

— Je gémis du démis giratoire, et pleura avec Liir.

— Comme ils sont mignons tous les deux, observa Nounou. Est-ce qu’ils ne feraient pas le plus beau des tableaux ?

Profitant de l’obscurité, la Sorcière s’éclipsa sur son balai et mit un terme aux souffrances du soldat.

Par un après-midi, elle repensa inexplicablement au bébé lion enlevé à sa mère et forcé de servir dans le labo du professeur Nikidik à Shiz. Elle se rappela sa terreur, et le scandale qu’elle avait suscité. Ou se glorifiait-elle de son passé ?

Si c'était le même Lion, devenu d'une pusillanimité non naturelle, il n'éprouverait aucune rancœur à son égard. Elle l'avait sauvé quand il était jeune. N'est-ce pas ?

Elle ne savait qu'en faire : de cette bande d'irréguliers de la Route de briques jaunes. Le Bûcheron de fer-blanc était creux, une nullité tictoc, ou un humain évidé sous le coup d'un sortilège. Le Lion avait perverti ses instincts naturels. La mécanique tictoc, elle savait s'en occuper, tout comme les Animaux. Mais c'était l'Épouvantail qu'elle craignait. Était-il magique ? Était-ce un masque ? Ou y avait-il simplement un danseur habile à l'intérieur ? Tous trois étaient émasculés d'une manière ou d'une autre, vivant dans l'illusion magique de la gamine et de son innocence.

Elle pouvait donner une histoire au Lion, penser à lui, lionceau maltraité dans le laboratoire de Shiz. Elle soupçonnait Nick Chopper d'avoir été la victime du dépit et des malédictions de sa propre sœur, victime de la hache enchantée. Mais l'Épouvantail, elle ne savait quoi en penser.

Elle commença à se dire que derrière ce sac de blé peint qui lui servait de figure, il y avait un visage qu'elle reconnaîtrait, un visage qu'elle attendait.

Elle alluma une bougie et prononça les mots à voix haute, comme si elle savait vraiment lancer des sorts. Ses paroles firent vaciller le filet de fumée grisâtre qui sortait de la chandelle de suif. Produisaient-elles un autre effet dans le monde ? Elle ne le savait pas encore.

— Fiyero n'est pas mort, dit-elle. Il a été emprisonné, puis il s'est enfui. Il revient à Kiamo Ko, il revient me voir, et il est déguisé en Épouvantail parce qu'il ne sait pas encore ce qu'il trouvera.

Il fallait de la matière grise, pour penser à un plan pareil.

Elle prit une vieille tunique de Fiyero. Elle appela le vieux Rabat-Joie et la lui donna à renifler, puis, chaque jour, elle l'envoya dans la vallée : si les voyageurs arrivaient, Rabat-Joie pourrait les trouver, et les ramener à la maison tout joyeux.

Même si elle s'efforçait de ne pas dormir, parfois elle ne pouvait s'en empêcher ; ses rêves la rapprochaient de Fiyero, et de chez elle.

15

Un jour, dans les premières bourrasques d'automne, on hissa les bannières et les étendards du camp de la ville, et les échos métalliques des clairons retentirent sous le château. La Sorcière devina que la troupe était arrivée à Rouge Moulin, et recevait un accueil royal.

— Ils sont venus de tellement loin qu'ils ne vont plus attendre, dit-elle. Va, Rabat-Joie, va les trouver et montre-leur le plus court chemin jusqu'ici.

Elle détacha le vieux chien, l'exhortant avec une telle énergie que toute la meute de ses congénères courut à ses côtés, hurlant de joie et surexcités de faire leur devoir.

— Nounou, s'écria la Sorcière, met un jupon propre et change de tablier, nous aurons de la compagnie d'ici à ce soir !

Mais les chiens ne revinrent pas, ni l'après-midi ni au crépuscule, et la Sorcière comprit pourquoi. À l'aide d'un œil télescopique enchâssé dans un cylindre – inventé en s'inspirant des lentilles opposées du professeur Dillamond – elle suivit un épouvantable carnage. Dorothy et le Lion tremblaient derrière l'Épouvantail, tandis que le Bûcheron de fer-blanc décapitait les animaux de sa hache, l'un après l'autre. Rabat-Joie et ses parents loups gisaient éparpillés comme des soldats tués pendant une retraite.

La Sorcière trépigna de rage et fit venir Liir :

— Ton chien est mort, regarde ce qu'ils ont fait ! s'écria-t-elle. Regarde bien, je ne l'ai pas inventé !

— Bon, je ne l'aimais plus trop, ce chien, dit Liir. Il a eu une vie longue et heureuse, de toute façon.

Il obéit d'une main tremblante, puis braqua de nouveau l'instrument sur la vallée.

— Imbécile, il ne faut pas plaisanter avec cette Dorothy ! cria-t-elle, lui arrachant la longue-vue.

— Tu es horriblement nerveuse, pour quelqu'un qui va recevoir de la compagnie, dit-il d'un ton boudeur.

— Ils sont censés venir pour me tuer, si tu te souviens, lança-t-elle.

Pourtant, elle l'avait oublié, tout comme elle avait oublié son désir pour les chaussures, avant de les revoir dans le miroir. Le Magicien ne les avait pas exigées de Dorothy ! Pourquoi ? Quelle nouvelle intrigue cela annonçait-il ?

Elle s'agita dans sa chambre, feuilletant nerveusement le *Grimoire*. Elle récita un sort, se trompa, le récita encore, puis essaya de l'appliquer aux

corbeaux. Les trois corbeaux originels étaient depuis longtemps tombés raides d'en haut de la porte, mais il y en avait encore plein d'autres en résidence, plutôt idiots et dégénérés, mais influençables comme une foule stupide.

— Allez, dit-elle. Regardez avec vos yeux de plus près que moi, arrachez le masque de l'Épouvantail pour que nous sachions qui il est. Allez les chercher. Arrachez les yeux de Dorothy et du Lion. Et trois d'entre vous, allez trouver la vieille princesse Nastoya, dans les Prairies millénaires, car les temps sont proches où nous serons tous réunis. Avec l'aide du *Grimoire*, le Magicien pourra enfin être renversé !

— Je ne comprends plus jamais ce que tu dis, coupa Liir. Tu ne peux pas les aveugler !

— Ah ? Regarde, grogna la Sorcière.

Les corbeaux s'enfuirent en un nuage noir et filèrent comme de la chevrotine dans le ciel, fondant dans les précipices déchiquetés, tombant sur les voyageurs.

— Joli coucher de soleil, n'est-ce pas ? demanda Nounou, montée à la chambre de la Sorcière dans l'une de ses rares expéditions, avec l'aide de Tchiiter comme toujours.

— Elle a envoyé les corbeaux aveugler les gens qui viennent dîner !

— Hein ?

— Elle VA AVEUGLER LES GENS QUI VIENNENT DÎNER !

— Eh bien, c'est une manière de ne pas avoir à faire la poussière, j'imagine.

— Vous voulez bien vous taire, les deux dingues ?

La Sorcière s'agitait comme si elle souffrait d'un trouble nerveux, battant des bras à l'instar d'un corbeau. Quand elle les aperçut dans le miroir, elle poussa un long hurlement.

— Fais voir, fais voir, dit Liir en s'emparant de l'objet.

Il expliqua à Nounou, parce que la Sorcière n'arrivait presque plus à parler :

— Eh bien, l'Épouvantail sait bien épouvanter les oiseaux.

— Pourquoi, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Ils ne reviendront pas, c'est tout ce que je dirai, dit Liir en jetant un regard à la Sorcière.

— Ce pourrait toujours être lui, dit-elle enfin, d'une respiration saccadée. Ton souhait pourrait encore être exaucé, Liir.

— Mon souhait ?

Il ne se souvenait pas d'avoir demandé un père, et elle ne prit pas la peine de le lui rappeler. Rien ne prouvait que l'Épouvantail n'était pas un homme déguisé. Si Fiyero n'était pas mort, elle n'aurait pas besoin de pardon !

La lumière faiblissait, et l'étrange groupe d'amis grimpait allègrement la colline. Ils étaient venus sans escorte militaire, peut-être parce que les soldats croyaient vraiment que Kiamo Ko était tenu par une Méchante Sorcière.

— Allons, les abeilles, dit la Sorcière, travaillez avec moi. Toutes ensemble sur ce coup, faisons-en notre miel. Un peu de dard, un peu de « bzzz », un peu méchant, vous nous envoyez un petit coup de lance ? Non, pas à nous, débiles ! Écoutez-moi quand je vous parle. À la fille sur la colline, en dessous. Elle en veut à votre Reine ! Et quand vous aurez fini votre travail, je descendrai récupérer ces chaussures.

— Qu'est-ce qu'elle jacasse, la vieille sorcière ? demanda Nounou à Liir.

Les abeilles avaient senti l'excitation dans la voix de la Sorcière, et elles sortirent par la fenêtre en essaim.

— Regardez, vous, moi je ne peux pas, dit la Sorcière.

— La lune ressemble parfaitement à une jolie pêche au-dessus des montagnes, dit Nounou, la longue-vue collée à son vieil œil plein de cataracte. Pourquoi on ne planterait pas des pêchers dans le fond, au lieu de ces infernaux pommiers ?

— Les abeilles, Nounou, les abeilles ! Liir, prends-lui ça et dis-moi ce qui se passe.

Liir leur fit un compte-rendu en direct :

— Elles filent en piqué, on dirait une espèce de génie, elles volent en gros tas avec une queue qui traîne. Les voyageurs les voient venir. Oui ! Oui ! L'Épouvantail arrache la paille de sa poitrine et de ses jambes, il en couvre le Lion et Dorothy, et il y a un petit chien, aussi. Comme ça, les abeilles ne peuvent pas traverser la paille, et l'Épouvantail est en pièces par terre.

Impossible. La Sorcière saisit la longue-vue.

— Liir, tu es un menteur abject, hurla-t-elle, le cœur rugissant comme une tempête.

Mais c'était vrai. Il n'y avait que de la paille et de l'air à l'intérieur des habits de l'Épouvantail. Aucun amant caché de retour, aucun ultime espoir

de salut.

Quant aux abeilles, ne pouvant plus attaquer que le Bûcheron de fer-blanc, elles se jetèrent sur lui, et tombèrent en tas noircis sur le sol, telles des ombres calcinées, leurs dards émoussés sur ses tôles.

— Il faut leur reconnaître de l'ingéniosité, commenta Liir.

— Tu vas te taire, avant que je fasse un nœud avec ta langue ? rugit la Sorcière.

— Je devrais descendre et préparer quelques hors-d'œuvre, j'imagine, ils auront un peu faim après toutes ces épreuves que tu leur as imposées, dit Nounou. Tu préfères les biscuits au fromage ou des légumes frais avec une sauce au poivre ?

— Le fromage, dit Liir.

— Elphaba ? Quelle est ta préférence ?

Mais Elphaba était trop occupée à consulter son *Grimoire.*

— C'est à moi de décider, comme toujours, dit Nounou. Je dois faire tout le travail. Je suis censée pleurer de joie, à mon âge. On aurait pu croire que j'aurais pu me reposer, pour une fois, mais non. Toujours la demoiselle d'honneur, jamais la mariée.

— Toujours le parrain, jamais le père, dit Liir.

— Voulez-vous bien avoir pitié de moi, tous les deux ! Allez, vas-y, Nounou, puisque tu y vas !

Nounou fila vers la porte aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient. La Sorcière ajouta :

— Tchiiter, laisse-la descendre, elle a assez d'énergie, j'ai besoin de toi ici.

— Bien sûr, laisse-moi me casser le cou dans l'escalier, ravie d'être utile, dit Nounou. Eh bien, ce sera fromage, voilà.

La Sorcière expliqua à Tchiiter ce qu'elle voulait :

— C'est stupide. Il fera nuit sous peu, et ils dégringoleront dans un ravin et se tueront. Les pauvres chéris, je préférerais que non. Enfin, le Bûcheron de fer-blanc et l'Épouvantail, ils peuvent dégringoler autant qu'ils veulent, ils ne se feront pas grand mal, j'imagine. Un bon ferblantier pourrait réparer un torse bosselé. Mais ramène-moi Dorothy et le Lion. Dorothy a mes chaussures, et j'ai rendez-vous avec le Lion. Nous sommes de vieux amis. Tu peux le faire ?

Tchiiter plissa les yeux, acquiesça, hocha la tête, haussa les épaules et cracha.

— Eh bien, essaie, à quoi sers-tu si tu n'essaies pas ? dit-elle. Allez, file, et tes copains avec.

Elle se tourna vers Liir :

— Et voilà, tu es content ? Je ne leur ai pas demandé de se faire tuer. On va les escorter ici en tant qu'invités. J'aurai les chaussures et je les laisserai reprendre leur route. Ensuite, j'irai dans les montagnes avec ce *Grimoire* et je vivrai dans une grotte. Tu es assez grand pour prendre soin de toi. La mauvaise herbe, bon débarras. Qui a besoin de pardon, à présent ? Alors ?

— Ils viennent te tuer, dit Liir.

— Oui, et tu en halètes d'impatience !

— Je te protégerai, dit-il, mal à l'aise, avant d'ajouter : Mais pas au point de faire du mal à Dorothy.

— Oh, va mettre la table, et dis à Nounou de laisser tomber le fromage et les biscuits, et de faire des légumes. (Elle le menaça de son balai.) Vas-y, je te dis, quand je te dis d'y aller !

Une fois seule, elle s'effondra. Soit une chance phénoménale accompagnait ces voyageurs, soit ils avaient assez de courage, d'esprit et de cœur à eux tous pour bien se débrouiller. Elle s'y était mal prise, visiblement. Elle devait accueillir l'enfant, lui expliquer gentiment la situation, et récupérer ces satanées chaussures tant qu'elle le pouvait. Avec elles, et l'aide de la princesse Nastoya, peut-être pourrait-elle encore se venger du Magicien. En tout cas, le *Grimoire* serait caché. D'une manière ou d'une autre… et les chaussures seraient hors de portée du Magicien.

Mais la mort de ses familiers lui gelait le sang dans les veines. Ses pensées et ses plans se bousculaient dans sa tête. Et elle ne savait pas vraiment ce qu'elle ferait quand elle serait en tête à tête avec Dorothy.

16

Liir et Nounou se tenaient chacun d'un côté de la porte, souriant. Tchiiter et ses compagnons effectuèrent un atterrissage mal calculé, larguant leurs passagers sur les pavés de la cour intérieure. Le Lion gémit de douleur et pleura : il avait le vertige. Dorothy se releva, étreignant son petit chien, et demanda :

— Où pouvons-nous bien être ?

— Bienvenue, dit Nounou en faisant la révérence.

— Salut, dit Liir, en s'emmêlant les pieds (il tomba dans un seau d'eau).

— Vous devez être fatigués après votre long voyage, dit Nounou. Voudriez-vous vous rafraîchir un peu avant de partager notre petite collation ? Rien d'extraordinaire, nous vivons à l'écart, loin des grands axes…

— Voici Kiamo Ko, dit Liir, qui se releva, rouge comme une betterave. La forteresse de la tribu Arjiki.

— C'est encore le territoire Winkie ? demanda anxieusement la fillette.

— Qu'est-ce qu'elle dit, la petite ? Dis-lui de parler plus fort, intervint Nounou.

— Ce pays s'appelle le Vinkus, corrigea Liir. « Winkie » est une sorte d'insulte.

— Oh, seigneur, je ne voudrais vexer personne ! dit l'enfant. Grand Dieu, non.

— Quelle jolie petite fille vous faites, avec tous vos bras et vos jambes au bon endroit, et votre peau délicate, normale et innocente, dit Nounou en souriant.

— Je m'appelle Liir, dit Liir, et j'habite ici. C'est mon château.

— Je m'appelle Dorothy, et je suis très inquiète pour mes amis – le Bûcheron de fer-blanc et l'Épouvantail. Oh, je vous en prie, on ne pourrait pas les aider ? Il fait sombre, et ils vont se perdre !

— Il ne peut rien leur arriver de mal. J'irai les chercher demain quand il fera jour, répondit Liir. Promis. Je ferais n'importe quoi. Vraiment, n'importe quoi.

— Vous êtes trop gentil, comme tout le monde ici, dit Dorothy. Oh, Lion, tu vas bien ? Ça a été horrible, non ?

— Si le Dieu Innommé avait voulu que les Lions volent, il leur aurait donné des montgolfières, répliqua le Lion. Je crains de m'être délesté de mon repas au-dessus des ravins.

— Soyez les bienvenus, gazouilla Nounou. Nous vous attendions. Je me suis usé les doigts jusqu'à l'os à vous préparer un petit quelque chose. Ce n'est pas beaucoup, mais tout ce que nous avons est à vous. C'est notre devise, dans les montagnes. Le voyageur est toujours bienvenu. Allons vous nettoyer avec de l'eau chaude et du savon à la pompe, et rentrons.

— Vous êtes trop bonne – mais je dois trouver la Méchante Sorcière de l'Ouest, dit Dorothy. J'ai dit : la MÉCHANTE SORCIÈRE DE L'OUEST ! Je suis désolée de vous déranger. Votre château a l'air tout à fait splendide. Peut-être en rentrant, si mon voyage m'emmène par chez vous.

— Oh, eh bien, elle habite ici, elle aussi, dit Liir. Avec moi. Ne vous inquiétez pas, elle est là.

Dorothy pâlit un peu :

— Vraiment ?

La Sorcière apparut sur le seuil de la porte :

— Vraiment, et la voici, dit-elle en dévalant l'escalier dans un tourbillon de jupes ; le balai peinait à la suivre. Tchiiter, tu as bien travaillé ! Je suis contente de voir que tous mes efforts n'ont pas été vains. Vous, Dorothy, Dorothy Tempête, celle dont la maison a eu l'audace d'atterrir en catastrophe sur ma sœur !

— Euh, ce n'était pas ma maison, au sens juridique, à proprement parler, et d'ailleurs, elle n'appartenait pas vraiment à Tante Em et Oncle Henri, sauf peut-être deux ou trois fenêtres et la cheminée. Je veux dire que l'hypothèque appartient à la Mechanics and Farmers First State Bank of Wichita, c'est donc elle le tiers responsable. Je veux dire, si vous devez contacter quelqu'un. C'est la banque qui s'en occupe, expliqua-t-elle.

La Sorcière se sentit soudain, bizarrement, très calme.

— Je me moque de savoir quel est le propriétaire de la maison, dit-elle. Le fait est que ma sœur était vivante avant votre arrivée, et qu'à présent elle est morte.

— Oh, j'en suis tellement désolée, dit nerveusement Dorothy, vraiment. J'aurais fait n'importe quoi pour l'éviter. Je sais comme cela me ferait de la peine si Tante Em était écrasée par une maison. Une fois, une planche de la véranda lui est tombée dessus. Elle a eu une grosse bosse sur la tête et elle a chanté des cantiques tout l'après-midi, mais le soir, elle était redevenue la même vieille folle.

Dorothy coinça le petit chien sous son bras et prit la main de la Sorcière.

— Je suis vraiment désolée, insista-t-elle. C'est une chose affreuse de perdre quelqu'un. J'ai perdu mes parents quand j'étais petite, et je m'en souviens.

— Lâchez-moi, dit la Sorcière, j'ai horreur des sentiments affectés. Cela me donne la chair de poule.

Pourtant, la fillette garda sa main dans les siennes, avec une intensité déchirante, attendant sans rien dire.

— Lâchez-moi, lâchez-moi, dit la Sorcière.

— Vous étiez proche de votre sœur ? demanda Dorothy.

— Ce n'est pas la question, coupa la Sorcière.

— Parce que j'étais très proche de ma Maman, et quand elle et Papa se sont perdus en mer, j'ai pu à peine le supporter.

— Perdus en mer, que voulez-vous dire ? demanda la Sorcière, en se dégageant de l'enfant insistante.

— Ils étaient partis rendre visite a ma grand-maman dans le vieux pays, parce qu'elle était mourante, et une tempête est arrivée et leur bateau s'est retourné et cassé en deux et il a coulé au fond de la mer. Et ils se sont noyés. Toutes les âmes à bord.

— Ah, ils avaient donc des âmes, dit la Sorcière, refusant d'imaginer un bateau au milieu de toute cette eau.

— Ils les ont toujours. C'est tout ce qu'il leur reste, j'imagine.

— Merci de ne pas vous accrocher ainsi. Et entrez manger un morceau.

— Viens, toi aussi, dit la fille au Lion, qui les suivit d'un air boudeur, déroulant ses grosses pattes rembourrées.

Nous voilà devenus un restaurant, pensa sombrement la sorcière. *Et puis quoi, je dois envoyer un singe volant à la ville pour engager un violoniste d'ambiance ?* Quel étrange assassin elle se révélait.

La Sorcière envisagea alors la façon de désarmer la fillette. Difficile de dire quelles étaient ses armes, sauf cette espèce de bon sens inepte et d'honnêteté émotionnelle.

Au cours du dîner, Dorothy se mit à pleurer.

— Qu'est-ce qu'elle a, elle aurait préféré les légumes ? demanda Nounou.

Mais la petite refusa de répondre. Elle tremblait de chagrin, les deux mains posées sur la table de chêne. Liir voulait se lever et l'enlacer. La Sorcière lui jeta un regard sinistre pour qu'il reste tranquille. D'un geste agacé, il fit claquer son pot de lait sur la table.

— C'est bien joli, renifla enfin Dorothy, mais je suis tellement inquiète pour Oncle Henri et Tante Em. Henri s'inquiète dès que je reviens en retard de l'école, et Tante Em… elle peut se mettre dans de telles colères quand elle se fait du souci !

— Toutes les tantes se mettent en colère, confirma Liir.

— Mangez, car qui sait quand vous aurez un autre repas, ordonna la Sorcière.

La fillette essaya de manger, mais n'arrêtait pas de fondre en larmes. Pour finir, Liir se mit à pleurer, lui aussi. Le petit chien, Toto, réclama des restes, ce qui rappela à la Sorcière ceux qu'elle avait perdus, elle. Rabat-Joie, qui avait vécu huit ans avec elle, un cadavre mangé de puces en train de raidir sur une colline, au milieu de sa progéniture. Elle se souciait moins des abeilles et des corbeaux, mais Rabat-Joie était son animal à elle.

— Eh bien, quelle soirée, dit Nounou. Je me demande si je n'aurais pas dû enjoliver le décor en allumant une bougie.

— Abus de bougie, bouh ! dit Tchiiter.

Nounou alluma donc une bougie et chanta « Joyeux Anniversaire », pour remonter le moral à Dorothy, mais personne ne l'accompagna.

Le silence tomba. Seule Nounou continuait de manger, finissant le fromage, les yeux fixés sur la bougie. Liir virait tour à tour au rose et au blanc, et Dorothy commençait à regarder dans le vague, les yeux fixés sur un nœud dans le bois poli de la table. La Sorcière se gratta les doigts de son couteau, faisant passer doucement la lame sur son index, comme si c'était la plume d'un pfénix.

— Que va-t-il m'arriver ? demanda Dorothy, tombant dans le monologue. Je n'aurais pas dû venir ici.

— Nounou, Liir, appela la Sorcière, allez vous mettre à la cuisine. Prenez le Lion avec vous.

— C'est à moi qu'elle parle, la vieille ? demanda Nounou à Liir. Pourquoi la petite fille pleure, notre dîner n'est pas assez bon pour elle ?

— Je reste au côté de Dorothy ! protesta le Lion.

— Je ne te connais pas ? murmura la Sorcière d'une voix calme. Tu étais le lionceau sur lequel on faisait des expériences au labo de Shiz, il y a longtemps. Tu étais terrifié, à l'époque, et j'ai pris ta défense. Si tu te tiens bien, je te sauverai encore.

— Je ne veux pas qu'on me sauve, répliqua le Lion avec agacement.

— Je comprends, dit la Sorcière, mais tu peux m'apprendre des choses sur les Animaux dans la nature. Savoir s'ils régressent, et à quel point. Tu as grandi dans la nature, j'imagine. Tu peux être utile. Tu me protégeras quand je sortirai d'ici avec mon *Grimoire*, mon livre de sorts, mon *Maliens Maleficarum*, mon incunable fascinant, mon codex de scarabée, mes swastikas, mon texte thaumaturgique.

Le Lion rugit, si soudainement qu'ils sursautèrent tous sur leur siège, même Dorothy.

— Orage la nuit, le diable se rit, observa Nounou en regardant par la fenêtre. Je ferais bien de rentrer le linge.

— Je suis plus gros que vous, dit le Lion à la Sorcière, et je ne laisserai pas Dorothy seule avec vous.

La Sorcière plongea sur le petit chien, qu'elle prit dans ses bras.

— Tchiiter, va me jeter ça dans le puits, dit-elle.

Tchiiter semblait dubitatif, mais il fila avec Loto sous son bras, comme une miche de pain poilue et jappante.

— Oh, non, sauvez-le, quelqu'un ! implora Dorothy.

La Sorcière se jeta sur elle et la plaqua sur la table, mais le Lion s'était catapulté dans la cuisine à la poursuite du singe et de Toto.

— Liir, ferme la porte de la cuisine, cria la Sorcière. Verrouille-la, pour qu'ils ne reviennent pas.

— Non, non ! s'écria Dorothy. J'irai avec vous, ne faites pas de mal à Toto, c'est tout ! Il ne vous a rien fait ! (Elle se tourna vers Liir.) Je vous en prie, ne laissez pas ce singe faire du mal à mon Toto. Le Lion est inutile, n'allez pas croire qu'il va sauver mon petit chien.

— Dois-je comprendre que nous prendrons le pudding au coin du feu ? demanda Nounou, levant un visage rayonnant. Ce sera une crème caramel.

La Sorcière prit Dorothy par la main et l'entraîna. Liir bondit soudain et saisit l'autre main de Dorothy.

— Laisse-la tranquille, vieille sorcière ! cria-t-il.

— Liir, vraiment, tu choisis le moment le plus gênant pour développer ta personnalité, dit la Sorcière d'un ton las. Ne nous ridiculise pas, toi et moi, par cette parodie de courage.

— Ne vous inquiétez pas pour moi – occupez-vous de Toto, c'est tout, dit Dorothy. Oh, Liir, occupez-vous de Toto, quoi qu'il en soit. Je vous en prie. Il a besoin d'un foyer.

Liir se pencha et embrassa Dorothy, qui en rebondit contre le mur de stupéfaction.

— Délivrez-moi, marmonna la Sorcière. Quels que soient mes torts, je n'ai pas mérité ça.

17

Elle poussa Dorothy devant elle dans la chambre de la tour, et verrouilla la porte derrière elle. Sa longue période d'insomnie lui donnait des vertiges.

— Pourquoi es-tu venue ? demanda-t-elle à la fillette. Je sais pourquoi tu t'es traînée sur tout ce chemin depuis la Cité d'Émeraude – mais vas-y, dis-le-moi en face ! Tu es venue pour m'assassiner, comme le veut la rumeur – ou peut-être pour m'apporter un message du Magicien ? Il est prêt à négocier le livre contre Nor, maintenant ? La magie contre l'enfant ? Dis-moi ! Ou… je sais… il t'a ordonné de voler mon livre ! C'est ça !

Mais la fillette se contenta de reculer, cherchant une sortie du regard. Il n'y avait pas d'autre issue que la fenêtre : une chute mortelle.

— Dis-moi, reprit la Sorcière.

— Je suis toute seule dans un pays étranger, ne m'obligez pas à faire ça, dit la fillette.

— Tu es venue me tuer et voler mon *Grimoire* !

— Je ne sais pas de quoi vous parlez !

— D'abord, donne-moi ces chaussures, car elles sont à moi. Ensuite, nous pourrons parler.

— Je ne peux pas, elles ne veulent pas s'enlever, expliqua la fillette. Je crois que Glinda les a ensorcelées. Cela fait des jours que j'essaie de les ôter. Mes chaussettes sont mouillées à un point incroyable.

— Donne-les-moi ! gronda la Sorcière. Si tu reviens voir le Magicien avec, elles tomberont entre ses mains !

— Non, regardez, elles sont collées ! s'écria la fillette. (Elle cogna un talon de son autre pied.) Regardez, j'essaie, j'essaie, mais elles ne veulent pas partir, je vous promets ! J'ai essayé de les donner au Magicien quand il les a exigées, mais elles ne voulaient pas ! Il y a un problème avec, elles sont trop serrées, ou je ne sais quoi ! Ou alors, je grandis.

— Tu n'as aucun droit sur ces chaussures, grogna la Sorcière en tournant autour d'elle.

La fillette recula, trébuchant sur des meubles, renversant la ruche et écrasant la reine, qui sortait des morceaux.

— Tout ce que j'ai, chacune des petites choses que j'ai, meurt à ton contact, dit la Sorcière. Il y a Liir, en bas, prêt à me rejeter pour un baiser. Mes bêtes sont mortes, ma sœur est morte, tu sèmes la mort sur ton passage,

et tu n’es qu’une gamine ! Tu me rappelles Nor ! Elle croyait que le monde était magique, et regarde ce qui lui est arrivé !

— Quoi, qu’est-ce qui s’est passé ? demanda Dorothy, dans une tentative piteuse pour gagner du temps.

— Elle a découvert ce qu’était vraiment la magie, elle a été enlevée, et vit une vie misérable de prisonnière politique !

— Mais vous aussi vous m’avez enlevée, et je n’ai rien demandé, rien. Vous devez avoir pitié.

La Sorcière s’approcha de la fillette et lui saisit le poignet.

— Pourquoi veux-tu m’assassiner ? demanda-t-elle. Tu crois vraiment que le Magicien tiendra parole ? Il ne sait pas ce qu’est la vérité, il ne sait donc même pas à quel point il ment ! Et je ne t’ai pas enlevée, imbécile ! Tu es venue ici de ton propre gré, pour m’assassiner !

— Je ne suis pas venue ici pour assassiner quelqu’un, répondit la fillette d’un air craintif

— Es-tu l’Adepte ? demanda soudain la Sorcière. Ah ah ! Es-tu la Troisième Adepte ? C’est cela ? Nessarose, Glinda et toi ? M^me^ Morrible t’a-t-elle enrôlée au service d’une force secrète ? Tu œuvres avec des complices : les chaussures de ma sœur, le sortilège de mon amie, et ta force innocente. Avoue, avoue que tu es une Adepte ! Avoue !

— Je ne suis pas une adepte, je suis adoptée, dit la fille. Je ne suis apte à rien, vous ne le voyez pas ?

— Tu es mon âme venue me récupérer, je le sens, dit la Sorcière. Je refuse, je refuse. Je refuse d’avoir une âme ; avec l’âme, vient l’éternité, et la vie m’a assez tourmentée.

La Sorcière traîna de nouveau Dorothy dans le couloir, et alluma le bout de son balai à une torche. Nounou grimpait l’escalier en boitillant, appuyée sur Tchiiter qui portait des assiettes de pudding sur un plateau.

— Je les ai tous enfermés dans la cuisine jusqu’à ce qu’ils arrêtent leur vacarme, marmonnait Nounou. Tout ce chahut, tout ce raffut, tout ce tapage, Nounou ne le supporte plus, Nounou est trop vieille. Des animaux, tous autant qu’ils sont.

Plus bas, dans les recoins poussiéreux de Kiamo Ko, le chien aboya une fois ou deux, le Lion rugit et rebondit contre la porte de la cuisine, et Liir cria :

— On arrive, Dorothy !

Mais la Sorcière se tourna et d’un coup de pied, fit tomber Nounou. La vieille femme roula et glissa dans l’escalier, poussant des « ouille » et des « aïe ». Tchiiter, consterné, courut après elle. La porte de la cuisine se dégonda, le Lion et Liir en jaillirent et s’effondrèrent tous les deux sur Nounou, au pied des marches.

— Debout, vous tous, debout, cria la Sorcière, j’en aurai fini avec vous avant que vous en ayez fini avec moi !

Dorothy s’était dégagée et grimpait quatre à quatre l’escalier en colimaçon de la tour, la Sorcière sur ses talons. Il n’y avait qu’une seule issue, et c’était le parapet. La Sorcière la suivit à bonne allure ; il lui fallait en finir avant que le Lion et Liir arrivent. Elle prendrait les chaussures, elle récupérerait le *Grimoire*, elle abandonnerait Liir et Nor, et elle disparaîtrait dans la nature. Elle brûlerait le livre et les chaussures, avant de s’enterrer quelque part.

Dorothy n’était qu’une forme sombre, pliée en deux, vomissant sur les pierres.

— Tu n’as pas répondu à ma question, dit la Sorcière en levant haut sa torche, libérant des spectres et fantômes dans les ombres des créneaux. Tu es venue me traquer, et je veux savoir pourquoi. Pourquoi veux-tu m’assassiner ?

La Sorcière claqua la porte derrière elle et la verrouilla. Ce serait d’autant mieux.

La fillette ne put que haleter.

— Tu crois qu’on ne parle pas de toi dans tout Oz ? Tu crois que j’ignore que le Magicien t’a envoyée ici pour ramener la preuve que j’étais morte ?

— Oh, ça, reconnut Dorothy, c’est vrai, mais ce n’est pas pour ça que je suis venue !

— Tu ne peux pas être bonne menteuse, pas avec ta figure ! (La sorcière leva son balai pour mieux la voir.) Dis-moi la vérité, et quand tu auras fini, je te tuerai, car par les temps que nous vivons, ma petite, il faut tuer avant d’être tué.

— Je ne pourrais pas vous tuer, pleura la fillette, j’étais horrifiée d’avoir tué votre sœur. Comment est-ce que je pourrais vous tuer vous aussi ?

— Tout à fait charmant, dit la Sorcière, très gentil, très émouvant. Alors, pourquoi es-tu venue ?

— Oui, le Magicien a dit de vous tuer, mais je n’en ai jamais eu l’intention, et ce n’est pas pour ça que je suis venue !

La Sorcière leva encore son balai brûlant, et le rapprocha, scrutant le visage de la fillette.

— Quand ils ont dit… quand ils ont dit que c'était votre sœur, et que je devais me rendre ici… c'était comme une peine de prison, et je n'ai jamais voulu… mais je me suis dit, eh bien, je vais y aller, et mes amis m'accompagneront pour m'aider… et j'irai… et je dirai…

— Dire quoi ? hurla la Sorcière à bout de nerfs.

— Je dirai, répondit la fillette en serrant les dents : Je vous dirai : voulez-vous me pardonner pour cet accident, pour la mort de votre sœur ; me pardonnerez-vous un jour, car je ne me le pardonnerai jamais !

La Sorcière hurla de panique, d'incrédulité. La situation se retournait encore, elle subissait une nouvelle agression. Elle, Elphaba, qui avait enduré le rejet de Sarima, se voyait supplier par une enfant en larmes de lui accorder ce pardon qu'on lui avait toujours refusé ? Comment accorder une telle chose, avec le vide de son cœur ?

Elle était prise, elle s'agitait, elle luttait, pleine de volonté, mais pour quoi faire ? Un morceau de paille incandescent se détacha et atterrit sur sa jupe, et les flammes coururent soudain sur ses jambes, dévorant le sarment le plus sec du Vinkus. « Oh, mais ce cauchemar n'en finira jamais ! » cria Dorothy ; elle saisit un seau plein d'eau de pluie qu'elle venait d'apercevoir dans l'explosion soudaine de lumière. Elle cria « Je vais vous sauver ! » et elle jeta l'eau sur la Sorcière.

Un instant de douleur aiguë avant l'engourdissement. Le monde n'était que déluge dans le ciel et feu en dessous. Si l'âme existait, on la misait sur une sorte de baptême : est-ce qu'on gagnait ?

Le corps s'excuse auprès de l'âme pour ses erreurs, et l'âme demande pardon au corps pour s'être immiscée sans invitation.

Un cercle de visages qui attendent, avant que la lumière ne diminue ; ils flottent dans les ombres, telles des goules. Il y a Maman, qui joue avec ses cheveux ; il y a Nessarose, stricte et blême comme du bois usé. Il y a Papa, perdu dans ses réflexions, en quête de lui-même dans les visages de païens soupçonneux. Il y a Carapace, qui n'est pas tout à fait lui-même malgré son intégrité apparente.

Ils deviennent d'autres ; ils deviennent Nounou dans sa jeunesse, aigre et officieuse ; et Ama Clutch et Ama Vimp et les autres Amas, pêle-mêle dans un flou maternel. Ils deviennent Boq, doux, souple et sérieux, pas encore

courbé ; et Crope et Tibbett dans leur désir inquiet, drôle et extravagant, d'être aimés ; et Avaric dans sa supériorité. Et Glinda dans ses robes, attendant d'être assez bien pour mériter ce qu'elle a.

Et les autres dont l'histoire est achevée : Manek, et M^me^ Morrible, et le professeur Dillamond, et surtout Fiyero, dont les losanges bleus sont du bleu de l'eau et du feu de soufre. Et ceux dont l'histoire est étrangement inachevée – était-ce écrit ? – la princesse Nastoya des Scrow, dont l'aide n'avait pu arriver à temps ; et Liir, le mystérieux orphelin, brisant sa coquille. Sarima, qui malgré son accueil et son amour sororal, ne pouvait pardonner, et les sœurs de Sarima, et les enfants passés et à venir…

Et les victimes du Magicien, même Rabat-Joie et les autres créatures du château ; et derrière eux, le Magicien en personne, un raté jusqu'au jour où il s'exila de son propre pays ; et derrière lui Rickale, quelle qu'elle soit, si elle était quelqu'un, et les Adeptes anonymes, s'ils existaient, et le nain, qui n'avait pas de nom à donner.

Et les créatures aux vies artificielles, assemblées, réduites à l'impuissance, victimes de violence : le Lion, l'Épouvantail, le Bûcheron de fer-blanc mutilé. Venus à la lumière, sortis de l'ombre, ils y retournaient.

La Déesse des Dons enfin, qui lui tendait la main au milieu de l'eau et des flammes, la berçant, chantant un air, mais les paroles restaient vagues.

18

Oz s'étendait sur plusieurs bonnes centaines de kilomètres à l'ouest et au nord de Kiamo Ko, et plus encore au sud et à l'est. La nuit où la Méchante Sorcière de l'Ouest mourut, quiconque doté d'une bonne vue aurait pu voir le pays entier depuis le parapet. Vers l'ouest, la lune se levait sur les Prairies millénaires. Les paisibles Yunamata refusèrent de se joindre à eux, mais les clans Arjiki et Scrow se réunissaient pour réfléchir à un pacte, face aux armées du Magicien qui se massaient devant la Passe de Kombricie. Le chef des Arjiki et la princesse Nastoya décidèrent d'envoyer une délégation à la Sorcière de l'Ouest, pour lui demander de les diriger et les soutenir. Tandis qu'ils buvaient à sa santé, moins d'une heure après sa mort, des oiseaux rocs nocturnes fondaient sur les corbeaux messagers envoyés par Elphaba et les dévoraient.

La lune glissait sur les pentes des Grands Kells, des ombres argentées se posaient dans les vallées des Kells. Les scorpions des Acresables sortaient piquer, le skark du désert Thursk se reproduisait dans son nid. Sur l'Autel de Kvon, les membres d'une secte si obscure qu'elle n'avait pas de nom faisaient leurs offrandes nocturnes aux âmes des morts, supposant, comme la plupart, que les morts avaient eu des âmes.

Le pays Quadling, un désert de grenouilles et de boue, pourrissait tranquillement dans la nuit, à l'exception d'un incident à Qhoyre. Un Crocodile entra dans une crèche et dévora un petit bébé. L'Animal fut détruit, et les deux cadavres brûlés, avec force pleurs et imprécations.

À Gillikin, les banques faisaient circuler leur argent pour qu'il reste frais et plein d'énergie, les usines produisaient leurs produits, les marchands produisaient leurs femmes, les étudiants de Shiz produisaient des propositions intellectuelles, et la main-d'œuvre tictoc se réunissait en secret, dans ce qui avait été le *Club de Philosophie*, pour écouter Grommetic libre et endeuillé parler de révolution de classe. Dame Glinda avait passé une mauvaise nuit, une nuit de frissons, de regrets et de douleur ; elle devinait que c'étaient les premiers signes de goutte, due à un régime trop riche. Mais elle se releva au milieu de la nuit et alluma une bougie à la fenêtre, sans raison compréhensible. La lune passa au-dessus d'elle dans sa course, venue du Vinkus, et Glinda sentit son rayon accusateur, et recula de la haute fenêtre.

En face des collines basses nommées les Madeleines, dans la Corbeille à Blé, la lune continua son voyage en scrutant les fenêtres de Colwen. Frex était endormi, rêvant de Cœur de Tortue et de, oui, Melena, sa belle Melena, qui lui préparait le petit déjeuner le jour où il partait prêcher contre l'Horloge maléfique. Melena, une écume de beauté, immense comme le monde, lui offrait sans trêve le courage, l'audace, l'amour. Frex bougea à peine lorsque Carapace entra sur la pointe des pieds, revenant d'un rendez-vous d'amour clandestin, et alla s'asseoir à côté de son lit. Carapace n'était pas sûr que son père l'ait remarqué, qu'il soit vraiment réveillé.

— Ce que je n'ai jamais compris, c'étaient les dents, marmonna Frex. Pourquoi les dents ?

— Qui sait pourquoi ? demanda Carapace avec affection, sans comprendre le murmure du rêveur.

La lune au-dessus de la Cité d'Émeraude ? Invisible ; trop de lumières vives, trop d'énergie, trop d'esprits survoltés. Personne ne s'y intéressait.

Dans une pièce, étonnamment simple et dépouillée pour un si haut et si puissant personnage, le Magicien d'Oz insomniaque s'essuya le front, se demandant combien de temps encore durerait sa chance. Il se posait la même question depuis quarante ans, dans l'espoir que cette chance devienne peu à peu une habitude, un acquis mérité. Mais il entendait les souris même grignoter les fondations du Palais. L'arrivée de cette Dorothy Tempête, du Kansas, était une convocation, il le savait : il l'avait su dès qu'il avait vu son visage. Inutile de chercher encore le *Grimoire.* Son ange vengeur était venu le ramener. Le suicide l'attendait quand il reviendrait dans son monde, et il saurait sûrement le réussir, désormais.

Il avait envoyé Dorothy, tout enfermée dans ses chaussures qu'elle était, pour tuer la Sorcière. Il avait envoyé une gamine faire le travail d'un homme. Si la Sorcière gagnait… eh bien, cette gamine gênante aurait disparu, alors. Pourtant, à cause d'une espèce de perversion de l'instinct paternel, il espérait en partie que Dorothy se sorte indemne de ses épreuves.

La mort de la Méchante Sorcière de l'Ouest devint un événement à célébrer. Elle fut accueillie comme un assassinat politique ou comme un meurtre dont on fait des gorges chaudes. Le récit de Dorothy fut considéré au mieux comme une illusion, au pire comme un mensonge éhonté. Meurtre, mise à mort miséricordieuse ou accident, d'une manière indirecte, cela contribua à débarrasser le pays de son dictateur.

Dorothy, plus hébétée que jamais, revint à la Cité d'Émeraude avec le Lion, le Bûcheron de fer-blanc, l'Épouvantail et Liir. Là, Dorothy eut sa célèbre seconde audience avec le Magicien. Il essaya peut-être encore de lui arracher les chaussures, et peut-être Dorothy se montra-t-elle plus habile que lui, aiguillonnée par les avertissements de la Sorcière. Quoi qu'il en soit, elle lui présenta un objet de la maison de la Sorcière, pour prouver qu'elle y était bien allée. Le balai était brûlé à en être méconnaissable, et le *Grimoire* semblait trop lourd à porter, alors Dorothy avait choisi la bouteille verte en verre avec l'étiquette « ÉLIXIR MIRA ».

On rapporte que le Magicien poussa un cri en portant la main à son cœur, mais il s'agit peut-être là d'un récit purement apocryphe. L'histoire est racontée de bien des façons différentes, en fonction du conteur, et de ce qui doit être conté à ce moment-là. Il est historiquement avéré, en revanche, que peu après, le Magicien disparut du Palais. Il partit comme il était venu – en montgolfière – quelques heures à peine avant que des ministres séditieux

conduisent une révolution de palais dans l'intention de l'exécuter sans procès.

Bien des bêtises ont circulé sur le départ de Dorothy du pays d'Oz. Certains disent qu'elle n'est jamais partie. Ils disaient la même chose d'Ozma avant elle : elle se cache, déguisée, avec la patience d'une vierge, attendant de revenir et de réapparaître. D'autres soutiennent qu'elle s'envola dans le ciel comme une sainte s'élevant vers l'Au-Delà, agitant follement son tablier sans lâcher son idiot de clebs.

Liir disparut dans la mer d'humanité de la capitale, en quête de sa demi-sœur, Nor. On n'entendit plus parler de lui pendant un certain temps.

Quel qu'ait été le sort des chaussures, tout le monde se rappelait leur beauté, une beauté quasi stupéfiante. De bonnes imitations de marque se vendaient sans cesse, ne restant jamais démodées très longtemps. Les chaussures ou leurs répliques, avec leur connotation de magie résiduelle, apparaissaient si souvent aux cérémonies publiques que, pareilles aux reliques de saints, elles commencèrent à se multiplier pour répondre aux besoins.

Et la Sorcière ? Dans la vie d'une sorcière, il n'y a pas d'ensuite, il n'y a pas d'à tout jamais, il n'y a pas d'heureux ; dans l'histoire d'une sorcière, il n'y a pas de *post-scriptum.* Sur la partie au-delà de la vie, au-delà de son histoire, il n'y a rien à dire – hélas, ou peut-être Dieu merci. Elle était morte, bel et bien morte, et tout ce qui restait d'elle, c'était sa carapace : sa réputation de méchanceté.

— Et la méchante vieille Sorcière resta là très longtemps.

— Et elle est sortie un jour ?

— Pas encore.

OceanofPDF.com

BRAGELONNE – MILADY, C'EST AUSSI LE CLUB :

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :
www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

OceanofPDF.com



Achevé d’imprimer en avril 2011
N° d’impression L 74394
Dépôt légal, mai 2011
Imprimé en France
35294477-1
Version numérique réalisée par :
ML. prod. : novembre 2018.
v. 1.02

OceanofPDF.com

Table des Matières

Présentation de l’éditeur
Copyright
Dédicace
Remerciements
PROLOGUE Sur la Route de briques jaunes
I Les Croquignons
La Racine du mal
L’Horloge du Dragon du Temps
La Naissance d’une sorcière
Affections et remèdes
Le Souffleur de verre Quadling
Géographies du visible et de l’invisible
Un jeu d’enfant
L’Obscurité lointaine
II Gillikin
Galinda
1
2
3
4
Boq
1
2
3
4
5
6
7
Le Cercle enchanté
1
2
3
4
5

6
7
8
III La Cité d’Émeraude
.
IV Au Vinkus
Un voyage et une issue
1
2
3
4
Les Portes de jaspe de Kiamo Ko
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
Révoltes
1
2
3
4
5
6
7
1
2
3
4
5
6
7

8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
V Le Meurtre et son Au-Delà
Quatrième de couv

OceanofPDF.com

GREGORY
MAGUIRE

WICKED

« Un roman extraordinaire. » JOHN UPDIKE

Dans *Le Magicien d'Oz*, Dorothée triomphe
de la Méchante Sorcière de l'Ouest.
Mais nous n'avions que cette version de l'histoire...

Qui est vraiment cette mystérieuse sorcière ? Est-elle donc si méchante ? Comment a-t-elle hérité de cette terrible réputation ?

Et si c'était elle, la véritable héroïne du monde d'Oz ?

Ouvrez ce livre et vous découvrirez enfin la merveilleuse et terrible vérité. Quels que soient vos souvenirs de ce chef-d'œuvre qu'est *Le Magicien d'Oz*, vous serez passionné et touché par le destin incroyable de cette femme au courage exceptionnel.

Entrez dans un monde fantastique si riche et si vivant que vous ne verrez plus jamais les contes de la même manière...

25 €

9 782352 944775

Illustration de couverture : Noëmie Chevalier
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Emmanuel Pailler

ISBN : 978-2-35294-477-5

Éditions Charpentier

OceanofPDF.com